

Albert Cahen

MORCEAUX CHOISIS

DES

AUTEURS FRANÇAIS

CLASSE DE QUATRIÈME

LIBRAIRIE BACHETTE ET C[°].

MORCEAUX CHOISIS
DES
AUTEURS FRANÇAIS

CLASSE DE QUATRIÈME

DU MÊME AUTEUR

Morceaux choisis des Auteurs français des XVI^e, XVII^e, XVIII^e et XIX^e siècles, publiés à l'usage de l'enseignement secondaire classique, avec des notices et des notes, 7 volumes in-16, cartonnage toile :

Classe de 8 ^e (avec M. Jost), 1 vol	1 fr. 50
— 7 ^e (avec M. Jost), 1 vol	2 fr. »
— 6 ^e (prose et poésie), 1 vol	2 fr. »
— 5 ^e (prose et poésie), 1 vol	2 fr. 50
— 4 ^e (prose et poésie), 1 vol	3 fr. »
Classes supérieures (prose), 1 vol	4 fr. »
— (poésie), 1 vol	3 fr. 50

Morceaux choisis des Auteurs français, classiques et contemporains, publiés à l'usage de l'enseignement moderne, 3 vol. in-16, cartonnage toile :

Classes de 6 ^e , 5 ^e et 4 ^e , 1 vol	4 fr. »
Classes supérieures (prose), 1 vol	4 fr. »
— (poésie), 1 vol	3 fr. 50

Morceaux choisis des Auteurs français, publiés à l'usage des jeunes filles, avec des notices et des notes (Collection d'ouvrages de littérature, publiée sous la direction de M. Eug. Manuel, inspecteur général de l'Instruction publique, conformément aux programmes de l'Enseignement secondaire des jeunes filles), 3 vol. in-16, cartonnage toile :

<i>Cours élémentaire</i> (1 ^{re} et 2 ^e années), XVI ^e , XVII ^e , XVIII ^e et XIX ^e siècles (prose et poésie), 1 vol	3 fr. 50
---	----------

Cours supérieur (3^e, 4^e et 5^e années). Des origines jusqu'à nos jours (prose et poésie). Nouvelle édition contenant un tableau sommaire de l'histoire de la littérature française et un choix de textes des écrivains du moyen âge. 2 vol. :

Prose, 1 vol	4 fr. »
Poésie, 1 vol	3 fr. 50

MORCEAUX CHOISIS DES AUTEURS FRANÇAIS

PUBLIÉS CONFORMÉMENT
AUX PROGRAMMES DE L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE CLASSIQUE
AVEC DES NOTICES ET DES NOTES

PAR

ALBERT CAHEN

Professeur de rhétorique au lycée Louis-le-Grand

CLASSE DE QUATRIÈME

XVII^e, XVIII^e ET XIX^e SIÈCLES
(PROSE ET POÉSIE)

QUATRIÈME ÉDITION

PRÉCÉDÉE DES TEXTES ANTÉRIEURS AU XVI^e SIÈCLE,
POUR SERVIR A L'ÉTUDE ÉLÉMENTAIRE DE L'HISTOIRE DE LA LANGUE

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1900



125347

AVERTISSEMENT

En modifiant sur divers points, dans ces dernières années, les programmes de l'enseignement secondaire, le Conseil supérieur de l'Instruction publique n'a jamais cessé de recommander, pour toute la série de nos études, l'usage des *Morceaux choisis d'auteurs français*. En même temps il a semblé souhaiter implicitement que les recueils mis entre les mains de nos écoliers fussent, comme les programmes eux-mêmes de nos études remaniées, le plus variés possible. C'est un point que nous n'avons jamais perdu de vue. En laissant, dans tous nos recueils, à ceux de nos auteurs qu'on appelle proprement classiques, une place qu'on ne saurait amoindrir sans injustice et sans dommage, et tout en repoussant, de parti pris, les *curiosités* de l'histoire littéraire, nous avons tenu à faire figurer dans ces volumes tous les écrivains qui, du xvi^e siècle jusqu'à nos jours, par l'originalité de leur génie ou la perfection de leur style, ont contribué au progrès des lettres et de l'esprit français.

Au reste, pour ne pas grossir ces recueils outre mesure, nous avons évité, autant que nous l'avons pu, de rien emprunter aux ouvrages que, dans chaque classe, les élèves doivent lire ou expliquer en entier. Nous nous en sommes tenu sur ce point, comme sur beaucoup d'autres, aux règles que nous avions suivies précédemment en publiant nos recueils de *Morceaux choisis* à l'usage de l'Enseignement secondaire de jeunes filles : nous ne ferons souvent que les rappeler dans le cours de cet avertissement.

Notre publication comprend d'abord autant de volumes qu'il y a de classes dans la division de grammaire de notre enseigne-

ment classique : nous nous sommes efforcés de les bien grader et de les apprécier aux goûts et aux études des enfants qui grandissent. Nous avons cru bien faire au contraire en ne consacrant qu'un recueil aux classes de troisième, de seconde et de rhétorique, afin de proposer à la libre initiative des élèves de la division supérieure un choix de lectures aussi abondant que possible.

La plupart des morceaux que nous citons, surtout dans les deux volumes destinés aux classes supérieures, sont assez étendus. Nous ne méconnaissons pas les avantages que des élèves attentifs doivent retirer de l'explication approfondie de fragments très courts d'un grand poète ou d'un grand prosateur : quelques vers détachés de La Fontaine ou de Chénier, une période de Bossuet ou de Jean-Jacques peuvent devenir l'objet d'une étude minutieuse grâce à laquelle on pénétrera plus avant dans les secrets de l'art de ces écrivains. Mais une expérience assez longue déjà nous a appris que les lectures et les explications hachées et trop brèves risquent de lasser rapidement l'attention. Il vaut mieux laisser à l'intérêt le temps de naître, et faire en sorte de fournir à l'esprit la satisfaction qu'il trouve toujours à suivre jusqu'au bout un développement éloquent et bien conduit¹.

Nous avons pris grand soin de ne donner ici que des textes corrects : ceux que nous avons empruntés aux auteurs publiés dans la collection des *Grands Ecrivains de la France* ont été revus sur cette édition ; nous avons eu recours, dans les autres cas, aux éditions publiées d'après les manuscrits ou qui font le plus autorité². Mais, suivant une habitude ancienne, qu'il n'est pas difficile de justifier, et contre laquelle n'ont pu prévaloir quelques tentatives isolées, nous avons uniformément, dans ces livres destinés à des élèves, adopté l'orthographe moderne pour tous les auteurs postérieurs au xvi^e siècle³.

Dans les volumes que nous avons publiés, avec M. Jost, à

1. Faut-il ajouter que, parmi les morceaux que nous citons, les uns sont plutôt destinés à être appris par cœur, les autres à être seulement lus et expliqués ? Les maîtres distingueront aisément.

2. Nous avons, à propos de chaque auteur, dans le recueil des classes supérieures, fait connaître les éditions que nous suivions. Nous avons cru superflu de donner la même indication dans les autres volumes : mais là même nous ne manquons jamais d'indiquer exactement les passages auxquels sont empruntés les morceaux que nous citons.

3. Cependant, à l'exemple de tous ses éditeurs, nous avons cru devoir laisser à Régnier son orthographe archaïque, quoique les extraits de ce

l'usage de l'enseignement primaire et des classes élémentaires de nos lycées et collèges, nous avons rangé les morceaux à peu près par ordre de difficulté. Dans ceux qui sont destinés à l'enseignement secondaire, nous avons observé strictement l'ordre chronologique. En conservant la distinction habituelle en *Prose* et *Poésie*, nous n'avons pas voulu admettre la division par genres, toujours arbitraire et factice. Nous n'avons pas davantage admis la division par siècles. Certes, c'est avec raison que, pour les besoins de l'enseignement ou pour la clarté de l'exposition, les histoires de la littérature prennent soin de distinguer les écoles et les époques, et nous-mêmes nous avons, en traçant notre *Tableau sommaire*, senti la nécessité de ces sections. Mais la nature ne connaît ni sections ni périodes. Elle fait vivre en même temps les hommes du tempérament et du génie le plus divers ; elle fait naître Malherbe en plein xvi^e siècle et mourir Mlle de Scudéry le xviii^e déjà commencé. Il n'est donc peut-être pas mauvais qu'au lieu de suivre l'ordre de l'histoire littéraire, le recueil des morceaux choisis offre aux élèves, dans son apparent désordre, une image plus exacte de la réalité.

Les notices, rédigées d'après les travaux les plus récents, sont très courtes dans les recueils des classes de grammaire¹, plus étendues dans celui des classes supérieures : là encore

poète soient, suivant l'ordre chronologique, insérés après ceux de Malherbe. Au reste, il est bien évident que le seul système vraiment raisonnable eût consisté à reproduire pour chaque auteur l'orthographe des éditions publiées de son vivant : il y a un réel inconvénient à laisser croire aux élèves que l'orthographe française a passé sans transition de l'extrême confusion à l'extrême régularité ; mais il y aurait un inconvénient plus grave à rendre difficile, par un souci excessif de reproduire l'ancienne orthographe, la lecture des auteurs qui ont écrit depuis l'époque de la constitution définitive de la langue, et cela quand, en quelques paroles, le maître peut, une fois pour toutes, avertir ses élèves des différences qui distinguent, à ce point de vue, nos éditions de celles du xvi^e et du xviii^e siècle.

1. Il arrive que ces notices soient quelquefois un peu plus développées pour des personnages secondaires ou pour certains écrivains modernes que pour les plus grands de nos classiques : c'est qu'on retrouvera ceux-ci dans les recueils destinés aux classes supérieures, tandis que les autres peuvent n'être cités qu'une fois dans toute la série de nos volumes. En général d'ailleurs nous demandons au lecteur de vouloir bien ne pas perdre de vue que, si nous avons tâché de donner à chacun de ces petits livres un caractère distinct et approprié à la classe pour laquelle il est fait, ils se complètent les uns par les autres et doivent former, tous ensemble, une sorte de tableau multiple, dont nous souhaiterions cependant d'avoir réussi à faire sentir l'unité.

cependant nous avons cherché à être aussi brefs que possible, tout en énumérant les œuvres principales des auteurs et en essayant de les juger avec précision.

Nos notes ne contiennent, elles non plus, que le nécessaire : mais nous avons fait tous nos efforts pour qu'aucune des difficultés du texte ne restât sans explication. En vain se récriera-t-on contre les notes trop abondantes : nous eussions cru manquer à notre devoir en ne fournissant pas à l'élève tous les renseignements historiques, géographiques, grammaticaux ou lexicographiques qui, sans le dispenser de réfléchir, doivent lui permettre de bien comprendre le morceau qu'il a entrepris de lire.

Maintenant, si le mot ne paraissait pas trop ambitieux pour une compilation de ce genre, nous marquerions bien l'esprit de ces recueils en exprimant le vœu que les élèves qui les parcourront y puissent de plus en plus le goût des notions précises fondées sur la connaissance des faits, des dates, des textes, avec le dédain des formules vagues et des généralisations hasardeuses ; mais qu'ils soient en même temps pénétrés du désir de retrouver, de sentir revivre, sous les lignes de leurs livres, l'âme même des grands hommes qui les ont tracées, l'âme des siècles dont l'esprit, les mœurs, les croyances les ont inspirées ; qu'ils se persuadent enfin qu'étudier *l'histoire littéraire* d'un peuple, ce n'est pas seulement chercher à se mettre en tête le titre de quelques œuvres, le nom de quelques hommes, le souvenir de quelques phrases bien venues : c'est véritablement ressaisir *l'histoire* même de ce peuple dans ce qu'elle a de plus intime, c'est suivre l'évolution de son génie, en recueillant au passage, pour s'en nourrir ou pour les méditer, les grandes et fécondes pensées dont ses plus illustres écrivains ont enrichi le patrimoine de l'humanité.

P.-S. — Pour répondre au désir de quelques-uns de nos collègues et nous conformer davantage aux indications du programme de la classe de quatrième, qui comprend des *Notions élémentaires sur la formation des mots de la langue française*, nous avons fait précédé cette nouvelle édition de notre recueil d'une introduction contenant seize textes antérieurs au XVII^e siècle, empruntés aux éditions les plus sûres et disposés suivant l'ordre chronologique.

INTRODUCTION

TEXTES ANTÉRIEURS AU XVII^E SIÈCLE
POUR SERVIR A L'ÉTUDE ÉLÉMENTAIRE DE L'HISTOIRE
DE LA LANGUE FRANÇAISE

I

FIN DU XI^E SIÈCLE

MORT DE LA BELLE AUDÉ, LA FIANCÉE DE ROLAND¹

Li emperedre est repaidriez d'Espaigne,
E vient ad Ais, al meillor siet de France ;
Monte el palais, est venuz en la chambre.
Es li venude Alde, une bele dame ;
Co dist al rei : « Oust Rodlanz li chataignes,
Qui me jurat come sa per a prendre ? »

L'empereur est revenu d'Espagne — et vient à Aix, au meilleur siège de France ; — monte en le palais, est venu en la chambre. — A lui (est) venue Aude, une belle dame ; — dit ceci au roi : « où est Roland, le capitaine, — qui me jura de (me) prendre comme sa

1. Extrait de la *Chanson de Roland* (depuis le vers 3705 jusqu'au vers 3733), la plus célèbre de nos *chansons de geste*. Les *chansons de geste* sont des poèmes qui racontent l'histoire, ou, comme on disait, le *geste* d'un héros. Ce mot *geste* vient lui-même du mot latin *gesta*, qui est un pluriel neutre, signifiant *hauts faits*, *exploits*, et qu'on a pris, à l'époque de la basse latinité, pour un féminin singulier de la première déclinaison. — Les

vers sont de dix syllabes, la muette ne comptant ni après la quatrième syllabe, ni à la fin du vers. La rime ou plutôt l'*assonance* (c'est le terme consacré pour désigner cette rime primitive) est constituée par la similitude à la fin des vers de la dernière *voyelle* sonore. — Au moment où commence le récit qu'on va lire, Charlemagne rentre à Aix-la-Chapelle. Il revient de battre les Sarra-sins, qui ont fait périr son neveu Roland dans une embuscade.

Charles en at e dolor e pesance,
 Ploret des uelz, tiret sa barbe blanche :
 « Suer, chiere amie, d'ome mort me demandes.
 Je t'en donrai molt esforciét eschange ;
 Cost Lodewis, meillor ne sai en France .
 Il est mes filz de ma moillier la gente,
 E si tendrat mes marches e mon regne. »
 Alde respont : « Cist moz moi est estranges !
 Ne placet Dieu ne ses sainz ne ses angeles¹
 Apres Rodlant que jo vive remaigne ! »
 Pert la color, chiet as piez Charlemagne ;
 Sempres est morte : Dieus ait mercit de l'aneme !
 Franceis baron en plorent, si la plaignent².

Alde la bele est a sa fin alede³
 Cuidet li reis qu'ele se seit pasmede :
 Pitiet en at, sin ploret l'emperedre.
 Prent la as mains, si l'en at relevede :
 Sour lés espadles at la téste clinede.

compagne ? — Charles en a et douleur et chagrin pesant, — pleure des yeux, tire sa barbe blanche : — « Sœur, chère amie, (au sujet d'homme mort (tu) m'interroges. — Je t'en donnerai un échange très renforcé (*je te donnerai en échange quelque chose de considérable*) ; — C'est Louis, je ne sais meilleur (homme) en France : — il est mon fils (né) de ma femme la noble, — et certes tiendra mes marches (pays-frontières) et mon royaume. » Aude répond : « Ce mot m'est étrange. — Ne plaise à Dieu ni à ses saints, ni à ses anges, — après Roland que je demeure vivante ! » — Perd la couleur, choit aux pieds de Charlemagne : — immédiatement est morte : Dieu ait merci de l'âme. — Barons français en pleurent, certes la plaignent.

Aude la belle est à sa fin allée. — Cuide (croit) le roi qu'elle se soit pâmée : — Pitié en a : certes en pleure l'empereur ; — la prend aux mains, certes l'a relevée de là ; — (mais) sur les épaules, (elle)

1. Scandez comme si le mot était écrit *anjles* (une seule syllabe sonore) : de même un peu plus bas, *aneme* = *an'me*.

2. La *plaignent*. Ce mot a ici un sens très précis, la plainte est, dans le monde féodal, une sorte de cérémonie funèbre dans laquelle on prononce des paroles

de regret en l'honneur du mort.

3. Jusqu'au vers précédent, l'assonance portait sur la voyelle *a*. Une nouvelle série d'assonances ou *laisse* commence ici, l'assonance portant sur la voyelle *é*. Dans les deux laisses l'assonance se trouve être féminine, c'est-à-dire que la syllabe qui la contient est suivie d'une syllabe muette

Quant Charles veit que morte l'at trovede,
 Quatre contesses sempres i at mandedes :
 Ad un mostier de nonnains est portede ;
 La nuit la guaitent entresque a l'ajornede.
 Long un alter belement l'enterrent ;
 Molt grant onor i at li reis donede.

a laissé retomber la tête. — Quand Charles voit qu'il l'a trouvée morte, — (il) a fait venir là immédiatement quatre comtesses : — à un moutier (monastère) de nonnains (Aude) est portée ; — (les femmes) la veillent la nuit jusqu'au lever du jour. — Le long d'un autel bellement l'enterrèrent. — Là le roi lui a accordé très grand honneur¹.

II

PREMIÈRES ANNÉES DU XIII^e SIÈCLELES CROISÉS DEVANT CONSTANTINOPLE²

Lors se partirent del port d'Avie tuit ensemble. Si peüssiez veoir flori le Bras-Saint-Jorge contremont de nés et de galies et de uiissiers; et molt granz mervoille ere la bialtez a regarder. Et ensi corurent contremont le

Alors³ ils partirent du port d'Avie⁴ tous ensemble. Ainsi vous eussiez pu voir le Bras-Saint-George⁵ fleuri de vaisseaux et de galères et d'huissiers⁶ qui le remontaient ; et bien grande merveille était la beauté (de ce spectacle) à regarder. Et ainsi ils parcoururent

1. C'est-à-dire a fait, en son honneur et pour assurer des prières à son âme, de grandes libéralités au monastère. — Le meilleur manuscrit de la *Chanson de Roland* est rédigé en dialecte normand. M. Gaston Paris, dans ses *Extraits de la Chanson de Roland*, a ramené le texte aux formes de la langue de l'Île-de-France, d'où dérive le français moderne ; c'est son édition que nous suivons ici.

2. Extrait de la *Conquête de Cons-*

tantinople (récit de la quatrième croisade), par Geoffroy de Villehardouin (né vers 1160, mort entre 1207 et 1213). Nous citons les paragraphes 127-128 de l'édition de M. de Wailly.

3. Quand les vaisseaux furent réunis.

4. Abydos (côte d'Asie Mineure).

5. *Bras-Saint-George*, Dardanelles.

6. *Huissiers*. On appelait ainsi des vaisseaux munis de portes (*huis*) pour embarquer les chevaux.

Braz-Saint-Jorge, tant que il vindrent, la veille de la Saint-Jehan-Baptiste, en juin, a Saint-Estiène, a une abbaie qui ere a trois lieues de Constantinoble. Et lors virent tot à plain Constantinoble cil des nés et des galies et des uissiers; et pristrent port, et aancrerent lor vaissiaus. Or poez savoir que mult esgarderent Constantinoble cil qui onques mais ne l'avoient veue; que il ne pooient mie cuidier que si riche vile peust estre en tot le monde, cum il virent ces halz murs et ces riches tours dont ele ere close tot entor à la reonde, et ces riches palais, et ces haltes yglises, dont il i avoit tant que nuls nel poist croire, si il ne le vēist à l'oil, et le lonc et le lé de la ville que de totes les autres ere soveraine. Et sachiez que il n'i ot si hardi cui la chars ne fremist; et ce ne fu mie mervoille; que onques si granz affaires ne fu enpris de nulle gent, puis que li monz fut estorez.

en le remontant le Bras-Saint-George, jusqu'à ce qu'ils arrivèrent, la veille de la Saint-Jean-Baptiste, en juin¹, à Saint-Étienne, à une abbaye qui était à trois lieues de Constantinople. Et alors ceux des navires, des galères et des huissiers virent tout à plein Constantinople; et ils prirent port et ancrèrent leurs vaisseaux. Or vous pouvez savoir qu'ils regardèrent beaucoup Constantinople, ces gens qui ne l'avaient jamais vue: (c'était au point) qu'ils ne pouvaient pas croire qu'une si riche ville pût exister dans le monde entier, quand ils virent ces hautes murailles et ces riches tours dont elle était close tout autour à la ronde, et ces riches palais, et ces hautes églises, dont il y avait un si grand nombre que nul n'aurait pu le croire, s'il ne l'eût vu de ses yeux, et la longueur et la largeur de la ville qui était souveraine parmi toutes les autres. Et sachez qu'il n'y eut là homme si hardi, à qui la chair ne frémît; et ce ne fut pas étonnant, (vu) que jamais si grande affaire ne fut entreprise par aucune nation, depuis que le monde fut créé.

1. Le 23 juin 1203.

III

PREMIÈRES ANNÉES DU XIV^e SIÈCLECOMMENT SAINT LOUIS RENDAIT LA JUSTICE¹

Maintes fois avint que en esté il s'aloit seoir ou bois de Vincennes après sa messe, et s'acostoioit a un chesne, et nous faisoit seoir entour de lui, et tuit cil qui avoient a faire venoient parler a lui, sans destourbier d'uissier ne d'autre. Et lors il leur demandoit de sa bouche : « A il ci nului qui ait partie ? » Et cil se levoient qui partie avoient. Et lors il disoit : « Taisiés vous tuit, et on vous deliverra l'un après l'autre. » Et lors il apeloit mon seigneur Perron de Fontaines et mon seigneur Jofroi de Vilete, et disoit à l'un d'eus : « Delivrés moi ceste partie. » Et quant il veoit aucune chose a amender en la parole de ceus qui parloient pour lui ou en la parole de ceus qui parloient pour autrui, il me esmes l'amendoit de sa bouche. Je le vi aucune fois en esté que, pour delivrer sa gent, il venoit au jardin de Paris, une cote de camelot

Mainte fois (il) advint qu'en été il s'allait asseoir au bois de Vincennes après sa messe et s'accotait à un chêne et nous faisait asseoir autour de lui. Et tous ceux qui avaient (une) affaire venaient lui parler, sans empêchement d'huissier ou d'autre. Et alors il leur demandait de sa bouche : « Y a-t-il ici aucun homme qui ait quelqu'un contre qui il plaide ? » Et ceux qui avaient quelqu'un se levaient. Et alors il disait : « Taisez-vous tous et on vous expédiera l'un après l'autre. » Et alors il appelait monseigneur Pierre de Fontaines² et monseigneur Geoffroy de Villette³ et disait à l'un d'eux : « Expédiez-moi ce procès. » Et quand il voyait quelque chose à corriger dans la parole de ceux qui parlaient pour lui, ou dans la parole de ceux qui parlaient pour autrui, lui-même le corrigeait de sa bouche. Je le vis quelquefois, en été, venir pour expédier ses gens au jardin de

1. Extrait de l'*Histoire de saint Louis* (chapitre XII) par Jean de Joinville (1224-1317).

2. *Pierre de Fontaines*, célèbre

jurisconsulte, auteur d'un manuel de jurisprudence intitulé *le Conseil*.

3. *Geoffroy de Villette* fut bailli de Tours en 1261 et 1262.

vestue, un seurcot de tireteine sans manches, un mantel de cendal noir entour son col, mout bien peigniés et sans coife, et un chapel de paon blanc sur sa teste. Et faisoit estendre tapis pour nous seoir entour lui ; et tous li pueples qui avoit afaire par devant lui estoit entour lui en estant, et lors il les faisoit delivrer en la maniere que je vous ai dit devant deu bois de Vincennes.

Paris¹ ayant revêtu une cotte de camelot², un surtout de tiretaine³ sans manches, un manteau de taffetas noir autour du cou, très bien peigné et sans coiffe⁴, et un chapeau (garni de plumes) de paon blanc sur la tête. Et (il) faisait étendre un tapis pour nous asseoir autour de lui ; et tous les gens qui avaient une affaire par-devant lui étaient autour de lui en se tenant debout. Et alors il les faisait expédier, en la manière que je vous ai dite ci-dessus (à propos) du bois de Vencennes.

IV

FIN DU XIV^e SIÈCLECARACTÈRE DE LA NATION ANGLAISE⁵

Englès sont de merveilleuses conditions, chaut et boulant, tos esmeu en ire, tart apaisié ne amodé en dou-

Les Anglais sout d'une nature étonnante, chauds et bouillants, promptement émus en colère, lentement apaisés et façonnés à la dou-

1. Le Jardin de Paris, qui entourait le palais, dans la Cité, était situé à peu près sur l'emplacement actuel de la place Dauphine.

2. Camelot, étoffé de poil ou de laine, mêlée quelquefois de soie.

3. Tiretaine, étoffe grossière moitié laine, moitié fil.

4. Coiffe, pièce d'étoffe qu'on portait sur la tête pour la garantir du contact du casque ou du chapeau.

5. Extrait des *Chroniques* (variantes du livre I, § 1) de Froissart (1357-vers 1410).

cour; et se délittent et confortent en batailles et en ocisions. Convoiteus et envieus sont trop grandement sus le bien d'autrui, et ne se pueent conjoindre parfaitement ne naturellement en l'amour ne alliance de nation estragne, et sont couvert et orguilleus. Et par especial desous le solel n'a nul plus perilleus peuple, tant que de hommes mestis, comme ils sont en Engleterre. Et trop fort se diffèrent en Engleterre les natures et conditions des nobles aux hommes mestis et vilains; car li gentilhomme sont de noble et loiale condition, et li communs peuples est de fèle perilleuse, orguilleuse et desloiale condition. Et là où li peuples vodroit moustrer sa felonnie et poissance, li noble n'aueroient point de durée à euls. Or sont il et ont esté un lonch temps moult bien d'acort ensamble, car li noble ne demande au peuple que toute raison. Aussi on ne li soufferroit point que il presist, sans paier, un oef ne une poule. Li homme de mestier et li laboureur parmi Engleterre vivent de ce que il sèvent faire, et li gentilhomme, de lors rentes et revenues; et se li roi les ensonnie, il sont paient, non que li rois puist taillier son

ceur; et se délectent et se réconforment en bataill-s et en tueries. Ils sont très fort convoiteux et envieux du bien d'autrui et ne se peuvent unir parfaitement ni naturellement dans l'amour et l'alliance d'une nation étrangère, et sont dissimulés et orgueilleux. Et surtout il n'y a pas sous le soleil de peuple plus traître, du moins pour ce qui est des hommes de condition moyenne, que ne sont ceux d'Angleterre. Et il y a beaucoup de différence en Angleterre entre le naturel et le caractère des nobles et celui des hommes de condition moyenne et des vilains; car les gentilshommes sont de nature noble et loyale et le commun peuple est de nature félonne, traitresse, orguilleuse et déloyale. Et là où le peuple voudrait montrer sa felonie et sa puissance, les nobles n'auraient point de moyen de résistance contre eux. Maintenant ils sont et ils ont été longtemps très bien d'accord ensemble; car le noble ne demande au peuple rien que de très raisonnable. Aussi bien on ne lui permettrait point qu'il prît, sans payer, un œuf ni une poule. Les hommes de métier et les laboureurs en Angleterre vivent de ce qu'ils savent faire, et les gentilshommes, de leurs rentes et revenus; et si le roi les occupe, ils sont payés, non que le roi puisse tailler son peuple; non, le

peuple, non, ne li peuples ne le vodroit ne poroit souffrir
 Il i a certainnes ordenances et pactions, assises sur le
 staple des lainnes, et de ce est li rois aidés au-desus de
 ses rentes et revenues; et quant ils fait gerre, celle pac-
 tion on li double. Engleterre est la terre dou monde le
 mieulz gardée. Aultrement il ne poroient ne saueroient
 vivre et convient bien que uns rois qui est lors sires, se
 ordonne aprés euls et s'incline à moult de lors volontés;
 et se il fait le contraire et mauls en viengne, mal l'en
 prendra¹.

peuple ne le voudrait et ne le pourrait souffrir. Il y a certaines or-
 donnances et conventions relatives aux droits d'entrepôt des laines,
 et c'est par là què le roi est aidé en surplus de ses rentes et revenus:
 et quand il fait une guerre, on lui double cette somme convenue.
 L'Angleterre est la terre du monde la mieux défendue. Les Anglais ne
 pourraient et ne sauraient vivre autrement, et il faut qu'un roi, qui
 est leur seigneur, se gouverne d'après eux et s'incline devant beau-
 coup de leurs volontés; et s'il fait le contraire et qu'il en arrive du
 mal, mal lui en prendra.

1. Ce remarquable portrait de la nation anglaise, dans lequel, dit M. Siméon Luce, « le peintre a fait puissamment saillir tous les traits caractéristiques de son modèle, » ne fait pas partie du texte ordinaire-
 ment répandu des *Chroniques* de Froissart; mais on le trouve au dé-

but d'une troisième rédaction,
 qui eût dû être la rédaction définitive de l'œuvre, si l'auteur avait eu le temps de l'achever : malheureusement elle ne comprend qu'un tiers environ du premier livre de l'ouvrage qui, on le sait, en contient quatre.

V

XV^e SIÈCLELE PRINTEMPS¹

Le temps a laissié son manteau
 De vent, de froidure et de pluye,
 Et s'est vestu de broderye,
 De soleil luyant², cler et beau.

Il n'y a beste ne oiseau
 Qu'en³ son jargon ne chante ou crye :
 Le temps a laissié son manteau
 De vent, de froidure et de pluye.

Rivière, fontaine et ruisseau
 Portent, en livrée⁴ jolie,

1. Ce gracieux *rondeau* est extrait, ainsi que le suivant, des *Poésies* de Charles d'Orléans (1591-1465). — Le rondeau est composé de trois couplets de quatre vers construits sur les mêmes rimes, rimes croisées au second, embrassées au premier et au troisième. Les deux premiers vers du premier couplet reviennent à la fin du second, et le premier

de ces deux vers (ou parfois tous les deux) s'ajoutent au troisième couplet.

2. *Luyant* est le participe présent formé régulièrement du verbe *luire*. L'adjectif *luisant* a fini par le remplacer.

3. *Qu'en*, qui en.

4. *Livrée* : scandez en trois syllabes (*li-vré-e*).

Gouttes d'argent d'orfavrerie¹
 Chascun s'abille de nouveau²
 Le temps a laissié son manteau.

L'ÉTÉ

Les fourriers³ d'Esté sont venus
 Pour appareillier son logis,
 Et ont fait tendre ses tappis
 De fleurs et verdure tissus.

En estendant tappis velus
 De vert⁴ herbe par le païs,
 Les fourriers d'Esté sont venus
 Pour appareillier son logis.

Cueurs d'ennuy pieça⁵ morfondus,
 Dieu mercy, sont sains et jolis ;
 Allez-vous-en, prenez païs⁶,
 Yver, vous ne demourrez⁷ plus :
 Les fourriers d'Esté sont venus.

1. *D'orfavrerie*, artistement travaillées.

2. *De nouveau*, avec du nouveau, de nouveaux habits.

3. *Fourriers*, ceux qui sont chargés de préparer le fourrage, la subsistance, l'habitation.

4. *Vert*. Certains adjectifs français, venus d'adjectifs latins n'ayant qu'une forme pour le masculin et le féminin, n'avaient également qu'une forme pour les deux genres.

Nous disons encore *grand'mère grand'route*, qui devraient d'ailleurs s'écrire *grand mère, grand route* (sans apostrophe).

5. *Pieça* : il y a une pièce, un morceau, un bout de temps; depuis quelque temps.

6. *Prenez païs* : allez-vous-en.

7. *Vous ne demourrez plus*, vous ne ferez plus un long séjour. *Demourer* (demeurer) vient de *demorari*, faire halte, s'attarder:

L'ÉGALITÉ DANS LA MORT¹

Quand je considère ces testes
 Entassées² en ces charniers³,
 Tous furent maistres des requestes⁴,
 Ou tous de la Chambre aux Deniers⁵,
 Ou tous furent porte-paniers⁶ :
 Autant puis l'ung que l'autre dire ;
 Car d'évesques ou lanterniers,
 Je n'y congnois rien à redire⁷.

Et icelles⁸ qui s'inclinoient
 Unes contre autres en leurs vies,
 Desquelles les unes regnoient,
 Des autres craintes et servies ;
 Là les voy toutes assouvies⁹,
 Ensemble en ung tas pesle-mesle :
 Seigneuries¹⁰ leur sont ravies ;
 Clerc ne maistre ne s'y appelle¹¹.

1. Extrait du *Grand Testament* (strophes 149-151) de Villon (né en 1451). Écrite en 1461, cette œuvre n'a été publiée qu'après la mort de l'auteur, en 1489.

2. *En-tas-sé-es* (quatre syllabes).

3. *Charniers*, espèces de galeries destinées à recevoir les ossements qu'on exhumait des cimetières, afin de laisser la place à de nouvelles sépultures. Il s'agit ici des charniers du cimetière des Innocents, près des Halles, à Paris.

4. *Requestes*. On distinguait les *Requestes de l'hôtel*, tribunal chargé d'introduire les requêtes des particuliers dans le Conseil du roi, et les

Requêtes du Palais, tribunal chargé de juger en première instance de certaines causes privilégiées ; les magistrats de ces deux tribunaux s'appelaient maîtres des requêtes.

5. La *Chambre aux Deniers* était chargée de régler les dépenses de la maison du roi.

6. *Porte-paniers*, portefaix.

7. *Redire*. Je ne puis rien dire là des évêques ou des allumeurs de lanternes (je ne puis les distinguer).

8. *Icelles*, ces têtes.

9. *Assouvies* : assoupies, en repos.

10. *Sei-gneu-ri-es*, quatre syllabes.

11. (Nul) ne s'y appelle ni écolier, ni maître.

Or sont-ilz mortz¹ : Dieu ayt leurs âmes !
 Quant est² des corps, ilz sont pourriz.
 Ayent esté³ seigneurs ou dames,
 Souef⁴ et tendrement nourriz
 De cresme, fromentée⁵ ou riz,
 Leurs os sont déclinez en pouldre⁶.
 Auxquelz ne chault d'esbat ne riz⁷ :
 Plaise au doulx Jésus les absouldre !

VI

DERNIÈRES ANNÉES DU XV^e SIÈCLELOUIS XI A PLESSIS-LÈS-TOURS⁸

Ledict seigneur, vers la fin de ses jours, feit cloorre⁹ tout à l'entour de sa maison de Plessiz les Tours¹⁰, de¹¹ gros barreaux de fer, en forme de grosses grilles ; et aux quatre coings de la maison, quatre moyneaulx¹² de fer, bons, grans et espes¹³. Lesdictes grilles estoient contre le mur, du coste de la place, de l'autre part du fossé¹⁴ (car il es-

1. *Or sont-ilz mortz*, maintenant ils sont morts.

2. *Quant est*, pour ce qui est.

3. *Ayent esté*, quand bien même ils auraient été. — *Ay-ent*, deux syllabes.

4. *Souef*, d'une manière suave, doucement.

5. *Fromentée*, sorte de gâteau.

6. *Déclinez en pouldre*, arrivés à n'être que poussière.

7. *Ne riz*. Qui ne se soucient plus, pour qui il n'est plus question d'ébats ni de ris. — *Chault*, de *chairoir*, causer du souci.

8. Extrait des *Mémoires* (livre VI,

ch. xi) de Commines (vers 1447-1511).

9. *Cloorre*, faire une clôture.

10. On sait que *lès*, dans *Plessis-lès-Tours* et dans certaines autres expressions géographiques, est un ancien substantif, signifiant *côté* (du latin *latuus*), qui s'est employé comme préposition avec le sens de *à côté de*.

11. *De*, avec.

12. *Moyneaulx*. Moineau est resté dans la langue pour désigner une certaine sorte de bastion.

13. *Espes*, épais.

14. *De l'autre part du fossé*, du

toit à fons de cuve¹), et y feit mettre plusieurs broches de fer massonnées dedans le mur, qui avoient chascune trois ou quatre poinctes, et les feit mettre fort près l'une de l'autre. Et davantaige² ordonna³ dix arbalestriers dedans lesdits fossez pour tirer à ceulx⁴ qui en approucherioient avant que la porte fust ouverte; et entendoit qu'ilz couchassent ausdictz fossez, et se retirassent ausdictz moyneaulx de fer. Et il entendoit bien que ceste fortification ne suffisoit point contre grant nombre de gens, ne contre une armée; mais de cela il n'avoit point paour, mais craignoit que quelque seigneur, ou plusieurs, ne feissent une entreprisne de prendre la place, demy par amour⁵ et demy par force, avec quelque peu d'intelligence⁶, et que ceulx-là prinssent l'auctorité et le feissent vivre comme homme sans sens et indigne de gouverner.

La porte du Plessis ne se ouvroit qu'il ne fust⁷ huict heures du matin, et ne baisoit le pont⁸ jusques à ladicté heure, et lors y entroient les officiers : et les cappitaines des gardes mettoient les portiers ordinaires, et puis ordonoient leur guet d'archiers, tant à la porte que parmy la court, comme en une place de frontière estroictement gardee : et nul n'y entroit que par le guichet et que ce ne fust du sceu du Roy⁹, excepté quelque maistre d'hostel et gens de ceste sorte, qui n'alloient point devers luy. Est-il donc possible de tenir ung roy, pour le garder plus honnestement, en plus estroicte prison que luy-mesmes se tenoit? Les caiges¹⁰ où il avoit tenu les aultres avoient

côté du fossé faisant face à la construction.

1. *A fons de cuve.* On appelle fossé à fond de cuve un fossé qui n'a point de talus.

2. *Davantaige,* de plus.

3. *Ordonna,* rangea, posta.

4. *Tirer à ceulx,* tirer contre ceux.

5. *Par amour,* en gagnant le cœur de ceux qui étaient dans la place.

6. *Intelligence.* Communications entre des personnes appartenant à

deux armées, à deux partis opposés.

7. *Ne se ouvroit... ne fust,* ne s'ouvrroit pas avant qu'il fût.

8. *Ne baisoit le pont,* le pont-levis ne se baissait pas.

9. *Et que ce ne fust du sceu du Roy,* et sans que ce fût à la connaissance du roi.

10. *Caiges,* cages. On sait que c'est là le supplice qu'il infligea à plusieurs condamnés politiques, au cardinal La Balue entre autres.

quelques¹ huict pieds en carré; et luy, qui estoit si grant roy, avoit une bien petite court de chasteau à se proumener : encores n'y venoit il gueres, mais se tenoit en la gallerie, sans partir de là, sinon que par les chambres alloit à la messe sans passer par ladicte court. Vouldroit l'on dire que ce Roy ne souffrist pas aussi bien que les aultres, qui ainsi s'enfermoit et se faisoit garder, qui estoit ainsi en paour de ses enfans et de tous ses prouchains parens, qui changeoit et muoit² de jour en jour ses serviteurs et nourriz³, et qui ne tenoient bien ne honneur que de luy, et en nul d'eulx ne se osoit fier, et s'enchainoit ainsi de si estrange chaîne et clostures? Si le lieu estoit plus grant que d'une prison commune⁴, aussi estoit il⁵ plus grant que prisonniers communs.

VII

PREMIÈRE MOITIÉ DU XVI^e SIÈCLEÉPITRE DE CLÉMENT MAROT⁶ AU ROI FRANÇOIS I^e
POUR LUI DEMANDER DE LE DÉLIVRER DE PRISON⁷

Roy des Françoy, plein de toutes bontez,
Quinze iours a⁸, je les ay bien comptez,

1. *Quelques*, on remarquera que quelque accompagnant un substantif précédé d'un nom de nombre était, dans l'ancienne langue, considéré comme adjectif, ce qui paraît beaucoup plus logique que de le considérer comme adverbe, ainsi qu'on a fait depuis.

2. *Muoit*, changeait; la langue moderne a conservé l'adjectif *immuable*.

3. *Nourriz*. Ce sont ceux qu'on appela au xvii^e siècle les *domestiques*, c.-à-d. non pas les serviteurs, mais les gentilshommes de moindre noblesse que le maître de la maison,

chargés chez lui de quelque office, et devenus ainsi ses commensaux.

4. *Que d'une prison commune*, que celui d'une prison ordinaire.

5. *Aussi estoit il*, c'est qu'en effet Louis XI était.

6. Clément Marot (1495-1544).

7. Cette épître a été écrite au mois d'octobre 1527. Marot avait été arrêté, il l'explique lui-même, pour avoir tenté de délivrer un homme que l'on conduisait en prison.

8. *Quinze jours a*, il y a quinze jours. La suppression du pronom sujet est fréquente au xvi^e siècle;

Et dès demain seront justement seize,
Que ie fus faict confrere au diocese
De saint Marry en l'église sainct Pris¹ :
Si² vous diray comment ie fus surpris,
Et me desplaist qu'il faut que ie le die.

Trois grands pendardz vinrent à l'estourdie
En ce palais me dire en desarroy³ :
« Nous vous faisons prisonnier par⁴ le Roy. »
Incontinent, qui fut bien estonné?
Ce fut Marot, plus que s'il eust tonné⁵ :
Puis m'ont monstré un parchemin escript,
Où n'y avoit seul mot de Iesus Christ :
Il ne parloit tout que de plaiderie,
De conseillers et d'emprisonnerie.

« Vous souvient-il, ce⁶ me dirent ilz lors,
Que⁷ vous estiez l'autre iour là dehors
Qu'on recourut⁸ un certain prisonnier
Entre noz mains? » Et moi de le nier :
Car soyez seur, si j'eusse dict ouy,
Que le plus sourd d'entre eux m'eust bien ouy :
Et, d'autre part, j'eusse publicquement
Esté menteur : car pourquoi et comment
Eussé je peu un aultre recourir,
Quand ie n'ai sceu moy mesmes secourir?
Pour faire court⁹, je ne sceu tant prescher,
Que ces paillardz¹⁰ me voulsissent¹¹ lascher.

d'autre part on employait fort bien
avoir impersonnel dans le sens que
nous donnons à la locution *y avoir*.

1. *L'église sainct Pris*, nom fantaisiste et populaire de la prison du Châtelet, située sur la paroisse de Saint-Merry, que Marot appelle à dessein *saint Marry* (*marri*, on le sait, veut dire *fâché*).

2. *Si*, ainsi, certes.

3. *Désarroy*, désordre.— Le mot simple *arroï* (appareil, équipage) a vieilli.

4. *Par*, au nom de.

5. Il faut se souvenir que le sens propre *d'étonner* c'est : mettre quelqu'un hors de lui-même comme par l'effet d'un coup de tonnerre.

6. *Ce me dirent ilz*, me dirent-ils (ils me dirent cela).

7. *Que*, conjonction : lorsque.

8. *Recourut*, servir de recours à.

9. *Pour faire court*, pour abréger, bref.

10. *Paillard*, homme de rien ; littéralement : qui couche sur la paille, qui ne possède que de la paille.

11. *Voulsissent*, cussent voulu.

Sur mes deux bras ilz ont la main posée¹
 Et m'ont mené ainsi qu'une espousée,
 Non pas ainsi, mais plus roide un petit²,
 Et toutesfoys j'ai plus grand appetit
 De pardonner à leur folle fureur,
 Qu'à celle là de mon beau procureur³;
 Que male mort⁴ les deux iambes lui casse!
 Il a bien prins⁵ de moy une becasse,
 Une perdrix et un levrault aussi :
 Et toutesfois ie suis encore icy.
 Encor je croy, si j'en envoyoys plus⁶,
 Qu'il le prendroit : car ils ont tant de glus
 Dedans leurs mains, ces faiseurs de pipée⁷,
 Que toute chose où touchent est grippée⁸.

Mais pour venir au pointe de ma sortie,
 Tant doulcement j'ay chanté ma partie⁹,
 Que nous avons bien accordé ensemble;
 Si¹⁰ que n'ay plus affaire, ce me semble,
 Sinon à vous. La partie est bien forte;
 Mais le droict pointe¹¹, où¹² ie me reconforte.
 Vous n'entendez procès, non plus que moy :
 Ne plaidons pointe, ce n'est que tout esmoy¹³.
 Je vous en crois si ie vous ai mesfaict¹⁴.

1. Cette construction était encore usitée dans la première partie du XVII^e siècle et l'on en trouve plusieurs exemples chez Corneille.

2. Un peu plus rudement.

3. Le *procureur* était chargé de représenter en justice les intérêts de son client; c'est ce que nous appelons aujourd'hui un *avoué*.

4. *Male mort*, mort méchante, affreuse, ignominieuse.

5. *Prins*, pris.

6. *Plus*, davantage.

7. *Pipée*, action de *piper* les oiseaux, c'est-à-dire de les tromper en imitant leur chant avec des *pipeaux*.

8. *Grippée*, agrippée, saisie avec la griffe.

9. Métaphore tirée de l'art musical et qui revient à dire que Marot, grâce à sa douceur, s'est trouvé d'accord avec ses gardiens.

10. *Si*, de telle sorte.

11. *Pointe* (de poindre), apparait. — *La partie*, l'adversaire contre lequel j'ai à plaider, c'est-à-dire ici le roi lui-même, au nom duquel les criminels et les délinquants sont poursuivis.

12. *Où ie me reconforte*, en quoi je me rassermis.

13. *Esmoy*, émotion, tracas.

14. Si je vous ai porté préjudice, je crois ce que vous m'en dîtes; je ne discute point; j'accorde ce que vous voulez.

Encor posé le cas que l'eusse fait¹,
 Au pis aller n'y cherroit² qu'une amende.
 Prenez le cas³ que ie vous la demande,
 Le prendz le cas que vous me la donnez :
 Et si plaideurs furent oncq⁴ estonnez
 Mieux que ceulx-ci, ie veulx qu'on me delivre
 Et que soubdain en ma place on les livre.

Si⁵ vous supply, Sire, mander par lettre
 Qu'en liberté vos gens me vueillent mettre :
 Et, si j'en sors, j'espere qu'à grand peine
 M'y reverront, si on ne m'y rameine.
 Tres humblement requerant⁶ vostre grace
 De pardonner à ma trop grande audace
 D'avoir emprins⁷ ce sot escript vous faire :
 Et m'excusez, si pour le mien affaire⁸
 Ie ne suis point vers vous allé parler ;
 Ie n'ai pas eu le loisir d'y aller⁹.

DU SAVETIER BLONDEAU¹⁰

Qui ne fut oncq en sa vie melancholic que deux fois, et comment il y pourveut et de son épitaphe.

À Paris sus Seine trois batteaux y ha¹¹; mais il y avoit aussi un savetier que l'on appeloit Blondeau, lequel avoit sa loge près la Croix du Tiroir¹², là où il refaisoit les sou-

1. Même quand on admettrait que j'eusse *méfait*.

2. *N'y cherroit*, ne pourrait m'échoir, n'arriver en pareilles circonstances.

3. *Prenez le cas*, supposez.

4. *Oncq*, jamais. *Plaideurs* désigne ici, comme souvent au xvi^e siècle, les gens de justice, juges ou avocats.

5. *Si*, dans ces conditions, c'est pourquoi.

6. *Requerant*, se rapporte à *je*, qu'on attend comme sujet de la phrase; mais la construction se rompt ensuite. Marot affecte d'ail-

leurs d'employer ici les formules consacrées des véritables requêtes.

7. *Emprins*, entrepris.

8. *Affaire* a été masculin dans l'ancien français (littéralement l'*à faire*, ce qui est à faire).

9. La requête fut bien accueillie : Marot fut remis en liberté.

10. Extrait des *Nouvelles Récréations et joyeux devis* de Bonaventure Des Périers (mort vers 1544).

11. C'étaient les deux premiers vers (cinq syllabes chacun) d'une chanson alors très connue.

12. Au coin de la rue de l'Arbre-

liers, gaignant sa vie joyeusement, et aymoit le bon vin sus tout, et l'enseignoit¹ volontiers à ceux qui y alloyent; car, s'il y en avoit dans tout le cartier, il falloit qu'il en tastast, et estoit content d'en avoir davantage et qu'il fust bon. Tout le long du jour il chantoit et resjouissoit tout le voisiné. Il ne fut onq veu en sa vie marry² que deux fois : l'une quand il eut trouvé en une vieille muraille un pot de fer auquel y avoit grande quantité de pièces antiques de monnoye, les unes d'argent, les autres d'loy³, desquelles il ne sçavoit la valleur. Lors, il commença de devenir pensif. Il ne chantoit plus, il ne songeoit plus qu'en⁴ ce pot de quinquaille⁵. Il fantasioit⁶ en soi mesme : « La monnoye n'est pas de mise⁷, je n'en sçaurois avoir ny pain ny vin. Si je la montre aux orfèvres, ils me déceleront⁸ ou ils voudront en avoir leur part, et ne m'en bailleront⁹ pas la moitié de ce qu'elle vaut. » Tantost il craignoit de n'avoir pas bien caché ce pot et qu'on le luy desrobast. A toutes heures il partoit de sa tente¹⁰ pour l'aller remuer¹¹.

Il estoit en la plus grand'peine du monde; mais à la fin il se vint à recongnoistre¹², disant en soi-mesme : « Comment! je ne fais que penser en mon pot; les gens cognoissent bien à ma fasson¹³ qu'il y ha quelque chose de nouveau en mon cas. Baa! le diable y ait part au pot! il me porte malheur. » En effect, il le va prendre gentiment et le gette en la rivière, et noya toute sa mélancholie avec ce pot¹⁴.

Sec et de la rue Saint-Honoré. Voyez la note 5 de la page 16.

1. *L'enseignoit*, enseignait où il se vendait.

2. *Marry*, triste.

3. *Aloy*, alliage. *Aloi* est resté dans les deux expressions *de bon aloy*, *de mauvais aloy*, qui s'emplotient bien au propre et au figuré.

4. *En, à*.

5. *Quinquaille* (le mot est encore français) est le nom général qui désigne les objets de fer ou de cuivre

6. *Fantasioit*, imaginait, songeait.

7. *N'est pas de mise*, n'a pas cours.

8. *Déceleront*, découvriront, dénonceront.

9. *Bailleront*, donneront.

10. *Tente*, échoppe.

11. *Remuer*, changer de place.

12. *Il se vint à recongnoistre*, il en vint à se reconnaître, à voir clair dans sa situation, à prendre un parti.

13. *Fasson*, façon, manière de faire, d'agir; conduite.

14. Nous avons à peine besoin

Une autre fois, il se trouva fasché d'un monsieur qui demeurait tout vis-à-vis de sa logette ; au moins il avoit sa logette tout vis-à-vis de monsieur, lequel quidam¹ monsieur avoit un singe qui faisoit mille maulx au povre Blondeau ; car il l'esploit d'une fenestre haulte quand il tailloit son cuir et regardoit comme il faisoit ; et aussi tost que Blondeau estoit allé disner ou en quelque part² à son affaire, ce singe descendoit et venoit en la loge de Blondeau, et prenoit son trenchet et découppoit le cuir de Blondeau, comme il l'avoit veu faire ; et de cela faisoit coustume à tous les coups que Blondeau s'escartoit³. De sorte que le povre homme fut tout un temps qu'il n'osoit aller boire ny manger hors de sa boutique sans enfermer son cuir. Et si quelquefois il oublioit à le serrer, le singe n'oublioyt pas à le luy tailler en lopins, chose qui luy faschoit fort⁴, et si⁵ n'osoit pas faire mal à ce singe par crainte de son maistre.

Quand il en fut bien ennuyé, il delibera de s'en venger. Après s'estre bien apperceu de la manière qu'avoit ce singe, qui estoit de faire en la propre sorte qu'il voyoit faire : car, si Blondeau avoit aiguisé son trenchet, ce singe l'aiguisoit après luy ; s'il avoit poissé du ligneul⁶, ainsi faisoit ce singe ; s'il avoit cousu quelque carrelure⁷, ce singe s'en venoit jouer des coudes comme il luy avoit veu faire ; à l'une des fois Blondeau aiguisa un trenchet et le fit couper comme un rasoir, et puis, à l'heure qu'il veid ce singe en aguet, il commença à se mettre ce trenchet contre la gorge et le mener et ramener comme s'il se fust voulu egosiller. Et quand il eut fait cela longue-

d'indiquer la comparaison avec la fable de La Fontaine, *le Savelier et le Financier*.

1. *Quidam*, mot latin passé en français pour désigner quelqu'un dont on ignore le nom. Il se prend surtout en mauvaise part, mais ce n'est pas le cas ici.

2. *Part*, endroit.

3. *S'escartoit*, s'éloignait.

4. *Fâcher* s'emploie encore bien comme intransitif, mais seulement sous la forme impersonnelle : il lui fâchait d'être victime de ce singe ; il lui fâchait qu'il en fût ainsi.

5. Si, cependant.

6. *Ligneul*, fil.

7. *Carrelure*, ressemelage.

ment pour le faire adviser¹ à ce singe, il s'en part² de la boutique et s'en va disner. Ce singe ne faillit pas incontinent à descendre³, car il vouloit s'esbattre à ce nouveau passe-temps qu'il n'avoit pas encore veu faire. Il vint prendre ce trenchet et tout incontinent se le met contre la gorge, en le menant et ramenant comme il avoit veu faire à Blondeau. Mais il l'approcha de trop près et ne se print garde⁴ qu'en le frayant⁵ contre sa gorge, il se coupe le gosier de ce trenchet, qui estoit si bien affilé, dont il mourut avant qu'il fust une heure de là. Ainsi Blondeau fut vengé de son singe sans danger, et se remist à sa coutume première de chanter et faire bonne chère⁶, laquelle luy dura jusqu'à la mort : et, en la souvenance de la joyeuse vie qu'il avoit menée, fut fait un épitaphe⁷ de luy qui s'ensuit⁸ :

Ci-dessoulz gist en ce tombeau
 Un savetier nommé Blondeau,
 Qui en son temps rien n'amassa,
 Et puis après il trespassa.
 Marriz en furent les voisins,
 Car il enseignoit les bons vins.

LE SON ET LA FUMÉE⁹

A Paris, en la routisserie¹⁰ du petit Chastelet¹¹, au

1. *Adviser*, remarquer.

2. *S'en part*, s'en va, part.

3. Ne manqua pas de descendre immédiatement.

4. *Se print garde*, prit garde. — *Se* = pour soi, pour lui-même (*sibi*).

5. *Frayant*, frottant.

6. *Chère* vient du mot de basse latinité *cara*, visage. *Bonne chère* a donc signifié d'abord bon visage, puis bon accueil, puis bon repas, un bon repas faisant partie d'un bon accuei¹².

7. *Un épitaphe*. Le mot était en-

core des deux genres au XVII^e siècle. Il est toujours féminin aujourd'hui.

8. *Qui s'ensuit*, qui suit.

9. Extrait de la *Vie de Gargantua et de Pantagruel* (livre III, chapitre xxxvii), de Rabelais (vers 1495-vers 1553). — Le troisième livre a été publié en 1546.

10. *Routisserie, routisseur, roust*, rotisserie, rotisseur, rôt.

11. Forteresse élevée à Paris au bout du Petit-Pont, et qui servait, de ce côté, de porte à la ville.

devant de l'ouvroir¹ d'un routisseur, un faquin² mangeoit son pain à la fumée du roust, et le trouvoit ainsi parfumé, grandement savoureux. Le routisseur le laisseoit faire. En fin, quand tout le pain fut baufré³, le routisseur happe le faquin au collet, et vouloit qu'il luy payast la fumée de son roust. Le faquin disoit en rien n'avoir ses viandes endommagé, rien n'avoir du sien pris, en rien ne luy estre debiteur.

La fumée dont estoit question evaporoit⁴ par dehors : ainsi comme ainsi⁵ se perdoit elle; jamais n'avoit esté ouy que, dedans Paris, on eust vendu fumée de roust en rue. Le routisseur repliquoit que de fumée de son roust n'estoit tenu nourrir les faquins, et renioit, en cas qu'il ne le payast, qu'il⁶ lui osteroit ses crochets. Le faquin tire son tribart⁷, et se mettoit en défense.

L'altercation fut grande. Le badault⁸ peuple de Paris accourut au debat de toutes parts. Là se trouva à propos Seigny Joan⁹, le fol citadin de Paris. L'ayant apperceu, le routisseur demanda au faquin : « Veux tu sus nostre different croire ce noble Seigny Joan? — Ouy, par le Sambreguoy¹⁰, respondit le faquin. » Adonc¹¹ Seigny Joan, après avoir leur discord entendu, commanda au faquin qu'il luy tirast de son baudrier¹² quelque pièce

1. A la devanture de la boutique.

2. Porte-faix. Voir la n.1 de la p.6.

3. Baufré. La langue populaire a conservé le verbe *bâfrer*, dont l'étymologie est douteuse, dans le sens de *manger gloutonnement*.

4. *Evaporoit*, s'évaporait.

5. De toute manière.

6. *Renier que* se trouve au xvi^e siècle, par une ellipse usuelle, avec le sens de *jurer par serment que...* (littéralement dire qu'on reniera Dieu s'il n'est pas vrai que...).

7. *Tribart*, bâton gros et court. — Le mot n'est plus français.

8. *Badault*, qui *baye*, qui ouvre la bouche en demeurant immobile d'étonnement.

9. *Seigny Joan* (monsieur Jean, — *seigny* est sans doute le résultat d'une prononciation vicieuse et populaire de *seigneur*), bouffon dont la réputation était restée légendaire, et qu'on trouve nommé dès le xiv^e siècle.

10. *Sambreguoy*, par la face de Dieu. *Sambre*, s'est dit pour *samble*, qui signifiait apparence, visage. La désinence *guoy* est employée, comme il arrive souvent dans les jurons, pour remplacer le mot *Dieu* et éviter ainsi le blasphème ; il y faut d'ailleurs voir une dérivation populaire du germanique *gott*.

11. *Adonc*, donc.

12. *Baudrier*, ceinture de cuir.

d'argent. Le faquin luy mit en main un tournoys philippus¹. Seigny Joan le prit, et le mit sus son espaule gauche, comme explorant s'il estoit de poids; puis le timpoit² sus la paulme de la main gauche, comme pour entendre s'il estoit de bon alloy³; puis le posa sus la prunelle de son œil droit, comme pour voir s'il estoit bien marqué. Tout ce⁴ fut fait en grand silence de tout le badault peuple, en ferme attente du roustisseur, et désespoir du faquin. En fin le fit sus l'ouvroir sonner par plusieurs fois. Puis en majesté presidentale⁵, tenant sa marote⁶ au poing, comme si fust⁷ un sceptre, et affublant en teste⁸ son chaperon de martres singesses⁹ à oreilles de papier, fraizé à points d'orgues¹⁰, toussant prealablement deux ou trois bonnes fois, dist à haute voix : « La court vous dit que le faquin, qui a son pain mangé à la fumée du roust, civillement¹¹ a payé le roustisseur au son de son argent. Ordonne la dite court que chacun se retire en sa chascunière¹², sans despens, et pour cause¹³. » Ceste sentence du fol parisien tant a semblé equitable, voire admirable, es docteurs, qu'ilz font doubte, en cas

1. *Tournoys philippus*, sou à l'effigie d'un des rois qui ont porté le nom de Philippe, et frappé à Tours. Le sou *tournois* valait douze deniers, le sou *parisis* (frappé à Paris) en valait quinze.

2. *Timpoit*, faisait sonner. — Entendez : faisait semblant de faire sonner.

3. *De bon alloy*, qui n'a que le poids d'alliage légal.

4. *Ce*, cela.

5. *Presidentale*, présidentielle.

6. La marotte est une espèce de sceptre muni de grelots, et au bout duquel est sculptée une figure grotesque : c'était un des attributs des bouffons.

7. *Comme si fust*, comme si c'était.

8. *Affublant en teste*, agrafant sur sa tête.

9. *Martres singesses*, imitation de marbre.

10. *A oreilles... points d'orgues* : muni d'oreilles en papier plissé et s'élevant très haut.

11. *Civilement*, honnêtement, suffisamment.

12. *Chascunière*, mot plaisant pour dire : la maison de chacun.

13. *Pour cause*. Entendez : parce que le procès n'avait été jugé que par plaisanterie et non sérieusement. La Fontaine s'est souvenu de tout ce passage dans sa fable de *l'Huitre et les Plaideurs* : Ce repas fait, il dit d'un ton de présent :

« Tenez, la cour vous donne à chacun [une écaille
Sans dépens, et qu'en paix chez soi [chacun s'en aille.»

que la matiere eust esté au parlement dudit lieu¹, ou en la Rotte² à Rome, voire certes entre les Areopagistes³ decidée, si plus juridicquement eust esté par eux sententié⁴.

VIII

SECONDE MOITIÉ DU XVI^e SIÈCLELES FAISEURS DE PROTESTATIONS⁵

Mais d'où vient cela, mon Odet⁶?
 Si de fortune⁷ par la rue
 Quelque courtisan je salue
 Ou de la voix, ou du bonnet,
 Ou d'un clin d'œil tant seulement,
 De la teste, ou d'un autre geste,
 Soudain par serment il proteste
 Qu'il est à mon commandement⁸.

Soit qu'il me treuve⁹ chez le roy,
 Soit qu'il en sorte ou qu'il y vienne,
 Il met sa main dedans la mienne,
 Et jure qu'il est tout à moy....

Mais quand un affaire de soin¹⁰
 Me presse a lui faire requeste,
 Tout soudain il tourne la teste,
 Et me délaisse à mon besoin¹¹;

1. *Dudit lieu*, Paris.

2. *Rotte*, tribunal ecclésiastique à Rome, ainsi nommé du latin *rota*, roue, parce que les procès y sont soumis successivement, par une sorte de *roulement*, à trois commissions.

3. L'Aréopage, tribunal d'Athènes, dont la réputation de sagesse était proverbiale.

4. *Si eust été sententié*, si la sentence eût été portée.

5. Extrait, ainsi que la pièce suivante, des *Odes* de Ronsard (1524-

1585), qui ont été publiées en 1550.

6. *Odet de Coligny*, cardinal de Châtillon, frère de l'amiral Coligny, l'un des protecteurs de Ronsard.

7. *De fortune*, par hasard.

8. Nous disons encore : je suis à vos ordres.

9. *Treuve*, trouve : cette forme se rencontre encore au XVII^e siècle.

10. *De soin*, d'importance. — *Affaire* : voir la note 7 de la page xxv.

11. *A mon besoin*, au moment où j'en ai besoin.

Et si je veux ou l'aborder
Ou l'accoster en quelque sorte,
Mon courtisan passe une porte,
Et ne daigne me regarder;

Et plus je ne lui suy cognu,
Ny vers ny ma poësie¹,
Non plus qu'un estranger d'Asie
Ou quelqu'un d'Afrique venu.

LA FUITE DU TEMPS

Quand je suis vingt ou trente mois
Sans retourner en Vendomois²,
Plein de pensées³ vagabondes,
Plein d'un remors et d'un souci,
Aux rochers je me plains ainsi,
Aux bois, aux antres et aux ondes :

Rochers, bien que soyez⁴ âgez
De trois mil ans, vous né changez
Jamais ny d'estat ny de forme;
Mais toujours ma jeunesse fuit,
Et la vieillesse qui me suit
De jeune en vieillard me transforme.

Bois, bien que perdiez tous les ans
En hyver vos cheveux mouvans,
L'an d'après qui se renouvelle
Renouvelle aussi vostre chef⁵;
Mais le mien ne peut de rechef⁶
Ravoir sa perruque⁷ nouvelle.

4. Entendez : ni moi, ni mes vers, ni ma poésie.

2. Ronsard était né près de Vendôme, capitale du Vendômois.

3. *Pensées*. Le mot compte pour trois syllabes (*pen-sé-es*).

4. Nous connaissons déjà cette ellipse du sujet, fréquente au XVI^e siècle.

5. *Chef*, tête.

6. *De rechef* (aujourd'hui *derechef*), de nouveau, *de capite rursus*.

7. *Perruque*, chevelure ; c'est au

Antres, je me suis veu chez vous
 Avoir jadis verds¹ les genous,
 Le corps habile et la main bonne;
 Mais ores² j'ay le corps plus dur,
 Et les genous, que n'est le mur
 Qui froidement vous environne.

Ondes, sans fin vous promenez³,
 Et vous menez et ramenez
 Vos flots d'un cours⁴ qui ne séjourne;
 Et moy, sans faire long séjour,
 Je m'en vais de nuict et de jour,
 Au lieu d'où plus on ne retourne....

TROP PARLER.

Le Senat romain fut une fois par⁶ plusieurs jours en conseil bien estroict⁷ sur quelque matiere secrete, et estant la chose d'autant plus enquise et souspeçonnée⁸ que moins elle estoit apparente et cogneuë, une dame romaine, sage au demourant⁹, mais femme pourtant, importuna son mary et le pria tres instamment de luy dire quelle estoit ceste matiere secrete, avec grands serments et grandes execrations¹⁰ qu'elle ne le revelleroit jamais à personne, et quant-et-quant¹¹ larmes à comman-

xvii^e siècle seulement que le mot a désigné une sorte de chevelure artificielle.

1. *Verds*, jeunes, pleins de sève et de force.

2. *Ores*. A cette heure, maintenant.

3. *Vous promenez*, vous vous promenez.

4. *D'un cours*, doit être joint, comme complément circonstanciel, à *menez et ramenez*.

5. Extrait du traité *Du trop parler* dans l. : *OEuvres morales et meslees de Pluierque*, traduites par Amyot

(1513-1593) ; cette traduction a été publiée en 1574.

6. *Par*, pendant.

7. *Estroict*, secret, où on n'admit personne.

8. *Estant.... souspeçonnée*, comme on s'enquérait de la chose et que l'on concevait des soupçons d'autant plus qu'elle apparaissait moins.

9. *Au demourant* (au demeurant), d'ailleurs.

10. *Execrations*, serments accompagnés de malédicitions (que le ciel me punisse, si...).

11. *Quant-et-quant*, en même temps.

dement¹, disant qu'elle estoit bien malheureuse de ce que son mary n'avoit autrement fiance² en elle. Le Romain, voulant esprouver sa folie : « Tu me contrains, dit-il, m'amie³, et suis force de te descouvrir une chose horrible et espouventable : c'est que les prestres nous ont rapporté que l'on a veu voler en l'air une alouette avec un armet⁴ doré et une picque, et pour ce⁵ nous sommes en peine de sçavoir si ce prodige est bon ou mauvais pour la chose publique, et en conferons⁶ avec les devins qui sçavent que⁷ signifie le vol des oiseaux : mais garde toy bien de le dire. » Apres qu'il luy eut dit cela, il s'en alla au palais⁸ : et sa femme incontinent⁹ tirant à part la premiere de ses chambrieres qu'elle rencontre, com mance à battre son estomac et arracher ses cheveux, criant : « Hélas ! mon pauvre mary, ma pauvre patrie, hélas ! que ferons-nous ? » enseignant et conviant sa chambrière à luy demander : « Qu'y a il ? ». Apres que donques la servante luy eut demandé, et elle¹⁰ luy eut le tout conté, y adjoustant le commun refrain de tous les babillards : « Mais donnez vous bien garde de le dire, tenez le bien secret ». A grande peine¹¹ fut la servante departie d'avec sa maîtresse, qu'elle s'en alla decliquer¹² tout ce qu'elle luy avoit dit à une sienne compagne qu'elle trouva la moins embesongnée¹³, et elle d'autre costé à un sien amy qui l'estoit venu veoir, de sorte que ce bruit fut semé et sceu par tout le palais, avant que

1. *A commandement*, à volonté.

2. *Fiance*, confiance.

3. *M'amie*, seule orthographe rai sonnable de la locution qu'on écrivit souvent plus tard *ma mie*. On disait *m'amie* comme *l'amie*. *Mon amie* est une façon de parler relativement moderne.

4. *Armet*, casque.

5. *Pour ce*, c'est pour cela que.

6. *Et en conferons*, nous en con férons aussi.

7. *Que*, ce que.

8. *Au palais*, au temple où se te nait le sénat, à la curie.

9. *Incontinent*, immédiatement (*in continentem tempore*, dans le mo ment qui tient sans interruption au précédent)

10. *Et elle*, elle, de son côté.

11. *A grande peine*, à peine.

12. *Decliquer*, lâcher le déclic ou ressort, raconter.

13. *Embesognée*, occupé.

celuy qui l'avoit controuvé¹ y fust arrivé. Ainsi quelqu'un de ses familiers le rencontrant : « Comment, dit-il, ne faites vous que d'arriver maintenant de vostre maison ? — Non², respondit-il. — Vous n'avez doncques rien ouy de nouveau ? — Comment, dit-il, est il survenu quelque chose nouvelle ? — Lon a veu, respondit l'autre, une allouetté volant avec un armet doré et une picque : et doivent les consuls tenir conseil sur cela. » Lors le Romain en se soubriant³ : « Vrayement, dit-il à part soi, ma femme, tu n'as pas beaucoup attendu, quand⁴ la parole que je t'ay n'agueres ditte a esté devant⁵ moy au palais », et de là s'en alla parler aux consuls pour les oster du trouble. Et pour chastier sa femme, incontinent qu'il fut de retour en sa maison : « Ma femme, dit-il, tu m'as destruict : car il s'est trouvé que le secret du conseil a esté decouvert et publié de ma maison : et pourtant⁶ ta langue effrenee est cause qu'il me fault abandonner mon païs, et m'en aller en exil. » Et comme elle le voulust⁷ nier, et dist pour sa défense : « N'y a il pas trois cents senateurs qui l'ont ouy comme toy ? — Quels trois cents ? dit-il, c'estoit une bourde que j'avois controuée pour t'esprouver. » Ce senateur fut homme sage et bien avisé, qui, pour essayer sa femme, comme un vaisseau mal relié⁸, ne versa pas du vin ny de l'huile dedans, ains⁹ seulement de l'eau¹⁰.

1. *Controuvé*, inventé.

2. *Non*. La réponse négative s'explique par l'ellipse que suppose la locution *ne... que* : Ne faites-vous (pas autre chose) que d'arriver ? — Non (je ne fais pas autre chose).

3. *Se soubriant*, souriant.

4. *Quand*, puisque.

5. *Devant*, avant.

6. *Pourtant*, pour cela, à cause de cela.

7. *Voulust... et dist...*, voulait... et disait. L'imparfait du subjonctif, ici employé, est un latinisme.

8. Un vase mal joint.

9. *Ains*, mais.

10. C'est-à-dire : non un vrai, mais un faux secret.

LA MARMOTTE ET LE HÉRISSON¹

Le hérisson estoit en peine
 Où se loger; la marmoteine²
 Il pria le vouloir loger.
 Ce fut aux mois de la froidure,
 L'hiver, quand la saison est dure.
 Elle accorda le heberger³.
 Ainsi le meine en sa taniere,
 Où l'hoste nouveau ne fut guiere
 Que son hostesse ne faschast,
 Avecque son escarde droite⁴;
 Car la place fut si estroite
 Qu'il faloit que l'on se touchast.
 La marmote pria son hoste
 Le lendemain matin qu'il s'oste
 De son logis. Le herisson,
 Qui trouve la maison fournie
 De ce qu'il faut, tresbien luy nie⁵
 Et luy chante une autre chanson :
 Si quelcun en ce lieu s'offence,
 Qu'il s'en aille, je l'en dispense⁶;
 Quant à moy je nè bougeray.
 Si loger en ce lieu c'est peine,

1. Extrait du troisième livre des *Mimes* (1576) de Jean-Antoine de Baif (1552-1589). — Ce petit récit est imité d'une fable d'Esop avec laquelle une fable de Phèdre, imitée par La Fontaine (*la Lice et sa compagne*, fable VII du livre II), n'est pas sans analogie.

2. *Marmoteine*, marmotte.

3. *Le heberger*, infinitif employé substantivement comme dans l'exemple célèbre de La Fontaine : « Vendre le dormir — comme le

manger et le boire » (livre VIII, fable II). *Héberger* se rattache à la même origine germanique que le substantif *auberge*.

4. *Escarde* (écharde) *droite*, ses épines hérissées.

5. *Nie*, refuse.

6. *Dispenser*, qui veut dire seulement aujourd'hui : accorder la permission de ne pas faire, s'employa également bien, jusque dans le XVII^e siècle, avec le sens de : accorder la permission de faire.

Tu peux desloger, marmoteine;
De l'hyver n'en deslogeray. »

CLÉMENCE DU DUC DE GUISE¹

Jacques Amiot, grand aumosnier de France², me recita³ un jour cette histoire à l'honneur d'un prince des nostres (et nostre estoit il a tres bonnes enseignes, encore que son origine fut estrangere⁴), que durant nos premiers troubles, au siège de Roüan⁵, ce prince ayant esté adverti, par la royne mere du roy, d'une entreprinse qu'on faisoit sur sa vie, et instruit particulierement, par ses lettres, de celuy qui la devoit conduire a chef⁶, qui estoit un gentilhomme angevin, ou manceau, fréquentant lors ordinairement pour cet effect la maison de ce prince, il ne communiqua à personne cet advertisement; mais se promenant l'endemain au mont saincte Catherine, d'où se faisoit nostre baterie à Roüan (car c'estoit au temps que nous la tenions assiegee), ayant a ses costez ledit seigneur grand aumosnier et un autre evesque, il aperceut ce gentil homme qui luy avoit esté remarqué⁷, et le feit appeller. Comme il feut en sa présence, il luy dict ainsi, le voiant desjà pallir et fremir des alarmes de sa conscience : « Monsieur de tel lieu⁸, vous vous doutez

1. Extrait des *Essais* (livre I, chapitre xxii) de Montaigne (1533-1592). — Cet ouvrage a paru en 1580. La dernière édition publiée du vivant de l'auteur est de 1588.

2. Dont la traduction de Plutarque est si célèbre (voir la note 5 de la page xxxiii*).

3. *Récita*, raconta.

4. Le duché de Guise fut conféré par François I^r à la branche cadette de la maison de Lorraine. François,

fils du premier duc, Claude de Lorraine, est celui dont il s'agit ici : il prit Calais en 1558 et fut tué en 1562 par le protestant Poltrot de Méré.

5. Rouen était au pouvoir des protestants. Le duc de Guise emporta la place (1562).

6. *Chef*, tête, sommet, couronnement, complet achèvement.

7. *Remarqué*, désigné.

8. *Tel lieu* est une expression in-

bien de ce que je vous veux, et vostre visage le monstre. Vous n'avez rien à me cacher : car je suis instruict de vostre affaire si avant¹, que vous ne feriez qu'empirer vostre marché² d'essayer à le couvrir³. Vous sçavez bien telle chose et telle (qui estoient les tenans et aboutissans des plus secrètes pieces de cette menee) : ne faillez⁴, sur vostre vie, à me confesser la vérité de tout ce dessein. » Quand ce pauvre homme se trouva pris et convaincu (car le tout avoit été descouvert à la royne par l'un des complices), il n'eut qu'à joindre les mains et requerir la grace et miséricorde de ce prince, aux pieds duquel il se voulut jettter; mais il l'en garda⁵, suivant ainsi son propos⁶ : « Venez ça ; vous ay je aultrefois fait desplaisir? ay je offensé quelqu'un des vostres par haine particulière? Il n'y a pas trois semaines que je vous cognois; quelle raison vous a peu mouvoir à entreprendre ma mort? » Le gentilhomme respondit à cela d'une voix tremblante, que ce n'estoit aucune occasion particulière qu'il en eust, mais l'interest de la cause générale de son party, et qu'aucuns⁷ lui avoient persuadé que ce seroit une execution pleine de pieté, d'extirper, en quelque maniere que ce fût, un si puissant ennemy de leur religion. « Or, suvit⁸ ce prince, je vous veux montrer combien la religion que je tiens est plus douce que celle de quoy vous faictes profession. La vostre vous a conseillé de me tuer sans m'ouïr, n'ayant reçeu de moy aucune offence; et la mienne me commande que je vous pardonne, tout convaincu que vous estes de m'avoir voulu tuer sans raison⁹. Allez vous

déterminée, remplaçant le nom de terre sous lequel était connu ce gentilhomme, et que Montaigne ignore ou ne veut pas dire. C'est ainsi qu'on dit par exemple : Monsieur un tel, madame une telle.

1. *Si avant*, si profondément, en pénétrant dans tant de détails.

2. *Vostre marché*, votre cas. Métaphore prise de la langue du commerce.

3. *Couvrir*, dissimuler.

4. *Faillez*, manquez.

5. *Garda*, empêcha.

6. *Propos*, dessein, ce qu'il s'était proposé.

7. *Aucuns*, quelques-uns.

8. *Suyvit*, poursuivit.

9. Ainsi Guzman à Zamore, dans *l'Alzire* de Voltaire : Des dieux que nous servons connais *[la différence]*.

en, retirez vous; que je ne vous veoye plus icy : et, si vous estes sage, prenez doresnavant en vos entreprisnes des conseillers plus gents de bien que ceulx là. »

Les tiens t'ont commandé le meur-
[tre et la vengeance,
Et le mien, quand ton bras vient de
[m'assassiner,
M'ordonne de te plaindre et de te
[pardonner.

Nous avons à peine besoin d'indiquer d'autre part le rapprochement qui s'impose entre la scène racontée ici et le sujet de la tragédie de Corneille *Cinna ou la Clémence d'Auguste*.

MORCEAUX CHOISIS

DES

AUTEURS FRANÇAIS

PROSE

BALZAC

(1594-1654)

Né en 1594 à Angoulême, mort en 1654, Jean-Louis Guez de Balzac remplit, de 1611 à 1622, plusieurs fonctions à l'étranger et fut nommé par Richelieu, à son retour à Paris, où ses *Lettres* l'avaient fait connaître, conseiller d'État et historiographe de France. Cependant, soit amour de la retraite, soit regret de n'avoir pu jouer un rôle politique aussi important qu'il l'eût souhaité, il s'en alla vivre, peu de temps après, dans sa terre de Balzac, près d'Angoulême, et ne quitta plus cette résidence, quoiqu'il eût été, dès 1634, choisi pour faire partie de l'Académie française, qui se fondait alors. Il n'en fut pas moins l'oracle de toute la société polie du temps. Le premier, en effet, il trouva la forme définitive de la phrase française, qui n'a plus chez lui rien de gauche ni d'archaïque. Aussi mérite-t-il une grande place dans l'histoire de notre langue, quoique ses *Lettres* manquent souvent de naturel. Outre ses *Lettres* et diverses dissertations, Balzac a laissé trois traités de morale mondaine, religieuse et politique, *Aristippe*, *le Socrate chrétien*, *le Prince*, dans lesquels il trouve souvent la juste expression de pensées élevées, sinon bien originales.

L'AME D'UN CONSUL ROMAIN

Y aurait-il point moyen de vous¹ montrer un consul romain, et de chercher quelque joie plus innocente et plus sûre que celle de la magie pour le tirer tout entier du lieu où il est²? Car sans doute vous le voudriez voir en corps et en âme, avec cette gravité qui mettait le respect dans le cœur des rois et transissait les peuples d'admiration. Vous le voudriez voir avec cette autorité visible et reconnaissable qui le suivait en prison et en exil, qui lui demeurait après qu'il avait tout perdu, de laquelle la Fortune ne l'avait pas désarmé, quand elle l'avait mis en chemise³. Le voici, madame, qui ne vient pas des Champs Élysées et d'une demeure fabuleuse. Il sort des Histoires de Polybe⁴ ou de quelque autre semblable pays, et il me semble qu'il mérite bien d'être regardé.

Premièrement il ne sait pas moins obéir aux lois qu'il sait commander aux hommes, et dans une élévation d'esprit qui voit les couronnes des souverains au-dessous de lui, il a une âme tout à fait soumise à la puissance du peuple : il révère la sainteté de cette puissance entre les mains d'un tribun⁵, ou furieux, ou ennemi, ou peut-être

1. *Vous*. L'auteur adresse sa dissertation à la marquise de Rambouillet (1588-1652), celle-là même qui sut réunir dans son célèbre hôtel les écrivains et les grands seigneurs les plus distingués de cette époque.

2. *Du lieu où il est*, des Champs Élysées, du pays des ombres. Cette espèce d'introduction paraît bien cherchée et bien peu naturelle : c'est là un défaut qui n'est pas très rare chez Balzac.

3. *Mis en chemise*, dépouillé de tout.

4. *Il sort des Histoires de Polybe*. C'est la suite du tour dont nous avons déjà (note 2) fait remarquer l'affectation. — Polybe est un célèbre historien grec du 1^{er} siècle avant l'ère chrétienne ; écrivain médiocre, mais penseur profond, il avait composé une espèce d'*Histoire universelle*, dans laquelle il s'attachait surtout à découvrir les raisons des prodigieux succès de Rome. Cette *Histoire* avait quarante livres; nous avons les cinq premiers et des fragments de tous les autres.

5. [Même quand cette puissance est] *entre les mains d'un tribun*, ou

l'un et l'autre. Croyant que faillir est le seul mal qui puisse arriver à l'homme de bien, il croit qu'il n'y a point de petite faute; et, se faisant une religion de la moindre partie de son devoir, il pense qu'on ne peut pas même être négligent sans impiété. Il estime plus un jour employé à la vertu qu'une longue vie délicieuse, un moment de gloire qu'un siècle de volupté : il mesure le temps par les succès et non pas par la durée.

Agissant sur ce principe, il est toujours préparé aux entreprises hasardeuses : il est toujours prêt à se dévouer pour le salut de ses citoyens¹, à prendre sur soi² la mauvaise fortune de la république; et soit que l'oracle le lui ordonne, soit que l'inspiration lui vienne de son propre esprit, il remercie les dieux, comme de la plus grande grâce qu'il ait jamais reçue d'eux, de ce qu'ils veulent qu'il soit le général, qui sera tué, de l'armée qui gagnera la bataille. En suite de cela³, madame, il n'est rien qui ne lui soit aisé et rien qui ne nous doive être croyable. Il ne connaît ni nature, ni alliance, ni affection, quand il y va de l'intérêt de la patrie; il n'a point d'autre intérêt particulier que celui-là, et n'aime ni ne hait que pour des considérations publiques.

Un esprit sans corps et désembarassé⁴ de la matière n'agirait pas d'une autre façon et ne serait pas moins incommodé de ses passions. Mais disons davantage : il ne serait pas moins touché de la vaine apparence des choses humaines, de ce qui étonne et de ce qui éblouit. Les bravades d'aujourd'hui ne font pas plus d'impression sur

furieux, ou ennemi; même quand c'est un pareil tribun qui se trouve être le représentant de la puissance du peuple.

1. *Citoyens*, concitoyens : *civis*, en latin, a les deux sens.

2. *Sur soi*. Le XVII^e siècle employait le pronom réfléchi de la même manière qu'il s'employait en latin, pour marquer que le complément était la même personne que le sujet.

3. *En suite de cela* (locution vieillie) : en conséquence.

4. *Désembarrassé*, mot qui n'a pas passé dans la langue et auquel on a bien fait de préférer *débarrassé*.

sa fermeté que les caresses d'hier. Les princes sont aussi faibles contre lui avec leurs bêtes féroces qu'avec leurs trésors ; et, quand il n'aurait jamais vu d'éléphants, s'il est possible qu'on fasse sortir de derrière une tapisserie tous ceux qui sont aux Indes et en Afrique, il les considérera comme un jeu et une bouffonnerie de Pyrrhus, et non pas comme un épouvantail et une menace pour Fabrice¹. Tout ce qu'il y a dans le monde d'effroyable et de terrible n'est pas capable de lui faire cligner un œil : tout ce qu'il y a d'éclatant et de précieux ne lui peut pas donner une tentation. On ne saurait le vaincre, on ne saurait le gagner.

Il est impénétrable à la vanité comme à la peur et à l'avarice². Sa sévérité ne saurait être adoucie, non pas même par les compliments et les flatteries du roi des Parthes³.

Ce n'est pas une entreprise humaine que d'ébranler son immobile fidélité. Un poète a dit que le Capitole n'est pas plus ferme⁴, et que Rome changerait aussitôt⁵ de place. Il aime mieux détruire la tyrannie que la partager;

1. *Fabrice*. Le consul C. Fabricius, le célèbre adversaire de Pyrrhus (280-278). Il avait été envoyé en ambassade auprès du roi d'Épire, et celui-ci, dit Plutarque, « lui témoigna en particulier beaucoup de bienveillance et le pria d'accepter de l'or, non point pour l'engager dans quoi que ce fut de déshonorant, mais comme présent, disait-il, d'amitié et d'hospitalité. Sur le refus de Fabricius, le roi n'allait pas plus loin ; mais, le lendemain, voulant lui faire peur, parce que Fabricius n'avait pas encore vu d'éléphants, il ordonna qu'on plaçât derrière une tapisserie, dans le lieu où ils s'entretenaient ensemble, le plus grand de ses éléphants. Ce qui fut fait. A un signal donné, la tapisserie se lève ; et tout à coup l'animal, dressant sa trompe, la tient au-dessus de la tête de Fabricius, et pousse un cri perçant et terrible. Pour lui, il leva tranquillement la tête, et il dit en souriant à Pyrrhus : « Ni ton or ne m'a ému hier, i.e. ta bête aujourd'hui ».

2. *Avarice, cupidité (avaritia)*.

3. *Du roi des Parthes*, qu'Auguste obligea, par la fermeté seule de son attitude, à rendre les étendards pris en 54 à Crassus. — La duplicité et la mauvaise foi des Parthes étaient célèbres.

4. *Capitoli immobile saxum*, a dit Virgile (*Énéide*, IX, 448).

5. *Aussitôt*. Entendez : on ne verra pas plus tôt un consul ébranlé dans son immobile fidélité, qu'on ne verra Rome changer de place ; quand Rome changera de place (c'est-à-dire jamais), le consul se laissera ébranler.

et pouvant être collègue de l'usurpateur, il se déclare son ennemi.

Saurait-on rien ajouter à un si grand mot? Encore celui-ci¹, pour vous faire voir la dernière épreuve de sa vertu. La république, madame, ne le peut perdre, quelque négligente qu'elle soit à le conserver; il souffre non seulement avec patience, mais encore avec gaîté, ses mépris et ses injustices. Jamais il ne lui est venu en l'esprit de se venger d'elle par une guerre civile, et il trouve bien plus honnête le nom d'innocent banni que celui de coupable victorieux. On lui a persuadé dès son enfance, et depuis il n'en a pas douté, qu'un fils ne se peut jamais acquitter de tout ce qu'il doit à une mère, voire² à une mauvaise mère, et qui est devenue sa marâtre, et qu'un citoyen est obligé à³ sa patrie, voire à son ingrate patrie, et qui l'a traité en ennemi.

Voilà à peu près, madame, le fond de l'âme de notre consul et la racine des choses merveilleuses que vous lirez dans les *Histoires de Polybe et de Tite-Live*⁴.

(*Discours, I: le Romain.*)

QU'IL FAUT RAPPORTER A LA PROVIDENCE LES GRANDS ÉVÉNEMENTS DE L'HISTOIRE DU MONDE⁵

Il est très vrai qu'il y a quelque chose de divin, disons davantage, il n'y a rien que de divin dans les maladies qui travaillent les États. Ces dispositions, et ces humeurs,

1. [Ajoutons] encore ce mot-ci.

2. *Vivre*, même (littéralement : vraiment, *vere*).

3. *Obligé à*, lié par la reconnaissance envers....

4. Sur Polybe, voir la note 4 de la page 2; Tite-Live (59 av. J.-C. — 16 ap. J.-C.), l'un des plus grands écrivains de Rome, avait écrit une histoire romaine en 142 livres, dont il nous reste 35.

5. Rapprocher ce beau morceau de l'incomparable conclusion du *Discours sur l'histoire universelle* de Bossuet.

cette fièvre chaude de rébellion, cette léthargie de servitude, viennent de plus haut qu'on ne s'imagine. Dieu est le poète, et les hommes ne sont que les acteurs. Ces grandes pièces qui se jouent sur la terre ont été composées dans le ciel, et c'est souvent un faquin qui en doit être l'Atréa ou l'Agamemnon¹. Quand la Providence a quelque dessein, il ne lui importe guère de quels instruments et de quels moyens elle se serve². Entre ses mains tout est foudre, tout est tempête, tout est déluge, tout est Alexandre, tout est César; elle peut faire par un enfant, par un nain, ce qu'elle a fait par les géants et par les héros, par les hommes extraordinaires.

Dieu dit lui-même de ces gens-là « qu'il les envoie en sa colère, et qu'ils sont les verges de sa fureur ». Mais ne prenez pas ici l'un pour l'autre; les verges ne piquent ni ne mordent d'elles-mêmes, ne frappent ni ne blessent toutes seules; c'est l'envie, c'est la colère, c'est la fureur qui rendent les verges terribles et redoutables. Cette main invisible, ce bras qui ne paraît pas, donnent les coups que le monde sent; il y a bien je ne sais quelle hardiesse qui menace de la part de l'homme; mais la force qui accable est toute de Dieu.

(*Socrate chrétien*, discours huitième.)

1. *Atréa*, roi d'Argos et de Mycènes, meurtrier de son frère Thyeste, et *Agamemnon*, son petit-fils, chef suprême de l'armée grecque qui partit pour le siège de Troie, ont été souvent mis sur la scène par les tragiques grecs et leurs imitateurs. — *Faquin* a d'abord voulu dire portefaix, comme le mot italien *facchino*, d'où il est tiré. De là est venu le sens d'homme de rien, de nulle valeur.

2. *Elle se serve*. Nous emploierions aujourd'hui l'indicatif; mais Balzac construit encore sa phrase à la manière d'une phrase latine, suivant la règle de ce qu'on appelle l'interrogation indirecte : *nec refert qua ratione utatur*.

DESCARTES

(1596-1650)

Né à La Haye, en Touraine¹, en 1596, mort en 1650, à Stockholm, où l'avait appelé la reine de Suède, Christine, René Descartes, qui renouvela l'étude de la philosophie et des mathématiques, est surtout célèbre par son *Discours de la Méthode*² (1637) : il n'y a peut-être en effet point de livre dont l'apparition marque une date aussi importante dans l'histoire de la philosophie moderne; d'autre part c'est le premier ouvrage de ce genre qui ait été écrit en français. Descartes a encore laissé un grand nombre d'autres traités sur la philosophie et les sciences, et des *Lettres*.

LA VILLE ET LA CAMPAGNE

A M. DE BALZAC.

Quelque accomplie que puisse être une maison des champs³, il y manque toujours une infinité de commodités, qui ne se trouvent que dans les villes; et la solitude même qu'on y espère ne s'y rencontre jamais toute parfaite. Je veux bien que vous y trouviez un canal qui fasse rêver les plus grands parleurs, une vallée si solitaire qu'elle puisse leur inspirer du transport et de la joie; mais malaisément se peut-il faire que vous n'ayez aussi quantité de petits voisins, qui vous vont quelquefois importuner, et de qui les visites sont encore plus incommodes

1. Aujourd'hui La Haye-Descartes, dans le département d'Indre-et-Loire.

2. *Méthode* : ensemble des règles par lesquelles le savant espère arriver à la connaissance de la vérité.

3. Concession faite à Balzac, qui a en effet plus d'une fois célébré les charmes de sa terre de Balzac, près d'Angoulême (voir le recueil de la classe de cinquième, page 4). — Sur Balzac, voir le présent volume, page 1.

que celles que vous recevez à Paris ; au lieu qu'en cette grande ville où je suis, n'y ayant aucun homme, excepté moi, qui n'exerce la marchandise¹, chacun y est tellement attentif à son profit, que j'y pourrais démeurer toute ma vie sans être jamais vu de personne. Je me vais promener tous les jours parmi la confusion d'un grand peuple, avec autant de liberté et de repos que vous sauriez faire dans vos allées ; et je n'y considère pas autrement les hommes que j'y vois, que je ferais² les arbres qui se rencontrent en vos forêts ou les animaux qui y paissent ; le bruit même de leurs tracas n'interrompt pas plus mes rêveries que ferait celui de quelque ruisseau ; que si je fais quelquefois réflexion sur leurs actions, j'en reçois le même plaisir que vous feriez de voir les paysans qui cultivent vos campagnes ; car je vois que tout leur travail sert à embellir le lieu de ma demeure, et à faire que je n'y aie manque d'aucune chose. Que s'il y a du plaisir à voir croître les fruits en vos vergers et à y être dans l'abondance jusqu'aux yeux, pensez-vous qu'il n'y en ait pas bien autant à voir venir ici des vaisseaux qui vous apportent abondamment tout ce que produisent les Indes et tout ce qu'il y a de rare en Europe ? Quel autre lieu pourrait-on choisir au³ reste du monde, où toutes les commodités de la vie et toutes les curiosités qui peuvent être souhaitées soient si faciles à trouver qu'en celui-ci ?

(*Lettres.*)

1. *La marchandise*, le commerce. Cette lettre, du mois de mai 1651, a été écrite à Amsterdam.

2. *Que je ferais*. L'emploi de *faire* remplaçant un verbe déjà exprimé dans la phrase est très fréquent au dix-septième siècle.

3. *Au*, dans le, *in*.

LE BON SENS ET LA MÉTHODE

Le bon sens est la chose du monde la mieux partagée : car chacun pense en être si bien pourvu, que ceux mêmes qui sont les plus difficiles à contenter en toute autre chose n'ont point coutume d'en désirer plus qu'ils en ont. En quoi il n'est pas vraisemblable que tous se trompent ; mais plutôt cela témoigne que la puissance de bien juger et distinguer le vrai d'avec le faux, qui est proprement ce qu'on nomme le bon sens ou la raison, est naturellement égale en tous les hommes ; et ainsi que la diversité de nos opinions ne vient pas de ce que les uns sont plus raisonnables que les autres, mais seulement de ce que nous conduisons nos pensées par diverses voies, et ne considérons pas les mêmes choses. Car ce n'est pas assez d'avoir l'esprit bon, mais le principal est de l'appliquer bien. Les plus grandes âmes sont capables des plus grands vices aussi bien que des plus grandes vertus ; et ceux qui ne marchent que fort lentement peuvent avancer beaucoup davantage, s'ils suivent toujours le droit chemin, que¹ ne font ceux qui courrent et qui s'en éloignent.

(*Discours de la Méthode*, première partie.)

1. *Que*. On regarde aujourd'hui comme fautive la locution *davantage... que*. Les meilleurs écrivains du XVII^e et du XVIII^e siècle l'ont pourtant employée.

SCARRON

(1610-1660)

Né en 1610 à Paris, Paul Scarron fut réduit à garder la chambre depuis l'âge de vingt-huit ans jusqu'à sa mort (1660), par une infirmité qui le faisait assez bien « ressembler à un Z ». Il supporta son infortune avec une sorte de gaieté courageuse, et fut fort célèbre pour son esprit dans la société du temps de la Fronde. La postérité ne doit guère se souvenir de lui que parce qu'il a été le chef d'une école qui jouit en France d'une vogue éphémère, l'école burlesque. C'est ainsi que, sans parler de ses *Nouvelles tragi-comiques* et de ses comédies qui sont de longues et assez grossières bouffonneries, il a composé deux poèmes héroï-comiques, le *Typhon ou la Gigantomachie* (1644), et le *Virgile travesti* (1648-1653), et un ouvrage en prose, le *Roman comique*¹ (1651). Ce livre célèbre est sa meilleure œuvre : encore faut-il reconnaître qu'il est d'une composition bien lâche et que les inventions qui le remplissent sont souvent peu variées et peu délicates ; mais la peinture des caractères du moins n'y manque pas de finesse.

BOURGEOIS DE PROVINCE

La chambre des comédiens était pleine des plus échauffés godelureaux² de la ville. Ils parlaient tous

1. Le titre de l'ouvrage ne s'explique pas seulement par la nature des événements qui y sont racontés, mais encore par la profession des principaux héros du roman, qui met en scène une troupe de comédiens nomades. Si l'on songe que l'histoire des troupes de ce genre se lie à celle de notre théâtre lui-même dans les premières années du xvii^e siècle, que Molière par exemple a longtemps parcouru la province à la tête d'une troupe assez semblable sans doute à celle que décrit Scarron, on comprendra que *le Roman comique* peut être regardé non seulement comme un livre assez agréable, mais encore comme un document assez intéressant.

2. *Godelureaux*, terme de dénigrement pour désigner des jeunes gens prétentieux et étourdis (étymologie douteuse). — La scène est dans la ville du Mans, vers le milieu du xvii^e siècle.

ensemble de la comédie, des bons vers, des auteurs et des romans. Jamais on n'ouït plus de bruit dans une chambre, à moins que de s'y quereller : le poète¹ sur² tous les autres, environné de deux ou trois qui devaient être les beaux esprits de la ville, se tuait de leur dire qu'il avait mené joyeuse vie avec Saint-Amant et Beys³, et qu'il avait perdu un bon ami en feu Rotrou⁴.

Il y avait entre autres un petit homme veuf, avocat de profession, qui avait une petite charge dans une petite juridiction voisine. Depuis la mort de sa petite femme, il avait menacé les femmes de la ville de se remarier, et le clergé de la province de se faire prêtre, et même de se faire prélat à beaux sermons comptants⁵. C'était le plus grand petit fou qui ait couru les champs depuis Roland⁶. Il avait étudié toute sa vie ; et quoique l'étude aille à⁷ la connaissance de la vérité, il était menteur comme un valet, présomptueux et opiniâtre comme un pédant, et assez mauvais poète pour être étouffé s'il y avait de la police dans le royaume. Quand Destin⁸ et ses compagnons entrèrent dans la chambre, il s'offrit de leur lire, sans leur donner le temps de se reconnaître, une pièce de sa façon,

1. Le poète attaché à la troupe des comédiens dont il vient d'être question. Les troupes nomades de la première partie du xvii^e siècle avaient ainsi souvent dans leurs rangs un poète chargé de fabriquer des pièces.

2. Sur, par-dessus, plus que..., en crient plus fort que....

3. Saint-Amant (1594-1661), poète qui se fit connaître par quelques poésies joyeuses et par une idylle héroïque, *Moïse sauvé*, dont Boileau s'est moqué. — Beys (1610-1659), auteur de poésies et de quelques comédies, avait été le maître de Scarron.

4. *Rotrou* (1609-1650), le plus grand, après Corneille, des poètes tragiques de la première moitié du xvii^e siècle. — Voir le recueil des classes supérieures, *Poésie*, page 189. — On comprend que le poète, par ses confidences, veut faire entendre qu'il était l'ami d'écrivains connus et se donner par là de l'importance.

5. A beaux sermons comptant. Entendez : en prêchant des sermons et en s'attirant ainsi de la réputation et des dignités.

6. *Roland*, le légendaire chevalier, le neveu de Charlemagne : voir pages 555 (note 4) et 571.

7. Aille à, tende à, ait pour but.

8. *Destin*, le principal comédien de la troupe dont les aventures sont racontées dans *le Roman comique*.

intitulée : *les Faits et Gestes de Charlemagne, en vingt-quatre journées*¹. Cela fit dresser les cheveux à² la tête de tous les assistants ; et Destin, qui conserva un peu de jugement dans l'épouvante générale où la proposition avait mis la compagnie, lui dit en souriant qu'il n'y avait pas apparence de lui donner audience³ avant le souper.

« Eh bien, dit-il, je vais vous conter une histoire tirée d'un livre espagnol⁴ qu'on m'a envoyé de Paris, dont je veux faire une pièce dans les règles⁵. » On changea de discours deux ou trois fois pour se garantir d'une histoire quel'on croyait devoir être une imitation de la *Peau-d'Ane*⁶, mais le petit homme ne se rebuta point, et à force de recommencer son histoire autant de fois qu'on l'interrompait, il se fit donner audience, dont⁷ on ne se repentit point, parce que l'histoire se trouva assez bonne, et démentit la mauvaise opinion que l'on avait de tout ce qui venait de Ragotin ; c'était le nom du godenot⁸.

(*Le Roman comique*, première partie, chap. VIII.)

1. Certaines tragédies de la première partie du xvii^e siècle sont divisées en plusieurs *journées*, de cinq actes chacune ; mais la plus longue que l'on connaisse n'a que huit journées : c'est *Théagène et Chariclée*, du poète Hardy (1560-1631).

2. A, sur (*in*).

3. *Donner audience*, se réunir pour écouter.

4. Les œuvres des poètes dramatiques et des romanciers espagnols jouissaient alors d'une grande vogue en France, et nos écrivains les ont plus d'une fois traduites ou imitées.

5. *Dans les règles*, conformes aux règles de l'art dramatique, règles dont on discutait beaucoup alors.

6. *Peau-d'Ane*, conte populaire, un de ceux que Perrault devait recueillir plus tard (1697).

7. *Dont*, ce dont.

8. *Godenot*, espèce de marionnette, et, par suite, petit homme mal fait (étymologie inconnue).

PAUL DE GONDI

CARDINAL DE RETZ

(1613-1679)

Né en 1613 à Montmirail, Jean-François-Paul de Gondi, qui devint plus tard cardinal de Retz, joua pendant la Fronde un rôle prépondérant¹, et nous a laissé de cette époque le tableau le plus vivant, dans ses célèbres *Mémoires*, qui suffisent à le faire placer au nombre de nos plus grands écrivains. Il a aussi prononcé quelques *Sermons* et publié, dans sa jeunesse, une histoire de la *Conjuration de Fiesque*, dans laquelle il affectait de déceler des instincts de perturbateur et qui fit dire de lui à Richelieu : « Voilà un dangereux esprit ». Il mourut dans la retraite en 1679.

ENLÈVEMENT DE BROUSSEL²

Le lendemain de la fête³, c'est-à-dire le 26 d'août de 1648, le roi alla au *Te Deum*⁴. L'on borda, selon la cou-

1. « Puis-je oublier celui que je vois partout dans le récit de nos malheurs, cet homme si fidèle aux particuliers, si redoutable à l'État; d'un caractère si haut, qu'on ne pouvait ni l'estimer, ni le craindre, ni l'aimer, ni le haïr à demi; ferme génie que nous avons vu en ébranlant l'univers s'attirer une dignité (*le cardinalat*) qu'à la fin il voulut quitter comme trop chèrement achetée.... Mais pendant qu'il voulait acquérir ce qu'il devait un jour mépriser, il remua tout par de secrets et puissants ressorts; et après que tous les partis furent abattus, il sembla encore se soutenir seul et seul encore menacer le favori (*Mazarin*) victorieux de ses tristes et intrépides regards. » (Bossuet, *Oraison funèbre de Michel Le Tellier*.)

2. On se reportera aux divers cours d'histoire de France, pour le détail des événements qui précédèrent à Paris les troubles de la Fronde : rappelons seulement que, déjà ému par les mesures financières de Mazarin, le parlement de Paris avait proposé à la sanction royale vingt-sept articles dont l'adoption eût porté une grave atteinte à l'autorité royale; c'est alors que Mazarin, profitant de la nouvelle de la victoire de Lens (10 août 1648), résolut de faire arrêter trois membres du parlement, Charton, qui échappa, Blancménil et Broussel, dont il est ici question.

3. *La fête*, la Saint-Louis.

4. *Te Deum* célébré à propos de la victoire de Lens, que le grand Condé venait de remporter.

tume, depuis le Palais-Royal jusques à Notre-Dame, toutes les rues de soldats du régiment des gardes. Aussitôt que le roi fut revenu au Palais-Royal, l'on forma de tous ces soldats trois bataillons, qui demeurèrent sur le Pont-Neuf et dans la place Dauphine. Comminges, lieutenant des gardes de la reine, enleva dans un carrosse fermé le bonhomme Broussel, conseiller de la grande chambre, et il le mena à Saint-Germain. Blancménil, président aux enquêtes¹, fut pris en même temps aussi chez lui, et il fut conduit au bois de Vincennes. Vous vous étonnerez du choix de ce dernier ; et si vous aviez connu le bonhomme Broussel, vous ne seriez pas moins surprise² du sien. Je vous expliquerai ce détail en temps et lieu ; mais je ne vous puis exprimer la consternation qui parut dans Paris, le premier quart d'heure de l'enlèvement de Broussel, et le mouvement qui s'y fit dès le second. La tristesse ou plutôt l'abattement saisit jusques aux enfants ; l'on se regardait et l'on ne se disait rien.

L'on éclata tout d'un coup ; l'on s'émut, l'on courut, l'on cria, l'on ferma les boutiques. J'en fus averti, et quoique je ne fusse pas insensible à la manière dont j'avais été joué³ la veille au Palais-Royal, où l'on m'avait même prié de faire savoir à ceux qui étaient de mes amis dans le Parlement que la bataille de Lens n'y⁴ avait causé que des mouvements de modération et de douceur, quoique, dis-je, je fusse très piqué, je ne laissai pas de prendre le

1. *Président aux enquêtes*, président d'une des Chambres des enquêtes. Ces Chambres jugeaient en appel, mais par pièces écrites et sans audiences ni plaidoiries, et connaissaient aussi en première instance de certaines causes dont le jugement définitif était réservé à la Grande Chambre.

2. *Vous ne seriez pas moins surprise*. Le cardinal adresse ses *Mémoires* à une personne qu'il appelle *Madame*, sans qu'on puisse savoir de qu'il s'agit. Peut-être d'ailleurs l'auteur a-t-il voulu seulement, en ayant l'air de s'adresser à quelqu'un, donner à son ouvrage une forme plus piquante.

3. *J'avais été joué*. Paul de Gondi avait craint que la nouvelle de la victoire de Condé n'enhardit la cour à tenter quelque coup de main contre le Parlement et le peuple de Paris. Mais Mazarin l'avait pleinement assuré du contraire. « J'avoue, dit-il, que je fus dupe. Je le crus, j'en eus joie. »

4. *Y, à la cour*.

parti, sans balancer, d'aller trouver la reine¹ et de m'attacher à mon devoir préférablement à toutes choses.

Je sortis en rochet et camail², et je ne fus pas au Marché Neuf³ que je fus accablé d'une foule de peuple qui hurlait plutôt qu'il ne criait. Je m'en démêlai en leur disant que la reine leur ferait justice. Je trouvai sur le Pont-Neuf le maréchal de la Meilleraie⁴ à la tête des gardes, qui, bien qu'il n'eût encore en tête⁵ que quelques enfants qui disaient des injures et qui jetaient des pierres aux soldats, ne laissait pas d'être fort embarrassé, parce qu'il voyait que les nuages commençaient à se grossir⁶ de tous côtés. Il fut très aise de me voir. Il m'exhorta à dire à la reine la vérité. Il s'offrit d'en venir lui-même rendre témoignage. J'en fus très aise à mon tour, et nous allâmes ensemble au Palais-Royal, suivis d'un nombre infini de peuple qui criait : « Broussel, Broussel ! »

(*Mémoires, II^e partie.*)

1. *La reine*, Anne d'Autriche, mère de Louis XIV, régente pendant la minorité de son fils. — Paul de Gondi voulait aller lui représenter l'état d'esprit des Parisiens et le danger qu'il y avait pour elle et pour la cour à maintenir l'arrestation des deux conseillers. — Sur l'attitude de la reine, voir page 17.

2. *Le rochet* est un surplis à manches étroites que portent les évêques. *Le camail* est un petit manteau avec capuchon qui se porte par-dessus le rochet. Paul de Gondi était alors coadjuteur de l'archevêque de Paris.

3. *Au Marché Neuf*, à droite du pont Saint-Michel, en entrant dans la Cité.

4. Charles de la Porte, duc de la Meilleraie, maréchal de France et grand maître de l'artillerie. C'est en cette dernière qualité qu'il demeurait à l'Arsenal et se trouvait naturellement appelé à diriger la répression des troubles de Paris.

5. *En tête*, devant lui, lui faisant obstacle.

6. *Se grossir*. Nous dirions aujourd'hui : *commençaient à grossir*. Mais on trouve souvent employés comme réfléchis, au xvii^e siècle, des verbes que nous emploierions aujourd'hui comme neutres, et réciproquement ; on disait : *s'augmenter*, *se commencer*, *se diminuer*, *s'éclater*, pour *augmenter* (neutre), *commencer* (neutre), *diminuer* (neutre), *éclater* ; — et *désister*, *arrêter*, *éviter*, pour *se désister*, *s'arrêter*, *s'évader*.

LE PARLEMENT PENDANT LA JOURNÉE DES BARRICADES

(26 août 1648)

Le Parlement étant sorti du Palais-Royal¹ et ne disant rien au peuple de la liberté de Broussel, ne trouva d'abord qu'un morne silence au lieu des acclamations passées. Comme il fut à la Barrière des Sergents², où était la première barricade, il y rencontra du murmure qu'il apaisa en assurant que la reine lui avait promis satisfaction. Les menaces de la seconde furent éludées par le même moyen. La troisième, qui était à la Croix du Tiroir³, ne se voulut pas payer de cette monnaie ; et un garçon rôtisseur, s'avancant avec deux cents hommes et mettant la hallebarde dans le ventre du premier président, lui dit : « Tourne, traître ; et, si tu ne veux être massacré toi-même, ramène-nous Broussel ou le Mazarin et le chancelier en otage. » Vous ne doutez pas, à mon opinion⁴, ni de la confusion ni de la terreur qui saisit presque tous les assistants : cinq présidents au mortier⁵ et plus de vingt conseillers se jetèrent dans la foule pour s'échapper. L'unique premier président⁶, le plus intrépide homme, à mon sens, qui ait paru dans son siècle, demeura ferme et inébranlable. Il se donna le temps de rallier ce

1. *Sorti du Palais-Royal*, où il était allé demander la liberté de Broussel à la reine, qui l'avait refusée. — Voir le morceau précédent.

2. *Barrière des Sergents*. On appelait ainsi une espèce de corps de garde, situé rue Saint-Honoré, près de la rue du Coq, qui aboutissait à peu près en face du pavillon central du Louvre (la rue Marengo a été construite sur l'emplacement de cette vieille rue, qui était fort étroite).

3. La *Croix du Tiroir* ou *du Trahoir* (latin : *trahere*, tirer) était située à l'angle de la rue de l'Arbre-Sec et de la rue Saint-Honoré : l'origine de cette appellation est incertaine.

4. *A mon opinion*, à ce que je pense.

5. Le mortier est une espèce de coiffure ayant à peu près la forme du vase appelé mortier. C'était l'insigne des présidents de parlement. Il y avait au parlement de Paris huit présidents *à mortier* ou *au mortier*, y compris le premier président ; mais on disait *président à mortier* par opposition à *premier président*.

6. Mathieu Molé (1584-1656), qui mourut garde des sceaux.

qu'il put de la compagnie¹; il conserva toujours la dignité de la magistrature et dans ses paroles et dans ses démarches, et il revint au Palais-Royal au petit pas, sous le feu des injures, des menaces, des exécrations et des blasphèmes.

Cet homme avait une sorte d'éloquence qui lui était particulière : il ne connaissait point d'interjection²; il n'était pas congru³ dans sa langue ; mais il parlait avec une force qui suppléait à tout cela ; et il était naturellement si hardi, qu'il ne parlait jamais si bien que dans le péril⁴. Il se passa⁵ lui-même lorsqu'il revint au Palais-Royal, et il est constant qu'il toucha tout le monde, à la réserve de la reine qui demeura inflexible.

Monsieur⁶ fit mine de se jeter à genoux devant elle : quatre ou cinq princesses, qui tremblaient de peur, s'y jetèrent effectivement. Le cardinal, à qui un jeune conseiller des enquêtes⁷ avait dit en raillant qu'il serait assez à propos qu'il allât lui-même dans les rues voir l'état des choses, le cardinal, dis-je, se joignit au gros de la cour, et l'on tira enfin à toute peine cette parole de la bouche de la reine : « Eh bien ! messieurs du parlement, voyez donc ce qu'il est à propos de faire ». L'on s'assembla en même temps dans la grande galerie ; l'on délibéra, et l'on donna arrêt par lequel la reine serait remerciée de la liberté accordée aux prisonniers.

Aussitôt que l'arrêt fut rendu, l'on expédia les lettres

1. *La compagnie*. C'est le terme dont on se servait pour désigner les corps constitués, et particulièrement les parlements.

2. *Il ne connaissait point d'interjection*. Entendez que son éloquence n'affectait point les tours véhéments et déclamatoires.

3. *Congru*, correct.

4. « Si ce n'était pas une espèce de blasphème, dit ailleurs le cardinal le Retz, de dire qu'il y a quelqu'un dans notre siècle plus intrépide que le grand Gustave (Gustave-Adolphe) et M. le Prince (le grand Condé), je dirais que ç'a été Molé, premier président. »

5. *Se passa*, se surpassa.

6. *Monsieur*. On sait qu'on appelait ainsi le frère du roi. Il s'agit ici de Gaston d'Orléans, frère du défunt roi Louis XIII et oncle de Louis XIV.

7. *Conseiller des enquêtes* : voir la note 1 de la page 14.

de cachet¹, et le Premier Président montra au peuple les copies qu'il avait prises en forme de l'un et de l'autre²; mais l'on ne voulut pas quitter les armes que l'effet ne s'en fût ensuivi.

Le Parlement même ne donna point d'arrêt pour les faire poser, qu'il n'eût vu Broussel dans sa place³. Il y revint le lendemain, où plutôt il y fut porté sur la tête des peuples avec des acclamations incroyables. L'on rompit les barricades, l'on ouvrit les boutiques, et en moins de deux heures Paris parut plus tranquille que je ne l'ai jamais vu le vendredi saint⁴.

(*Mémoires, II^e partie.*)

1. *Lettres de cachet.* Cette expression, qu'on prend généralement comme un synonyme d'ordre d'exil ou d'emprisonnement, désigne en réalité, on le voit, toute lettre scellée du cachet du roi et contenant un ordre de lui. Il s'agit ici de l'ordre de la mise en liberté de Broussel et de Blancménil.

2. *De l'un et de l'autre.* Entendez : les copies de l'arrêt et des lettres de cachet, copies qu'il avait prises en forme, c'est-à-dire avec toutes les formules, suivant toutes les formalités usitées.

3. *Dans sa place*, sur son siège de conseiller.

4. Le cardinal de Retz est un narrateur incomparable. Mais on lui ferait tort en n'admirant pas chez lui presque également le théoricien politique, original et profond : on en jugera par les extraits que nous citons dans le recueil des classes supérieures ; nous y renvoyons le lecteur.

LA ROCHEFOUCAULD

(1613-1680)

Né en 1613, mort en 1680, le duc François de La Rochefoucauld, qui fut mêlé aux troubles de la Fronde, est surtout connu par le petit livre intitulé *Réflexions et Sentences ou Maximes morales*, dans lequel il a le tort de soutenir que l'homme, même lorsqu'il paraît mû par les plus nobles sentiments, n'agit jamais que par égoïsme, mais dont le style est un modèle achevé de précision et de propriété. La Rochefoucauld a encore laissé, sur les événements de la Fronde, des *Mémoires* qui pâlissent à côté de ceux du cardinal de Retz.

DE L'AIR ET DES MANIÈRES

Il y a un air qui convient à la figure et aux talents de chaque personne : on perd toujours quand on le quitte pour en prendre un autre. Il faut essayer de connaître celui qui nous est naturel, n'en point sortir, et le perfectionner autant qu'il nous est possible.

Nous sommes quelquefois élevés à un rang et à des dignités qui sont au-dessus de nous ; nous sommes souvent engagés dans une profession nouvelle où¹ la nature ne nous avait pas destinés : tous ces états ont chacun un air qui leur convient, mais qui ne convient pas toujours avec² notre air naturel ; ce changement de notre fortune change souvent notre air et nos manières, et y ajoute l'air de la dignité, qui est toujours faux quand il est trop marqué et qu'il n'est pas joint et confondu avec l'air que la nature nous a donné : il faut les unir et les mêler ensemble et qu'ils ne paraisse jamais séparés.

1. Où, à laquelle, emploi fréquent de cet adverbe au xvii^e siècle.

2. Convient avec, s'accorde avec (*convenit cum*).

On ne parle pas de toutes choses sur un même ton et avec les mêmes manières ; on ne marche pas à la tête d'un régiment comme on marche en se promenant ; mais il faut qu'un même air nous fasse dire naturellement des choses différentes et qu'il nous fasse marcher différemment, mais toujours naturellement, et comme il convient de marcher à la tête d'un régiment et à une promenade.

Il y en a qui ne se contentent pas de renoncer à leur air propre et naturel, pour suivre celui du rang et des dignités où ils sont parvenus ; il y en a même qui prennent par avance l'air des dignités et du rang où ils aspirent. Combien de lieutenants généraux¹ apprennent à paraître maréchaux de France ! Combien de gens de robe répètent² inutilement l'air de chancelier et combien de bourgeois se donnent l'air de duchesses !

(Réflexions diverses, III.)

MAXIMES

Si nous n'avions point de défauts, nous ne prendrions pas tant de plaisir à en remarquer dans les autres (xxx).

L'orgueil a plus de part que la bonté aux remontrances que nous faisons à ceux qui commettent des fautes, et nous ne les reprenons pas tant pour les en corriger, que pour leur persuader que nous en sommes exempts³ (xxxvii).

1. Les lieutenants généraux occupaient le second grade dans l'armée : ils correspondaient à ce que nous appelons aujourd'hui généraux de division.

2. *Répétent*, comme on répète un rôle d'une pièce de théâtre : ils espèrent devenir chanceliers, et s'essayent par avance à prendre l'air et les manières qui conviennent à cette dignité. Le chancelier était le chef suprême de la magistrature.

3. On voudrait que La Rochefoucauld eût écrit : « L'orgueil a souvent

On ne donne rien si libéralement que ses conseils (cx).

La flatterie est une fausse monnaie, qui n'a de cours que par notre vanité (clviii).

L'avarice est plus opposée à l'économie que la libéralité (clxvii).

L'hypocrisie est un hommage que le vice rend à la vertu (ccxviii).

Rien n'empêche tant d'être naturel que l'envie de le paraître¹ (cdxxxii).

C'est, en quelque sorte, se donner part aux belles actions que de les louer de bon cœur (cdxxxii).

La plus véritable marque d'être né avec de grandes qualités, c'est d'être né sans envie (cdxxxiii).

Il n'y a point de sots si incommodes que ceux qui ont de l'esprit² (cdli).

On est quelquefois un sot avec de l'esprit, mais on ne l'est jamais avec du jugement (cdvi).

plus de part.... » Car son observation, très fine, ne peut s'appliquer à tous les hommes : l'affection, la charité, le sentiment du devoir sont plus d'une fois les vrais motifs des remontrances que nous adressons à nos semblables. En général, La Rochefoucauld est un juge trop prévenu contre la nature humaine ; il accorde trop en toutes choses à cet amour-propre ou amour de soi dont on verra ci-après les fâcheux effets si bien décrits par Pascal (page 43).

1. « Cette maxime, dit Mme de Sablé dans une lettre écrite à La Rochefoucauld, est bien vraie, car le naturel ne se trouve point où il y a de l'affection. »

2. On se souvient du vers de Molière dans *les Femmes savantes* (acte IV, scène III) :

—

Un sot savant est sot plus qu'un sot ignorant.

S A I N T - E V R E M O N D

(1613-1703)

Né en 1613, mort en 1703, Charles de Saint-Denis, seigneur de Saint-Evremond, après avoir brillamment servi dans l'armée, dut s'exiler, à la suite de la découverte d'une lettre qu'il avait écrite pour critiquer la politique du cardinal de Mazarin (1661). Il alla vivre à Londres au milieu de la société la plus brillante, tandis que ses amis de France continuaient à le consulter comme un oracle du bon goût. C'était en effet un esprit d'une rare distinction, et de beaucoup de finesse et d'indépendance. N'écrivant qu'à ses heures, et pour lui-même ou pour ses amis, il n'a laissé que des opuscules, dont le plus long ne compte que seize chapitres assez courts : ce sont les *Réflexions sur les divers génies du peuple romain dans les différents temps de la République* (1663).

ANNIBAL EN ITALIE

Quand je songe qu'Annibal est parti d'Espagne¹, où il n'avait rien de fort assuré; qu'il a traversé les Gaules, qu'on devait compter pour ennemis; qu'il a passé les Alpes pour faire la guerre aux Romains, qui venaient de chasser les Carthaginois de la Sicile; quand je songe qu'il n'avait en Italie ni place, ni magasins, ni secours assurés, ni la moindre espérance de retraite, je me trouve étonné de la hardiesse de son dessein. Mais lorsque je considère sa valeur et sa conduite, je n'admire plus qu'Annibal, et le tiens encore au-dessus de l'entreprise.

Les Français admirent particulièrement la guerre des

1. *D'Espagne*, où il était venu, dès l'enfance, combattre dans les rangs de l'armée d'Hamilcar, son père.

Gaules, et par¹ la réputation de César, et parce que s'étant faite en leur pays, elle les touche d'une idée plus vive² que les autres. Cependant, à en juger sainement, elle n'approche en rien de ce qu'a fait Annibal en Italie. Si César avait trouvé parmi les Gaulois l'union et la fermeté que trouva celui-ci parmi les Romains, il n'eût fait sur eux que de médiocres conquêtes; car il faut avouer qu'Annibal rencontra d'étranges difficultés, sans compter celles qu'il portait avec lui-même³. Le seul avantage sur lequel il pouvait raisonnablement se fonder, était la bonté de ses troupes et sa propre suffisance⁴.

Il est certain que les Romains avaient pris une grande supériorité sur les Carthaginois, dans la guerre de Sicile; mais la paix leur ayant fait licencier leur armée, ils perdaient insensiblement leur vigueur, tandis que leurs

1. *Par*, à cause de.

2. *Elle les touche d'une idée plus vive*, elle imprime en leur esprit une idée plus vive; le récit en fait sur eux plus d'impression.

3. *Celles qu'il portait avec lui-même*: allusion à la mauvaise volonté du sénat de Carthage qui mesurait parcimonieusement les ressources à Annibal, et aussi à l'énergie dont ce général dut faire preuve pour maintenir la discipline dans une armée formée d'éléments disparates, et composée en grande partie de barbares indociles et peu sûrs. « Tandis qu'à Rome, disait lui-même un peu plus haut Saint-Evremond, on remerciait un consul qui avait fui de n'avoir pas désespéré de la république, on accusait à Carthage Annibal victorieux. Hannon ne lui pouvait pardonner les avantages d'une guerre qu'il avait déconseillée. Plus jaloux de l'honneur de ses sentiments que du bien de l'État, plus ennemi du général des Carthaginois que des Romains, il n'oubliait rien pour empêcher les succès qu'on pouvait avoir ou pour ruiner ceux qu'on avait eus.... Ces oppositions troublaient du moins les secours, quand elles ne pouvaient en empêcher la résolution. Le secours, enfin préparé, demeurait longtemps à partir. S'il était en chemin, on envoyait l'ordre de l'arrêter en Espagne, au lieu de le faire passer en Italie. Il n'arrivait donc quasi jamais, et lorsqu'il venait joindre Annibal, ce qui était un miracle, Annibal ne le recevait que faible, ruiné et hors de saison. Ce général était presque toujours sans vivres et sans argent, réduit à la nécessité d'être éternellement heureux dans la guerre: nulles ressources au premier mauvais succès, et beaucoup d'embarras dans les bons, où il ne trouvait pas de quoi entretenir diverses nations, qui suivaient plutôt sa personne, qu'elles ne dépendaient de la république. — Pour contenir tant de peuples différents, il ajoutait à sa naturelle sévérité une cruauté concertée, qui le faisait redouter des uns, tandis que sa vertu le faisait réverer des autres. »

4. *Suffisance*, force de génie capable de suffire à la tâche entreprise.

ennemis, occupés en Espagne et en Afrique, mettaient en usage leur valeur et acquéraient de l'expérience.

Ce fut donc avec un vieux corps qu'Annibal vint attaquer l'Italie, et avec une vieille réputation, plus qu'avec de vieilles troupes, que les Romains se virent obligés de la défendre. Pour les généraux des Romains, c'étaient des hommes de grand courage, qui eussent cru faire tort à la gloire de leur république, s'ils n'avaient donné la bataille aussitôt que les ennemis se présentaient.

Annibal se fit une étude particulière d'en connaître le génie, et n'observait rien tant que l'humeur et la conduite de chaque consul qui lui était opposé. Ce fut en irritant l'humeur fougueuse de Sempronius¹ qu'il sut l'attirer au combat et gagner sur lui la bataille de Trebbie. La défaite de Trasimène est due à un artifice quasi tout pareil.

Connaissant l'esprit superbe de Flaminus, il brûlait à ses yeux les villages de ses alliés, et incitait si à propos sa témérité naturelle que le consul prit non seulement la résolution de combattre mal à propos², mais il s'engagea en certains détroits³ où il perdit malheureusement son armée avec la vie. Comme Fabius⁴ eut une manière d'agir toute contraire, la conduite d'Annibal fut aussi toute différente.

Après la journée de Trasimène, le peuple romain crée un dictateur, et un général de la cavalerie⁵. Le dictateur était Quintus Fabius, homme sage et un peu lent, qui

1. *Tiberius Sempronius Longus*, consul en 218, fut battu par Annibal sur les bords de la Trebbie, petite rivière qui se jette dans le Pô, non loin de Plaisance.

2. Construisez : que non seulement le consul prit mal à propos la résolution de combattre. — La bataille du lac Trasimène en Étrurie fut gagnée par Annibal sur le consul Flaminus en 217.

3. *Détroits*, défilés.

4. Quintus Fabius Maximus, surnommé Cunctator, fut nommé prodictateur après la défaite et la mort de Flaminus.

5. *Un général de la cavalerie* : le titre exact est *magister equitum*.

mettait la seule espérance du salut dans les précautions d'où peut naître la sûreté. En l'état où étaient les choses, il croyait qu'il n'y avait point de différence entre combattre et perdre un combat; de sorte qu'il ne songeait qu'à rassurer l'armée: et, perdant l'espérance de pouvoir vaincre, il croyait agir assez sagement et assez faire, que de s'empêcher¹ d'être vaincu.

Marcus Minutius fut le général de la cavalerie, violent, précipité, vain en discours, aussi audacieux par son ignorance que par son courage. Celui-ci mettait l'intérêt de l'État dans la réputation des affaires; et pensait que la république ne pourrait subsister, si elle n'effaçait la honte des défaites passées par quelque chose de glorieux. Il voulait de la hauteur, où il fallait de la sagesse; de la gloire, où il était question du salut.

Annibal ne fut pas longtemps sans connaître ces différentes humeurs, par le rapport qu'on lui en fit et par ses propres observations; car il présenta la bataille plusieurs jours de suite à Fabius, qui, bien loin de l'accepter, ne laissait pas sortir un seul homme de son camp. Minutius, au contraire, prenait pour autant d'affronts les bravades artificieuses des ennemis, et faisait passer le dictateur pour un homme faible, ou insensible à la honte des Romains.

Annibal, averti de ces discours, tâchait d'augmenter l'opinion de crainte et de faiblesse qu'on attribuait² à Fabius. Il brûlait devant lui le plus beau pays d'Italie³, pour l'attirer au combat, ce qu'il ne put faire; ou du moins pour le décrier, en quoi il ne manqua pas de réussir. Il fit soupçonner même qu'il y avait de l'intelli-

1. *Que de s'empêcher.* La phrase n'est pas tout à fait correcte. Il vaudrait mieux dire : il croyait que c'était assez faire que de s'empêcher; ou : il croyait assez faire en s'empêchant.

2. *L'opinion de crainte et de faiblesse qu'on attribuait*, la croyance à cette timidité et à cette faiblesse qu'on attribuait.

3. *Le plus beau pays d'Italie*, le Samnium et la Campanie.

gence entre eux¹, conservant ses terres seules, avec grand soin, dans la désolation générale de la campagne².

Ce n'est encore qu'une partie de ses artifices. Pendant qu'il travaillait à ruiner la réputation de Fabius, qui lui faisait de la peine³, il n'oublia rien pour en donner⁴ à Minutius, auquel il souhaitait le commandement, ou du moins une grande autorité dans l'armée. Tantôt il faisait semblant de l'appréhender, quand il témoignait toute sorte de mépris pour l'autre. Quelquefois, après s'être engagé en quelque léger combat, avec lui, il se retirait le premier, et lui laissait prendre une petite supériorité, qui augmentait son crédit parmi les Romains, et le préparait à se perdre par une téméraire confiance. Enfin, il sut employer tant d'artifices à décrier le dictateur, et à faire estimer le général de la cavalerie, que le commandement fut partagé et les troupes séparées⁵: ce qui ne s'était jamais fait auparavant. Vous diriez que Rome agissait par l'esprit de son ennemi; car dans la vérité, ce décret si extraordinaire était un pur effet de ses machines et de ses desseins⁶.

Alors, la vanité de Minutius n'eut plus de bornes : il méprisait, avec une égale imprudence, Fabius et Annibal, ne parlant rien moins⁷ que de chasser lui seul tous les étrangers d'Italie. Il voulut donc avoir son camp séparé, dont⁸ Annibal ne se fut pas sitôt aperçu qu'il en approcha⁹

1. *Qu'il y avait de l'intelligence entre eux*, qu'ils étaient d'accord ensemble, et par conséquent que Fabius trahissait son pays.

2. *Dans la désolation générale de la campagne*, au moment même où il ravageait tout le pays. Cette ruse d'Annibal, faisant épargner les propriétés de Fabius, est rapportée par Plutarque, dans sa biographie de ce dernier.

3. *Qui lui faisait de la peine*, qui lui donnait de la peine, qui lui suscitaient de grandes difficultés.

4. *En donner*, donner de la réputation.

5. *Séparées*. C'est ce que Tite-Live rapporte (XXII, xxvi).

6. *De ses machines et de ses desseins*, des machinations et des plans d'Annibal.

7. *Rien moins*. Il serait plus correct d'écrire : ne parlant *de* rien moins.

8. *Dont*, ce dont.

9. *En*, du camp de Minutius.

le sien : et, sans m'amuser à décrire le détail de toutes les actions, Minutius se laissa engager dans un combat, où il fut défait¹.

C'est ainsi que se comportait Annibal durant la dictature de Fabius ; et il se comporta quasi de la même sorte avec les consuls qui donnèrent la bataille de Cannes². Il est vrai qu'il n'eut pas besoin d'une conduite si délicate. La sagesse de Paulus l'incommoda moins que n'avait fait celle de Fabius ; et l'ignorance présomptueuse de Terentius le précipitait assez de lui-même à sa ruine....

Il faut avouer pourtant que jamais bataille ne fut gagnée si pleinement ; et ce jour-là, pour ainsi dire, était le dernier des Romains, si Annibal n'eût mieux aimé jouir des commodités de la victoire que d'en poursuivre les avantages³.

*(Réflexions sur les divers génies du peuple romain,
chap. vii.)*

1. *Où il fut défait*, en 217 (Tite-Live, XXII, xxix).

2. *Cannes*. Cette célèbre bataille fut engagée par la témérité du consul Térentius Varron, malgré les représentations de son collègue Paul-Émile (216).

3. Saint-Evremond adresse ici à Annibal le reproche traditionnel qu'on trouve déjà dans Tite-Live et dans Bossuet : tous ces auteurs le blâment de n'avoir pas su profiter de sa victoire et de n'avoir songé qu'à en jouir en s'endormant dans les délices de Capoue. Montesquieu au contraire, avec sa sagacité et sa profondeur habituelles, ne peut croire qu'un homme de guerre comme Annibal se soit trompé aussi grossièrement et ait tout d'un coup démenti, en cédant à un désir de repos irréfléchi, le génie et la puissance sur lui-même dont il avait donné tant de preuves. Voici donc comment il explique la conduite de ce général après Cannes : « On dit qu'Annibal fit une grande faute de mener son armée à Capoue où elle s'amollit ; mais l'on ne considère point que l'on ne remonte pas à la vraie cause. Les soldats de cette armée, devenus riches après tant de victoires, n'auraient-ils pas trouvé partout Capoue ?... Ce furent les conquêtes mêmes d'Annibal qui commencèrent à changer la fortune de cette guerre. Il n'avait pas été envoyé en Italie par les magistrats de Carthage ; il recevait très peu de secours, soit par la jalouse d'un parti, soit par la trop grande confiance de l'autre. Pendant qu'il resta avec son armée ensemble, il battit les Romains ; mais lorsqu'il fallut qu'il mit des garnisons dans les villes, qu'il défendit ses alliés, qu'il assiégeât les places ou qu'il les empêchât d'être assiégées, ses forces se trouvèrent trop petites, et il perdit en détail une grande partie de son armée. » (*Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence*, chap. iv.)

TURENNE¹

Jamais les vertus des particuliers n'ont été si bien unies avec les qualités des héros, qu'en la personne de M. de Turenne : il était facile dans le commerce², délicat dans la conversation, fidèle dans l'amitié. On l'a accusé de ne s'employer pas assez fortement pour ses amis à la cour ; mais il ne s'y employait pas davantage pour lui-même : une gloire³ secrète l'empêchant de demander ce qu'il n'était pas sûr d'obtenir, il faisait tout le plaisir qu'il pouvait faire par lui-même.

Si les singularités sont des espèces de défauts dans la société, M. de Turenne en avait deux qu'on reproche à bien peu de gens : un désintérêt trop grand, lorsqu'on voyait régner un esprit d'intérêt universel ; et une probité trop pure dans une corruption générale.

Son changement de religion⁴ fut sensible à tous les protestants ; ceux qui l'ont connu ne l'ont attribué ni à l'ambition, ni à l'intérêt. Dans l'une et dans l'autre religion, il allait toujours au bien : huguenot⁵, il n'avait rien d'opposé à l'intérêt des catholiques ; converti, il n'avait point de zèle préjudiciable à la sûreté des hugue-

1. *Turenne*. Voir pages 51, 67 et 69. Rappelons que Henri de la Tour d'Auvergne, vicomte de Turenne, était né en 1611 ; il prit, sous les ordres de différents généraux, une part glorieuse à la guerre de Trente Ans (1618-1648), puis après une courte défection, lors des troubles de la Fronde, s'opposa victorieusement (1652-1658) au prince de Condé, qui, trahissant ses devoirs, était entré en France à la tête d'une armée espagnole ; enfin il porta sa renommée au plus haut point par l'heureuse sûreté de ses opérations dans son immortelle campagne d'Alsace (1674-1675). C'est dans cette campagne qu'il trouva la mort : il fut tué à Salzbach le 27 juillet 1675.

2. *Commerce*, relations mondaines, amicales. — C'est le second sens du mot ; le premier est celui d'échange de marchandises (*merx*, *mercis*, *marchandise*).

3. *Gloire*, fierté.

4. *Son changement de religion*. Né protestant, Turenne embrassa la religion catholique en 1668 : Bossuet eut une grande part à cette conversion.

5. *Huguenot*, protestant. Ce nom a été usité en France dès le xvi^e siècle ; on en a proposé diverses étymologies, dont aucune n'est certaine.

nots. Dans la déférence qu'avait le roi pour son grand sens, il est à croire qu'il l'aurait suivi¹, et que les ministres² huguenots n'auraient pas à se plaindre de leur ruine, ni le clergé catholique à se repentir de son zèle.

Ceux qui l'ont suivi dans ses dernières campagnes³ disent qu'il avait une valeur⁴ plus vive qu'aux précédentes; qu'il était plus hasardeux à entreprendre et à se commettre⁵ qu'auparavant. Un coup de canon finit une vie si glorieuse : mort désirable (puisque il faut mourir) à un si grand homme! Sa perte fut pleurée de tous les Français, regrettée de tous les indifférents; sa personne louée des ennemis; sa vertu admirée de tout le monde. Le roi, qu'il avait si bien servi, voulut qu'il fût enterré à Saint-Denis⁶, avec les rois ses prédécesseurs, se croyant aussi obligé à celui qui lui avait conservé son royaume qu'à ceux qui le lui avaient laissé.

(*Éloge de M. de Turenne.*)

1. *Qu'il l'aurait suivi*, qu'il aurait suivi ses conseils. — L'opuscule dont ce fragment est tiré, a été écrit en 1688, trois ans après la Révocation de l'Édit de Nantes, qui bannit les protestants de la France, et qui, à ne la considérer même que comme un acte politique, fut si funeste au pays tout entier.

2. *Ministres*, pasteurs, prêtres.

3. *Ses dernières campagnes* : le Palatinat et l'Alsace (voir la note 1 de la page 28).

4. *Valeur*, courage.

5. *Se commettre*, s'exposer.

6. *Saint-Denis*. On sait que les rois de France étaient enterrés dans la cathédrale de Saint-Denis, près de Paris. Les restes de Turenne ont été transférés aux Invalides en 1800.

LA FONTAINE

(1621-1695)

Pour la notice, voir page 557.

UNE JOURNÉE DE VOYAGE

LETTRE DE LA FONTAINE A SA FEMME¹.

Notre seconde couchée fut Bellac². L'abord de ce lieu m'a semblé une chose singulière, et qui vaut la peine d'être décrite. Quand, de huit ou dix personnes qui y ont passé sans descendre de cheval ou de carrosse, il n'y en a que trois ou quatre qui se soient rompu le cou, on remercie Dieu.

Ce sont morceaux de rochers³
 Entés les uns sur les autres,
 Et qui font dire aux cochers
 De terribles patenôtres⁴.

1. On sait que le surintendant général des finances Fouquet fut arrêté, jugé et condamné pour malversations, par ordre de Louis XIV (1661-1664). Un oncle de la femme de La Fontaine, M. Jeannart, substitut de Fouquet dans la charge de procureur général du parlement, avait été exilé à Limoges, à la suite de l'arrestation du surintendant. La Fontaine l'accompagna dans son exil, et adressa à sa femme une suite de six lettres (prose et vers mêlés) qui contient la relation de son voyage (1663).

2. Aujourd'hui sous-préfecture du département de la Haute-Vienne.

3. La Fontaine a ainsi mélangé la prose et les vers dans un grand nombre de lettres, dans un ouvrage intitulé *le Songe de Vaux* et dans son roman de *Psyché*. Plus tard Voltaire a fait de même dans quelques lettres et dans quelques œuvres légères. Certaines lettres de la jeunesse de Racine sont aussi mélangées de vers. — Au dix-septième siècle Chapelle (1626-1686) et Bachaumont (1624-1702) ont écrit en collaboration, dans ce genre, une aimable relation d'un *Voyage en Provence et en Languedoc*.

4. *Patenôtres*, mot français formé des deux premiers mots du texte

Des plus sages à la fin
 Ce chemin
 Épuise la patience.
 Qui n'y fait que murmurer
 Sans jurer,
 Gagne cent ans d'indulgence.

M. de Châteauneuf¹

L'aurait cent fois maudit,
 Si d'abord je n'eusse dit :
 « Ne plaignons point notre peine ,
 Ce sentier rude et peu battu
 Doit être celui qui mène
 Au séjour de la vertu. »

Votre oncle reprit qu'il fallait donc que nous nous fussions détournés² : « Ce n'est pas, ajouta-t-il, qu'il n'y ait d'honnêtes gens à Bellac aussi bien qu'ailleurs; mais quelques rencontres³ ont mis ses habitants en mauvaise odeur. » Là-dessus il nous conta qu'étant de la commission des Grands Jours⁴, il fit le procès à un lieutenant de robe courte⁵ de ce lieu-là pour avoir obligé un gueux à prendre la place d'un criminel condamné à être pendu,

latin de la prière dominicale *Pater noster*, et qui désigne en effet cette prière, puis toute prière ; il s'emploie enfin, au figuré, et dans le style familier et comique, avec le sens de paroles murmurées dont la signification n'est pas claire. Il est probable que les *terribles patenôtres* dont il est ici question sont d'affreux jurons.

1. *M. de Châteauneuf*, officier de police, chargé d'accompagner Jeannart jusqu'à Limoges.

2. *Détournés*. M. Jeannart veut dire que si ce chemin mène à la vertu, il ne peut mener à Bellac. Il explique ensuite sa pensée.

3. *Rencontres*, occasions, événements fortuits.

4. Les *Grands Jours* étaient des assises extraordinaires que les rois ou des commissaires envoyés par les rois tenaient dans certaines provinces éloignées, afin de juger les crimes dont la juridiction ordinaire ne pouvait connaître.

5. *Lieutenant de robe courte*, sorte d'officier de police subalterne. Certains magistrats inférieurs ne portaient pas la robe et jugeaient l'épée au côté : aussi étaient-ils dits *de robe courte*.

moyennant vingt pistoles¹ données à ce gueux et quelque assurance de grâce dont on le leurra. Il se laissa conduire et guinder² à la potence fort gaiement, comme un homme qui ne songeait qu'à ses vingt pistoles, le prévôt³ lui disant toujours qu'il ne se mit point en peine, et que la grâce allait arriver. A la fin le pauvre diable s'aperçut de sa sottise; mais il ne s'en aperçut qu'en faisant le saut, temps mal propre à se repentir et à déclarer qui on est. Le tour est bon, comme vous voyez, et Bellac se peut vanter d'avoir eu un prévôt aussi hardi et aussi pendable qu'il y en ait.

Autant que⁴ l'abord de cette ville est fâcheux, autant elle est désagréable, ses rues vilaines, ses maisons mal accommodées et mal prises. Dispensez-moi, vous qui êtes propre, de vous en rien dire. On place en ce pays-là la cuisine au second étage. Qui a une fois vu ces cuisines, n'a pas grande curiosité pour les sauces qu'on y apprête. Ce sont gens capables de faire un très méchant mets d'un très bon morceau. Quoique nous eussions choisi la meilleure hôtellerie, nous y bûmes du vin à teindre les nappes, et qu'on appelle communément la *tromperie de Bellac*. Ce proverbe⁵ a cela de bon que Louis XIII en est l'auteur.

1. *Pistole*. Ce nom, qui désignait proprement en France une monnaie d'or espagnole, était également employé pour exprimer une valeur de dix livres ou francs.

2. *Guinder*. On voit ici, pris dans le sens propre, un verbe qu'on emploie le plus souvent comme pronominal, ou au participe passé passif, dans le sens figuré. Le mot est d'origine germanique.

3. *Prévôt*. Nom donné communément à des magistrats chargés de fonctions fort différentes, et qui semble désigner ici le même personnage qui a été appelé plus haut *lieutenant de robe courte*: le mot s'est formé spontanément du latin *præpositum*, d'où les savants ont encore tiré plus tard *préposé*.

4. *Autant que..., autant*. Locution usuelle au XVII^e siècle; on dit aujourd'hui *autant..., autant*.

5. Ce proverbe, cette locution plaisante et répandue (*la tromperie de Bellac*). On voit par cet exemple que le mot *proverbe* ne désigne pas toujours une sentence ou une maxime, mais souvent une locution toute faite et d'un usage familier.

MOLIÈRE

(1622-1673)

Jean-Baptiste Poquelin, qui prit le nom de Molière, est né à Paris le 15 janvier 1622. A la fois auteur et acteur, il fit représenter un grand nombre de comédies, dans lesquelles il joua toujours le principal rôle, et dont les plus célèbres sont *les Précieuses ridicules* (1659), *l'Ecole des maris* (1661), *les Fâcheux* (1664), *l'Ecole des femmes* (1662), *Don Juan* (1665), *le Misanthrope* (1666), *le Médecin malgré lui* (1666), *l'Avare* (1668), *Tartuffe* (représenté en 1669, mais achevé dès 1664), *Monsieur de Pourceaugnac* (1669), *le Bourgeois gentilhomme* (1670), *les Fourberies de Scapin* (1671), *les Femmes savantes* (1672), *le Malade imaginaire* (1673). C'est pendant la quatrième représentation de cette dernière pièce qu'il fut saisi d'un violent accès du mal de poitrine dont il souffrait depuis longtemps ; il mourut quelques heures après (17 février 1673). La verve comique dont ses comédies sont animées, la variété, le naturel, la profondeur de ses peintures lui assurent le premier rang parmi les auteurs comiques de tous les temps et de tous les pays.

UNE DEMANDE EN MARIAGE

M. JOURDAIN¹, M^{me} JOURDAIN, CLÉONTE, NICOLE.

CLÉONTE. — Monsieur, je n'ai voulu prendre personne pour vous faire une demande que je médite il y a long-temps. Elle me touche assez pour m'en charger² moi-

1. M. Jourdain, simple bourgeois de Paris, brûle du désir de s'anoblir ou du moins de se faire passer pour gentilhomme. Il n'hésite pas à sacrifier le bonheur même de sa fille à sa ridicule manie, faisant ainsi preuve du même égoïsme paternel qu'Harpagon dans *l'Avare*, Orgon dans *Tartuffe*, Argan dans *le Malade imaginaire*, Philaminte enfin dans *les Femmes savantes* : car il semble que Molière ne se soit pas lassé de poursuivre, sous ses formes multiples, cette sorte d'égoïsme, véritable fléau destructeur de tous les liens de la famille.

2. Pour m'en charger. Nous exigerions aujourd'hui : « Elle me touche

même ; et, sans autre détour, je vous dirai que l'honneur d'être votre gendre est une faveur glorieuse que je vous prie de m'accorder.

M. JOURDAIN. — Avant que de vous rendre réponse, monsieur, je vous prie de me dire si vous êtes gentilhomme.

CLÉONTE. — Monsieur, la plupart des gens, sur cette question, n'hésitent pas beaucoup. On tranche le mot aisément. Ce nom ne fait aucun scrupule à prendre, et l'usage aujourd'hui semble en autoriser le vol. Pour moi, je vous l'avoue, j'ai les sentiments, sur cette matière, un peu plus délicats : je trouve que toute imposture est indigne d'un honnête homme, et qu'il y a de la lâcheté à déguiser ce que le ciel nous a fait naître, à se parer, aux yeux du monde, d'un titre dérobé, à se vouloir donner pour ce qu'on n'est pas. Je suis né de parents, sans doute, qui ont tenu des charges honorables. Je me suis acquis dans les armes l'honneur de six ans de services, et je me trouve assez de biens pour tenir dans le monde un rang assez passable ; mais, avec tout cela, je ne veux point me donner un nom où¹ d'autres, en ma place, croiraient pouvoir prétendre ; et je vous dirai franchement que je ne suis point gentilhomme.

M. JOURDAIN. — Touchez là², monsieur ; ma fille n'est pas pour vous.

CLÉONTE. — Comment ?

M. JOURDAIN. — Vous n'êtes point gentilhomme, vous n'aurez pas ma fille.

MME JOURDAIN. — Que voulez-vous donc dire avec votre gentilhomme ? Est-ce que nous sommes, nous autres, de la côte de saint Louis³ ?

assez pour que je m'en charge ». Nous n'admettons plus guère en effet les infinitifs dans ces sortes de phrases que quand l'action qu'ils marquent a pour sujet le sujet même du verbe à un mode personnel.

1. *Où*, très fréquemment employé au xvii^e siècle pour *auquel*.

2. *Touchez là*. Voir page 41, note 2.

3. *De la côte de saint Louis*. Façon de parler proverbiale, pour dire : « Sommes-nous de race royale, de race noble ? » — On remarquera que

M. JOURDAIN. — Taisez-vous, ma femme, je vous vois venir.

MME JOURDAIN. — Descendons-nous tous deux que¹ de bonne bourgeoisie ?

M. JOURDAIN. — Voilà pas le coup de langue ?

MME JOURDAIN. — Et votre père n'était-il pas marchand aussi bien que le mien.

M. JOURDAIN. — Peste soit de la femme ! Elle n'y a jamais manqué. Si votre père a été marchand, tant pis pour lui ; mais, pour le mien, ce sont des malavisés qui disent cela. Tout ce que j'ai à vous dire, moi, c'est que je veux avoir un gendre gentilhomme.

MME JOURDAIN. — Il faut à votre fille un mari qui lui soit propre ; et il vaut mieux, pour elle, un honnête homme riche et bien fait, qu'un gentilhomme gueux et mal bâti.

NICOLE. — Cela est vrai². Nous avons le fils du gentilhomme de notre village, qui est le plus grand malitorne³ et le plus sot dadais⁴ que j'aie jamais vu.

M. JOURDAIN. — Taisez-vous, impertinente. Vous vous fourrez toujours dans la conversation. J'ai du bien assez pour ma fille ; je n'ai besoin que d'honneurs, et je la veux faire marquise.

Mme Jourdain, brave bourgeoise qui n'a pas la prétention de s'élever au-dessus de son rang, parle beaucoup par proverbes, comme tous les gens du peuple, comme Sancho Pança, l'écuyer de don Quichotte.

1. Ce *que*, fréquent au XVII^e siècle, s'explique par l'ellipse suivante : Descendons-nous [d'autre chose] que de bonne bourgeoisie ?

2. Nicole, comme la Dorine du *Tartuffe*, la Martine des *Femmes savantes*, la Toinette du *Malade imaginaire*, est une de ces servantes au rude bon sens, qui tiennent à leur franc-parler, et d'ailleurs toutes dévouées aux véritables intérêts de leurs maîtres.

3. *Malitorne* se dit d'une personne, homme ou femme, mal bâtie ou de mauvaises manières. Au féminin on dit aussi une *maritorne*, par allusion au nom d'une servante d'auberge du roman de *Don Quichotte*. Il est d'ailleurs fort difficile de se prononcer d'une manière satisfaisante sur l'étymologie de ce mot.

4. *Dadais*. Ce mot a sans doute été formé à la ressemblance du mot enfantin *dada*, pour désigner un jeune homme niais et gauche, encore enfant d'esprit et de manières.

MME JOURDAIN. — Marquise?

M. JOURDAIN. — Oui, marquise.

MME JOURDAIN. — Hélas! Dieu m'en garde!

M. JOURDAIN. — C'est une chose que j'ai résolue.

MME JOURDAIN. — C'est une chose, moi, où je ne consentirai point. Les alliances avec plus grand que soi sont sujettes toujours à de fâcheux inconvénients. Je ne veux point qu'un gendre puisse à ma fille reprocher ses parents, et qu'elle ait des enfants qui aient honte de m'appeler leur grand'maman. S'il fallait qu'elle me vint visiter en équipage de grande dame et qu'elle manquât, par mégarde, à saluer quelqu'un du quartier, on ne manquerait pas aussitôt de dire cent sottises. « Voyez-vous, dirait-on, cette madame la marquise qui fait tant la gloorieuse? C'est la fille de M. Jourdain, qui était trop heureuse, étant petite, de jouer à la madame avec nous. Elle n'a pas toujours été si relevée que la voilà; et ses deux grands-pères vendaient du drap auprès de la porte Saint-Innocent¹. Ils ont amassé du bien à leurs enfants, qu'ils payent maintenant peut-être bien cher en l'autre monde; et l'on ne devient guère si riches à être honnêtes gens. » Je ne veux point tous ces caquets, et je veux un homme, en un mot, qui m'ait obligation de ma fille, et à qui je puisse dire: « Mettez-vous là, mon gendre, et dinez avec moi ».

M. JOURDAIN. — Voilà bien les sentiments d'un petit esprit, de vouloir toujours demeurer dans la bassesse². Ne me répliquez pas davantage; ma fille sera marquise en dépit de tout le monde; et, si vous me mettez en colère, je la ferai duchesse.

(*Le Bourgeois gentilhomme*, acte III, sc. XII.)

1. Près des Halles.

2. *Bassesse* est ici synonyme de *humble condition*. Le mot ne s'emploie plus guère aujourd'hui que dans le sens de dégradation morale.

LES SCIENCES OCCULTES¹

Tous les esprits ne sont pas nés avec les qualités qu'il faut pour la délicatesse de ces belles sciences qu'on nomme curieuses², et il y en a de si matériels, qu'ils ne peuvent aucunement comprendre ce que d'autres conçoivent le plus facilement du monde³. Il n'est rien de plus agréable, Madame, que toutes les grandes promesses de ces connaissances sublimes. Transformer tout en or, faire vivre éternellement, guérir par des paroles, se faire aimer de qui l'on veut, savoir tous les secrets de l'avenir, faire descendre, comme on veut, du ciel sur des métaux des impressions de bonheur⁴, commander aux démons, se faire des armées invisibles et des soldats invulnérables : tout cela est charmant, sans doute ; et il y a des gens qui n'ont aucune peine à en comprendre la possibilité⁵ : cela leur est le plus aisé du monde à concevoir. Mais pour moi, je vous avoue que mon esprit grossier a quelque peine à le comprendre et à le croire, et j'ai toujours trouvé cela trop beau pour être véritable. Toutes ces belles raisons de sympathie⁶, de force magnétique⁷ et

1. *Sciences occultes.* On nomme ainsi de prétendues sciences qui reposent, à en croire leurs adeptes, sur des principes mystérieux (*occultus*, caché) : telles sont par exemple la magie, l'alchimie, l'astrologie, etc.

2. *Curieuses.* Sens dérivé du mot, qui désigne d'abord une personne avide de connaître, et, ensuite, un objet capable d'exciter la curiosité.

3. *Le plus facilement du monde* : cela est dit ironiquement.

4. *Des impressions de bonheur.* Ces métaux, sur lesquels on gravait, après l'opération magique dont Molière vient de parler, un signe qui offrait un rapport mystérieux avec certains astres, s'appelaient des *talismans* : le mot vient d'un mot espagnol, qui vient lui-même d'un mot arabe, se rattachant au mot grec τετσλεσμένα : ce dernier, qui veut dire *les choses ayant été consacrées*, a désigné, dans la basse grécité, les statues de divinités païennes, auxquelles on attribuait un pouvoir magique.

5. *Aucune peine* : cela encore est dit ironiquement.

6. *Toutes ces belles raisons de sympathie* : les explications qu'on donne de ces prétendus phénomènes, en faisant intervenir certaines forces mystérieuses qu'on appelle *sympathie*, etc.

7. *Magnétique*, de la même nature que la force attirante de l'aimant (*magnes*).

de vertu occulte, sont si subtiles et délicates, qu'elles échappent à mon sens matériel, et, sans parler du reste, jamais il n'a été en ma puissance de concevoir comme¹ on trouve écrit dans le ciel jusqu'aux plus petites particularités de la fortune du moindre homme. Quel rapport, quel commerce², quelle correspondance peut-il y avoir entre nous et des globes éloignés de notre terre d'une distance si effroyable? et d'où cette belle science enfin peut-elle être venue aux hommes? Quel dieu l'a révélée, ou quelle expérience l'a pu former de l'observation de ce grand nombre d'astres qu'on n'a pu voir encore deux fois dans la même disposition³?

(*Les Amants magnifiques*, acte III, sc. I.)

LE CRÉANCIER D'UN GRAND SEIGNEUR⁴

DON JUAN, M. DIMANCHE.

DON JUAN, faisant de grandes civilités. — Ah! Monsieur Dimanche, approchez. Que je suis ravi de vous voir, et que

1. *Comme* fréquent au XVII^e siècle dans le sens de *comment*.

2. *Commerce*, relation, entente (voir la note 2 de la page 28).

3. *Dans la même disposition*: pour prouver la vérité de l'astrologie, il aurait fallu qu'on pût montrer, dans plusieurs cas, qu'un état identique du ciel avait correspondu à des événements identiques dans le cours de certaines vies humaines. Or, en raison même du grand nombre des astres, dont beaucoup sans doute nous échappent encore, on n'a jamais observé deux moments précis où l'on pût affirmer que le ciel était exactement dans le même état. — Il est probable cependant qu'étant donnée la régularité de la marche des astres, cette identité périodique doit se produire. Mais cette régularité même fournit encore une objection contre les préentions de l'astrologie : c'est ce que La Fontaine a bien vu dans sa fable de *l'Horoscope* (VIII, XVI) et dans celle de *l'Astrologue qui se laisse tomber dans un puits* (II, XIII) : « En quoi, dit-il dans cette dernière,

En quoi répond au sort *toujours divers*
Ce train *toujours égal* dont marche l'univers? »

4. Les auteurs du XVII^e siècle ont souvent fait allusion à la malhonnêteté de certains grands seigneurs à l'égard de leurs créanciers. Bourdaloue dut

je veux de mal à mes gens de ne vous pas faire entrer d'abord¹! J'avais donné ordre qu'on ne me fit parler personne²; mais cet ordre n'est pas pour vous, et vous êtes en droit de ne trouver jamais de porte fermée chez moi.

M. DIMANCHE. — Monsieur, je vous suis fort obligé.

DON JUAN, parlant à ses laquais. — Parbleu³! coquins, je vous apprendrai à laisser M. Dimanche dans une anti-chambre, et je vous ferai connaître les gens.

M. DIMANCHE. — Monsieur, cela n'est rien.

DON JUAN. — Comment? vous dire que je n'y suis pas, à M. Dimanche, au meilleur de mes amis?

M. DIMANCHE. — Monsieur, je suis votre serviteur. J'étais venu....

DON JUAN. — Allons vite, un siège pour M. Dimanche.

M. DIMANCHE. — Monsieur, je suis bien comme cela.

DON JUAN. — Point, point, je veux que vous soyez assis contre moi⁴.

M. DIMANCHE. — Cela n'est point nécessaire.

DON JUAN. — Otez⁵ ce pliant, et apportez un fauteuil.

M. DIMANCHE. — Monsieur, vous vous moquez, et....

DON JUAN. — Non, non, je sais ce que je vous dois, et je ne veux point qu'on mette de différence entre nous deux.

M. DIMANCHE. — Monsieur....

prononcer un sermon sur *le devoir de restitution*. Bossuet, Fénelon se plaignent du même scandale (voir le recueil des classes supérieures, *prose*, page 257); la scène que nous citons, et dans laquelle Molière le représente au vif, était une des parties de la comédie de *Don Juan* qui amusaient le plus les contemporains. — Un marchand, M. Dimanche, vient réclamer à Don Juan l'argent qu'il lui doit: on va voir quelle satisfaction il obtient du grand seigneur.

1. *D'abord*, dès l'abord, tout de suite, sans vous faire attendre.

2. *Qu'on ne me fit parler personne*, qu'on fit en sorte que personne ne vint me parler.

3. *Parbleu!* Dans ce mot et dans les autres du même genre, la syllabe *bleu* a été substituée, pour éviter le blasphème, à *Dieu*, qui seul aurait un sens.

4. *Contre moi*, tout à côté de moi.

5. *Otez*. Don Juan s'adresse aux laquais.

DON JUAN. — Allons, asseyez-vous.

M. DIMANCHE. — Il n'est pas besoin, Monsieur, et je n'ai qu'un mot à vous dire. J'étais....

DON JUAN. — Mettez-vous là, vous dis-je.

M. DIMANCHE. — Non, Monsieur, je suis bien. Je viens pour....

DON JUAN. — Non, je ne vous écoute point si vous n'êtes assis.

M. DIMANCHE. — Monsieur, je fais ce que vous voulez. Je....

DON JUAN. — Parbleu! Monsieur Dimanche, vous vous portez bien.

M. DIMANCHE. — Oui, Monsieur, pour vous rendre service. Je suis venu....

DON JUAN. — Vous avez un fonds de santé admirable, des lèvres fraîches, un teint vermeil, et des yeux vifs.

M. DIMANCHE. — Je voudrais bien....

DON JUAN. — Comment se porte Madame Dimanche, votre épouse?

M. DIMANCHE. — Fort bien, Monsieur, Dieu merci.

DON JUAN. — C'est une brave femme.

M. DIMANCHE. — Elle est votre servante, Monsieur. Je venais....

DON JUAN. — Et votre petite fille Claudine, comment se porte-t-elle?

M. DIMANCHE. — Le mieux du monde.

DON JUAN. — La jolie petite fille que c'est! je l'aime de tout mon cœur.

M. DIMANCHE. — C'est trop d'honneur que vous lui faites, Monsieur. Je vous....

DON JUAN. — Et le petit Colin, fait-il toujours bien du bruit avec son tambour?

M. DIMANCHE. — Toujours de même, Monsieur. Je....

DON JUAN. — Et votre petit chien Brusquet? gronde-t-il toujours aussi fort, et mord-il toujours bien aux jambes les gens qui vont chez vous?

M. DIMANCHE. — Plus que jamais, Monsieur, et nous ne saurions en chevir¹.

DON JUAN. — Ne vous étonnez pas si je m'informe des nouvelles de toute la famille, car j'y prends beaucoup d'intérêt.

M. DIMANCHE. — Nous vous sommes, Monsieur, infinité oblige. Je....

DON JUAN, lui tendant la main. Touchez donc là², Monsieur Dimanche. Êtes-vous bien de mes amis?

M. DIMANCHE. — Monsieur, je suis votre serviteur.

DON JUAN. — Parbleu! je suis à vous de tout mon cœur.

M. DIMANCHE. — Vous m'honorez trop. Je....

DON JUAN. — Il n'y a rien que je ne fisse pour vous.

M. DIMANCHE. — Monsieur, vous avez trop de bonté pour moi.

DON JUAN. — Et cela sans intérêt, je vous prie de le croire.

M. DIMANCHE. — Je n'ai point mérité cette grâce assurément. Mais, Monsieur....

DON JUAN. — Oh ça, Monsieur Dimanche, sans façon, voulez-vous souper avec moi?

M. DIMANCHE. — Non, Monsieur, il faut que je m'en retourne tout à l'heure. Je....

DON JUAN, se levant. — Allons, vite un flambeau pour conduire M. Dimanche, et que quatre ou cinq de mes gens prennent des mousquetons pour l'escorter³.

M. DIMANCHE, se levant de même. Monsieur, il n'est pas nécessaire, et je m'en irai bien tout seul. Mais....

1. *Chevir*, archaïsme, qui, dès le temps de Molière, n'était plus du bel usage. Il signifie *venir à bout*, littéralement: *venir à chef (ad caput)*, *achever*.

2. *Touchez là*. Expression consacrée pour : donnez-moi la main.

3. *Des mousquetons pour l'escorter*. Les rues n'étaient pas très sûres le soir : on ne commença à les éclairer à Paris qu'en 1667; *Don Juan* est de 1665. — Le *mousqueton* est un petit *mousquet*, arme du même genre que le fusil, et que ce dernier a remplacée.

(Sganarelle¹ ôte les sièges promptement.)

DON JUAN. — Comment? Je veux qu'on vous escorte, et je m'intéresse trop à votre personne. Je suis votre serviteur, et de plus votre débiteur.

M. DIMANCHE. — Ah! Monsieur....

DON JUAN. — C'est une chose que je ne cache pas, et je le dis à tout le monde.

M. DIMANCHE. — Si....

DON JUAN. — Voulez-vous que je vous reconduise?

M. DIMANCHE. — Ah! Monsieur, vous vous moquez. Monsieur....

DON JUAN. — Embrassez-moi² donc, s'il vous plaît. Je vous prie encore une fois d'être persuadé que je suis tout à vous, et qu'il n'y a rien au monde que je ne fisse pour votre service. (Il sort.)

SGANARELLE. — Il faut avouer que vous avez en Monsieur un homme qui vous aime bien.

M. DIMANCHE. — Il est vrai; il me fait tant de civilités et tant de compliments, que je ne saurais jamais lui demander de l'argent.

(*Don Juan, acte IV, sc. III.*)

1. *Sganarelle*, valet de Don Juan.

2. *Embrassez-moi*. Les gens du bel air s'embrassaient en se rencontrant: Don Juan affecte de traiter M. Dimanche comme son égal et comme un homme du monde.

P A S C A L

(1623-1662)

Né en 1623 à Clermont-Ferrand, Blaise Pascal donna dès son enfance des marques d'une intelligence qui tenait du prodige et d'une aptitude exceptionnelle aux mathématiques. Après s'être illustré par plusieurs découvertes et travaux scientifiques, emporté par une foi ardente, il se livra tout entier à la méditation religieuse. Ami des Messieurs de Port-Royal¹, il écrivit, pour attaquer les Jésuites, leurs adversaires, les célèbres *Lettres provinciales* (1656-1657). Quand il mourut, en 1662, à trente-neuf ans, après avoir passé dans des souffrances continues les dernières années de sa vie, il laissait des fragments d'un grand ouvrage, qui devait être intitulé *Apologie de la religion chrétienne*; ce sont ces fragments, auxquels on a joint des notes et des réflexions diverses trouvées dans ses papiers, qui ont été publiés sous le nom de *Pensées*.

FACHEUX EFFETS DE L'AMOUR-PROPRE

L'aversion pour la vérité est inséparable de l'amour-propre². C'est cette mauvaise délicatesse³ qui oblige ceux qui sont dans la nécessité de reprendre les autres de choisir tant de détours et de tempéraments⁴ pour éviter de les choquer. Il faut qu'ils diminuent nos défauts, qu'ils fassent semblant de les excuser, qu'ils y mêlent des

1. *Messieurs de Port-Royal*. On appelait ainsi de pieux personnages, laïques ou ecclésiastiques, qui vivaient dans la retraite à Port-Royal-des-Champs, monastère situé près de Chevreuse (Seine-et-Oise) : c'étaient des défenseurs passionnés d'une doctrine très austère que l'Église a condamnée et que les Jésuites surtout se sont attachés à combattre, le *jansénisme*.

2. *Amour-propre*, amour de soi-même.

3. *Cette mauvaise délicatesse*, ce dégoût blâmable de la vérité.

4. *Tempérament*. Littéralement : mélange, et, par dérivation, adoucissement d'une vérité, d'une assertion, qui, présentée toute pure, serait trop dure.

louanges et des témoignages d'affection et d'estime. Avec tout cela, cette médecine ne laisse pas d'être amère à l'amour-propre. Il en prend le moins qu'il peut, et toujours avec dégoût, et souvent même avec un secret dépit contre ceux qui la lui présentent.

Il arrive de là que, si on a quelque intérêt d'être aimé de nous, on s'éloigne¹ de nous rendre un office qu'on sait nous être désagréable; on nous traite comme nous voulons être traités : nous haïssons la vérité, on nous la cache; nous voulons être flattés, on nous flatte; nous aimons à être trompés, on nous trompe.

C'est ce qui fait que chaque degré de bonne fortune qui nous élève dans le monde nous éloigne davantage de la vérité, parce qu'on appréhende plus de blesser ceux dont l'affection est plus utile et l'aversion plus dangereuse. Un prince sera la fable de toute l'Europe, et lui seul n'en saura rien. Je ne m'en étonne pas : dire la vérité est utile à celui à qui on la dit, mais désavantageux à ceux qui la disent, parce qu'ils se font haïr. Or, ceux qui vivent avec les princes aiment mieux leurs intérêts que celui du prince qu'ils servent; et ainsi ils n'ont garde de lui procurer un avantage en se nuisant à eux-mêmes.

Ce malheur est sans doute plus grand et plus ordinaire dans les plus grandes fortunes; mais les moindres n'en sont pas exemptes, parce qu'il y a toujours quelque intérêt à se faire aimer des hommes. Ainsi la vie humaine n'est qu'une illusion perpétuelle; on ne fait que s'entre-tromper et s'entre-flatter. Personne ne parle de nous en notre présence comme il en parle en notre absence. L'union qui est entre les hommes n'est fondée que sur cette mutuelle tromperie; et peu d'amitiés subsisteraient, si chacun savait ce que son ami dit de lui lorsqu'il n'y est pas, quoiqu'il en parle alors sincèrement et sans passion.

(*Pensées*, article II, 8.)

1. *On s'éloigne, on évite.*

L'IMAGINATION

Ne diriez-vous pas que ce magistrat, dont la vieillesse vénérable impose le respect à tout un peuple, se gouverne par une raison pure et sublime, et qu'il juge des choses par leur nature, sans s'arrêter à ces vaines circonstances qui ne blessent que l'imagination des faibles? Voyez-le entrer dans un sermon¹ où il apporte un zèle tout dévot, renforçant la solidité de la raison par l'ardeur de la charité². Le voilà prêt à l'ouïr avec un respect exemplaire. Que le prédicateur vienne à paraître : si la nature lui a donné une voix enrouée, et un tour de visage bizarre, que son barbier l'ait mal rasé, si le hasard l'a encore barbouillé de surcroit, quelques grandes vérités qu'il annonce, je parie la perte de la gravité de notre sénateur³.

Le plus grand philosophe du monde, sur une planche plus large qu'il ne faut, s'il y a au-dessous un précipice, quoique sa raison le convainque de sa sûreté, son imagination⁴ prévaudra. Plusieurs n'en sauraient soutenir la pensée sans pâlir et suer.^X

Qui ne sait que la vue de chats, de rats, l'écrasement d'un charbon emportent la raison hors des gonds? Le ton de voix impose⁵ aux plus sages et change un discours et un poème de face.

L'affection ou la haine changent la justice de face; et combien un avocat bien payé par avance trouve-t-il plus

1. *Dans un sermon*, dans une église, où un sermon va être prononcé.

2. *Par l'ardeur de la charité*. C'est-à-dire que sa croyance aux vérités religieuses est non seulement fondée sur des preuves rationnelles, mais soutenue, échauffée par l'ardent amour qu'il sent dans son cœur pour Dieu. — La charité (*caritas*, de *carus*, cher) est proprement l'amour de Dieu, et, par suite, l'amour des hommes, considérés comme créatures de Dieu.

3. *Sénateur*, nom par lequel on désignait quelquefois les membres de nos assemblées judiciaires, ou parlements.

4. *Son imagination*. Ces mots commencent une proposition principale que ne laissait pas prévoir le début de la phrase; c'est une *anacolutha*.

5. *Impose*, fait illusion en inspirant du respect.

juste la cause qu'il plaide ! Combien son geste hardi le fait-il paraître meilleur aux juges dupés par cette apparence ! Plaisante raison¹ qu'un vent manie, et à tous sens !

Je ne veux pas rapporter tous les effets de l'imagination ; je rapporterais presque toutes les actions des hommes, qui ne branlent² presque que par ses secousses.

Nos magistrats ont bien connu ce mystère. Leurs robes rouges, leurs hermines dont ils s'emmaillotent en chats fourrés³, les palais où ils jugent, les fleurs de lis⁴, tout cet appareil auguste était fort nécessaire : et si les médecins n'avaient des soutanes⁵ et des mules⁶, et que les docteurs n'eussent des bonnets carrés, et des robes trop amples de quatre parties⁷, jamais ils n'auraient dupé le monde, qui ne peut résister à cette montre⁸ si authentique⁹.

Nous ne pouvons pas seulement voir un avocat en soutane et le bonnet en¹⁰ tête, sans une opinion avantageuse de sa suffisance¹¹.

(*Pensées*, article III, 5.)

1. *Plaisante raison*. Cette exclamation s'explique par le but que poursuit Pascal : il veut prouver que cette raison, dont l'homme est si fier, est moins puissante qu'il ne le croit et qu'elle est loin de le diriger dans toutes ses actions : car souvent l'imagination triomphe d'elle et la mène.

2. *Ne branlent*, ne bougent, ne remuent pour agir.

3. *Fourrés*, garnis de fourrure. Le nom de *Chats fourrés* se trouve employé pour désigner des bêtes rapaces et féroces, symbole des gens de justice, dans le livre V de Rabelais, publié après la mort de cet écrivain (vers 1555), et qui n'est peut-être pas de lui.

4. *Les fleurs de lis*, armes des rois de France, qui décorent les chambres de justice.

5. Les médecins portaient alors la robe, comme les théologiens, les gens de justice (avocats, procureurs, membres du Parlement) et les professeurs.

6. Les médecins allaient rendre leurs visites montés sur des mules. Vers 1660, Guénaut, l'un des médecins de la cour, se fit remarquer parce que, le premier, il rendit les siennes à cheval.

7. *Quatre parties*, quatre cinquièmes : quatre fois trop longues.

8. *Montre*, étalage fait pour frapper tous les yeux.

9. *Authentique*, dont l'autorité, le caractère de certitude ne peut être contesté. — Le mot est pris ici ironiquement.

10. *En*, sur la (*in*).

11. *Suffisance*, capacité.

MADAME DE SÉVIGNÉ

(1626-1696)

Née en 1626, morte en 1696, Marie de Rabutin-Chantal, marquise de Sévigné, a laissé des *lettres*, dont la plupart sont adressées à sa fille, Mme de Grignan, qu'elle aimait toujours d'une affection passionnée. Ces lettres, dont les plus nombreuses n'étaient écrites que pour l'intimité, n'en sont que plus précieuses à nos yeux : car, en y racontant tout ce qu'elle a vu, tout ce qu'elle a appris, tout ce qu'elle a entendu dire, Mme de Sévigné s'y peint surtout elle-même avec sa tendresse maternelle, toujours profonde, parfois déçue, avec ses vertus et ses faiblesses, ses hautes qualités et ses petits travers ; prenant place ainsi, sans l'avoir cherché, parmi les écrivains français les plus originaux, parmi ceux qu'on égale peut-être, mais qu'on n'imité et qu'on ne surpasse pas.

PREMIÈRE LETTRE A MADAME DE GRIGNAN APRÈS
SON DÉPART DE PARIS¹

A Paris, vendredi 6^e février (1671).

Ma douleur serait bien médiocre si je pouvais vous la dépeindre ; je ne l'entreprendrai pas aussi. J'ai beau chercher ma chère fille, je ne la trouve plus, et tous les pas qu'elle fait l'éloignent de moi. Je m'en allai donc à Sainte-Marie², toujours pleurant, et toujours mourant : il me semblait qu'on m'arrachait le cœur et l'âme ; et en effet, quelle rude séparation ! Je demandai la liberté

1. Le 20 janvier 1669, la fille de Mme de Sévigné avait épousé M. de Grignan, qui, nommé peu après lieutenant général en Provence, dut se rendre à son poste vers la fin d'avril 1670. Mme de Grignan resta encore quelque temps auprès de sa mère ; enfin elle partit elle-même pour rejoindre son mari le 5 février 1671.

2. *Sainte-Marie*, couvent de la Visitation, au faubourg Saint-Jacques.

d'être seule; on me mena dans la chambre de Mme du Housset, on me fit du feu; Agnès¹ me regardait sans me parler, c'était notre marché; j'y passai jusqu'à cinq heures sans cesser de sangloter: toutes mes pensées me faisaient mourir.

J'écrivis à M. de Grignan, vous pouvez penser sur quel ton. J'allai ensuite chez Mme de La Fayette², qui redoubla mes douleurs par la part qu'elle y prit. Elle était seule, et malade, et triste de la mort d'une sœur religieuse; elle était comme je la pouvais désirer. M. de La Rochefoucauld³ y vint; on ne parla que de vous, de la raison que j'avais d'être touchée. Je revins enfin à huit heures de chez Mme de La Fayette; mais en entrant ici, bon Dieu! comprenez-vous bien ce que je sentis en montant ce degré⁴? Cette chambre où j'entrais toujours, hélas! j'en trouvai les portes ouvertes; mais je vis tout démeublé, tout dérangé, et votre pauvre petite fille⁵ qui me représentait la mienne. Comprenez-vous bien tout ce que je souffris? Les réveils de la nuit ont été noirs, et le matin je n'étais point avancée d'un pas pour le repos de mon esprit. L'après-dînée se passa avec Mme de La Troche⁶ à l'Arsenal⁷. Le soir, je reçus votre lettre qui me remit dans les premiers transports, et, ce soir, j'achèverai celle-ci chez M. de Coulanges⁸, où j'apprendrai des nouvelles⁹; car, pour moi, voilà ce

1. On ne sait rien sur cette Agnès, ni sur Mme du Housset, nommée plus haut.

2. Sur Mme de La Fayette, voir page 51, note 2.

3. Sur La Rochefoucauld, voir page 49.

4. Degré, escalier.

5. Votre pauvre petite fille, Marie-Blanche de Grignan, qui était née le 15 novembre 1670 et que Mme de Grignan laissa aux soins de Mme de Sévigné, ne voulant pas faire supporter à une enfant si jeune les fatigues d'un aussi long voyage.

6. La marquise de La Troche, une des bonnes amies de Mme de Sévigné.

7. A l'Arsenal, au jardin de l'Arsenal, promenade publique alors très fréquentée.

8. Philippe-Emmanuel de Coulanges, cousin de Mme de Sévigné.

9. Des nouvelles sur ce qui se passe soit à Paris, soit à la cour, des nouvelles que je puisse vous transmettre.

que je sais, avec les douleurs de tous ceux que vous avez laissés ici. Toute ma lettre serait pleine de compléments, si je voulais.

LES FOINS

A M. DE COULANGES¹.Aux Rochers, 22^e juillet 1671.

Ce mot sur la semaine est par-dessus le marché² de vous écrire seulement tous les quinze jours, et pour vous donner avis, mon cher cousin, que vous aurez bien-tôt l'honneur de voir Picard³; et comme il est frère du laquais de Mme de Coulanges, je suis bien aise de vous rendre compte de mon procédé. Vous savez que Mme la duchesse de Chaulnes est à Vitré⁴; elle y attend le duc, son mari, dans dix ou douze jours, avec les états de Bretagne⁵; vous croyez que j'extravague⁶; elle attend donc son mari avec tous les états, et en attendant, elle est à Vitré toute seule mourant d'ennui.⁴ Vous ne comprenez pas que cela puisse jamais revenir à Picard; elle meurt donc d'ennui; je suis sa seule consolation, et vous croyez bien que je l'emporte d'une grande hauteur sur

1. Philippe-Emmanuel de Coulanges, cousin de Mme de Sévigné. — Cette lettre est une de celles qui étaient déjà célèbres du vivant de Mme de Sévigné et que les contemporains se passaient de main en main.

2. La locution *par-dessus le marché* s'emploie presque toujours absolument: on voit qu'ici il n'en est pas ainsi.

3. Les domestiques portaient souvent des noms de provinces: Picard, Bourguignon, Champagne.

4. A Vitré. Le duc de Chaulnes était alors gouverneur de la Bretagne. On sait que la terre des Rochers était à une lieue et demie de Vitré.

5. Les états étaient des assemblées provinciales des trois ordres, clergé, noblesse, tiers état, que le roi convoquait à des époques déterminées pour discuter sur l'administration de la province et voter les subsides à fournir au pouvoir royal.

6. Que j'extravague, que je vague hors de mon sujet.

Mlles de Kerbone et de Kerqueoison^{1.} Voici un grand circuit; mais pourtant nous arriverons au but. Comme je suis donc sa seule consolation, après l'avoir été voir^{2.}, elle viendra ici, et je veux qu'elle trouve mon parterre net, et mes allées nettes, ces grandes allées que vous aimez.^{3.} Vous ne comprenez pas encore où cela peut aller; voici une autre petite proposition incidente : vous savez qu'on fait les foins; je n'avais pas d'ouvriers; j'envoie dans cette prairie que les poètes ont célébrée⁵, prendre tous ceux qui travaillaient, pour venir nettoyer ici : vous n'y voyez encore goutte; et, en leur place, j'envoie tous mes gens faner. Savez-vous ce que c'est que faner? Il faut que je vous l'explique : faner est la plus jolie chose du monde; c'est retourner du foin en batifolant dans une prairie; dès qu'on en sait tant, on sait faner!^{4.} Tous mes gens y allèrent gaiement; le seul Picard me vint dire qu'il n'irait pas, qu'il n'était pas entré à mon service pour cela, que ce n'était pas son métier, et qu'il aimait mieux s'en aller à Paris. Ma foi! la colère me monte à la tête. Je songeai que c'était la centième sottise qu'il m'avait faite; qu'il n'avait ni cœur, ni affection; en un mot, la mesure était comble.^X

Je l'ai pris au mot, et, quoi qu'on m'ait pu dire pour lui, je suis demeurée ferme comme un rocher, et il est parti. C'est une justice de traiter les gens selon leurs bons ou mauvais services. Si vous le revoyez, ne le recevez point, ne le protégez point, ne me blâmez point, et songez que c'est le garçon du monde qui aime le moins à faner, et qui est le plus indigne qu'on le traite bien.

1. « Vous ai j: dit qu'il y avait des demoiselles à Vitré dont l'une s'appelle Mlle de Croque-Oison, et l'autre de Kerborgne.... Ces noms me réjouissent. » (Lettre du 19 juillet 1671.)

2. *Après l'avoir été voir.* Il faudrait aujourd'hui écrire : après que je l'aurai été voir, elle viendra ici. Voir la note 2 de la page 55.

3. *Que les poètes ont célébrée.* Nous ne savons à quel fait précis ces mots font allusion. Mais Mme de Sévigné revient très souvent sur la beauté des diverses parties de sa propriété des Rochers.

Voilà l'histoire en peu de mots. Pour moi, j'aime les narrations où l'on ne dit que ce qui est nécessaire, où l'on ne s'écarte point ni à droite ni à gauche, où l'on ne reprend point les choses de si loin : enfin je crois que c'est ici, sans vanité, le modèle des narrations agréables.

MORT DE TURENNE

A M^{me} DE GRIGNAN.A Paris, mercredi 28^e août (1675).

Vraiment, ma fille, je m'en vais bien vous parler encore de ¹M. de Turenne. Mme d'Elbeuf¹, qui demeure pour quelques jours chez le cardinal de Bouillon, me pria hier de dîner avec eux deux, pour parler de leur affliction. Mme de La Fayette² y était. Nous fîmes bien précisément ce que nous avions résolu : les yeux ne nous séchèrent pas. Elle avait un portrait divinement bien fait de ce héros, et tout son train³ était arrivé à onze heures : tous ces pauvres gens étaient fondus⁴ en larmes, et déjà tous habillés de deuil. Il vint trois gentilshommes, qui pensèrent mourir de voir ce portrait : c'étaient des cris qui faisaient fendre le cœur; ils ne pouvaient prononcer une parole; ses valets de chambre, ses laquais, ses pages; ses trompettes, tout était fondu en larmes et faisait fondre les autres. Le premier qui put prononcer

1. *Mme d'Elbeuf*, nièce de Turenne, sœur du duc et du cardinal de Bouillon.

2. Mme de La Fayette (1634-1695), amie de Mme de Sévigné, s'est illustrée elle-même par ses écrits, notamment par un roman qui est un chef-d'œuvre, *la Princesse de Clèves* (voir le recueil des classes supérieures, *prose*)

3. *Tout son train*, toute la maison de Turenne.

4. *Étaient fondus*. On conjugue *fondre* (*verbe neutre*) « avec l'auxiliaire *avoir* quand on veut marquer l'acte : La glace a fondu hier; avec l'auxiliaire *être*, quand on veut marquer l'état : La glace est fondu depuis hier » (Littré).

une parole répondit à nos tristes questions : nous nous fimes raconter sa mort.

Il voulait se confesser le soir, et en se cachotant¹ il avait donné les ordres pour le soir, et devait communier le lendemain, qui était le dimanche. Il croyait donner la bataille, et monta à cheval à deux heures le samedi, après avoir mangé. Il avait bien des gens avec lui ; il les laissa tous à trente pas de la hauteur où il voulait aller. Il dit au petit d'Elbeuf : « Mon neveu, demeurez là ; vous ne faites que tourner autour de moi, vous me feriez reconnaître. » Il trouva M. d'Hamilton² près de l'endroit où il allait, qui lui dit : « Monsieur, venez par ici ; on tirera où vous allez. — Monsieur, lui dit-il, je m'y en vais : je ne veux point du tout être tué aujourd'hui ; cela sera le mieux du monde. » Il tournait son cheval, il aperçut Saint-Hilaire³, qui lui dit, le chapeau à la main : « Jetez les yeux sur cette batterie que j'ai fait mettre là. » Il retourne deux pas, et, sans être arrêté, il reçut le coup qui emporta le bras et la main qui tenaient le chapeau de Saint-Hilaire, et perça le corps après avoir fracassé le bras de ce héros⁴. Ce gentilhomme⁵ le regardait toujours ; il ne le voit point tomber ; le cheval l'emporta où il avait laissé le petit d'Elbeuf ; il n'était point encore tombé, mais il était penché le nez sur l'arçon : dans ce moment,

1. *En se cachotant*, sans doute pour éviter que ses actions et ses projets fussent surpris par l'ennemi. — *Cachoter*, diminutif de *cacher*, n'est pas passé dans la langue.

2. *M. d'Hamilton*, maréchal de camp.

3. *Saint-Hilaire*, lieutenant général de l'artillerie, officier de fortune. fils d'un savetier de Nérac.

4. *Ce héros*, Turenne.

5. *Ce gentilhomme*, Saint-Hilaire. C'est ici le lieu de rapporter le trait d'héroïsme que Mme de Sévigné conte du même Saint-Hilaire dans sa lettre du 9 août. Quand, en effet, le fils de ce gentilhomme voit son père blessé, il « se jette à son père, et se met à crier et à pleurer. « Taisez-vous, mon enfant, lui dit-il ; voyez (en lui montant M. de Turenne raide mort), voilà ce qu'il faut pleurer éternellement, voilà ce qui est irréparable. » Et, sans faire aucune attention sur lui, se met à crier et à pleurer cette grande perte. »

le cheval s'arrête ; il tomba entre les bras de ses gens ; il ouvrit deux fois de grands yeux et la bouche, et puis demeura tranquille pour jamais : songez qu'il était mort et qu'il avait une partie du cœur emportée. On crie, on pleure ; M. d'Hamilton fait cesser ce bruit et ôter le petit d'Elbeuf, qui était jeté sur ce corps, qui ne le voulait pas quitter et qui se pâmaît de crier. On jette un manteau ; on le porte dans une haie ; on le garde à petit bruit ; un carrosse vient ; on l'emporte dans sa tente ; ce fut là où¹ M. de Lorges, M. de Roye², et beaucoup d'autres pensèrent mourir de douleur ; mais il fallut se faire violence et songer aux grandes affaires qu'il avait sur les bras. On lui a fait un service militaire dans le camp, où les larmes et les cris faisaient le véritable deuil : tous les officiers pourtant avaient des écharpes de crêpe ; tous les tambours en étaient couverts, qui³ ne frappaient qu'un coup ; les piques traînantes et les mousquets renversés ; mais ces cris de toute une armée ne se peuvent pas représenter, sans que l'on n'en⁴ soit ému. Ses deux neveux étaient à cette pompe, dans l'état que vous pouvez penser : M. de Roye tout blessé s'y fit porter ; car cette messe ne fut dite que quand ils eurent repassé le Rhin⁵.

Je pense que le pauvre chevalier⁶ était bien abîmé de douleur. Quand ce corps a quitté son armée, ç'a été encore une autre désolation ; partout où il a passé, ç'a

1. *Là où* : on écrirait aujourd'hui *là que*.

2. *M. de Lorges* et *M. de Roye* étaient tous deux les neveux de Turenne. Le maréchal de Lorges prit le commandement après la mort de son oncle.

3. *Qui*. On trouve très souvent, au xvii^e siècle, le relatif ainsi séparé de son antécédent.

4. *N'en*. Il est plus correct aujourd'hui de ne pas employer *ne* avec la locution *sans que*.

5. L'armée, poursuivie par le général autrichien Montecucculli, avait dû, après la mort de Turenne, repasser le Rhin à Altenheim, sous la conduite du comte de Lorges et du comte de Vaubrun : ce dernier fut tué pendant l'opération.

6. Le chevalier de Grignan, frère du gendre de Mme de Sévigné, qui s'était conduit bravement dans la bataille.

été des clameurs; mais à Langres ils¹ se sont surpassés: ils allèrent tous au-devant de lui, tous habillés de deuil, au nombre de plus de deux cents, suivis du peuple; tout le clergé en cérémonie; ils firent dire un service solennel dans la ville, et en un moment se cotisèrent tous pour cette dépense, qui monte à cinq mille francs, parce qu'ils reconduisirent le corps jusqu'à la première ville, et voulurent défrayer tout le train. Que dites-vous de ces marques naturelles d'une affection fondée sur un mérite extraordinaire? Il arrive à Saint-Denis ce soir ou demain; tous ses gens l'allaitent reprendre à deux lieues d'ici; il sera dans une chapelle en dépôt, en attendant qu'on prépare la chapelle. Il y aura un service, en attendant celui de Notre-Dame qui sera solennel.

LE RÉGIME DU CHATEAU DE GRIGNAN²

A M. DE COULANGES³.

A Grignan, le 9^e septembre 1694.

Puisque nous y sommes, parlons un peu de la cruelle et continuelle chère que l'on fait à Grignan, surtout en ce temps-ci; ce ne sont pourtant que les mêmes choses qu'on mange partout: des perdreaux, cela est commun; mais il n'est pas commun qu'ils soient tous comme lorsqu'à Paris chacun les approche de son nez en faisant une certaine

1. *Ils*, les habitants, les magistrats.

2. Mme de Sévigné s'était rendue à Grignan pour assister au double mariage de la seconde fille et du fils de M. et Mme de Grignan: Pauline de Grignan épousa le marquis de Simiane; Louis-Provence, la fille d'un fermier général. C'est peu de temps après que Mme de Grignan tomba gravement malade. Les inquiétudes et les fatigues que cette maladie, qui ne fut pas mortelle, causa à Mme de Sévigné, compromirent à leur tour sa santé: elle fut atteinte de la petite vérole, et mourut à Grignan, le 17 avril 1696.

3. Voir page 49, note 1.

mine, et criant : « Ah, quel fumet! sentez un peu; » nous supprimons tous ces étonnements; ces perdreaux sont tous nourris de thym, de marjolaine, et de tout ce qui fait le parfum de nos sachets; il n'y a point à choisir; j'en dis autant de nos cailles grasses, dont il faut que la cuisse se sépare du corps à la première semonce (elle n'y manque jamais), et des tourterelles, toutes parfaites aussi. Pour les melons, les figues et les muscats, c'est une chose étrange : si nous voulions, par quelque bizarre fantaisie, trouver un mauvais melon, nous serions obligés de le faire venir de Paris, il ne s'en trouve point ici; les figues blanches et sucrées, les muscats comme des grains d'ambre que l'on peut croquer, et qui vous feraient fort bien tourner la tête, si vous en mangiez sans mesure, parce que c'est comme si l'on buvait à petits traits du plus exquis vin de Saint-Laurent¹; mon cher cousin, quelle vie! vous la connaissez sous de moindres degrés de soleil²: elle ne fait point du tout souvenir de celle de la Trappe³.

1. *Saint-Laurent*, village aujourd'hui compris dans le département du Var et l'arrondissement de Grasse, et qui produit du vin de muscat renommé.

2. M. de Coulanges était alors chez Mme de Louvois, veuve du célèbre ministre, au somptueux château d'Ancy-le-Franc (compris aujourd'hui dans le département de l'Yonne et l'arrondissement de Tonnerre).

3. *Notre-Dame de la Trappe*, monastère situé près de Mortagne (Orne), que l'abbé de Rancé (1626-1700) avait réformé en 1662, en lui imposant la plus austère de toutes les règles monastiques.

BOSSEAU

(1627-1704)

Né en 1627 à Dijon, mort en 1704, Jacques-Bénigne Bossuet est avant tout célèbre comme prédicateur. Mais, outre ses *Sermons* et ses *Oraisons funèbres*, il a écrit des ouvrages de philosophie (*Traité de la connaissance de Dieu et de soi-même*), d'histoire (*Discours sur l'histoire universelle*), de controverse (*Histoire des variations des églises protestantes*). Quelques-uns de ses livres ont été composés pour le dauphin, dont il fut précepteur (1670-1679). Il a été, au xvii^e siècle, le représentant le plus éminent et le plus autorisé de l'Église de France. Comme orateur et comme écrivain, il est digne d'être comparé aux plus célèbres de l'antiquité ; en France nul prosateur ne s'est élevé plus haut que lui¹.

CONSÉQUENCES FUNESTES DU DÉFAUT D'APPLICATION

Ne croyez pas, Monseigneur², qu'on vous reprenne si sévèrement pendant vos études pour avoir simplement violé les règles de la grammaire en composant. Il est sans doute honteux à un prince, qui doit avoir de l'ordre en tout, de tomber en de telles fautes ; mais nous regardons plus haut quand nous en sommes si fâché : car nous ne blâmons pas tant la faute elle-même que le défaut d'attention qui en est la cause. Ce défaut d'attention vous fait maintenant confondre l'ordre des paroles ; mais si nous laissons vieillir

1. Au terme du programme, les élèves doivent expliquer, en quatrième, la troisième partie du *Discours sur l'histoire universelle*.

2. Les enseignements que renferme le morceau qu'on va lire conviennent à tous les écoliers ; mais Bossuet les adressait particulièrement à son royal élève, le grand dauphin, fils de Louis XIV. Ce prince mourut à cinquante ans, en 1711, sans avoir régné.

et fortifier¹ cette mauvaise habitude, quand vous viendrez à manier, non plus les paroles, mais les choses mêmes, vous en trouberez tout l'ordre. Vous parlez maintenant contre les lois de la grammaire, alors vous mépriserez les préceptes de la raison. Maintenant vous placez mal les paroles, alors vous placerez mal les choses ; vous récompenserez au lieu de punir, vous punirez quand il faudra récompenser ; enfin vous ferez tout sans ordre si vous ne vous accoutumez dès votre enfance à tenir votre esprit attentif, à régler ses mouvements vagues et incertains, et à penser sérieusement en vous-même à ce que vous avez à faire....

Ne commencez pas par l'inapplication et par la paresse une vie qui doit être si occupée et si agissante. De tels commencements feraient qu'étant né avec beaucoup d'esprit, vous ne pourriez que vous imputer à vous-même l'extinction ou l'inutilité de cette lumière admirable dont le riche présent vous vient du ciel. A quoi, en effet, vous serviraient des armes bien faites si vous ne les aviez jamais à la main ? A quoi, de même, vous servira d'avoir de l'esprit, si vous ne l'employez pas et que vous ne vous appliquez pas. C'est autant de perdu. Et comme si vous cessiez de danser ou d'écrire, vous viendriez, manque d'habitude, à oublier l'un et l'autre ; de même, si vous n'exercez votre esprit, il s'engourdira, il tombera dans une espèce de léthargie ; et quelques efforts que vous eussiez alors envie de faire pour l'en tirer, vous n'y serez plus à temps.

(*A Monseigneur le Dauphin, en tête du traité De la Connaissance de Dieu et de soi-même.*)

1. *Vieillir et fortifier : se fortifier* serait ici plus correct.

DE DIFFÉRENTES FORMES DE L'ORGUEIL

Ceux qui regardent les choses de près voient que ce vice¹ règne dans tous les états², jusqu'au plus bas. Il n'y a qu'à voir la peine qu'on a à réconcilier les esprits dans les conditions les plus viles, lorsqu'il s'élève des querelles et des procès pour cause d'injures. On trouve les cœurs ulcérés jusqu'au fond et disposés à pousser la vengeance, qui est le triomphe de l'orgueil, jusqu'à la dernière extrémité. Ceux qui voient tous les jours les emportements des paysans pour des bancs³ dans les paroisses, et qui les entendent porter leur ressentiment jusqu'à dire qu'ils n'iront plus à l'église, si on ne les satisfait, sans écouter aucune raison ni céder à aucune autorité, ne reconnaissent que trop, dans ces âmes basses, la plaie de l'orgueil, et le même fond qui allume les guerres parmi les peuples, et pousse les ambitieux à tout remuer pour se distinguer des autres. Il ne faut pas beaucoup étudier les dispositions de ceux qui dominent dans leurs paroisses⁴, et s'y donnent une primauté et un ascendant sur leurs compagnons, pour reconnaître que l'orgueil et le désir d'exceller les transportent avec la même force et plus de brutalité que les autres hommes.

Et pour passer des âmes les plus grossières aux plus épurées, combien a-t-il fallu prendre de précautions pour empêcher, dans les élections même ecclésiastiques et religieuses⁵, l'ambition, les cabales⁶, les brigues, les se-

1. *Ce vice, l'orgueil.*

2. *États, conditions sociales.*

3. *Pour des bancs à l'église : il s'agit ici des questions de préséance.*

4. *Dans leurs paroisses* ; nous dirions aujourd'hui dans leurs communes : comme c'était à l'église de la paroisse que se rédigeaient et que se conservaient les actes de l'état civil (actes de naissance, de mariage, de décès), la circonscription ecclésiastique se confondait avec ce que nous appellerions la circonscription administrative, dans l'indication des lieux de naissance ou de domicile des particuliers.

5. *Ecclésiastiques et religieuses*, celles par exemple qui ont lieu pour la nomination du supérieur d'un ordre, d'une communauté.

6. *Cabales*. La cabale était proprement la doctrine traditionnelle (c'est

crètes sollicitations! Malheur donc, malheur à la terre infectée de tous côtés par le venin de l'orgueil!....

On en voit les derniers excès dans les guerres, dans tout leur appareil sanguinaire, dans tous leurs funestes effets, c'est-à-dire dans tous les ravages et dans toutes les désolations qu'elles causent dans le genre humain; puisque dans tout cela il ne s'agit souvent que d'assouvir le désir de domination, et la gloire dont les premières têtes du genre humain sont envirées....

Et si nous voulons étendre la malignité de l'orgueil à des vices plus communs, il ne faut que s'attacher un moment à l'envie et à sa fille la médisance, pour voir tous les hommes pleins de venin et de haine mutuelle, qui ¹ fait changer la langue en armes offensives, plus tranchantes qu'une épée, portant plus loin qu'une flèche, pour désoler tout ce qui se présente. Tout cela vient de ce que chacun, épris de soi-même, veut tout mettre à ses pieds et s'établir une damnable supériorité, en dénigrant tout le genre humain.

(*Traité de la Concupiscence, XVI.*)

RÉSUMÉ DE LA SECONDE GUERRE PUNIQUE ²

En ce temps Asdrubal mourut³, et Annibal, quoiqu'il n'eût encore que vingt-cinq ans, fut mis à sa place. Dès

le sens hébreu du mot) qu'enseignaient les rabbins du moyen âge. On est passé de là au sens de pratiques, de menées mystérieuses, de complot.

1. *De haine mutuelle, qui....* Il serait plus correct d'écrire *d'une haine mutuelle, qui....*

2. Bossuet suit, dans ce résumé, les écrivains anciens, et leur emprunte non seulement la mention des faits, mais même certaines réflexions, telle à Polybe, telle à Tite Live, telle au poète Ennius. Mais ce qui reste bien à lui, c'est cet art de tracer, en choisissant les mots les plus précis et les plus expressifs, un tableau d'une longue série d'événements, d'autant plus frappant qu'il est plus court, quoique aucun trait essentiel n'y soit omis.

3. *Mourut*, en 221 : il avait succédé comme généralissime de l'armée cartaginoise en Espagne à Amilcar, son beau-père et le père d'Annibal.

lors on prévit la guerre. Le nouveau gouverneur entreprit ouvertement de dompter l'Espagne, sans aucun respect des traités. Rome alors écouta les plaintes de Sagonte¹ son alliée. Les ambassadeurs romains vont à Carthage. Les Carthaginois rétablis² n'étaient plus d'humeur à céder. La Sicile ravie de leurs mains, la Sardaigne injustement enlevée, et le tribut augmenté³, leur tenaient au cœur. Ainsi la faction⁴ qui voulait qu'on abandonnât Annibal se trouva faible. Ce général songeait à tout⁵. De secrètes ambassades l'avaient assuré des Gaulois d'Italie, qui, n'étant plus en état de rien entreprendre par leurs propres forces, embrassèrent cette occasion de se relever. Annibal traverse l'Ebre, les Pyrénées, toute la Gaule Transalpine, les Alpes, et tombe comme en un moment sur l'Italie. Les Gaulois ne manquent point de fortifier son armée, et font un dernier effort pour leur liberté. Quatre batailles perdues font croire que Rome allait tomber⁶. La Sicile prend le parti du vainqueur. Hiéronyme, roi de Syracuse, se déclare contre les Romains, presque toute l'Italie les abandonne et la dernière ressource de la république semble périr en Espagne avec les deux Scipions⁷. Dans de telles extrémités, Rome dut son salut à trois grands hommes. La constance de Fabius Maximus⁸, qui, se mettant au-dessus des bruits populaires⁹, faisait la guerre

1. *Sagonte*, ville de la côte orientale d'Espagne, qui fut prise par Annibal en 218.

2. *Rétablis*, ayant retrouvé leurs forces.

3. Abandon de la Sicile par les Carthaginois (241); — abandon de la Sardaigne et paiement d'un tribut plus élevé (227).

4. *La faction* des Hannón.

5. Voir, sur Annibal, pages 22 et 191.

6. *Quatre batailles perdues*, le Tessin et la Trébie (218), Trasimène (217), Cannes (216).

7. *Les deux Scipions*: Publius et Cneius, le premier père, le second oncle de Scipion l'Africain, dont il va être question plus bas, morts tous deux ensemble en Espagne dans une surprise (212).

8. Voir page 24, note 4.

9. *Au-dessus des bruits populaires*. C'est la louange même que le vieux poète Ennius (259-169) et, après lui, Tite Live (59 av. J.-C. — 16 ap. J.-C.) accordaient à Fabius.

en retraite¹, fut un rempart à sa patrie; Marcellus, qui fit lever le siège de Nole, et prit Syracuse², donnait vigueur aux troupes par ses actions. Mais Rome, qui admirait ces deux grands hommes, crut voir dans le jeune Scipion quelque chose de plus grand. Les merveilleux succès de ses conseils³ confirmèrent l'opinion qu'on avait qu'il était de race divine, et qu'il conversait avec les dieux. A l'âge de vingt-quatre ans il entreprend d'aller en Espagne, où son père et son oncle venaient de périr; il attaque Carthage la Neuve⁴, comme s'il eût agi par inspiration, et ses soldats l'emportent d'abord⁵. Tous ceux qui le voient sont gagnés au peuple romain; les Carthaginois lui quittent⁶ l'Espagne; à son abord⁷ en Afrique, les rois⁸ se donnent à lui; Carthage tremble à son tour, et voit ses armées défaites; Annibal, victorieux durant seize ans, est vainement rappelé⁹, et ne peut défendre sa patrie; Scipion y donne la loi; le nom d'Africain est sa récompense: le peuple romain, ayant abattu les Gaulois et les Africains, ne voit plus rien à craindre, et combat dorénavant sans péril.

(*Discours sur l'histoire universelle*, première partie, VIII^e époque.)

1. *En retraite*, en se retirant toujours devant l'ennemi, au lieu de lui offrir la bataille.

2. Prise de Nole, 215; — de Syracuse, 212.

3. *Conseils*, plans (*consilium*).

4. *Carthage la Neuve* (Carthagène), fondée sur la côte orientale d'Espagne par Asdrubal, prise en 210 par le jeune Scipion.

5. *D'abord*, dès l'abord, dès le premier assaut.

6. *Quittent*, abandonnent.

7. *A son abord*, dès qu'il aborde.

8. *Les rois*, Syphax et Massinissa.

9. *Vainement rappelé*. Entendez que son retour fut impuissant à protéger Carthage. Bataille de Zama, 202.

BIENHEUREUX LES PACIFIQUES !

« Bienheureux les pacifiques, car ils seront appelés enfants de Dieu¹. » Dieu est appelé² le Dieu de paix : « il fait habiter dans sa maison ceux qui sont de même esprit et de même cœur⁵ ». Sa bonté concilie tout. Il a composé cet univers des natures et des qualités les plus discordantes : il fait concourir ensemble la nuit et le jour, l'hiver et l'été, le froid et le chaud, et ainsi du reste pour la bonne constitution de l'univers et pour la conservation du genre humain. Il reçoit ses ennemis en sa paix, et « il faut », dit Jésus-Christ⁴, « qu'à son exemple, vous aimiez vos ennemis et que vous fassiez du bien à ceux qui vous haïssent. ».

Le soleil n'en est pas plus nébuleux dans les pays où Dieu n'est pas connu, la pluie n'en arrose pas moins les champs et les pâturages, et n'y est pas moins rafraîchissante, ni moins féconde. Ainsi, comme disait saint Paul⁵ : « Dieu ne se laisse point sans témoignage ». Le soleil, quand il se lève, nous avertit de son immense bonté, puisqu'il ne se lève pas plus tard, ni avec des couleurs moins vives, pour les ennemis de Dieu que pour ses amis. Adorez donc, quand il se lève, la bonté de Dieu qui pardonne, et ne témoignez pas à votre frère un visage chagrin, pendant que le ciel, et Dieu même, si l'on peut parler de la sorte, lui en montre un si serein et si doux.

Jésus-Christ, le Fils unique du Père céleste, est le grand pacificateur.... A l'exemple du Fils unique, les enfants d'adoption doivent prendre le caractère de leur

1. *Saint Mathieu*, V, 9.

2. *Première épître aux Corinthiens*, XIV, 55.

3. *Psaumes*, LXVII, 7.

4. *Saint Mathieu*, V, 44, 45.

5. *Actes des apôtres*, XIV, 16.

Père, et se montrer vrais enfants de Dieu par l'amour de la paix....

Soyons donc vraiment pacifiques : ayons toujours des paroles de réconciliation et de paix, pour adoucir l'amer-tume que nos frères témoigneront contre nous ou contre les autres, cherchant toujours à adoucir les mauvais rapports, à prévenir les inimitiés, les froideurs, les indifférences ; enfin à réconcilier ceux qui seront divisés. C'est faire l'œuvre de Dieu et se montrer ses enfants en imitant sa bonté.

Combien sont éloignés de cet esprit ceux qui se plaisent à brouiller les uns avec les autres ; qui, par de mauvais rapports, souvent faux dans le tout, souvent augmentés dans leurs circonstances, en disant ce qu'il fallait faire, en réveillant le souvenir de ce qu'il fallait laisser oublier, ou par des paroles piquantes et dédaigneuses, aigrissent leurs frères et leurs sœurs déjà émus et infirmes¹ par leurs colères !

(*Méditations sur l'Évangile*², Sermon sur la montagne, 8^e jour.)

1. *Infirmes*, au sens propre : ayant perdu leur fermeté, leur force de résistance. Celui qui s'emporte, dit ailleurs Bossuet, « est brisé par sa propre colère et ce faible roseau s'est cassé en frappant » (*Médit.*, 5^e journée).

2. Les *Méditations sur l'Évangile* font suite aux *Élévations sur les mystères*. Mais dédiées à de simples religieuses (celles de la Visitation de Sainte-Marie de Meaux), elles sont écrites d'un ton plus familier. — Voir un fragment des *Élévations* dans le recueil des classes supérieures, *Prose*.

BOURDALOUE

(1632-1704)

Né à Bourges en 1632, mort en 1704, Louis Bourdaloue, de la Société de Jésus, est le plus grand de nos sermonnaires après Bossuet. Il est surtout admirable par les peintures morales qui remplissent ses sermons : l'austérité de sa vie donnait d'ailleurs plus de poids encore à sa prédication, et l'on peut voir, dans plusieurs lettres de Mme de Sévigné, des témoignages enthousiastes de l'estime que ses contemporains faisaient de son génie.

LA MÉDISANCE

Si la médisance était réduite à ne se produire qu'en public et devant des témoins, à peine y aurait-il des médisants dans le monde : pourquoi ? parce qu'il y aurait fort peu de gens qui pussent ou qui voulussent essuyer la tache que la médisance imprime à celui qui la fait. Mais aujourd'hui l'on en est quitte pour un peu de prudence et pour une discrétion apparente ; avec cela on médit librement et impunément : d'où il arrive que les plus lâches y deviennent les plus hardis. Peut-on mieux les dépeindre que le Saint-Esprit dans la Sagesse¹, quand il les compare à des serpents qui piquent sans faire de bruit ? Ils demandent le secret à tout le monde, et ils ne voient pas, dit saint Jean Chrysostome, que cela même les rend méprisables. Car demander à celui que j'ai fait le con-

¹. *Dans la Sagesse.* L'orateur ne désigne pas ici le livre même de la Bible qu'on appelle *la Sagesse*. Mais par cette expression *la Sagesse* il entend sans doute l'ensemble de ce qu'on appelle les *livres sapientiaux* (Psaumes, Proverbes, Ecclésiaste, Sagesse, Ecclésiastique, Cantique des cantiques) : car c'est à l'*Ecclésiaste* (X, 11) qu'il emprunte sa citation.

fident de ma médisance qu'il garde le secret, c'est proprement¹ lui confesser mon injustice. C'est lui dire : soyez plus sage et plus charitable que moi ; je suis un médisant, ne le soyez pas ; en vous parlant de telle personne, je blesse la charité, ne suivez pas mon exemple....

Ce n'est pas tout. D'où vient qu'aujourd'hui la médisance s'est rendue si agréable dans les entretiens et dans les conversations du monde ? Pourquoi emploie-t-elle tant d'artifices et cherche-t-elle tant de tours ? Ces manières de s'insinuer, cet air enjoué qu'elle prend, ces bons mots qu'elle étudie, ces termes dont elle s'enveloppe, ces équivoques dont elle s'applaudit, ces louanges suivies de certaines restrictions et de certaines réserves, ces réflexions pleines d'une compassion cruelle, ces œillades qui parlent sans parler, et qui disent bien plus que les paroles mêmes : pourquoi tout cela?... Parce qu'autrement la médisance n'aurait pas le front de se montrer ni de paraître.... Et de tout ceci je conclus qu'entre les vices, la médisance est évidemment un des plus lâches.

J'ai dit encore que c'était un des plus odieux... Car qu'y a-t-il de plus odieux qu'un homme à la censure de qui chacun se trouve exposé ; dont il n'y a personne, de quelque condition qu'il soit, qui se puisse dire exempt ; et de qui les puissances mêmes ne peuvent éviter les traits ? Quoi de plus odieux qu'un tribunal érigé d'une autorité particulière, où l'on décide souverainement du mérite des hommes ; où l'un est déclaré tel que l'on veut qu'il soit ; où l'autre quelquefois est noté² pour jamais et flétris d'une manière à ne s'en pouvoir laver ; où tous reçoivent leur arrêt, qui leur est prononcé sans distinction et sans compassion ?

C'est pour cela que l'Écriture, dans le portrait du médisant, nous le représente comme un homme terrible et

1. *Proprement*, à proprement parler.

2. *Noté*, marqué d'une mauvaise note, déshonoré (c'est le sens du latin *notare*).

redoutable. En effet il est redoutable dans une ville, redoutable dans une communauté¹, redoutable dans les maisons particulières, redoutable chez les grands, redoutable parmi les petits : dans une ville, parce qu'il y suscite des factions et des partis ; dans une communauté, parce qu'il en trouble la paix et l'union ; dans une maison particulière, parce qu'il y entretient des inimitiés et des froideurs ; chez les grands, parce qu'il abuse de la créance² qu'ils ont en lui, pour détruire auprès d'eux qui il lui plaît ; parmi les petits, parce qu'il les anime les uns contre les autres. Combien de familles divisées par une seule médisance ! combien d'amitiés rompues par une rillerie ! combien de coeurs aigris et envenimés par des rapports indiscrets !

(*Dominicales : Sermon sur la médisance, I^{re} partie.*)

1. *Une communauté* de religieux ou de religieuses, un couvent.

2. *Créance* et *croyance* sont deux formes dialectales du même mot, deux façons différentes de le prononcer et de l'écrire. Le sens de l'une doit donc être bien rapproché de celui de l'autre. Toutefois, dit Littré, l'usage a introduit les nuances suivantes : au sens de croire une chose quelconque ou une religion, *croyance* est présentement plus en usage que *créance* ; mais, au sens de confiance, *créance* est employé de préférence à *croyance*. *Créance* s'emploie encore, dans la langue juridique et commerciale, avec le sens de droit qu'a un *créancier* d'exiger d'un débiteur le paiement d'une dette pour laquelle il a eu *confiance* en lui, il lui a accordé du *crédit*.

FLÉCHIER

(1632-1710)

Né en 1632 dans le comitat d'Avignon, mort en 1710 évêque de Lavaur, Esprit Fléchier est surtout connu par ses intéressants *Mémoires sur les Grands Jours d'Auvergne*¹ et par ses *Oraisons funèbres*; mais, comme orateur, Fléchier paraît toujours plus préoccupé des mots que des idées, et, malgré l'élégance de quelques morceaux célèbres, il reste loin derrière les plus grands de nos orateurs religieux. Il a aussi écrit, entre autres ouvrages, une *Vie de Théodore le Grand* et une *Histoire du cardinal Ximénès*.

EFFET PRODUIT PAR LA MORT DE TURENNE²

Turenne meurt : tout se confond, la fortune chancelle, la victoire se lasse, la paix s'éloigne, les bonnes intentions des alliés se ralentissent, le courage des troupes est abattu par la douleur et ranimé par la vengeance; tout le camp demeure immobile. Les blessés pensent à la perte qu'ils ont faite, et non pas aux blessures qu'ils ont reçues. Les pères mourants envoient leurs fils pleurer sur leur général mort³. L'armée en deuil est occupée à lui rendre les devoirs funèbres; et la renommée, qui se plaît à répandre dans l'univers les accidents extraordinaires, va remplir toute l'Europe du récit glorieux de la vie de ce prince et du triste regret de sa mort.

Que de soupirs alors ! que de plaintes ! que de louanges retentissent dans les villes, dans la campagne ! L'un

1. Voir page 51, note 4.

2. Rapprochez de ce morceau les lettres de Mme de Sévigné consacrées au récit de la mort de Turenne (nous en avons cité une, page 51) et le fragment de Mascaron cité page 69.

3. Voir par exemple la note 5 de la page 52.

voyant croître ses moissons bénit la mémoire de celui à qui il doit l'espérance de sa récolte; l'autre, qui jouit encore en repos de l'héritage qu'il a reçu de ses pères, souhaite une éternelle paix à celui qui l'a sauvé des désordres et des cruautés de la guerre¹. Ici l'on offre le sacrifice adorable de Jésus-Christ pour l'âme de celui qui a sacrifié sa vie et son sang pour le bien public; là on lui dresse une pompe funèbre, où l'on s'attendait de lui dresser un triomphe. Chacun choisit l'endroit qui lui paraît le plus éclatant dans une si belle vie. Tous entreprennent son éloge; et chacun, s'interrompant lui-même par ses soupirs et par ses larmes, admire le passé, regrette le présent et tremble pour l'avenir. Ainsi tout le royaume pleure la mort de son défenseur; et la perte d'un homme seul est une calamité publique.

(*Oraison funèbre de Turenne*, III^e partie.)

1. On comparera ce développement oratoire qui ne procède que par traits généraux à la précision vivante des petits faits dont le récit remplit la lettre de Mme de Sévigné que nous avons citée (page 51). Il est vrai que Mme de Sévigné est, en quelque sorte, un historien, un chroniqueur qui raconte; Fléchier est un orateur, et c'est sans doute une différence qui explique que le ton et le caractère des deux morceaux soient en effet différents. Toutefois nos jeunes lecteurs apprendront plus tard, en étudiant les *Oraisons funèbres* de Bossuet, comment un orateur de génie sait allier la magnificence à l'exactitude. La faute est donc bien ici à l'esprit même de Fléchier, qui n'est vraiment qu'un habile assembleur de mots: mais c'est justement pourquoi les débutants qui veulent apprendre à développer une pensée, à ordonner une phrase, à construire une période trouveront dans l'étude d'un passage tel que celui qu'on vient de lire des leçons utiles, encore qu'insuffisantes.

MASCARON

(1634-1703)

Jules Mascaron, né à Aix en 1634, mort en 1703, évêque d'Agen, compta parmi les prédicateurs les plus renommés de son temps. Mais il ne sut jamais bien répudier certains ornements vieillis auxquels les Bossuet et les Bourdaloue avaient renoncé dès l'abord, et, quoique son éloquence eût de la force, il n'égala jamais ces rivaux illustres. Il nous reste de lui cinq *Oraisons funèbres*, dont la plus remarquable est celle de Turenne (1675).

CONSTERNATION GÉNÉRALE A LA NOUVELLE DE LA MORT DE TURENNE¹

Personne n'apprit la mort de M. de Turenne qu'il ne crût d'abord l'armée du roi taillée en pièces, nos frontières découvertes, et les ennemis prêts à pénétrer dans le cœur de l'État; ensuite, oubliant l'intérêt général, on n'était sensible qu'à la perte de ce grand homme. Le récit de ce funeste accident tira des plaintes de toutes les bouches et des larmes de tous les yeux. Chacun à l'envi faisait gloire de savoir et de dire quelque particularité de sa vie et de ses vertus : l'un disait qu'il était aimé de tout le monde sans intérêt ; l'autre, qu'il était parvenu à être admiré sans envie ; un troisième, qu'il était redouté de ses ennemis sans en être haï. Mais enfin ce que le roi sentit sur cette perte, et ce qu'il dit à la gloire de cet illustre mort, est le plus grand et le plus glorieux éloge de sa vertu. Les peuples répondirent à la douleur de leur prince ; on vit, dans les villes par où son corps a passé,

1. Sur la mort de Turenne, voir pages 51 et 67.

les mêmes sentiments que l'on avait vus autrefois dans l'empire romain, lorsque les cendres de Germanicus¹ furent portées de la Syrie au tombeau des Césars².

Les maisons étaient fermées ; le triste et morne silence qui régnait dans les places publiques n'était interrompu que par les gémissements des habitants : les magistrats en deuil eussent volontiers prêté leurs épaules pour le porter de ville en ville ; les prêtres et les religieux, à l'envi, l'accompagnaient de leurs larmes et de leurs prières ; les villes, pour lesquelles ce triste spectacle était tout nouveau, faisaient paraître une douleur encore plus véhémente que ceux qui l'accompagnaient ; et comme si, en voyant son cercueil, on l'eût perdu une seconde fois, les cris et les larmes recommençaient.

(*Oraison funèbre de Turenne, 1^{re} partie.*)

1. Germanicus (16 av. J.-C. — 19 ap.), fils adoptif de Tibère, était très aimé à Rome, et l'opinion, qui se répandit, qu'il était mort empoisonné, peut-être à l'instigation de l'empereur, jaloux de sa gloire, avait encore ajouté à la popularité de son nom. Sa femme était la première Agrippine ; et parmi ses enfants il faut mentionner l'empereur Caligula et la seconde Agrippine, mère de Néron.

2. *Au tombeau des Césars.* Dans les lignes qui suivent, Mascaron imite en effet d'assez près le tableau tracé par Tacite (*Annales*, II, 5) : « Quand Agrippine, accompagnée de ses enfants, eut débarqué, l'urne funéraire entre les mains, les yeux fixés à terre, ce ne fut qu'un gémissement dans la foule ; amis, étrangers, hommes, femmes, tous pleuraient indistinctement ; seulement les compagnons d'Agrippine étaient fatigués de pleurer, tandis que ceux qui venaient d'accourir au-devant d'elle et pour qui ce triste spectacle était nouveau se lamentaient davantage.... Les tribuns et les centurions portaient les cendres sur leurs épaules ; devant on voyait marcher les drapeaux sans ornement et les faisceaux renversés ; chaque fois qu'on passait par une ville, le peuple en deuil, les chevaliers en costume brûlaient, suivant la richesse de l'endroit, des étoffes, des parfums, et toutes les offrandes dont on peut faire hommage aux morts. Les habitants même des villes qui n'étaient pas sur le chemin du cortège vinrent au-devant de lui, consacrant aux dieux infernaux des autels et des victimes, avec des pleurs et des cris qui témoignaient assez de leur douleur. »

R A C I N E

(1639-1699)

Pour la notice, voir page 300.

LES LETTRES DE CICÉRON

A JEAN-BAPTISTE RACINE¹A Fontainebleau², le 4^e octobre 1692.

Je suis fort content de votre lettre, et vous me rendez un très bon compte de votre étude et de votre conversation avec M. Despréaux³. Il serait bien à souhaiter pour vous que vous pussiez être souvent en si bonne compagnie, et vous en pourriez retirer un grand avantage, pourvu qu'avec un homme tel que M. Despréaux vous eussiez plus de soin d'écouter que de parler. Je suis assez satisfait de votre version; mais je ne puis guère juger si elle est bien fidèle, n'ayant apporté ici que le premier tome des *Lettres à Atticus*⁴, au lieu du second, que je pensais avoir apporté: je ne sais même si je ne l'ai point perdu, car j'étais comme assuré de l'avoir ici parmi mes livres. Pour plus grande sûreté, choisissez dans quelqu'un des six premiers livres la première lettre que vous vou-

1. Jean-Baptiste Racine (1678-1747), l'ainé des sept enfants de Racine; il n'a rien écrit.

2. *Fontainebleau*. Racine y était avec la cour.

3. *Despréaux*: c'est le nom par lequel Boileau se faisait le plus souvent appeler, pour se distinguer de ses frères.

4. *Atticus* (110-55) est le plus célèbre des amis de Cicéron. Nous avons seize livres de lettres adressées par Cicéron à Atticus; ce dernier avait lui-même écrit un *Tableau chronologique de l'histoire de Rome*, qui ne nous est pas parvenu.

drez traduire ; mais surtout choisissez-en une qui ne soit pas sèche comme celle que vous avez prise, où il n'est presque parlé que d'affaires d'intérêt. Il y en a tant de belles sur l'état où était alors la République, et sur les choses de conséquence qui se passaient à Rome. Vous ne lirez guère d'ouvrage qui soit plus utile pour vous former l'esprit et le jugement. Mais surtout je vous conseille de ne jamais traiter injurieusement un homme aussi digne d'être respecté de tous les siècles que Cicéron. Il ne vous convient point à votre âge, ni même à personne, de lui donner ce vilain nom de poltron. Souvenez-vous toute votre vie de ce passage de Quintilien, qui était lui-même un grand personnage¹ : *Ille se profecisse sciat, cui Cicero valde placebit*². Ainsi vous auriez mieux fait de dire simplement de lui qu'il n'était pas aussi brave ou aussi intrépide que Caton. Je vous dirai même que si vous aviez bien lu la vie de Cicéron dans Plutarque, vous verriez qu'il mourut en fort brave homme³, et qu'apparemment il n'aurait pas tant fait de lamentations que vous si M. Carmeline⁴ lui eût nettoyé les dents. Adieu, mon cher fils : faites mes baisemains⁵ à M. Chapelier⁶.

Faites souvenir votre mère qu'il faut entretenir un peu d'eau dans mon cabinet, de peur que les souris ne ravagent mes livres. Quand vous m'écrirez, vous pouvez vous dispenser de toutes ces cérémonies de *Votre très*

1. *Un grand personnage* : c'est beaucoup dire ; Quintilien, rhéteur célèbre (mort en 120 ap. J.-C.), auteur d'un traité fort connu sur l'*Éducation de l'orateur*, n'est ni un très grand esprit, ni un très grand écrivain. Cependant La Fontaine ne faisait pas moins de cas que Racine de ses enseignements et de ses jugements.

2. « Que celui-là sache qu'il a profité, à qui Cicéron plaira beaucoup. »

3. *Brave homme* s'employait aussi bien qu'*homme brave* dans le sens d'homme courageux.

4. *M. Carmeline* : on voit assez bien par le texte la profession de ce personnage.

5. *Mes baisemains*, mes civilités. Littéralement le *baisemain* était l'hommage que le vassal rendait au suzerain en lui baisant la main.

6. *M. Chapelier*, ecclésiastique, précepteur de Jean-Baptiste.

humble serviteur. Je connais même assez votre écriture sans que vous soyez obligé de mettre votre nom.

LA VERSION CORRIGÉE

A JEAN-BAPTISTE RACINE¹

A Fontainebleau², le 9^e octobre 1692.

Je voulais presque me donner la peine de corriger les fautes de votre version, et vous la renvoyer en l'état où il faudrait qu'elle fût; mais j'ai trouvé que cela me prendrait trop de temps, à cause de la quantité d'endroits où vous n'avez pas attrapé le sens. Je vois bien que ces *Épitres*³ sont encore trop difficiles pour vous, parce que, pour les bien entendre, il faut posséder parfaitement l'histoire de ces temps-là, et que vous ne la savez point. Ainsi je trouverais plus à propos que vous me fissiez à votre loisir une version de cette bataille de Trasimène⁴, dont vous avez été si charmé, à commencer par la description de l'endroit où elle se donna. Ne vous pressez point, et tournez la chose le plus naturellement que vous pourrez. J'approuve fort vos promenades d'Auteuil⁵, et vous m'en rendez un fort bon compte; mais faites bien concevoir à M. Despréaux combien vous êtes reconnaissant de la bonté qu'il a de se rabaisser à s'entretenir avec vous. Vous pouvez prendre Voiture⁶ parmi mes livres, si cela

1. Voir la note 1 de la page 71.

2. Voir la note 2 de la page 71.

3. Les lettres de Cicéron à Atticus. Voir la note 4 de la page 71.

4. La bataille du lac Trasimène, gagnée par Annibal sur le consul Flaminus (217 av. J.-C.), est racontée au livre XXII (chap. iv-vi) de l'histoire de Tite-Live.

5. Auteuil, où demeurait Boileau. Voir la note 5 de la page 71.

6. Voiture (1598-1648) a été fort célèbre de son temps pour ses lettres et ses poésies; elles nous paraissent aujourd'hui presque toutes pleines d'une affectation fatigante. On voit que Racine lui-même ne goûtait cet

vous fait plaisir ; mais il faut un grand choix pour lire ses lettres, dont il y en a plusieurs qui ne vous feraient pas grand plaisir. J'aimerais bien autant que, si vous voulez lire quelque livre français, vous prissiez la traduction d'Hérodote¹, qui est fort divertissant, et qui vous apprendrait la plus ancienne histoire qui soit parmi les hommes, après l'Écriture sainte. Il me semble qu'à votre âge il ne faut pas voltiger de lecture en lecture : ce qui ne servirait qu'à vous dissiper l'esprit et à vous embarrasser la mémoire. Nous verrons cela plus à fond quand je serai de retour à Paris. Adieu, mon cher fils : faites mes baises-mains² à vos sœurs.

LES ROMANS ET LES PIÈCES DE THÉÂTRE

A JEAN-BAPTISTE RACINE³.

A Fontainebleau⁴, le 3^e octobre 1694.

Il me paraît, par votre lettre, que vous portez un peu d'envie à Mlle de la Chapelle⁵ de ce qu'elle a lu plus de comédies et plus de romans que vous. Je vous dirai, avec

écrivain qu'à demi. — Voir sur Voiture le recueil destiné aux classes supérieures, *Prose*, page 127.

1. Hérodote (484-406) a raconté, on le sait, l'histoire de la lutte de la Grèce et de la Perse ; mais la première partie de son ouvrage contient l'histoire des différents peuples dont la réunion formait l'empire perse à l'époque des guerres médiques, c'est-à-dire non seulement les Mèdes et les Perses, mais les Lydiens, les Assyriens et les Egyptiens. Hérodote est bien inférieur, pour l'exactitude, la sévérité et la sûreté de la critique à Thucydide (471-402), le plus grand des historiens de l'antiquité : mais c'est un conteur charmant. — Racine devait posséder la traduction qu'en avait publiée en 1645 Pierre du Ryer (1605-1658), auteur dramatique de quelque réputation, qui fut membre de l'Académie française.

2. Voir la note 5 de la page 72.

3. Voir la note 1 de la page 71.

4. Voir la note 2 de la page 71.

5. Mlle de la Chapelle, de six ans plus âgée que Jean-Baptiste Racine, était une petite-nièce de Boileau.

la sincérité avec laquelle je suis obligé de vous parler, que j'ai un extrême chagrin que vous fassiez tant de cas de toutes ces niaiseries, qui ne doivent servir tout au plus qu'à délasser quelquefois l'esprit, mais qui ne devraient point vous tenir autant à cœur qu'elles font. Vous êtes engagé dans des études très sérieuses qui doivent attirer votre principale attention, et pendant que vous y êtes engagé et que nous payons des maîtres pour vous en instruire, vous devez éviter tout ce qui peut dissiper votre esprit et vous détourner de votre étude. Non seulement votre conscience et la religion vous y obligent, mais vous-même devez avoir assez de considération pour moi et assez d'égard, pour vous conformer un peu à mes sentiments pendant que vous êtes en un âge où vous devez vous laisser conduire. Je ne dis pas que vous ne lisiez quelquefois des choses qui puissent vous divertir l'esprit, et vous voyez que je vous ai mis moi-même entre les mains assez de livres français capables de vous amuser¹; mais je serais inconsolable si ces sortes de livres vous inspiraient du dégoût pour des lectures plus utiles, et surtout pour les livres de piété et de morale, dont vous ne parlez jamais, et pour lesquels il semble que vous n'ayez plus aucun goût, quoique vous soyez témoin du véritable plaisir que j'y prends préférablement à toute autre chose². Croyez-moi, quand vous saurez parler de comédies et de romans, vous n'en serez guère plus avancé pour le monde, et ce ne sera pas par cet endroit-là que vous serez le plus estimé. Je remets à vous en parler³ plus au long et plus familièrement quand je vous rever-

1. *De livres français capables de vous amuser.* Il serait intéressant de connaître la liste de ces livres; mais nous n'avons pas de renseignement sur ce point.

2. *A toute autre chose.* Ce passage et même la lettre tout entière peuvent être cités comme un témoignage de l'empire que les préoccupations religieuses prirent sur l'esprit de Racine dans la dernière partie de sa vie.

3. *Je remets à vous en parler..., quand....* Construction usitée, pour: je remets le soin de vous en parler au moment où....

rai, et vous me ferez plaisir alors de me parler à cœur ouvert là-dessus, et de ne vous point cacher de moi. Vous jugez bien que je ne cherche point à vous chagrinier, et que je n'ai autre dessein¹ que de contribuer à vous rendre l'esprit solide, et à vous mettre en état à² ne me point faire de déshonneur quand vous viendrez à paraître dans le monde. Je vous assure qu'après mon salut, c'est la chose dont je suis le plus occupé. Ne regardez point tout ce que je vous dis comme une réprimande, mais comme les avis d'un père qui vous aime tendrement, et qui ne songe qu'à vous donner des marques de son amitié. Écrivez-moi le plus souvent que vous pourrez, et faites mes compliments à votre mère. Il n'y a ici aucune nouvelle, sinon que le Roi a toujours la goutte et que tous les princes reviennent de l'armée de Flandre³.

1. *Je n'ai autre dessein*, tournure très correcte, quoique moins usitée que : je n'ai d'autre dessein.

2. *En état à*, moins usité que : en état de.

3. *De l'armée de Flandre*, commandée par le maréchal de Luxembourg (guerre de la ligue d'Augsbourg). La campagne de 1694 n'avait pas été très active.

LA BRUYÈRE

(1645-1695)

Jean de La Bruyère, né à Paris en 1645, mort en 1695, entra en 1684, sur la recommandation de Bossuet, dans la maison du grand Condé, comme précepteur de son petit-fils. En 1688 il publia une traduction des *Caractères* du philosophe grec Théophraste, le plus célèbre des disciples d'Aristote, et y joignit une suite d'observations et de portraits originaux intitulés *les Caractères ou les Mœurs de ce siècle*. Ce petit ouvrage eut un succès considérable, et La Bruyère en donna encore jusqu'à sa mort huit autres éditions, de plus en plus augmentées. Ce succès ne s'est pas démenti : *les Caractères* sont en effet un des livres les mieux écrits, les plus fins et les plus variés de notre langue.

LE PETIT-MAITRE

Iphis voit à l'église un soulier d'une nouvelle mode ; il regarde le sien et en rougit ; il ne se croit plus habillé. Il était venu à la messe pour s'y montrer, et il se cache : le voilà retenu par le pied¹ dans sa chambre tout le reste du jour. Il a la main douce, et il l'entretient avec une pâte de senteur ; il a soin de rire pour montrer ses dents ; il fait la petite bouche, et il n'y a guère de moments où il ne veuille sourire ; il regarde ses jambes, il se voit au miroir ; l'on ne peut être plus content de personne qu'il l'est de lui-même ; il s'est acquis une voix claire et délicate, et heureusement il parle gras² ; il a

1. *Retenu par le pied*. Excellent jeu de mots. *Retenu par le pied* se dit généralement de quelqu'un qui a mal au pied, qui a la goutte.

2. *Parler gras* ou *grasseyer*, c'est prononcer les *r* comme des *l*. Les élégants en France ont longtemps affecté d'éprouver de la difficulté à prononcer les *r*, qu'ils dénaturaient ou supprimaient complètement dans

un mouvement de tête, et je ne sais quel adoucissement dans les yeux, dont il n'oublie pas de s'embellir ; il a une démarche molle et le plus joli maintien qu'il est capable de se procurer ; il met du rouge, mais rarement¹, il n'en fait pas habitude. Il est vrai aussi qu'il porte des chausses et un chapeau, et qu'il n'a ni boucles d'oreilles ni collier de perles ; aussi ne l'ai-je pas mis dans le chapitre des femmes.

(*Caractères*, chap. XIII : *De la mode.*)

LES MANIES

Le fleuriste a un jardin dans un faubourg ; il y court au lever du soleil, et il en revient à son coucher. Vous le voyez planté et qui a pris racine au milieu de ses tulipes et devant la *Solitaire* : il ouvre de grands yeux, il frotte ses mains, il se baisse, il la voit de plus près, il ne l'a jamais vue si belle, il a le cœur épanoui de joie ; il la quitte pour l'*Orientalé*² ; de là il va à la *Veuve* ; il passe au *Drap d'or* ; de celle-ci à l'*Agathe* ; d'où il revient enfin à la *Solitaire*, où il se fixe, où il se lasse, où il s'assit³, où il oublie de diner : aussi est-elle⁴ nuancée, bordée, huilée, à pièces emportées⁵ ; elle a un beau vase⁶ ou un beau calice ; il la contemple, il l'admire ; Dieu et la nature sont

la prononciation. Iphis se félicite de ce que la nature le fait grasseyer ou de ce qu'il y est arrivé, à force d'étude.

1. *Mais rarement*. Cette maligne atténuation et celles qui vont suivre préparent le mot de la fin, qui semble encore un adoucissement et qui au contraire rend plus sanglante l'ironie de l'écrivain.

2. La *Solitaire*, l'*Orientalé*, la *Veuve*, etc., sont les noms de certaines variétés de tulipes.

3. *S'assit*. Cette forme existait au XVII^e siècle, concurremment avec la forme *s'assied*, qui est seule restée.

4. *Aussi est-elle*, c'est qu'en effet elle est.

5. *A pièces emportées*, découpée comme à l'emporte-pièce.

6. *Vase* (rare dans ce sens) est ici employé comme synonyme de *corolle*.

en tout cela ce qu'il n'admirer point : il ne va pas plus loin que l'oignon de sa tulipe, qu'il ne livrerait pas pour mille écus, et qu'il donnera pour rien, quand les tulipes seront négligées et que les œilletts auront prévalu. Cet homme raisonnable qui a une âme, qui a un culte et une religion, revient chez soi fatigué, affamé, mais fort content de sa journée : il a vu des tulipes.

Parlez à cet autre de la richesse des moissons, d'une ample récolte, d'une bonne vendange : il est curieux de fruits ; vous n'articulez pas, vous ne vous faites pas entendre. Parlez-lui de figues et de melons, dites que les poiriers rompent de fruit cette année, que les pêchers ont donné avec abondance ; c'est pour lui un idiome inconnu : il s'attache aux seuls pruniers, il ne vous répond pas. Ne l'entretenez pas même de vos pruniers : il n'a de l'amour que pour une certaine espèce ; toute autre que vous lui nommez le fait sourire et se moquer ; il vous mène à l'arbre, cueille artistement cette prune exquise ; il l'ouvre, vous en donne une moitié, et prend l'autre : « Quelle chair ! dit-il ; goûtez-vous cela¹ ? cela est-il divin ? voilà ce que vous ne trouverez pas ailleurs. » Et là-dessus ses narines s'enflent, il cache avec peine sa joie et sa vanité par quelques dehors de modestie. O l'homme divin, en effet ! homme qu'on ne peut jamais assez louer et admirer ! homme dont il sera parlé dans plusieurs siècles ! que je voie sa taille et son visage pendant qu'il vit ; que j'observe les traits et la contenance d'un homme qui seul entre les mortels possède une telle prune ! ...

*Diphile*² commence par un oiseau et finit par mille : sa maison n'en est pas égayée, mais empestée. La cour, la salle, l'escalier, le vestibule, les chambres, le cabinet, tout est volière ; ce n'est plus un ramage, c'est un va-

1. *Goûter*, apprécier la saveur.

2. On croit que La Bruyère a peint ici, sous le nom de Diphile, Jean de Santeul (1650-1697), chanoine de Saint-Victor, qui s'illustra par ses poésies latines, particulièrement par ses poésies religieuses.

carme : les vents d'automne et les eaux dans leurs plus grandes crues ne font pas un bruit si perçant et si aigu ; on ne s'entend non plus parler les uns les autres que dans ces chambres où il faut attendre, pour faire le compliment d'entrée, que les petits chiens aient aboyé. Ce n'est plus pour Diphile un agréable amusement ; c'est une affaire laborieuse, et à laquelle à peine il peut suffire. Il passe les jours, ces jours qui échappent et qui ne reviennent plus, à verser du grain et à nettoyer des ordures. Il donne pension à un homme qui n'a point d'autre ministère que de siffler des serins au flageolet, et de faire couver des *Canaries*¹. Il est vrai que ce qu'il dépense d'un côté, il l'épargne de l'autre, car ses enfants sont sans maîtres et sans éducation. Il se renferme le soir, fatigué de son propre plaisir, sans pouvoir jouir du moindre repos que ses oiseaux ne reposent, et que ce petit peuple, qu'il n'aime que parce qu'il chante, ne cesse de chanter. Il retrouve ses oiseaux dans son sommeil ; lui-même il est oiseau, il est huppé, il gazouille, il perche ; il rêve la nuit qu'il mue ou qu'il couve....

✗ Cet autre aime les insectes, il en fait tous les jours de nouvelles emplètes ; c'est surtout le premier homme de l'Europe pour les papillons ; il en a de toutes les tailles et de toutes les couleurs. Quel temps prenez-vous pour lui rendre visite ? il est plongé dans une amère douleur, il a l'humeur noire, chagrine, et dont toute la famille souffre² ; aussi a-t-il fait une perte irréparable. Approchez, regardez ce qu'il vous montre sur son doigt, qui n'a plus de vie et qui vient d'expirer : c'est une chenille, et quelle chenille !

(*Caractères*, chap. XIII : *De la mode*.)

1. *Canaries*, serins des îles Canaries. On écrit aujourd'hui *canaris*.

2. Un maniaque qui vit seul n'est que ridicule ; mais est-il chef de famille, il devient coupable, car sa manie a nécessairement des conséquences funestes pour ceux qui l'entourent. C'est ce que La Bruyère marque ici et un peu plus haut (*ce qu'il dépense d'un côté, il l'épargne de l'autre...* d'un trait vif et profond ; c'est ce que Molière a fait admirablement comprendre dans plusieurs de ses comédies (voir page 55, note 1).

LE TESTAMENT

Titius assiste à la lecture d'un testament avec des yeux rouges et humides, et le cœur serré de la perte de celui dont il espère recueillir la succession. Un article lui donne la charge¹, un autre les rentes de la ville², un troisième le rend maître d'une terre à la campagne; il y a une clause qui, bien entendue³, lui accorde une maison située au milieu de Paris, comme elle se trouve, et avec les meubles: son affliction augmente, les larmes lui coulent des yeux. Le moyen de les contenir? il se voit officier⁴, logé aux champs et à la ville, meublé de même; il se voit une bonne table et un carrosse: « *Y avait-il au monde un plus honnête homme que le défunt, un meilleur homme?* » Il y a un codicille⁵, il faut le lire: il fait *Mævius* légataire universel, et il renvoie *Titius* dans son faubourg, sans rentes, sans titre, et le met à pied⁶. Il essuie ses larmes: c'est à *Mævius* à s'affliger.

(*Caractères*, chap. XIV: *De quelques usages.*)

1. Certaines charges administratives et judiciaires se transmettaient par hérédité.

2. Rentes sur l'Hôtel de Ville de Paris. C'est à l'Hôtel de Ville que ceux qui plaçaient leur argent en le prêtant à l'État allaient toucher leurs rentes.

3. *Bien entendue*. Par ces mots La Bruyère veut faire comprendre que la clause prête à la discussion, qu'on peut l'interpréter, l'*entendre* de plusieurs façons. Naturellement, suivant *Titius*, la *bien entendre*, c'est l'*entendre* en sa faveur.

4. *Officier*, pourvu d'un office (voir la note 1).

5. *Codicille*, disposition ajoutée à un testament.

6. *Le met à pied*, en lui retirant le carrosse dont il croyait hériter.

FÉNELON

(1651-1715)

Né au château de Fénelon, dans le Périgord, en 1651, mort archevêque de Cambrai en 1715, François de Salignac de La Mothe-Fénelon, qui, parmi ses premiers ouvrages, avait composé un important *Traité de l'Education des filles*, fut nommé en 1689 précepteur du duc de Bourgogne, fils du grand Dauphin, et écrivit pour lui ses *Fables*, ses *Dialogues des morts* et probablement son *Télémaque*, où se trouvent bien des critiques indirectes du gouvernement de Louis XIV. La publication de ce dernier ouvrage, faite sans l'aveu de Fénelon (1699), acheva de lui aliéner l'esprit du roi; car celui-ci l'avait déjà, en 1697, relégué dans son diocèse, lors de la lutte que Fénelon soutint contre Bossuet pour la défense du *quiétisme*, doctrine religieuse qui fut condamnée par le pape en 1699. Dans les dernières années de sa vie, Fénelon écrivit, outre quelques opuscules politiques, le *Traité de l'Existence et des attributs de Dieu*, et la *Lettre à l'Académie ou Lettre sur les occupations de l'Académie française*, et l'on publia encore, après sa mort, ses *Dialogues sur l'éloquence*, qu'il doit avoir écrits dans la première partie de sa carrière littéraire.

PIUSSANCE UNIVERSELLE DE LA RAISON

C'est la raison qui fait qu'un sauvage du Canada pense beaucoup de choses comme les philosophes grecs et romains les ont pensées. C'est elle qui fait que les géomètres chinois ont trouvé à peu près les mêmes vérités que les Européens, pendant que ces peuples si éloignés étaient inconnus les uns aux autres. C'est elle qui fait qu'on juge, au Japon comme en France, que deux et deux font quatre; et il ne faut pas craindre qu'aucun peuple change jamais d'opinion là-dessus. C'est elle qui fait que les hommes pensent encore aujourd'hui sur divers points

comme on pensait il y a quatre mille ans. C'est elle qui donne des pensées uniformes aux hommes les plus jaloux et les plus irréconciliables entre eux : c'est elle par qui les hommes de tous les siècles et de tous les pays sont comme enchaînés autour d'un certain centre immobile, et qui les tient unis par certaines règles invariables, qu'on nomme les premiers principes¹, malgré les variations infinies d'opinions² qui naissent en eux de leurs passions, de leurs distractions et de leurs caprices, pour tous leurs autres jugements moins clairs. C'est elle qui fait que les hommes, tout dépravés qu'ils sont, n'ont point encore osé donner ouvertement le nom de vertu au vice, et qu'ils sont réduits à faire semblant d'être justes, sincères, modérés, bienfaisants, pour s'attirer l'estime les uns des autres.

On ne parvient point à estimer ce qu'on voudrait pouvoir estimer, ni à mépriser ce qu'on voudrait pouvoir mépriser. On ne peut forcer cette barrière éternelle de la vérité et de la justice. Le maître intérieur, qu'on nomme raison, le reproche intérieurement avec un empire absolu. Il ne le souffre pas, et il sait borner la folie la plus impudente des hommes. Après tant de siècles de règne effréné du vice, la vertu est encore nommée vertu, et elle ne peut être dépossédée de son nom par ses ennemis les plus brutaux et les plus téméraires.

De là vient que le vice, quoique triomphant dans le monde, est encore réduit à se déguiser sous le masque de l'hypocrisie ou de la fausse probité, pour s'attirer une estime qu'il n'ose espérer en se montrant à découvert. Ainsi, malgré toute son impudence, il rend un hommage

1. *Premiers principes.* On appelle ainsi des vérités indémontrables autant qu'indubitable et sur lesquelles repose tout l'édifice de la science. celle-ci par exemple qu'on appelle le principe de causalité ou de raison suffisante : tout phénomène est produit par une cause.

2. *Les variations infinies d'opinions* : c'est l'imagination, cédant elle-même à des influences fort diverses, qui entre alors en jeu. Voir, sur ce point, le morceau de Pascal que nous citons page 45.

forcé à la vertu, en voulant se parer de ce qu'elle a de plus beau pour recevoir les honneurs qu'elle se fait rendre. On critique, il est vrai, les hommes vertueux, et ils sont effectivement toujours répréhensibles en cette vie par leurs imperfections : mais les hommes les plus vicieux ne peuvent venir à bout d'effacer en eux l'idée de la vraie vertu. Il n'y a point encore eu d'homme sur la terre qui ait pu gagner, ni sur les autres, ni sur lui-même, d'établir dans le monde qu'il est plus estimable d'être trompeur que d'être sincère ; d'être emporté et malfaisant que d'être modéré et de faire du bien.

(*Traité de l'Existence et des attributs de Dieu*, I^{re} partie,
chap. xi.)

LE FANTASQUE¹

Qu'est-il donc arrivé de funeste à Mélanthe²? rien au dehors, tout au dedans. Ses affaires vont à souhait ; tout le monde cherche à lui plaire. Quoi donc ! c'est que sa rate fume³. Il se coucha hier les délices⁴ du genre humain ; ce matin on est honteux pour lui, il faut le cacher. En se levant, le pli d'un chausson lui a déplu ; toute la journée sera orageuse, et tout le monde en souffrira. Il fait peur, il fait pitié : il pleure comme un enfant, il rugit comme un lion. Une vapeur⁵ maligne et

1. L'élève de Fénelon, le duc de Bourgogne, avait un caractère fort difficile (voir page 108) : nul doute que son précepteur n'ait voulu lui présenter son portrait dans le caractère qu'on va lire.

2. *Mélanthe*, nom grec à la manière de ceux qu'emploie La Bruyère (*μελανθίς*, qui porte des fleurs noires, et, par extension : sombre).

3. *Sa rate fume*. On croyait que la rate était le siège d'une humeur appelée bile noire, qui dégageait des vapeurs ou fumées montant au cerveau, et d'où résultait ce que nous appelons encore la « mauvaise humeur ».

4. *Il se coucha hier* [étant] les délices du genre humain, allusion au surnom célèbre qui fut donné à l'empereur Titus.

5. Voir la note 5.

farouche trouble et noircit son imagination, comme l'encre de son écritoire barbouille ses doigts. N'allez pas lui parler des choses qu'il aimait le mieux il n'y a qu'un moment : par la raison qu'il les a aimées, il ne saurait plus les souffrir. Les parties de divertissement¹ qu'il a tant désirées lui deviennent ennuyeuses, il faut les rompre. Il cherche à contredire, à se plaindre, à piquer les autres; il s'irrite de voir qu'ils ne veulent point se fâcher. Souvent il porte ses coups en l'air, comme un taureau furieux qui, de ses cornes aiguisees, va se battre contre les vents. Quand il manque de prétexte pour attaquer les autres, il se tourne contre lui-même ; il se blâme, il ne se trouve bon à rien, il se décourage, il trouve fort mauvais qu'on veuille le consoler. Il veut être seul, et ne peut supporter la solitude. Il revient à la compagnie, et s'aigrît contre elle. On se tait, ce silence affecté le choque. On parle tout bas, il s'imagine que c'est contre lui. On parle tout haut, il trouve qu'on parle trop, et qu'on est trop gai pendant qu'il est triste. On est triste, cette tristesse lui paraît un reproche de ses fautes. On rit, il soupçonne qu'on se moque de lui. Que faire? Être aussi ferme et aussi patient qu'il est insupportable, et attendre en paix qu'il revienne demain aussi sage qu'il était hier. Cette humeur étrange s'en va comme elle vient. Quand elle prend, on dirait que c'est un ressort de machine qui se démonte tout à coup : il est comme on dépeint les possédés, sa raison est comme à l'envers; c'est la déraison elle-même en personne. Poussez-le, vous lui ferez dire en plein jour qu'il est nuit; car il n'y a plus ni jour ni nuit pour une tête démontée par caprice. Quelquefois il ne peut s'empêcher d'être étonné de ses excès et de ses fougues. Malgré son chagrin, il sourit des paroles extravagantes qui lui ont échappé. Mais quel moyen de prévoir ces orages et de conjurer la

1. *Les parties de divertissement*, les divertissements projetés et organisés à l'avance.

tempête. Il n'y en a aucun; point de bons almanachs pour prédire ce mauvais temps. Gardez-vous bien de dire : « Demain nous irons nous promener dans un tel jardin », l'homme d'aujourd'hui ne sera point celui de demain; celui qui vous promet maintenant disparaîtra tantôt : vous ne saurez plus où le prendre pour le faire souvenir de sa parole; en sa place, vous trouverez un je ne sais quoi qui n'a ni forme ni nom, qui n'en peut avoir, et que vous ne sauriez définir deux instants de suite de la même manière. Étudiez-le bien, puis dites-en tout ce qu'il vous plaira; il¹ ne sera plus vrai le moment d'après que vous l'aurez dit. Ce je ne sais quoi veut et ne veut pas; il menace, il tremble; il mêle des hauteurs ridicules avec des bassesses indignes. Il pleure, il rit, il badine, il est furieux. Dans sa fureur la plus bizarre et la plus insensée, il est plaisant, éloquent, subtil, plein de tours nouveaux, quoiqu'il ne lui reste pas seulement une ombre de raison. Prenez bien garde de ne lui rien dire qui ne soit juste, précis et exactement raisonnable : il saurait bien en prendre avantage, et vous donner adroitement le change; il passerait d'abord de son tort au vôtre, et deviendrait raisonnable pour le seul plaisir de vous convaincre que vous ne l'êtes pas. C'est un rien qui l'a fait monter jusques aux nues², mais ce rien, qu'est-il devenu? Il s'est perdu dans la mêlée; il n'en est plus question : il ne sait plus ce qui l'a fâché, il sait seulement qu'il se fâche, et qu'il veut se fâcher; encore même ne le sait-il pas toujours. Il s'imagine souvent que tous ceux qui lui parlent sont emportés, et que c'est lui qui se modère; comme un homme qui a la jaunisse croit que tous ceux qu'il voit sont jaunes, quoique le jaune ne soit que dans ses yeux. Mais peut-être qu'il épargnera certaines personnes auxquelles il doit plus qu'aux autres, et qu'il paraît aimer davantage. Non;

1. *Il*, cela.

2. *L'a fait monter jusques aux nues*, l'a mis hors de lui, l'a transporté de colère.

sa bizarrerie ne connaît personne, elle se prend sans choix à tout ce qu'elle trouve : le premier venu lui est bon pour se décharger; tout lui est égal, pourvu qu'il se fâche : il dirait des injures à tout le monde. Il n'aime plus les gens, il n'en est point aimé; on le persécute, on le trahit; il ne doit rien à qui que ce soit. Mais attendez un moment, voici une autre scène. Il a besoin de tout le monde; il aime, on l'aime aussi; il flatte, il s'insinue, il ensorcelle tous ceux qui ne pouvaient plus le souffrir; il avoue son tort, il rit de ses bizarreries, il se contrefait, et vous croiriez que c'est lui-même dans ses accès d'empottement, tant il se contrefait bien. Après cette comédie, jouée à ses propres dépens, vous croyez bien qu'au moins il ne fera plus le démoniaque¹. Hélas! vous vous trompez; il le fera encore ce soir, pour s'en moquer demain sans se corriger.

(Opuscules divers composés pour l'éducation du duc de Bourgogne, I).

DERNIERS CONSEILS DE MINERVE À TÉLÉMAQUE²

« Fils d'Ulysse, écoutez-moi pour la dernière fois; je n'ai instruit aucun mortel avec autant de soin que vous; je vous ai mené par la main au travers des naufrages, des terres inconnues, des guerres sanglantes, et de tous les maux qui peuvent éprouver le cœur de l'homme. Je vous ai montré, par des expériences sensibles, les vraies et les

1. *Démoniaque*, homme qui n'est plus maître de lui et semble possédé par le démon.

2. Minerve, sous les traits du sage Mentor, a guidé Télémaque dans ses voyages à la recherche de son père Ulysse. Mais la déesse, sachant enfin que ce dernier est rentré dans Ithaque, reprend ses traits véritables, et, en se faisant reconnaître du jeune prince, lui adresse ses derniers conseils. Est-il besoin d'ajouter que, dans tout ce passage, il faut entendre que c'est Fénelon qui parle, à l'adresse de son jeune élève, le duc de Bourgogne.

fausses maximes, par lesquelles on peut régner. Vos fautes ne vous ont pas été moins utiles que vos malheurs ; car quel est l'homme qui peut gouverner sagement s'il n'a jamais souffert, et s'il n'a jamais profité des souffrances où ses fautes l'ont précipité ?

« Vous avez rempli, comme votre père, les terres et les mers de vos tristes aventures. Allez, vous êtes maintenant digne de marcher sur ses pas. Il ne vous reste plus qu'un court et facile trajet jusqu'à Ithaque, où il arrive dans ce moment : combattez avec lui ; obéissez-lui comme le moindre de ses sujets ; donnez-en l'exemple aux autres...

« Lorsque vous régnerez, mettez toute votre gloire à renouveler l'âge d'or ; écoutez tout le monde ; croyez peu de gens ; gardez-vous bien de vous croire trop vous-même ; craignez de vous tromper, mais ne craignez jamais de laisser voir aux autres que vous avez été trompé.

« Aimez les peuples ; n'oubliez rien pour en être aimé. La crainte est nécessaire quand l'amour manque ; mais il la faut toujours employer à regret, comme les remèdes les plus violents et les plus dangereux.

« Considérez toujours de loin toutes les suites de ce que vous voudrez entreprendre ; prévoyez les plus terribles inconvénients, et sachez que le vrai courage consiste à envisager tous les périls, et à les mépriser quand ils deviennent nécessaires. Celui qui ne veut pas les voir n'a pas assez de courage pour en supporter tranquillement la vue : celui qui les voit tous, qui évite ceux qu'on peut éviter, et qui tente les autres sans s'émouvoir, est le seul sage et magnanime.

« Fuyez la mollesse, le faste, la profusion ; mettez votre gloire dans la simplicité ; que vos vertus et vos bonnes actions soient les ornements de votre personne et de votre palais ; qu'elles soient la garde qui vous environne, et que tout le monde apprenne de vous en quoi consiste le vrai bonheur. N'oubliez jamais que les rois ne règnent point pour leur propre gloire, mais pour le bien

des peuples. Les biens qu'ils font s'étendent jusque dans les siècles les plus éloignés : les maux qu'ils font se multiplient de génération en génération, jusqu'à la postérité la plus reculée. Un mauvais règne fait quelquefois la calamité de plusieurs siècles.

« Surtout soyez en garde contre votre humeur¹ : c'est un ennemi que vous porterez partout avec vous jusqu'à la mort ; il entrera dans vos conseils, et vous trahira si vous l'écoutez. L'humeur fait perdre les occasions les plus importantes : elle donne des inclinations et des aversions d'enfant, au préjudice des plus grands intérêts ; elle fait décider les plus grandes affaires par les plus petites raisons ; elle obscurcit tous les talents, rabaisse le courage, rend un homme inégal, faible, vif et insupportable. Défiez-vous de cet ennemi.

« Craignez les dieux, ô Télémaque : cette crainte est le plus grand trésor du cœur de l'homme ; avec elle vous viendront la sagesse, la justice, la paix, la joie, les plaisirs purs, la vraie liberté, la douce abondance, la gloire sans tache. »

(*Télémaque*, livre XVIII.)

1. *Votre humeur* : votre caractère capricieux, funtasque (voir la note 1 de la page 84).

FONTENELLE

(1657-1757)

Né à Rouen en 1657, mort en 1757, Bernard Le Bovier de Fontenelle, qui était neveu de Corneille, débuta par d'assez fades productions en vers et en prose. Il réussit mieux quand il tenta de faire connaître au public les lois de l'astronomie et les découvertes des savants dans ses *Entretiens sur la pluralité des mondes* (1686), et surtout dans les *Eloges des académiciens*, qu'il composa comme secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, et qui sont un modèle tout ensemble de finesse, d'aisance et de clarté. Recherché dans les sociétés les plus délicates du temps pour l'agrément de sa conversation, Fontenelle passa à juste titre pour un homme d'un esprit brillant, mais d'un cœur sec et dénué de toute passion généreuse.

LA DENT D'OR

Assurons-nous bien du fait avant que de nous inquiéter de la cause. Il est vrai que cette méthode est bien lente pour la plupart des gens, qui courent naturellement à la cause et passent par-dessus la vérité du fait ; mais enfin nous éviterons le ridicule d'avoir trouvé la cause de ce qui n'est point.

Ce malheur arriva si plaisamment, sur la fin du siècle passé, à quelques savants d'Allemagne, que je ne puis m'empêcher d'en parler ici.

En 1593, le bruit courut que, les dents étant tombées à un enfant de Silésie âgé de sept ans, il lui en était venu une d'or à la place d'une de ses grosses dents. Horstius, professeur en médecine¹ dans l'Université de Helmstad²,

1. Erreur. Horst (en latin Horstius) était professeur de droit, et non de médecine (1548-1618).

2. Ville du duché de Brunswick, dont l'université, fondée en 1575, fut supprimée en 1809.

écrivit en 1595 l'histoire de cette dent, et prétendit qu'elle était en partie naturelle, en partie miraculeuse, et qu'elle avait été envoyée de Dieu à cet enfant pour consoler les chrétiens affligés par les Turcs. Figurez-vous quelle consolation et quel rapport de cette dent aux chrétiens ni aux Turcs¹! En la même année, afin que cette dent d'or ne manquât pas d'historiens, Rullandus² en écrit encore l'histoire. Deux ans après, Ingolsteterus³, autre savant, écrit contre le sentiment que Rullandus avait de la dent d'or, et Rullandus fait aussitôt une belle et docte réplique. Un autre grand homme, nommé Libavius⁴, ramasse tout ce qui avait été dit de la dent et y ajoute son sentiment particulier. Il ne manquait autre chose à tant de beaux ouvrages, sinon qu'il fût vrai que la dent était d'or. Quand un orfèvre l'eut examinée, il se trouva que c'était une feuille d'or appliquée à la dent avec beaucoup d'adresse; mais on commença par faire des livres, et puis on consulta l'orfèvre.

Rien n'est plus naturel que d'en faire autant sur toutes sortes de matières.... De grands physiciens ont fort bien trouvé pourquoi les lieux souterrains sont chauds en hiver et froids en été. De plus grands physiciens ont trouvé depuis peu que cela n'était pas.

Les discussions historiques sont encore plus susceptibles de cette sorte d'erreur. On raisonne sur ce qu'ont dit les historiens; mais ces historiens n'ont-ils été ni passionnés, ni crédules, ni mal instruits, ni négligents? Il en faudrait trouver un qui eût été spectateur de toutes choses, indifférent et appliqué.

(*Histoire des oracles*, I^e dissertation, chap. iv.)

1. Ni s'explique par l'intention négative de la phrase, qui veut dire: il n'y avait point de rapport de cette dent aux chrétiens ni aux Turcs.

2. Ruland (1552-1611), médecin et chimiste.

3. Inconnu. Un certain Ingolsteter, ami des lettres et lui-même écrivain, vécut au XVII^e siècle.

4. Libavius (mort en 1616), professeur de médecine à Halle.

CARACTÈRE DE NEWTON¹

M. Newton était né fort doux et avec un grand amour pour la tranquillité. Il aurait mieux aimé être inconnu que de voir le calme de sa vie troublé par ces orages littéraires, que l'esprit et la science attirent à ceux qui s'élèvent trop. On voit, par une de ses lettres, que son *Traité d'Optique* étant prêt à imprimer², des objections prématuées qui s'élevèrent lui firent abandonner alors ce dessein. « Je me reprochais, dit-il, mon imprudence de perdre une chose aussi réelle que le repos, pour courir après une ombre³. » Mais cette ombre ne lui a pas échappé dans la suite, il ne lui en a pas coûté son repos qu'il estimait tant, et elle a eu pour lui autant de réalité que ce repos même.

Un caractère doux promet naturellement de la modestie, et on atteste que la sienne s'est toujours conservée sans altération, quoique tout le monde fût conjuré contre elle⁴. Il ne parlait jamais ou de lui ou des autres ; il n'agissait jamais d'une manière à faire soupçonner aux observateurs les plus malins⁵ le moindre sentiment de vanité. Il est vrai qu'on lui épargnait assez le soin de se faire valoir⁶ ;

1. Isaac Newton (1642-1727), illustre savant anglais. Par l'importance de ses découvertes en mathématiques, en astronomie, en physique, Newton, qui écrivit aussi sur la philosophie, la théologie et l'histoire, mérite d'être considéré comme l'un des plus grands génies qui honorent l'humanité.

2. Le *Traité d'optique* parut en 1704. — *Prêt à être imprimé* nous semblerait aujourd'hui plus correct.

3. *Une ombre*, la gloire. On peut trouver ici la timidité de Newton excessive : car si c'est un devoir pour le savant que d'être modeste, c'en est un autre que de publier, dans l'intérêt de la science, les vérités qu'il croit avoir découvertes. — Il est vrai d'autre part que les querelles entre savants, au XVII^e et au XVIII^e siècle, allèrent souvent jusqu'à des excès qui nous étonneraient aujourd'hui et qui étaient bien faits pour inspirer quelque crainte à un esprit naturellement ami du repos.

4. *Fût conjuré contre elle* : il semblait que tout le monde s'entendit pour le louer suivant ses mérites.

5. *Malins*, malintentionnés.

6. *Le soin de se faire valoir*. Il n'avait pas besoin de publier lui-même ses mérites, puisqu'il les entendait vanter partout.

mais combien d'autres n'auraient pas laissé de prendre¹ encore un soin dont on se charge si volontiers, et dont il est si difficile de se reposer sur personne? Combien de grands hommes généralement applaudis ont gâté le concert de leurs louanges en y mêlant leurs voix!

Il était simple, affable, toujours de niveau avec tout le monde. Les génies de premier ordre ne méprisent point ce qui est au-dessous d'eux, tandis que les autres méprisent même ce qui est au-dessus. Il ne se croyait dispensé ni par son mérite, ni par sa réputation, d'aucun des devoirs du commerce ordinaire de la vie; nulle singularité ni naturelle ni affectée; il savait n'être, dès qu'il le fallait, qu'un homme du commun.

Quoiqu'il fût attaché à l'Église anglicane, il n'eût pas persécuté les non-conformistes² pour les y ramener. Il jugeait les hommes par les mœurs, et les vrais non-conformistes étaient pour lui les vicieux et les méchants. Ce n'est pas cependant qu'il s'en tint à la religion naturelle³: il était persuadé de la révélation, et, parmi les livres de toute espèce qu'il avait sans cesse entre les mains, celui qu'il lisait le plus assidûment était la Bible.

L'abondance⁴ où il se trouvait, et par⁵ un grand patrimoine et par son emploi⁶, augmentée encore par la sage simplicité de sa vie, ne lui offrait pas inutilement les moyens de faire du bien. Il ne croyait pas que donner par son testament, ce fût donner; aussi n'a-t-il point laissé de

1. *N'auraient pas laissé de prendre*, auraient pris malgré cela.

2. *Les non-conformistes*. On appelle ainsi ceux qui, en Angleterre, ne suivent pas la religion anglicane, sorte de protestantisme qui comporte un épiscopat, et qui est la religion dominante dans ce pays. — Les non-conformistes furent plusieurs fois persécutés durant le cours de la vie de Newton.

3. *La religion naturelle*: celle qui croit à l'existence de Dieu, sans croire que Dieu se soit révélé à une nation élue pour en faire la dépositaire de sa loi et lui commettre le soin de la répandre; celle par conséquent qui rejette tous les symboles particuliers sur lesquels reposent les religions constituées, catholicisme, protestantisme, judaïsme, etc.

4. *L'abondance*, l'opulence.

5. *Par*, à cause, en raison de.

6. *Son emploi*: il était directeur de la Monnaie.

testament, et il s'est dépouillé toutes les fois qu'il a fait des libéralités ou à ses parents, ou à ceux qu'il savait dans quelque besoin. Les bonnes actions qu'il a faites dans l'une et l'autre espèce n'ont été ni rares, ni peu considérables. Quand la bienséance exigeait de lui, en certaines occasions, de la dépense et de l'appareil, il était magnifique¹ sans aucun regret, et de très bonne grâce. Hors de là, tout ce faste, qui ne paraît quelque chose de grand qu'aux petits caractères, était sévèrement retranché, et les fonds réservés à des usages plus solides. Ce serait effectivement un prodige qu'un esprit accoutumé aux réflexions, nourri de raisonnements, et en même temps amoureux de cette vaine magnificence.

(*Éloges des académiciens de l'Académie royale des sciences, morts depuis l'an 1699 : Éloge de M. Newton.*)

1. *Magnifique*, qui agit avec grandeur (*magnificus*).

MASSILLON

(1663-1742)

Né à Hyères en 1663, mort en 1742 évêque de Clermont, l'oratorien Massillon a mérité par ses *Sermons* d'être mis au nombre de nos meilleurs prédicateurs. Bien inférieur à Bos-suet et même à Bourdaloue, il est du moins remarquable par l'abondance — excessive, serait-on quelquefois tenté de dire — de sa dialectique et l'élégance soutenue de son style. On cite particulièrement ceux de ses sermons qui composent le *Petit Carême*, prêché devant le jeune roi Louis XV, et, parmi ses *Oraisons funèbres*, celle de Louis XIV.

A CEUX QUI RECHERCHENT TROP AVIDEMENT LES AMUSEMENTS

Venez nous dire qu'il y a bien des moments vides dans la journée, qu'il faut savoir s'amuser et passer le temps à quelque chose. Il y a bien des moments vides dans la journée! mais c'est là votre crime de les laisser dans ce vide affreux; les jours du juste sont toujours pleins. Des moments vides dans la journée! Mais tous vos devoirs sont-ils remplis? Vos maisons sont-elles réglées, vos enfants instruits, les affligés secourus, les pauvres visités, les soins de vos dignités et de vos places¹ acquittés, les œuvres de la piété accomplies, les prières terminées, les lectures saintes finies? Le temps est si court, vos obligations si infinies, et vous pouvez encore trouver tant de moments vides dans la journée!...

Mais on est trop heureux, dites-vous, de savoir s'amuser innocemment et passer le temps à quelque

1. *Les soins de vos dignités et de vos places*, les soins, les soucis, les travaux auxquels vos dignités et vos fonctions vous obligent

chose. Mais que savez-vous si tout votre temps n'est pas déjà passé, et si vous ne touchez point au moment fatal où l'éternité commence? Mais votre temps vous appartient-il, pour en disposer à votre gré? Mais le temps passe lui-même si rapidement, et faut-il tant d'amusement pour l'aider à passer encore plus vite? Mais le temps ne vous est-il donné pour rien de sérieux, rien de grand, rien d'éternel, rien de digne de l'élévation et de la destinée de l'homme? Et le chrétien et l'héritier du ciel n'est-il sur la terre que pour s'amuser?

Mais n'y a-t-il pas, ajoutez-vous, des délassemens innocents dans la vie? Il y en a, j'en conviens; mais les délassemens supposent les peines et les soins qui les ont précédés; et toute votre vie n'est qu'un délassemement perpétuel; mais¹ les délassemens sont permis à ceux qui, après avoir rempli tous leurs devoirs, sont obligés d'accorder quelques moments de relâche à la faiblesse humaine; mais vous, si vous avez besoin de vous délasser, c'est de la continuité de vos plaisirs et de vos délassemens mêmes.

(Carême. — Sur l'emploi du temps, 1^{re} partie.)

L'AFFABILITÉ

L'affabilité est comme le caractère inséparable et la plus sûre marque de la grandeur....

En effet, on est moins touché de son élévation quand

1. On a remarqué sans doute le grand nombre de ces *mais* qui précèdent chacune des réponses de l'orateur aux objections qu'il prévoit et que d'ailleurs il indique aussi par la conjonction *mais* (1^e *mais* on est trop heureux, dites-vous...; 2^e *mais* n'y a-t-il pas, ajoutez-vous...). C'est en effet un des caractères de l'éloquence de Massillon d'abuser de ces développements chaleureux à la vérité, mais d'un procédé un peu facile, et qui se reprennent ainsi plusieurs fois de suite à un même tour.

on est né pour être grand : quiconque est ébloui de ce degré éminent où la naissance et la fortune l'ont placé, c'est-à-dire qu'il n'était pas fait¹ pour monter si haut. Les plus hautes places sont toujours au-dessous des grandes âmes; rien ne les enflle et ne les éblouit, parce que rien n'est plus haut qu'elles.

La fierté prend donc sa source dans la médiocrité, ou n'est plus qu'une ruse qui la cache; c'est une preuve certaine qu'on perdrat en se montrant de trop près; on couvre de la fierté des défauts et des faiblesses que la fierté trahit et manifeste elle-même; on fait de l'orgueil le supplément, si j'ose parler ainsi, du mérite, et on ne sait pas que le mérite n'a rien qui lui ressemble moins que l'orgueil.

Aussi les plus grands hommes et les plus grands rois ont toujours été les plus affables : une simple femme thécuite² venait exposer simplement à David ses chagrins domestiques; et si l'éclat du trône était tempéré par l'affabilité du souverain, l'affabilité du souverain relevait l'éclat et la majesté du trône....

Il y a dans l'affabilité une sorte de confiance en soi-même qui sied bien aux grands, qui fait qu'on ne craint point de s'avilir en s'abaissant, et qui est comme une espèce de valeur et de courage pacifique; c'est être faible et timide que d'être inaccessible et fier.

(*Petit Carême : Sermon pour le 4^e dimanche,
1^{re} partie.*)

1. La phrase paraît peu régulière, parce que *c'est-à-dire* est généralement pris comme une locution adverbiale; mais elle paraîtra tout à fait correcte, si l'on pense que *c'est-à-dire* équivaut exactement à « il y a à dire, on peut dire ».

2. Thécuite, de la ville palestinienne de Thécua. L'épisode rappelé par Massillon est raconté au chapitre XIV du second livre de *Samuel*.

LE SAGE

(1668-1747)

Alain-René Lesage est né à Sarzeau¹ en 1668 et mort à Boulogne-sur-Mer en 1747. Il obtint son premier succès en 1707 avec la petite comédie de *Crispin rival de son maître*, et donna la même année un roman, imité de l'espagnol, *le Diable boiteux*. Ses deux chefs-d'œuvre sont la comédie de *Turcaret ou le Financier* (1709) et l'*Histoire de Gil Blas de Santillane* (1715-1724-1755), le plus célèbre de nos romans de mœurs.

LE CLIENT DU DOCTEUR SANGRADO

Je² servis pendant trois mois le licencié³ Sédillo sans me plaindre des mauvaises nuits qu'il me faisait passer. Au bout de ce temps-là il tomba malade. La fièvre le prit; et avec le mal qu'elle lui causait il sentit irrriter⁴ sa goutte. Pour la première fois de sa vie, qui avait été longue, il eut recours aux médecins. Il demanda le docteur Sangrado, que tout Valladolid⁵ regardait comme un Hippocrate⁶.... J'allai donc chercher ce docteur; je l'amenai au logis. C'était un grand homme sec et pâle,

1. *Sarzeau*, aujourd'hui chef-lieu de canton du département du Morbihan.

2. *Je*. C'est Gil Blas, le héros du livre, qui parle : il est en ce moment au service du chanoine Sédillo. — Gil Blas, Sédillo, Sangrado, etc., sont d'ailleurs tous des personnages imaginaires.

3. *Licencié*, théologien pourvu du second des grades universitaires, la *licence*. — Le nom de ce grade vient de ce qu'il conférait la permission d'enseigner (*licentia docendi*).

4. *Irriter*. *S'irriter* serait ici plus correct ; mais voir encore page 57, note 1.

5. *Valladolid*, ville d'Espagne, capitale de la province du même nom, à 154 kilomètres nord de Madrid : le licencié Sédillo y demeurait.

6. *Hippocrate*, célèbre médecin grec qui vivait au v^e siècle avant l'ère chrétienne, et dont le nom est devenu proverbial.

et qui, depuis quarante ans pour le moins, occupait le ciseau des Parques¹. Ce savant médecin avait l'extérieur grave, il pesait ses discours et donnait de la noblesse à ses expressions. Ses raisonnements paraissaient géométriques² et ses opinions fort singulières.

* Après avoir observé mon maître, il lui dit d'un air doctoral : « Il s'agit ici de suppléer au défaut³ de la transpiration arrêtée. D'autres, à ma place, ordonneraient sans doute des remèdes salins, urinieux, volatils⁴, et qui, pour la plupart, participent du soufre ou du mercure; mais les purgatifs et les sudorifiques sont des drogues pernicieuses et inventées par des charlatans; toutes les préparations chimiques ne semblent faites que pour nuire. J'emploie des moyens plus simples et plus sûrs. A quelle nourriture, continua-t-il, êtes-vous accoutumé? — Je mange ordinairement, répondit le chanoine, des bisques⁵ et des viandes succulentes. — Des bisques et des viandes succulentes! s'écria le docteur avec surprise. Ah! vraiment, je ne m'étonne plus si vous êtes malade! Les mets délicieux sont des plaisirs empoisonnés; ce sont des pièges que la volupté tend aux hommes pour les faire périr plus sûrement. Il faut que vous renonciez aux aliments de bon goût⁶; les plus fades sont les meilleurs pour la santé. Comme le sang est insipide, il veut des mets qui tiennent de sa nature⁷. Et buvez-vous du vin?

1. Les *Parques*, divinités de la mythologie latine, présidaient à la destinée des hommes, en leur faisant leur *part*. L'une d'elles coupait avec des ciseaux le fil, représentation symbolique de la vie de chaque homme, que ses deux sœurs dévidaient et filaient.

2. *Géométriques*, aussi rigoureux et, par conséquent, aussi irréfutables que la démonstration d'un théorème de géométrie.

3. *Défaut*, manque.

4. *Salins, urinieux, volatils*. Dans l'ancienne médecine, ces termes désignaient les acides ou alcalins, les corps ammoniacaux, l'ammoniaque pure ou alcali volatil.

5. *Bisques*, potages formés d'une purée d'écrevisses.

6. *De bon goût*, d'un goût relevé; c'est le contraire de *fade*.

7. Nous n'avons pas besoin de dire que les théories scientifiques du docteur Sangrado sont entièrement fantaisistes.

ajouta-t-il. — Oui, dit le licencié, du vin trempé¹. — Oh ! trempé tant qu'il vous plaira, reprit le médecin. Quel dérèglement ! voilà un régime épouvantable ! Il y a longtemps que vous devriez être mort. Quel âge avez-vous ? — J'entre dans ma soixante-neuvième année, répondit le chanoine. — Justement, répliqua le médecin ; une vieillesse anticipée² est toujours le fruit de l'intempérance. Si vous n'eussiez bu que de l'eau claire toute votre vie, et que vous vous fussiez contenté d'une nourriture simple, de pommes cuites, par exemple, de pois ou de fèves, vous ne seriez pas présentement tourmenté de la goutte, et tous vos membres feraient encore facilement leurs fonctions. Je ne désespère pas toutefois de vous remettre sur pied, pourvu que vous vous abandonniez à mes ordonnances. » Le licencié, tout friand³ qu'il était, promit de lui obéir en toutes choses.

Alors Sangrado m'envoya chercher un chirurgien qu'il me nomma, et fit tirer à mon maître six bonnes palettes⁴ de sang, pour commencer à suppléer au défaut de la transpiration. Puis il dit au chirurgien : « Maître Martin Onez, revenez dans trois heures en faire autant, et demain vous recommencerez. C'est une erreur de penser que le sang soit nécessaire à la conservation de la vie : on ne peut trop saigner un malade⁵. Comme il n'est obligé à aucun mouvement ou exercice considérable, et qu'il n'a rien à faire que de ne point mourir, il ne lui faut pas

1. *Trempé* (*temperatus*, participe passif de *temperare*, mélanger), mélangé d'eau.

2. *Une vieillesse anticipée*. Le sérieux de Sangrado a quelque chose de comique : on ne peut vraiment taxer de *vieillesse anticipée* l'état maladif d'un vieillard de soixante-huit ans.

3. *Friand*, qui aime la bonne chère. Le mot s'emploie aussi en parlant des mets eux-mêmes dans le sens de fin, délicat, agréable à manger. On le rattache étymologiquement au verbe *frire*, de quelque façon qu'on puisse expliquer la déduction des sens.

4. *Palette*, petite écuelle où l'on recevait le sang de ceux qu'on saignait, et, par suite, contenance de cette écuelle.

5. Voir la note 7 de la page précédente.

plus de sang pour vivre qu'à un homme endormi ; la vie, dans tous les deux, ne consiste que dans le pouls et dans la respiration. » Le bon chanoine, s'imaginant qu'un si grand médecin ne pouvait faire de faux raisonnements, se laissa saigner sans résistance. Lorsque le docteur eut ordonné de fréquentes et copieuses saignées, il dit qu'il fallait aussi donner au chanoine de l'eau chaude à tout moment, assurant que l'eau bue en abondance pouvait passer pour le véritable spécifique¹ contre toutes sortes de maladies. Il sortit ensuite, en disant d'un air de confiance, à la dame Jacinte² et à moi, qu'il répondait de la vie du malade si on le traitait de la manière qu'il venait de prescrire. La gouvernante, qui jugeait peut-être autrement que lui de sa méthode³, protesta qu'on la suivrait avec exactitude. En effet, nous mêmes promptement de l'eau chauffer ; et comme le médecin nous avait recommandé sur toutes choses de ne la point épargner, nous en fîmes d'abord boire à mon maître deux ou trois pintes⁴ à longs traits. Une heure après, nous réitérâmes ; puis, retournant encore de temps en temps à la charge, nous versâmes dans son estomac un déluge d'eau. D'un autre côté, le chirurgien nous secondant par la quantité de sang qu'il tirait, nous réduisîmes, en moins de deux jours, le vieux chanoine à l'extrémité....

Comme il rendait les derniers soupirs, le médecin parut, et demeura un peu sot⁵, malgré l'habitude qu'il

1. *Spécifique*, remède exactement approprié à une certaine maladie, et la guérissant constamment : ainsi le quinquina est le spécifique de la fièvre.

2. *Jacinte*, gouvernante du licencié.

3. *Autrement que lui de sa méthode*. Exemple d'un genre de plaisanterie cruelle et dissimulée, qui n'est pas rare chez Le Sage. Il veut faire entendre que Jacinte mettait d'autant plus d'empressement à exécuter les ordres de Sangrado, qu'elle se doutait bien qu'un pareil traitement amènerait rapidement la mort du licencié : car elle savait qu'elle hériterait d'une grande partie de la fortune de son maître.

4. *Pinte*, ancienne mesure de capacité, qui valait 0 litre 931.

5. *Sot*, confus, interdit.

avait de dépêcher ses malades. Cependant, loin d'imputer la mort du chanoine à la boisson et aux saignées, il sortit en disant d'un air froid qu'on ne lui avait pas tiré assez de sang ni fait boire assez d'eau chaude¹.

L'exécuteur de la haute médecine², je veux dire le chirurgien, voyant aussi qu'on n'avait plus besoin de son ministère, suivit le docteur Sangrado, l'un et l'autre disant que dès le premier jour ils avaient condamné le licencié. Effectivement, ils ne se trompaient presque jamais quand ils portaient un pareil jugement.

(*Histoire de Gil Blas de Santillane,*
livre II, chap. II.)

1. *Pas tiré assez de sang ni fait boire assez d'eau chaude.* Sangrado expliquera lui-même plus tard à Gil Blas, devenu son valet, puis son disciple, que tout le secret de l'art de guérir réside dans la constante prescription de l'eau abondamment absorbée et de la saignée fréquente : ce médecin est le type de ces esprits que leur étroitesse rend aveuglément systématiques, mais qui sont d'ailleurs probes et sincères. Par ce dernier point il diffère assez notablement des médecins de Molière, qui paraissent en général être des charlatans plus effrontés encore que sots.

2. *L'exécuteur de la haute médecine*, expression plaisamment funèbre, qui est employée ici par allusion au nom d'« exécuteur des hautes œuvres de la justice », qu'on donne souvent au bourreau.

D'AGUESSEAU

(1668-1751)

Né en 1668, à Limoges, où son père était intendant, mort en 1751, Henri-François D'Aguesseau fut nommé en 1690 avocat général au Parlement de Paris, et devint chancelier en 1717. Par deux fois, en 1718 et en 1722, l'indépendance de son caractère le fit disgracier; par deux fois, en 1720 et en 1737, il se vit restituer l'administration suprême de la justice. Il reste, au même titre qu'un L'Hôpital, un Mathieu Molé, un Omer Talon (il descendait de celui-ci par sa mère), l'honneur de l'ancienne magistrature française. On a de lui, avec des *Lettres* et des *Instructions à ses enfants*, des *Discours* et des *Mercuriales*¹. D'Aguesseau est un orateur d'une élégance et d'une gravité un peu froides, mais ennemi de l'emphase et de la déclamation.

IDÉE DU MAGISTRAT PARFAIT

Heureux le magistrat qui, successeur de la dignité de ses pères², l'est encore plus de leur sagesse; qui, fidèle comme eux à tous ses devoirs, attaché inviolablement à son état, vit content de ce qu'il est, et ne désire que ce qu'il possède!

Persuadé que l'état le plus heureux pour lui est celui dans lequel il se trouve, il met toute sa gloire à demeurer ferme et inébranlable dans le poste que la république³ lui a confié : content de lui obéir, c'est pour elle qu'il combat, et non pour lui-même. C'est à elle de choisir la place dans laquelle elle veut recevoir ses services; il saura tou-

1. *Mercuriales*, discours prononcés dans les séances solennelles (appelées également mercuriales, parce qu'elles avaient lieu le mercredi) que les parlements tenaient après Pâques et à la Saint-Martin.

2. *De ses pères*. Les charges de judicature s'achetaient moyennant un droit annuel qui en assurait la propriété héréditaire.

3. *La république*, l'Etat (*res publica*).

jours la remplir dignement. Convaincu qu'il n'en est point qui ne soit glorieuse dès le moment qu'elle a pour objet le salut de la patrie, il respecte son état et le rend respectable. Prêtre de la justice, il honore son ministère autant qu'il en est honoré. Il semble que sa dignité croisse avec lui, et qu'il n'y ait point de places qui ne soient grandes aussitôt qu'il les occupe; il les transmet à ses successeurs, plus illustres et plus éclatantes qu'il ne les a reçues de ceux qui l'ont précédé; et son exemple apprend aux hommes qu'on accuse souvent la dignité lorsqu'on ne devrait accuser que la personne; et que, dans quelque place que se trouve l'homme de bien, la vertu ne souffrira jamais qu'il y soit sans éclat. Si ses paroles sont impuissantes, ses actions seront efficaces; et si le ciel refuse aux unes et aux autres le succès qu'il pouvait en attendre, il donnera toujours au genre humain le rare, l'utile, le grand exemple d'un homme content de son état, qui se roidit, par un généreux effort, contre le torrent de son siècle. Le mouvement qui le pousse de toutes parts ne sert qu'à l'affermir dans le repos, et à le rendre plus immobile dans le centre du tourbillon qui l'environne.

Toujours digne d'une fonction plus éclatante par la manière dont il remplit la sienne, il la mérite encore plus par la crainte qu'il a d'y parvenir. Il n'a point d'autre protecteur que le public; la voix du peuple le présente au prince; souvent la faveur ne le choisit pas, mais la vertu le nomme toujours¹.

Bien loin de se plaindre alors de l'injustice qu'on lui a faite, il se contente de souhaiter que la république trouve un grand nombre de sujets plus capables que lui de la servir utilement: et, dans le temps que ceux qui lui ont

1. Entendez: il n'est pas toujours choisi pour occuper des places, qui souvent sont données à la faveur plus qu'au mérite; mais il est toujours du nombre de ceux que leurs vertus faisaient désigner comme les plus dignes de les remplir.

été préférés rougissent des faveurs de la fortune, il applaudit le premier à leur élévation, et il est le seul qui ne se croie pas digne d'une place que ses envieux même lui destinaient en secret.

Aussi simple que la vérité, aussi sage que la loi, aussi désintéressé que la justice, la crainte d'une fausse honte n'a pas plus de pouvoir sur lui que le désir d'une fausse gloire : il sait qu'il n'a pas été revêtu du sacré caractère du magistrat pour plaire aux hommes, mais pour les servir, et souvent malgré eux-mêmes ; que le zèle gratuit d'un bon citoyen doit aller jusqu'à négliger, pour sa patrie, le soin de sa propre réputation ; et qu'après avoir tout sacrifié à sa gloire, il doit être prêt à sacrifier, s'il le faut, sa gloire même à la justice. Incapable de vouloir s'élever aux dépens de ses confrères, il n'oublie jamais que tous les magistrats ne doivent se considérer que comme autant de rayons différents, toujours faibles, quelque lumineux qu'ils soient par eux-mêmes, lorsqu'ils se séparent les uns des autres ; mais toujours éclatants, quelque faibles qu'ils soient séparément, lorsque, réunis ensemble, ils forment par leur concours ce grand corps de lumière qui réjouit la justice et qui fait trembler l'iniquité.

Les autres ne vivent que pour leurs plaisirs, pour leur fortune, pour eux-mêmes : le parfait magistrat ne vit que pour la république. Exempt des inquiétudes que donne au commun des hommes le soin de leur fortune particulière, tout est en lui consacré à la fortune publique : ses jours, parfaitement semblables les uns aux autres, ramènent tous les ans les mêmes occupations avec les mêmes vertus ; et, par une heureuse uniformité, il semble que toute sa vie ne soit que comme un seul et même moment, dans lequel il se possède tout entier, pour se sacrifier tout entier à sa patrie.

(*Mercuriales, I : L'amour de son état.*)

SAIN T-SIMON

(1675-1755)

Louis de Rouvray, duc de Saint-Simon, né à Versailles en 1675, mort en 1755, ne put, malgré la noblesse de sa naissance et l'élévation de ses sentiments, et peut-être à cause de la rigidité hautaine de son caractère, se maintenir ni dans l'armée, sous Louis XIV, ni dans la carrière diplomatique, pendant la Régence. Ses *Mémoires* sont d'un mécontent et d'un ennemi de Louis XIV : il ne faut donc les consulter qu'en se défiant de la partialité passionnée de l'auteur. Mais, dans un style dont l'étrange incorrection tourne souvent au profit de la pensée, Saint-Simon dépeint les personnages qu'il met en scène avec une netteté et une profondeur qui le rendent égal et peut-être supérieur à celui que Racine appelait « le plus grand peintre de l'antiquité », à l'historien latin Tacite.

PLAISANTE MÉSAVENTURE DE QUELQUES DAMES DE LA COUR

Il y avait une prière publique tous les soirs dans la chapelle à Versailles à la fin de la journée, qui était suivie d'un salut avec la bénédiction du Saint-Sacrement tous les dimanches et les jeudis. L'hiver, le salut était à six heures ; l'été, à cinq, pour pouvoir¹ s'aller promener après. Le Roi n'y manquait point les dimanches et très rarement les jeudis en hiver. A la fin de la prière, un garçon bleu², en attente dans la tribune, courait avertir le Roi, qui arrivait toujours un moment avant le salut ; mais, qu'il dût venir ou non, jamais le salut ne l'attendait. Les officiers des gardes du corps postaient les gardes d'avance

1. Il faudrait régulièrement : *pour qu'on pût*, au lieu de *pour pouvoir* (voir la note 2 de la page 53).

2. *Un garçon bleu.* On appelait garçons de la chambre de petits officiers attachés à la chambre du roi pour recevoir ses ordres ; on distinguait les bleus et les rouges.

dans la tribune, d'où le Roi l'entendait toujours. Les dames étaient soigneuses d'y garnir les travées des tribunes, et, l'hiver, de s'y faire remarquer par de petites bougies, qu'elles avaient pour lire dans leurs livres et qui donnaient à plein sur leur visage. La régularité¹ était un mérite, et chacune, vieille et souvent jeune, tâchait de se l'acquérir auprès du Roi et de Mme de Maintenon. Brissac², fatigué d'y voir des femmes qui n'avaient pas le bruit³ de se soucier beaucoup d'entendre le salut, donna le mot un jour aux officiers qui postaient⁴; et pendant la prière il arrive dans la travée du Roi, frappe dessus de son bâton, et se met à crier d'un ton d'autorité : « Gardes du Roi, retirez-vous, le Roi ne vient point au salut ». A cet ordre tout obéit, les gardes s'en vont, et Brissac se colle derrière un pilier. Grand murmure dans les travées qui étaient pleines; et un moment après chaque femme souffle sa bougie, et s'en va, tant et si bien qu'il n'y demeura en tout que Mme de Dangeau⁵ et deux autres assez du commun.

C'était dans l'ancienne chapelle. Les officiers, qui étaient avertis, avaient arrêté les gardes dans l'escalier de Bloin⁶ et dans les paliers, où ils étaient bien cachés, et quand Brissac eut donné tout loisir aux dames de s'éloigner et de ne pouvoir entendre le retour des gardes, il les fit reposter⁷. Tout cela fut ménagé si juste que le Roi arriva un moment après, et que le salut commença. Le Roi, qui faisait toujours des yeux le tour des tribunes et

1. *La régularité*, le fait d'assister régulièrement aux offices.

2. Major des gardes du corps.

3. *Le bruit*, la réputation.

4. *Poster*, mettre des gardes à différents postes.

5. Femme du marquis de Dangeau, auteur d'un célèbre *Journal*, dans lequel il suit jour par jour la vie de Louis XIV et le mouvement de la cour.

6. *Bloin*, premier valet de chambre du roi, gouverneur de Versailles, qui avait l'accès de quelques parties réservées du château : l'*escalier de Bloin* veut donc dire l'escalier par lequel Bloin avait l'habitude de passer.

7. *Reposte*. Le mot n'est pas français et n'a été employé que dans ce passage.

qui les trouvait toujours pleines et pressées, fut dans la plus grande surprise du monde de n'y trouver en tout et pour tout que Mme de Dangeau et ces deux autres femmes. Il en parla, dès en sortant de sa travée, avec un grand étonnement. Brissac, qui marchait toujours près de lui, se mit à rire et lui conta le tour qu'il avait fait à ces bonnes dévotes de cour, dont il s'était lassé de voir le Roi la dupe. Le Roi en rit beaucoup, et encore plus le courtisan. On sut à peu près qui étaient celles qui avaient soufflé leurs bougies et pris leur parti sur ce que¹ le Roi ne viendrait point, et il y en eut de furieuses qui voulaient dévisager² Brissac, qui ne le méritait pas mal par tous les propos qu'il tint sur elles.

(*Mémoires*, éd. Chéruel, t. IX, chap. xviii.)

LE DUC DE BOURGOGNE

Mgr le duc de Bourgogne³ était né avec un naturel à faire trembler. Il était fougueux jusqu'à vouloir briser ses pendules; lorsqu'elles sonnaient l'heure qui l'appelait à ce qu'il ne voulait pas, et jusqu'à s'emporter de la plus étrange manière contre la pluie, quand elle s'opposait à ce qu'il voulait faire. La résistance le mettait en fureur : c'est ce dont j'ai été souvent témoin dans sa première jeunesse. D'ailleurs, un goût ardent le portait à tout ce qui est défendu au corps et à l'esprit. Sa raillerie était d'autant plus cruelle qu'elle était plus spirituelle et plus salée⁴, et qu'il attrapait tous les ridicules avec justesse.

1. *Pris leur parti sur ce que...*, s'étaient décidées à s'en aller, dès qu'on eut dit que....

2. *Dévisager*, défigurer (en le battant, mordant, griffant, etc.).

3. Le duc de Bourgogne (1682-1712), fils du grand Dauphin et petit-fils de Louis XIV: il mourut peu après son père et avant son aïeul. Il avait été l'élève de Fénelon (voir page 84, note 1).

4. *Salée*, mordante.

Tout cela était aiguisé par une vivacité de corps et d'esprit qui allait à¹ l'impétuosité, et qui ne lui permit jamais, dans ces premiers temps, d'apprendre rien qu'en faisant deux choses à la fois. Tout ce qui est plaisir, il l'aimait avec une passion violente, et tout cela avec plus d'orgueil et de hauteur qu'on n'en peut exprimer; dangereux de plus à discerner² et gens et choses, et à apercevoir le faible d'un raisonnement et à raisonner plus fortement et plus profondément que ses maîtres; mais aussi, dès que l'emportement était passé, la raison le saisissait et surnageait à tout : il sentait ses fautes, il les avouait, et quelquefois avec tant de dépit, qu'il rappelait la fureur³; un esprit vif, actif, perçant, se raidissant contre les difficultés, à la lettre transcendant⁴ en tout genre. Le prodige est qu'en très peu de temps la dévotion et la grâce⁵ en firent un autre homme, et changèrent tant et de si redoutables défauts en vertus parfaitement contraires.

(*Mémoires*, éd. Chéruel, t. V, chap. xvii.)

1. Allait à, allait jusqu'à, dégénérât en.

2. Dangereux à discerner, discernant avec une finesse dangereuse pour ceux qui étaient l'objet de cet examen.

3. Qu'il rappelait la fureur, que ce dépit faisait ressouvenir de la fureur passée, dont il avait toute l'apparence.

4. Transcendant, s'élevant au-dessus des autres.

5. La grâce, au sens théologique du mot : la grâce départie par Dieu. Rappelons que Fénelon eut la plus grande part dans la métamorphose de ce caractère violent, sur lequel il était arrivé à exercer un puissant ascendant.

MONTESQUIEU

(1689-1755)

Né en 1689 au château de la Brède, près de Bordeaux, mort en 1755, Charles de Secondat, baron de Montesquieu, qui, dès l'âge de vingt-sept ans, hérita de la charge de président à mortier¹ au parlement de Bordeaux, a publié, outre différents opuscules, trois ouvrages célèbres : les *Lettres persanes* (1721), les *Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence* (1734), l'*Esprit des lois* (1748). Le premier est une espèce de roman satirique par lettres, dans lequel il attaque les ridicules et les abus de son temps ; les deux autres sont des études de politique qui révèlent une grande force et une grande originalité de pensée. Le style de Montesquieu sent peut-être un peu trop le travail, et ce n'est pas sans raison qu'on l'accusait, de son temps même, de viser trop à l'esprit en traitant des sujets sérieux ; sa langue n'en est pas moins, la plupart du temps, d'une précision et d'une netteté admirables ; il excelle surtout à résumer toute une théorie ou toute une série d'événements par un de ces traits courts et incisifs qui se gravent d'eux-mêmes dans l'esprit.

CHARLES XII

Ce prince, qui ne fit usage que de ses seules forces, détermina sa chute en formant des desseins qui ne pouvaient être exécutés que par une longue guerre : ce que son royaume ne pouvait soutenir.

Ce n'était pas un État qui fût dans la décadence qu'il entreprit de renverser, mais un empire naissant. Les Moscovites se servirent de la guerre qu'il leur faisait comme d'une école. A chaque défaite, ils s'approchaient de la victoire ; et, perdant au dehors, ils apprenaient à se défendre au dedans.

1. Voir page 16, note 5.

Charles se croyait le maître du monde dans les déserts de la Pologne, où il errait, et dans lesquels la Suède était comme répandue, pendant que son principal ennemi se fortifiait contre lui, le serrait, s'établissait sur la mer Baltique, détruisait ou prenait la Livonie¹.

La Suède ressemblait à un fleuve dont on coupait les eaux dans sa source, pendant qu'on les détournait dans son cours.

Ce ne fut point Pultava qui perdit Charles; s'il n'avait pas été détruit dans ce lieu, il l'aurait été dans un autre². Les accidents de la fortune se réparent aisément; mais comment parer à des événements qui naissent continuellement de la nature des choses?

Mais la nature ni la fortune ne furent jamais si fortes contre lui que lui-même.

Il ne se réglait point sur la disposition actuelle des choses, mais sur un certain modèle qu'il avait pris: encore le suivit-il très mal. Il n'était point Alexandre; mais il aurait été le meilleur soldat d'Alexandre³.

(*De l'Esprit des lois*, livre X, chap. XIII.)

1. *La Livonie*. Vainqueur de Pierre le Grand à Narva (1700), Charles XII, après avoir, l'année suivante, battu le roi de Pologne Auguste II, au lieu de conclure une paix glorieuse, s'occupa de poursuivre, de détrôner et d'humilier ce dernier, puis envahit la Russie et se laissa follement entraîner dans les déserts de l'Ukraine, tandis que le tsar s'emparait de l'Estonie et de la Livonie. Le 27 juillet 1709, il fut enfin battu et complètement défait par Pierre le Grand à Pultava.

2. *Dans un autre*. « Ce n'est pas la fortune qui domine le monde.... Il y a des causes générales, soit morales, soit physiques, qui agissent dans chaque monarchie, l'élèvent, la maintiennent ou la précipitent; tous les accidents sont soumis à ces causes; et si le hasard d'une bataille, c'est-à-dire une cause particulière, a ruiné un État, il y avait une cause générale qui faisait que cet État devait périr par une seule bataille. » (Montesquieu, *Grand. et décad. des Rom.*, XVIII.)

3. Voir, dans le recueil des classes supérieures, le chapitre que Montesquieu consacre à Alexandre.

DEUX CAUSES DE LA PERTE DE ROME¹

Lorsque la domination de Rome était bornée dans l'Italie, la République pouvait facilement subsister. Tout soldat était également citoyen : chaque consul levait une armée, et d'autres citoyens allaient à la guerre sous celui qui succédait. Le nombre de troupes n'étant pas excessif, on avait attention à ne recevoir dans la milice que des gens qui eussent assez de bien pour avoir intérêt à la conservation de la ville. Enfin le Sénat voyait de près la conduite des généraux, et leur ôtait la pensée de rien faire contre leur devoir.

Mais, lorsque les légions passèrent les Alpes et la mer, les gens de guerre, qu'on était obligé de laisser pendant plusieurs campagnes dans les pays que l'on soumettait, perdirent peu à peu l'esprit de citoyens ; et les généraux, qui disposèrent des armées et des royaumes, sentirent leur force et ne purent plus obéir.

Les soldats commencèrent donc à ne reconnaître que leur général, à fonder sur lui toutes leurs espérances, et à voir de plus loin la ville. Ce ne furent plus les soldats de la République, mais de Sylla, de Marius, de Pompée, de César. Rome ne put plus savoir si celui qui était à la tête d'une armée dans une province était son général ou son ennemi.

1. Nous renvoyons les élèves, pour l'intelligence des détails de cet admirable morceau, au Cours d'histoire romaine qu'ils suivent en quatrième. Nous ferons seulement remarquer ici que ce chapitre est peut-être le plus important, le plus original et le plus caractéristique des *Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence*. Rompt avec toutes les traditions adoptées, Montesquieu nous fait enfin comprendre, par une démonstration d'une invincible évidence, les véritables causes de la perte de la république romaine, et trouve par là même l'occasion d'exposer quelques principes politiques applicables à tous les gouvernements anciens ou modernes : or c'est précisément là le but suprême du livre : dégager de l'histoire des Romains, que l'auteur prend comme exemple, un certain nombre de lois générales, dont les effets, étant données des circonstances semblables, se reproduiront nécessairement semblables dans toutes les sociétés politiques.

Tandis que¹ le peuple de Rome ne fut corrompu que par ses tribuns, à qui il ne pouvait accorder que sa puissance même, le Sénat put aisément se défendre, parce qu'il agissait constamment², au lieu que la populace passait sans cesse de l'extrémité de la fougue à l'extrémité de la faiblesse. Mais, quand le peuple put donner à ses favoris une formidable autorité au dehors, toute la sagesse du Sénat devint inutile, et la République fut perdue.

Ce qui fait que les États libres durent moins que les autres, c'est que les malheurs et les succès qui leur arrivent leur font presque toujours perdre la liberté, au lieu que les succès et les malheurs d'un État où le peuple est soumis confirment également sa servitude. Une république sage ne doit rien hasarder qui l'expose à la bonne ou à la mauvaise fortune : le seul bien auquel elle doit aspirer, c'est à la perpétuité³ de son état.

Si la grandeur de l'empire perdit la République, la grandeur de la ville ne la perdit pas moins. Rome avait soumis tout l'univers avec le secours des peuples d'Italie, auxquels elle avait donné en différents temps divers priviléges : la plupart de ces peuples ne s'étaient pas d'abord fort souciés du droit de bourgeoisie chez les Romains, et quelques-uns aimèrent mieux garder leurs usages. Mais, lorsque ce droit fut celui de la souveraineté universelle, qu'on ne fut rien dans le monde si l'on n'était citoyen romain, et qu'avec ce titre on était tout, les peuples d'Italie résolurent de périr ou d'être Romains ; ne pouvant en venir à bout par leurs brigues et par leurs prières, ils prirent la voie des armes ; ils se révoltèrent dans tout

1. *Tandis que*, aussi longtemps que. Dans ce sens nous préférions aujourd'hui la locution *tant que*.

2. *Constamment*, par une conduite, par des desseins suivis.

3. *C'est à la perpétuité*. Il semblerait plus correct d'écrire : le seul bien auquel elle doit aspirer, c'est la perpétuité. Il y a dans la phrase de Montesquieu une sorte de pléonasme, comme dans ce vers célèbre de Boileau :

C'est à vous, mon esprit, à qui je veux parler.

ce côté qui regarde la mer Ionienne¹; les autres alliés allaient les suivre. Rome, obligée de combattre contre ceux qui étaient, pour ainsi dire, les mains avec lesquelles elle enchainait l'univers, était perdue; elle allait être réduite à ses murailles; elle accorda ce droit tant désiré aux alliés qui n'avaient pas encore cessé d'être fidèles, et peu à peu elle l'accorda à tous.

Pour lors, Rome ne fut plus cette ville dont le peuple n'avait eu qu'un même esprit, un même amour pour la liberté, une même haine pour la tyrannie; où cette jalouse du pouvoir² du Sénat et des prérogatives des grands, toujours mêlée de respect, n'était qu'un amour de l'égalité. Les peuples d'Italie étant devenus ses citoyens, chaque ville y apporta son génie, ses intérêts particuliers et sa dépendance de quelque grand protecteur³. La ville, déchirée, ne forma plus un tout ensemble; et, comme on n'en était citoyen que par une espèce de fiction, qu'on n'avait plus les mêmes magistrats, les mêmes murailles, les mêmes dieux, les mêmes temples, les mêmes sépultures, on ne vit plus Rome des mêmes yeux, on n'eut plus le même amour pour la patrie, et les sentiments romains ne furent plus.

Les ambitieux firent venir à Rome des villes et des nations entières pour troubler les suffrages, ou se les faire donner; les assemblées furent de véritables conjurations; on appela *comices* une troupe de quelques séditieux⁴; l'autorité du peuple, ses lois, lui-même, devinrent

1. C'est ce qu'on appelle la guerre sociale, ou guerre contre les *socii* (alliés), de 90 à 88 av. J.-C.

2. *Cette jalouse du pouvoir.* Entendez : cette jalouse des plébéiens à l'égard du pouvoir....

3. *Quelque grand protecteur.* Les citoyens de Rome les plus puissants ne comptaient pas seulement des particuliers, mais souvent des villes entières au nombre de ces *clients* auxquels ils devaient leur protection.

4. On sait que les *comices* étaient les assemblées dans lesquelles le peuple romain votait pour l'élection des magistrats et la promulgation des lois et des plébiscites. L'histoire du dernier siècle de la république romaine n'est remplie que du récit des troubles qui souvent ensanglantèrent les *comices*.

des choses chimériques ; et l'anarchie fut telle qu'on ne put plus savoir si le peuple avait fait une ordonnance ou s'il ne l'avait point faite.

On n'entend parler dans les auteurs que des divisions qui perdirent Rome ; mais on ne voit pas que ces divisions y étaient nécessaires, qu'elles y avaient toujours été, et qu'elles y devaient toujours être¹. Ce fut uniquement la grandeur de la République qui fit le mal, et qui changea en guerres civiles les tumultes populaires. Il fallait bien qu'il y eût à Rome des divisions, et ces guerriers si fiers, si audacieux, si terribles au dehors, ne pouvaient pas être bien modérés au dedans. Demander dans un État libre des gens hardis dans la guerre et timides dans la paix, c'est vouloir des choses impossibles ; et, pour règle générale, toutes les fois qu'on verra tout le monde tranquille dans un État qui se donne le nom de République, on peut être assuré que la liberté n'y est pas.

Ce qu'on appelle union dans un corps politique est une chose très équivoque : la vraie est une union d'harmonie qui fait que toutes les parties, quelque opposées qu'elles nous paraissent, concourent au bien général de la société, comme des dissonances dans la musique concourent à l'accord total. Il peut y avoir de l'union dans un État où l'on ne croit voir que du trouble, c'est-à-dire une harmonie d'où résulte le bonheur, qui seul est la vraie paix. Il en est comme des parties de cet univers, éternellement liées par l'action des unes et la réaction des autres.

Mais, dans l'accord du despotisme asiatique, c'est-à-

et faussèrent les élections. Au reste les électeurs du bas peuple vendaient communément leurs suffrages à qui pouvait les payer.

1. *Elles y devaient toujours être.* Cette idée, qui renverse l'opinion vulgaire sur les causes de la perte de Rome, avait déjà été exprimée par l'Italien Machiavel dans ses *Discours politiques*, livre I, chap. iv. Mais Montesquieu ne se contente pas de la reproduire en la mettant dans tout son jour : elle n'est pour lui qu'un point de départ, d'où il s'élève à quelques considérations générales sur ce qu'on doit appeler la concorde dans un État libre.

dire de tout gouvernement qui n'est pas modéré, il y a toujours une division réelle : le laboureur, l'homme de guerre, le négociant, le magistrat, le noble, ne sont joints que parce que les uns oppriment les autres sans résistance; et, si l'on y voit de l'union, ce ne sont pas des citoyens qui sont unis, mais des corps morts ensevelis les uns auprès des autres.

Il est vrai que les lois de Rome devinrent impuissantes pour gouverner la République; mais c'est une chose qu'on a vue toujours que de bonnes lois, qui ont fait qu'une petite république devient grande, lui deviennent à charge lorsqu'elle s'est agrandie, parce qu'elles étaient telles que leur effet naturel était de faire un grand peuple, et non pas de le gouverner.

Il y a bien de la différence entre les lois bonnes et les lois convenables, celles qui font qu'un peuple se rend maître des autres, et celles qui maintiennent sa puissance lorsqu'il l'a acquise....

Rome était faite pour s'agrandir, et ses lois étaient admirables pour cela. Aussi, dans quelque gouvernement qu'elle ait été, sous le pouvoir des rois, dans l'aristocratie, ou dans l'état populaire, elle n'a jamais cessé de faire des entreprises qui demandaient de la conduite, et y a réussi. Elle ne s'est pas trouvée plus sage que tous les autres États de la terre en un jour, mais continuellement; elle a soutenu une petite, une médiocre, une grande fortune avec la même supériorité, et n'a point eu de prospérités dont elle n'ait profité, ni de malheurs dont elle ne se soit servie.

Elle perdit sa liberté parce qu'elle acheva trop tôt son ouvrage.

(Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence, chap. ix.)

VOLTAIRE

(1694-1778)

Né à Paris le 20 novembre 1694, François-Marie Arouet, qui devait prendre le nom de Voltaire, donna de très bonne heure des marques de son talent de poète et d'écrivain. En 1718, il fit représenter sa tragédie *d'Œdipe*, dont le succès fut très vif. Forcé en 1726 de s'exiler en Angleterre, il y publia *la Henriade*, poème épique en dix chants. Rentré en France en 1729, il donna, entre autres ouvrages, les tragédies de *Brutus* (1750), *Zaïre* (1752), *la Mort de César* (1755), *Alzire* (1756), *Mahomet* (1741), *Mérope* (1745), *l'Orphelin de la Chine* (1755), *Tancrède* (1760). Les plus remarquables de ses œuvres en prose, pendant la même période de sa vie, sont l'*Histoire de Charles XII*, les *Lettres philosophiques ou Lettres sur les Anglais* (1751), le *Siècle de Louis XIV* (1752), l'*Essai sur l'esprit et les mœurs des nations* (1758). Quand Voltaire, qui, de 1734 à 1749, avait séjourné surtout en Champagne, à Cirey, chez Mme du Châtelet, et, de 1750 à 1755, en Prusse, à la cour de Frédéric II, se fut établi définitivement dans sa terre de Ferney, sur la frontière de la France et de la Suisse, il donna encore quelques grandes œuvres historiques et dramatiques, et des romans satiriques, dont le style est admirable de pureté, de finesse et de vivacité. Mais ce sont surtout les lettres, les poésies légères et les opuscules polémiques qui se multiplient sous sa plume à cette époque : il correspond avec tout ce qu'il y a d'illustre et de puissant en Europe, et élève victorieusement la voix dans toutes les affaires qui passionnent l'opinion publique. Il rentre enfin à Paris, le 10 février 1778. Le 30 mars, la sixième représentation de sa dernière tragédie, *Irène*, fut pour les Parisiens l'occasion de le faire assister vivant à sa propre apothéose. Dans la nuit du 30 au 31 mai il mourut, laissant l'exemple d'une activité intellectuelle qu'on ne retrouve au même degré chez aucun écrivain, et méritant d'être regardé comme le plus grand de tous nos prosateurs, à l'exception de Bossuet, qu'il égale toutefois, quoiqu'il ne lui ressemble en rien.

DÉCOUVERTE DU NOUVEAU MONDE¹

C'est ici le plus grand événement sans doute de notre globe, dont une moitié avait toujours été ignorée de l'autre. Tout ce qui a paru grand jusqu'ici² semble disparaître devant cette espèce de création nouvelle. Nous prononçons encore avec une admiration respectueuse les noms des Argonautes³, qui firent cent fois moins que les matelots de Gama et d'Albuquerque⁴. Que d'autels on eût érigés dans l'antiquité à un Grec qui eût découvert l'Amérique ! Christophe Colombo et Barthélemy son frère ne furent pas traités ainsi.

Colombo, frappé des entreprises des Portugais⁵, conçut qu'on pouvait faire quelque chose de plus grand, et par la seule inspection d'une carte de notre univers, jugea qu'il devait y en avoir un autre, et qu'on le trouverait en voguant toujours vers l'occident. Son courage fut égal à la force de son esprit, et d'autant plus grand qu'il eut à combattre les préjugés de tous ses contemporains, et à soutenir les refus de tous les princes. Gênes, sa patrie, qui le traita de visionnaire, perdit la seule occasion de s'agrandir qui pouvait s'offrir pour elle. Henri VII, roi d'Angleterre, plus avide d'argent que capable d'en hasarder dans

1. On peut appliquer à ce remarquable morceau l'éloge que nous faisions plus haut (page 59, note 2) du résumé de la seconde guerre punique tracé par Bossuet.

2. Jusqu'ici, jusqu'au point de l'histoire où Voltaire en est arrivé dans son livre. *L'Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*, d'où ce fragment est tiré, est une sorte d'histoire universelle depuis l'époque de Charlemagne jusqu'aux premières années du xvii^e siècle.

3. Les Argonautes, héros qui, suivant la mythologie grecque, partirent, commandés par Jason, sur le navire *Argo*, à la conquête de la Toison d'or.

4. Vasco de Gama (vers 1469-1524), Alphonse d'Albuquerque (1453-1515), célèbres navigateurs portugais : le premier doubla le cap de Bonne-Espérance (1497) ; le second fut le principal fondateur de la puissance portugaise aux Indes.

5. Des Portugais. Barthélémy Diaz (mort en 1500) avait découvert dès 1486 le cap de Bonne-Espérance, que Vasco de Gama devait plus tard doubler. En 1487, Pierre de Covilham avait pénétré jusqu'à l'Inde, à travers l'Arabie.

une si noble entreprise, n'écucha pas le frère de Colombo ; lui-même fut refusé en Portugal par Jean II, dont les vues étaient entièrement tournées du côté de l'Afrique. Il ne pouvait s'adresser à la France, où la marine était toujours négligée, et les affaires autant que jamais en confusion sous la minorité de Charles VIII. L'empereur Maximilien¹ n'avait ni ports pour une flotte, ni argent pour l'équiper, ni grandeur de courage pour un tel projet. Venise eût pu s'en charger : mais, soit que l'aversion des Génois pour les Vénitiens ne permit pas à Colombo de s'adresser à la rivale de sa patrie, soit que Venise ne conçut de grandeur que dans son commerce d'Alexandrie et du Levant, Colombo n'espéra qu'en la cour d'Espagne.

Ferdinand, roi d'Aragon, et Isabelle, reine de Castille, réunissaient par leur mariage toute l'Espagne, si vous en exceptez le royaume de Grenade, que les mahométans conservaient encore, mais que Ferdinand leur enleva bientôt après². L'union d'Isabelle et de Ferdinand prépara la grandeur de l'Espagne ; Colombo la commença ; mais ce ne fut qu'après huit ans de sollicitations que la cour d'Isabelle consentit au bien que le citoyen de Gênes voulait lui faire. Ce qui fait échouer les plus grands projets, c'est presque toujours le défaut d'argent. La cour d'Espagne était pauvre. Il fallut que le prieur Pérez³, et deux négociants, nommés Pinzone, avancassent dix-sept mille ducats pour les frais de l'armement (1492, 5 août). Colombo eut de la cour une patente⁴, et partit enfin du port de Palos en Andalousie avec trois petits vaisseaux, et un vain titre d'amiral.

1. Maximilien, empereur d'Allemagne de 1493 à 1519, aïeul et prédécesseur de Charles-Quint.

2. Bientôt après, en 1492. Isabelle, reine de Castille depuis 1474, avait épousé en 1469 l'infant d'Aragon Ferdinand, qui devint roi en 1479.

3. Juan Pérez, prieur du couvent où les enfants de Colombe avaient été élevés.

4. *Patente*, permission conférée par lettres patentes, pièce officielle ainsi appelée par opposition aux *lettres closes*, qui étaient de vraies lettres du souverain, cachetées de son sceau.

Des îles Canaries, où il mouilla, il ne mit que trente-trois jours pour découvrir la première île de l'Amérique; et pendant ce court trajet il eut à soutenir plus de murmures de son équipage qu'il n'avait essuyé de refus des princes de l'Europe. Cette île, située environ à mille lieues des Canaries, fut nommée San Salvador. Aussitôt après il découvrit les autres îles Lucayes, Cuba et Hispaniola, nommée aujourd'hui Saint-Domingue. Ferdinand et Isabelle furent dans une singulière surprise de le voir revenir, au bout de sept mois (1493, 15 mars), avec des Américains d'Hispaniola, des raretés du pays, et surtout de l'or qu'il leur présenta. Le roi et la reine le firent asseoir et couvrir¹ comme un grand d'Espagne, le nommèrent grand amiral et vice-roi du nouveau monde. Il était regardé partout comme un homme unique envoyé du ciel. C'était alors à qui s'intéresserait dans ses entreprises, à qui s'embarquerait sous ses ordres. Il repart avec une flotte de dix-sept vaisseaux (1493). Il trouve encore de nouvelles îles, les Antilles et la Jamaïque. Le doute s'était changé en admiration pour lui à son premier voyage; mais l'admiration se tourna en envie au second.

Il était amiral, vice-roi, et pouvait ajouter à ces titres celui de bienfaiteur de Ferdinand et d'Isabelle. Cependant des juges, envoyés sur ses vaisseaux mêmes pour veiller sur sa conduite, le ramenèrent en Espagne. Le peuple, qui entendit que Colombo arrivait, courut au-devant de lui, comme du génie tutélaire de l'Espagne. On tira Colombo du vaisseau; il parut, mais les fers aux pieds et aux mains.

Ce traitement lui avait été fait par l'ordre de Fonseca, évêque de Burgos, intendant des armements. L'ingratitude était aussi grande que les services. Isabelle en fut honteuse : elle répara cet affront autant qu'elle le put; mais

1. *Le firent couvrir*, lui permirent de se couvrir la tête, privilège des grands d'Espagne en présence du roi.

on retint Colombo quatre années, soit qu'on craignit qu'il ne prit pour lui ce qu'il avait découvert, soit qu'on voulut seulement avoir le temps de s'informer de sa conduite. Enfin on le renvoya encore dans son nouveau monde (1498). Ce fut à ce troisième voyage qu'il aperçut le continent à dix degrés de l'équateur, et qu'il vit la côte où l'on a bâti Carthagène¹....

Americo Vespucci, que nous nommons Améric Vespuce, négociant florentin², jouit de la gloire de donner son nom à la nouvelle moitié du globe, dans laquelle il ne possédait pas un pouce de terre ; il prétendit avoir le premier découvert le continent. Quand il serait vrai qu'il eût fait cette découverte, la gloire n'en serait pas à lui ; elle appartient incontestablement à celui qui eut le génie et le courage d'entreprendre le premier voyage. La gloire, comme dit Newton dans sa dispute avec Leibnitz³, n'est due qu'à l'inventeur : ceux qui viennent après ne sont que des disciples.

(*Essai sur les moeurs et l'esprit des nations*, chap. cxlv.)

UNE ERREUR JUDICIAIRE

Nous avons déjà parlé du supplice de la roue, dans lequel périt, il y a peu d'années⁴, ce bon cultivateur, ce bon père de famille, nommé Martin, d'un village du Bar-

1. *Carthagène*, ville de la Nouvelle-Grenade (aujourd'hui États-Unis de Colombie), sur la mer des Antilles, fondée par les Espagnols en 1535.

2. *Americo* (ou mieux *Amerigo*) *Vespucci*, né en 1451, prétendit avoir découvert le continent en 1497, un an avant Colomb.

3. Sur Newton, voir page 92. Leibnitz (1646-1716), illustre savant et philosophe allemand, qui découvrit, presque en même temps que Newton, le calcul différentiel : chacun de ces deux grands hommes revendiqua le mérite de la priorité. En réalité Newton paraît bien avoir devancé Leibniz, mais sans que celui-ci ait pu profiter de sa découverte.

4. *Peu d'années* : en 1767. L'opuscule d'où ce fragment est tiré est de 1771.

rois¹ ressortissant au parlement de Paris. Le premier juge condamna ce vieillard à la torture qu'on appelle *ordinaire et extraordinaire*², et à expirer sur la roue³, et il le condamna non seulement sur les indices les plus équivoques, mais sur des présomptions qui devaient établir son innocence.

Il s'agissait d'un meurtre et d'un vol commis auprès de sa maison, tandis qu'il dormait profondément entre sa femme et ses sept enfants. On confronte l'accusé avec un passant qui avait été témoin de l'assassinat. « Je ne le reconnaît pas, dit le passant; ce n'est pas là le meurtrier que j'ai vu; l'habit est semblable, mais le visage est différent. — Ah! Dieu soit loué, s'écria le bon vieillard, ce témoin ne m'a pas reconnu. »

Sur ces paroles, le juge s'imagine que le vieillard, plein de l'idée de son crime, a voulu dire : « Je l'ai commis, on ne m'a pas reconnu, me voilà sauvé »; mais il est clair que ce vieillard, plein de son innocence, voulait dire : « Ce témoin a reconnu que je ne suis pas coupable; il a reconnu que mon visage n'est pas celui du meurtrier ». Cette étrange logique d'un bailli⁴, et des présomptions encore plus fausses, déterminent la sentence précipitée de ce juge et de ses assesseurs. Il ne leur tombe pas dans l'esprit d'interroger la femme, les enfants, les voisins, de chercher si l'argent volé se trouve dans la maison, d'examiner la vie de l'accusé, de confronter la pureté de ses mœurs avec ce crime. La sentence est portée; la Tournelle⁵,

1. *Barrois*, ancien pays, auquel correspond à peu près le département de la Meuse.

2. *Ordinaire et extraordinaire*. La torture était ainsi appelée, suivant les différents degrés de violence des supplices.

3. *Sur la roue*. On attachait le condamné sur une roue après lui avoir cassé les membres.

4. *Bailli*, magistrat qui rendait, dans un certain ressort, la justice en première instance.

5. *La Tournelle*, chambre criminelle du parlement de Paris, qui devait juger en dernier ressort la sentence prononcée par les premiers juges de l'accusé.

trop occupée alors, signe sans examen : *Bien jugé*. L'accusé expire sur la roue devant sa porte ; son bien est confisqué ; sa femme s'enfuit en Autriche avec ses petits enfants. Huit jours après, le scélérat qui avait commis le meurtre est supplicié pour d'autres crimes : il avoue, à la potence, qu'il est coupable de l'assassinat pour lequel ce bon père de famille est mort.

Une fatalité singulière fait que je suis instruit de cette catastrophe. J'en écris à un de mes neveux, conseiller au parlement de Paris¹. Ce jeune homme vertueux et sensible trouve, après bien des recherches, la minute² de l'arrêt de la Tournelle égarée dans la poudre d'un greffe. On promet de réparer ce malheur ; les temps ne l'ont pas permis : la famille reste dispersée et mendiaante dans le pays étranger avec d'autres familles que la misère a chassées de leur patrie.

Des censeurs me reprochent que j'ai déjà parlé de ces désastres : oui, j'ai peint et je veux repeindre ces tableaux nécessaires, dont il faut multiplier les copies....

N'est-il pas bien permis, que dis-je ! bien nécessaire d'avertir souvent les hommes qu'ils doivent ménager le sang des hommes.

Je voudrais que le récit de toutes les injustices retentît sans cesse à toutes les oreilles.

(*Mélanges ; La méprise d'Arras.*)

1. Ce neveu s'appelait M. d'Hornoy.

2. *Minute*, brouillon, original d'après lequel on fait des transcriptions (littéralement, pièce écrite en caractères *menus*).

L'AMITIÉ D'UN ROI¹A MADAME DENIS²

A Berlin, le 18 décembre (1752).

Je vous envoie, ma chère enfant, les deux contrats du duc de Wurtemberg³; c'est une petite fortune assurée pour votre vie. J'y joins mon testament. Ce n'est pas que je croie à votre ancienne prédiction que le roi de Prusse me ferait mourir de chagrin. Je ne me sens pas d'humeur à mourir d'une si sotte mort; mais la nature me fait plus de mal que lui, et il faut toujours avoir son paquet prêt et le pied à l'étrier, pour voyager dans cet autre monde où, quelque chose qui arrive, les rois n'auront pas grand crédit.

Comme je n'ai pas dans ce monde-ci cent cinquante mille moustaches à mon service, je ne prétends pas du tout faire la guerre. Je ne songe qu'à déserter honnêtement, à prendre soin de ma santé, à vous revoir, à oublier ce rêve de trois années.

Je vois bien qu'on a pressé l'orange⁴; il faut penser à sauver l'écorce. Je vais me faire, pour mon instruction, un petit dictionnaire à l'usage des rois.

Mon ami signifie *mon esclave*.

Mon cher ami veut dire *vous m'êtes plus qu'indifférent*.

Entendez par *je vous rendrai heureux*: *je vous souffrirai tant que j'aurai besoin de vous*.

Soupez avec moi ce soir signifie *je me moquerai de vous ce soir*.

1. Voltaire, appelé par le roi de Prusse Frédéric II, s'était décidé à aller séjourner auprès de lui (1750). Il n'y resta pas trois ans, et l'on va comprendre pourquoi il fut heureux de s'échapper enfin (1753).

2. *Madame Denis*, nièce de Voltaire.

3. Contrats dont l'un assurait une rente viagère à Mme Denis.

4. Voltaire avait appris que le roi, en parlant de lui, avait tenu ce propos: « J'aurai besoin de lui encore un an tout au plus; on presse l'orange, et on en jette l'écorce ».

Le dictionnaire peut être long ; c'est un article à mettre dans l'*Encyclopédie*¹.

Sérieusement, cela serre le cœur. Tout ce que j'ai vu est-il possible ? Se plaître à mettre mal ensemble ceux qui vivent ensemble avec lui² ! Dire à un homme les choses les plus tendres, et écrire contre lui des brochures ! et quelles brochures ! Arracher un homme à sa patrie par les promesses les plus sacrées, et le maltraiter avec la malice la plus noire ! que de contrastes ! Et c'est là l'homme qui m'écrivait tant de choses philosophiques, et que j'ai cru philosophe ! et je l'ai appelé le *Salomon du Nord* !

Vous vous souvenez de cette belle lettre³ qui ne vous a jamais rassurée. *Vous êtes philosophe*, disait-il ; *je le suis de même*. Ma foi, Sire, nous ne le sommes ni l'un ni l'autre.

(Correspondance.)

SUR LA LECTURE

CONSEILS A UNE DEMOISELLE

Aux Délices⁴, près de Genève, 20 juin (1756).

Je ne suis, Mademoiselle, qu'un vieux malade, et il faut que mon état soit bien douloureux, puisque je n'ai

1. *L'Encyclopédie, ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, vaste publication entreprise par Diderot (1713-1784) et d'Alembert (1717-1783), avec le concours de tous les écrivains illustres de leur temps.

2. *Avec lui*. Frédéric avait contribué à faire éclater une querelle entre Voltaire et un savant français, président de l'Académie de Berlin, le géomètre Maupertuis (1698-1759).

3. *Cette belle lettre*, celle du 23 août 1750, par laquelle Frédéric s'était efforcé de calmer les appréhensions de Mme Denis, qui redoutait pour son oncle le séjour de la cour de Berlin.

4. *Aux Délices*. C'est le nom que Voltaire donnait à un domaine qu'il acheta près de Genève au début de l'année 1755. — On ne sait quelle est la demoiselle à qui cette lettre est adressée.

pu répondre plus tôt à la lettre dont vous m'honorez, et que je ne vous envoie que de la prose pour vos jolis vers. Vous me demandez des conseils; il ne vous en faut point d'autre que votre goût. L'étude que vous avez faite de la langue italienne doit encore fortifier ce goût avec lequel vous êtes née, et que personne ne peut donner. Le Tasse et l'Arioste¹ vous rendront plus de services que moi, et la lecture de nos meilleurs poètes vaut mieux que toutes les leçons; mais puisque vous daignez de si loin me consulter, je vous invite à ne lire que les ouvrages qui sont depuis longtemps en possession des suffrages du public, et dont la réputation n'est point équivoque;² il y en a peu, mais on profite bien davantage en les lisant, qu'avec³ tous les mauvais petits livres dont nous sommes inondés. Les bons auteurs n'ont de l'esprit qu'autant qu'il en faut, ne le recherchent jamais, pensent avec bon sens, et s'expriment avec clarté. Il semble qu'on n'écrive plus qu'en énigmes. Rien n'est simple, tout est affecté; on s'éloigne en tout de la nature; on a le malheur de vouloir mieux faire que nos maîtres.⁴

Tenez-vous-en, Mademoiselle, à tout ce qui plait en eux. La moindre affection⁵ est un vice.... Voyez avec quel naturel Mme de Sévigné et d'autres dames écrivent; comparez ce style avec les phrases entortillées de nos petits romans⁶; je vous cite les héroïnes de votre sexe, parce que vous me paraissiez faite pour leur ressembler. Il y a

1. Le Tasse et l'Arioste sont tous deux au nombre des plus illustres poètes de l'Italie: le premier, né en 1544, mort en 1595, est l'auteur de la célèbre épopée *la Jérusalem délivrée*; le second (1474-1553), du poème héroï-comique *Roland furieux*.

2. *Qu'avec. Davantage...* que est aujourd'hui considéré comme une locution incorrecte, malgré l'autorité de beaucoup de bons auteurs du XVII^e et du XVIII^e siècle.

3. *Nos petits romans.* Il est assez difficile de dire à quels romans Voltaire fait ici allusion. Quoique l'idée qu'il exprime s'accorde bien avec l'opinion qu'il a toujours gardée des ouvrages de Marivaux (voir le recueil des classes supérieures, *Prose*), il est peu vraisemblable qu'il veuille parler des romans de cet auteur, qui sont assez longs et qui d'ailleurs étaient déjà, en 1756 vieux de vingt ans.

des pièces de Mme Deshoulières¹ qu'aucun auteur de nos jours ne pourrait égaler. Si vous voulez que je vous cite des hommes, voyez avec quelle clarté, quelle simplicité notre Racine s'exprime toujours. Chacun croit, en le lisant, qu'il dirait en prose tout ce que Racine a dit en vers; croyez que tout ce qui ne sera pas aussi clair, aussi simple, aussi élégant, ne vaudra rien du tout.

Vos réflexions, Mademoiselle, vous en apprendront cent fois plus que je ne pourrais vous en dire. Vous verrez que nos bons écrivains, Fénelon, Bossuet, Racine, Despréaux, employaient toujours le mot propre. On s'accoutume à bien parler en lisant souvent ceux qui ont bien écrit; on se fait une habitude d'exprimer simplement et noblement sa pensée sans effort. Ce n'est point une étude; il n'en coûte aucune peine de lire ce qui est bon, et de ne lire que cela; on n'a de maître que son plaisir et son goût.

Pardonnez, Mademoiselle, à ces longues réflexions: ne les attribuez qu'à mon obéissance à vos ordres.

(*Correspondance.*)

1. Les vers de Mme Deshoulières (1654-1694), qui a écrit des poésies pastorales, sont très plats, quand ils ne sont pas remplis d'affectation, et l'on s'étonne un peu de la voir citer ici.

BUFFON

(1707-1788)

Jean-Louis Leclerc de Buffon est né à Montbard¹ en 1707 et mort à Paris en 1788. Dès 1739, après avoir publié d'importants travaux, il entrait à l'Académie des sciences et était nommé intendant du jardin du Roi². Son *Histoire naturelle*, également remarquable par l'éclat des descriptions et par la profondeur de l'esprit philosophique qui anime cette vaste composition, lui assure, ainsi que son fameux *Discours sur le style*, prononcé lors de sa réception à l'Académie française (1755), une place parmi nos plus grands prosateurs. Ses contemporains ont dit de lui que son génie égalait la majesté de la nature.

LE CHAT

Quoique les chats, surtout quand ils sont jeunes, aient de la gentillesse, ils ont en même temps une malice innée, un caractère faux, un naturel pervers, que l'âge augmente encore, et que l'éducation ne fait que masquer. De voleurs déterminés, ils deviennent seulement, lorsqu'ils sont bien élevés, souples et flatteurs comme les fripons ; ils ont la même adresse, la même subtilité, le même goût pour faire le mal, le même penchant à la petite rapine ; comme eux ils savent couvrir leur marche, dissimuler leur dessein, épier les occasions, attendre, choisir, saisir l'instant de faire leur coup, se dérober ensuite au châtiment, fuir et demeurer éloignés jusqu'à ce qu'on les rappelle. Ils prennent aisément des habitudes

1. Aujourd'hui chef-lieu de canton du département de la Côte-d'Or.
 2. Le jardin du Roi est appelé aujourd'hui *jardin des Plantes*.

de société, mais jamais des mœurs¹ : ils n'ont que l'apparence de l'attachement, on le voit à leurs mouvements obliques, à leurs yeux équivoques ; ils ne regardent jamais en face la personne aimée ; soit défiance ou fausseté, ils prennent des détours pour en approcher, pour chercher des caresses auxquelles ils ne sont sensibles que pour le plaisir qu'elles leur font.

La forme du corps et le tempérament sont d'accord avec le naturel ; le chat est joli, léger, adroit, propre et voluptueux ; il aime ses aises, il cherche les meubles les plus mollets pour s'y reposer et s'ébattre.

Les jeunes chats sont gais, vifs, jolis, et seraient aussi très propres à amuser les enfants si les coups de patte n'étaient pas à craindre ; mais leur badinage, quoique toujours agréable et léger, n'est jamais innocent, et bientôt il se tourne en malice² habituelle ; et, comme ils ne peuvent exercer ces talents avec quelque avantage que sur les petits animaux, ils se mettent à l'affût près d'une cage, ils épient les oiseaux, les souris, les rats, et deviennent d'eux-mêmes, et sans y être dressés, plus habiles à la chasse que les chiens les mieux instruits. Leur naturel, ennemi de toute contrainte, les rend incapables d'une éducation suivie. On raconte néanmoins que des moines grecs de l'île de Chypre avaient dressé des chats à chasser, prendre et tuer les serpents dont cette île était infestée ; mais c'était plutôt par le goût général qu'ils ont pour la destruction que par obéissance qu'ils chassaient ; car ils se plaisent à épier, attaquer et détruire assez indifféremment tous les animaux faibles, comme les oiseaux, les jeunes lapins, les levrauts, les rats, les souris, les mulots, les chauves-souris, les taupes, les crapauds, les

1. *Jamais des mœurs.* Entendez qu'ils se plient aux habitudes que nécessite et que développe l'état de société ; mais ces habitudes sont toutes corporelles ; ce ne sont pas des *mœurs*, c'est-à-dire des habitudes qui viennent du caractère, et où il entre une certaine part de sentiment moral.

2. *Malice*, disposition à faire le mal.

grenouilles, les lézards et les serpents. Ils n'ont aucune docilité, ils manquent aussi de la finesse de l'odorat, qui, dans le chien, sont deux qualités éminentes; aussi ne poursuivent-ils pas les animaux qu'ils ne voient plus; ils ne les chassent pas, mais ils les attendent, les attaquent par surprise, et après s'en être joutés longtemps, ils les tuent sans aucune nécessité, lors même qu'ils sont le mieux nourris, et qu'ils n'ont aucun besoin de cette proie pour satisfaire leur appétit.

On ne peut pas dire que les chats, quoique habitants de nos maisons, soient des animaux entièrement domestiques; ceux qui sont le mieux apprivoisés n'en sont pas plus asservis; on peut même dire qu'ils sont entièrement libres, ils ne font que ce qu'ils veulent, et rien au monde ne serait capable de les retenir un instant de plus dans un lieu dont ils voudraient s'éloigner.

(Histoire naturelle. Animaux domestiques : Le chat.)

LES ANIMAUX SAUVAGES

Dans les animaux domestiques, et dans l'homme, nous n'avons vu la nature que contrainte, rarement perfectionnée, souvent altérée, défigurée, et toujours environnée d'entraves ou chargée d'ornements étrangers¹: maintenant elle va paraître nue, parée de sa seule simplicité, mais plus piquante par sa beauté naïve, sa démarche légère, son air libre, et par les autres attributs de la noblesse et de l'indépendance. Nous la verrons, parcourant en souveraine la surface de la terre, partager son

1. Allusion un peu déclamatoire aux différences qui séparent les animaux que l'homme a soumis à son service de ces mêmes animaux tels qu'ils étaient sortis des mains de la nature, tels qu'on peut les trouver encore à l'état sauvage.

domaine entre les animaux; assigner à chacun son élément, son climat, sa subsistance : nous la verrons dans les forêts, dans les eaux, dans les plaines, dictant ses lois simples, mais immuables, imprimant sur chaque espèce ses caractères inaltérables, et dispensant¹ avec équité ses dons, compenser le bien et le mal ; donner aux uns la force et le courage, accompagnés du besoin et de la voracité ; aux autres, la douceur, la tempérance, la légèreté du corps, avec la crainte, l'inquiétude et la timidité ; à tous la liberté avec des mœurs constantes². Ces animaux que nous appelons sauvages, parce qu'ils ne nous sont pas soumis, ont-ils besoin de plus pour être heureux ? Ils ont donc raison de fuir l'espèce humaine, de se dérober à notre aspect, de s'établir dans les solitudes éloignées de nos habitations, de se servir de toutes les ressources de leur instinct pour se mettre en sûreté, et d'employer, pour se soustraire à la puissance de l'homme, tous les moyens de liberté que la nature leur a fournis en même temps qu'elle leur a donné le désir de l'indépendance.

Les uns, et ce sont les plus doux, les plus innocents, les plus tranquilles, se contentent de s'éloigner, et passent leur vie dans nos campagnes ; ceux qui sont plus désiants, plus farouches, s'enfoncent dans les bois ; d'autres, comme s'ils savaient qu'il n'y a nulle sûreté sur la surface de la terre, se creusent des demeures souterraines, se réfugient dans des cavernes, ou gagnent les sommets des montagnes les plus inaccessibles ; enfin les plus féroces, ou plutôt les plus fiers³ n'habitent que des déserts et règnent en souverains dans ces climats brûlants, où

1. Dispensant, partageant de côté et d'autre.

2. Constantes, toujours égales, toujours semblables à elles-mêmes.

3. Les plus féroces ou plutôt les plus fiers. Ces deux adjectifs se rattachent à la même racine. *Ferus*, farouche, a donné *fier*; de *ferux*, qui se rattache lui-même à *ferus* et indique la tendance à persévéérer dans un naturel farouche, et, par contre, la fierté, les savants ont, assez tard, tiré *féroce*.

l'homme, aussi sauvage qu'eux, ne peut leur disputer l'empire....

C'est donc l'homme qui les inquiète, qui les écarte, qui les disperse, et qui les rend mille fois plus sauvages qu'ils ne le seraient en effet¹; car la plupart ne demandent que la tranquillité, la paix et l'usage aussi modéré qu'innocent de l'air et de la terre; ils sont même portés par la nature à demeurer ensemble, à se réunir en famille, à former des espèces de sociétés. On voit encore des vestiges de ces sociétés dans les pays dont l'homme ne s'est pas totalement emparé: on y voit même des ouvrages faits en commun, des espèces de projets, qui, sans être raisonnés, paraissent être fondés sur des convenances raisonnables, dont l'exécution suppose au moins l'accord, l'union et le concours de ceux qui s'en occupent; et ce n'est point par force ou par nécessité physique, comme les fourmis, les abeilles, etc., que les castors travaillent et bâissent: car ils ne sont contraints ni par l'espace, ni par le temps, ni par le nombre²; c'est par choix qu'ils se réunissent; ceux qui se conviennent demeurent ensemble; ceux qui ne se conviennent pas s'éloignent; et l'on en voit quelques-uns qui, toujours rebutés par les autres, sont obligés de vivre solitaires. Ce n'est aussi que dans les pays reculés, éloignés, et où ils craignent peu la rencontre des hommes, qu'ils cherchent à s'établir et à rendre leur demeure plus fixe et plus commode, en y construisant des habitations, des espèces de bourgades, qui représentent assez bien les faibles travaux et les premiers efforts d'une république naissante. Dans les pays, au contraire, où les hommes se

1. *En effet*, par leur nature même.

2. Buffon explique les sociétés de fourmis, d'abeilles, etc., par ce fait que ces « petites bêtes, naissant toutes en même temps dans le même lieu, sont contraintes d'y demeurer ensemble »; il ajoute encore ici, on le voit, que d'ailleurs, si une fourmi ou une abeille refusait de travailler, elle y serait forcée par le grand nombre des autres.

sont répandus, la terreur semble habiter avec eux ; il n'y a plus de société parmi les animaux, toute industrie cesse, tout art est étouffé ; ils ne songent plus à bâtrir, ils négligent toute commodité ; toujours pressés par la crainte et la nécessité, ils ne cherchent qu'à vivre, ils ne sont occupés qu'à fuir et se cacher ; et si, comme on doit le supposer, l'espèce humaine continue dans la suite des temps à peupler également toute la surface de la terre, on pourra, dans quelques siècles, regarder comme une fable l'histoire de nos castors.

On peut donc dire que les animaux, loin d'aller en augmentant, vont au contraire en diminuant de facultés et de talents ; le temps même travaille contre eux ; plus l'espèce humaine se multiplie, se perfectionne, plus ils sentent le poids d'un empire aussi terrible qu'absolu, qui, leur laissant à peine leur existence individuelle, leur ôte tout moyen de liberté, toute idée de société, et détruit jusqu'au germe de leur intelligence. Ce qu'ils sont devenus, ce qu'ils deviendront encore, n'indique peut-être pas assez ce qu'ils ont été, ni ce qu'ils pourraient être. Qui sait, si l'espèce humaine était anéantie, auquel d'entre eux appartiendrait le sceptre de la terre !

(*Histoire naturelle : Animaux sauvages.*)

J.-J. ROUSSEAU

(1712-1778)

Jean-Jacques Rousseau est né à Genève le 28 juin 1712 et mort à Ermenonville, près de Paris, le 2 juillet 1778. C'est seulement à trente-huit ans qu'après s'être essayé à bien des métiers divers, sans avoir pu parvenir, malgré la protection de personnages illustres ou puissants, à se faire connaître du public, il conquit tout d'un coup la célébrité en publiant un discours paradoxal et brillant sur cette question proposée par l'Académie de Dijon : « Si le rétablissement des sciences et des lettres a contribué à corrompre ou à épurer les mœurs ». Rousseau démontra que la civilisation avait été plus nuisible qu'utile à l'humanité. Cette même idée fait encore le fond d'ouvrages d'ailleurs fort différents entre eux, le *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes* (1755), la *Lettre à d'Alembert sur les spectacles* (1758), le *Contrat social* (1762), *Emile ou De l'éducation* (1762). Il faut enfin citer, pour compléter la liste des plus importants ouvrages de Rousseau, le roman de *Julie ou la Nouvelle Héloïse* (1760), ses trop hardies *Confessions* et le délicieux ouvrage qui les complète, les *Rêveries du promeneur solitaire*. Les plus belles pages de Rousseau lui ont été inspirées par son amour ardent de la nature, et c'est à lui que se rattachent en quelque manière les nombreux écrivains de notre siècle qui ont donné dans leur œuvre une si grande place à l'expression de ce sentiment.

PLUTARQUE

L'histoire montre bien plus les actions que les hommes, parce qu'elle ne saisit ceux-ci que dans certains moments choisis, dans leurs vêtements de parade; elle n'expose que l'homme public qui s'est arrangé pour être vu : elle ne le suit point dans sa maison, dans son cabinet, dans sa famille, au milieu de ses amis; elle ne le peint que quand

il représente : c'est bien plus son habit que sa personne qu'elle peint.

J'aimerais mieux la lecture des vies particulières pour commencer l'étude du cœur humain ; car alors l'homme a beau se dérober, l'historien le poursuit partout ; il ne lui laisse aucun moment de relâche, aucun recoin pour éviter l'œil perçant du spectateur ; et c'est quand l'un croit mieux se cacher, que l'autre le fait mieux connaître....

Plutarque a une grâce inimitable à peindre les grands hommes dans les petites choses ; et il est si heureux dans le choix de ses traits, que souvent un mot, un sourire, un geste lui suffit pour caractériser son héros. Avec un mot plaisant Annibal rassure son armée effrayée, et la fait marcher à la bataille qui lui livra l'Italie¹ : Agésilas, à cheval sur un bâton², me fait aimer le vainqueur du grand roi³ : César, traversant un pauvre village, en causant avec ses amis⁴, décèle, sans y penser, le fourbe qui disait ne vouloir qu'être l'égal de Pompée : Alexandre avale une médecine⁵ et ne dit pas un seul mot ; c'est le plus beau moment de sa vie : Aristide écrit son propre nom sur une coquille⁶, et justifie ainsi son surnom : Philopœmen, le manteau bas, coupe du bois dans la cuisine de son hôte⁷.

1. Dans la vie de Fabius Maximus, Plutarque rapporte qu'à la veille de la bataille de Cannes une plaisanterie, d'ailleurs sans portée, d'Annibal fit rire toute l'armée carthaginoise, que le nombre des Romains avait d'abord effrayée, mais qui pensa que son général devait avoir un bien profond mépris de ces ennemis, pour plaisanter ainsi à la vue du péril.

2. « Agésilas, dit Plutarque, avait pour ses enfants une affection extrême. On raconte que, quand ses fils étaient petits, il partageait leurs jeux, et qu'il courait comme eux à cheval sur un roseau. Un de ses amis l'ayant trouvé un jour dans cette posture, il le pria de n'en parler à personne, avant d'être lui-même devenu père. »

3. *Du grand roi*, du roi de Perse, Artaxerce II, contre lequel il dirigea deux expéditions (596 et 561).

4. Allusion au mot célèbre : « Mieux vaut être le premier dans cette bourgade, que le second à Rome ».

5. C'est l'histoire si connue du médecin Philippe.

6. Sur la coquille que, ne sachant pas écrire, lui présentait un paysan désireux de voter pour le bannissement d'Aristide, parce qu'il était las, disait-il, de l'entendre appelé le Juste.

7. Par suite d'une méprise de son hôtesse, qui le prenait pour un esclave :

Voilà le véritable art de peindre. La physionomie ne se montre pas dans les grands traits, ni le caractère dans les grandes actions; c'est dans les bagatelles que le naturel se découvre.

(*Emile*, livre IV.)

UN ACCIDENT

Le jeudi 24 octobre 1776, je suivis après dîner les boulevards jusqu'à la rue du Chemin-Vert¹, par laquelle je gagnais les hauteurs de Ménilmontant²; et de là, prenant les sentiers à travers les vignes et les prairies, je traversai jusqu'à Charonne le riant paysage qui sépare ces deux villages; je fis un détour pour revenir par les mêmes prairies, en prenant un autre chemin. Je m'amusais à les parcourir avec ce plaisir et cet intérêt que m'ont toujours donné des sites agréables, et m'arrêtant quelquefois à fixer des plantes dans la verdure....

Depuis quelques jours on avait achevé la vendange; les promeneurs de la ville s'étaient déjà retirés, les paysans aussi quittaient les champs jusqu'aux travaux d'hiver. La campagne, encore verte et riante, mais défeuillée en partie, et déjà presque déserte, offrait partout l'image de la solitude et des approches de l'hiver. Il résultait de son aspect un mélange d'impression douce et triste, trop analogue à mon âge et à mon sort pour que je ne m'en fisse pas l'application. Je me voyais au déclin d'une vie innocente et infortunée³, l'âme encore pleine de sentiments

Philopémen ne se fâcha pas qu'on lui fit « payer la peine de sa mauvaise mine ».

1. *La rue du Chemin-Vert* existe encore à l'est de Paris, dont elle traverse le XI^e arrondissement dans toute sa largeur.

2. Les villages de Ménilmontant et de Charonne, à l'est de Paris, sont, depuis 1860, enclavés dans la ville, dont ils forment le XX^e arrondissement.

3. *Innocente et infortunée*. Dans la dernière partie de sa vie, Rousseau

vivaces, et l'esprit encore orné de quelques fleurs, mais déjà flétries par la tristesse, et desséchées par les ennuis....

Je revenais avec complaisance sur toutes les affections de mon cœur, sur ses attachements si tendres, mais si aveugles¹, sur les idées moins tristes que consolantes² dont mon esprit s'était nourri depuis quelques années, et je me préparais à les rappeler assez pour les décrire avec un plaisir presque égal à celui que j'avais pris à m'y livrer. Mon après-midi se passa dans ces paisibles méditations, et je m'en revenais très content de ma journée, quand au fort de ma rêverie j'en fus tiré par l'événement qui me reste à raconter.

J'étais, sur les six heures, à la descente de Ménilmontant, presque vis-à-vis du Galant-Jardinier³, quand des personnes qui marchaient devant moi s'étant tout à coup brusquement écartées, je vis fondre sur moi un gros chien danois qui, s'élançant à toutes jambes devant un carrosse, n'eut pas même le temps de retenir sa course ou de se détourner quand il m'aperçut.... Je ne sentis ni le coup, ni la chute, ni rien de ce qui s'ensuivit, jusqu'au moment où je revins à moi....

L'état auquel⁴ je me trouvai dans cet instant est trop singulier pour n'en pas faire⁵ ici la description.

La nuit s'avancait. J'aperçus le ciel, quelques étoiles, et un peu de verdure. Cette première sensation fut un moment délicieux. Je ne me sentais encore que par là. Je naissais dans cet instant à la vie, et il me semblait que je

était devenu très sombre et très disposé à croire qu'il était l'objet de toutes sortes d'inimitiés et de machinations.

1. *Mais si aveugles.* Allusion aux prétendues trahisons dont il accusait quelques-uns de ses anciens amis.

2. *Les idées moins tristes que consolantes.* Allusion à ses méditations sur la beauté et la bonté de la nature, la grandeur de son auteur, les avantages de la solitude, etc.

3. *Du Galant-Jardinier.* C'était sans doute une guinguette achalandée et connue.

4. *Auquel*, où, dans lequel.

5. *Pour n'en pas faire.* Il serait plus correct d'écrire : *pour que je n'en fasse pas.* Voir la note 2 de la page 53.

remplissais de ma légère existence tous les objets que j'apercevais. Tout entier au moment présent, je ne me souvenais de rien ; je n'avais nulle notion distincte de mon individu, pas la moindre idée de ce qui venait de m'arriver ; je ne savais ni qui j'étais, ni où j'étais ; je ne sentais ni mal, ni crainte, ni inquiétude. Je voyais couler mon sang comme j'aurais vu couler un ruisseau, sans songer seulement que ce sang m'appartint en aucune sorte. Je sentais dans tout mon être un calme ravissant, auquel, chaque fois que je me le rappelle, je ne trouve rien de comparable dans toute l'activité des plaisirs connus.

On me demanda où je demeurais ; il me fut impossible de le dire. Je demandai où j'étais ; on me dit *à la Haute-Borne*, c'était comme si l'on m'eût dit *au mont Atlas*. Il fallut demander successivement le pays, la ville et le quartier où je me trouvais : encore cela ne put-il suffire pour me reconnaître ; il me fallut tout le trajet de là jusqu'au boulevard¹ pour me rappeler ma demeure et mon nom. Un monsieur que je ne connaissais pas, et qui eut la charité de m'accompagner quelque temps, apprenant que je demeurais si loin², me conseilla de prendre au Temple³ un fiacre pour me reconduire chez moi. Je marchais très bien, très légèrement, sans sentir ni douleur ni blessure, quoique je crachasse toujours beaucoup de sang ; mais j'avais un frisson glacial qui faisait claquer d'une façon très incommode mes dents fracassées. Arrivé au Temple, je pensai que, puisque je marchais sans peine, il valait mieux continuer ainsi ma route à pied que de m'exposer à périr de froid dans un fiacre. Je fis ainsi la demi-lieue

1. *Le boulevard* : la suite de boulevards qui va aujourd'hui de la Bastille à la Madeleine, et qui formait alors la limite de Paris au nord.

2. *Si loin* : rue Plâtrière (aujourd'hui rue Jean-Jacques-Rousseau), non loin du quartier du Louvre.

3. L'enclôs du Temple, qui appartenait à l'ordre de Malte, était situé près du boulevard.

qu'il y a du Temple à la rue Plâtrièr, marchant sans peine, évitant les embarras, les voitures, choisissant et suivant mon chemin tout aussi bien que j'aurais pu faire en pleine santé. J'arrive, j'ouvre le secret qu'on a fait mettre à la porte de la rue, je monte l'escalier dans l'obscurité, et j'entre enfin chez moi sans autre accident que ma chute et ses suites, dont je ne m'apercevais pas même encore alors.

(*Les Rêveries du promeneur solitaire, seconde promenade.*)

LE POT DE BEURRE

A M. LE COMTE DE LASTIC¹

Paris, le 29 décembre 1754.

Sans avoir l'honneur, monsieur, d'être connu de vous, j'espère qu'ayant à vous offrir des excuses et de l'argent, ma lettre ne saurait être mal reçue.

J'apprends que Mlle de Cléry a envoyé de Blois un panier à une bonne vieille femme, nommée madame Le Vasseur², et si pauvre qu'elle demeure chez moi; que ce panier contenait, entre autres choses, un pot de vingt livres de beurre; que le tout est parvenu, je ne sais comment, dans votre cuisine; que la bonne vieille l'ayant appris, a eu la simplicité de vous envoyer sa fille, avec la lettre d'avis³, vous demander son beurre, ou le prix qu'il a coûté, et qu'après vous être moqué d'elle, selon l'usage, vous et

1. Ce personnage, d'ailleurs sans notoriété, était alors colonel.

2. Mme Le Vasseur, dont Rousseau épousa plus tard la fille, simple servante d'auberge.

3. La lettre d'avis, la lettre par laquelle elle était informée de l'envoi de ce pot de beurre, et qu'elle voulait faire voir au comte de Lastic pour légitimer sa réclamation.

madame votre épouse, vous avez, pour toute réponse, ordonné à vos gens de la chasser.

J'ai tâché de consoler la bonne femme affligée, en lui expliquant les règles du grand monde et de la grande éducation; je lui ai prouvé que ce ne serait pas la peine d'avoir des gens, s'ils ne servaient à chasser le pauvre quand il vient réclamer son bien; et, en lui montrant combien *justice* et *humanité* sont des mots roturiers¹, je lui ai fait comprendre, à la fin, qu'elle est trop honorée qu'un comte ait mangé son beurre. Elle me charge donc, monsieur, de vous témoigner sa reconnaissance de l'honneur que vous lui avez fait, son regret de l'importunité qu'elle vous a causée, et le désir qu'elle aurait que son beurre vous eût paru bon.

Que si, par hasard, il vous en a coûté quelque chose pour le port du paquet à cette adresse, elle offre de vous le rembourser, comme il est juste. Je n'attends là-dessus que vos ordres pour exécuter ses intentions, et vous supplie d'agrérer les sentiments avec lesquels j'ai l'honneur d'être, etc.

(Correspondance.)

LES DÉLICES DE LA SOLITUDE

Quand mes douleurs me font tristement mesurer la longueur des nuits, et que l'agitation de la fièvre m'empêche de goûter un seul instant de sommeil, souvent je me distrais de mon état présent en songeant aux divers événements de ma vie; et les repentirs, les doux souvenirs, les regrets, l'attendrissement, se partagent le soin

1. *Roturiers*, dont ne se servent que les gens de la roture. La *roture*, c'est tout ce qui n'est pas noble: ce mot vient du bas-latin *ruptura*, champ fendu par la charrue, champ cultivé, et, par conséquent, héritage de paysan, d'homme non noble.

de me faire oublier quelques moments mes souffrances. Quels temps croiriez-vous, monsieur¹, que je me rappelle le plus souvent et le plus volontiers dans mes rêves? Ce ne sont point les plaisirs de ma jeunesse; ils furent trop rares, trop mêlés d'amertume, et sont déjà trop loin de moi. Ce sont ceux de ma retraite, ce sont mes promenades solitaires, ce sont ces jours rapides, mais délicieux, que j'ai passés tout entiers avec moi seul, avec ma bonne et simple gouvernante, avec mon chien bien-aimé, ma vieille chatte, avec les oiseaux de la campagne et les biches de la forêt, avec la nature entière et son inconcevable auteur. En me levant avant le soleil pour aller voir, contempler son lever dans mon jardin, quand je voyais commencer une belle journée, mon premier souhait était que ni lettres, ni visites, n'en vinssent troubler le charme. Après avoir donné la matinée à divers soins que je remplissais tous avec plaisir, parce que je pouvais² les remettre à un autre temps, je me hâtais de dîner pour échapper aux importuns, et me ménager un plus long après-midi. Avant une heure, même les jours les plus ardents, je partais par le grand soleil avec le fidèle Achate³, pressant le pas dans la crainte que quelqu'un ne vint s'emparer de moi avant que j'eusse pu m'esquiver; mais quand une fois j'avais pu doubler un certain coin, avec quel battement de cœur, avec quel pétilllement de joie je commençais à respirer en me sentant sauvé, en me disant : Me voilà maître de moi pour le reste de ce jour! J'allais alors d'un pas plus tranquille chercher quelque lieu sauvage dans la forêt, quelque lieu désert où rien ne montrant la main

1. *Monsieur*. Rousseau s'adresse à Malesherbes (1721-1794), alors président de la cour des aides et qui devait être plus tard le ministre, puis le défenseur de Louis XVI.

2. *Je pouvais*, j'étais le maître de.

3. *Le fidèle Achate*, son chien. — Le compagnon d'Énée que Virgile cite le plus souvent est un certain Achate, auquel il donne l'épithète de *fidus*. « Fidèle Achate » est devenu une expression proverbiale pour désigner un compagnon, un confident assidu et particulièrement cher.

des hommes n'annonçât la servitude et la domination, quelque asile où je pusse croire avoir pénétré le premier, et où nul tiers importun ne vint s'interposer entre la nature et moi. C'était là qu'elle semblait déployer à mes yeux une magnificence toujours nouvelle. L'or des genêts et la pourpre des bruyères frappaient mes yeux d'un luxe qui touchait mon cœur; la majesté des arbres qui me couvraient de leur ombre, la délicatesse des arbustes qui m'environnaient, l'étonnante variété des herbes et des fleurs que je foulais sous mes pieds, tenaient mon esprit dans une alternative continue d'observation et d'admiration : le concours de tant d'objets intéressants qui se disputaient mon attention, m'attirant sans cesse de l'un à l'autre, favorisait mon humeur rêveuse et paresseuse, et me faisait souvent redire en moi-même : Non, Salomon dans toute sa gloire ne fut jamais vêtu comme l'un d'eux¹....

Bientôt de la surface de la terre j'élevais mes idées à tous les êtres de la nature, au système universel des choses, à l'être incompréhensible qui embrasse tout. Alors, l'esprit perdu dans cette immensité, je ne philosophais pas; je me sentais, avec une sorte de volupté, accablé du poids de cet univers; je me livrais avec ravissement à la confusion de ces grandes idées, j'aimais à me perdre en imagination dans l'espace; mon cœur resserré dans les bornes des êtres s'y trouvait trop à l'étroit; j'étouffais dans l'univers; j'aurais voulu m'élancer dans l'infini. Je crois que si j'eusse dévoilé tous les mystères de la nature, je me serais senti dans une situation moins délicieuse que cette étourdissante extase à laquelle mon esprit se livrait sans retenue, et qui, dans l'agitation de mes transports, me faisait écrier quelquefois : O grand Être! O grand Être! sans pouvoir dire ni penser rien de plus.

1. Ce sont les expressions mêmes de l'évangile de saint Luc (XII, 27).

Ainsi s'écoulaient dans un délire continual les journées les plus charmantes que jamais créature humaine ait passées; et, quand le coucher du soleil me faisait songer à la retraite, étonné de la rapidité du temps, je croyais n'avoir pas assez mis à profit ma journée, je pensais en pouvoir jouir davantage encore; et, pour réparer le temps perdu, je me disais : je reviendrai demain.

Je revenais à petits pas, la tête un peu fatiguée, mais le cœur content; je me reposais agréablement au retour, en me livrant à l'impression des objets; mais sans penser, sans imaginer, sans rien faire autre chose que sentir le calme et le bonheur de ma situation. Je trouvais mon couvert mis sur ma terrasse. Je soupais de grand appétit dans mon petit domestique¹; nulle image de servitude et de dépendance ne troubloit la bienveillance qui nous unissait tous. Mon chien lui-même était mon ami, non mon esclave: nous avions toujours la même volonté, mais jamais il ne m'a obéi....

Enfin, après avoir fait encore quelques tours dans mon jardin, ou chanté quelque air sur mon épinette², je trouvais dans mon lit un repos de corps et d'âme cent fois plus doux que le sommeil même.

Ce sont là les jours qui ont fait le vrai bonheur de ma vie; bonheur sans amertume, sans ennuis, sans regrets, et auquel j'aurais borné volontiers tout celui de mon existence.

(*Correspondance*, lettre du 26 janvier 1762.)

1. *Domestique*, l'ensemble des personnes qui constituent la famille et le train de la maison.

2. *Épinette*, instrument de musique à clavier, qui a été remplacé par le piano.

DIDEROT

(1713-1784)

Né à Langres en 1713, mort à Paris en 1784, Denis Diderot est un des esprits les plus brillants, les plus étendus et en même temps les plus profonds que le XVIII^e siècle ait produits. Il eut la plus grande part à la rédaction de l'*Encyclopédie*¹, publiée avec la collaboration de d'Alembert et de tout ce que le parti philosophique contenait de plus illustre. Parmi ses autres ouvrages, trop nombreux et trop divers pour être seulement cités, mentionnons seulement ses *Salons*, renfermant la description critique des principaux tableaux exposés dans les années 1759-1771, 1775, 1781², le *Paradoxe sur le comédien*, dialogue sur le rôle de la réflexion et du sentiment dans la composition et l'interprétation des œuvres d'art et des œuvres littéraires, la brillante fantaisie du *Neveu de Rameau*, enfin une correspondance pleine de vivacité et d'intérêt, que nous ne possédons malheureusement pas complètement.

REGRETS SUR UNE VIEILLE ROBE DE CHAMBRE

Pourquoi ne l'avoir pas gardée ? Elle était faite à moi ; j'étais fait à elle. Elle moulait tous les plis de mon corps sans le gêner ; j'étais pittoresque et beau. L'autre, raide, empesée, me mannequine³. Il n'y avait aucun besoin auquel sa complaisance ne se prêtât ; car l'indigence est presque toujours officieuse. Un livre était-il couvert de poussière, un de ses pans s'offrait à l'essuyer. L'encre

1. Voir la note 1 de la page 125.

2. Les expositions de peinture appelées *Salons* furent inaugurées en France en 1673. Après avoir eu lieu à des intervalles irréguliers, elles devinrent annuelles ; de 1751 à 1789 elles n'eurent plus lieu que tous les deux ans.

3. Ce verbe *mannequiner*, dont le sens ici est bien clair, ne se trouve pas dans le Dictionnaire de l'Académie.

épaisse refusait-elle de couler de ma plume, elle présentait le flanc. On y voyait tracés en longues raies noires les fréquents services qu'elle m'avait rendus. Ces longues raies annonçaient le littérateur, l'écrivain, l'homme qui travaille. A présent, j'ai l'air d'un riche fainéant; on ne sait qui je suis.

Sous son abri je ne redoutais ni la maladresse d'un valet, ni la mienne, ni les éclats du feu, ni la chute de l'eau. J'étais le maître absolu de ma vieille robe de chambre; je suis devenu l'esclave de la nouvelle.

Le dragon qui surveillait la toison d'or¹ ne fut pas plus inquiet que moi. Le souci m'enveloppe....

Je ne pleure pas, je ne soupire pas; mais à chaque instant je dis : Maudit soit celui qui inventa l'art de donner du prix à l'étoffe commune en la teignant en écarlate! Maudit soit le précieux vêtement que je révère! Où est mon ancien, mon humble, mon commode labeau de calmande²?

Mes amis, gardez vos vieux amis. Mes amis, craignez l'atteinte de la richesse. Que mon exemple vous instruise. La pauvreté a ses franchises; l'opulence a sa gêne....

Ce n'est pas tout, mon ami. Écoutez les ravages du luxe, les suites d'un luxe conséquent³. Ma vieille robe de chambre était une avec les autres guenilles qui m'entournaient. Une chaise de paille, une table de bois, une tapisserie de Bergame, une planche de sapin qui soutenait quelques livres, quelques estampes enfumées, sans bordure⁴, clouées par les angles sur cette tapisserie; entre ces estampes, trois ou quatre plâtres suspendus formaient avec ma vieille robe de chambre l'indigence la plus harmonieuse.

1. Suivant la Fable, la merveilleuse toison d'or, qui fut conquise en Colchide par Jason, était gardée par un dragon que le héros dut terrasser.

2. *Calmande*, étoffe de laine lustrée d'un côté comme le satin.

3. *Conséquent*, qui se tient, qui est d'accord avec lui-même.

4. *Sans bordure*, sans cadre.

Tout est désaccordé. Plus d'ensemble, plus d'unité, plus de beauté....

J'ai vu la bergame¹ céder la muraille, à laquelle elle était depuis si longtemps attachée, à la tenture de damas ; deux estampes qui n'étaient pas sans mérite : la *Chute de la manne dans le désert* du Poussin² et l'*Esther devant Assuérus* du même, l'une honteusement chassée par un vieillard de Rubens³, c'est la triste Esther ; la *Chute de la manne* dissipée par une *Tempête* de Vernet⁴ ; la chaise de paille reléguée dans l'antichambre par le fauteuil de maroquin ; Homère, Virgile, Horace, Cicéron, soulager le faible sapin courbé sous leur masse, et se renfermer dans une armoire marquetée, asile plus digne d'eux que de moi ; une grande glace s'emparer du manteau de ma cheminée ; ces deux jolis plâtres que je tenais de l'amitié de Falconet⁵, et qu'il avait réparés lui-même, déménagés par une Vénus accroupie⁶ : l'argile moderne brisée par le bronze antique. La table de bois disputait encore le terrain, à l'abri d'une foule de brochures et de papiers entassés pêle-mêle, et qui semblaient devoir la dérober longtemps à l'injure qui la menaçait. Un jour elle subit son sort, et, en dépit de ma paresse, les brochures et les papiers allèrent se ranger dans les serres d'un bureau précieux.

Instinct funeste des convenances ! Tact délicat et rui-

1. *La bergame*, la tapisserie de Bergame, tapisserie fort commune.

2. Nicolas Poussin, célèbre peintre français (1594-1665), passa la plus grande partie de sa vie à Rome. Aussi met-on souvent l'article emphatique *le* devant son nom, comme devant celui de beaucoup de grands hommes italiens, *la Tasse*, *le Titien*, *le Corrège*.

3. Pierre-Paul Rubens, célèbre peintre flamand (1577-1640), également remarquable par la vigueur du dessin, l'éclat du coloris et la vivacité de la composition.

4. Claude-Joseph Vernet, peintre français (1712-1789), célèbre surtout par ses marines.

5. Étienne-Maurice Falconet, célèbre statuaire français (1716-1791), grand ami de Diderot.

6. *Vénus accroupie*. On désigne par ce nom un assez grand nombre de statues antiques représentant Vénus sortant de l'eau et posant un genou en terre pour se relever.

neux, goût sublime, qui change¹, qui déplace, qui édifie, qui renverse, qui vide les coffres des pères, qui laisse les filles sans dot, les fils sans éducation, qui fait tant de belles choses et de si grands maux; toi qui substitues chez moi le fatal et précieux bureau à la table de bois, c'est toi qui perds les nations, c'est toi qui peut-être un jour conduiras mes effets sur le pont Saint-Michel, où l'on entendra la voix enrouée d'un juré crieur² dire : « A vingt louis une Vénus accroupie ! »

L'intervalle qui restait entre la tablette de ce bureau et la *Tempête* de Vernet, qui est au-dessus, faisait un vide désagréable à l'œil. Ce vide fut rempli par une pendule; et quelle pendule encore! une pendule à la Geoffrin³, une pendule où l'or contraste avec le bronze.

Il y avait un angle vacant à côté de ma fenêtre. Cet angle demandait un secrétaire, qu'il obtint.

Autre vide déplaisant entre la tablette du secrétaire et la belle tête de Rubens; il fut rempli par deux La Grenée⁴.

Lei est une *Magdeleine* du même artiste; là, c'est une esquisse ou de Vien⁵ ou de Machy⁶; car je donnai aussi dans les esquisses. Et ce fut ainsi que le réduit édifiant

1. *Change*. Il serait plus correct d'écrire *changes, déplaces*, etc.

2. *Juré crieur*, celui qui a prêté les serments requis pour entrer dans la corporation des crieurs.

3. *A la Geoffrin*, c'est-à-dire à la manière de Mme Geoffrin, comme Mme Geoffrin les aime ou sait en offrir. C'est en effet Mme Geoffrin qui, pour remercier Diderot d'un service, avait imaginé de déménager un jour toutes les vieilleries de son appartement pour les remplacer par un mobilier plus convenable. Sur Mme Geoffrin (1699-1777), l'une des femmes les plus distinguées de la société du XVIII^e siècle, voir, dans le recueil des classes supérieures, un morceau de Sainte-Beuve.

4. Louis-Jean-François Lagrenée, célèbre peintre français (1725-1805), dont les tableaux sont d'une grâce un peu maniéree.

5. Joseph-Marie Vien, célèbre peintre français (1716-1809), qui rompit le premier avec les traditions de la peinture sentimentale et maniéree en même temps que de l'art léger et frivole qui avait été si fort en honneur durant le XVII^e siècle.

6. Pierre-Antoine de Machy (1722-1807), célèbre peintre et graveur français, qui a peint des vues d'architecture et de perspective.

du philosophe se transforma dans le cabinet scandaleux du publicain¹. J'insulte ainsi à la misère nationale.

De ma médiocrité première il n'est resté qu'un tapis de lisières². Ce tapis mesquin ne cadre guère avec mon luxe, je le sens. Mais j'ai juré et je jure que je réserverais ce tapis, comme le paysan transféré de sa chaumière dans le palais de son souverain réserva ses sabots³. Lorsque le matin, couvert de la somptueuse écarlate, j'entre dans mon cabinet, si je baisse la vue, j'aperçois mon ancien tapis de lisières : il me rappelle mon premier état, et l'orgueil s'arrête à l'entrée de mon cœur. Non, mon ami, non, je ne suis point corrompu. Ma porte s'ouvre toujours au besoin qui s'adresse à moi ; il me trouve la même affabilité. Je l'écoute, je le conseille, je le secours, je le plains. Mon âme ne s'est point endurcie, ma tête ne s'est point relevée⁴. Mon dos est bon et rond, comme ci-devant. C'est le même ton de franchise ; c'est la même sensibilité.

Mon luxe est de fraîche date, et le poison n'a point encore agi. Mais, avec le temps, qui sait ce qui peut arriver?...

(*Miscellanea philosophiques*, édit. Assézat, t. IV.)

L'HOMME DE LETTRES ET LE FINANCIER

Vous savez que M. Tronchin⁵ avait été appelé en poste à Lyon pour la maladie de son associé, et que mes seize mille livres⁶ étaient restées entre les mains

1. *Publicain*, littéralement collecteur d'impôts dans l'ancienne Rome ; puis, en général, financier qui s'occupe de la levée des impôts (avec une nuance péjorative) : voir la note 3 de la page 149.

2. *De lisières*, formé de petites bandes d'étoffe tressées.

3. Allusion à un conte populaire très connu, dont on trouvera une version dans la fable de La Fontaine *le Berger et le Roi* (livre X, fable 10).

4. *Relevée*, dans l'attitude qui symbolise la hauteur de caractère.

5. *M. Tronchin*, banquier. — Diderot s'adresse à une amie, Mlle Volland.

6. Provenant de la vente de sa bibliothèque à l'impératrice de Russie

de M. Colin de Saint-Marc¹.... Je reçois de M. Tronchin une lettre pour M. de Saint-Marc. Je la garde sept ou huit jours, parce que les choses d'intérêt ne sont pas celles qui me remuent; cependant sur les six heures du soir, un jour que j'allai causer avec la chère sœur², je me trouve à la porte de l'hôtel des Fermes³, je me ressouviens de ma lettre, et j'entre. M. de Saint-Marc n'était pas à son bureau, mais il allait y entrer: c'est ce que ses commis me dirent, car ils sont fort polis. En effet il arrive, comme ils me parlaient. Je vais au-devant de M. Colin de Saint-Marc, qui ne m'entend pas. M. Colin de Saint-Marc, le chapeau sur la tête, marche; je le suis presque en courant. Il arrive dans la seconde pièce de son bureau; il s'assied dans son fauteuil, et je reste droit. Je lui présente ma lettre; il la prend, l'ouvre, et la lit; se met à regarder un moment au plafond, et, me rendant ma lettre en la jetant sur un coin de sa table, me dit : *Je n'ai pas mémoire de cela*; puis il prend une plume, se met à écrire, et me laisse debout, là, sans me parler davantage. Tandis qu'il écrivait sans me regarder, je lui déclinais mon nom, et je lui faisais mon histoire. Sur la fin de cette histoire, mon homme s'arrête, et se tracassant avec un de ses doigts la main droite, il me dit : « Ah! oui, je me rappelle cela. J'ai touché vos lettres de change⁴. Je n'ai point de billets à vous donner. Ils veulent tous de ces billets; c'est une rage, je ne sais pas pourquoi. Je ne sais pas quand

Catherine II, qui ne l'avait achetée qu'à la condition que le philosophe en conserverait la jouissance pendant sa vie.

1. Colin de Saint-Marc, fermier général.

2. Mme Legendre, sœur de Mlle Volland.

3. L'hôtel des Fermes, siège de la compagnie des fermiers généraux, était situé rue Plâtrière, depuis rue Jean-Jacques-Rousseau.— Les fermiers généraux étaient des financiers associés, auxquels l'État affermait la perception des impôts, c'est-à-dire qu'ils levaient les impôts à leur profit, moyennant une redevance qu'ils payaient à l'État.

4. *Lettre de change*, lettre par laquelle un banquier ou un négociant

j'en aurai¹; je n'irai point dépouiller pour vous ceux qui en ont. Revenez; mais ne revenez pas demain : dans huit jours, dans un mois, dans deux » ; et puis mon homme se remet à écrire, et moi je m'en vais.

Eh bien, comment cela vous semble-t-il? Parce que M. Colin de Saint-Marc a cent mille écus de rente, il faut qu'il me traite comme un faquin. J'étais enragé dans ce moment de n'être pas le comte de Charolais², ou quelque autre personnage important, et de ne pouvoir renouveler avec M. Colin de Saint-Marc la scène du président de Meinières³ avec un procureur⁴ au Parlement. C'était le matin; il était en redingote, en mauvaise perruque ronde, en bas de laine gris, un mouchoir de soie autour du cou, ce qui n'était pas propre à sauver sa mauvaise mine. Il était pour une somme considérable dans un état⁵ de créances que ce procureur ne se pressait pas d'acquitter. Il entre dans l'étude sans façon, il s'adresse au procureur honnêtement, parce que le président de Meinières est l'homme de France le plus doux et le plus honnête, qu'il en a la réputation, et que c'est ainsi que je l'ai vu chez lui et chez moi. « Monsieur, il y a longtemps que j'attends, pourriez-vous me dire quand je serai payé? — Je n'en sais rien. » Le président était debout, le procureur assis; le président chapeau bas, le procureur la tête couverte de son bonnet; le président parlait, le procureur écrivait. « Monsieur, c'est que je suis pressé. — Ce n'est pas ma faute. — Cela se peut. Cependant voilà mes titres; je les ai apportés, et

donne l'ordre à un correspondant de payer une certaine somme à un tiers qui en a fourni la valeur.

1. Ces *billets* étaient des assignations sur la compagnie des Fermes générales, que l'État négociait par avance, et qui, par conséquent, valaient de la monnaie, à peu près comme nos *billets de banque*.

2. Un comte de Charolais (de la maison de Condé) s'était particulièrement fait connaître par des cruautés restées impunies.

3. Le président de Meinières (1705-1785), assez connu dans la société littéraire du temps.

4. *Procureur*, intermédiaire chargé de représenter ses clients devant la justice: c'est à peu près ce que nous appelons aujourd'hui *avoué*.

5. *État*, liste établie article par article.

vous m'obligeriez de les regarder. — Je n'ai pas le temps. — Monsieur, de grâce, faites-moi ce plaisir. — Je ne saurais, vous dis-je. — Monsieur.... — Vous m'interrompez. Est-ce que vous croyez, mon ami, que je n'ai que votre affaire en tête? Vous serez payé avec les autres. Allez-vous-en, et ne m'ennuyez pas davantage. — Monsieur, je suis fâché de vous ennuyer, mais vous n'êtes pas le premier. — Tant pis, il ne faut ennuyer personne. — Il est vrai, mais il ne faut brusquer personne. — Cela fait le plaisir! — Le plus plaisant des deux, je vous jure, monsieur, que ce n'est pas moi; on me doit, j'ai besoin, je voudrais toucher mon argent. Je ne vous demande que de jeter un coup d'œil sur mes titres. — Voyons donc, voyons ces titres; si on avait affaire à deux hommes comme vous par jour, il faudrait renoncer au métier. » Le président déploie ses titres, et le procureur lit : Monsieur le président de Meinières, etc.; et aussitôt le voilà qui se lève : « Monsieur le président, je vous demande mille pardons...; je n'avais pas l'honneur de vous connaître...; sans cela....» Le président le prend par la main, l'éloigne de son fauteuil, s'y place, et lui dit : « Maître un tel, vous êtes un insolent; il ne s'agit pas de moi, je vous pardonne; mais je viens de voir la manière indigne et cruelle dont vous en usez avec les malheureux qui ont affaire à vous. Prenez garde à ce que vous ferez à l'avenir; s'il me revient jamais une plainte sur votre compte, je vous fais perdre un état que vous remplissez si mal. Adieu. » Eh bien, qu'en pensez-vous? Tandis que M. Colin de Saint-Marc me traitait comme le procureur, n'aurait-il pas été fort doux d'être le président? Vous riez de cela, et j'en ris aussi à présent. Mme Le Gendre dit qu'elle se serait assise sur la table de M. Colin de Saint-Marc; mais on est si surpris, si peu fait à se trouver tout à coup un valet!...

(Correspondance : *Lettres à Mlle Volland*, 21 juillet 1765.)

VAUVENARGUES

(1715-1747)

Luc de Clapiers, marquis de Vauvenargues, né à Aix en Provence en 1715, fut forcé par sa mauvaise santé de quitter l'état militaire, dans lequel il s'était cependant distingué, et se consacra tout entier aux lettres, après avoir vainement tenté d'entrer dans la diplomatie. Il mourut à Paris en 1747, à l'âge de trente-deux ans, laissant, outre des lettres et divers opuscules de morale et de critique, une *Introduction à la connaissance de l'esprit humain*, des *Réflexions et maximes* et des *Caractères*, écrits moins remarquables peut-être par l'éclat du style que par la fierté mélancolique, la générosité, la haute moralité dont ils sont tous empreints.

LE TRAVAIL ET L'OISIVETÉ

Insensés que nous sommes, nous craignons toujours d'être dupes ou de l'activité, ou de la gloire, ou de la vertu ! Mais qui fait plus de dupes véritables que l'oubli de ces mêmes choses ? qui fait des promesses plus trompeuses que l'oisiveté ?

Quand vous êtes de garde au bord d'un fleuve, où la pluie éteint tous les feux pendant la nuit, et pénètre dans vos habits, vous dites : « Heureux qui peut dormir sous une cabane écartée, loin du bruit des eaux ! » Le jour vient, les ombres s'effacent, et les gardes sont relevées ; vous rentrez dans le camp ; la fatigue et le bruit vous plongent dans un doux sommeil, et vous vous levez plus serein pour prendre un repas délicieux, au contraire d'un jeune homme né pour la vertu, que la tendresse d'une mère retient dans les murailles d'une ville forte ; pendant que ses camarades dorment sous la toile et bravent les

hasards, celui-ci qui ne risque rien, qui ne fait rien, à qui rien ne manque, ne jouit ni de l'abondance, ni du calme de ce séjour : au sein du repos, il est inquiet et agité; il cherche les lieux solitaires; les fêtes, les jeux, les spectacles ne l'attirent point; la pensée de ce qui se passe en Moravie¹ occupe ses jours, et, pendant la nuit, il rêve des combats qu'on donne sans lui.

Que veux-je dire par ces images? que la véritable vertu ne peut se reposer ni dans les plaisirs, ni dans l'abondance, ni dans l'inaction: qu'il est vrai que l'activité a ses dégoûts et ses périls; mais que ces inconvénients, momentanés dans le travail, se multiplient dans l'oisiveté, où un esprit ardent se consume lui-même et s'importune.

(*Sur la gloire*, second discours.)

RÉFLEXIONS ET MAXIMES

C'est un grand signe de médiocrité de louer toujours modérément. (12)

On ne peut être juste si on n'est humain. (28)

Nous blâmons beaucoup les malheureux des moindres fautes, et les plaignons peu des plus grands malheurs. (168)

Nous querellons les malheureux pour nous dispenser de les plaindre. (172)

1. En Moravie. Vauvenargues avait fait la campagne de Bohême (1742) pendant la guerre de la succession d'Autriche

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE

(1737-1814)

Né au Havre en 1737, mort en 1814, Jacques-Henri-Bernardin de Saint-Pierre, après une jeunesse aventureuse, indécise et tourmentée, avait été envoyé à l'île de France en qualité de capitaine-ingénieur. A son retour en France, il écrivit le récit de son voyage (1775) et publia ensuite tour à tour *l'Arcadie*, sorte de poème en prose (1781), les *Études de la nature* (1784), *Paul et Virginie* (1787), les *Harmonies de la nature* (1796). Dans tous ces ouvrages il fait preuve d'un grand talent de description, et, dans *Paul et Virginie*, il a ce mérite suprême de parvenir, par les moyens les plus simples, à exciter la plus forte émotion.

LES DÉLICES DE LA FORÊT ET DE LA PRAIRIE

Comment exprimer les ravissantes harmonies des vents qui agitent le sommet des graminées, et changent la prairie en une mer de verdure et de fleurs, et celles des forêts, où les chênes antiques agitent leurs sommets vénérables; le bouleau, ses feuilles pendantes; et les sombres sapins, leurs longues flèches toujours vertes. Du sein de ces forêts s'échappent de doux murmures, et s'exhalent mille parfums. Le matin, au lever de l'aurore, tout est chargé de gouttes de rosée qui argentent les flancs des collines et les bords des ruisseaux; tout se meut au gré des vents; de longs rayons de soleil dorent la cime des arbres et traversent les forêts. Cependant des êtres d'un autre ordre, des nuées de papillons peints de mille couleurs, volent sans bruit sur les fleurs; ici l'abeille et le bourdon murmurent; là des oiseaux font leurs nids; les airs rétentissent de mille chansons. Les notes monotones

du coucou et de la tourterelle servent de base aux ravis-sants concerts du rossignol et aux accords vifs et gais de la fauvette. La prairie a aussi ses oiseaux ; les cailles, qui couvent sous les herbes ; les alouettes, qui s'élèvent vers le ciel, au-dessus de leurs nids. On entend de tous côtés les accents maternels, dans les vallons, dans les bois, dans les prés. Oh ! qu'il est doux alors de quitter les cités, qui ne retentissent que du bruit des marteaux des ouvriers et de celui des lourdes charrettes, ou des carrosses qui menacent l'homme de pied¹, pour errer dans les bois, sur les collines, au fond des vallons, sur des pelouses plus douces que les tapis de la Savonnerie², et qu'embellissent chaque jour de nouvelles fleurs et de nouveaux parfums !

(*Études de la Nature*, étude cinquième.)

LETTRE A M. HENNIN³

MONSIEUR ET AMI,

J'ai suivi votre conseil, je me suis mis dans mes meubles. Mon nouveau logement est rue Neuve-Saint-Étienne, maison de M. Clarisse, faubourg Saint-Victor⁴. La tranquillité et l'honnêteté de ma demeure, la beauté de la vue, le bon marché, une multitude de petites commodités, réunies dans quatre petites pièces dont deux étaient tapissées d'un joli papier, les jardins qui m'envi-

1. *L'homme de pied*, le piéton.

2. *Savonnerie*. La manufacture royale de tapis créée au Louvre en 1604 fut, en 1654, transportée à Chaillot dans une maison dite de la Savonnerie. Cette manufacture a été en 1828 réunie à celle des Gobelins.

3. M. Hennin, ami de Bernardin de Saint-Pierre, était alors premier commis aux affaires étrangères.

4. La rue Neuve-Saint-Étienne n'existe plus. Le faubourg Saint-Victor était situé au sud-est de Paris.

ronnent et m'embaumeront dans quelques semaines d'ici, sont, après le séjour de la campagne pour lequel je soupire depuis si longtemps, ce qui pouvait peut-être m'agréer le plus dans Paris. Mais, *nil ab omni parte beatum*¹, je loge dans un grenier au quatrième, et la maison est sur le point d'être vendue, ce qui peut-être m'obligera d'en déloger dans six mois; je suis épuisé par les dépenses de mon ameublement, je suis loin de mes promenades accoutumées, et de mes anciens amis, loin de vous² de plus d'une lieue!

J'irai vous voir à la première violette; j'aurai bien près de cinq lieues à aller, j'irai gaiement, et je compte vous faire une telle description de mon séjour, que je vous ferai naître l'envie de m'y venir voir et d'y prendre une collation. Horace invitait Mécène à venir manger dans sa petite maison de Tivoli un quartier d'agneau et boire du vin de Falerne. Comme il s'en faut bien que ma fortune approche de sa médiocrité d'or³, je ne vous donnerai que des fraises et du lait dans des terrines, mais vous aurez le plaisir d'entendre les rossignols chanter dans les bosquets des dames anglaises⁴, et de voir leurs pensionnaires et leurs jeunes novices folâtrer dans leur jardin.

A Paris, ce 7 février 1781.

1. Il n'est rien qui soit heureux de tout point; il n'y a pas de bonheur parfait (Horace, *Odes*, II, xvi).

2. *De vous*, de votre bureau. Car le domicile de M. Hennin était à Versailles.

3. Le poète latin Horace (65-8 av. J.-C.), ami et protégé de Mécène, le favori d'Auguste, parle quelque part de ce qu'il appelle sa *médiocrité*, état de fortune moyen, que nous appellerions aujourd'hui l'aisance. Horace la préfère à la richesse : aussi dit-il la *médiocrité d'or*; entendez : la médiocrité aussi précieuse que l'or. — *Tivoli* (nom moderne de Tibur) est à environ 50 kilomètres nord-est de Rome. — Le vin de *Falerne*, ville du Latium, était très estimé des Latins.

4. *Des dames anglaises*: les Augustines anglaises. Ce couvent est également connu sous le nom de *Couvent des oiseaux*.

JOSEPH DE MAISTRE

(1753-1821)

ET

XAVIER DE MAISTRE

(1763-1852)

Joseph-Marie, comte de Maistre, n'était pas Français, quoique la littérature française puisse le revendiquer comme l'un de nos plus brillants écrivains, puisqu'il naquit à Chambéry en 1754, et que la Savoie ne fut conquise par la France qu'en 1792. Adversaire déclaré des idées révolutionnaires, il servit le roi de Sardaigne comme ministre plénipotentiaire à la cour de Russie (1802). Il ne rentra qu'en 1817 dans sa patrie, que les événements politiques l'avaient forcé d'abandonner en 1795. Ses ouvrages, écrits avec une verve passionnée, le font, à juste titre, considérer comme l'un des plus zélés défenseurs de l'ancien régime et de la religion ; les principaux sont les *Considérations sur la France* (1796), le livre *Du Pape* (1819) et les *Soirées de Saint-Pétersbourg ou Entretiens sur le gouvernement temporel de la Providence* (1821). On a encore publié de lui des *Lettres familières et diplomatiques*, qui, quelque sujet qu'elles traitent, sont toutes également des modèles de naturel et d'aisance.

Son frère Xavier (1763-1852), qui s'expatria comme lui, après la conquête de la Savoie par les Français, passa la plus grande partie de sa vie à Saint-Pétersbourg, où il occupa différentes fonctions. Il a laissé cinq charmants et célèbres opuscules : le *Voyage autour de ma chambre*, le *Lépreux de la cité d'Aoste*, les *Prisonniers du Caucase*, la *Jeune Sibérienne* et l'*Expédition nocturne autour de ma chambre*.

LA VERTU SEULE ASSURE LE VRAI BONHEUR

Si quelquefois la vertu paraît avoir moins de talent que le vice pour obtenir les richesses, les emplois, si elle est

gauche pour toute espèce d'intrigues, c'est tant mieux pour elle, même temporellement¹; il n'y a pas d'erreur plus commune que celle de prendre une bénédiction pour une disgrâce : n'envions jamais rien au crime; laissons-lui ses tristes succès, la vertu en a d'autres; elle a tous ceux qu'il lui est permis de désirer, et quand elle en aurait moins, rien ne manquerait encore à l'homme juste, puisqu'il lui resterait la paix, la paix du cœur! trésor inestimable, santé de l'âme, charme de la vie, qui tient lieu de tout et que rien ne peut remplacer! Par quel inconcevable aveuglement semble-t-on souvent n'y pas faire attention? D'un côté est la paix et même la gloire : une bonne renommée du moins est la compagne inséparable de la vertu, et c'est une des jouissances les plus délicieuses de la vie; de l'autre, se trouve le remords et souvent aussi l'infamie. Tout le monde convient de ces vérités, mille écrivains les ont mises dans tout leur jour, et l'on raisonne ensuite comme si on ne les connaissait pas. Cependant peut-on s'empêcher de contempler avec délice le bonheur de l'homme qui peut se dire chaque jour avant de s'endormir : *Je n'ai pas perdu la journée*²; qui ne voit dans son cœur aucune passion haineuse, aucun désir coupable; qui s'endort avec la certitude d'avoir fait quelque bien, et qui s'éveille avec de nouvelles forces pour devenir encore meilleur? Dépouillez-le, si vous voulez, de tous les biens que les hommes convoitent si ardemment, et comparez-le à l'*heureux*, au puissant Tibère, écrivant

1. *Temporellement*, pour ce qui regarde les intérêts matériels, par opposition à l'intérêt spirituel, à l'intérêt de l'âme. L'auteur explique la pensée contenue dans cette phrase par la phrase suivante : il veut dire qu'il est certains avantages apparents, tels que la richesse, la puissance, qu'on regarde comme des biens, qui sans doute sont en effet des biens en eux-mêmes, mais qui peuvent être pour nous l'occasion des pires excès et des pires malheurs, tandis que la médiocrité, la pauvreté peuvent être la condition même de notre bonheur et de notre sécurité.

2. *La journée*. Allusion à un mot célèbre de l'empereur Titus (79-81), qui se plaignait, dit-on, d'avoir perdu sa journée quand il n'avait pas accompli quelque bonne action.

le l'île de Caprée sa fameuse lettre au sénat romain¹; il ne sera pas difficile, je crois, de se décider entre ces deux situations....

Dire que le crime est heureux dans ce monde, et l'innocence malheureuse, c'est une véritable contradiction dans les termes; c'est dire précisément que la pauvreté est riche et l'opulence pauvre; mais l'homme est fait ainsi : toujours il se plaindra, toujours il argumentera contre son père. Ce n'est point assez que Dieu ait attaché un bonheur ineffable à l'exercice de la vertu; ce n'est pas assez qu'il lui ait promis le plus grand lot sans comparaison dans le partage général des biens de ce monde; ces têtes folles *dont le raisonnement a banni la raison*² ne seront point satisfaites: il faudra absolument que leur juste imaginaire soit impassible, qu'il ne lui arrive aucun mal, que la pluie ne le mouille pas, que la nielle³ s'arrête respectueusement aux limites de son champ, et que, s'il oublie par hasard de pousser ses verrous, Dieu soit tenu d'envoyer à sa porte un ange avec une épée flamboyante, de peur qu'un voleur *heureux*⁴ ne vienne enlever l'or et les bijoux du juste.

(*Soirées de Saint-Pétersbourg*, III^e Entretien.)

1. *Au sénat romain.* Allusion à un passage célèbre du poète Juvénal (fin du I^e siècle après J.-C.), qui, dans une de ses satires, représente l'empereur Tibère (14-57), connu d'ailleurs par sa dissimulation et ses cruautés, écrivant, de sa résidence de Caprée, dans le golfe de Naples, une longue lettre au sénat, pour accuser inopinément de trahison et de lèse-majesté son ancien favori Séjan.

2. *La raison.* C'est un mot de Chrysale dans *les Femmes savantes* (II, vii) :

Raisonner est l'emploi de toute ma maison,
Et le raisonnement en bannit la raison.

3. *Nielle*, maladie des grains qui convertit l'épi en une poussière noircâtre. — Il y a encore un autre mot *nielle*, différent du premier par le sens et l'étymologie, et qui désigne une plante parasite qui croît dans les blés.

4. *Heureux*: heureux, à les entendre, au sens vulgaire du mot.

UNE NUIT D'ÉTÉ A SAINT-PÉTERSBOURG

Il était à peu près neuf heures du soir; le soleil se couchait par un temps superbe; le faible vent qui nous poussait expira dans la voile, que nous vîmes *badiner*. Bientôt le pavillon qui annonce du haut du palais impérial la présence du souverain, tombant immobile le long du mât qui le supporte, proclama le silence des airs. Nos matelots prirent la rame; nous leur ordonnâmes de nous conduire lentement.

Rien n'est plus rare, mais rien n'est plus enchanteur qu'une belle nuit d'été à Saint-Pétersbourg, soit que la longueur de l'hiver et la rareté de ces nuits leur donnent, en les rendant plus désirables, un charme particulier, soit que réellement, comme je le crois, elles soient plus douces et plus calmes que dans les plus beaux climats.

Le soleil, qui, dans les zones tempérées, se précipite à l'occident, et ne laisse après lui qu'un crépuscule fugitif, rase ici lentement une terre dont il semble se détacher à regret. Son disque, environné de vapeurs rougeâtres, roule, comme un char enflammé, sur les sombres forêts qui couronnent l'horizon, et ses rayons, réfléchis par le vitrage des palais, donnent au spectateur l'idée d'un vaste incendie.

Les grands fleuves ont ordinairement un lit profond et des bords escarpés qui leur donnent un aspect sauvage. La Néva coule à pleins bords au sein d'une cité magnifique : ses eaux limpides touchent le gazon des îles qu'elle embrasse, et, dans toute l'étendue de la ville, elle est contenue par deux quais de granit, alignés à perte de vue ; espèce de magnificence répétée dans les trois grands canaux qui parcouruent la capitale, et dont il n'est pas possible de trouver ailleurs le modèle ni l'imitation.

Mille chaloupes se croisent et sillonnent l'eau en tous sens; on voit de loin les vaisseaux étrangers qui plient

leurs voiles et jettent l'ancre. Ils apportent sous le pôle les fruits des zones brûlantes et toutes les productions de l'univers. Les brillants oiseaux d'Amérique voguent sur la Néva avec des bosquets d'orangers : ils retrouvent en arrivant la noix du cocotier, l'ananas, le citron et tous les fruits de leur terre natale. Bientôt le Russe opulent s'empare des richesses qu'on lui présente, et jette l'or, sans compter, à l'avide marchand.

Nous rencontrais de temps en temps d'élegantes chaloupes dont on avait retiré les rames, et qui se laissaient aller doucement au paisible courant de ces belles eaux. Les rameurs chantaient un air national, tandis que leurs maîtres jouissaient en silence de la beauté du spectacle et du calme de la nuit.

Près de nous, une longue barque emportait rapidement une noce de riches négociants. Un baldaquin cramoisi, garni de franges d'or, couvrait le jeune couple et les parents. Une musique russe, resserrée entre deux files de rameurs, envoyait au loin le son de ses bruyants cornets.

La statue équestre de Pierre I^{er}¹ s'élève sur le bord de la Néva, à l'une des extrémités de l'immense place d'Isaac. Son visage sévère regarde le fleuve et semble encore animer cette navigation créée par le génie du fondateur. Tout ce que l'oreille entend, tout ce que l'œil contemple sur ce superbe théâtre, n'existe que par une pensée de la tête puissante qui fit sortir d'un marais tant de monuments pompeux. Sur ces rives désolées, d'où la nature semblait avoir exilé la vie, Pierre assit sa capitale et se créa des sujets. Son bras terrible est encore étendu sur leur postérité qui se presse autour de l'auguste effigie : on regarde et l'on ne sait si cette main de bronze protège ou menace.

1. Cette statue est l'œuvre de Falconet (voir page 146, note 5). — Saint-Pétersbourg a été fondé par le tsar Pierre I^{er} (1682-1725), le réformateur de la Russie.

A mesure que notre chaloupe s'éloignait, le chant des bateliers et les bruits confus de la ville s'éteignaient insensiblement. Le soleil était descendu sous l'horizon; des nuages brillants répandaient une clarté douce, un demi-jour doré qu'on ne saurait peindre et que je n'ai jamais vu ailleurs. La lumière et les ténèbres semblent se mêler et comme s'entendre pour former le voile transparent qui couvre alors ces campagnes.

Si le ciel, dans sa bonté, me réservait un de ces moments si rares dans la vie où le cœur est inondé de joie par quelque bonheur extraordinaire et inattendu, si une femme, des enfants, des frères séparés de moi depuis longtemps et sans espoir de réunion, devaient tout à coup tomber dans mes bras¹, je voudrais, oui, je voudrais que ce fût dans une de ces belles nuits, sur les rives de la Néva, en présence de ces Russes hospitaliers².

(*Soirées de Saint-Pétersbourg*, I^{er} Entretien.)

1. Allusion à la situation de Joseph de Maistre, qui ne fut rejoint qu'en 1814, à Saint-Pétersbourg, par sa famille, qu'il avait quittée en 1805. — Mais voir la note suivante.

2. Ce charmant morceau sert d'introduction aux *Soirées de Saint-Pétersbourg* de Joseph de Maistre : Villemain, dans la vingt-troisième leçon de son cours de 1829, nous révèle que c'est Xavier qui en est l'auteur. Sur quelle autorité se fonde-t-il ? Il ne le dit pas, mais son affirmation est formelle. « Alliance délicate, dit à son tour Sainte-Beuve parlant de la collaboration des deux frères ; déférence touchante ! Il s'agissait d'un paysage ; Joseph de Maistre ne s'était pas cru capable de le peindre. » (*Portraits littéraires*, t. II, p. 450.)

CHATEAUBRIAND

(1768-1848)

Né à Saint-Malo en 1768, mort en 1848, François-Auguste de Chateaubriand, qui émigra pendant la Révolution, combattit l'Empire et se montra, après la Restauration, comme ministre, comme ambassadeur, comme polémiste, le serviteur dévoué et clairvoyant de la monarchie légitime, est l'un des écrivains qui ont exercé le plus d'influence sur la littérature et l'esprit français dans la première moitié du xix^e siècle. Ses plus importants ouvrages sont : le *Génie du Christianisme* (1802), dans lequel il vengeait en poète le christianisme des reproches que les philosophes du xviii^e siècle lui avaient adressés ; les deux courts romans d'*Atala* (1801) et de *René* (1802), auxquels viendra s'ajouter plus tard le chevaleresque récit des *Aventures du dernier Abencérage* (1826) ; la belle épopée en prose des *Martyrs* (1809). Après sa mort furent publiés ses *Mémoires d'outre-tombe*, œuvre souvent incohérente, superficielle, bizarre, prétentieuse, déclamatoire, mais que recommandent de beaux tableaux et d'intéressantes confidences.

LE MESCHACEBÉ¹

Le Meschacebé, dans un cours de plus de mille lieues, arrose une délicieuse contrée que les habitants des États-Unis appellent le *Nouvel Éden*, et à laquelle les Français ont laissé le doux nom de *Louisiane*². Mille autres

1. *Meschacebé*, autre forme du nom du Mississippi. — C'est en 1791 que Chateaubriand alla visiter le pays qu'il va décrire, et qui est aujourd'hui fort peuplé.

2. *Louisiane*, nom donné (1682), en l'honneur de Louis XIV, par Cavelier de la Salle, à la vallée du Mississippi, et qui désigne aujourd'hui l'un des Etats-Unis de l'Amérique du Nord ; la Nouvelle-Orléans, située à l'embouchure du Mississippi, est la ville la plus importante de cet État.

fleuves, tributaires du Meschacebé, le Missouri, l'Illinois, l'Akanza, l'Ohio, le Wabache, le Tenase, l'engraissent de leur limon et la fertilisent de leurs eaux. Quand tous ces fleuves se sont gonflés des déluges de l'hiver, quand les tempêtes ont abattu des pans entiers de forêts, les arbres déracinés s'assemblent sur les sources. Bientôt la vase les cimente, les lianes les enchaînent; et les plantes, y prenant racine de toutes parts, achèvent de consolider ces débris. Charriés par les vagues écumantes, ils descendent au Meschacebé; le fleuve s'en empare, les pousse au golfe Mexicain, les échoue¹ sur des bancs de sable, et accroît ainsi le nombre de ses embouchures. Par intervalle, il élève sa voix en passant sur les monts, et répand ses eaux débordées autour des colonnades des forêts et des pyramides des tombeaux indiens; c'est le Nil des déserts. Mais la grâce est toujours unie à la magnificence dans les scènes de la nature: tandis que le courant du milieu entraîne vers la mer les cadavres des pins et des chênes, on voit sur les deux courants latéraux remonter, le long des rivages, des îles flottantes de *pistia*² et de nénuphar, dont les roses jaunes s'élèvent comme de petits pavillons. Des serpents verts, des hérons bleus, des flamants roses, de jeunes crocodiles, s'embarquent passagers sur ces vaisseaux de fleurs; et la colonie, déployant au vent ses voiles d'or, va aborder endormie dans quelque anse retirée du fleuve.

Les deux rives du Meschacebé présentent le tableau le plus extraordinaire. Sur le bord occidental, des savanes³ se déroulent à perte de vue; leurs flots de verdure, en s'éloignant, semblent monter dans l'azur du ciel, où ils

1. *Échouer*, plus fréquemment employé comme verbe neutre dans le sens de « être jeté sur un rivage, un écueil », se trouve aussi comme verbe actif, avec celui de « conduire, jeter vers un rivage, etc. ».

2. *Pistia*, herbe aquatique de la zone tropicale.

3. *Savanes*, vastes plaines qui produisent de l'herbe, et qui servent de pâtures aux bestiaux.

s'évanouissent. On voit dans ces prairies sans bornes errer à l'aventure des troupeaux de trois ou quatre mille buffles sauvages. Quelquefois un bison chargé d'années, fendant les flots à la nage, se vient coucher, parmi de hautes herbes, dans une île du Meschacebé. A son front orné de deux croissants¹, à sa barbe antique et limoneuse, vous le prendriez pour le dieu du fleuve², qui jette un œil satisfait sur la grandeur de ses ondes et la sauvage abondance de ses rives.

Telle est la scène sur le bord occidental; mais elle change sur le bord opposé, et forme avec la première un admirable contraste. Suspendus sur le cours des eaux, groupés sur les rochers et sur les montagnes, dispersés dans les vallées, des arbres de toutes les formes, de toutes les couleurs, de tous les parfums, se mêlent, croissent ensemble, montent dans les airs à des hauteurs qui fatiguent les regards. Les vignes sauvages, les bignoniæ, les coloquintes³ s'entrelacent au pied de ces arbres, escaladent leurs rameaux, grimpent à l'extrémité des branches, s'élancent de l'érable au tulipier, du tulipier à l'alcée⁴, en formant mille grottes, mille voûtes, mille portiques. Souvent, égarées d'arbre en arbre, ces lianes traversent des bras de rivières, sur lesquels elles jettent des ponts de fleurs. Du sein de ces massifs, le magnolia⁵ élève son cône immobile; surmonté de ses larges roses blanches, il domine toute la forêt, et n'a d'autre rival que le palmier, qui balance légèrement auprès de lui ses éventails de verdure.

Une multitude d'animaux placés dans ces retraites par la main du Créateur y répandent l'enchantedement et la

1. *Croissants*. Ce sont ses cornes recourbées.

2. On sait que c'est avec ces attributs, en effet, que les anciens représentaient les dieux des fleuves.

3. *Coloquinte*, sorte de concombre fort amer. — *Bignonia*, arbrisseau de la zone tropicale.

4. *Alcée*, rose trémière.

5. *Magnolia*, arbre remarquable par la beauté de ses fleurs.

vie. De l'extrémité des avenues où aperçoit des ours enivrés de raisin, qui chancellent sur les branches des ormeaux; des cariboux¹ se baignent dans un lac; des écureuils noirs se jouent dans l'épaisseur des feuillages; des oiseaux moqueurs², des colombes de Virginie, de la grosseur d'un passereau, descendant sur les gazons rougis par les fraises; des perroquets verts à tête jaune, des piverts empourprés, des cardinaux de feu, grimpent en circulant au haut des cyprès; des colibris étincellent sur le jasmin des Florides, et des serpents oiseleurs³ sifflent suspendus aux dômes des bois, en s'y balançant comme des lianes.

Si tout est silence et repos dans les savanes de l'autre côté du fleuve, tout ici, au contraire, est mouvement et murmure : des coups de bec contre le tronc des chênes, des froissements d'animaux qui marchent, brootent ou broient entre leurs dents les noyaux des fruits; des bruissements d'ondes, de faibles gémissements, de sourds meuglements, de doux roucoulements, remplissent ces déserts d'une tendre et sauvage harmonie. Mais quand une brise vient à animer ces solitudes, à balancer ces corps flottants, à confondre ces masses de blanc, d'azur, de vert, de rose, à mêler toutes les couleurs, à réunir tous les murmures : alors il sort de tels bruits du fond des forêts, il se passe de telles choses aux yeux, que j'essayerais en vain de les décrire à ceux qui n'ont point parcouru ces champs primitifs de la nature.

(*Atala*, prologue.)

1. *Cariboux*, rennes.

2. *Moqueurs*, oiseaux qui imitent aisément le chant des autres oiseaux.

3. *Oiseleurs*, prenant les oiseaux et en vivant.

LES PÈLERINAGES

Dans les siècles de barbarie, les pèlerinages étaient fort utiles : ce principe religieux, qui attirait les hommes hors de leurs foyers, servait puissamment au progrès de la civilisation et des lumières....

Il n'y avait point de pèlerin qui ne revint dans son village avec quelque préjugé de moins et quelque idée de plus. Tout se balance dans les siècles : certaines classes riches de la société voyagent peut-être à présent plus qu'autrefois ; mais, d'une autre part, le paysan est plus sédentaire. La guerre l'appelait sous la bannière de son seigneur, et la religion, dans les pays lointains. Si nous pouvions revoir un de ces anciens vassaux que nous nous représentons comme une espèce d'esclave stupide, peut-être serions-nous surpris de lui trouver plus de bon sens et d'instruction qu'au paysan libre d'aujourd'hui.

Avant de partir pour les royaumes étrangers, le voyageur s'adressait à son évêque, qui lui donnait une lettre apostolique avec laquelle il passait en sûreté dans toute la chrétienté. La forme de ces lettres variait selon le rang et la profession du porteur, d'où on les appelait *formatæ*. Ainsi la religion n'était occupée qu'à renouer les fils sociaux, que la barbarie rompait sans cesse.

En général, les monastères étaient des hôtelleries où les étrangers trouvaient en passant le vivre et le couvert. Cette hospitalité, qu'on admire chez les anciens et dont on voit encore les restes en Orient, était en honneur chez nos religieux : plusieurs d'entre eux, sous le nom d'*hospitaliers*¹, se consacrèrent particulièrement à cette vertu touchante. Elle se manifestait, comme aux jours d'Abraham, dans toute sa beauté antique, par le lave-

1. La première congrégation d'*Hospitaliers* fut fondée à Sienne au IX^e siècle : depuis, des associations religieuses portant le même nom et se proposant le même but se répandirent en grand nombre dans l'Europe.

ment des pieds, la flamme du foyer et les douceurs du repas et de la couche. Si le voyageur était pauvre, on lui donnait des habits, des vivres, et quelque argent pour se rendre à un autre monastère, où il recevait les mêmes secours. Les dames montées sur leur palefroi¹, les preux cherchant aventures, les rois égarés à la chasse, frappaient, au milieu de la nuit, à la porte des vieilles abbayes, et venaient partager l'hospitalité qu'on donnait à l'obscur pèlerin. Quelquefois deux chevaliers s'y rencontraient ensemble et se faisaient joyeuse réception jusqu'au lever du soleil, où, le fer à la main, ils maintenaient l'un contre l'autre la supériorité de leurs dames et de leurs patries. Boucicaut², au retour de la croisade de Prusse³, logeant dans un monastère avec plusieurs chevaliers anglais, soutint seul contre tous qu'un chevalier écossais, attaqué par eux dans les bois, avait été traîtreusement mis à mort.

Dans ces hôtelleries de la religion, on croyait faire beaucoup d'honneur à un prince quand on lui proposait de rendre quelques soins aux pauvres qui s'y trouvaient par hasard avec lui. Le cardinal de Bourbon⁴, revenant de conduire l'infortunée Élisabeth⁵ en Espagne, s'arrêta à l'hôpital de Roncevaux⁶ dans les Pyrénées; il servit à

1. *Palefroi*, cheval de voyage (du bas-latin *parafredus*, corruption de *paraveredus*, cheval de poste).

2. *Boucicaut* (1364-1421), maréchal de France, qui fit ses premières armes sous Du Guesclin et mourut en Angleterre, après avoir été fait prisonnier à Azincourt (1415).

3. *Croisade de Prusse*. On appelle ainsi la longue lutte engagée au xii^e siècle par les chevaliers teutoniques contre les habitants païens de la Prusse et qui se termina en 1285 par la victoire des chevaliers. Ceux-ci étaient, au temps de Boucicaut, possesseurs du pays: mais alors ils étaient en lutte contre la Pologne et la Lithuanie, et Boucicaut alla en effet combattre dans leurs rangs.

4. *Le cardinal de Bourbon* (1523-1590), oncle de Henri IV, que la Ligue voulut un moment faire reconnaître comme roi.

5. *Elisabeth* de Valois (1545-1568), fille de Henri II et de Catherine de Médicis, dont le mariage avec Philippe II, roi d'Espagne, ne fut pas heureux.

6. *Roncevaux*, village de la Navarre espagnole, célèbre par l'histoire de la mort de Roland (voir page 355, note 3).

table trois cents pèlerins, et donna à chacun d'eux trois réaux¹ pour continuer leur voyage. Le Poussin² est un des derniers voyageurs qui aient profité de cette coutume chrétienne : il allait à Rome, de monastère en monastère, en peignant des tableaux d'autel pour prix de l'hospitalité qu'il recevait, et renouvelant ainsi chez les peintres l'aventure d'Homère³.

(*Génie du Christianisme*, quatrième partie,
livre VI, chap. viii.)

UN MARTYR

Le peuple s'assemblait à l'amphithéâtre de Vespasien⁴ : Rome entière était accourue pour boire le sang des martyrs. Cent mille spectateurs, les uns voilés d'un pan de leur robe, les autres portant sur la tête une ombelle, étaient répandus sur les gradins. La foule, vomie⁵ par les portiques, descendait et montait le long des escaliers extérieurs, et prenait son rang sur les marches revêtues de marbre. Des grilles d'or défendaient le banc des sénateurs de l'attaque des bêtes féroces. Pour rafraîchir l'air, des machines ingénieuses faisaient monter des sources de vin et d'eau safranée, qui retombaient en rosée odoriférante. Trois mille statues de bronze, une

1. Le *réal* est une petite monnaie d'argent espagnole, qui vaut 0 fr. 25.

2. Poussin (1594-1665), un des plus grands peintres de la France. Il passa à Rome une grande partie de sa vie, et c'est ainsi qu'on s'est habitué à mettre l'article devant son nom, comme devant celui de certains grands hommes italiens.

3. *Homère* est représenté, on le sait, sous les traits d'un mendiant, allant de ville en ville pour chanter ses vers.

4. *L'amphithéâtre de Vespasien*, ou *Colisée*, le plus vaste amphithéâtre de la Rome ancienne, dont ses ruines sont encore le vestige le plus important.

5. Rappelons, avec Chateaubriand lui-même, que « les ouvertures par où la foule débouchait sur le théâtre s'appelaient vomitoires ».

multitude infinie de tableaux, des colonnes de jaspe et de porphyre, des balustres de cristal, des vases d'un travail précieux, décoraient la scène. Dans un canal creusé autour de l'arène, nageaient un hippopotame et des crocodiles; cinq cents lions, quarante éléphants, des tigres, des panthères, des taureaux, des ours, accoutumés à déchirer des hommes, rugissaient dans les cavernes de l'amphithéâtre. Des gladiateurs non moins féroces essayaient ça et là leurs bras ensanglantés.....

Les prétoriens¹, chargés de conduire les confesseurs² au martyre, assiégeaient déjà les portes de la prison de Saint-Pierre³. Eudore⁴, selon les ordres de Galérius, devait être séparé de ses frères, et choisi pour combattre le premier: ainsi, dans une troupe valeureuse, on cherche à terrasser d'abord le héros qui la guide. Le gardien de la prison s'avance à la porte du cachot, et appelle le fils de Lasthénès.

« Me voici, dit Eudore; que voulez-vous ?

— Sors pour mourir, s'écria le gardien.

— Pour vivre ! » répondit Eudore.

Et il se lève de la pierre où il était couché. Cyrille⁵,

1. *Prætoriens*, compagnie de soldats attachée à la personne de l'empereur.
— L'action se passe en 311, la dernière année du gouvernement de Galérius, à la veille du triomphe de Constantin.

2. *Confesseurs*: nom donné aux premiers chrétiens qui, sans craindre les supplices, confessaient² (*confiteri*, reconnaître, avouer) leur foi en Jésus-Christ.

3. *La prison de Saint-Pierre*. C'était la prison Mamertine, ou plutôt le cachot de cette prison, connu sous le nom de Tullianum, et où, d'après la tradition, saint Pierre avait été enfermé.

4. *Eudore*, fils de Lasthénès, personnage imaginaire, héros du livre d'où ce passage est tiré.

5. *Cyrille*, personnage imaginaire, que l'auteur suppose évêque de Lacédémone. Des personnages qui sont nommés ensuite, les uns sont imaginaires, comme Perséus, dont l'auteur fait un descendant du célèbre roi de Macédoine vaincu par Paul-Émile, et l' « ermite du Vésuve », qu'il représente comme un descendant de Thrasées, le héros du stoïcisme sous Néron; les autres sont historiques, mais ne sont cités ici que par suite d'anachronismes volontaires et plus ou moins graves. Saint Genès subit le martyre en 286; saint Victor, en 305; Gervais et son frère Protais, sous Néron; Rogatien et Donatien, son frère, l'ont subi sous Dioclétien, à Nantes.

Gervais, Protais, Rogatien et son frère, Victor, Genès, Perséus, l'ermite du Vésuve, ne peuvent retenir leurs larmes.

« Confesseurs, leur dit Eudore, nous allons bientôt nous retrouver. Un instant séparés sur la terre, nous nous rejoindrons dans le ciel. »

Eudore avait réservé pour ce dernier moment une tunique blanche, destinée jadis à sa pompe nuptiale ; il ajoute à cette tunique un manteau brodé par sa mère : il paraît plus beau qu'un chasseur d'Arcadie qui va disputer le prix des combats de l'arc ou de la lyre, dans les champs de Mantinée¹.

Le peuple et les prétoriens impatients appellent le fils de Lasthénès à grands cris.

« Allons ! » dit le martyr.

Et, surmontant les douleurs du corps² par la force de l'âme, il franchit le seuil du cachot. Cyrille s'écrie :

« Fils de la femme, on vous a donné un front de diamant³ : ne les craignez point, et n'ayez pas peur devant eux. »

Les évêques entonnent le cantique des louanges, nouvellement composé à Carthage par Augustin⁴, ami d'Eudore.

« O Dieu, nous te louons ! ô Dieu, nous te bénissons ! Les cieux, les anges, les trônes, les chérubins, te proclament trois fois saint, Seigneur, Dieu des armées ! »

Les évêques chantaient encore l'hymne de la victoire,

1. Mantinée est en Arcadie, et c'est dans cette partie de la Grèce qu'Eudore était né.

2. *Les douleurs du corps.* On avait essayé, par d'affreuses tortures, d'amener Eudore à abjurer sa foi.

3. *De diamant*, d'une dureté, d'une force de résistance invincible. — Les paroles de Cyrille sont traditionnelles et se récitent encore dans la Fête des Martyrs.

4. *Augustin.* Chateaubriand suit une tradition qui attribue le *Te Deum* à saint Augustin. — Ce dernier n'est représenté que par suite d'un nouvel et volontaire anachronisme comme l'ami du héros du livre; car il est né seulement en 354.

et Eudore, sorti de prison, jouissait déjà de son triomphe : il était livré aux outrages. Le centurion de la garde le poussa rudement, et lui dit :

« Tu te fais bien attendre.

— Compagnon, répondit Eudore en souriant, je marchais aussi vite que vous à l'ennemi ; mais aujourd'hui, vous le voyez, je suis blessé. »

On lui attacha sur la poitrine une feuille de papyrus portant ces deux mots :

« EUDORE CHRÉTIEN. »

Le peuple le chargeait d'opprobres.

« Où est maintenant son Dieu ? disaient-ils. Que lui a servi de préférer son culte à la vie ? Nous verrons s'il ressuscitera avec son Christ, ou si le Christ sera assez puissant pour l'arracher de nos mains. »

Et cette foule cruelle rendait mille louanges à ses dieux, et elle se réjouissait de la vengeance qu'elle tirait des ennemis de leurs autels....

On lançait des pierres au nouvel apôtre, on jetait sous ses pieds blessés des débris de vases et des cailloux ; on le traitait comme s'il eût été lui-même le Christ, pour lequel ces infortunés avaient tant d'horreur. Il s'avancait lentement du pied du Capitole à l'amphithéâtre, en suivant la voie Sacrée¹. Au temple de Jupiter Stator, aux Rostres, à l'arc de Titus², partout où se présentait quelque simulacre des dieux, les hurlements de la foule redoublaient : on voulait contraindre le martyr à s'incliner devant les idoles.

« Est-ce au vainqueur à saluer le vaincu ? disait Eudore. Encore quelques instants, et vous jugerez de ma

1. La *voie Sacrée* allait du Palatin au Capitole en traversant le Forum. La prison était située près du Capitole. L'amphithéâtre près du Palatin.

2. *Le temple de Jupiter Stator*, voué par Romulus à Jupiter arrêtant les Sabins ; *les Rostres*, tribune aux harangues ; *l'arc de Titus*, élevé en l'honneur de ce prince pour célébrer son triomphe sur les Juifs. — Dans son trajet Eudore dut rencontrer d'abord les Rostres, puis l'arc de triomphe, puis le temple.

victoire. O Rome, j'aperçois un prince qui met son diadème aux pieds de Jésus-Christ¹. Le temple des esprits des ténèbres est fermé, ses portes ne s'ouvriront plus, et des verrous d'airain en défendront l'entrée aux siècles à venir !

— Il nous prédit des malheurs, s'écrie le peuple : écrasons, déchirons cet impie ! »

Les prétoriens peuvent à peine défendre le prophète martyr de la rage de ces idolâtres.

« Laissez-les faire, dit Eudore. C'est ainsi qu'ils ont souvent traité leurs empereurs : mais vous ne serez point obligés d'employer la pointe de vos épées pour me forcer à lever la tête². »

On avait brisé toutes les statues triomphales d'Eudore³. Une seule était restée, et elle se trouva sur le passage du martyr ; un soldat, ému de ce singulier hasard, baissa son casque pour cacher l'attendrissement de son visage. Eudore l'aperçut, et lui dit :

« Ami, pourquoi pleurez-vous ma gloire ? C'est aujourd'hui que je triomphe ! Méritez les mêmes honneurs. »

Ces paroles frappèrent le soldat, et quelques jours après il embrassa la religion chrétienne.

Eudore parvient ainsi jusqu'à l'amphithéâtre, comme un noble coursier, percé d'un javelot sur le champ de bataille, s'avance encore au combat sans paraître sentir sa blessure mortelle.

Mais tous ceux qui pressaient le confesseur n'étaient pas des ennemis : un grand nombre étaient des fidèles qui cherchaient à toucher le vêtement du martyr, des vieillards qui recueillaient ses paroles, des prêtres qui

1. Allusion à Constantin, qui allait bientôt se rendre maître de l'empire et y faire triompher le christianisme.

2. Allusion à la mort de Vitellius, qui fut promené au milieu de la populace, tandis qu'un soldat tenait un poignard sous son menton.

3. Eudore s'était signalé dans les combats à la tête des armées romaines.

lui donnaient l'absolution du milieu de la foule, des jeunes gens, des femmes qui criaient :

« Nous demandons à mourir avec lui. »

Le confesseur calmait d'un mot, d'un geste, d'un regard, ces élans de la vertu, et ne paraissait occupé que du péril de ses frères. L'enfer l'attendait à la porte de l'arène, pour lui livrer un dernier assaut. Les gladiateurs, selon l'usage¹, voulurent revêtir le chrétien d'une robe des prêtres de Saturne.

« Je ne mourrai point, s'écrie Eudore, dans le déguisement d'un lâche déserteur, et sous les couleurs de l'idolâtrie : je déchirerai plutôt de mes mains l'appareil de mes blessures. J'appartiens au peuple romain et à César : si vous les privez par ma mort du combat que je leur dois, vous en répondrez sur votre tête. »

Intimidés par cette menace, les gladiateurs ouvrirent les portes de l'amphithéâtre, et le martyr entra seul et triomphant dans l'arène.

Aussitôt un cri universel, des applaudissements furieux, prolongés depuis le faite jusqu'à la base de l'édifice, en font mugir les échos. Les lions, et toutes les bêtes renfermées dans les cavernes, répondent dignement aux éclats de cette joie féroce : le peuple lui-même tremble d'épouvante ; le martyr seul n'est point effrayé. Tout à coup il se souvient du pressentiment qu'il eut jadis dans ce même lieu². Il rougit de ses erreurs passées ; il remercie Dieu, qui l'a reçu dans sa miséricorde, et l'a conduit, par un merveilleux conseil³, à une fin si glorieuse. Il songe avec attendrissement à son père, à ses sœurs, à sa patrie ; il recommande à l'Éternel Démodocus et Cymodocée⁴ : ce

1. Selon l'usage. Chateaubriand emprunte ce renseignement aux *Actes des Martyrs*.

2. Allusion à une scène racontée précédemment.

3. Conseil, plan, dessein (*consilium*).

4. Cymodocée est le nom de celle qu'il aime, et qui est la fille d'un descendant d'Homère, le vieux Démodocus.

fut sa dernière pensée de la terre, il tourne son esprit et son cœur uniquement vers le ciel.

(*Les Martyrs*, livre XXIV.)

MAXIMIN ¹

Voici un premier barbare sur le trône, et de cette race même qui produisit le premier vainqueur de Rome². Il était né en Thrace; son père se nommait Micca, et était Goth; sa mère s'appelait Ababa, et descendait des Alains. Pâtre d'abord, il devint soldat sous Septime Sévère, centurion sous Caracalla, tribun sous Élagabale, qu'il fut au moment de quitter par pudeur³, et enfin le commandant des nouvelles troupes levées par Alexandre⁴: cet ambitieux barbare sacrifia son bienfaiteur.

Il avait huit pieds et demi de haut; il trainait seul un chariot chargé, brisait d'un coup de poing les dents ou la jambe d'un cheval, réduisait des pierres en poudre entre ses doigts, fendait des arbres, terrassait seize, vingt et trente lutteurs sans prendre haleine, courait de toute la vitesse d'un cheval au galop, remplissait plusieurs coupes de ses sueurs, mangeait quarante livres de viande et buvait une amphore de vin dans un jour. Grossier et sans lettres, parlant à peine la langue latine, méprisant les hommes, il était dur, hautain, féroce, rusé, mais chaste et amateur de la justice; il était brave aussi, bien

1. *Maximin*, monta sur le trône (235) après la mort d'Alexandre Sévère assassiné par les légions à son instigation.

2. Alaric, qui prit Rome en 410.

3. *Par pudeur*, tant il avait honte de servir sous un maître aussi vil que cet infâme Syrien.

4. Alexandre Sévère. Voir la note 1.

qu'il ne fût pas, comme Alaric, de ces soldats dont l'épée est assez large pour faire une plaie qui marque dans le genre humain. On sent ici une nouvelle race d'hommes, laquelle avait trop de ce que l'ancienne n'avait plus assez....

Les Romains, revenus de leur surprise, se soulevèrent; ils ne supportèrent pas l'idée d'être gouvernés par un Goth devenu *citoyen* en vertu du décret général de Caracalla¹: comme s'il était séant à ces esclaves de montrer quelque fierté.

Des conspirations éclatèrent, et furent punies: Maximin prétendait réformer l'empire de la même façon qu'il avait rétabli la discipline des légions, par des supplices. A la moindre faute, il faisait jeter aux bêtes, attacher en croix, coudre dans des carcasses d'animaux nouvellement tués les principaux citoyens. Il détestait le sénat et ces patriciens, les plus vils et les plus insolents des hommes; il avait la faiblesse de rougir de sa naissance devant ces nobles, qui oubliaient trop lâchement leur origine pour avoir le droit de se remémorer la sienne. Des amis qui lavaient secouru lorsqu'il était pauvre furent massacrés: il ne leur put pardonner leur souvenir.... Il inspira une telle frayeur aux sénateurs, qu'on fit des prières publiques afin qu'il plût aux dieux de l'empêcher d'entrer dans Rome.

On l'avait appelé Hercule, Achille, Ajax, Milon le Crotone; on le nomma Cyclope, Phalaris, Busiris, Sciron, Typhon et Gygès²: peuple retombé par la corruption dans les fables, comme on retourne à l'enfance par la vieillesse.

Maximin battit les Sarmates et les Germains....

1. Décret général de Caracalla, qui donnait le droit de cité à tous les provinciaux.

2. Busiris, cruel roi d'Égypte, le brigand Sciron, le géant dévastateur Typhon, l'usurpateur lydien Gygès sont des personnages fabuleux; Phalaris était un tyran de Sicile du vi^e siècle, célèbre par ses cruautés.

Mais l'Afrique se soulevait et proclamait augustes¹ les deux Gordien, le père et le fils.

Le sénat confirma l'élection, et déclara Maximin ennemi de la république. L'empereur, à cette nouvelle, se heurta la tête contre les murs, déchira ses habits, saisit son épée, voulut arracher les yeux à son fils, but, et oublia tout. Le lendemain il assemble ses troupes : « Camarades, les Africains ont trahi leurs serments ; c'est leur coutume. Ils ont élu pour maître un vieillard à qui le tombeau conviendrait mieux que l'empire. Le très vertueux sénat, qui jadis assassina Romulus et César, m'a déclaré ennemi de la patrie tandis que je combattais et triomphais pour lui. Marchons contre le sénat et les Africains ; tous leurs biens sont à vous. »

Lorsque Maximin tenait ce discours, il n'avait déjà plus rien à craindre des Gordien : Capellien, gouverneur de la Numidie, fidèle à Maximin, gagna une bataille où le jeune Gordien perdit la vie. Le vieux Gordien s'étrangla avec sa ceinture, pour ne pas survivre à son fils et pour sortir librement des grandeurs où il était entré de force.

Le sénat désigna deux nouveaux empereurs.... Des messagers coururent de toutes parts, ordonnant aux habitants des campagnes de détruire les blés, de chasser les troupeaux, de se retirer dans les villes et d'en fermer les portes à Maximin....

L'empereur n'avait point communiqué son ardeur à ses soldats ; sa rigueur à maintenir la discipline lui avait enlevé l'amour des légions. Il mit le siège devant Aquilée ; les habitants se défendirent ; les femmes coupèrent leurs cheveux pour en faire des cordes aux machines de guerre.... La fortune se retira de Maximin : on le massacra, lui et son fils.

Le courrier qui transmit à Rome le message de l'armée

1. *Auguste* était alors synonyme d'empereur régnant ; l'héritier présumptif était le *César*.

trouva le peuple au théâtre ; c'était là qu'on était toujours sûr de le rencontrer. Ce peuple tourmenté de grandeur et de misère, nourri dans les fêtes et les proscriptions, devina la nouvelle avant de l'avoir entendue. Il s'écria : « Maximin est mort ! » Les jeux finissent, on court aux temples remercier les dieux : tradition et moquerie¹ des grands hommes et des hauts faits de la liberté républiqueaine. La tête de l'auguste et celle du césar furent dépêchées au sénat. Le fils du géant Maximin avait été instruit dans les lettres ; ses goûts, ses manières, sa parure étaient élégants et recherchés. Au lieu de l'armure de fer de son père, il portait une cuirasse d'or, un bouclier d'or, une lance dorée, un casque enrichi de pierreries. Après sa mort son visage meurtri, souillé de sang et de poussière, offrait encore des traits admirables. On avait jadis appliquéd'au jeune césar les vers où Virgile compare la beauté du fils d'Évandre à l'étoile du matin sortant tout humide du sein de l'Océan². Son sort attendrit un moment la populace, qui brûla dans le Champ de Mars, avec mille outrages, la tête charmante sur laquelle elle venait de pleurer.

(*Études historiques*, étude première,
première partie.)

1. *Tradition et moquerie*, tradition, ou plutôt dérision.

2. Virgile, *Énéide*, VIII, 589 :

*Qualis ubi Oceani perfusus Lucifer unda.
Quem Venus ante alios astrorum diligit ignes,
Extulit os sacrum cælo tenebrasque resolvit.*

Tel, après s'être baigné dans les eaux de l'Océan, Lucifer, plus cher à Vénus que les feux de tous les autres astres, élève sa tête sacrée dans le ciel et dissipe les ténèbres. *

LAMARTINE

(1790-1869)

Pour la notice, voir page 345

LA BARQUE BRISÉE

Nous nous hâtâmes¹ de descendre pour remercier la pauvre famille de l'hospitalité que nous avions reçue. Nous trouvâmes le pêcheur, la vieille mère, Beppo, Graziella - et jusqu'aux petits enfants, qui se disposaient à descendre vers la côte pour visiter la barque abandonnée la veille, et voir si elle était suffisamment amarrée contre le gros temps, car la tempête continuait encore. Nous descendîmes avec eux, le front baissé, timides comme des hôtes qui ont été l'occasion d'un malheur dans une famille et qui ne sont pas sûrs des sentiments qu'on y a pour eux.

Le pêcheur et sa femme nous précédaient de quelques marches; Graziella, tenant un de ses petits frères par la main et portant l'autre sur le bras, venait après. Nous suivions derrière, en silence. Au dernier détour d'une des rampes, d'où l'on voit les écueils que l'arête d'un rocher nous empêchait d'apercevoir encore, nous entendîmes un cri de douleur s'échapper à la fois de la bouche du pêcheur et de celle de sa femme. Nous les vîmes

1. Le poète et un de ses amis ont été assaillis par une tempête pendant une promenade en mer. Le pêcheur dans la barque duquel ils se trouvaient les a recueillis dans sa pauvre maison, à Procida (dans le golfe de Naples, entre l'île d'Ischia et le cap Misène): c'est là qu'ils ont passé la nuit. La scène dont on va lire le récit se passe le lendemain matin.

2. *Beppo, Graziella.* L'un est le fils, l'autre la fille du pêcheur.

élever leurs bras nus au ciel, se tordre les mains comme dans les convulsions du désespoir, se frapper du poing le front et les yeux, et s'arracher des touffes de cheveux blancs, que le vent emportait en tournoyant contre les rochers.

Graziella et les petits enfants mêlèrent bientôt leurs voix à ces cris. Tous se précipitèrent comme des insensés en franchissant les derniers degrés de la rampe vers les écueils, s'avancèrent jusque dans les franges d'écume que les vagues immenses chassaient à terre, et tombèrent sur la plage, les uns à genoux, les autres à la renverse, la vieille femme le visage dans ses mains et la tête dans le sable humide.

Nous contemplions cette scène de désespoir du haut du dernier petit promontoire, sans avoir la force d'avancer ni de reculer. La barque, amarrée au rocher, mais qui n'avait point d'ancre à la poupe pour la contenir, avait été soulevée pendant la nuit par les lames, et mise en pièces contre les pointes des écueils qui devaient la protéger. La moitié du pauvre esquif tenait encore par la corde au roc où nous l'avions fixé la veille. Il se débattait avec un bruit sinistre, comme des voix d'homme en perdition qui s'éteignent dans un gémissement rauque et désespéré.

Les autres parties de la coque, la poupe, le mât, les membrures¹, les planches peintes, étaient semées ça et là sur la grève, semblables aux membres des cadavres déchirés par les loups après un combat. Quand nous arrivâmes sur la plage, le vieux pêcheur était occupé à courir d'un de ces débris à l'autre. Il les relevait, il les regardait d'un œil sec, puis il les laissait retomber à ses pieds pour aller plus loin. Graziella pleurait, assise à

1. On appelle *coque* le corps même du bâtiment; *proue*, l'avant; *poupe*, l'arrière; *cale*, le fond; *mât*, la longue pièce de bois qui porte les voiles; *membrure* ou *membrures*, l'ensemble des pièces assemblées qui forment les côtés.

terre, la tête dans son tablier. Les enfants, leurs jambes nues dans la mer, couraient en criant après les débris des planches, qu'ils s'efforçaient de diriger vers le rivage.

Quant à la vieille femme, elle ne cessait de gémir et de parler en gémissant. Nous ne saisissions que des accents confus et des lambeaux de plaintes qui déchiraient l'air et qui fendaient le cœur : « O mer féroce ! mer sourde ! mer pire que les démons de l'enfer ! mer sans cœur et sans honneur ! criait-elle avec des vocabulaires d'injures, en montrant le poing fermé aux flots, pourquoi ne nous as-tu pas pris nous-mêmes, nous tous, puisque tu nous as pris notre gagne-pain ? Tiens ! tiens ! tiens ! prends-moi du moins en morceaux, puisque tu ne m'as pas prise tout entière. »

Et, en disant ces mots, elle se levait sur son séant, elle jetait, avec des lambeaux de sa robe, des touffes de ses cheveux dans la mer. Elle frappait la vague du geste, elle piétinait dans l'écume ; puis, passant alternativement de la colère à la plainte et des convulsions à l'attendrissement, elle se rasseyaient dans le sable, appuyait son front dans ses mains, et regardait en pleurant les planches disjointes battre l'écueil. « Pauvre barque ! criait-elle, comme si ces débris eussent été les membres d'un être cher à peine privé de sentiment, est-ce là le sort que nous te devions ? Ne devions-nous pas périr avec toi, périr ensemble, comme nous avions vécu ? Là ! en morceaux, en débris, en poussière, criant, morte encore, sur l'écueil où tu nous as appelés toute la nuit, et où nous devions te secourir ! Qu'est-ce que tu penses de nous ? Tu nous avais si bien servis et nous t'avons trahie, abandonnée, perdue ! Perdue là, si près de la maison, à portée de la voix de ton maître ! jetée à la côte comme le cadavre d'un chien fidèle que la vague rejette aux pieds du maître qui l'a noyé ! »

Puis ses larmes étouffaient sa voix ; puis elle reprenait une à une toute l'énumération des qualités de sa bârque,

et tout l'argent qu'elle leur avait coûté, et tous les souvenirs qui se rattachaient pour elle à ce pauvre débris flottant. « Était-ce pour cela, disait-elle, que nous l'avions fait si bien radouber¹ et si bien peindre après la dernière pêche du thon ? Était-ce pour cela que mon pauvre fils, avant de mourir et de me laisser ses trois enfants sans père ni mère, l'avait bâtie avec tant de soins et d'amour, presque tout entière de ses propres mains ? Quand je venais prendre les paniers dans la cale, je reconnaissais les coups de sa hache dans le bois, et je les baisais en mémoire de lui ! Ce sont les requins et les crabes de la mer qui les baisieront maintenant ! Pendant les soirs d'hiver, il avait sculpté lui-même avec son couteau l'image de saint François sur une planche, et il l'avait fixée à la proue pour la protéger contre le mauvais temps. O saint impitoyable ! Comment s'est-il montré reconnaissant ? Qu'a-t-il fait de mon fils, de sa femme et de la barque qu'il nous avait laissée après lui pour gagner la vie de ses pauvres enfants ? Comment s'est-il protégé lui-même et où est-elle, son image, jouet des flots ?

— Mère ! mère ! s'écria un des enfants en ramassant sur la grève, entre deux rochers, un éclat du bateau laissé à sec par une lame, voilà le saint ! » La pauvre femme oublia toute sa colère et tous ses blasphèmes, s'élança, les pieds dans l'eau, vers l'enfant, prit le morceau de planche sculpté par son fils, et le colla sur ses lèvres en le couvrant de larmes. Puis elle alla se rasseoir, et ne dit plus rien.

(*Les Confidences*², livre VII : *Graziella* : épisode XV.)

1. *Radouber*. Réparer la coque d'un bâtiment.

2. Hachette et Cie, et Furne, Jouvet et Cie, éditeurs.

AUGUSTIN THIERRY

(1795-1856)

Jacques-Nicolas-Augustin Thierry, né à Blois en 1795, mort en 1856, a donné, dans son *Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands* (1825), le modèle d'un art nouveau : là, en effet, le récit, tout entier appuyé sur des documents authentiques, auxquels l'auteur n'ajoute rien et qu'il respecte scrupuleusement, égale en vivacité dramatique et surpassé par l'éclat du coloris les plus beaux passages des historiens de l'antiquité. Les *Récits des temps mérovingiens* (1840), écrits dans le même système, forment une suite de chefs-d'œuvre dans lesquels on ne sait ce qu'il faut le plus admirer, de la sûreté des informations ou de l'art de la mise en œuvre. Il faut encore citer d'Augustin Thierry son important *Essai sur l'histoire de la formation et des progrès du Tiers État* (1855), et, outre ses *Lettres sur l'histoire de France* (1827) et ses *Considérations sur l'histoire de France* (1840), les beaux morceaux réunis sous le titre de *Dix Ans d'études historiques* (1854)¹.

NAUFRAGE DE LA « BLANCHE NEF »

La flotte fut rassemblée au mois de décembre dans le port de Barfleur². Au moment du départ, un certain Thomas, fils d'Étienne, vint trouver le roi, et, lui offrant un marc d'or³, lui parla ainsi : « Étienne, fils d'Érard, mon père, a servi toute sa vie le tien sur mer, et c'est lui qui conduisait le vaisseau sur lequel ton père

1. Ses œuvres sont publiées par la librairie Furne, Jouvet et Cie.

2. Victorieux du roi de France, Louis VI, à Brenneville (Eure), Henri I^{er}, roi d'Angleterre, fils de Guillaume le Conquérant, rentrait chez lui, la paix une fois signée (1120). — Le petit port de Barfleur est à 26 kilomètres de Cherbourg. — *Blanche Nef* : Blanc Navire.

3. Suivant la coutume féodale qui obligeait à payer un droit, de valeur variable, chaque fois qu'on prenait possession d'une charge ou d'un office.

monta pour aller à la conquête ; seigneur roi, je te supplie de me bailler en fief¹ le même office : j'ai un navire appelé la *Blanche Nef* et disposé comme il convient. » Le roi répondit qu'il avait choisi le navire sur lequel il voulait passer, mais que, pour faire droit à la requête du fils d'Étienne, il confierait à sa conduite ses deux fils, sa fille et tout leur cortège. Le vaisseau qui devait porter le roi mit le premier à la voile par un vent du sud, au moment où le jour baissait, et le lendemain matin il aborda heureusement en Angleterre ; un peu plus tard, sur le soir, partit l'autre navire ; les matelots qui le conduisaient avaient demandé du vin au départ, et les jeunes passagers leur en avaient fait distribuer avec profusion. Le vaisseau était manœuvré par cinquante rameurs habiles ; Thomas, fils d'Étienne, tenait le gouvernail, et ils naviguaient rapidement par un beau clair de lune, longeant la côte voisine de Barfleur. Les matelots, animés par le vin, faisaient force de rames pour atteindre le vaisseau du roi. Trop occupés de ce désir, ils s'engagèrent imprudemment parmi des rochers à fleur d'eau, dans un lieu alors appelé le *Ras de Catte*, aujourd'hui *Ras de Catteville*². La *Blanche Nef* donna contre un écueil, de toute la vitesse de sa course, et s'entr'ouvrit par le flanc gauche : l'équipage poussa un cri de détresse qui fut entendu sur les vaisseaux du roi déjà en pleine mer ; mais personne n'en soupçonna la cause. L'eau entraîna en abondance, le navire fut bientôt englouti avec tous les passagers, au nombre de trois cents personnes, parmi lesquelles il y avait dix-huit femmes. Deux hommes seulement se retinrent à la grande vergue³, qui resta flottante sur l'eau : c'était un boucher de Rouen, nommé Bérauld, et un jeune homme de naissance plus élevée, appelé Godefroi, fils de Gilbert de l'Aigle.

1. *Bailler en fief*, locution de la langue féodale : accorder, sous la charge de certaines redevances.

2. A l'extrême est de la presqu'île du Cotentin.

3. Pièce de bois qui porte la voile

Thomas, le patron de la *Blanche Nef*, après avoir plongé une fois, revint à la surface de l'eau; apercevant les têtes des deux hommes qui tenaient la vergue: « Et le fils du roi, leur dit-il, qu'est-il arrivé de lui? — Il n'a point reparu, ni lui, ni son frère, ni sa sœur, ni personne de leur compagnie. — Malheur à moi! » s'écria le fils d'Étienne, et il replongea volontairement. Cette nuit de décembre fut extrêmement froide, et le plus délicat des deux hommes qui survivaient, perdant ses forces, lâcha le bois qui le soutenait, et descendit au fond de la mer en recommandant à Dieu son compagnon. Bérauld, le plus pauvre de tous les naufragés, dans son justaucorps¹ de peau de mouton, se soutint à la surface de l'eau: il fut le seul qui vit revenir le jour; des pêcheurs le recueillirent dans leur barque, il survécut, et c'est de lui qu'on apprit les détails de l'événement.

(*Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands*, livre VII.)

GALESWINTHE

Le mariage de Sighebert², ses pompes, et surtout l'éclat que lui prêtait le rang de la nouvelle épouse, firent une vive impression sur l'esprit du roi Hilpéric. Au milieu des femmes qu'il avait épousées à la manière des anciens chefs germains, sans beaucoup de cérémonie, il lui sembla qu'il menait une vie moins noble, moins royale que

1. Vêtement à manches, qui descend jusqu'aux genoux, en serrant la taille.

2. Sighebert, roi d'Austrasie (561-575), frère de Hilpéric, avait épousé en 566 Brunehaut, fille cadette d'Athanaghild, roi des Wisigoths d'Espagne. — Nous rappelons qu'Augustin Thierry a partout restitué aux noms mérovingiens leur physionomie germanique, un peu altérée et adoucie par les écrivains antérieurs. Sighebert et Hilpéric, par exemple, sont communément appelés Sigebert et Chilpéric.

celle de son jeune frère. Il résolut de prendre, comme lui, une épouse de haute naissance; et, pour l'imiter en tout point, il fit partir une ambassade, chargée d'aller demander au roi des Goths la main de Galeswinthe, sa fille ainée. Mais cette demande rencontra des obstacles qui ne s'étaient pas présentés pour les envoyés de Sighebert. Les Goths, plus civilisés que les Franks, et surtout plus soumis à la discipline de l'Évangile, disaient hautement que le roi Hilpéric menait la vie d'un païen. De son côté, la fille ainée d'Athanaghild, naturellement timide et d'un caractère doux et triste, tremblait à l'idée d'aller si loin et d'appartenir à un pareil homme. Sa mère Goëswinthe, qui l'aimait tendrement, partageait sa répugnance, ses craintes et ses pressentiments de malheur. Le roi était indécis et différait de jour en jour sa réponse définitive. Des courriers partirent pour la Gaule et revinrent, apportant de la part du roi Hilpéric une promesse formelle de vivre selon la loi de Dieu avec sa nouvelle épouse....

A travers tous les incidents de cette longue négociation, Galeswinthe n'avait cessé d'éprouver une grande répugnance pour l'homme auquel on la destinait et de vagues inquiétudes sur l'avenir. Les promesses faites au nom du roi Hilpéric par les ambassadeurs franks n'avaient pu la rassurer. Dès qu'elle apprit que son sort venait d'être fixé d'une manière irrévocable, saisie d'un mouvement de terreur, elle courut vers sa mère, et, jetant ses bras autour d'elle, comme un enfant qui cherche du secours, elle la tint embrassée plus d'une heure en pleurant et sans dire un mot. Les ambassadeurs franks se présentèrent pour saluer la fiancée de leur roi et prendre ses ordres pour le départ; mais, à la vue de ces deux femmes sanglotant sur le sein l'une de l'autre, et se serrant si étroitement qu'elles paraissaient liées ensemble, tout rudes qu'ils étaient, ils furent émus et n'osèrent parler de voyage. Ils laissèrent passer deux jours, et, le

troisième, ils vinrent de nouveau se présenter devant la reine, en lui annonçant cette fois qu'ils avaient hâte de partir, lui parlant de l'impatience de leur roi et de la longueur du chemin. La reine pleura, et demanda pour sa fille encore un jour de délai; mais le lendemain, quand on vint lui dire que tout était prêt pour le départ : « Un seul jour encore, répondit-elle, et je ne demanderai plus rien. Savez-vous que là où vous emmenez ma fille il n'y aura plus de mère pour elle. » Mais tous les retards possibles étaient épuisés; Athanaghild interposa son autorité de roi et de père; et, malgré les larmes de la reine, Galeswinthe fut remise entre les mains de ceux qui avaient mission de la conduire auprès de son futur époux¹.

Une longue file de cavaliers, de voitures et de chariots de bagage traversa les rues de Tolède², et se dirigea vers la porte du nord. Le roi suivit à cheval le cortège de sa fille jusqu'à un pont jeté sur le Tage, à quelque distance de la ville; mais la reine ne put se résoudre à retourner si vite, et voulut aller au delà. Quittant son propre char, elle s'assit auprès de Galeswinthe, et, d'étape en étape, de journée en journée, elle se laissa entraîner à plus de cent milles de distance. Chaque jour elle disait : « C'est jusque-là que je veux aller »; et, parvenue à ce terme, elle passait outre. A l'approche des montagnes, les chemins devinrent difficiles; elle ne s'en aperçut pas, et voulut encore aller plus loin. Mais comme les gens qui la suivaient, grossissant beaucoup le cortège, augmentaient les embarras et les dangers du voyage, les seigneurs goths résolurent de ne pas permettre que leur reine fit un mille de plus. Il fallut se résigner à une séparation inévitable, et de nouvelles scènes de tendresse,

1. Il est à peine besoin de dire que tous les détails de ce récit si pathétique et si coloré sont empruntés aux auteurs de l'époque mérovingienne et particulièrement à un poème latin de Venantius Fortunatus (550-609), évêque de Poitiers.

2. *Tolède*, capitale des Wisigoths, aujourd'hui capitale de la province de Tolède, sur la rive gauche du Tage, à 61 kilomètres sud-ouest de Madrid.

mais plus calmes, eurent lieu entre la mère et la fille. La reine exprima, en paroles douces, sa tristesse et ses craintes maternelles : « Sois heureuse, dit-elle ; mais j'ai peur pour toi ; prends garde, ma fille, prends bien garde.... » A ces mots, qui s'accordaient trop bien avec ses propres pressentiments, Galeswinthe pleura et répondit : « Dieu le veut, il faut que je me soumette » ; et la triste séparation s'accomplit.

Un partage se fit dans ce nombreux cortège ; cavaliers et chariots se divisèrent, les uns continuant à marcher en avant, les autres retournant vers Tolède. Avant de monter sur le char qui devait la ramener en arrière, la reine des Goths s'arrêta au bord de la route et fixant ses yeux vers le chariot de sa fille, elle ne cessa de le regarder debout et immobile, jusqu'à ce qu'il disparût dans l'éloignement et dans les détours du chemin. Galeswinthe, triste, mais résignée, continua sa route vers le nord....

Les premiers mois de mariage furent, sinon heureux, du moins paisibles pour Galeswinthe. Douce et patiente, elle supportait avec résignation tout ce qu'il y avait de brusquerie sauvage dans le caractère de son mari. D'ailleurs Hilpéric eut quelque temps pour elle une véritable affection : il l'aima d'abord par vanité, joyeux d'avoir en elle une épouse aussi noble que celle de son frère ; puis, lorsqu'il fut un peu blasé sur ce contentement d'amour-propre, il l'aima par avarice, à cause des grandes sommes d'argent et du grand nombre d'objets précieux qu'elle avait apportés. Mais, après s'être complu quelque temps dans le calcul de toutes ces richesses, il cessa d'y trouver du plaisir, et dès lors aucun attrait ne l'attacha plus à Galeswinthe. Ce qu'il y avait en elle de beauté morale, son peu d'orgueil, sa charité envers les pauvres, n'était pas de nature à le charmer.

Galeswinthe pleura d'abord en silence ; puis elle osa se plaindre et dire au roi qu'il n'y avait plus dans sa maison aucun honneur pour elle, mais des injures et des affronts

qu'elle ne pouvait supporter. Elle demanda comme une grâce d'être répudiée, et offrit d'abandonner tout ce qu'elle avait apporté avec elle, pourvu seulement qu'il lui fût permis de retourner dans son pays.

L'abandon volontaire d'un riche trésor, le désintéressement par fierté d'âme, étaient des choses incompréhensibles pour le roi Hilpéric, et, n'en ayant pas la moindre idée, il ne pouvait y croire. Aussi, malgré leur sincérité, les paroles de la triste Galeswinthe ne lui inspirèrent d'autre sentiment qu'une défiance sombre et la crainte de perdre, par une rupture ouverte, des richesses qu'il s'estimait heureux d'avoir en sa possession. Maîtrisant ses émotions et dissimulant sa pensée avec la ruse du sauvage, il changea tout d'un coup de manières, prit une voix douce et caressante, fit des protestations de repentir et d'amour qui trompèrent la fille d'Athanaghild. Elle ne parlait plus de séparation, et se flattait d'un retour sincère, lorsqu'une nuit, par l'ordre du roi, un serviteur assidé fut introduit dans sa chambre et l'étrangla pendant qu'elle dormait. En la trouvant morte dans son lit, Hilpéric joua la surprise et l'affliction ; il fit même semblant de verser des larmes, et, quelques jours après, il épousa Frédégonde¹.

Ainsi périt cette jeune femme, qu'une sorte de révélation intérieure semblait avertir d'avance du sort qui lui était réservé, figure mélancolique et douce qui traversa la barbarie mérovingienne comme une apparition d'un autre siècle. Malgré l'affaiblissement du sens moral au milieu de crimes et de malheurs sans nombre, il y eut des âmes profondément émues d'une infortune si peu méritée, et leurs sympathies prirent, selon l'esprit du temps, une couleur superstitieuse. On disait qu'une lampe de cristal, suspendue près du tombeau de Galeswinthe, le

1. Frédégonde est assez connue ; rappelons seulement ici qu'Hilpéric l'avait antérieurement répudiée elle-même, précisément pour épouser Galeswinthe.

jour de ses funérailles, s'était détachée subitement, sans que personne y portât la main, et qu'elle était tombée sur le pavé de marbre sans se briser et sans s'éteindre. On assurait, pour compléter le miracle, que les assistants avaient vu le marbre du pavé céder comme une matière molle, et la lampe s'y enfoncer à demi. De semblables récits peuvent nous faire sourire, nous qui les lisons dans de vieux livres, écrits pour des hommes d'un autre âge; mais, au vi^e siècle, quand ces légendes passaient de bouche en bouche comme l'expression vivante et poétique des sentiments et de la foi populaires, on devenait pensif, et l'on pleurait en les entendant raconter¹.

(*Récits des temps mérovingiens*, Premier Récit.)

1. De cette douce et poétique figure de Galeswinthe on peut rapprocher celle de Radegonde, femme de Clotaire I^r, qu'Augustin Thierry met en scène dans son *Cinquième Récit*. A l'une et à l'autre s'oppose la tragique Frédégonde, qu'on n'a vue ici qu'apparaître, mais qu'on retrouvera au premier plan, dans un admirable fragment du *Septième Récit*, que nous citons dans le recueil des classes supérieures.

T H I E R S

(1797-1877)

Né à Marseille en 1797, mort en 1877, Louis-Adolphe Thiers, qui fut plusieurs fois ministre sous le règne de Louis-Philippe et président de la République française en 1871, occupe une grande et glorieuse place dans l'histoire politique du xix^e siècle. Ses deux œuvres les plus célèbres sont une *Histoire de la Révolution française* (1825-1827) et surtout une *Histoire du Consulat et de l'Empire* (1845-1863), vaste composition d'une clarté merveilleuse. Il y faut ajouter quelques ouvrages moins importants et surtout des *Discours parlementaires* d'une éloquence aussi pleine et aussi pressante qu'aisée, simple, limpide.

ANNIBAL

Ce mortel à qui Dieu dispensa tous les dons de l'intelligence et du caractère, et le plus propre aux grandes choses qu'on eût jamais vu, était sorti d'une famille de vieux capitaines, tous morts les armes à la main pour défendre Carthage. Son âme était une espèce de métal forgé dans le foyer ardent des haines que Rome excitait autour d'elle. A neuf ans, il quitte Carthage avec son père ¹, et va où allaient tous les siens, vivre et mourir en combattant contre les Romains. Ses jeux sont la guerre. Enfant, il couche sur les champs de bataille, se fait un corps insensible à la douleur, une âme inaccessible à la crainte, un esprit qui voit clair dans le tumulte des combats, comme d'autres dans le plus parfait repos. Son père étant mort, son beau-frère aussi ², l'un et l'autre les armes à la main, l'armée carthaginoise le demande pour chef à vingt-deux

1. Son père, Amilcar. C'est à neuf ans qu'Annibal prononça son fameux serment de haine contre les Romains ; mais ce n'est qu'un peu plus tard qu'il alla rejoindre son père en Espagne.

2. Amilcar mourut en 228 ; Asdrubal, son gendre, en 225.

ans, et l'impose, pour ainsi dire, au sénat de Carthage, jaloux de la glorieuse famille des Barca¹. Il prend le commandement de cette armée, la fait à son image, c'est-à-dire pleine à la fois d'audace, de constance, et surtout de haine contre les Romains, la mène à travers l'Europe, inconnue alors comme l'est aujourd'hui le centre de l'Afrique, ose franchir les Pyrénées, puis les Alpes, avec quatre-vingt mille hommes, dont il perd les deux tiers dans ce trajet extraordinaire, et, dirigé par cette pensée profonde que c'est à Rome même qu'il faut combattre Rome, vient soulever contre elle ses sujets italiens mal soumis. Il fond sur les généraux romains, les force à sortir de leur camp en piquant la bravoure de l'un, la vanité de l'autre, les accable successivement, et triompheraît de tous s'il ne rencontrait enfin un adversaire digne de lui, Fabius², qui veut qu'on oppose à ce géant non pas les batailles, où il est invincible, mais la vraie vertu de Rome, la persévérande.

Annibal, s'apercevant qu'il s'est trompé en comptant sur les Gaulois, bouillants, mais inconstants comme tous les barbares, sentant Rome imprenable, va au midi de l'Italie, où se trouvait une riche civilisation, consistant en villes toutes gouvernées à l'image de Rome, c'est-à-dire par des sénats que le peuple jalouſait. Il renverse partout le parti aristocratique, quoique aristocrate lui-même, donne le pouvoir au parti démocratique, fait de Capoue le centre de son empire, et ne s'endort point, comme on l'a dit, dans des délices qu'il ne sait pas goûter³, mais repose, refait son armée amaigrie, amasse pour elle seule les richesses du pays, et, abandonné de sa lâche nation, appelant le monde entier à son aide, étendant la guerre à la Grèce, à l'Asie, il détruit sans

1. *La famille des Barca*, à laquelle appartenaient Annibal et son père. Voir, sur l'opposition du sénat de Carthage, la note 5 de la page 25.

2. *Fabius*. Voir page 24, note 4.

3. Voir page 27, note 3.

cessé les forces envoyées contre lui, se maintient douze ans dans sa conquête, au point de faire considérer aux Romains sa présence en Italie comme un mal sans remède.

Mais un jour arrive, où les Romains, à leur tour, portant la guerre sous les murs de Carthage, il est rappelé, lutte avec une armée détruite contre l'armée romaine reconstituée, et sa fortune déjà ancienne est vaincue¹ par une fortune naissante, celle de Scipion, suivant l'ordinaire succession des choses humaines. Rentré dans sa patrie, il essaye de la réformer pour la rendre capable de recommencer la lutte contre les Romains. Dénoncé par ceux dont il attaquait les abus, il fuit en Orient, essaye d'y réveiller la faiblesse des Antiochus, y est suivi par la haine de Rome, et quand il ne peut plus lutter, avale le poison² et meurt le dernier de son héroïque famille, car tous ont succombé comme lui à la même œuvre, œuvre sainte, celle de la résistance à la domination étrangère.

En contemplant cet admirable mortel, doué de tous les génies, de tous les courages, on cherche une faiblesse et on ne sait où la trouver. On cherche une passion personnelle, les plaisirs, le luxe, l'ambition, et on n'en trouve qu'une, la haine des ennemis de son pays. Le Romain Tite-Live l'accuse d'avarice et de cruauté³. Annibal amassa, en effet, des richesses immenses, sans jamais jouir d'aucune, et les employa toutes à payer son armée, laquelle, composée de soldats stipendiés, est la seule armée mercenaire qui ne se soit jamais révoltée, contenue qu'elle était

1. Bataille de Zama, 202 av. J.-C.

2. En 195 av. J.-C.

3. *D'avarice et de cruauté*. Il est à la vérité un autre vice que Tite-Live reproche plus fréquemment encore à Annibal : il l'accuse de perfidie. Mais faut noter d'abord que cet historien essaye plus d'une fois de flétrir par cette accusation les stratagèmes les plus légitimes d'Annibal ; ensuite que c'est là un reproche que les Romains ont communément adressé à tous les Orientaux ; et sans doute il n'est pas immérité : mais Annibal, fidèle aux instincts de sa race, n'est ni plus ni moins coupable que Jugurtha, Mithridate ou les Parthes.

par son génie et par la sage distribution qu'il lui faisait des fruits de la victoire. Il envoya à Carthage, il est vrai, plusieurs boisseaux d'anneaux de chevaliers romains immolés par l'épée carthaginoise ; mais on ne cite pas un seul acte de barbarie hors du champ de bataille. Les reproches de l'historien romain sont donc des louanges, et ce que la postérité a dit¹, ce que les générations les plus reculées répéteront, c'est qu'il offrit le plus noble spectacle que puissent donner les hommes : celui du génie exempt de tout égoïsme, et n'ayant qu'une passion, le patriotisme, dont il est le glorieux martyr.

(*Histoire du Consulat et de l'Empire*², livre LXII.)

1. *Ce que la postérité a dit.* On relira notamment les pages que Saint-Evremond a consacrées à Annibal et que nous citons plus haut (voir page 22). Mais on ne peut s'empêcher d'accorder une attention toute particulière au jugement que Thiers porte sur ce grand général. Nul historien ne pouvait parler de lui avec plus d'autorité. C'est en effet après l'étude prolongée des campagnes du plus grand homme de guerre des temps modernes, que Thiers rappelle, pour fixer leur physionomie par quelques traits précis, le souvenir des généraux les plus célèbres qui l'ont précédé dans l'histoire, et rien ne peut être plus glorieux à la mémoire d'Annibal que la supériorité que l'écrivain français lui attribue, du moins en ce qui concerne le génie guerrier, sur Alexandre, sur César, sur Charlemagne, sur Frédéric le Grand, sur Napoléon même.

2. Furne et Jouvet, éditeurs.

ALFRED DE VIGNY

(1797-1863)

Pour la notice, voir page 554.

PRISONNIER SUR PAROLE

Jamais aucun homme ne posséda à un plus haut degré que l'amiral Collingwood¹ cette paix intérieure qui naît du sentiment du devoir sacré, et la modeste insouciance d'un soldat à qui il importe peu que son nom soit célèbre, pourvu que la chose publique prospère.... Mais j'étais trop jeune encore pour comprendre tous les mérites de ce caractère, et ce qui me saisit le plus fut l'ambition de tenir, dans mon pays, un rang pareil au sien. Lorsque je voyais² les rois du Midi² lui demander sa protection, et Napoléon même s'émouvoir de l'espoir que Collingwood était dans les mers de l'Inde, j'en venais jusqu'à appeler de tous mes vœux l'occasion de m'échapper, et je poussai la hâte de l'ambition que je nourrissais toujours jusqu'à être près de manquer à ma parole. Oui, j'en vins jusque-là.

Un jour, le vaisseau *l'Océan*, qui nous portait, vint relâcher à Gibraltar. Je descendis à terre avec l'amiral, et

1. *Collingwood* (1748-1810), amiral anglais, qui, après la mort de Nelson à Trafalgar (21 octobre 1805), prit le commandement suprême de la flotte. — Les événements qui sont racontés ici et qui sont d'ailleurs imaginaires, comme le héros de l'histoire, sont censés se passer vers 1808. — Le héros de l'histoire était prisonnier depuis 1804; en raison de relations anciennes, l'amiral Collingwood, se fiant à la parole qu'il lui avait donnée de ne point chercher à s'échapper, le traitait en ami, en pupille, plutôt qu'en captif.

2. *Rois du Midi*, rois de Sardaigne, de Naples, d'Espagne,

en me promenant seul par la ville, je rencontrais un officier du 7^e hussards¹ qui avait été fait prisonnier dans la campagne d'Espagne², et conduit à Gibraltar avec quatre de ses camarades. Ils avaient la ville pour prison, mais ils y étaient surveillés de près. J'avais connu cet officier en France. Nous nous retrouvâmes avec plaisir, dans une situation à peu près semblable. Il y avait si longtemps qu'un Français ne m'avait parlé français, que je le trouvai éloquent, quoiqu'il fût parfaitement sot, et au bout d'un quart d'heure nous nous ouvrîmes l'un à l'autre sur notre position. Il me dit tout de suite franchement qu'il allait se sauver avec ses camarades, qu'ils avaient trouvé une occasion excellente, et qu'il ne se le ferait pas dire deux fois pour les suivre. Il m'engagea fort à en faire autant. Je lui répondis qu'il était bien heureux d'être gardé; mais que moi, qui ne l'étais pas, je ne pouvais pas me sauver sans déshonneur, et que lui, ses compagnons et moi n'étions point dans le même cas. Cela lui parut trop subtil. « Ma foi, je ne suis pas casuiste³, me dit-il, et si tu veux, je t'enverrai à un évêque qui t'en dira son opinion. Mais à ta place, je partirais. Je ne vois que deux choses, être libre ou ne pas l'être. Sais-tu bien que ton avancement est perdu, depuis plus de cinq ans que tu traînes dans ce sabot⁴ anglais? Les lieutenants du même temps que toi sont déjà colonels. »

Là-dessus ses compagnons survinrent et m'entraînèrent dans une maison d'assez mauvaise mine, où ils buvaient du vin de Xérès, et là, ils me citèrent tant de capitaines devenus généraux, et de sous-lieutenants vice-rois, que

1. 7^e hussards. Ellipse consacrée par l'usage pour : septième régiment de hussards.

2. Campagne d'Espagne, 1808.

3. Casuiste, moraliste et, plus particulièrement, théologien qui a fait une étude particulière des *cas de conscience*, c'est-à-dire de ces circonstances délicates où il est difficile de reconnaître, entre deux partis possibles, de quel côté est le devoir.

4. Sabot, dit, par dénigrement, pour vaisseau.

la tête m'en tourna, et je leur promis de me trouver, le surlendemain à minuit, dans le même lieu. Un petit canot devait nous y prendre, loué à d'honnêtes contrebandiers qui nous conduiraient à bord d'un vaisseau français chargé de mener des blessés de notre armée à Toulon. L'invention me parut admirable, et mes bons compagnons m'ayant fait boire force rasades pour calmer les murmures de ma conscience, terminèrent leurs discours par un argument victorieux, jurant sur leur tête qu'on pourrait avoir, à la rigueur, quelques égards pour un honnête homme qui vous avait bien traité, mais que tout les confirmait dans la certitude qu'un Anglais n'était pas un homme.

Je revins assez pensif à bord de l'*Océan*, et lorsque j'eus dormi, et que je vis clair dans ma position en m'éveillant, je me demandai si mes compatriotes ne s'étaient point moqués de moi. Cependant le désir de la liberté et une ambition toujours poignante et excitée depuis mon enfance me poussaient à l'évasion, malgré la honte que j'éprouvais de fausser mon serment. Je passai un jour entier près de l'amiral, sans oser le regarder en face, et je m'étudiai à le trouver inférieur et d'intelligence étroite. — Je parlai tout haut à table, avec arrogance, de la grandeur de Napoléon ; je m'exaltai, je vantai son génie universel, qui devinait les lois en faisant les codes, et l'avenir en faisant des événements. J'appuyai avec insolence sur la supériorité de ce génie, comparée au médiocre talent des hommes de tactique et de manœuvre. J'espérais être contredit ; mais, contre mon attente, je trouvai dans les officiers anglais plus d'admiration encore pour l'Empereur que je ne pouvais en montrer pour leur implacable ennemi. Lord Collingwood surtout, sortant de son silence triste et de ses méditations continues, le loua dans des termes si justes, si énergiques, si précis, faisant considérer à la fois à ses officiers la grandeur des prévisions de l'empereur, la promptitude magique de

son exécution, la fermeté de ses ordres, la certitude de son jugement, sa pénétration dans les négociations, sa justesse d'idées dans les conseils, sa grandeur dans les batailles, son calme dans les dangers, sa constance dans la préparation des entreprises, sa fierté dans l'attitude donnée à la France, et enfin toutes les qualités qui composent le grand homme, que je me demandai ce que l'histoire pourrait jamais ajouter à cet éloge, et je fus atterré, parce que j'avais cherché à m'irriter contre l'amiral, espérant lui entendre proférer des accusations injustes.

J'aurais voulu, méchamment, le mettre dans son tort, et qu'un mot inconsidéré ou insultant de sa part servît de justification à la déloyauté que je méditais. Mais il semblait qu'il prit à tâche, au contraire, de redoubler de bontés, et son empressement faisant supposer aux autres que j'avais quelque nouveau chagrin dont il était juste de me consoler, ils furent tous pour moi plus attentifs et plus indulgents que jamais. J'en pris de l'humeur, et je quittai la table.

L'amiral me conduisit encore à Gibraltar le lendemain, pour mon malheur. Nous y devions passer huit jours. — Le soir de l'évasion arriva. — Ma tête bouillonnait et je délibérais toujours. Je me donnais de spécieux motifs et je m'étourdissais sur leur fausseté; il se livrait en moi un combat violent; mais, tandis que mon âme se tordait et se roulait sur elle-même, mon corps, comme s'il eût été arbitre entre l'ambition et l'honneur, suivait, à lui tout seul, le chemin de la fuite. J'avais fait, sans m'en apercevoir moi-même, un paquet de mes hardes, et j'allais me rendre, de la maison de Gibraltar où nous étions, à celle du rendez-vous, lorsque tout à coup je m'arrêtai, et je sentis que tout cela était impossible. — Il y a dans les actions honteuses quelque chose d'empoisonné qui se fait sentir aux lèvres d'un homme de cœur sitôt qu'il touche les bords du vase de perdition. Il ne peut même pas y goûter sans être prêt à en mourir. Quand je vis ce que

j'allais faire et que j'allais manquer à ma parole, il me prit une telle épouvante que je crus que j'étais devenu fou. Je courus sur le rivage et m'ensuis de la maison fatale comme d'un hôpital de pestiférés, sans oser me retourner pour la regarder. Je me jetai à la nage, et j'abordai, dans la nuit, l'*Océan*, notre vaisseau, ma flottante prison. J'y montai avec emportement, me cramponnant à ses câbles; et quand je fus sur le pont, je saisis le grand mât, je m'y attachai avec passion, comme à un asile qui me garantissait du déshonneur, et, au même instant, le sentiment de la grandeur de mon sacrifice me déchirant le cœur, je tombai à genoux, et, appuyant mon front sur les cercles de fer du grand mât, je me mis à fondre en larmes comme un enfant. — Le capitaine de l'*Océan*, me voyant dans cet état, me crut ou fit semblant de me croire malade, et me fit porter dans ma chambre. Je le suppliai à grands cris de mettre une sentinelle à ma porte pour m'empêcher de sortir. On m'enferma et je respirai, délivré enfin du supplice d'être mon propre geôlier.

(*Servitude et grandeur militaires*¹, livre III, vi.)

1. Calmann Lévy, éditeur.

MICHELET

(1798-1874)

Né à Paris en 1798, mort en 1874, Jules Michelet, qui fut professeur d'histoire à l'Ecole Normale, à la Sorbonne et au Collège de France, s'est immortalisé par la publication de deux sortes d'œuvres : ses œuvres historiques, *Histoire romaine* (1851), *Précis de l'Histoire moderne* (1855), *Histoire de France* (1857-1867), *Histoire de la Révolution française* (1847-1853) ; et celles qu'il faut appeler descriptives, à défaut d'un autre mot usité qui puisse s'appliquer à ces livres sans modèle et sans pair : *l'Oiseau* (1856), *l'Insecte* (1857), *la Mer* (1861), *la Montagne* (1868). Mais, quelle que soit la différence des sujets, le génie de l'écrivain se retrouve le même dans le récit des événements passés et dans la description des merveilles de la nature, génie ardent et passionné, partial même, qui se reflète dans un style d'une vivacité et d'un coloris incomparables. Comme historien notamment, Michelet ne raconte pas l'histoire des époques écoulées, il les fait revivre : lui-même d'ailleurs, il a défini l'histoire : *une résurrection*¹. Mentionnons encore ici deux ouvrages posthumes qui forment une autobiographie pleine de charme et féconde en enseignements virils, *Ma Jeunesse* et *Mes Mémoires*.

LA GUERRE DES MERCENAIRES

Le grand Hamilcar Barca avait laissé le commandement, d'indignation². La République était sous l'influence des marchands, des financiers, des percepteurs d'impôts, des administrateurs, des Hannon. Le successeur d'Hamilcar

1. Il y revient à plusieurs reprises et développe cette idée avec beaucoup d'émotion et de profondeur dans la préface de son *Histoire de France*.

2. Après la paix signée précipitamment en 241 par Carthage, dans la crainte que la guerre, en se prolongeant, ne devint trop coûteuse. — Rappelez qu'Hamilcar Barca, le père d'Hannibal, était le chef du parti de la guerre ; le chef du parti de la paix était Hannon.

envoyait les mercenaires de Sicile en Afrique, bande par bande, pour donner à la République le temps de les payer et de les licencier. Mais il semblait bien dur aux Carthaginois de mettre encore des fonds dans une affaire qui n'avait rien rapporté. Ils délibéraient toujours, pour ne pas se séparer sitôt de leur argent, et ils délibérèrent tant que l'armée de Sicile se trouva tout entière à Carthage.

Ils auraient bien voulu se débarrasser de cette armée.... Mais elle était trop forte pour rien craindre. Les mercenaires se sentaient les maîtres dans Carthage ; ils commençaient à parler haut. Il n'y avait pas à marchander avec des troupes victorieuses, qui n'étaient point responsables de la honteuse issue que leurs patrons avaient donnée à la guerre. Ces hommes de fer, vivant toujours au milieu des camps, où beaucoup d'entre eux étaient nés, se trouvaient transportés dans la riche ville du soleil (Baal)¹, tout éblouissante du luxe et des arts étranges de l'Orient. Là se rencontraient l'étain de la Bretagne, le cuivre de l'Italie, l'argent d'Espagne et l'or d'Ophir², l'encens de Saba³ et l'ambre des mers du Nord, l'hyacinthe et la pourpre de Tyr, l'ébène et l'ivoire de l'Éthiopie, les épices et les perles des Indes, les châles des pays sans nom de l'Asie, cent sortes de meubles précieux mystérieusement enveloppés. La statue du Soleil, toute en or pur, avec les lames d'or qui couvraient son temple, pesait, dit-on, mille talents⁴. De terribles désirs s'éveillaient. Déjà divers excès avaient lieu le jour et la nuit. Les Carthaginois tremblants prièrent les chefs des mer-

1. *Du soleil*, adoré sous le nom de Baal, la grande divinité des peuples phéniciens.

2. *Ophir*, pays dont parle la Bible et qui produisait de l'or : il est assez difficile de dire quelle contrée était désignée sous ce nom.

3. *Saba*, dans l'Arabie.

4. Le *talent* pesait un peu plus de 2 kilogrammes 1/2. — Le renseignement que donne ici Michelet est emprunté à l'historien grec Appien (II^e siècle ap. J.-C.); mais c'est surtout de Polybe (204-125) qu'il se sert dans tout le cours de ce récit.

cenaires de les mener à Sicca¹, en donnant à chaque homme une pièce d'or pour les besoins les plus urgents. L'aveuglement alla au point qu'on les força d'emmener leurs femmes et leurs enfants, qu'on eût pu garder comme otages.

Là, inactifs sur la plage aride, et pleins de l'image de la grande ville, ils se mirent à suppeter, à exagérer ce qu'on leur devait, ce qu'on leur avait promis dans les occasions périlleuses. Hannon, qu'on leur envoya d'abord, leur dit humblement que la République ne pouvait leur tenir parole, qu'elle était écrasée d'impôts, que, dans son dénuement, elle leur demandait la remise d'une partie de ce qu'elle leur devait. Alors un tumulte horrible s'élève, et des imprécations en dix langues. Chaque nation de l'armée s'attroupe, puis toutes les nations, Espagnols, Gaulois, Liguriens, Baléares, Grecs métis, Italiens déserteurs, Africains surtout, c'était le plus grand nombre. Nul moyen de s'entendre. Hannon leur faisait parler par leurs chefs nationaux; mais ceux-ci comprenaient mal ou ne voulaient pas comprendre, et rapportaient tout autre chose aux soldats. Ce n'était qu'incertitude, équivoque, défiance et cabale. Pourquoi aussi leur envoyait-on Hannon qui jamais ne les avait vus combattre, et ne savait rien des promesses qu'on leur avait faites? Ils marchèrent vers Carthage au nombre de vingt mille hommes, et campèrent à Tunis, qui n'en est qu'à quatre ou cinq lieues.

Alors, les Carthaginois épouvantés firent tout pour les radoucir. On leur envoya tous les vivres qu'ils voulurent et au prix qu'ils voulurent. Chaque jour venaient des députés du sénat, pour les prier de demander quelque chose : on avait peur qu'ils ne prissent tout. Leur audace devint sans bornes. Dès qu'on leur eut promis leur solde, ils demandèrent qu'on les indemniserait de leurs chevaux

1. Sicca, dans l'intérieur : aujourd'hui El-Kef, au S.-O. de la régence de Tunis.

tués, puis ils demandèrent qu'on leur payât les vivres qu'on leur devait au prix exorbitant où ils s'étaient vendus pendant la guerre; puis ils demandèrent je ne sais combien d'autres choses, et les Carthaginois ne surent plus comment refuser, ni comment accorder.

On leur députa alors Gescon, un de leurs généraux de Sicile, qui avait toujours pris leurs intérêts à cœur. Il arrive à Tunis, bien muni d'argent, les harangue séparément et se dispose à leur payer la solde par nations. Cette satisfaction incomplète eût peut-être tout apaisé, lorsqu'un certain Spendius, Campanien, esclave fugitif de Rome, et craignant d'être rendu à son maître, se mit à dire et à faire tout ce qu'il put pour empêcher l'accordement. Un Africain, nommé Mathos, se joignit à lui, dans la crainte d'être puni comme un des principaux auteurs de l'insurrection. Celui-ci tire à part les Africains, et leur fait entendre qu'une fois les autres nations payées et licenciées, les Carthaginois éclateront contre eux, et les puniront de manière à épouvanter leurs compatriotes. Là-dessus s'élèvent des cris; si quelqu'un veut parler, ils l'accablent de pierres, avant de savoir s'il parlera pour ou contre. C'était encore pis après le repas, et quand ils avaient bu; au milieu de tant de langues, il n'y avait qu'un mot qu'ils entendissent : *Frappe*; et dès que quelqu'un avait dit : *Frappe*, cela se faisait si vite, qu'il n'y avait pas moyen d'échapper.

Le malheureux Gescon leur tenait tête, au péril de sa vie. Il osa répondre aux Africains, qui lui demandaient les vivres avec hauteur : *Allez les demander à Mathos*. Alors ils se jettent furieux sur l'argent apporté par Gescon, sur lui, sur ses Carthaginois, et ils les chargent de fers.

Toute guerre qui éclatait en Afrique, que l'ennemi fût Agathocle, Régulus¹ ou les mercenaires, réduisait l'em-

1. Agathocle, tyran de Syracuse, vint attaquer les Carthaginois dans leur pays en 310; l'expédition de Régulus est de 256.

pire de Carthage à ses murailles : tant son joug était détesté !... Les Africains se réunirent aux mercenaires jusqu'au nombre de soixante-dix mille. Les femmes mêmes, qui avaient vu tant de fois traîner en prison leurs maris et leurs parents, pour le payement des impôts, firent, dans chaque ville, serment entre elles de ne rien cacher de leurs effets et s'empressèrent de donner pour les troupes tout ce qu'elles avaient de meubles et de parures. Utique et Hippone Zaryte¹, qui d'abord avaient hésité, finirent par massacerer les soldats qu'y tenait Carthage, et les laissèrent sans sépulture. On en fit autant en Sardaigne et en Corse. Hannon, qu'on y envoya, fut saisi par ses troupes, qui le mirent en croix ; un parti des naturels de l'île y appela les Romains. Ceux-ci profitèrent de la déresse de Carthage, lui prirent les deux îles, et la menacèrent, en outre, de la guerre, si elle n'ajoutait au traité stipulé douze cents talents euboïques.

Cependant, les Carthaginois étant serrés de près dans leur ville, le parti de Barca, celui de la guerre, reprit le dessus, et Hamilcar eut le commandement des troupes. Ce général habile sut gagner les Numides, dont la cavalerie était si nécessaire dans ce pays de plaines ; ils préférèrent le service plus lucratif de Carthage, et dès lors les vivres commencèrent à manquer aux mercenaires ; la famine allait entraîner la désertion ; l'humanité politique d'Hamilcar à l'égard des prisonniers pouvait l'encourager encore. Les chefs des mercenaires tinrent conseil pour rendre impossible un rapprochement qui les eût perdus ; ils assemblent l'armée, font paraître un prétendu messager de Sardaigne avec une lettre qui les exhortait à observer de près Gescon et les autres prisonniers, à se dénier des pratiques secrètes qu'on faisait en faveur des Carthaginois. Spendius, prenant alors la parole, fait remarquer

1. Utique, aujourd'hui ruinée, était dans la direction du N.-O., entre Carthage et Hippone Zaryte (Bizerte). — Guerre des mercenaires, 258 av. J.-C.

la douceur perfide d'Halmicar, et le danger de renvoyer Gescon. Il est interrompu par un nouveau messager qui se dit arrivé de Tunis, et qui apporte une lettre dans le sens de la première. Autarite, chef des Gaulois, déclare qu'il n'y a de salut que dans une rupture sans retour avec les Carthaginois; tous ceux qui parlent autrement sont des traitres; il faut, pour s'interdire tout accommodement, tuer Gescon et les prisonniers faits ou à faire.... Cet Autarite avait l'avantage de parler phénicien, et de se faire ainsi entendre du plus grand nombre; car la longueur de la guerre faisait peu à peu du phénicien la langue commune, et les soldats se saluaient ordinairement dans cette langue.

Après Autarite, parlèrent des hommes de chaque nation, qui étaient obligés à Gescon, et qui demandaient qu'on lui fit grâce au moins des supplices. Comme ils parlaient tous ensemble, et chacun dans sa langue, on ne pouvait rien entendre. Mais dès qu'on entrevit ce qu'ils voulaient dire, et que quelqu'un eut crié : « Tue ! tue ! » ces malheureux intercesseurs furent assommés à coups de pierres. On prit alors Gescon et les siens, au nombre de sept cents; on les mena hors du camp, on leur coupa les mains et les oreilles, on leur cassa les jambes, et on les jeta, encore vivants, dans une fosse. Quand Hamilcar envoya demander au moins les cadavres, les Barbares déclarèrent que tout député serait traité de même, et proclamèrent comme loi *que tout prisonnier carthaginois périrait dans les supplices; que tout allié de Carthage serait renvoyé les mains coupées.* Alors commencèrent d'épouvantables représailles. Hamilcar fit jeter aux bêtes tous les prisonniers. Carthage reçut des secours d'Hiéron et même de Rome, qui commençaient à craindre la victoire des mercenaires. Les Barcas et les Hannons, réconciliés par le danger, agirent de concert pour la première fois. Hamilcar, chassant les mercenaires des plaines par sa cavalerie numide, et les poussant dans les montagnes, parvint à enfermer une de

leurs deux armées dans le défilé de la Hache, où ils ne pouvaient ni fuir ni combattre, et ils se trouvèrent réduits par la famine à l'exécrable nécessité de se manger les uns les autres. Les prisonniers et les esclaves y passèrent d'abord ; mais quand cette ressource manqua, il fallut bien que Spendius, Autarite et les autres chefs, menacés par la multitude, demandassent un sauf-conduit pour aller trouver Hamilcar. Il ne le refusa point, et convint avec eux que, sauf dix hommes à son choix, il renverrait tous les autres, en leur laissant à chacun un habit. Le traité fait, Hamilcar dit aux envoyés : *Vous êtes des dix*, et il les retint. Les mercenaires étaient si bien enveloppés, que, de quarante mille, il ne s'en sauva pas un seul. L'autre armée ne fut pas plus heureuse ; Hamilcar l'extermina dans une grande bataille, et son chef Mathos, amené dans Carthage, fut livré pour jouet à une lâche populace qui se vengeait de sa peur.

Dans ce monde sanguinaire des successeurs d'Alexandre, dans cet âge de fer, la guerre des mercenaires fit pourtant horreur à tous les peuples, Grecs et Barbares, et on l'appela la *guerre inexpiable*.

(*Histoire romaine*¹, livre II, chap. iv.)

L'ALOUETTE

L'oiseau des champs par excellence, l'oiseau du laboureur, c'est l'alouette, sa compagne assidue, qu'il retrouve partout dans son sillon pénible pour l'encourager, le soutenir, lui chanter l'espérance. *Espoir*, c'est la vieille devise de nos Gaulois, et c'est pour cela qu'ils avaient pris comme oiseau national² cet humble oiseau si pauvrement vêtu, mais si riche de cœur et de chant.

1. Calmann Lévy, éditeur.

2. *Oiseau national*. Nous savons seulement qu'une légion fermée exclu-

Quelle vie précaire, aventuree, au moment où elle couve! Que de soucis, que d'inquiétudes! A peine une motte de gazon dérobe au chien, au milan, au faucon, le doux trésor de cette mère. Elle couve à la hâte, elle élève à la hâte la tremblante couvée. Qui ne croirait que cette infortunée participera à la mélancolie de son triste voisin, le lièvre?

Cet animal est triste et la crainte le ronge¹.

Mais le contraire a lieu par un miracle inattendu de gaieté et d'oubli facile, de légèreté, si l'on veut, et d'insouciance française : l'oiseau national, à peine hors de danger, retrouve toute sa sérénité, son chant, son indomptable joie. Autre merveille : ses périls, sa vie précaire, ses épreuves cruelles, n'endurcissent pas son cœur : elle reste bonne autant que gaie, sociable et confiante, offrant un modèle assez rare, parmi les oiseaux, d'amour fraternel ; l'alouette, comme l'hirondelle, au besoin, nourrira ses sœurs....

C'est la fille du jour. Dès qu'il commence, quand l'horizon s'empourpre et que le soleil va paraître, elle part du sillon comme une flèche, porte au ciel l'hymne de joie. Sainte poésie, fraîche comme l'aube, pure et gaie comme un cœur d'enfant! Cette voix sonore et puissante donne le signal aux moissonneurs. « Il faut partir, dit le père ; n'entendez-vous pas l'alouette ? » Elle les suit, leur dit d'avoir courage ; aux chaudes heures, les invite au sommeil, écarte les insectes. Sur la tête penchée de la jeune fille à demi éveillée, elle verse des torrents d'harmonie....

C'est un bienfait donné au monde que ce chant de lumière, et vous le retrouverez presque en tout pays qu'éclaire le soleil.

(*L'Oiseau, deuxième partie : le Chant.*)

sivemer par César de soldats gaulois s'appelait *Alauda*, nom gaulois qui désignait l'alouette et qui devint latin dans ce sens.

1. La Fontaine, *Fables*, II, xiv (*le Lièvre et les Grenouilles*).

MÉRIMÉE

(1803-1870)

Né à Paris en 1803, mort en 1870, Prosper Mérimée a atteint la perfection dans le genre secondaire de la *nouvelle*. La *Chronique du règne de Charles IX* (1829), *Colomba* (1840), *Mateo Falcone*, la *Prise de la redoute*, et tant d'autres récits d'étendue variée, mais d'un égal intérêt, sont de véritables chefs-d'œuvre. Mérimée a laissé aussi quelques études d'art et d'archéologie, des récits historiques, exacts et même colorés, mais un peu froids, et des *Lettres*¹.

LA NOCE ESPAGNOLE

On célébrait une noce dans une métairie des environs d'Andujar². Les mariés avaient déjà reçu les compliments de leurs amis et l'on allait se mettre à table sous un grand figuier devant la porte de la maison ; chacun était en disposition de bien faire, et les émanations des jasmins et des orangers en fleur se mêlaient agréablement aux parfums plus substantiels s'exhalant de plusieurs plats qui faisaient plier la table sous leur poids. Tout d'un coup parut un homme à cheval, sortant d'un bouquet de bois à portée de pistolet de la maison. L'inconnu sauta lestement à terre, salua les convives de la main, et conduisit son cheval à l'écurie. On n'attendait personne ; mais, en Espagne, tout passant est bienvenu à partager un repas de fête. D'ailleurs l'étranger, à son habillement, paraissait être un homme d'importance. Le marié se détacha aussitôt pour l'inviter à dîner.

1. Ses œuvres sont publiées par l'éditeur Calmann Lévy.

2. Andujar, ville de la province de Jaen.

Pendant qu'on se demandait tout bas quel était cet étranger, le notaire d'Andujar, qui assistait à la noce, était devenu pâle comme la mort. Il essayait de se lever de la chaise qu'il occupait auprès de la mariée ; mais ses genoux pliaient sous lui, et ses jambes ne pouvaient plus le supporter. Un des convives, soupçonné depuis longtemps de s'occuper de contrebande, s'approcha de la mariée : « C'est José Maria¹, dit-il ; je me trompe fort, ou il vient ici pour faire quelque malheur. C'est au notaire qu'il en veut. Mais que faire ? Le faire échapper ? Impossible ; José Maria l'aurait bientôt rejoint. Arrêter le brigand ? Mais sa bande est sans doute aux environs ; d'ailleurs, il porte des pistolets à sa ceinture et son poignard ne le quitte jamais. — Mais, monsieur le notaire, que lui avez-vous donc fait ?

— Hélas ! rien, absolument rien ! »

Quelqu'un murmura tout bas que le notaire avait dit à son fermier, deux mois auparavant, que, si José Maria venait jamais lui demander à boire, il devrait mettre un gros² d'arsenic dans son vin. On délibérait encore sans entamer la *olla*³, quand l'inconnu reparut suivi du marié. Plus de doute, c'était José Maria. Il jeta en passant un coup d'œil de tigre au notaire, qui se mit à trembler comme s'il avait eu le frisson de la fièvre ; puis il salua la mariée avec grâce, et lui demanda la permission de danser à sa noce. Elle n'eut garde de refuser ou de lui faire mauvaise mine. José Maria prit aussitôt un tabouret de liège, l'approcha de la table, s'assit sans façon à côté de la mariée, entre elle et le notaire, qui paraissait à

1. *José Maria*, brigand espagnol, « beau, brave, courtois, autant qu'un voleur peut l'être », célèbre au moment où l'auteur visitait le pays (1842)

2. Le gros était la 128^e partie de la livre et équivaut à peu près à quatre grammes.

3. *Olla*, mot espagnol qui signifie « pot ». On appelle *olla* ou *olla podrida* (pot pourri) une espèce de pot-au-feu où entrent plusieurs espèces de viandes : c'est le mets national de l'Espagne ; introduit en France, il y était désigné sous le nom d'*oïlle* (prononcez *oie*, l'espagnol se prononçant *oia*)

tout moment sur le point de s'évanouir, déclara à la jeune femme qu'il la priait de le tenir pour son serviteur ; et qu'il ferait avec joie tout ce qu'elle voudrait bien lui commander.

Alors celle-ci, toute tremblante et se penchant timidement à l'oreille de son terrible voisin :

« Accordez-moi une grâce, dit-elle.

— Mille ! s'écria José Maria.

— Oubliez, je vous en conjure, les mauvais vouloirs que vous avez peut-être apportés ici. Promettez-moi que, pour l'amour de moi, vous pardonnerez à vos ennemis, et qu'il n'y aura pas de scandale à ma noce.

— Notaire ! dit José Maria se tournant vers l'homme de loi tremblant, remerciez madame : sans elle, je vous aurais tué avant que vous eussiez digéré votre dîner. N'ayez plus peur, je ne vous ferai pas de mal. »

Et, lui versant un verre de vin, il ajouta avec un sourire un peu méchant : « Allons, notaire, à ma santé ! ce vin est bon et il n'est pas empoisonné ». Le malheureux notaire croyait avaler un cent d'épingles.

« Allons, enfants ! s'écria le voleur, de la gaieté, vive la mariée ! »

Et, se levant avec vivacité, il courut chercher une guitare et se mit à improviser un couplet en l'honneur des nouveaux époux.

Bref, pendant le reste du dîner et le bal qui le suivit, il se rendit tellement aimable, que les femmes avaient les larmes aux yeux en pensant qu'un aussi charmant garçon finirait peut-être un jour à la potence. Il dansa, il chanta, il se fit tout à tous. Vers minuit, une petite fille de douze ans, à demi vêtue de mauvaises guenilles, s'approcha de José Maria, et lui dit quelques mots dans l'argot des Bohémiens. José Maria tressaillit ; il courut à l'écurie, d'où il revint bientôt emmenant son bon cheval. Puis, s'avancant vers la mariée, un bras passé dans la bride :

« Adieu! dit-il, jamais je n'oublierai les moments que j'ai passés auprès de vous. Ce sont les plus heureux que j'aie vus depuis bien des années. Soyez assez bonne pour accepter cette bagatelle d'un pauvre diable qui voudrait avoir une mine à vous offrir. » Il lui présenta en même temps une jolie bague.

« José Maria, s'écria la mariée, tant qu'il y aura un pain dans cette maison, la moitié vous appartiendra. »

Le voleur serra la main à tous les convives, celle même du notaire, puis, sautant lestement en selle, il regagna ses montagnes. Alors seulement le notaire respira librement. Une demi-heure après arriva un détachement de miquelets¹; mais personne n'avait vu² l'homme qu'ils cherchaient.

(*Mosaïque. Lettres d'Espagne*, III.)

LA FIN D'ASCULUM ET DE JUDACILIUS³

Cn. Pompée⁴, débarrassé de la confédération marse⁵, avait réuni la plus grande partie de ses forces contre Asculum. Il rendait cette malheureuse ville responsable de la révolte dont elle avait donné l'exemple, et il avait juré d'y exercer de terribles représailles. Mais la garnison était nombreuse, les habitants remplis d'enthousiasme et

1. *Miquelets*, soldats qui forment la garde d'un gouverneur de province en Espagne.

2. *Personne n'avait vu*. Entendez : personne n'avoua avoir vu.

3. *Asculum*, ville du pays des Picentins, sur l'emplacement de laquelle s'élève la ville moderne d'Ascoli, à 140 kilomètres nord-est de Rome. C'est Asculum qui avait donné (90 av. J.-C.) le signal de la révolte aux populations italiennes ligées contre Rome : le proconsul Q. Servilius et son sous-lieutenant M. Fonteius furent massacrés avec tous les Romains qui se trouvaient dans la ville. — Le Picentin *C. Judacilius* était l'un des chefs élus de la confédération.

4. Cn. Pompeius Strabo, consul en 89, père du grand Pompée. — Il venait de battre l'armée des confédérés ; mais il n'est pas facile de préciser le lieu de sa victoire.

5. Les Mares étaient un peuple du Samnium. Les Romains ont souvent désigné par le nom de *marsicum bellum* la guerre contre les *socii* ou guerre sociale.

d'espoir dans le succès de leurs alliés. A l'approche des premières troupes ennemis, ils ne montrèrent sur leurs murailles que des vieillards et des enfants, afin de persuader à Pompée que la ville, presque sans défense, pouvait être facilement emportée par un coup de main. Ce stratagème réussit. Déjà les Romains commençaient l'escalade en tumulte, lorsque les portes d'Asculum s'ouvraient tout à coup, une jeunesse nombreuse se précipita avec furie sur les assaillants, en fit un grand carnage, et les ramena en désordre jusque dans leur camp. Cet échec donna plus de circonspection à Cn. Pompée. Il entreprit un siège en règle; des lignes de circonvallation, des terrasses formidables entourèrent Asculum. Toutes les machines de guerre connues à cette époque furent réunies contre ses remparts. Peu à peu les assiégés apprirent les défaites successives des alliés; chez eux le décuage-ment succéda bientôt à l'audace. Une sortie imprudente, qui leur coûta beaucoup de monde,acheva de les abattre.

De tout temps les cités italiennes se divisaient en deux factions. Dans l'extrémité où les Asculans se voyaient réduits, le parti autrefois persécuté pour son attachement aux Romains commençait à relever la tête, et à se grossir de tous ceux qui n'étaient pas trop compromis pour désespérer de trouver grâce devant les magistrats de la République. Déjà l'on parlait tout haut de l'inutilité d'une défense prolongée; déjà l'on jetait les yeux sur quelques familles patriciennes pour les charger d'un message auprès du général romain, lorsque Judacilius fut instruit de ces menées. Indigné, il rassemble huit cohortes¹ avec lesquelles il faisait la guerre de partisans dans les montagnes voisines. A la tête de cette troupe, peu nombreuse, mais déterminée, il marche dans le plus grand secret contre le camp de Cn. Pompée; et d'abord, il fait prévenir les

1. *Cohortes*, nom donné, sous la république, aux corps d'infanterie de *socii*.

chefs d'Asculum de son dessein, et leur ordonne de faire une sortie générale aussitôt qu'il se présentera devant les lignes ennemis.

Ce message de Judacilius, dont ils connaissaient le caractère inflexible, loin de ranimer l'espoir parmi les assiégés, les remplit de consternation; car, l'ayant à leur tête, il fallait vaincre ou mourir, et vaincre n'était plus possible. Lorsqu'il parut en poussant son cri de guerre, pas une voix n'y répondit du haut des remparts d'Asculum. Les habitants découragés, et n'osant prendre un parti, le virent avec effroi faire des prodiges de valeur et lutter contre toute l'armée ennemie, espérant, peut-être, par leur lâche immobilité, désarmer la vengeance des Romains. Judacilius s'aperçut qu'il était trahi, et sa fureur redoubla ses forces. Renversant tous les obstacles qui s'opposaient à son passage, il perça au travers des retranchements et des légions de Pompée, et, suivi d'une poignée de braves, il parvint jusqu'aux portes d'Asculum, qu'on n'osa lui fermer. Son entrée dans la ville fut celle d'un vainqueur irrité; le proconsul¹ lui-même pénétrant par la brèche n'eût pas été plus terrible ni plus menaçant. D'un coup d'œil Judacilius reconnut que prolonger la résistance était chose impossible, avec ce peuple déjà vaincu par la misère et la désunion. Désormais il ne songea plus qu'à mourir libre et vengé. Les soldats qu'il amenait étaient dévoués et partageaient sa fureur. Par son ordre, ils massacrent tous les partisans de la faction contraire, tous ceux qu'il désigne comme des lâches ou des amis des Romains. Puis, dans le temple principal d'Asculum, il fait dresser un vaste bûcher sur lequel on entasse tous les meubles précieux, tous les objets qui auraient pu orner le triomphe de Pompée. Au sommet on place un lit funèbre. Dans le vestibule du temple, un

1. *Le proconsul*, Cn. Pompée. Nous rappelons que ce titre était celui des anciens consuls dont on *prorogeait* le commandement quand ils sortaient de charge.

grand festin se prépare; Judacilius le préside, entouré de ses amis; il les exhorte à suivre l'exemple qu'il va leur donner. A la fin du repas, on lui apporte une coupe de poison, il la vide, et s'étend d'un air calme sur le lit funèbre. Aussitôt qu'il eut rendu le dernier soupir, ses soldats allumèrent le bûcher qui, en un instant, dévora le plus brave des Asculans et les dieux de sa patrie. Cn. Pompée, en entrant dans la ville, n'y trouva plus que des cadavres et des maisons enflammées où ses soldats se précipitèrent aussitôt, pour disputer au feu le misérable butin que Judacilius leur avait laissé. Des femmes, des enfants, dépouillés de tout, furent destinés à suivre le char de Pompée, qui, vainqueur sans avoir combattu, revint au Capitole triompher d'Asculum, mais non de ses habitants.

(*Études sur l'histoire romaine : Essai sur la guerre sociale, 2^e partie, § 9.*)

EDGAR QUINET

(1803-1875)

Né à Bourg en 1803, mort en 1875, Edgar Quinet, qui fut professeur de littérature étrangère à la Faculté de Lyon (1839), puis occupa la chaire de langues et littératures de l'Europe méridionale au Collège de France (1842-1846), se distingua, pendant toute sa carrière, par l'ardeur de ses opinions libérales; député en 1847, représentant du peuple en 1848, il fut exilé en 1852, et passa à l'étranger les dix-huit ans que dura le second empire; rentré en France en 1870, il fut de nouveau élu député en 1871. Son œuvre est multiple : d'une manière générale, on peut dire qu'il fut surtout préoccupé de chercher dans l'histoire de l'humanité la confirmation de ses théories plus généreuses que précises sur la souveraineté du droit et de la conscience. Son style, toujours chaleureux, paraît souvent un peu emphatique : Quinet n'arrive pas, comme Michelet, son ami, à se préserver de la déclamation à force de souplesse dans le sentiment et de pittoresque dans l'expression. Ce fut un citoyen d'un beau caractère, à l'esprit ouvert et curieux, plus qu'un grand penseur et un grand écrivain. Citons, parmi ses livres les plus connus, de vastes poèmes en prose : *Ahasverus* (1850), *Merlin l'enchanteur* (1860); d'autres en vers : *Napoléon* (1835), *Prométhée* (1838); et des œuvres historiques : *Marx de Sainte-Aldegonde, la Révolution*¹.

LA LECTURE DE TACITE VERS L'ANNÉE 1820

Je fis de Tacite mon bréviaire, mon compagnon, mon homme. Je ne m'en séparai plus ni jour, ni nuit.

Qu'est-ce qui faisait de Tacite un livre unique, incomparable pour moi? Ce n'était pas seulement ce qu'on a coutume d'y chercher, le secret de l'âme d'un tyran². Je

1. Œuvres publiées chez Calmann Lévy, éditeur.

2. *D'un tyran*. Tacite (vers 50 — vers 120 ap. J.-C.) est surtout remarquable par la profondeur de ses peintures : son Tibère, son Néron sont des personnages inoubliables.

découbris en lui quelque chose qui me regardait et me touchait de plus près : le récit de ce que j'avais vu moi-même, des catastrophes, des chutes d'empires ; des empereurs fugitifs, renversés, relevés, rejetés en quelques mois. Les Cent Jours¹ reparaissaient dans les vies rapides de Galba, d'Othon ; surtout je retrouvais l'avant-garde des barbares que j'avais vus au bivac². Je les reconnaissais dans les mœurs des Germains, dans les guerres lointaines de Varus, de Germanicus³.

Ces langues inconnues, vandales⁴, qui avaient résonné à mes oreilles, ce tumulte d'armées, ces flots intarissables d'hommes blonds qui avaient passé sous nos fenêtres, j'avais la prétention de les retrouver presque les mêmes dans les descriptions de mon Tacite. Les Hérules, les Chérusques⁵ avaient défilé devant moi, et voilà que je les revoyais passer. Bientôt j'allai plus loin que l'historien. Par delà son horizon je découvrais la forêt de lances des Cosaques ; je reconnaissais en vedettes perdues les petits chevaux des Huns pour les avoir vu mener à l'abreuvoir.

Ainsi les grandes invasions de 1814 et de 1815 avaient laissé dans ma mémoire un fond d'impressions, d'images, à travers lesquelles j'entrevoyais toutes choses. L'écroule-

1. *Les Cent-Jours* : nom donné à la période qui s'étend entre le retour à Paris de Napoléon, qui venait de traverser triomphalement la France après avoir quitté l'île d'Elbe (20 mars 1815), et son départ définitif (29 juin), onze jours après Waterloo.

2. *Au bivac*, lors de l'invasion des alliés en 1814 et en 1815.

5. *Varus*, général romain, qui périt avec trois légions dans la forêt de Teutberg (9 av. J.-C.) : Tacite fait plusieurs fois allusion à ce désastre, mais n'en trace pas le récit, ses *Annales* ne racontant les événements qu'à partir de la mort d'Auguste (15 ap. J.-C.). — Les belles campagnes (14-16 ap. J.-C.) qui firent donner à Tiberius Drusus Nero, neveu et fils adoptif de l'empereur Tibère, le surnom de *Germanicus* sont racontées dans les livres I et II des *Annales*.

4. *Vandales*. Ce nom qui, proprement, désigne un des peuples germaniques qui envahirent l'empire romain au v^e siècle, est employé ici dans le sens général de *barbares*.

5. *Hérules*, *Chérusques*, autres peuples de l'ancienne Germanie, qui envahirent l'empire romain. — Tacite parle des Chérusques, qui furent les principaux vainqueurs de Varus, dans ses *Annales* et dans les *Mœurs des Germains*.

ment d'un monde avait été ma première éducation. Je m'intéressais dans le passé à tout ce qui pouvait me présenter quelque ressemblance avec ces immenses bouleversements d'hommes qui avaient d'abord frappé mes yeux. Grâce à cette analogie, l'histoire que je ne pouvais souffrir devenait une chose vivante, de morte qu'elle était auparavant. Le passé était à bien des égards le présent qui m'agitait encore.

(*Histoire de mes idées, 4^e partie, V.*)

LUTÈCE

Un jour (moment immortel !) au lever du soleil, Merlin et Viviane¹ arrivèrent au bord d'un fleuve aux eaux tranquilles, verdâtres, qui serpentait dans un lit embarrassé d'herbes et de jones, à travers une forêt de chênes, de bouleaux et de hêtres. Les deux rives étaient couvertes d'ombres et de mystère ; le lieu paraissait inhabité, hormis par des hérons immobiles sur la lisière des marécages et par quelques pics-verts² qui, debout contre le tronc des vieux chênes, attendaient qu'une voix d'oracle sortît de la moelle des arbres centenaires.

Celui qui a perdu son chemin dans les forêts d'Amérique, celui-là a rencontré des solitudes aussi profondes, sans pouvoir dire si elles resteront le domaine des bêtes sauvages ou si c'est là le berceau d'un peuple naissant. Ce lieu abritera-t-il un nid d'oiseau, d'insecte, une fourmilière ou un empire ? Qui le sait ? Toute la sagesse humaine ne pourrait décider encore entre l'empire et la fourmi.

1. L'enchanter Merlin et la fée Viviane, personnages fabuleux, que l'auteur emprunte aux légendes bretonnes du moyen âge.

2. Pics-verts ou piverts.

Au milieu du fleuve, nos voyageurs aperçoivent une île boisée, plantureuse, bordée de peupliers qui perçaient un épais brouillard ; elle avait la forme allongée d'une barque dont la proue fend le cours de l'eau. Ils n'y entendirent, en s'approchant, aucun bruit, si ce n'est le glouissement d'une poule et les cris d'une volée de moineaux effrayés qui s'abattaient bruyamment sur un pommier en fleur. A ce bruit, Merlin tourne la tête : la brumé, dont la terre était enveloppée, venait de s'éclaircir au premier souffle du jour ; elle laissa voir un petit village de chaumine¹, ramassé au milieu de l'ilot sous le massif frissonnant des aunes. La fumée des cabanes se perdait dans l'air bleu avec la vapeur matinale qu'un beau rayon d'automne achevait de dissiper.

« Quel lieu plaisant ! s'écria l'Enchanteur, et que je voudrais y aborder ! »

Or il y avait justement tout près de là un bûcheron qui venait de couper sa charge de ramée, et il se préparait à entrer dans une barque ; déjà il détachait la corde de chanyre par laquelle elle était liée au rivage.

« Prenez-nous avec vous, cria Merlin.

— Volontiers, » dit le paysan.

Merlin et Viviane s'assirent en souriant dans le fond de la barque, sur la ramée amoncelée.

« Quel est ce fleuve ? dit Merlin.

— La Seine.

— Et ce village ?

— Lutèce. »



Une enceinte de palissades aiguës pour s'abriter contre la terreur nocturne des forêts inconnues, une tour de bois pour le veilleur dont la trompe a annoncé le lever du jour,

1. *Chaumine*, cabane couverte de chaume. — *Village de chaumine*, village qui se dessine aux yeux par ses toits de chaume.

quelques cabanes moussues de pêcheurs au large toit, des enclos d'épines, des filets suspendus sous l'auvent prolongé des chaumières, des oies errantes, criardes, sous les pas de Merlin, à travers les places, ça et là une filandière farouche sur son seuil, un enfant suspendu à la mamelle, un pêcheur qui tresse sa nasse d'osier, un laboureur qui parque ses deux taureaux demi-domptés dans l'endroit de refuge, une odeur de paille jonchée d'étables fumantes, de poissons béants au soleil, peut-être aussi de vigne ou de sureau, des aboiements de chiens de bergers, des sonneries de troupeaux, des bruits d'avirons, des cris de bateliers, au loin le hurlement sonore d'un louveteau dans la forêt du Louvre¹, oui, voilà Lutèce!

Merlin, avant d'aborder, contempla à loisir, sur les deux rives, les lieux déserts, la forêt profonde, sacrée, d'où surgissaient alors les cimes ombragées de Montmartre, de Saint-Cloud, du mont Valérien², comme les têtes chevelues des noirs bisons s'élèvent par-dessus les pâtrages tout humides de l'eau des sources invisibles.

La plaine herbeuse, sorte de savane d'Europe, se déroulait au loin, sans fin, sans bornes, ça et là tachetée d'or, ou éclairée d'un blanc mat par le reflet d'une eau dormante où le soleil plongeait et qu'il illuminait de feux éblouissants sous le feuillage lustré des chênes. Le vent qui passait sur la cime grêle des bouleaux leur arrachait comme un vagissement de nouveau-né. Un seul sentier, à peine tracé, fréquenté par de grandes couleuvres, à la robe d'émeraude, traversait la plaine depuis le village jusqu'à Montmartre. À travers l'épaisseur de l'ombre blanchissaient au loin des mamelons de craie et de plâtre,

1. *Louvre*. On croit que ce nom, forme française du latin *Lupara*, vient des loups (*lupus*) qui fréquentaient les parages boisés où Philippe Auguste éleva une tour en 1204.

2. *Montmartre*, au nord de Paris; *le Mont-Valérien*, à l'ouest; *Saint-Cloud*, à l'ouest, un peu plus au sud. — Montmartre est aujourd'hui enclavé dans la ville.

souillés, éboulés, déchirés par les pluies d'orage, comme des sépulcres entr'ouverts qui vomissent les ossements d'un monde de géants dans le berceau d'un peuple.

A l'endroit où s'élèvent aujourd'hui Saint-Roch, Saint-Merry, Saint-Germain, Saint-Sulpice¹, tournoyaient dans l'air, d'un vol rapide, effaré, des multitudes d'éperviers, de buses, de milans et même des mouettes, des orfraies égarées qui remontaient alors la Seine : tous ensemble planaient, avec des cris perçants, au-dessus du cadavre de quelque cerf mort de vieillesse, enfoui au plus épais du bois sous les broussailles, et que les loups commençaient à dépecer. Par-dessus cette mer de verdure, la montagne de Geneviève², enveloppée elle-même à sa cime d'une guirlande de forêts comme d'une couronne murale, regardait Montmartre et semblait dire : « Le pied de l'homme nous foulera-t-il jamais ? »

(*Merlin l'enchanter.*, livre II, iv et v.)

1. Églises de Paris.

2. La montagne Sainte-Geneviève, colline aujourd'hui enclavée dans le V^e arrondissement de Paris, sur la rive gauche de la Seine.

S A I N T E - B E U V E

(1804-1869)

Né à Boulogne-sur-Mer en 1804, mort en 1869, Charles-Augustin Sainte-Beuve, après avoir d'abord publié, sous le nom de Joseph Delorme, un recueil de *Poésies* (1829), qui fut plus tard suivi des *Consolations* et des *Pensées d'août*, se fit surtout connaître comme critique. Dès 1828, l'Académie française avait couronné son *Tableau de la poésie française au seizième siècle*. Son ouvrage sur *Port-Royal* (1840-1860) et les articles qu'il a réunis sous les noms de *Causeries du lundi*, *Nouveaux Lundis*, *Portraits littéraires*, *Portraits contemporains*, *Portraits de femmes*, sont également remarquables par la variété de l'érudition, la finesse de la pensée, la vivacité des peintures, la souplesse du style.

CE QUE C'EST QU'AIMER MOLIÈRE

Aimer Molière, j'entends l'aimer sincèrement et de tout son cœur, c'est, savez-vous ? avoir une garantie en soi contre bien des défauts, bien des travers et des vices d'esprit. C'est ne pas aimer d'abord tout ce qui est incompatible avec Molière, tout ce qui lui était contraire en son temps, ce qui lui eût été insupportable du nôtre.

Aimer Molière, c'est être guéri à jamais, je ne parle pas de la basse et infâme hypocrisie, mais du fanatisme, de l'intolérance et de la dureté en ce genre, de ce qui fait anathématiser et maudire....

Aimer Molière, c'est être également à l'abri et à mille lieues de cet autre fanatisme politique, froid, sec et cruel, qui ne rit pas, qui sent son sectaire, qui, sous prétexte de puritanisme¹, trouve moyen de pétrir et de

1. *Puritanisme*, doctrine des puritains, ou de ceux qui, à l'exemple des disciples de cette secte protestante, affectent d'observer dans leurs mœurs une excessive rigidité.

combiner tous les fiels, et d'unir dans une doctrine amère les haines, les rancunes et les jacobinismes¹ de tous les temps. C'est ne pas être moins éloigné, d'autre part, de ces âmes fades et molles qui, en présence du mal, ne savent ni s'indigner, ni haïr².

Aimer Molière, c'est être assuré de ne pas aller donner dans l'admiration bête et sans limite pour une Humanité qui s'idolâtre et qui oublie de quelle étoffe elle est faite et qu'elle n'est toujours, quoi qu'elle fasse, que l'humaine et chétive nature. C'est ne pas la mépriser trop pourtant, cette commune humanité dont on rit, dont on est, et dans laquelle on se replonge chaque fois avec lui par une hilarité bienfaisante.

Aimer et chérir Molière, c'est être antipathique à toute manière dans le langage et dans l'expression; c'est ne pas s'amuser et s'attarder aux grâces mignardes, aux finesse cherchées, aux coups de pinceau léchés, au marivaudage³ en aucun genre, au style miroitant et artificiel.

Aimer Molière, c'est n'être disposé à aimer ni le faux bel esprit, ni la science pédante; c'est savoir reconnaître à première vue nos Trissotins et nos Vadius⁴ jusque sous leurs airs galants et rajeunis; c'est ne pas se laisser prendre aujourd'hui plus qu'autrefois à l'éternelle Phila-

1. Le *jacobinisme* est la doctrine des partisans les plus exaltés des idées révolutionnaires, qui, en 1789, fondèrent, dans le couvent des Jacobins de la rue Saint-Honoré, un club célèbre, et prirent eux-mêmes de là le nom de *jacobins*. Par extension, on peut appeler *jacobinisme* toute doctrine révolutionnaire intolérante et immoderée.

2. Ces derniers mots font allusion aux vers célèbres du *Misanthrope*, et à la colère d'Alceste contre ceux qui n'ont pas pour les méchants

. ces haines vigoureuses
Que doit donner le vice aux âmes vertueuses.

3. Ce mot, qui a le sens de langage raffiné et affecté, n'a pris cours dans la langue que par suite d'une appréciation injuste et superficielle du talent de Marivaux. Voir sur cet écrivain le recueil des classes supérieures, *Prose*.

4. *Trissotin*, *Vadius*, noms de deux pédants qui figurent, ainsi que Philaminte, dont il va être question, dans les *Femmes savantes*: Molière les met aux prises dans une scène célèbre que nous citons dans le recueil de la classe de sixième.

minte, cette précieuse¹ de tous les temps, dont la forme seulement change et dont le plumage se renouvelle sans cesse; c'est aimer la santé et le droit sens de l'esprit chez les autres comme pour soi².

(*Nouveaux Lundis*³, tome V : *Molière*.)

1. *Précieuse*. On appela d'abord *précieux* et *précieuses* (c'est-à-dire hommes et femmes d'un grand prix) les personnages distingués qui, à l'époque de Louis XIII, contribuèrent puissamment à fonder en France la vie de société et à épurer la langue. Puis ce louable souci de la délicatesse, de la pureté, de l'élégance, s'étant tourné en affectation, Molière put à juste titre ridiculiser les imitateurs des vraies précieuses, et, depuis, le nom a été presque toujours pris en mauvaise part.

2. « Aimer La Fontaine, dit encore Sainte-Beuve un peu plus bas, c'est presque la même chose qu'aimer Molière ; c'est aimer la nature, toute la nature, la peinture naïve de l'humanité, une représentation de la grande comédie « aux cent actes divers », se déroulant, se découplant à nos yeux en mille petites scènes, avec des grâces et des nonchalances qui vont si bien au bonhomme, avec des faiblesses aussi et des laisser-aller qui ne se rencontrent jamais dans le simple et mâle génie de Molière, le maître des maîtres. Mais pourquoi irais-je les diviser ? La Fontaine et Molière, on ne les sépare pas ; on les aime ensemble. »

3. Calmann Lévy, éditeur.

ALFRED DE MUSSET

(1810-1857)

Pour la notice, voir page 582.

ONCLE ET NEVEU

VAN BUCK, VALENTIN

VAN BUCK¹. — Monsieur mon neveu, je vous souhaite le bonjour.

VALENTIN. — Monsieur mon oncle, votre serviteur.

VAN BUCK. — Restez assis; j'ai à vous parler.

VALENTIN. — Asseyez-vous; j'ai donc à vous entendre. Veuillez vous mettre dans la bergère², et poser là votre chapeau.

VAN BUCK, s'asseyant. — Monsieur mon neveu, la plus longue patience et la plus robuste obstination doivent, l'une ou l'autre, finir tôt ou tard. Ce qu'on tolère devient intolérable, incorrigible ce qu'on ne corrige pas; et qu'vingt fois a jeté la perche à un fou qui veut se noyer, peut être forcé un jour ou l'autre de l'abandonner ou de périr avec lui.

VALENTIN. — Oh! oh! voilà qui est débuter, et vous avez là des métaphores qui se sont levées de grand matin.

VAN BUCK. — Monsieur, veuillez garder le silence, et ne pas vous permettre de me plaisanter. C'est vainement que les plus sages conseils, depuis trois ans, tentent

1. Van Buck, négociant, entre, le matin, dans la chambre de son neveu Valentin.

2. *Bergère*, fauteuil large et profond dont le siège est garni d'un coussin

de mordre sur vous. Une insouciance ou une fureur aveugle, des résolutions sans effet, mille prétextes inventés à plaisir, une maudite condescendance, tout ce que j'ai pu ou puis faire encore (mais, par ma barbe ! je ne ferai plus rien !).... Où me menez-vous à votre suite ? Vous êtes aussi entêté....

VALENTIN. — Mon oncle Van Buck, vous êtes en colère.

VAN BUCK. — Non, monsieur ; n'interrompez pas. Vous êtes aussi obstiné que je me suis, pour mon malheur, montré crédule et patient. Est-il croyable, je vous le demande, qu'un jeune homme de vingt-cinq ans passe son temps comme vous le faites ? De quoi servent mes remontrances ; et quand prendrez-vous un état ? Vous êtes pauvre, puisque au bout du compte vous n'avez de fortune que la mienne ; mais finalement, je ne suis pas moribond, et je digère encore vertement. Que comptez-vous faire d'ici à ma mort ?

VALENTIN. — Mon oncle Van Buck, vous êtes en colère, et vous allez vous oublier.

VAN BUCK. — Non, monsieur ; je sais ce que je fais. Si je suis le seul de la famille qui se soit mis dans le commerce, c'est grâce à moi, ne l'oubliez pas, que les débris d'une fortune détruite ont pu encore se relever. Il vous sied bien de sourire quand je parle ! Si je n'avais pas vendu du guingan¹ à Anvers, vous seriez maintenant à l'hôpital avec votre robe de chambre à fleurs. Mais, Dieu merci, vos chiennes de bouillottes²....

VALENTIN. — Mon oncle Van Buck, voilà le trivial ; vous changez de ton, vous vous oubliez ; vous aviez mieux débuté que cela.

VAN BUCK. — Sacrebleu ! tu te moques de moi ? Je ne suis bon apparemment qu'à payer tes lettres de change³ ?

1. *Guinguan*, étoffe fine de coton, ainsi appelée du nom de la ville de Guinguamp (Côtes-du-Nord).

2. *Bouillotte*, espèce de jeu de cartes.

3. *Lettres de change*. Voir page 149, note 4.

J'en ai reçu une ce matin : soixante louis¹ ! te railles-tu des gens ? il te sied bien de faire le fashionable² (que le diable soit des mots anglais!), quand tu ne peux pas payer ton tailleur ! C'est autre chose de descendre d'un beau cheval, pour retrouver au fond d'un hôtel une bonne famille opulente, ou de sauter à bas d'un carrosse de louage pour grimper deux ou trois étages. Avec tes gilets de satin, tu demandes, en rentrant du bal, ta chandelle à ton portier³, et il regimbe quand il n'a pas eu ses étrennes. Dieu sait si tu les lui donnes tous les ans ! Lancé dans un monde plus riche que toi, tu puises, chez tes amis, le dédain de toi-même ; tu portes ta barbe en pointe et tes cheveux sur les épaules, comme si tu n'avais pas seulement de quoi acheter un ruban pour te faire une queue⁴. Tu écrivailles dans les gazettes ; tu es capable de te faire saint-simonien⁵ quand tu n'auras plus ni sou ni maille⁶, et cela viendra, je t'en réponds. Va, va ! un écrivain public est plus estimable que toi. Je finirai par te couper les vivres, et tu mourras dans un grenier.

VALENTIN. — Mon bon oncle Van Buck, je vous respecte et je vous aime. Faites-moi la grâce de m'écouter. Vous avez payé une lettre de change à mon intention. Quand vous êtes venu, j'étais à la fenêtre et je vous ai vu arriver ; vous méditez un sermon juste aussi long qu'il

1. *Soixante louis*, douze cents francs.

2. *Fashionable*, habillé suivant la mode (mot anglais, qui a passé en français, mais qui vient lui-même du mot *fashion*, que les Anglais ont tiré de notre mot *façon*).

3. Entendez : tu n'as point de domestique pour t'attendre quand tu rentres.

4. Les gens attachés aux anciennes modes se nouaient encore les cheveux par derrière à l'époque de la Restauration ; la mode nouvelle était de les laisser tomber sur les épaules.

5. *Saint-simonien*, disciple de Saint-Simon (1760-1825), réformateur célèbre qui prétendait asseoir la société sur des bases nouvelles et qui réunit autour de lui un certain nombre d'adeptes.

6. *Maille*, ancienne petite monnaie de cuivre, d'où la locution *n'avoir ni sou ni maille* (ne rien posséder).

y a d'ici chez vous. Épargnez, de grâce, vos paroles. Ce que vous pensez, je le sais; ce que vous faites, je vous en remercie. Que j'aie des dettes et que je ne sois bon à rien, cela se peut; qu'y voulez-vous faire? Vous avez soixante mille livres de rente....

VAN BUCK. — Cinquante.

VALENTIN. — Soixante, mon oncle; vous n'avez pas d'enfants, et vous êtes plein de bonté pour moi. Si j'en profite, où est le mal? Avec soixante bonnes mille livres de rente....

VAN BUCK. — Cinquante, cinquante; pas un denier de plus.

VALENTIN. — Soixante; vous me l'avez dit vous-même.

VAN BUCK. — Jamais. Où as-tu pris cela?

VALENTIN. — Mettons cinquante. Vous êtes jeune, gai-lard encore, et bon vivant. Croyez-vous que cela me fâche, et que j'aie soif de votre bien? Vous ne me faites pas tant d'injure; et vous savez que les mauvaises têtes n'ont pas toujours les plus mauvais cœurs. Vous me querellez de ma robe de chambre: vous en avez porté bien d'autres. Ma barbe en pointe ne veut pas dire que je soit un saint-simonien: je respecte trop l'héritage¹. Vous vous plaignez de mes gilets: voulez-vous qu'on sorte en chemise? Vous me dites que je suis pauvre et que mes amis ne le sont pas: tant mieux pour eux, ce n'est pas ma faute. Vous imaginez qu'ils me gâtent et que leur exemple me rend dédaigneux: je ne le suis que de ce qui m'ennuie, et puisque vous payez mes dettes, vous voyez bien que je n'emprunte pas. Vous me reprochez d'aller en fiacre: c'est que je n'ai pas de voiture. Je prends, dites-vous, en rentrant, ma chandelle chez mon portier: c'est pour ne pas monter sans lumière; à quoi

1. *L'héritage*. Le saint-simonisme prêchant la communauté des biens tendait par là même à supprimer le droit d'héritage: or Valentin compte bien hériter un jour de son oncle.

bon se casser le cou ? Vous voudriez me voir un état : faites-moi nommer premier ministre, et vous verrez comme je ferai mon chemin. Mais quand je serai surnuméraire dans l'entresol d'un avoué, je vous demande ce que j'y apprendrai, sinon que tout est vanité. Vous dites que je joue à la bouillotte : c'est que j'y gagne quand j'ai brelan¹; mais soyez sûr que je n'y perds pas plutôt que je me repens de ma sottise. Ce serait, dites-vous, autre chose si je descendais d'un beau cheval pour entrer dans un bon hôtel : je crois bien ! vous en parlez à votre aise. Vous ajoutez que vous êtes fier, quoique vous ayez vendu du guingan ; et plutôt à Dieu que j'en vendisse ! ce serait la preuve que je pourrais en acheter. Pour ma noblesse, elle m'est aussi chère qu'elle peut vous l'être à vous-même ; mais c'est pourquoi je ne m'attelle pas², ni plus que moi les chevaux de pur sang. Tenez ! mon oncle, ou je me trompe, où vous n'avez pas déjeuné. Vous êtes resté le cœur à jeun sur cette maudite lettre de change ; avalons-la de compagnie : je vais demander le chocolat.

VAN BUCK. — Quel déjeuner ! Le diable m'emporte ! tu vis comme un prince.

VALENTIN. — Eh, que voulez-vous ! quand on meurt de faim, il faut bien tâcher de se distraire.

(*Comédies et proverbes : Il ne faut jurer de rien,*
acte I, sc. I.)

1. *Brelan*, réunion de trois cartes de même couleur ou de même point, ce qui est, au jeu, un coup très favorable.

2. *Je ne m'attelle pas* : je suis comme les chevaux de pur sang, qui ne peuvent supporter qu'on les attelle à un joug. Valentin répond par là à son oncle, qui lui reprochait de ne pas prendre un emploi fixe.

VICTOR DURUY

(1811-1894)

Né à Paris en 1811, mort en 1894, professeur au lycée Henri IV de 1835 à 1861, ministre de l'Instruction publique de 1865 à 1869, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres (1875), de l'Académie des sciences morales et politiques (1879), de l'Académie française (1885). Victor Duruy est également célèbre par la part prépondérante qu'il a prise à quelques-unes des réformes les plus importantes et les plus fécondes de notre siècle en matière d'instruction publique, et par ses travaux historiques si nombreux et si remarquables. Ses deux œuvres principales, fruit de recherches abondantes et sagaces, mais qui ne sont pas moins recommandables par l'élégance du style, la clarté et le charme de l'exposition, sont une *Histoire des Grecs depuis les temps les plus reculés jusqu'à la réduction de la Grèce en province romaine* et une *Histoire des Romains depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'invasion des Barbares*. On n'a point écrit dans notre pays d'histoire suivie des deux grands peuples de l'antiquité qu'on puisse essayer d'égaler à ces deux livres célèbres; mais l'étranger même n'a rien à opposer à la magistrale étude que Duruy a consacrée à la période impériale de l'histoire de Rome¹.

L'INFLUENCE DE ROME DANS LES ARTS ET LES LETTRES

Pour les arts et les lettres, butin de guerre rapporté au bord du Tibre, Rome est au second rang; du moins l'occupe-t-elle honorablement. Phidias² n'est pas né sur l'une des sept collines, et il n'y a qu'un Parthénon; cependant,

1. Œuvres publiées chez Hachette et Cie.

2. Phidias (496-431), le plus grand des statuaires grecs: c'est sous sa direction que fut construit, par les architectes Callicrate et Ictinus, le Parthénon, chef-d'œuvre de l'architecture antique.

tout en copiant les temples, les statues et les médailles de la Grèce, les Romains ont donné une grande importance à des éléments d'art qu'Athènes et Corinthe négligeaient ou ignoraient, l'arc et la voûte, par exemple, qui, aux beaux jours du développement de l'art hellénique, ne furent pas employés¹. Les Romains ont bien élevé, comme les Grecs, des temples quadrangulaires ; mais, pour leurs grands capitaines, pour les besoins de leur empire et les plaisirs de leurs cités, ils ont construit des arcs de triomphe, le dôme du Panthéon, des aqueducs, des cirques, des amphithéâtres ; et ces voies militaires qui portaient si rapidement leurs légions et leur volonté aux extrémités du monde ; et, sur de grands fleuves, ces ponts que nous n'avons pas tous rétablis ; et le Colisée, les Thermes de Caracalla, montagnes de pierre qui pèsent lourdement, mais avec tant de majesté, sur le sol, qu'on pourrait les prendre pour une figure de la domination romaine². Dans ces œuvres, la Grèce n'a rien à réclamer, tout au plus la main qui exécutait, non l'esprit qui avait conçu. Elle avait créé, après l'Égypte et l'Orient, une nouvelle architecture religieuse. Rome créa l'architecture civile et elle a fait comprendre la nécessité des grands travaux publics. La mosaïque est aussi un art romain³.

1. La voûte exige des culées puissantes, des massifs inertes où se dépendent, inutilement pour l'effet général, de la force, de l'espace et des matériaux. Le sobre génie de la Grèce s'était refusé à cette prodigalité. — Note de Duruy.

2. Voir l'expression du même sentiment dans une petite pièce d'André Chénier, que nous citons page 341. — Sur le *Colisée*, voir la note 4 de la page 169.

3. Les mosaïques découvertes en France, en Angleterre, en Afrique, sont déjà nombreuses, et fréquemment on en trouve de nouvelles. Strabon avait bien reconnu le caractère différent de ces deux canalisations. « On s'occupait surtout à Rome, dit-il, de ce qui avait été négligé par les Grecs, je veux parler des grands chemins pavés, des aqueducs et de ces égouts par lesquels toutes les immondices de la ville sont entraînées dans le fleuve. En effet, coupant les montagnes, comblant les vallées, les Romains ont couvert le pays de routes aisées qui servent à voiturer dans l'intérieur les marchandises amenées dans les ports par le commerce maritime. » — Note de Duruy.

Si, dans les lettres, elle ne fut qu'un écho de la Grèce, elle a civilisé tout l'Occident, pour lequel les Grecs n'avaient rien fait. Sa langue, qui a donné naissance aux idiomes des nations latines, est, au besoin, un moyen de communication entre les savants de tous les pays, et ses livres seront toujours, à les bien choisir, les meilleurs pour la haute culture de l'esprit. Ils ont mérité, par excellence, le titre de *litteræ humaniores*, les lettres qui font les hommes. Un cardinal lisant les *Pensées* de Marc-Aurèle¹, qui sont en grec, mais écrites par un Romain, s'écriait : « Mon âme devient plus rouge que ma pourpre au spectacle des vertus de ce gentil. » Supposez Rome anéantie par Pyrrhus ou Annibal, avant que Marius et César eussent refoulé les Germains hors de l'Occident, l'invasion germanique s'accomplissait cinq siècles plus tôt, et, comme elle n'eût trouvé devant elle que d'autres Barbares, quelle longue nuit sur le monde !

(*Histoire des Romains*, chap. lxxxii.)

1. Le vrai titre de l'ouvrage de Marc-Aurèle (empereur de 161 à 180) est Εἰς ἑαυτόν (A lui-même).

ERNEST RENAN

(1823-1892)

Né à Tréguier (Côtes-du-Nord) en 1823, mort à Paris en 1892, Ernest Renan, après avoir étudié la théologie, renonça à s'engager dans l'Eglise, pour se consacrer surtout à l'étude des langues sémitiques¹ et à celle des origines du christianisme. Mais il n'est presque aucun ordre de connaissances auquel soit resté étranger cet esprit aussi souple qu'étendu. Les différentes études de critique et de philosophie de Renan ne sont pas moins connues et n'ont pas exercé sur la pensée française, à notre époque, une moindre influence que ses travaux historiques. Au reste ses doctrines ont soulevé souvent bien des protestations; mais adversaires et disciples s'accordent à louer le talent merveilleux d'un écrivain qui n'a peut-être pas d'égal dans la seconde moitié du xix^e siècle².

MARTYRS CHRÉTIENS

Le légat³ fit donner une de ces fêtes hideuses, consistant en exhibitions de supplices et en combats de bêtes qui, en dépit du plus humain des empereurs, étaient plus en vogue que jamais. Ces horribles spectacles revenaient à des dates réglées; mais il n'était pas rare qu'on fit des exécutions extraordinaires, quand on avait des bêtes à montrer au peuple et des malheureux à leur livrer.

1. Les langues sémitiques sont celles des peuples asiatiques ou africains que, d'après la Bible, on rattache à Sem : le babylonien, le chaldéen, le phénicien, l'hébreu, le samaritain, le syriaque, l'arabe et l'éthiopien.

2. Œuvres publiées chez Calmann Lévy, éditeur. — Voir encore sur cet écrivain la notice plus étendue du recueil des classes supérieures.

3. *Légit (legatus)*, gouverneur civil et militaire de la province. — Les événements dont on va lire le récit se sont passés à Lyon en 177, sous Marc-Aurèle.

La fête se donna probablement dans l'amphithéâtre municipal de la ville de Lyon, c'est-à-dire de la colonie qui s'étageait sur les pentes de Fourvières¹....

Une foule exaspérée couvrait les gradins et appelait les chrétiens à grands cris. Maturus, Sanctus, Blandine et Attale² furent choisis pour cette journée. Ils en firent tous les frais ; il n'y eut, ce jour-là, aucun de ces spectacles de gladiateurs, dont la variété avait tant d'attrait pour le peuple.

Maturus et Sanctus traversèrent de nouveau, dans l'amphithéâtre, toute la série des supplices, comme s'ils n'avaient auparavant rien souffert. Les instruments de ces tortures étaient comme échelonnés le long de la *spina*³, et faisaient de l'arène une image du Tartare.

Rien ne fut épargné aux victimes. On débuta, selon l'usage, par une procession hideuse, où les condamnés, défilant devant l'escouade des belluaires⁴, recevaient de chacun d'eux, sur le dos, d'affreux coups de fouet. Puis on lâcha les bêtes; c'était le moment le plus émouvant de la journée. Les bêtes ne dévoraient pas tout de suite les victimes; elles les mordaient, les traînaient; leurs dents s'enfonçaient dans les chairs nues, y laissaient des traces ensanglantées. A ce moment, les spectateurs devenaient fous de plaisir. Les interpellations s'entre-croisaient sur les gradins de l'amphithéâtre. Ce qui faisait, en effet, l'intérêt du spectacle antique, c'est que le public y intervenait. Comme dans les combats de taureaux en Espagne, l'assistance commandait, réglait les inci-

1. *Fourvières*, colline qui borne Lyon à l'ouest.

2. *Blandine* était une pauvre servante. *Attale* était venu de Pergame en Gaule pour y prêcher le christianisme. *Sanctus*, de Vienne, était diacre. *Maturus* n'était encore que néophyte. Ces deux derniers avaient déjà été soumis aux tortures avant la scène qui va être racontée.

3. *Spina*, mur peu élevé qui traversait le cirque et autour duquel avaient lieu les courses.

4. *Belluaires*. L'auteur désigne par ce mot les hommes chargés de la garde des bêtes fauves (*bellua*). — Les *bestiaires*, dont il sera question plus loin, sont les gladiateurs qui combattent contre les bêtes.

dents, jugeait des coups, décidait de la mort ou de la vie. L'exaspération contre les chrétiens était telle qu'on réclamait contre eux les supplices les plus terribles. La chaise de fer rougie au feu était peut-être ce que l'art du bourreau avait créé de plus infernal; Maturus et Sanctus y furent assis. Une repoussante odeur de chair rôtie remplit l'amphithéâtre et ne fit qu'enivrer ces furieux. La fermeté des deux martyrs était admirable. On ne put tirer de Sanctus qu'un seul mot, toujours le même : « Je suis chrétien ! » Les deux martyrs semblaient ne pouvoir mourir; les bêtes, d'un autre côté, paraissaient les éviter; on fut obligé, pour en finir, de leur donner le coup de grâce, comme on faisait pour les bestiaires et les gladiateurs.

Blandine, pendant tout ce temps, était suspendue à un poteau et exposée aux bêtes, qu'on excitait à la dévorer. Elle ne cessait de prier, les yeux élevés au ciel. Aucune bête, ce jour-là, ne voulut d'elle. Ce pauvre petit corps n'excita, paraît-il, chez les assistants aucune pitié; mais il prit pour les autres martyrs une signification mystique. Le poteau de Blandine leur parut la croix de Jésus; le corps de leur amie leur rappela celui du Christ crucifié. La joie de voir ainsi l'image du doux agneau de Dieu les rendait insensibles. Blandine, à partir de ce moment, fut Jésus pour eux: dans les moments d'atroces souffrances, un regard jeté vers leur sœur en croix les remplissait de joie et d'ardeur.

Attale était connu de toute la ville; aussi la ville l'appelle-t-elle à grands cris. On lui fit faire le tour de l'amphithéâtre précédé d'une tablette sur laquelle était écrit en latin *Hic est Attalus christianus*. Il marchait d'un pas ferme, avec le calme d'une conscience assurée. Le peuple demanda pour lui les plus cruels supplices. Mais le légat impérial, ayant appris qu'il était citoyen romain, fit tout arrêter et ordonna de le ramener à la prison. Ainsi finit la journée. Blandine, attaché à son poteau, attendait tou-

jours vainement la dent de quelque bête. On la détacha et on la ramena au dépôt, pour qu'elle servit une autre fois au divertissement du peuple.

Le 1^{er} août, au matin, en présence de toute la Gaule réunie dans l'amphithéâtre¹, l'horrible spectacle recommença. Le peuple tenait beaucoup au supplice d'Attale, qui paraissait, après Pothin², le vrai chef du christianisme lyonnais. On ne voit pas comment le légat, qui, une première fois, l'avait arraché aux bêtes à cause de sa qualité de citoyen romain, put le livrer cette fois ; mais le fait est certain ; il est probable que les titres d'Attale à la cité³ romaine ne furent pas trouvés suffisants.

Attale et Alexandre⁴ entrèrent les premiers dans l'arène sablée et soigneusement ratissee. Ils traversèrent en héros tous les supplices dont les appareils étaient dressés. Alexandre ne prononça pas un mot, ne fit pas entendre un cri ; recueilli en lui-même, il s'entretenait avec Dieu. Quand on fit asseoir Attale sur la chaise de fer rougie et que son corps, brûlé de tous côtés, exhala une fumée et une odeur abominables, il dit au peuple en latin : « C'est vous qui êtes des mangeurs d'hommes. Quant à nous, nous ne faisons rien de mal. » On lui demanda : « Quel nom a Dieu ? — Dieu, dit-il, n'a pas de nom comme un homme. » Les deux martyrs reçurent le coup de grâce, après avoir épuisé avec une pleine conscience tout ce que la cruauté romaine avait pu inventer de plus atroce.

Les fêtes durèrent plusieurs jours ; chaque jour, les combats de gladiateurs furent relevés par des supplices de chrétiens. Il est probable qu'on introduisait les victimes deux à deux, et que chaque jour vit périr un ou plusieurs couples de martyrs. On plaçait dans l'arène ceux

1. Pour célébrer la fête annuelle d'Auguste.

2. Saint Pothin, né en 87, premier évêque de Lyon.

3. *Cité*, droit de cité (*civitas*).

4. Alexandre le Phrygien, médecin, qui, après avoir abjuré le christianisme, venait d'y rentrer pour s'offrir au martyre.

qui étaient jeunes et supposés faibles, pour que la vue du supplice de leurs amis les effrayât. Blandine et un jeune homme de quinze ans, nommé Ponticus, furent réservés pour le dernier jour. Ils furent témoins de toutes les épreuves des autres, et rien ne les ébranla. Chaque jour, on tentait sur eux un effort suprême : on cherchait à les faire jurer par les dieux ; ils s'y refusaient avec dédain. Le peuple, extrêmement irrité, ne voulut écouter aucun sentiment de pitié. On fit épuiser à la pauvre fille et à son jeune ami tout le cycle hideux des supplices de l'arène ; après chaque épreuve, on leur proposait de jurer. Blandine fut sublime. Elle n'avait jamais été mère ; cet enfant torturé à côté d'elle devint son fils, enfanté dans les supplices. Uniquement attentive à lui, elle le suivait à chacune de ses étapes de douleur, pour l'encourager et l'exhorter à persévérer jusqu'à la fin. Les spectateurs voyaient ce manège et en étaient frappés. Ponticus expira après avoir subi toute la série des tourments.

De toute la troupe sainte il ne restait plus que Blandine. Elle triomphait et ruisselait de joie. Elle s'envisageait comme une mère qui a vu proclamer vainqueurs tous ses fils, et les présente au grand Roi pour être couronnés. Cette humble servante s'était montrée l'inspiratrice de l'héroïsme de ses compagnons ; sa parole ardente avait été le stimulant qui maintient les nerfs débiles et les cœurs défaillants. Aussi s'élança-t-elle dans l'âpre carrière de tortures que ses frères avaient parcourue, comme s'il se fût agi d'un festin nuptial. L'issue glorieuse et proche de toutes ces épreuves la faisait sauter de plaisir. D'elle-même, elle alla se placer au bout de l'arène, pour ne perdre aucune des parures que chaque supplice devait graver sur sa chair. Ce fut d'abord une flagellation cruelle qui déchira ses épaules. Puis on l'exposa aux bêtes, qui se contentèrent de la mordre et de la traîner. L'odieuse chaise brûlante ne lui fut pas épargnée. Enfin on l'enferma dans un filet, et on l'exposa à un taureau furieux.

Cet animal, la saisissant avec ses cornes, la lança plusieurs fois en l'air et la laissa retomber lourdement. Mais la bienheureuse ne sentait plus rien ; elle jouissait déjà de la félicité suprême, perdue qu'elle était dans ses entretiens intérieurs avec le Christ. Il fallut l'achever, comme les autres condamnés. La foule finit par être frappée d'admiration. En s'écoulant, elle ne parlait que de la pauvre esclave. « Vrai, se disaient les Gaulois, jamais, dans nos pays, on n'avait vu une femme tant souffrir¹. »

(*Marc-Aurèle et la fin du monde antique*, chap. xix.)

1. L'Église célèbre le 2 juin la fête des « martyrs de Lyon ». — Voir, page 169, un beau fragment des *Martyrs*, de Chateaubriand.

GASTON BOISSIER

(NÉ EN 1823)

M. Gaston Boissier, professeur au Collège de France, maître de conférences à l'école normale, est né à Nîmes en 1823. Il commença à se faire connaître par deux études relatives à l'histoire de la littérature latine, *le Poète Attius*¹ (1856), *Étude sur Varro*² (1859). Son troisième livre, *Cicéron et ses amis* (1866), assura sa renommée : le public y admira, avec un style très précis et très simple, un sentiment très net de la réalité vivante. C'est ainsi que, sans rien sacrifier des scrupules d'un historien exact, et en éclairant souvent d'une lumière toute nouvelle certains points de l'histoire morale et littéraire de l'ancienne Rome, M. Boissier fit entrer dans la conversation des honnêtes gens des sujets qu'on croyait jusque-là réservés aux érudits. Les ouvrages qu'il publia ensuite se firent remarquer par les mêmes mérites, *la Religion romaine d'Auguste aux Antonins* (1874), *l'Opposition sous les Césars* (1876), *Promenades et Nouvelles Promenades archéologiques* (1880-1886), *la Fin du paganisme* (1891). M. Boissier a également publié, outre plusieurs études de critique et de littérature, un aimable livre sur *Mme de Sévigné* (1887).

LA SOCIÉTÉ POLIE A ROME A L'ÉPOQUE DE CÉSAR

Il n'y avait pas à Rome de société plus spirituelle et plus agréable que celle au milieu de laquelle vivait Catulle³. Elle réunissait des écrivains et des hommes politiques, des poètes et des grands seigneurs, différents de situation et de fortune, mais tous amis des lettres et du plaisir. C'était

1. *Attius* ou *Accius* (né vers 180 av. J.-C.), poète tragique romain, dont il ne nous reste que des fragments.

2. *Varro* (114-26), célèbre érudit romain.

3. Catulle (86-53 av. J.-C.), célèbre poète romain, dont il nous reste cent seize pièces d'étendue et de nature très variées, dont un grand nombre sont des chefs-d'œuvre de grâce ou de passion.

Cornificius, Quintilius Varus, Helvius Cinna¹, dont les vers avaient alors beaucoup de renommée, Asinius Pollion, qui n'était alors qu'un enfant de grande espérance²; c'était surtout Licinius Calvus, à la fois homme d'État et poète, l'une des figures les plus originales de ce temps, qui, à vingt et un ans, avait attaqué Vatinius³ avec tant de talent et de vigueur, que Vatinius, épouvanté, s'était tourné vers ses juges en leur disant : « Si mon ennemi est un grand orateur, il ne s'ensuit pas que je sois coupable! » Il faut placer dans ce même groupe Cælius⁴, qui, par son esprit et ses goûts, était bien digne d'en être, et au-dessus Cicéron, protecteur de toute cette jeunesse intelligente, fière de son génie et de sa gloire, et qui saluait en lui, selon l'expression de Catulle, le plus éloquent des fils de Romulus.

Dans ces réunions de gens d'esprit, dont beaucoup étaient des personnages politiques, la politique n'était pas exclue : on y était très républicain, et c'est de là que sont sorties les plus violentes épigrammes contre César. On sait de quel ton sont écrites celles de Catulle; Calvus en avait composé d'autres; que nous avons perdues, et qui étaient, dit-on, bien plus cruelles. La littérature, on le comprend, y tenait autant de place que la politique. On ne manquait pas de se moquer à l'occasion des méchants écrivains, et l'on brûlait même solennellement, pour faire un exemple, les poèmes de Volusius⁵. Quelquefois, à la fin des repas,

1. *Cornificius*, ami de Catulle, poète et orateur distingué; *Quintilius Varus* (mort en 25 av. J.-C.), dont Horace célébra le goût judicieux; *Helvius Cinna*, poète épique d'un talent secondaire. Il ne nous reste d'œuvre d'aucun d'eux.

2. *Asinius Pollion* (né en 75 av. J.-C., mort dans un âge avancé), qui devait plus tard jouer un rôle actif comme politique, écrivain et protecteur des poètes.

3. *Vatinius*, homme politique et général, fougueux partisan de César. De Licinius Calvus (82-47) il ne nous reste malheureusement rien.

4. *Cælius*, orateur et homme politique, ami et correspondant de Cicéron, qui le défendit un jour dans un plaidoyer célèbre.

5. *Volusius*, mauvais poète, qui ne nous est connu que par Catulle.

quand le vin et le rire échauffaient les têtes, on se faisait des défis poétiques : les tablettes passaient de main en main, et chacun y écrivait les vers les plus malins qu'il pouvait trouver....

C'est un moment curieux pour la société romaine que celui où l'on y rencontre ces réunions polies, dans lesquelles on cause de tout, où les rangs sont mêlés, où les écrivains ont leur place à côté des hommes politiques, où l'on ose aimer ouvertement les arts et traiter l'esprit comme une puissance. On peut dire, pour employer une expression toute moderne, que c'est la vie du monde qui commence. Chez les vieux Romains, il n'y avait rien de semblable. Ils vivaient sur le forum ou dans leurs maisons. Entre la foule et la famille ils connaissent peu cette sorte d'intermédiaire qu'on appelle le monde, c'est-à-dire ces réunions délicates et choisies, nombreuses sans confusion, où l'on est à la fois plus libre qu'au milieu des inconnus de la place publique et cependant moins à son aise que dans l'intimité de la famille. Avant d'en venir là, il fallait attendre que Rome se fût civilisée et que la littérature y eût conquis sa place, ce qui n'arriva guère que vers le dernier siècle de la république. Et même il ne faut rien exagérer. Ce *monde* qui commence alors nous semble encore par moments bien grossier. Catulle nous apprend que dans ces agréables repas où on lisait de si belles poésies, il y avait des convives qui volaient les serviettes¹. Les propos qu'on y tenait étaient souvent bien risqués, à en juger par certaines épigrammes du grand poète.

On voit que cette société avait encore beaucoup de progrès à faire ; mais elle les fera vite, grâce à la monarchie qui va commencer. Tout change avec Auguste. Sous un régime nouveau, ces restes de grossièreté qui sen-

1. *Les serviettes*. C'est de quoi Catulle accuse un de ses compagnons de plaisir (*Poésies*, XII).

taient la vieille république disparaissent ; on se corrige si bien et l'on devient si difficile, que les délicats ne tardent pas à se moquer de Calvus et de Catulle, et que Plaute¹ passe pour un barbare. On se polit, on se raffine, et en même temps on s'affadit. Un air de cour se répand sur la littérature galante, et le changement est si prompt qu'on ne met guère plus d'un quart de siècle pour tomber de Catulle à Ovide².

(*Cicéron et ses amis. Cælius*, I.)

LE POÈTE HORACE DANS SA MAISON DE CAMPAGNE

Le domaine d'Horace³, quand il en prit possession, était fort négligé et la maison tombait en ruine. Il lui fallut d'abord bâtir et planter; ne l'en plaignons pas, ces soucis ont leurs charmes : on aime mieux sa maison quand on l'a construite ou réparée, on s'attache à sa terre par les soins mêmes qu'elle coûte. Il y venait toujours avec plaisir et le plus souvent qu'il pouvait. Tout lui servait de prétexte pour quitter Rome : il y faisait trop chaud ou trop froid; on approchait des saturnales⁴, époque insupportable de l'année, où toute la ville était en l'air; c'était le moment de terminer un ouvrage que Mécène réclamait avec insistance : or le moyen de rien faire de bon à Rome, où les bruits de la rue, le tracas des relations, les importuns qu'il faut recevoir ou visiter, les

1. Plaute (254-184), illustre poète comique latin dont les esprits délicats du siècle d'Auguste dépréciaient injustement la verve un peu grossière.

2. Ovide (42 av. J.-C.) est pris ici, non sans raison, comme le type du poète à l'esprit facile et délicat, mais frivole.

3. Horace (65-8), l'un des plus grands poètes de Rome, avait reçu en don de Mécène, favori d'Auguste, qui le protégeait et l'aimait, une maison de campagne située dans la Sabine, près de Tibur, à quelques lieues au nord-est de Rome : Horace avait alors trente-deux ans.

4. *Saturnales*, fêtes joyeuses qu'on célébrait, en l'honneur de Saturne, pendant quatre jours, au milieu du mois de décembre.

mauvais vers qu'il faut entendre, vous enlèvent le meilleur de votre temps ! Il serrait donc, dans sa valise, Platon avec Ménandre¹, emportait l'œuvre commencée, promettant de faire merveille, et partait pour Tibur. Mais, quand il était chez lui, ses belles résolutions ne tenaient pas. Il avait bien autre chose à faire que de s'enfermer dans son cabinet d'étude ! Il lui fallait causer avec son fermier et surveiller ses travailleurs. Il allait les voir à l'ouvrage, et quelquefois il y mettait lui-même la main. Il enfonçait la bêche dans le champ, il en ôtait les pierres, au grand amusement des voisins, qui admiraient à la fois son ardeur et sa maladresse².

Le soir, il recevait à sa table quelques propriétaires des environs. C'étaient de braves gens, qui ne disaient pas de mal du voisin, et n'avaient pas pour unique conversation, comme les élégants de Rome, de parler des courses ou du théâtre. Ils traitaient des questions plus sérieuses, et leur sagesse rustique s'exprimait volontiers en proverbes et en apologues. Ce qui plaisait surtout à Horace dans ces dîners de campagne, c'est qu'on s'y moquait de l'étiquette, que tout y était simple et frugal, qu'on ne se croyait pas tenu d'obéir à ces sottes lois que Varron³ avait rédigées et qui étaient devenues le code de la bonne compagnie. On se gardait bien d'élire un roi du festin, qui imposât aux convives le nombre des coupes qu'il fallait vider. Chacun mangeait à sa faim et buvait à sa soif : c'étaient, dit Horace, des repas divins⁴.

(*Nouvelles Promenades archéologiques*, chapitre I, v.)

1. *Stipare Platona Menandro*, dit Horace lui-même (*Satires*, II, iii, 11).
 2. *Épitres*, I, xiv, 39 :

Rident vicini glebas et saxa moventem.

3. Varron (né en 116, mort dans un âge très avancé), célèbre érudit et polygraphe romain, qui avait dans un de ses ouvrages exposé et expliqué les usages de la vie privée.

4. *Satires*, II, vi, 59 :

O noctes cenæque Deum!

ALPHONSE DAUDET

(NÉ EN 1840)

Né à Nîmes en 1840, mort en 1897, Alphonse Daudet publia d'abord un recueil de poésies et quelques œuvres dramatiques. Son *Petit Chose* (1868) et ses *Lettres de mon moulin* (1869) le firent mettre au nombre de nos prosateurs les plus délicats et des peintres les plus exacts et les plus touchants de notre société contemporaine. Depuis, avec des romans qui ont quelque chose de plus profond et de plus complexe, il est devenu l'un des grands maîtres d'un genre quia produit, au xix^e siècle, plusieurs chefs-d'œuvre. Parmi ses *Contes*, dont beaucoup peuvent passer pour de délicieux modèles, les uns sont tout inspirés des sentiments virils ou douloureux qui ont agité l'âme du patriote ; les autres sont tout remplis de la grâce et du mouvement de l'esprit provençal dans ce qu'il a de plus poétique ou de plus joyeux ; enfin il n'est point de livre qui, de notre temps, ait passé pour une satire plus gaie et plus aimable que les *Aventures prodigieuses de Tartarin de Tarascon* (1872).

LA BLOUSE

Ce qui me frappa d'abord, à mon arrivée au collège, c'est que j'étais le seul avec une blouse. A Lyon, les fils de riches ne portent pas de blouses ; il n'y a que les enfants de la rue, les *gones*, comme on dit. Moi, j'en avais une, une petite blouse à carreaux qui datait de la fabrique¹ ; j'avais une blouse, j'avais l'air d'un gone.... Quand j'entrai dans la classe, les élèves ricanèrent. On disait : « Tiens ! il a une blouse ! » Le professeur fit la grimace et tout de suite me prit en aversion. Depuis lors,

1. *La fabrique* que possédaient les parents de l'enfant qui raconte ici son histoire avant les revers de fortune qui les avaient obligés de venir s'établir à Lyon.

quand il me parla, ce fut toujours du bout des lèvres, d'un air méprisant. Jamais il ne m'appela par mon nom ; il disait toujours : « Eh ! vous là-bas, le petit Chose ! » Je lui avais dit pourtant plus de vingt fois que je m'appelais Daniel Ey-sset-te.

A la fin, mes camarades me surnommèrent « le petit Chose », et le surnom me resta....

Ce n'était pas seulement ma blouse qui me distinguait des autres enfants. Les autres avaient de beaux cartables en cuir jaune, des encriers de buis, qui sentaient bon, des cahiers cartonnés, des livres neufs avec beaucoup de notes dans le bas ; moi, mes livres étaient de vieux bouquins achetés sur les quais, moisis, fanés, sentant le rance ; les couvertures étaient toujours en lambeaux, quelquefois il manquait des pages. Jacques¹ faisait bien de son mieux pour me les relier avec du gros carton et de la colle forte ; mais il mettait toujours trop de colle, et cela puait. Il m'avait fait aussi un cartable avec une infinité de poches, très commode ; mais toujours trop de colle. Le besoin de coller et de cartonner était devenu chez Jacques une manie comme le besoin de pleurer. Il avait constamment devant le feu un tas de petits pots de colle, et, dès qu'il pouvait s'échapper du magasin un moment, il collait, reliait, cartonnait. Le reste du temps, il portait des paquets en ville, écrivait sous la dictée, allait aux provisions, le commerce enfin. Quant à moi, j'avais compris que lorsqu'on est boursier, qu'on porte une blouse, qu'on s'appelle « le petit Chose », il faut travailler deux fois plus que les autres pour être leur égal, et ma foi ! le petit Chose se mit à travailler de tout son courage.

Brave petit Chose ! je le vois, en hiver, dans sa chambre sans feu, assis à sa table de travail, les jambes enveloppées d'une couverture.

1. Jacques, frère ainé de Daniel, d'une nature affectueuse et tendre, et qui aidait leur père dans son commerce.

Au dehors, le givre fouettait les vitres. Dans le magasin, on entendait M. Eyssette qui dictait :

« J'ai reçu votre honorée du 8 courant¹. »

Et la voix de Jacques qui reprenait :

« J'ai reçu votre honorée du 8 courant. »

De temps en temps, la porte de la chambre s'ouvrait doucement : c'était Mme Eyssette qui entrait. Elle s'approchait du petit Chose sur la pointe des pieds. Chut !...

« Tu travailles ? lui disait-elle tout bas.

— Oui, mère.

— Tu n'as pas froid ?

— Oh ! non ! »

Le petit Chose mentait ; il avait bien froid, au contraire.

Alors Mme Eyssette s'asseyait auprès de lui, avec son tricot, et restait là, de longues heures, comptant ses mailles à voix basse, avec un gros soupir de temps en temps.

Pauvre Mme Eyssette ! elle y pensait toujours à ce cher pays qu'elle n'espérait plus revoir.

(*Le Petit Chose*, première partie, II.)

LES DEUX TARTARINS

Avec cette² rage d'aventures, ce besoin d'émotions fortes, cette folie de voyages, de courses, de diable au vert³, comment diantre⁴ se trouvait-il que Tartarin de Tarascon n'eût jamais quitté Tarascon ?

1. Formule en usage, dans la correspondance commerciale, pour le début des lettres ; entendez : j'ai reçu votre honorée lettre du 8 du mois courant.

2. *Cette*. Dans les chapitres précédents, l'auteur a parlé du goût de son héros pour les aventures extraordinaires.

3. *Au diable au vert*, locution vicieuse, mais usuelle, qui a remplacé la vieille locution : aller au diable Vauvert (aller fort loin, aller où personne n'ose aller). Cette locution vient, dit-on, de la croyance que le domaine de Vauvert (val vert), qui se trouvait, au XIII^e siècle, au sud de Paris, était habité par des diables.

4. *Diantre*. Mot qu'on forgea pour remplacer, dans les différentes for-

Car c'est un fait. Jusqu'à l'âge de quarante-cinq ans, l'intrépide Tarasconnais n'avait pas une fois couché hors de sa ville. Il n'avait pas même fait ce fameux voyage à Marseille, que tout bon Provençal se paye à sa majorité. C'est au plus s'il connaissait Beaucaire, et cependant Beaucaire n'est pas bien loin de Tarascon, puisqu'il n'y a que le pont à traverser¹. Malheureusement ce diable de pont a été si souvent emporté par les coups de vent, il est si long, si frêle, et le Rhône a tant de largeur à cet endroit que, ma foi ! vous comprenez.... Tartarin de Tarascon préférerait la terre ferme.

C'est qu'il faut bien vous l'avouer : il y avait dans notre héros deux natures très distinctes. « Je sens deux hommes en moi », a dit je ne sais quel Père de l'Église². Il l'eût dit vrai de Tartarin, qui portait en lui l'âme de don Quichotte³, les mêmes élans chevaleresques, le même idéal héroïque, la même folie du romanesque et du grandiose ; mais malheureusement n'avait pas le corps du célèbre hidalgo⁴, ce corps osseux et maigre, ce prétexte de corps, sur lequel la vie matérielle manquait de prise, capable de passer vingt nuits sans déboucler sa cuirasse et quarante-huit heures avec une poignée de riz.... Le corps de Tartarin, au contraire, était un brave homme de corps, très lourd, très sensuel, très douillet, très geignard⁵, plein d'appétits bourgeois et d'exigences domestiques, le

mules où il pouvait être employé, le mot *diable* qu'on aimait mieux éviter de prononcer.

1. Beaucaire, chef-lieu de canton du département du Gard et de l'arrondissement de Nîmes, est en effet séparé de Tarascon, chef-lieu de canton du département des Bouches-du-Rhône et de l'arrondissement d'Arles, par un pont suspendu de 520 mètres de longueur.

2. « *Je trouve* (et non *je sens*) *deux hommes en moi* » est le second vers du deuxième des quatre *Cantiques spirituels* de Racine : ce vers célèbre résume bien un développement du chapitre VII de l'*Épitre aux Romains* de saint Paul, mais n'en est pas traduit.

3. *Don Quichotte*, héros à la fois risible et généreux de l'immortel roman de l'Espagnol Michel Cervantes (1547-1616).

4. *Hidalgo*, mot espagnol : homme de naissance noble.

5. *Geignard*, mot qui n'est pas français, mais qui est formé du radical

corps ventru et court sur pattes de l'immortel Sancho Pança¹.

Don Quichotte et Sancho Pança dans le même homme ! Vous comprenez quel mauvais ménage ils y dévaient faire ! quel combats ! quels déchirements !... O le beau dialogue à écrire pour Lucien ou pour Saint-Évremond², un dialogue entre les deux Tartarins, le Tartarin-Quichotte et le Tartarin-Sancho ! Tartarin-Quichotte s'exaltant aux récits de Gustave Aimard³ et criant : « Je pars ! » Tartarin-Sancho ne pensant qu'aux rhumatismes et disant : « Je reste. »

TARTARIN-QUICHOTTE, très exalté. — Couvre-toi de gloire, Tartarin.

TARTARIN-SANCHO, très calme. — Tartarin, couvre-toi de flanelle.

TARTARIN-QUICHOTTE, de plus en plus exalté. — O les bons rifles⁴ à deux coups ! ô les dagues, les lazos, les mocassins⁵ !

TARTARIN-SANCHO, de plus en plus calme. — O les bons gilets tricotés, les bonnes genouillères bien chaudes ! ô les braves casquettes à oreillettes !

TARTARIN-QUICHOTTE, hors de lui. — Une hache ! qu'on me donne une hache !

de *geindre* (du latin *gemere*) et du suffixe *ard* qui comporte une signification défavorable.

1. *Sancho Pança* est le valet de Don Quichotte : en face de l'héroïsme de son maître, que la préoccupation des obstacles ou des intérêts n'arrête jamais, il représente le bon sens terre à terre des esprits prudents et vulgaires.

2. Sur Saint-Évremond, voir p. 22 : il n'a point laissé de *dialogues* ; mais on trouve dans ses œuvres de piquantes conversations. On connaît assez les spirituels dialogues de Lucien (1^{er} siècle ap. J.-C.), particulièrement ses *Dialogues des morts*.

3. M. Gustave Aimard a publié des récits dont l'action se passe chez les peuplades sauvages qui habitaient encore, au début de ce siècle, certaines parties de l'Amérique.

4. *Rifles* (mot anglais), carabines.

5. *Dague*, espèce de poignard ; — *lazo* (mot espagnol), longue et forte lanière, garnie de plomb à ses extrémités ; — *mocassins*, chaussures des sauvages de l'Amérique du Nord, faites en peau de bête.

TARTARIN-SANCHO, sonnant la bonne. — Jeannette, mon chocolat.

Là-dessus Jeannette apparaît avec un excellent chocolat, chaud, moiré, parfumé, et de succulentes grillades à l'anis, qui font rire Tartarin-Sancho en étouffant les cris de Tartarin-Quichotte.

Et voilà comme il se trouvait que Tartarin de Tarascon n'eût jamais quitté Tarascon.

(*Tartarin de Tarascon*, I^{er} épisode, VI).

MORCEAUX CHOISIS
DES
AUTEURS FRANÇAIS

POÉSIE

M A L H E R B E

(1555-1628)

Né à Caen en 1555, mort en 1628, François de Malherbe, qui commença assez tard à se livrer à la poésie, tient une grande place dans l'histoire de notre littérature. Car il travailla à ruiner, non sans quelque injustice, la gloire de Ronsard¹ et de ses disciples, dont la poésie ne lui paraissait ni assez simple ni assez naturelle, et établit à son tour des règles de langage et de versification que nul n'a enfreintes après lui. Malherbe ne s'est exercé que dans le genre lyrique : un grand nombre de ses *Stances* et de ses *Odes*, qui célèbrent toutes des héros ou des événements contemporains, sont remarquables non seulement par l'harmonieuse régularité des mètres et des strophes, mais encore par l'ampleur des tours, la véhémence du sentiment et la richesse des images. Il a laissé, en outre, des *lettres* et quelques traductions.

1. Ronsard (1525-1585), illustre poète français, fut le chef d'une école célèbre, la *Pléiade*, qui s'était proposé d'enrichir par l'imitation de l'antiquité la langue et la poésie françaises, et de laquelle, par conséquent, procéda, jusqu'à un certain point, toute notre littérature classique. Voir sur ce poète et sur la *Pléiade* notre recueil des classes supérieures, *Poésie*.

SUR LES SAINTS INNOCENTS¹

Que je² porte d'envie à la troupe³ innocente
 De ceux qui, massacrés d'une main violente,
 Virent dès le matin leur beau jour accourci⁴ ;
 Le fer qui les tua leur donna cette grâce,
 Que, si de faire bien ils n'eurent pas l'espace,
 Ils n'eurent pas le temps de faire mal aussi⁵.

De ces jeunes guerriers la flotte⁶ vagabonde
 Alloit courre⁷ fortune aux orages⁸ du monde,
 Et déjà pour voguer abandonnoit le bord,
 Quand l'aguet⁹ d'un pirate arrêta leur voyage ;
 Mais leur sort fut si bon, que d'un même¹⁰ naufrage
 Ils se virent sous l'onde et se virent au port.

1. *Saints Innocents*. On appelle ainsi, on le sait, des enfants qu'Hérode fit périr dans l'année de la naissance du Christ, et dont l'Église célèbre la fête le 28 décembre.

2. *Je*, c'est saint Pierre qui parle ; il se repent d'avoir renié son maître.

3. *Troupe*, fréquemment employé au xvii^e siècle, dans le style et avec le sens le plus noble.

4. *Accourci*. Non seulement ce mot est plus propre ici que celui de *raccourci*, qu'on emploie presque toujours à sa place maintenant, bien que l'étymologie ne permette pas d'attacher le même sens aux deux expressions, mais on sentira sans doute combien plus harmonieusement il termine ce vers délicieux.

5. *Aussi*. On dirait aujourd'hui *non plus*, *aussi* ne s'employant que dans les phrases affirmatives ; mais cette distinction n'était pas encore observée au xvi^e et au xvii^e siècle.

6. *Flotte*. Métaphore qui se continue dans les vers suivants.

7. *Courre* est une autre forme de l'infinitif du verbe *courir*, qui, seule employée autrefois, subsiste encore, à côté de la forme plus récente, chez les écrivains du xvi^e siècle et chez ceux de la première partie du xvii^e. *Courre* ne s'emploie plus aujourd'hui que comme terme de chasse. Mais il faut noter que c'est à cet infinitif *courre* (4^e conjugaison) et non à *courir* que se rattachent les formes, prétendues irrégulières : *je cours*, *je courrais*, *je courrai*, *je courrais*, *que je courre*, *courant*. *Courir* aurait donné *je courris*, *je courrissais*, *je courrirai*, etc. — *Courre* vient de *currere*; *courrir*, du bas-latin *currire*.

8. *Aux orages*, dans les orages.

9. *Aguet*. Ce mot, qui veut dire ici *embuscade*, et qui rappelle les mots de même famille, *guet* et *guetter*, ne s'emploie plus qu'au pluriel, et encore dans certaines locutions toutes faites : *être, se tenir aux aguets*.

10. *D'un même*, par un même.

Ce furent de beaux lis qui, mieux que la nature¹,
 Mélant à leur blancheur l'incarnate² peinture
 Que tira de leur sein le couteau criminel,
 Devant que³ d'un hiver la tempête et l'orage
 A leur teint délicat pussent faire dommage,
 S'en allèrent fleurir au printemps éternel....

O désirable fin de leurs peines passées !
 Leurs pieds, qui n'ont jamais les ordures pressées⁴,
 Un superbe plancher des étoiles se font⁵ ;
 Leur salaire payé⁶ les services précède ;
 Premier que⁷ d'avoir mal, ils trouvent le remède,
 Et devant le combat ont les palmes au front.

Que d'applaudissements, de rumeur et de presses,
 Que de feux, que de jeux, que de traits de caresses,
 Quand là-haut en ce point⁸ on les vit arriver !
 Et quel plaisir encore à leur courage tendre⁹,
 Voyant Dieu devant eux en ses bras les attendre,
 Et pour leur faire honneur les Anges se lever¹⁰ !

1. *Mieux que la nature*. Entendez : de manière à surpasser la nature.

2. *Incarnale*, rouge, couleur de *chair*. Le mot vient directement de l'italien ; mais on se rappellera les mots de même famille *incarner*, *carnation*. *Incarnate peinture* est dit par allusion au sang qui coule de leurs plaies.

3. *Devant que*, avant que. Un peu plus bas, on trouvera « *devant le combat* » pour « *avant le combat* ».

4. *Pressées*. Tournure qui fut en usage jusque dans la première moitié du xvii^e siècle et qui reproduit une tournure latine bien connue et qui est constituée par le verbe *habere* suivi d'un participe servant d'attribut au régime direct : *habeo emplam domum*, j'ai une maison achetée.

5. Inversion : le régime direct est placé avant le verbe, et il en est de même dans le vers suivant. Ces inversions imitées des inversions habituelles de la phrase latine, sont très fréquentes chez les auteurs du xvi^e siècle et chez Malherbe.

6. *Leur salaire payé*. Entendez : le paiement de leur salaire.

7. *Premier que*, avant que.

8. *En ce point*, en cet état. On dit encore, on disait surtout : « Être en bon point », dans le sens de : « Être en bon état ».

9. *A leur courage tendre*. Entendez : pour leur jeune cœur. *Courage* est pris assez souvent dans ce sens au xvii^e siècle.

10. A peine sans doute est-il besoin de faire remarquer la sobriété et la magnificence de ce « tableau en deux vers », comme dit André Chénier, qui a annoté les poésies de Malherbe.

Le soir fut avancé de leurs belles journées¹ ;
 Mais qu'eussent-ils gagné par un siècle d'années ?
 Ou que leur advint-il en ce vite² départ,
 Que³ laisser promptement une basse demeure,
 Qui n'a rien que du mal, pour avoir de bonne heure
 Aux plaisirs éternels une éternelle part ?

(*Poésies, III : les Larmes de saint Pierre⁴.*)

SUR LE RÈGNE DE HENRI IV

La terreur de son nom rendra nos villes fortes,
 On n'en gardera plus ni les murs ni les portes,
 Les veilles cesseront au sommet de nos tours ;
 Le fer mieux employé cultivera la terre,
 Et le peuple qui tremble aux frayeurs de la guerre,
 Si ce n'est pour danser, n'orra⁵ plus de tambours.

1. « Peut-être à cette source nous devons le vers divin de La Fontaine :
 Rien ne trouble sa fin ; c'est le soir d'un beau jour.

Et moi, dans une de mes élégies :

Je meurs : avant le soir j'ai fini ma journée. » (ANDRÉ CHÉNIER.)

2. *Vite*, moins employé aujourd'hui qu'autrefois comme adjectif.

3. *Que*, dans le sens de *si ce n'est*, était, dans ces phrases interrogatives, d'un emploi fréquent, et qu'il est aisément d'expliquer par une ellipse : « Que leur avint-il [autre] que laisser.... »

4. Ce petit poème, composé de soixante-six stances de six vers, est imité d'un auteur italien, Luigi Tansillo (1510-1568), dont l'œuvre, publiée sous le même titre, *Lagrime di Santo Pietro*, est d'ailleurs beaucoup plus longue ; c'est une des premières compositions de Malherbe.

5. *N'orra*. M. Ludovic Lalanne (édition des *Grands Écrivains de la France*) écrit, d'après les textes originaux, *n'aura* ; mais il reconnaît que la variante *n'orra*, donnée par d'autres textes anciens, lui semble préférable. — *Orra* est la 3^e personne du singulier du futur du verbe *ouïr*, qui veut dire *entendre*. Ce verbe, qui n'est plus guère usité qu'à l'infinitif et au participe passé, se conjuguait ainsi : INDICAT. PRÉS. : *j'oi*, *tu ois*, *il oit*, *nous oyons*, *vous oyez*, *ils oient* ; — IMPARF. : *j'oyais*, etc. ; — PASSÉ DÉFINI : *j'ouis* ; — FUTUR : *j'orrai*, etc. ; — IMPÉR. : *ois*, *oyons*, *oyez* ; — SUBJ. PRÉS. : *que j'oise*, ou *que j'oye*, etc. ; — IMPARF. : *que j'ouisse* ; — PART. PRÉS. : *oyant* ; — PASSÉ : *ouï*.

Loin des mœurs de son siècle il bannira les vices,
 L'oisive nonchalance et les molles délices,
 Qui nous avoient portés jusqu'aux derniers¹ hasards ;
 Les vertus reviendront de palmes couronnées²,
 Et ses justes faveurs, aux mérites données,
 Feront ressusciter l'excellence des arts.

La foi de ses aieux³, ton⁴ amour et ta crainte,
 Dont il porte dans l'âme une éternelle empreinte,
 D'actes de piété ne pourront l'assouvir⁵ ;
 Il étendra ta gloire autant que sa puissance,
 Et n'ayant rien si cher que ton obéissance,
 Où tu le fais régner, il te fera servir⁶.

Tu nous rendras alors nos douces destinées ;
 Nous ne reverrons plus ces fâcheuses années,

1. *Derniers* a ici le sens d'*extrêmes*, de *les plus périlleux*. — Malherbe fait allusion aux désordres qui troublerent et à la guerre civile qui suivit le règne de Henri III, dont la mollesse seule, d'après lui, a provoqué tous ces malheurs. Le poète a dit encore ailleurs, en parlant des favoris de ce roi :

De leur mollesse léthargique
 Le discord, sortant des enfers,
 Des maux que nous avons soufferts
 Nous ourdit la toile tragique.

2. Est-il besoin de faire remarquer la beauté de ce vers, dont le rythme si plein et si régulier s'accorde bien avec la noblesse de l'image qu'il présente ?

3. *Ses aieux*. Par cette expression le poète ne désigne pas les descendants immédiats de Henri IV, qui étaient protestants, mais les rois de France, dont il s'était trouvé le plus proche héritier après la mort de Henri III. On sait que Henri IV s'était converti en 1593 au catholicisme.

4. *Ton amour*, l'amour qu'il éprouve pour toi. Le poète s'adresse à Dieu ; la pièce, dont nous ne citons qu'une partie, est en effet une prière : voir l'indication du titre à la fin du morceau.

5. Assez mal écrit. Malherbe veut dire que Henri IV aime tellement Dieu qu'il ne sera jamais rassasié d'actes de piété, qu'il ne croira jamais en avoir assez accompli. Mais *assouvir* ne s'emploie guère comme il l'emploie ici ; on donne généralement un nom de personne comme sujet à ce verbe et un nom de chose comme complément : *Il a assouvi sa vengeance*. On dit bien encore *s'assouvir* avec un nom de personne ou un nom de chose comme sujet. Mais je ne sais si l'on trouverait un autre exemple à rapprocher de la phrase qu'on vient de lire ; cette façon de parler (un sentiment assouissant un homme d'actes de piété) n'est pas à imiter.

6. *Il te fera servir*, il fera qu'on te serve.

Qui pour les plus heureux n'ont produit que des pleurs¹.
 Toute sorte de biens comblera nos familles,
 La moisson de nos champs lassera les fauilles,
 Et les fruits passeront² la promesse des fleurs³....

Quand un roi fainéant⁴, la vergogne⁵ des princes,
 Laissant à ses flatteurs le soin de ses provinces,
 Entre les voluptés indignement s'endort,
 Quoi que l'on dissimule⁶, on n'en⁷ fait point d'estime ;
 Et si la vérité se peut dire sans crime,
 C'est avecque plaisir qu'on survit à sa mort.

1. Nouvelle et éloquente allusion à la guerre civile que les victoires de Henri IV avaient heureusement terminée et dont sa prudente politique s'efforçait d'effacer les derniers vestiges.

2. *Passeront*, dépasseront.

3. On n'admirera jamais trop les deux derniers vers de cette strophe : c'est à de pareils traits qu'on reconnaît le grand poète. Là où le prosateur ne verrait qu'une idée générale et abstraite à exprimer (la paix fera naître l'abondance), le poète dessine à nos yeux une succession d'images particulières et donne la vie et le sentiment aux objets dont il parle. Au reste le choix des termes, le rythme, jusqu'au son des mots, tout est à étudier minutieusement dans ces deux vers. Voici comment s'exprime André Chénier, dans son commentaire, à propos de cette strophe : « Strophe pure, harmonieuse, animée, pleine de grâce et de facilité. Je ne sais rien nulle part où il y ait plus d'imagination, de goût, de vraie poésie que dans les deux derniers vers. Le dernier surtout est d'une élégance si exquise qu'il n'a pas été surpassé en français. Il est tout à fait virgilien. »

4. *Un roi fainéant*, allusion à Henri III.

5. *Vergogne* veut dire *honte*. C'est un mot que les écrivains postérieurs à Malherbe, dès le xvii^e siècle, n'ont plus employé que dans le style familier. Mais Malherbe s'en est servi plusieurs fois dans le style noble.

6. *Quoi que l'on dissimule*. Malherbe, si les sentiments qu'il exprime cette fois sont sincères, avait dû en effet beaucoup dissimuler. Dans les *Larmes de saint Pierre*, qu'il dédiait à Henri III, il avait dit, en s'adressant à ce roi :

Tant d'ennemis à tes pieds abattus...
 Ont connu ta fortune, et que l'art de la guerre
 A moins d'enseignements que tu n'as de vertus.

7. *En*. On dirait plutôt aujourd'hui : on ne fait point d'estime *de lui*, car on n'emploie guère les pronoms *en* et *y* qu'en parlant des choses ; en parlant des personnes, on met : *de lui*, *d'elle*, *à lui*, *à elle*, etc. Mais au xvii^e siècle n'a pas connu cette distinction.

Mais, ce roi, des bons rois l'éternel exemplaire¹.
 Qui de notre salut est l'ange tutélaire,
 L'infaillible refuge et l'assuré secours,
 Son extrême douceur ayant dompté l'envie,
 De quels jours assez longs peut-il borner sa vie,
 Que notre affection ne les juge trop courts ?...

Qu'il vive donc, Seigneur, et qu'il nous fasse vivre !
 Que de toutes ces peurs nos âmes il délivre²,
 Et, rendant l'univers de son heur³ étonné,
 Ajoute chaque jour quelque nouvelle marque
 Au nom qu'il s'est acquis du plus rare monarque
 Que ta bonté propice ait jamais couronné !

Cependant son dauphin⁴, d'une vitesse prompte,
 Des ans de sa jeunesse accomplira le compte ;
 Et, suivant de l'honneur les aimables appas,
 De faits si renommés ourdira son histoire,
 Que ceux qui, dedans l'ombre⁵ éternellement noire⁶,
 Ignorent le soleil, ne l'ignoreront pas.

1. *Exemplaire*. Le mot ne s'emploie plus guère dans ce sens aujourd'hui; on dirait plutôt *exemple*, *modèle*. Pourtant *exemplaire* a plus de force et paraît vouloir dire, non seulement le modèle, mais le type des bons rois.

2. Inversion du genre de celles que nous avons fait remarquer page 251, note 5.

3. *Heur*, qui a donné les composés *bonheur* et *malheur*, et qui devrait signifier également bien chance favorable ou chance défavorable, n'est jamais pris en réalité que dans le premier de ces deux sens; il est d'ailleurs peu usité aujourd'hui.

4. *Dauphin*. On sait que l'héritier présomptif de la couronne portait ce titre depuis la réunion du Dauphiné à la France (1549), la cession n'ayant été faite qu'à cette condition expresse. Le dauphin, qui devait être Louis XIII, avait alors quatre ans, étant né en 1601.

5. *Dedans l'ombre*, on dirait aujourd'hui *dans l'ombre*. Mais *dedans*, qui ne s'emploie plus maintenant que comme adverbe, s'employait fort bien au XVI^e siècle comme préposition. Il faut en dire autant de *dehors*, *dessus*, *dessous*, *alentour*, *auparavant*, qui sont aujourd'hui des adverbes et qui alors étaient souvent suivis d'un régime, la distinction ne s'étant pas encore établie entre ces formes et les prépositions correspondantes (*dans*, *hors*, *sur*, *sous*, *autour*, *avant*).

6. *L'ombre éternellement noire*, les enfers.

Par sa fatale main¹, qui vengera nos pertes²,
 L'Espagne pleurera ses provinces désertes,
 Ses châteaux abattus et ses camps déconfits³,
 Et si de nos discords⁴ l'infâme vitupère⁵
 A pu la dérober aux victoires du père,
 Nous la verrons captive aux triomphes du fils⁶.

(Poésies, XVIII : Prière pour le roi Henri le Grand,
 allant en Limousin.)

1. Il y a ici une inversion. Il faut entendre : l'Espagne pleurera ses provinces [rendues] désertes, ses châteaux abattus et ses camps déconfits par sa fatale main. Le mot *fatal*, qui se rattache au latin *fatum* (destin), veut dire : qui a rapport au destin, qui est marqué par le destin, qui entraîne le destin, ou qui en exécute les ordres.

2. *Nos pertes*. En 1593 Henri IV avait pu enfin déclarer la guerre à l'Espagne qui n'avait cessé d'entretenir, par ses intrigues, nos discordes civiles. Cette guerre, mêlée de succès et de revers, se termina par le traité de Vervins (1598), qui restituait du moins à la France toutes les places dont l'Espagne s'était emparée sur notre territoire.

3. *Déconfire*, qui signifie *défaire complètement*, ne se trouve plus guère, après Malherbe, employé dans le style noble.

4. *Discords*. Fréquemment employé au xvii^e siècle, ce mot semble aujourd'hui vieilli. Les distinctions suivantes, établies par Littré, prouvent qu'il y a lieu de le regretter. « *Discord, discorde* : Le discord est le contraire de l'accord ; la discorde est le contraire de la concorde. Discorde dit donc plus et autre chose que discord ; car être en accord ne veut pas dire être en concorde. — *Discord, désaccord* : Le désaccord est la perte, la cessation de l'accord. Le discord n'implique pas que l'accord ait régné antérieurement. »

5. *Vitupère*. Ce substantif masculin est maintenant à peu près hors d'usage : il signifie blâme, et le verbe *vitupérer* veut dire blâmer. Toutefois il semble que dans la phrase de Malherbe le mot signifie *caractère blâmable* plutôt que *blâme*.

6. L'image que présente ce beau vers est une allusion à la cérémonie du triomphe romain : à Rome non seulement les prisonniers marchaient enchaînés devant le char du triomphateur, mais les pays vaincus eux-mêmes étaient représentés dans des tableaux qu'on portait processionnellement.

CORNEILLE

(1606-1684)

Né à Rouen en 1606, mort en 1684, Pierre Corneille fit représenter sa première pièce de théâtre, la comédie de *Mélite*, en 1629. Sa tragédie du *Cid* (1636) obtint un succès que la jalouse du cardinal de Richelieu et les cabales de ses rivaux furent impuissantes à enrayer, et qui se justifiait d'ailleurs, sinon par la nouveauté du sujet, emprunté à l'espagnol, comme celui d'un grand nombre de pièces françaises à cette époque, du moins par le naturel admirable et jusqu'alors inconnu avec lequel Corneille y peignait la passion luttant contre les sentiments héroïques dans l'âme de ses personnages. C'est par le même mérite que brillent surtout les tragédies d'*Horace*, de *Cinna*, de *Polyeucte*, représentées de 1640 à 1643. Les tragédies qui suivirent furent plus faibles : il faut cependant citer parmi elles *Pompée* (1643), *Rodogune* (vers 1644), *Nicomède* (1651), *Sertorius* (1662), ainsi que la comédie du *Menteur* (vers 1645) et la comédie héroïque de *Don Sanche d'Aragon* (1650). La plus importante des œuvres de Corneille après ses œuvres dramatiques est une traduction en vers de l'*Imitation de Jésus-Christ*, dont on peut citer quelques beaux passages¹.

1. Nous ne citerons rien de Thomas Corneille (1625-1709), frère de Pierre, à qui il succéda à l'Académie. Rappelons cependant que plusieurs de ses comédies et de ses tragédies, qui nous paraissent aujourd'hui fort médiocres, eurent un grand succès au moment où elles furent représentées : Voltaire n'a pas dédaigné de joindre son *Ariane* et son *Comte d'Essex* à l'édition qu'il publia des œuvres de Pierre. On doit encore à Thomas Corneille quelques ouvrages philologiques, entre autres des *Observations sur les remarques de M. de Vaugelas*. Tout le monde sait d'ailleurs quelle inaltérable amitié unit les deux frères ; le poète Ducis (1753-1816) l'a célébrée en vers aimables :

Les deux maisons n'en faisaient qu'une ;
Les clés, la bourse était commune ;
Les femmes n'étaient jamais deux.
Tous les 'œux étaient unanimes.
Les enfants confondaient leurs jeux,
Les pères se prêtaient leurs rimes.

(Poésies : *les Bonnes Femmes.*)

NICOMÈDE

PRUSIAS, NICOMÈDE, FLAMINIUS¹.

FLAMINIUS.

Sur le point de partir, Rome, Seigneur, me mande
Que je vous fasse encor pour elle une demande.

Elle a nourri vingt ans un prince, votre fils;
Et vous pouvez juger les soins qu'elle en a pris
Par les hautes vertus et les illustres marques
Qui font briller en lui le sang de vos monarques.
Surtout il est instruit en l'art de bien régner :
C'est à vous de le croire, et de le témoigner.
Si vous faites état de cette nourriture²,
Donnez ordre qu'il règne : elle vous en conjure ;
Et vous offenseriez l'estime qu'elle en fait
Si vous le laissiez vivre et mourir en sujet.
Faites donc aujourd'hui que je lui puisse dire
Où vous lui destinez un souverain empire.

PRUSIAS.

Les soins qu'ont pris de lui le peuple et le sénat
Ne trouveront en moi jamais un père ingrat :
Je crois que pour régner il en³ a les mérites,
Et n'en veux point douter après ce que vous dites ;
Mais vous voyez, Seigneur, le Prince son ainé,
Dont le bras généreux trois fois m'a couronné ;
Il ne fait que sortir encor d'une victoire ;
Et pour tant de hauts faits je lui dois quelque gloire :

1. Le timide Prusias, roi de Bithynie (192-148), a deux fils : l'un, Attale, a été élevé à Rome, et les Romains comptent en faire en Asie l'un des instruments de leur politique ; l'autre, l'ainé, est Nicomède, qui vient de conquérir à son père une grande partie de l'Asie Mineure, mais dont les Romains redoutent la valeur et l'indépendance. Aussi Flaminius, ambassadeur de Rome, est-il venu faire une démarche auprès de Prusias, pour l'engager à faire d'Attale l'héritier au moins d'une partie de ses Etats.

2. Si vous faites quelque cas de cette éducation.

3. En : de ce rôle de roi qu'on lui destine, et dont l'idée est contenue dans le mot *régner*. La phrase est peu correcte.

Souffrez qu'il ait l'honneur de répondre pour moi.

NICOMÈDE.

Seigneur, c'est à vous seul de faire Attale roi.

PRUSIAS.

C'est votre intérêt seul que sa demande¹ touche.

NICOMÈDE.

Le vôtre toutefois m'ouvrira seul la bouche².

De quoi se mêle Rome, et d'où prend le sénat,
Vous vivant, vous régnant, ce droit sur votre État?
Vivez, régnez, Seigneur, jusqu'à la sépulture,
Et laissez faire après, ou Rome, ou la nature.

PRUSIAS.

Pour de pareils amis il faut se faire effort.

NICOMÈDE.

Qui partage vos biens aspire à votre mort;
Et de pareils amis, en bonne politique....

PRUSIAS.

Ah! ne me brouillez point avec la République :
Portez plus de respect à de tels alliés.

NICOMÈDE.

Je ne puis voir sous eux les rois humiliés;
Et quel que soit ce fils que Rome vous renvoie,
Seigneur, je lui³ rendrais son présent avec joie.
S'il est si bien instruit en l'art de commander,
C'est un rare trésor qu'elle devrait garder,
Et conserver chez soi sa chère nourriture⁴,
Ou pour le consulat, ou pour la dictature.

FLAMINIUS.

Seigneur, dans ce discours qui nous traite si mal,
Vous voyez un effet des leçons d'Annibal;

1. *Sa demande*, la demande de Flaminius.

2. Si je réponds cependant, c'est pour défendre votre intérêt seul, et non le mien.

3. *Lui*, à Rome.

4. *Nourriture*, nourrisson, élève (*alumnus*).

Ce perfide ennemi de la grandeur romaine
N'en a mis en son cœur que mépris et que haine.

NICOMÈDE.

Non, mais il m'a surtout laissé ferme en ce point,
D'estimer beaucoup Rome, et ne la craindre point.
On me croit son disciple, et je le tiens à gloire;
Et quand Flaminius attaque sa mémoire,
Il doit savoir qu'un jour il me fera raison
D'avoir réduit mon maître au secours du poison¹,
Et n'oublier jamais qu'autrefois ce grand homme
Commença par son père à triompher de Rome².

FLAMINIUS.

Ah! c'est trop m'outrager!

NICOMÈDE.

N'outragez plus les morts.

PRUSIAS.

Et vous, ne cherchez point à former de discords³ :
Parlez, et nettement, sur ce qu'il me propose.

NICOMÈDE.

Eh bien! s'il est besoin de répondre autre chose,
Attale doit régner, Rome l'a résolu;
Et puisqu'elle a partout un pouvoir absolu,
C'est aux rois d'obéir alors qu'elle commande.

Attale a le cœur grand, l'esprit grand, l'âme grande,
Et toutes les grandeurs dont se fait un grand roi;
Mais c'est trop que d'en croire un Romain sur sa foi.

1. *Au secours du poison.* Coreille a feint que Nicomède avait reçu les leçons d'Annibal, lorsque ce grand homme se fut réfugié à la cour de Prusias, où la haine des Romains le poursuivit encore et le contraignit à s'empoisonner (184). C'était Flaminius ou plutôt Flamininus (voir la note suivante) que Rome avait envoyé auprès de Prusias pour lui demander de faire périr son hôte.

2. *A triompher de Rome.* Corneille fait allusion à la bataille de Trasimène, la troisième (et non la première) qu'Annibal eût remportée en Italie. Observons toutefois que le consul qui perdit cette bataille (217), C. Flaminius, n'est nullement le père de T. Quintius Flamininus, qui fut député par Rome auprès de Prusias, et que Corneille appelle à tort Flaminius.

3. *Discords.* Voir la note 4 de la page 256.

Par quelque grand effet voyons s'il en¹ est digne,
 S'il a cette vertu, cette valeur insigne :
 Donnez-lui votre armée, et voyons ces grands coups ;
 Qu'il en fasse pour lui ce que j'ai fait pour vous ;
 Qu'il règne avec éclat sur sa propre conquête,
 Et que de sa victoire il couronne sa tête.
 Je lui prête mon bras, et veux dès maintenant,
 S'il daigne s'en servir, être son lieutenant.
 L'exemple des Romains m'autorise à le faire :
 Le fameux Scipion le fut bien de son frère²,
 Et lorsque Antiochus fut par eux détrôné,
 Sous les lois du plus jeune on vit marcher l'aîné.
 Les bords de l'Hellespont, ceux de la mer Égée,
 Les restes de l'Asie à nos côtés rangée,
 Offrent une matière à son ambition....

FLAMINIUS.

Rome prend tout ce reste en sa protection ;
 Et vous n'y pouvez plus étendre vos conquêtes,
 Sans attirer sur vous d'effroyables tempêtes.

NICOMÈDE.

J'ignore sur ce point les volontés du Roi ;
 Mais peut-être qu'un jour je dépendrai de moi,
 Et nous verrons alors l'effet de ces menaces.

Vous pouvez cependant faire munir ces places,
 Préparer un obstacle à mes nouveaux desseins,
 Disposer de bonne heure un secours de Romains ;
 Et si Flaminius en est le capitaine,
 Nous pourrons lui trouver un lac de Trasimène³.

PRUSIAS.

Prince, vous abusez trop tôt de ma bonté :
 Le rang d'ambassadeur doit être respecté ;
 Et l'honneur souverain qu'ici je vous défère....

1. *En*, de régner.

2. *Le fut bien de son frère*. En 190, dans la guerre contre Antiochus, Publius Scipion fut lieutenant de son frère Lucius, alors consul.

3. Voir la note 2 de la page précédente.

NICOMÈDE.

Ou laissez-moi parler, Sire, ou faites-moi taire.
Je ne sais pas répondre autrement pour un roi
A qui dessus¹ son trône on veut faire la loi.

PRUSIAS.

Vous m'offensez moi-même en parlant de la sorte,
Et vous devez dompter l'ardeur qui vous emporte.

NICOMÈDE.

Quoi ? je verrai, Seigneur, qu'on borne vos États,
Qu'au milieu de ma course on m'arrête le bras,
Que de vous menacer on a même l'audace,
Et je ne rendrai point menace pour menace !
Et je remercierai qui me dit hautement
Qu'il ne m'est plus permis de vaincre impunément !

PRUSIAS, à Flaminius.

Seigneur, vous pardonnez aux chaleurs de son âge;
Le temps et la raison pourront le rendre sage.

NICOMÈDE.

La raison et le temps m'ouvrent assez les yeux,
Et l'âge ne fera que me les ouvrir mieux.

Si j'avais jusqu'ici vécu comme ce frère,
Avec une vertu qui fût imaginaire
(Car je l'appelle ainsi quand elle est sans effets;
Et l'admiration de tant d'hommes parfaits
Dont il a vu dans Rome éclater le mérite,
N'est pas grande vertu si l'on ne les imite);
Si j'avais donc vécu dans ce même repos
Qu'il² a vécu dans Rome auprès de ses héros,
Elle³ me laisserait la Bithynie entière,
Telle que de tout temps l'aîné la tient d'un père,
Et s'empresserait moins à le faire régner,
Si vos armes sous moi n'avaient su rien gagner.

1. *Dessus*. Voir la note 5 de la page 255.

2. *Que*, dans iequel.

3. *Elle*, Rome.

Mais parce qu'elle voit avec la Bithynie
 Par trois sceptres conquis trop de puissance unie,
 Il faut la diviser ; et dans ce beau projet,
 Ce prince est trop bien né pour vivre mon sujet¹ !
 Puisqu'il peut la servir à me faire descendre,
 Il a plus de vertu que n'en eut Alexandre ;
 Et je lui dois quitter², pour le mettre en mon rang,
 Le bien de mes aïeux, ou le prix de mon sang³.
 Grâces aux immortels, l'effort de mon courage
 Et ma grandeur future ont mis Rome en ombrage :
 Vous pouvez l'en guérir, Seigneur, et promptement ;
 Mais n'exigez d'un fils aucun consentement :
 Le maître qui prit soin d'instruire ma jeunesse
 Ne m'a jamais appris à faire une bassesse.

(*Nicomède*, acte II, scène III.)

SERTORIUS ET LA TYRANNIE DE SYLLA⁴

SERTORIUS, POMPÉE⁵.

SERTORIUS.

Est-ce être tout Romain qu'être chef d'une guerre
 Qui veut tenir aux fers les maîtres de la terre ?

1. *Pour vivre mon sujet* : et, comme elle a conçu ce projet, Rome prétend qu'Attale est trop bien né pour vivre mon sujet ; comme Attale est un instrument dont elle peut se servir pour m'abaisser, elle veut faire croire, elle proclame qu'il a plus de vertu (courage, *virtus*) qu'Alexandre.

2. *Quitter*, laisser, abandonner.

3. *Le bien de mes aïeux*, mon héritage ; *le prix de mon sang*, mes conquêtes.

4. Sertorius (121-75), ancien lieutenant et partisan de Marius, était allé en 82 soulever l'Espagne contre la dictature de Sylla. Forcé d'abord de s'exiler en Afrique, puis rappelé par les Lusitaniens, il exerça un grand ascendant sur ces populations barbares, et réussit à tenir en échec les forces romaines jusqu'au moment où il fut assassiné. Il avait même réuni autour de lui un grand nombre de Romains distingués et en avait formé un sénat.

5. Pompée, âgé alors de trente-quatre ans, envoyé pour réduire Sertorius, lui a fait demander une entrevue. Celui-ci, la lui ayant accordée, lui expose franchement qu'il s'étonne de le voir servir sous Sylla et lui fait entendre qu'agir ainsi ce n'est point avoir une âme « toute romaine ». Mais le reproche est bien vague, et Pompée demande à Sertorius de le préciser.

Ce nom¹, sans vous et lui, nous serait encore dû :
 C'est par lui, c'est par vous que nous l'avons perdu.
 C'est vous qui sous le joug traînez des cœurs si braves :
 Ils étaient plus que rois, ils sont moindres qu'esclaves ;
 Et la gloire qui suit vos plus nobles travaux
 Ne fait qu'approfondir l'abîme de leurs maux :
 Leur misère est le fruit de votre illustre peine ;
 Et vous pensez avoir l'âme toute romaine !
 Vous avez hérité ce nom de vos aïeux ;
 Mais s'il vous était cher, vous le rempliriez mieux.

POMPÉE.

Je crois le bien remplir quand tout mon cœur s'applique
 Aux soins de rétablir un jour la République ;
 Mais vous jugez, Seigneur, de l'âme par le bras ;
 Et souvent l'un paraît ce que l'autre n'est pas.
 Lorsque deux factions divisent un empire,
 Chacun suit au hasard la meilleure ou la pire,
 Suivant l'occasion ou la nécessité
 Qui l'emporte vers l'un ou vers l'autre côté.
 Le plus juste parti, difficile à connaître²,
 Nous laisse en liberté de nous choisir un maître ;
 Mais quand ce choix est fait, on ne s'en dédit plus
 J'ai servi sous Sylla du temps de Marius,
 Et servirai sous lui tant qu'un destin funeste
 De nos divisions soutiendra quelque reste.
 Comme je ne vois pas dans le fond de son cœur,
 J'ignore quels projets peut former son bonheur.
 S'il les pousse trop loin, moi-même je l'en blâme ;
 Je lui prête mon bras sans engager mon âme ;
 Je m'abandonne au cours de sa félicité,
 Tandis que tous mes vœux sont pour la liberté ;
 Et c'est ce qui me force à garder une place
 Qu'usurperaient sans moi l'injustice et l'audace.

1. *Ce nom*, celui de *maitres de la terre*. — *Lui*, Sylla.

2. Entendez : la difficulté de distinguer le parti le plus juste.

Afin que, Sylla mort, ce dangereux pouvoir
Ne tombe qu'en des mains qui sachent leur devoir.
Enfin je sais mon but, et vous savez le vôtre.

SERTORIUS.

Mais cependant¹, Seigneur, vous servez comme un autre;
Et nous, qui jugeons tout sur la foi de nos yeux,
Et laissons le dedans à pénétrer aux dieux,
Nous craignons votre exemple, et doutons si dans Rome
Il n'instruit point le peuple à prendre loi d'un homme;
Et si votre valeur, sous le pouvoir d'autrui,
Ne sème point pour vous lorsqu'elle agit pour lui.

Comme je vous estime, il m'est aisé de croire
Que de la liberté vous feriez votre gloire,
Que votre âme en secret lui donne tous ses vœux;
Mais si je m'en rapporte aux esprits soupçonneux,
Vous aidez aux Romains² à faire essai d'un maître,
Sous ce flatteur espoir qu'un jour vous pourrez l'être.
La main qui les opprime, et que vous soutenez,
Les accoutume au joug que vous leur destinez;
Et doutant s'ils voudront se faire à l'esclavage,
Aux périls de Sylla³ vous tâchez leur courage.

POMPÉE.

Le temps détrompera ceux qui parlent ainsi;
Mais justifiera-t-il ce que l'on voit ici?
Permettez qu'à mon tour je parle avec franchise;
Votre exemple à la fois m'instruit et m'autorise:
Je juge, comme vous, sur la foi de mes yeux,
Et laisse le dedans à pénétrer aux dieux.

Ne vit-on pas ici sous les ordres d'un homme?
N'y commandez-vous pas comme Sylla dans Rome?

1. *Cependant*, pendant ce temps. — *Vous servez*, vous êtes esclave.

2. *Aider quelqu'un* et *aider à quelqu'un*, locutions également correctes et entre lesquelles il n'y a lieu d'établir aucune différence de sens.

3. *Aux périls de Sylla*. En profitant, sans rien risquer vous-même, de l'expérience périlleuse que fait en ce moment Sylla.

Du nom de dictateur, du nom de général,
 Qu'importe, si des deux le pouvoir est égal?
 Les titres différents ne font rien à la chose :
 Vous imposez des lois ainsi qu'il en impose;
 Et s'il est périlleux de s'en¹ faire haïr,
 Il ne serait pas sûr de vous désobéir.

Pour moi, si quelque jour je suis ce que vous êtes,
 J'en userai peut-être alors comme vous faites :
 Jusque-là....

SERTORIUS.

Vous pourriez en douter jusque-là,
 Et me faire un peu moins ressembler à Sylla.
 Si je commande ici, le sénat² me l'ordonne ;
 Mes ordres n'ont encore assassiné personne.
 Je n'ai pour ennemis que ceux du bien commun ;
 Je leur fais bonne guerre et n'en proscris pas un.
 C'est un asile ouvert que mon pouvoir suprême ;
 Et si l'on m'obéit, ce n'est qu'autant qu'on m'aime.

POMPÉE.

Et votre empire en est d'autant plus dangereux,
 Qu'il rend de vos vertus les peuples amoureux,
 Qu'en assujettissant vous avez l'art de plaire,
 Qu'on croit n'être en vos fers qu'esclave volontaire,
 Et que la liberté trouvera peu de jour³
 A détruire un pouvoir que fait régner l'amour.

Ainsi parlent, Seigneur, les âmes soupçonneuses ;
 Mais n'examinons point ces questions fâcheuses,
 Ni si c'est un sénat qu'un amas de bannis
 Que cet asile ouvert sous vous a réunis.
 Une seconde fois⁴, n'est-il aucune voie
 Par où je puisse à Rome emporter quelque joie ?

1. *En*, de Sylla. — Voir la note 7 de la page 254.

2. *Le sénat*. Voir la note 4 de la page 263.

3. *Peu de jour*, peu de moyens, peu de facilité.

4. Pompée avait déjà proposé à Sertorius de se réconcilier avec Sylla.

Elle serait extrême à trouver les moyens
 De rendre un si grand homme à ses concitoyens.
 Il est doux de revoir les murs de la patrie :
 C'est elle par ma voix, Seigneur, qui vous en prie ;
 C'est Rome....

SERTORIUS.

Le séjour de votre potentat,
 Qui n'a que ses fureurs pour maximes d'État ?
 Je n'appelle plus Rome un enclos de murailles
 Que ses proscriptions comblent de funérailles :
 Ces murs, dont le destin fut autrefois si beau,
 N'en sont que la prison, ou plutôt le tombeau ;
 Mais pour revivre ailleurs dans sa première force,
 Avec les faux Romains elle a fait plein divorce ;
 Et comme autour de moi j'ai tous ces vrais appuis,
 Rome n'est plus dans Rome, elle est toute où je suis.

(*Sertorius*, acte III, scène 1.)

PARIS

DORANTE, CLITON ^{1.}

DORANTE.

A la fin j'ai quitté la robe pour l'épée ² :
 L'attente où j'ai vécu n'a point été trompée ;
 Mon père a consenti que je suive ³ mon choix,
 Et j'ai fait banqueroute ⁴ à ce fatras de lois.

1. Dorante est un tout jeune homme, qui vient d'arriver de Poitiers à Paris : il a pris Cliton pour valet.

2. *La robe pour l'épée*, l'habit de l'étudiant en droit pour celui du gentilhomme.

3. *Je suivre*. Il faudrait régulièrement : *je suivisse*. Mais la règle de concordance n'a jamais été absolue en français.

4. *Faire banqueroute*, se dérober. *Banqueroute*, qui vient de l'italien, désigne proprement l'acte d'un commerçant qui manque à ses engagements.

Mais puisque nous voici dedans les Tuileries¹
 Le pays du beau monde et des galanteries,
 Dis-moi, me trouves-tu bien fait en cavalier?
 Ne vois-tu rien en moi qui sente l'écolier?
 Comme il est malaisé qu'aux royaumes du *Code*²
 On apprenne à se faire un visage à la mode,
 J'ai lieu d'appréhender....

CLITON.

Ne craignez rien pour vous :
 Vous ferez en une heure ici mille jaloux....

DORANTE.

A ne rien déguiser, Cliton, je te confesse
 Qu'à Poitiers j'ai vécu comme vit la jeunesse;
 J'étais en ces lieux-là de beaucoup de métiers³;
 Mais Paris, après tout, est bien loin de Poitiers.
 Le climat différent veut une autre méthode;
 Ce qu'on admire ailleurs est ici hors de mode :
 La diverse façon de parler et d'agir
 Donne aux nouveaux venus souvent de quoi rougir.
 Chez les provinciaux on prend ce qu'on rencontre;
 Et là, faute de mieux, un sot passe à la montre⁴.
 Mais il faut à Paris bien d'autres qualités :
 On ne s'éblouit point de ces fausses clartés;
 Et tant d'honnêtes gens⁵, que l'on y voit ensemble,
 Font qu'on est mal reçu, si l'on ne leur ressemble.

CLITON.

Connaissez mieux Paris, puisque vous en parlez.

Paris est un grand lieu plein de marchands mêlés;
 L'effet n'y répond pas toujours à l'apparence :
 On s'y laisse duper autant qu'en lieu de France;

1. *Tuileries*. Palais des rois de France et jardin qui y était attenant. — Sur *dedans*, voir la note⁵ de la page 255.

2. *Aux royaumes du Code*, à la Faculté de droit.

3. *De beaucoup de métiers*: j'ai eu des aventures très variées.

4. *Montre*, revue militaire. *Passe à la montre*, passe dans le nombre, comme un mauvais soldat, confondu dans son régiment.

5. *Honnêtes gens*, gens du monde, gens distingués.

Et parmi tant d'esprits plus polis et meilleurs,
 Il y croit des badauds autant et plus qu'ailleurs.
 Dans la confusion que ce grand monde apporte,
 Il y vient de tous lieux des gens de toute sorte;
 Et dans toute la France il est fort peu d'endroits
 Dont il n'ait le rebut aussi bien que le choix.
 Comme on s'y connaît mal, chacun s'y fait de mise¹,
 Et vaut communément autant comme il se prise².

(*Le Menteur*, acte I, scène 1.)

INVOCATION³

Parle, parle, Seigneur, ton serviteur écoute :
 Je dis ton serviteur, car enfin je le suis;
 Je le suis, je veux l'être, et marcher dans ta route
 Et les jours et les nuits.

Remplis-moi d'un esprit qui me fasse comprendre
 Ce qu'ordonnent de moi tes saintes volontés,
 Et réduis mes désirs au seul désir d'entendre
 Tes hautes vérités.

Je ne veux ni Moïse à m'enseigner tes voies,
 Ni quelque autre prophète à m'expliquer tes lois ;
 C'est toi qui les instruis, c'est toi qui les envoies,
 Dont je cherche la voix.

Comme c'est de toi seul qu'ils ont tous⁴ ces lumières
 Dont la grâce par eux éclaire notre foi,

1. *S'y fait de mise*, s'y fait accueillir. *Etre de mise*, c'est être reçu, accepté.

2. *Autant comme il se prise* : le prix auquel il s'estime lui-même.

3. Nous citons sous ce titre quelques strophes d'un des plus beaux chapitres de l'*Imitation de Jésus-Christ* traduite par Corneille : *Que la vérité parle au dedans du cœur sans aucun bruit de paroles*.

4. *Qu'ils ont tous*, que tous les prophètes possèdent, reçoivent.

Tu peux bien sans eux tous me les donner entières,
 Mais eux tous rien sans toi....

Silence donc, Moïse; et toi, parle en sa place,
 Éternelle, immuable, immense vérité;
 Parle, que je ne¹ meure, enfoncé dans la glace
 De ma stérilité.

C'est mourir en effet qu'à ta faveur céleste
 Ne rendre point pour fruit des désirs plus ardents;
 Et l'avis du dehors n'a rien que de funeste,
 S'il n'échauffe au dedans.

Cet avis écouté seulement par caprice,
 Connu sans être aimé, cru sans être observé,
 C'est ce qui vraiment tue, et sur quoi ta justice
 Condamne un réprouvé!

Parle donc, ô mon Dieu! ton serviteur fidèle
 Pour écouter ta voix réunit tous ses sens,
 Et trouve les douceurs de la vie éternelle
 En ses divins accents.

Parle, pour consoler mon âme inquiétée;
 Parle, pour la conduire à quelque amendement;
 Parle, afin que ta gloire ainsi plus exaltée
 Croisse éternellement.

(Imitation de Jésus-Christ, liv. III, chap. II.)

1. Que je ne..., pour empêcher que je.... (*quin*).

LA FONTAINE

(1621-1695)

Né en 1621 à Château-Thierry, mort à Paris en 1695, Jean de La Fontaine, qui a laissé de petits poèmes, des comédies, des poésies diverses, des lettres, est surtout connu par ses douze livres de *Fables*. Les sujets de ces fables sont le plus souvent empruntés aux fabulistes anciens, notamment à Ésope et à Phèdre¹; mais en mettant en scène, en peignant, en faisant voir ce que les autres se bornent à raconter, en animant tous ces petits drames d'un sentiment tour à tour joyeux, touchant, majestueux ou mélancolique, et toujours personnel, La Fontaine a fait preuve d'une originalité inimitable que nul n'a jamais méconnue et qui non seulement lui assure le premier rang parmi les fabulistes, mais nous permet encore de le mettre au nombre des plus grands poètes de notre pays.

LE MEUNIER, SON FILS ET L'ANE

L'invention des arts étant un droit d'aïnesse,
Nous devons l'apologue à l'ancienne Grèce²;
Mais ce champ ne se peut tellement moissonner
Que les derniers venus n'y trouvent à glaner.
La feinte³ est un pays plein de terres désertes;
Tous les jours nos auteurs y font des découvertes;

1. On fait vivre généralement le fabuliste grec Ésope dans les premières années du vi^e siècle avant J.-C. Peut-être n'a-t-il jamais existé. Les fables en prose assez sèches qui nous sont parvenues sous son nom sont des récits de morale populaire, dont quelques-uns circulaient dans le monde grec dès la plus haute antiquité. Quant au fabuliste latin Phèdre, qui vécut dans les premières années du i^r siècle de l'ère chrétienne, il publia cinq livres de fables en vers, imitées pour la plupart de celles d'Ésope, et qui se font remarquer par la pureté et l'élégance sobre du langage.

2. Le mérite d'avoir inventé un art constituant une sorte de droit d'aïnesse, il faut reconnaître que c'est à l'ancienne Grèce que nous devons l'apologue (allusion à Esopé). — On scandait, au xvii^e siècle : *an-ci-en-ne*.

3. *La feinte*, la fiction.

Je t'en¹ veux dire un trait assez bien inventé :
 Autrefois à Racan Malherbe² l'a conté.
 Ces deux rivaux d'Horace³, héritiers de sa lyre,
 Disciples d'Apollon, nos maîtres, pour mieux dire,
 Se rencontrant un jour tout seuls et sans témoins
 (Comme ils se confiaient leurs pensers et leurs soins),
 Racan commence ainsi : « Dites-moi, je vous prie,
 Vous qui devez savoir les choses de la vie,
 Qui par tous ses degrés avez déjà passé,
 Et que rien ne doit fuir⁴ en cet âge avancé,
 A quoi me résoudrai-je? Il est temps que j'y pense.
 Vous connaissez mon bien, mon talent, ma naissance :
 Dois-je dans la province établir mon séjour,
 Prendre emploi dans l'armée, ou bien charge à la cour?
 Tout au monde est mêlé d'amertume et de charmes :
 La guerre a ses douceurs, l'hymen a ses alarmes.
 Si je suivais mon goût, je saurais où buter⁵;
 Mais j'ai les miens⁶, la cour, le peuple à contenter. »
 Malherbe là-dessus : « Contenter tout le monde!
 Écoutez ce récit avant que je réponde.

J'ai lu dans quelque endroit⁷ qu'un meunier et son fils,
 L'un vieillard, l'autre enfant, non pas des plus petits,
 Mais garçon de quinze ans, si j'ai bonne mémoire,
 Allaient vendre leur âne, un certain jour de foire.
 Afin qu'il fût plus frais et de meilleur débit,
 On lui lia les pieds, on vous le suspendit;

1. *Te.* Le poète s'adresse à un de ses amis, François de Maucroix (1619-1708), chanoine de Reims.

2. Sur Malherbe, voir page 249. Sur Racan (1589-1670), le plus célèbre de ses disciples, voir notre volume destiné à la classe de cinquième et le recueil des classes supérieures.

3. Sur Horace, voir la note 5 de la page 156, et la note 3 de la page 241. Malherbe et Racan ont fait des odes comme Horace, d'où l'allusion de La Fontaine.

4. *Que rien ne doit fuir*, à qui rien ne doit échapper, qui devez tout savoir. *Fugere* a ce sens en latin.

5. *Où buter*, à quel but, à quelle fin je dois tendre.

6. *Les miens*, les gens de ma famille.

7. *Dans quelque endroit*. L'histoire du meunier et son fils était connue

Puis cet homme et son fils le portent comme un lustre.
 Pauvres gens, idiots, couple ignorant et rustre!
 Le premier qui les vit de rire s'éclata¹ :
 « Quelle farce, dit-il, vont jouer ces gens-là?
 « Le plus âne des trois n'est pas celui qu'on pense. »
 Le meunier, à ces mots, connaît² son ignorance;
 Il met sur pieds sa bête, et la fait détaler.
 L'âne, qui goûtait fort l'autre façon d'aller,
 Se plaint en son patois. Le meunier n'en a cure³ ;
 Il fait monter son fils, il suit, et d'aventure⁴
 Passent trois bons marchands. Cet objet leur déplut.
 Le plus vieux au garçon s'écria tant qu'il put :
 « Oh la! oh ! descendez, que l'on ne vous le dise⁵,
 « Jeune homme, qui menez laquais à barbe grise!
 « C'était à vous de suivre, au vieillard de monter.
 — « Messieurs, dit le meunier, il vous faut contenter. »
 L'enfant met pied à terre, et puis le vieillard monte,
 Quand trois filles passant, l'une dit : « C'est grand'honte
 « Qu'il faille voir ainsi clocher⁶ ce jeune fils,
 « Tandis que ce nigaud, comme un évêque assis,
 « Fait le veau sur son âne, et pense être bien sage.
 — « Il n'est, dit le meunier, plus de veaux à mon âge⁷ ;
 « Passez votre chemin, la fille, et m'en croyez. »
 Après maints quolibets coup sur coup renvoyés,
 L'homme crut avoir tort, et mit son fils en croupe.
 Au bout de trente pas, une troisième troupe
 Trouve encore à gloser. L'un dit : « Ces gens sont fous!
 « Le baudet n'en peut plus; il mourra sous leurs coups.

longtemps avant Malherbe; plusieurs auteurs italiens notamment l'avaient racontée.

1. *S'éclata*. Plusieurs verbes aujourd'hui neutres se sont employés comme pronominaux au XVII^e siècle : voir la note 5 de la page 15.

2. *Connait*, reconnaît.

3. *Cure*, souci (*cura*).

4. *D'aventure*, par aventure, par hasard.

5. *Que l'on ne vous le dise*, sans qu'on vous le dise.

6. *Clocher*, boîter, marcher péniblement.

7. Plaisanterie rustique : un veau ne peut être que jeune.

« Hé quoi ? charger ainsi cette pauvre bourrique¹ !
 « N'ont-ils point de pitié de leur vieux domestique ?
 « Sans doute qu'à la foire ils vont vendre sa peau.
 — « Parbieu² ! dit le Meunier, est bien fou du cerveau
 « Qui prétend contenter tout le monde et son père.
 « Essayons toutefois si par quelque manière
 « Nous en viendrons à bout. » Ils descendant tous deux.
 L'âne se prélassant³ marche seul devant eux.
 Un quidam⁴ les rencontre, et dit : « Est-ce la mode
 « Que baudet aille à l'aise, et meunier s'incommode ?
 « Qui de l'âne ou du maître est fait pour se lasser ?
 « Je conseille à ces gens de le faire enchaïsser⁵.
 « Ils usent leurs souliers, et conservent leur⁶ âne.
 « Nicolas, au rebours ; car, quand il va voir Jeanne,
 « Il monte sur sa bête ; et la chanson le dit⁶.
 « Beau trio de baudets ! » Le Meunier repartit :
 « Je suis âne, il est vrai, j'en conviens, je l'avoue ;
 « Mais que dorénavant on me blâme, on me loue,
 « Qu'on dise quelque chose ou qu'on ne dise rien,
 « J'en veux faire à ma tête. » Il le fit, et fit bien.

1. *Bourrique*, de *burricus*, petit cheval (du grec πορκης, littéralement cheval roux).

2. *Parbieu* ! substitué, comme *parbleu*, à *par Dieu* pour éviter le blasphème.

3. *Se prélassant*, marchant avec la dignité d'un prélat. C'est dans Rabelais que La Fontaine a pris ce mot, non usité par les écrivains de son poque.

4. *Quidam* (prononcez *kidan*) : c'est le mot latin lui-même, qui a passé en français dans le sens de personnage dont on ne connaît pas le nom, avec une nuance de dénigrement ou de mépris.

5. *Enchaïsser*, mettre en châsse, comme les reliques d'un saint.

6. Allusion au couplet suivant d'une chanson du temps :

Adieu, cruelle Jeanne,
 Si vous ne m'aimez pas,
 Je monte sur mon âne
 Pour galoper au trépas.
 — Courez, ne bronchez pas,
 Nicolas,
 Surtout n'en revenez pas.

Quant à vous, suivez Mars, ou l'Amour, ou le Prince¹;
 Allez, venez, courez; demeurez en province;
 Prenez femme, abbaye, emploi, gouvernement :
 Les gens en parleront, n'en doutez nullement. »

(*Fables*, livre III, fable 1.)

LA PERDRIX

Quand la perdrix
 Voit ses petits

En danger, et n'ayant qu'une plume nouvelle
 Qui ne peut fuir encor par les airs le trépas,
 Elle fait la blessée, et va traînant de l'aile,
 Attirant le chasseur et le chien sur ses pas,
 Détourne le danger, sauve ainsi sa famille;
 Et puis, quand le chasseur croit que son chien la pille²,
 Elle lui dit adieu, prend sa volée³, et rit
 De l'homme qui, confus, des yeux en vain la suit.

(*Fables*, livre X : *Discours à Mme de la Sablière*.)

LE VIEILLARD ET LES TROIS JEUNES HOMMES

Un octogénaire plantait.

« Passe encor de bâtir; mais planter à cet âge! »
 Disaient trois jouvenceaux, enfants du voisinage;
 Assurément il radotait.

1. Prenez un emploi à l'armée, mariez-vous ou prenez une charge à la cour. — Rappelons que tout ce discours est adressé par Malherbe à Racan.

2. *La pille*. Terme de chasse : se jette sur elle pour la saisir.

3. *Prend sa volée*. Remarquer la pittoresque césure de ce vers, dont l'harmonie contraste d'une manière si piquante avec celle du vers dououreux :

Elle fait la blessée et va trainant de l'aile.

« Car, au nom des dieux, je vous prie,
Quel fruit de ce labeur pouvez-vous recueillir?
Autant qu'un patriarche il vous faudrait vieillir.

A quoi bon charger votre vie
Des soins d'un avenir qui n'est pas fait pour vous?
Ne songez désormais qu'à vos erreurs passées;
Quittez le long espoir et les vastes pensées;

Tout cela ne convient qu'à nous. ~~X~~

— Il¹ ne convient pas à vous-mêmes,
Repartit le vieillard. Tout établissement²
Vient tard et dure peu. La main des Parques³ blêmes
De vos jours et des miens se joue également.
Nos termes⁴ sont pareils par leur courte durée. ~~X~~
Qui de nous des clartés de la voûte azurée
Doit jouir le dernier? Est-il aucun moment
Qui vous puisse assurer d'un second seulement?
Mes arrière-neveux me devront cet ombrage :

Eh bien! défendez-vous au sage
De se donner des soins pour le plaisir d'autrui?
Cela même est un fruit que je goûte aujourd'hui;
J'en puis jouir demain, et quelques jours encore;

Je puis enfin compter l'aurore

Plus d'une fois sur vos tombeaux. ~~X~~
Le vieillard eut raison : l'un des trois jouvenceaux
Se noya dès le port, allant à l'Amérique⁵;
L'autre, afin de monter aux grandes dignités,
Dans les emplois de Mars⁶ servant la République⁷
Par un coup imprévu vit ses jours emportés;

1. *Il*, véritable pronom neutre : *illud*, cela.

2. *Etablissement*, situation de fortune ou fondation qu'on a établie et qui paraît stable.

3. *Parques*, déesses de la mythologie latine, qui président à la destinée des hommes et font sa *part* de vie à chacun.

4. *Nos termes*, les limites dans lesquelles notre vie doit être renfermée.

5. Nous disons : « aller en Amérique » et « aller à Alger »; le xvii^e siècle disait également bien : « aller à l'Amérique » et « aller en Alger ».

6. *Mars*, dieu de la guerre dans la mythologie latine.

7. *République*, État.

Le troisième tomba d'un arbre
 Que lui-même il voulut enter¹,
 Et, pleurés du vieillard², il grava sur leur marbre
 Ce que je viens de raconter.

(*Fables*, livre XI, fable VIII.)

DEUX ÉPITAPHES

I
de la belle humaine
 (ÉPITAPHE D'UN PARESSEUX)

Jean s'en alla comme il était venu,
 Mangea le fonds³ avec le revenu,
 Tint les trésors⁴ chose peu nécessaire.
 Quant à son temps, bien le sut dispenser⁵;
 Deux parts en fit, dont il souloit⁶ passer
 L'une à dormir, et l'autre à ne rien faire⁷.

1. *Enter*, greffer.

2. *Pleurés* se rapporte à l'idée des *jeunes hommes*, contenue dans le mot *leur*. La tournure est bien plus rapide et bien plus frappante que si la phrase procédait avec la régularité ordinaire.

3. *Le fonds*, le capital.

4. *Tint les trésors*, regarda les trésors comme....

5. *Dispenser*, faire plusieurs parts, distribuer. — La suppression du pronom sujet (*sut*, pour *il sut*) était très fréquente au XVI^e siècle : La Fontaine, en reproduisant ici cette construction archaïque, cherche à donner à l'épitaphe un tour plus naïf. — Même remarque pour le premier verbe du vers suivant.

6. *Soulait*, imparfait du verbe *souloir*, qu'on n'emploie plus et qui signifiait *avoir coutume* : il est tiré directement du verbe latin qui a le même sens, *solere*.

7. Cette épitaphe a été quelquefois imprimée, et du vivant même de La Fontaine, quoique sans son aveu, sous le titre d'*Épitaphe de M. de La Fontaine faite par lui-même*. Si c'est vraiment à lui-même que La Fontaine a songé, il ne faudrait pas prendre cette épitaphe trop au sérieux. En réalité La Fontaine, comme tous les grands écrivains, a beaucoup travaillé : il est telle de ses fables dont le manuscrit couvert de ratures nous permet de juger combien le poète arrivait difficilement à se satisfaire lui-même.

II

SUR MOLIÈRE

Sous ce tombeau gisent Plaute et Térence¹,
 Et cependant le seul Molière y gît.
 Leurs trois talents ne formaient qu'un esprit,
 Dont le bel art réjouissait la France.
 Ils sont partis ! et j'ai peu d'espérance
 De les revoir. Malgré tous nos efforts,
 Pour un long temps, selon toute apparence
 Térence, et Plaute, et Molière sont morts.

1. *Plaute* et *Térence* sont les deux plus célèbres auteurs comiques latins : ils vivaient au II^e siècle avant Jésus-Christ. Le premier, un peu antérieur au second, passe pour avoir eu plus de verve et de force comique, le second plus de naturel, d'élégance et de régularité. La Fontaine veut dire ici que le génie de Molière réunissait tous les mérites de l'un et de l'autre poète. Déjà d'ailleurs, en 1661, La Fontaine parlait en ces termes de Molière, à propos de la première représentation de la comédie des *Fâcheux* :

C'est un ouvrage de Molière.
 Cet écrivain par sa manière
 Charme à présent toute la cour.
 De la façon que son nom court,
 Il doit être par-delà Rome.
 J'en suis ravi, car c'est mon homme.
 Te souvient-il bien qu'autrefois
 Nous avons conclu d'une voix
 Qu'il allait ramener en France
 Le bon goût et l'air de Térence?....

(Lettre à Maucroix, du 22 août 1661.)

Sur Molière, voir page 35. Voir aussi, sur Molière et La Fontaine, page 225, note 2

MOLIÈRE

(1622-1673)

Pour la notice, voir page 35.

LE POÈTE A SA MUSE EN L'ENVOYANT VERS LE ROI
TRAVESTIE EN MARQUIS¹

Vous savez ce qu'il faut pour paraître marquis;
 N'oubliez rien de l'air ni des habits :
 Arborez un chapeau chargé de trente plumes
 Sur une perruque de prix ;
 Que le rabat² soit des plus grands volumes,
 Et le pourpoint⁵ des plus petits ;
 Mais surtout je vous recommande
 Le manteau, d'un ruban sur le dos retroussé :
 La galanterie en est grande ;
 Et parmi les marquis de la plus haute bande⁴
 C'est pour être placé.
 Avec vos brillantes hardes,

1. Le poète, par cette pièce ingénieuse, remerciait le roi, qui venait de lui accorder une pension de mille livres (1663). Ce remerciement au roi, dans lequel Molière raille si agréablement la fatuité de ces petits marquis, qui vont dès lors trouver place dans la galerie de ses personnages (*la Critique de l'École des femmes*, *l'Impromptu de Versailles*, *le Misanthrope*), fut fort admiré des contemporains, qui y trouvaient, comme dit l'un d'eux, « un portrait de la cour trait pour trait ».

2. Le *rabat* était un col garni de dentelles qui laissait le cou découvert.

3. Le *pourpoint* était le vêtement de dessus, qui couvrait le corps depuis le cou jusqu'à la ceinture. La mode était alors de les porter courts, et, dans la première scène de *l'École des maris*, on voit Sganarelle pester précisément contre cet usage.

4. *De la plus haute bande*, de la meilleure, de la plus brillante compagnie.

Et votre ajustement,
 Faites tout le trajet de la salle des gardes¹ ;
 Et vous peignant galamment,
 Portez de tous côtés vos regards brusquement ;
 Et ceux que vous pourrez connaître,
 Ne manquez pas, d'un haut ton,
 De les saluer par leur nom,
 De quelque rang qu'ils puissent être.
 Cette familiarité
 Donne à quiconque en use un air de qualité.

Grattez du peigne à la porte²
 De la chambre du roi ;
 Ou si, comme je prévoi³,
 La presse s'y trouve forte,
 Montrez de loin votre chapeau,
 Ou montez sur quelque chose
 Pour faire voir votre museau ;
 Et criez, sans aucune pause,
 D'un ton rien moins que naturel :
 « Monsieur l'huissier, pour le marquis un tel⁴. »
 Jetez-vous dans la foule, et tranchez du notable ;
 Coudoyez un chacun, point du tout de quartier ;
 Pressez, poussez, faites le diable
 Pour vous mettre le premier ;
 Et quand même l'huissier,
 A vos désirs inexorable,

1. *La salle des gardes*, qui précédait les appartements du roi, au Louvre, est maintenant la salle des Cariatides.

2. *Grattez du peigne à la porte*. La politesse exigeait, en effet, qu'on ne frappât pas, mais qu'on grattât à la porte des chambres. A la porte de la chambre du roi, les courtisans grattaient avec le peigne qu'ils avaient dans la poche.

3. *Je prévoi*. Sur cette orthographe, voir la note 1 de la page 296.

4. *Pour le marquis un tel*, et non : pour monsieur le marquis. Le bon usage voulait qu'en donnant son nom à l'huissier de la chambre du roi, on ne se qualifiât pas de *monsieur*.

Vous trouverait en face un marquis repoussable¹,
 Ne démordez point pour cela ;
 Tenez toujours ferme là :
 A déboucher la porte, il irait trop du vôtre² ;
 Faites qu'aucun n'y puisse pénétrer,
 Et qu'on soit obligé de vous laisser entrer,
 Pour faire entrer quelque autre.

Quand vous serez entré⁵, ne vous relâchez pas :
 Pour assiéger la chaise⁴, il faut d'autres combats.
 Tâchez d'en être des plus proches
 En y gagnant le terrain pas à pas ;
 Et si des assiégeants le prévenant amas
 En bouche toutes les approches,
 Prenez le parti doucement
 D'attendre le prince au passage :
 Il connaîtra votre visage
 Malgré votre déguisement ;
 Et lors, sans tarder davantage,
 Faites-lui votre compliment.

(*Remerciement au roi.*)

1. *Repoussable*. Ce mot n'est pas admis par l'Académie, et Littré n'en cite pas d'autre exemple.

2. *Du vôtre*. Vous compromettriez trop gravement votre intérêt si vous consentiez à ne plus boucher la porte.

3. *Entré*, au masculin, quoique le poète parle à sa Muse ; mais il n'a plus dans l'esprit que l'idée de marquis.

4. *La chaise* où le roi est assis.

BOUFFONNERIE

ALBERT, MÉTAPHRASTE.

ALBERT.

Hà!¹.

MÉTAPHRASTE.

Mandatum tuum curo diligenter².

ALBERT.

Maître, j'ai voulu....

MÉTAPHRASTE.

Maître est dit *a magister*³ :

C'est comme qui dirait trois fois plus grand.

ALBERT.

Je meure,

Si je savais cela : mais soit, à la bonne heure !

Maître donc....

MÉTAPHRASTE.

Poursuivez.

ALBERT.

Je veux poursuivre aussi ;

Mais ne poursuivez point, vous, d'interrompre ainsi.
Donc, encore une fois, maître (c'est la troisième),
Mon fils me rend chagrin ; vous savez que je l'aime,
Et que soigneusement je l'ai toujours nourri.

MÉTAPHRASTE.

Il est vrai : *filio non potest præferri
Nisi filius*⁴.

1. Le vieil Albert a remarqué que son fils était triste et qu'aucune proposition de mariage ne semblait lui agreeer. Il a fait venir, pour le consulter sur le parti qu'il doit prendre, le précepteur du jeune homme, le pédant Métaphraste (*μεταρραπτής*, interprète), et s'écrie « ha ! » en le voyant arriver.

2. Je m'empresse d'obéir à votre ordre.

3. *A magister*. *Maitre* vient bien de *magister* ; mais ce mot, nous n'avons pas besoin de le dire, n'a pas le sens étymologique que lui donne Molière. *Ter* n'est qu'un suffixe et non pas l'adverbe de quantité.

4. « A un fils on ne peut préférer qu'un fils. » C'est sans doute quelque axiome de droit célèbre dans les écoles de l'époque.

ALBERT.

Maître, en discourant ensemble,
 Ce jargon n'est pas fort nécessaire, me semble.
 Je vous crois grand latin¹ et grand docteur juré :
 Je m'en rapporte à ceux qui m'en ont assuré ;
 Mais dans un entretien qu'avec vous je destine²
 N'allez point déployer toute votre doctrine,
 Faire le pédagogue, et cent mots me cracher,
 Comme si vous étiez en chaire pour prêcher.
 Mon père, quoiqu'il eût la tête des meilleures,
 Ne m'a jamais rien fait apprendre que mes heures,
 Qui depuis cinquante ans dites journellement
 Ne sont encor pour moi que du haut allemand³.
 Laissez donc en repos votre science auguste,
 Et que votre langage à mon faible⁴ s'ajuste.

MÉTAPHRASTE.

Soit.

ALBERT.

A mon fils, l'hymen semble lui⁵ faire peur,
 Et sur quelque parti que je sonde son cœur,
 Pour un pareil lien il est froid et recule.

MÉTAPHRASTE.

Peut-être a-t-il l'humeur du frère de Marc Tulle,
 Dont avec Atticus le même fait sermon⁶ ;
 Et comme aussi les Grecs disent : « *Atanaton*⁷.... »

1. *Latin*, latiniste. On disait de même *grec* pour helléniste. — *Docteur juré*, docteur ayant prêté serment au moment où il a été reçu parmi les membres d'une Faculté.

2. *Je destine*, je me propose d'avoir.

3. *Du haut allemand*, quelque chose d'inintelligible ; littéralement : un des dialectes primitifs de l'Allemagne.

4. *Mon faible*, la faiblesse de mon esprit.

5. *Lui*, pléonasme, après *à mon fils*.

6. *Fait sermon*, fait conversation (sens du latin *sermo*). Cicéron (Marc Tulle) parle quelquefois dans ses lettres à son ami Atticus des querelles de ménage de son frère Quintus.

7. Ou plutôt *athanaton* (immortel).

ALBERT.

Mon Dieu ! maître éternel, laissez là, je vous prie,
 Les Grecs, les Albanais, avec l'Esclavonie¹,
 Et tous ces autres gens dont vous venez parler :
 Eux et mon fils n'ont rien ensemble à démêler.

MÉTAPHRASTE.

Hé bien donc, votre fils ?

ALBERT.

Je ne sais si dans l'âme
 Il ne sentirait point une secrète flamme :
 Quelque chose le trouble, ou je suis fort déçu ;
 Et je l'aperçus hier, sans en être aperçu,
 Dans un recoin du bois où nul ne se retire.

MÉTAPHRASTE.

Dans un lieu reculé du bois, voulez-vous dire,
 Un endroit écarté, *latine, secessus*² ;
 Virgile l'a dit : *Est in secessu locus*³....

ALBERT.

Comment aurait-il pu l'avoir dit, ce Virgile,
 Puisque je suis certain que dans ce lieu tranquille
 Ame du monde enfin n'était lors que⁴ nous deux ?

MÉTAPHRASTE.

Virgile est nommé là comme un auteur fameux
 D'un terme plus choisi que le mot que vous dites,
 Et non comme témoin de ce que hier⁵ vous vîtes.

ALBERT.

Et moi, je vous dis, moi, que je n'ai pas besoin
 De terme plus choisi, d'auteur ni de témoin,
 Et qu'il suffit ici de mon seul témoignage.

1. *L'Albanie* (dans la Turquie actuelle), *l'Esclavonie* (dans l'Autriche actuelle), régions voisines de la Grèce : Albert ne connaît la Grèce que comme nation moderne.

2. En latin, *secessus* (retraite).

3. « Il est, dans un enfoncement retiré, un lieu.... » (*Énéide*, I, 159.)

4. *Que*, [autre] que, si ce n'est.

5. *Hier*, avec l'*h* aspirée, et comptant, comme toujours au xvii^e siècle, pour une seule syllabe.

MÉTAPHRASTE.

Il faut choisir pourtant les mots mis en usage
Par les meilleurs auteurs : *Tu vivendo bonos,*
Comme on dit, *scribendo sequare peritos*¹.

ALBERT.

Homme ou démon, veux-tu m'entendre sans conteste ?

MÉTAPHRASTE.

Quintilien en fait le précepte².

ALBERT.

La peste

Soit du causeur !

MÉTAPHRASTE.

Et dit là-dessus doctement

Un mot que vous serez bien aise assurément
D'entendre.

ALBERT.

Je serai le diable qui t'emporte³,
Chien d'homme ! Oh ! que je suis tenté d'étrange sorte
De faire sur ce museau une application !

MÉTAPHRASTE.

Mais qui cause, Seigneur, votre inflammation⁴ ?
Que voulez-vous de moi ?

ALBERT.

Je veux que l'on m'écoute,

Vous ai-je dit vingt fois, quand je parle.

MÉTAPHRASTE.

Ha ! sans doute

Vous serez satisfait, s'il ne tient qu'à cela :
Je me tais.

ALBERT.

Vous ferez sagement.

1. « Imitez les gens de bien dans votre conduite et les bons écrivains dans votre style. » Règle tirée de la *Syntaxe* de Despautère (1460-1520).

2. Quintilien, célèbre rhéteur latin (42-120), auteur d'un traité de l'*Education de l'orateur*.

3. *Je serai le diable qui t'emporte*, réponse à : *vous serez bien aise...*

4. *Inflammation*, colère.

MÉTAPHRASTE.

Me voilà

Tout prêt de vous ouïr.

ALBERT.

Tant mieux.

MÉTAPHRASTE.

Que je trépasse,

Si je dis plus mot.

ALBERT.

Dieu vous en fasse la grâce.

MÉTAPHRASTE.

Vous n'accuserez point mon caquet désormais.

ALBERT.

Ainsi soit-il!

MÉTAPHRASTE.

Parlez quand vous voudrez.

ALBERT.

J'y vais.

MÉTAPHRASTE.

Et n'appréhendez plus l'interruption nôtre.

ALBERT.

C'est assez dit.

MÉTAPHRASTE.

Je suis exact plus qu'aucun autre.

ALBERT.

Je le crois.

MÉTAPHRASTE.

J'ai promis que je ne dirais rien.

ALBERT.

Suffit.

MÉTAPHRASTE.

Dès à présent je suis muet.

ALBERT.

Fort bien.

MÉTAPHRASTE.

Parlez, courage ! au moins, je vous donne audience ;

Vous ne vous plaignez pas de mon peu de silence :
Je ne desserre pas la bouche seulement.

ALBERT.

Le traître !

MÉTAPHRASTE.

Mais, de grâce,achevez vitement :
Depuis longtemps j'écoute; il est bien raisonnable
Que je parle à mon tour.

ALBERT.

Donc, bourreau détestable....

MÉTAPHRASTE.

Hé! bon Dieu! voulez-vous que j'écoute à jamais?
Partageons le parler, au moins, ou je m'en vais.

ALBERT.

Ma patience est bien....

MÉTAPHRASTE.

Quoi? voulez-vous poursuivre?
Ce n'est pas encor fait? *Per Jovem*¹! je suis ivre².

ALBERT.

Je n'ai pas dit....

MÉTAPHRASTE.

Encor? Bon Dieu! que de discours!
Rien n'est-il suffisant³ d'en arrêter le cours?

ALBERT.

J'enrage.

MÉTAPHRASTE.

Derechef? Oh! l'étrange torture!
Hé! laissez-moi parler un peu, je vous conjure :
Un sot qui ne dit mot ne se distingue pas
D'un savant qui se tait.

ALBERT, s'en allant.

Pardieu, tu te tairas!

¹. Par Jupiter!². *Ivre*, pour avoir trop entendu de paroles.³. *Suffisant*, capable.

MÉTAPHRASTE.

D'où vient fort à propos cette sentence expresse
 D'un philosophe : « Parle, afin qu'on te connaisse. »
 Doncques¹, si de parler le pouvoir m'est ôté,
 Pour moi, j'aime autant perdre aussi l'humanité²,
 Et changer mon essence en celle d'une bête.
 Me voilà pour huit jours avec un mal de tête³.
 Oh ! que les grands parleurs sont par moi détestés !
 Mais quoi ? si les savants ne sont point écoutés,
 Si l'on veut que toujours ils aient la bouche close,
 Il faut donc renverser l'ordre de chaque chose :
 Que les poules dans peu dévorent les renards,
 Que les jeunes enfants remontrent aux vieillards,
 Qu'à poursuivre les loups les agnelets s'ébattent,
 Qu'un fou fasse les lois, que les femmes combattent,
 Que par les criminels les juges soient jugés
 Et par les écoliers les maîtres fustigés,
 Que le malade au sain⁴ présente le remède,
 Que le lièvre craintif⁵.... Miséricorde ! à l'aide !

(Albert lui vient sonner aux oreilles une cloche qui le fait fuir.)

(Le Dépit amoureux, acte II, sc. vi.)

1. *Doncques*, forme paragogique de *donc*, qui n'est usitée qu'en poésie.

2. *L'humanité*, le caractère d'homme.

3. *Avec un mal de tête*, pour avoir entendu parler.

4. *Sain*. Le XVII^e siècle employait plus souvent que nous des adjectifs ainsi pris substantivement.

5. Cette série d'impossibilités rappelle un développement dont les poètes anciens ont usé, mais avec moins d'intempérance : le pédant paraphrase un de ses souvenirs classiques.

LES PORTRAITS

CÉLIMÈNE, ACASTE, CLITANDRE, ÉLIANTE, PHILINTE¹.

CLITANDRE.

Parbleu ! je viens du Louvre, où Cléonte, au levé²,
Madame, a bien paru ridiculeachevé.
N'a-t-il point quelque ami qui pût, sur ses manières,
D'un charitable avis lui prêter les lumières ?

CÉLIMÈNE.

Dans le monde, à vrai dire, il se barbouille fort ;
Partout il porte un air qui saute aux yeux d'abord³ ;
Et lorsqu'on le revoit après un peu d'absence,
On le retrouve encor plus plein d'extravagance.

ACASTE.

Parbleu ! s'il faut parler de gens extravagants,
Je viens d'en essuyer un des plus fatigants :
Damon, le raisonnable, qui m'a, ne vous déplaise,
Une heure, au grand soleil, tenu hors de ma chaise.

CÉLIMÈNE.

C'est un parleur étrange, et qui trouve toujours
L'art de ne vous rien dire avec de grands discours ;
Dans les propos qu'il tient, on ne voit jamais goutte,
Et ce n'est que du bruit que tout ce qu'on écoute.

ÉLIANTE, à Philinte.

Ce début n'est pas mal ; et contre le prochain
La conversation prend un assez bon train.

CLITANDRE.

Timante encor, Madame, est un bon caractère.

1. Célimène est une jeune femme que sa beauté et son esprit, non moins que son humeur médisante, font admirer dans le monde. Eliante, dont l'attitude est bien plus modeste, mais le bon sens sans doute plus ferme, est sa cousine. Philinte, modèle accompli de l'homme du monde, aimable et tolérant, Acaste et Clitandre, marquis très sots et très fâts, sont en visite chez elle.

2. *Le levé ou lever du roi* (la seconde orthographe est seule usitée aujourd'hui) : quelques instants après son réveil, le roi recevait ses grands officiers et certains personnages privilégiés (*petit lever*), puis les gentilshommes en grand nombre (*grand lever*).

3. *D'abord*, dès l'abord. — *Il se barbouille*, il se rend ridicule.

CÉLIMÈNE.

C'est de la tête aux pieds un homme tout mystère,
 Qui vous jette en passant un coup d'œil, égaré,
 Et, sans aucune affaire, est toujours affairé.
 Tout ce qu'il vous débite en grimaces abonde ;
 A force de façons, il assomme le monde ;
 Sans cesse il a, tout bas, pour rompre l'entretien,
 Un secret à vous dire, et ce secret n'est rien ;
 De la moindre vétille il fait une merveille,
 Et jusques au bonjour, il dit tout à l'oreille.

ACASTE.

Et Géralde, Madame ?

CÉLIMÈNE.

O l'ennuyeux conteur !

Jamais on le voit sortir du grand seigneur¹ ;
 Dans le brillant commerce² il se mêle sans cesse,
 Et ne cite jamais que duc, prince ou princesse :
 La qualité l'entête³ ; et tous ses entretiens
 Ne sont que de chevaux, d'équipage et de chiens ;
 Il tutaye⁴ en parlant ceux du plus haut étage,
 Et le nom de Monsieur est chez lui hors d'usage.

CLITANDRE.

~~X~~ On dit qu'avec Bélise il est du dernier bien.

CÉLIMÈNE.

Le pauvre esprit de femme, et le sec entretien !
 Lorsqu'elle vient me voir, je souffre le martyre :
 Il faut suer sans cesse à chercher que lui dire,
 Et la stérilité de son expression
 Fait mourir à tous coups la conversation.

1. *Sortir du grand seigneur*, parler, dans la conversation, d'autres personnes que de grands seigneurs.

2. *Dans le brillant commerce*, dans le commerce, dans la compagnie des gens qui brillent au premier rang.

3. *L'entête*, occupe sa tête, est sa pensée dominante. — *Qualité*, le plus ou moins de noblesse des gens.

4. *Tutaye*, tutoie. — L'orthographe et la prononciation que suivait Molière ne sont plus en usage.

En vain, pour attaquer son stupide silence,
 De tous les lieux communs¹ vous prenez l'assistance :
 Le beau temps et la pluie, et le froid et le chaud
 Sont des fonds qu'avec elle on épouse bientôt.
 Cependant sa visite, assez insupportable,
 Traine en une longueur encore épouvantable ;
 Et l'on demande l'heure, et l'on bâille vingt fois,
 Qu'elle grouille² aussi peu qu'une pièce de bois.

ACASTE.

Que vous semble d'Adraste ?

CÉLIMÈNE..

X Ah ! quel orgueil extrême !

C'est un homme gonflé de l'amour de soi-même³.
 Son mérite jamais n'est content de la cour :
 Contre elle il fait métier de pester chaque jour,
 Et l'on ne donne emploi, charge ni bénéfice⁴,
 Qu'à tout ce qu'il se croit on ne fasse injustice. X

CLITANDRE.

Mais le jeune Cléon, chez qui vont aujourd'hui
 Nos plus honnêtes gens, que dites-vous de lui ?

CÉLIMÈNE.

Que de son cuisinier il s'est fait un mérite,
 Et que c'est à sa table à qui⁵ l'on rend visite.

ÉLIANTE.

Il prend soin d'y servir des mets fort délicats.

CÉLIMÈNE.

Oui ; mais je voudrais bien qu'il ne s'y servît pas :
 C'est un fort méchant plat que sa sotte personne,
 Et qui gâte, à mon goût, tous les repas qu'il donne.

1. *Lieux communs*. Les Romains appelaient *locus* un développement littéraire. Un *locus communis* est un développement qui s'adapte à un grand nombre de sujets (sur le vice et la vertu, la liberté et la servitude, etc.) : c'est cette locution qui a été traduite littéralement en français pour désigner une banalité.

2. *Grouille*, se remue, s'émeut ; terme familier (étymologie douteuse).

3. *Soi-même*. Voir page 3, note 2.

4. *Bénéfice*, revenus attachés à une charge ecclésiastique.

5. *A qui*, pour *que*, pléonasme fréquent au XVII^e siècle.

PHILINTE.

On fait assez de cas de son oncle Damis :
Qu'en dites-vous, Madame ?

CÉLIMÈNE.

Il est de mes amis¹.

PHILINTE.

Je le trouve honnête homme², et d'un air assez sage.

CÉLIMÈNE.

Oui ; mais il veut avoir trop d'esprit, dont j'enrage³ ;
Il est guindé⁴ sans cesse ; et dans tous ses propos,
On voit qu'il se travaille à dire de bons mots. X
Depuis que dans la tête il s'est mis d'être habile⁵,
Rien ne touche son goût, tant il est difficile ;
Il veut voir des défauts à tout ce qu'on écrit,
Et pense que louer n'est pas d'un bel esprit,
Que c'est être savant que trouver à redire,
Qu'il n'appartient qu'aux sots d'admirer et de rire,
Et qu'en n'approuvant rien des ouvrages du temps,
Il se met au-dessus de tous les autres gens ;
Aux conversations même il trouve à reprendre ;
Ce sont propos trop bas pour y daigner descendre ;
Et les deux bras croisés, du haut de son esprit
Il regarde en pitié tout ce que chacun dit.

ACASTE.

Dieu me damne, voilà son portrait véritable.

CLITANDRE.

Pour bien peindre les gens vous êtes admirable.

(*Le Misanthrope*, acte II, sc. iv.)

1. *Il est de mes amis.* Aussi Célimène ne veut-elle pas en dire de mal. Cependant il suffit que Philinte la pousse un peu par la louange qu'il décerne à Damis pour qu'elle ne puisse résister à son désir de prouver une fois de plus, en médisant de lui, sa finesse à peindre les gens.

2. *Honnête homme.* Voir la note 5 de la page 268.

3. *Dont*, ce dont.

4. *Guindé*, élevé à l'aide de machines, et, au figuré, déplaisant par un air de hauteur affecté (mot d'origine germanique).

5. *Habile*, connaisseur en matière d'ouvrages de l'esprit.

BOILEAU

(1636-1711)

Nicolas Boileau Despréaux est né à Paris en 1636 et mort en 1711. Dès son début dans la littérature il eut le mérite de combattre les mauvais écrivains qui se trouvaient en possession de la faveur publique, et de reconnaître le génie de Molière et surtout de Racine, qui, pendant toute sa carrière, dut beaucoup à son amitié et à ses conseils. Il a écrit douze *Satires* et douze *Epîtres* (1660-1705), un poème héroï-comique, *le Lutrin* (1672-1685), et surtout un *Art poétique* en quatre chants (1674), dans lequel il expose avec méthode les principes littéraires qu'il avait défendus dans ses satires. Esprit solide plutôt que brillant, Boileau doit être également respecté pour son talent de poète, la sûreté de son goût et de sa doctrine, et la noblesse de son caractère : sa vie est remplie des traits les plus honorables. Louis XIV, qui l'estimait beaucoup, intervint de sa personne pour le faire admettre à l'Académie (1685), et, peu de temps après, le nomma, avec Racine, son historiographe. Outre ses poésies, Boileau a laissé quelques opuscules en prose, presque tous relatifs à la littérature, et des lettres dont quelques-unes sont adressées à Racine, et le plus grand nombre à Brossette (1671-1743), son ami, qui se fit après sa mort l'éditeur de ses œuvres.

LES ADIEUX DU POÈTE

Damon, ce grand auteur dont la muse fertile
 Amusa si longtemps et la cour et la ville,
 Mais qui, n'étant vêtu que de simple bureau¹,
 Passe l'été sans linge, et l'hiver sans manteau,
 Et de qui le corps sec et la mine affamée
 N'en sont pas mieux refaits pour² tant de renommée ;

1. *Bureau*, grosse étoffe de laine. On en recouvrait les tables à écrire, d'où le nom de *bureaux* donné à ces meubles.

2. *Pour*, en raison de, malgré.

Las de perdre en rimant et sa peine et son bien,
 D'emprunter en tous lieux, et de ne gagner rien,
 Sans habits, sans argent, ne sachant plus que faire,
 Vient de s'enfuir, chargé de sa seule misère ;
 Et bien loin des sergents, des clercs et du palais¹,
 Va chercher un repos qu'il ne trouva jamais ;
 Sans attendre qu'ici la justice ennemie
 L'enferme en un cachot le reste de sa vie,
 Ou que d'un bonnet vert le salutaire affront²
 Flétrisse les lauriers qui lui couvrent le front.

Mais le jour qu'il partit, plus défait et plus blème
 Que n'est un pénitent sur la fin d'un carême,
 La colère dans l'âme et le feu dans les yeux,
 Il distilla sa rage en ces tristes adieux :

« Puisqu'en ce lieu, jadis aux Muses si commode,
 Le mérite et l'esprit ne sont plus à la mode ;
 Qu'un poète, dit-il, s'y voit maudit de Dieu,
 Et qu'ici la vertu n'a plus ni feu ni lieu,
 Allons du moins chercher quelque antre où quelque roche
 D'où jamais ni l'huissier ni le sergent n'approche :
 Et, sans lasser le ciel par des vœux impuissants,
 Mettons-nous à l'abri des injures du temps,
 Tandis que, libre encor malgré les destinées,
 Mon corps n'est point courbé sous le faix des années,
 Qu'on ne voit point mes pas sous l'âge chanceler,
 Et qu'il reste à la Parque³ encor de quoi filer :
 C'est là dans mon malheur le seul conseil à suivre.
 Que George⁴ vive ici, puisque George y sait vivre,

1. *Sergents*, officiers d'un ordre inférieur aux huissiers, chargés comme eux de poursuivre les débiteurs insolubles. — Les *clercs* sont les employés des procureurs. — Le *palais* [de justice].

2. « Du temps que cette satire fut faite (1660), un débiteur insolvable pouvait sortir de prison en faisant *cession*, c'est-à-dire en souffrant qu'on lui mit en pleine rue un bonnet vert sur la tête. » *Note de Boileau*.

3. Voir page 276, note 5.

4. *George*, et, plus bas, *Jquin*, personnages imaginaires, en qui cependant les contemporains retrouvaient peut-être les traits de financiers connus.

Qu¹ 'un million comptant, par ses fourbes acquis,
 De clerc, jadis laquais, a fait comte et marquis :
 Que Jaquin vive ici, dont l'adresse funeste
 A plus causé de maux que la guerre et la peste,
 Qui de ses revenus écrits par alphabet²
 Peut fournir aisément un calepin complet ;
 Qu'il règne dans ces lieux, il a droit de s'y plaire.
 Mais moi, vivre à Paris ! Eh ! qu'y voudrais-je faire ?
 Je ne sais ni tromper, ni feindre, ni mentir,
 Et, quand je le pourrais, je n'y puis consentir.
 Je ne sais point en lâche essuyer les outrages
 D'un faquin orgueilleux qui vous tient à ses gages³,
 De mes sonnets flatteurs lasser tout l'univers,
 Et vendre au plus offrant mon encens et mes vers :
 Pour un si bas emploi ma muse est trop altière.
 Je suis rustique et fier, et j'ai l'âme grossière :
 Je ne puis rien nommer, si ce n'est par son nom ;
 J'appelle un chat un chat, et Rolet⁴ un fripon....
 Quittons donc pour jamais une ville importune,
 Où l'honneur a toujours guerre avec la fortune ;
 Où le vice orgueilleux s'érite en souverain,
 Et va la mitre en tête et la crosse à la main⁵ ;
 Où la science triste, affreuse, délaissée,
 Est partout des bons lieux comme infâme chassée ;
 Où le seul art en vogue est l'art de bien voler ;
 Où tout me choque ; enfin, où... je n'ose parler.
 Et quel homme si froid ne serait plein de bile
 A l'aspect odieux des mœurs de cette ville ?....
 Il vaut mieux pour jamais me bannir de ce lieu.
 Je me retire donc. Adieu, Paris, adieu. »

(*Satires*, I.)

1. *Que*, pronom relatif dont l'antécédent est George.

2. *Par alphabet*, par ordre alphabétique.

3. *A ses gages*. Beaucoup d'écrivains ne vivaient alors que de ce que leur donnaient certains grands seigneurs à qui ils dédiaient leurs œuvres.

4. *Rolet*, procureur qui avait alors une fort mauvaise réputation.

5. *La mitre, la crosse*, ornements épiscopaux, pris ici comme les symboles de la puissance et de l'élévation sociale en général.

A SON JARDINIER

Antoine, tu crois donc de nous deux, je le voi¹,
 Que le plus occupé dans ce jardin c'est toi ?
 Oh ! que tu changerais d'avis et de langage
 Si deux jours seulement, libre du jardinage,
 Tout à coup devenu poète et bel esprit,
 Tu t'allais engager à polir un écrit
 Qui dit, sans s'avilir, les plus petites choses ;
 Fit, des plus secs chardons, des œilletts et des roses ;
 Et sût même aux discours de la rusticité
 Donner de l'élégance et de la dignité !... X
 Bientôt de ce travail revenu sec et pâle,
 Et le teint plus jauni que de vingt ans de hâle,
 Tu dirais, reprenant ta pelle et ton râteau :
 « J'aime mieux mettre encor cent arpents au niveau
 Que d'aller follement, égaré dans les nues,
 Me lasser à chercher des visions cornues,
 Et, pour lier des mots si mal s'entr'accordants,
 Prendre dans ce jardin la lune avec les dents. » X —

Approche donc, et viens ; qu'un paresseux t'apprenne,
 Antoine, ce que c'est que fatigue et que peine.
 L'homme ici-bas, toujours inquiet et gêné,
 Est, dans le repos même, au travail condamné.
 La fatigue l'y suit. C'est en vain qu'aux poètes
 Les neuf trompeuses Sœurs² dans leurs douces retraires
 Promettent du repos sous leurs ombrages frais ;
 Dans ces tranquilles bois pour eux plantés exprès,

* 1. *Voi*. La première personne des verbes latins ne prenait point d's, la première personne des verbes français n'en prenait point non plus dans l'ancienne langue. On a écrit, jusqu'aux premières années du xvii^e siècle, *je croi, je prend*, etc.; quand cette orthographe fut tombée en désuétude, la poésie continua cependant à l'employer (voir Brachet et Dussouchet, *Gramm. franç.. cours sup.*, § 586).

2. *Les neuf Sœurs*, les Muses.

La cadence aussitôt, la rime, la césure,
 La riche expression, la nombreuse¹ mesure,
 Sorcières dont l'amour sait d'abord les charmer,
 De fatigues sans fin viennent les consumer.
 Sans cesse poursuivant ces fugitives fées²,
 On voit sous les lauriers haleter les Orphées³.
 Leur esprit toutefois se plait dans son tourment,
 Et se fait de sa peine un noble amusement.
 Mais je ne trouve point de fatigue si rude
 Que l'ennuyeux loisir d'un mortel sans étude⁴,
 Qui, jamais ne sortant de sa stupidité⁵,
 Soutient, dans les langueurs de son oisiveté,
 D'une lâche indolence esclave volontaire,
 Le pénible fardeau de n'avoir rien à faire.
 Vainement offusqué de ses pensers épais,
 Loin du trouble et du bruit il croit trouver la paix.
 Dans le calme odieux de sa sombre paresse,
 Tous les honteux plaisirs, enfants de la mollesse,
 Sur leurs pas, sans tarder, amènent les remords,
 Et bientôt avec eux tous les fléaux du corps,
 La pierre, la colique et les gouttes cruelles;
 Guenaud, Rainssant, Brayer⁶, presque aussi tristes qu'elles,
 Chez l'indigne mortel courrent tous s'assembler,
 De travaux⁷ douloureux le viennent accabler;
 Sur le duvet d'un lit, théâtre de ses gênes⁸,
 Lui font scier des rocs, lui font fendre des chênes⁹,

1. *Nombreuse*, rythmée (*numerus*, rythme).

2. *Fées*, les Muses. Malherbe les avait déjà appelées ainsi avec beaucoup de bonheur.

3. *Les Orphées*, les poètes. — *Orphée*, personnage légendaire, que les Grecs regardaient comme un de leurs plus anciens poètes.

4. *Étude*, occupation.

5. *Stupidité*, inertie, état de quelqu'un qui semble frappé de stupeur.

6. Célèbres médecins. Guenaud était médecin de la cour.

7. *Travaux*. Ce mot, comme *labores* en latin, éveille l'idée de souffrances, de peines, autant que celle de tâches à accomplir.

8. *Gênes*, tourments. Le mot a perdu de sa force.

9. Lui imposent des actes ou des remèdes aussi pénibles, aussi fatigants que le travail de ceux qui sciennent des rocs ou fendent des chênes.

Et le mettent au point d'envier¹ ton emploi.
 Reconnaïs donc, Antoine, et conclus avec moi,
 Que la pauvreté mâle, active et vigilante,
 Est, parmi les travaux, moins lasse et plus contente
 Que la richesse oisive au sein des voluptés.^X

Je te vais sur cela prouver deux vérités :
 L'une, que le travail, aux hommes nécessaire,
 Fait leur félicité plutôt que leur misère ;
 Et l'autre, qu'il n'est point de coupable en repos.
 C'est ce qu'il faut ici montrer en peu de mots.
 Suis-moi donc. Mais je vois, sur ce début de prône²,
 Que ta bouche déjà s'ouvre large d'une aune³,
 Et que, les yeux fermés, tu baisses le menton.
 Ma foi, le plus sûr est de finir ce sermon.
 Aussi bien j'aperçois ces melons qui t'attendent,
 Et ces fleurs qui là-bas entre elles se demandent
 S'il est fête au village, et pour quel saint nouveau⁴
 On les laisse aujourd'hui si longtemps manquer d'eau.

(*Épitres, XI.*)

CHARME DE LA MYTHOLOGIE ANTIQUE

là pour nous enchanter tout est mis en usage ;
 Tout prend un corps, une âme, un esprit, un visage.
 Chaque vertu devient une divinité :
 Minerve est la prudence, et Vénus la beauté.
 Ce n'est plus la vapeur qui produit le tonnerre :
 C'est Jupiter armé pour effrayer la terre ;

1. *Au point d'envier*, dans une situation telle qu'il envie.

2. *Prône*, instruction qui se fait le dimanche au milieu de la messe ; puis discours par lequel on donne une leçon, on adresse des remontrances.

3. *L'aune*, ancienne mesure qui équivaut à 1 m. 20.

4. *Pour quel saint nouveau*, quel est le saint dont on a décidé tout d'un coup de célébrer la fête en chômant.

Un orage terrible aux yeux des matelots :
 C'est Neptune en courroux qui gourmande les flots ;
 Écho n'est plus un son qui dans l'air retentisse :
 C'est une nymphe en pleurs qui se plaint de Narcisse¹
 Ainsi, dans cet amas de nobles fictions,
 Le poète s'égaye en mille inventions,
 Orne, élève, embellit, agrandit toutes choses, ~~X~~
 Et trouve sous sa main des fleurs toujours écloses.
 Qu'Énée² et ses vaisseaux, par le vent écartés,
 Soient aux bords africains d'un³ orage emportés ;
 Ce n'est qu'une aventure ordinaire et commune,
 Qu'un coup peu surprenant des traits de la Fortune.
 Mais que Junon constante en son aversion,
 Poursuive sur les flots les restes d'Ilion ;
 Qu'Éole en sa faveur, les chassant d'Italie,
 Ouvre aux vents mutinés les prisons d'Éolie⁴,
 Que Neptune en courroux s'élevant sur la mer
 D'un mot calme les flots, mette la paix dans l'air,
 Délivre les vaisseaux, des syrtes⁵ les arrache,
 C'est là ce qui surprend, frappe, saisit, attache.

(*L'Art poétique, chant III.*)

1. *Écho*, suivant la mythologie, était une nymphe, qui, dédaignée par Narcisse, qu'elle aimait, mourut de chagrin. Mais sa voix survit et se fait encore entendre à ceux qui l'appellent.

2. Tout ce qui suit est une allusion au premier chant de l'*Énéide*, où Virgile représente Énée et ses compagnons assaillis par une tempête que le roi des vents, Éole, a déchainée pour complaire à Junon, toujours irritée contre les Troyens, et que le dieu de la mer, Neptune, calme de son autorité souveraine.

3. *D'un*, par un.

4. *Éolie*, demeure d'Éole, peut-être Lipari.

5. *Syrtes*, nom ancien du golfe de la Sidre et de celui de Gabès, sur le côté Nord de l'Afrique.

RACINE

(1639-1699)

Né en 1639 à la Ferté-Milon, mort en 1699, Jean Racine peut être considéré comme le plus parfait de nos auteurs tragiques. Il fit représenter en 1664 sa première tragédie, *la Thébaïde ou les Frères ennemis*, et, en 1665, la seconde, *Alexandre*. Son premier chef-d'œuvre, *Andromaque*, est de 1667. Puis viennent l'amusante comédie des *Plaideurs* (1668) et six tragédies, *Britannicus* (1669), *Bérénice* (1670), *Bajazet* (1672), *Mithridate* (1675), *Iphigénie en Aulide* (1674), *Phèdre* (1677). A cette époque, lassé des attaques de ses adversaires et de plus en plus préoccupé de son salut et de ce qu'il devait à Dieu, se consacrant aussi aux devoirs nouveaux que lui créait son mariage (1677), il renonce au théâtre. Ce n'est qu'à la prière de Mme de Maintenon qu'il composa plus tard pour les jeunes filles de Saint-Cyr *Esther* (1689) et *Athalie* (1691). Il a laissé, outre ses tragédies, des opuscules en prose, des lettres, et quelques poésies diverses, notamment des cantiques et des épigrammes.

PREMIÈRE ATTEINTE AU CRÉDIT D'AGRIPPINE¹

AGRIPPINE, BURRHUS.

BURRHUS.

Madame,

Au nom de l'Empereur j'allais vous informer

1. Agrippine, fille de la première Agrippine et de Germanicus, ayant épousé en secondes noces l'empereur Claude (41-54), son oncle, avait réussi à lui faire adopter son fils Néron, qu'elle avait eu de son premier mariage, au détriment de Britannicus, fils de l'empereur et de sa première femme. Elle espérait ainsi, après la mort de Claude, gouverner elle-même, sous le nom de son fils. Mais, devenu empereur et cédant à la fois aux nobles conseils de ses gouverneurs, Burrhus et Sénèque, qui l'exhortent à se montrer vraiment digne du rang impérial, et aux perfides insinuations de lâches courtisans qui flattent ses vices naissants et l'engagent à secouer un joug importun, Néron montre de plus en plus à sa mère qu'il entend régner seul. Aussi, par politique et pour effrayer son fils, Agrippine s'est-

D'un ordre¹ qui d'abord a pu vous alarmer,
Mais qui n'est que l'effet d'une sage conduite,
Dont César² a voulu que vous soyez³ instruite.

AGRIPPINE.

Puisqu'il le veut, entrons : il m'en instruira mieux.

BURRHUS.

César pour quelque temps s'est soustrait à nos yeux.
Déjà par une porte au public moins connue
L'un et l'autre consul vous avaient prévenue,
Madame. Mais souffrez que je retourne exprès....

AGRIPPINE.

Non, je ne trouble point ses augustes secrets⁴.
Cependant⁵ voulez-vous qu'avec moins de contrainte
L'un et l'autre une fois nous nous parlions sans feinte?

BURRHUS.

Burrhus pour le mensonge eut toujours trop d'horreur⁶.

AGRIPPINE.

Prétendez-vous longtemps me cacher l'Empereur?
Ne le verrai-je plus qu'à titre d'importune?
Ai-je donc élevé si haut votre fortune⁷?
Pour mettre une barrière entre mon fils et moi?
Ne l'osez-vous laisser un moment sur sa foi⁸?

elle déclarée la protectrice de Britannicus, à qui elle veut faire épouser une jeune fille du sang d'Auguste, Junie. Néron s'est décidé alors à frapper un grand coup : il a fait enlever, au milieu de la nuit, Junie, qui a été transportée au palais impérial : c'est de cet enlèvement qu'Agrippine vient demander compte à son fils, quand, au moment d'entrer chez lui, elle est arrêtée par Burrhus.

1. *Un ordre*, celui de l'enlèvement de Junie.

2. *César*. Tous les empereurs de la maison de César (Néron fut le dernier) furent désignés par ce nom, qu'adoptèrent aussi ceux qui leur succédèrent.

3. *Soyez* : il paraîtrait plus correct aujourd'hui d'écrire *fussiez* : mais voir la note 3 de la page 267.

4. *Ses augustes secrets*. On sent assez que ces mots sont ironiques dans la bouche d'Agrippine.

5. *Cependant*, pendant ce [temps-là].

6. *Eut toujours trop d'horreur*. Suppléez : pour ne pas le vouloir.

7. Voir la note 3 de la page suivante.

8. *Sur sa foi*. Entendez : N'osez-vous l'abandonner à lui-même, en vous reposant sur sa bonne foi ?

Entre Sénèque et vous disputez-vous la gloire
 A qui m'effacera plus tôt de sa mémoire ?
 Vous l'ai-je confié pour en faire un ingrat,
 Pour être¹, sous son nom, les maîtres de l'État ?
 Certes, plus je médite, et moins je me figure
 Que vous m'osiez compter pour votre créature,
 Vous, dont j'ai pu² laisser vieillir l'ambition
 Dans les honneurs obscurs de quelque légion³,
 Et moi, qui sur le trône ai suivi mes ancêtres,
 Moi, fille, femme, sœur, et mère⁴ de vos maîtres !
 Que prétendez-vous donc ? Pensez-vous que ma voix
 Ait fait un empereur pour m'en imposer trois ?
 Néron n'est plus enfant : n'est-il pas temps qu'il règne ?
 Jusqu'à quand voulez-vous que l'Emperenr vous craigne ?
 Ne saurait-il rien voir qu'il n'emprunte vos yeux ?
 Pour se conduire, enfin, n'a-t-il pas ses aïeux ?
 Qu'il choisisse, s'il veut, d'Auguste ou de Tibère ;
 Qu'il imite, s'il peut, Germanicus, mon père⁵.
 Parmi tant de héros je n'ose me placer ;

1. *Pour être*. La grammaire moderne exigerait : pour que vous en fissiez un ingrat, pour que vous fussiez, sous son nom... L'infinitif précédé d'une proposition ne s'emploie le plus souvent aujourd'hui que si le sujet de l'action qu'il exprime est le même que celui de la proposition à laquelle il se rattache. Mais le xv^e siècle a employé cet infinitif même lorsqu'il se rapportait au régime direct ou indirect, et non au sujet.

2. *J'ai pu*. Latinisme, pour : j'aurais pu.

3. Burrhus était tribun des soldats quand il accepta de devenir le gouverneur de Néron, sachant bien d'ailleurs que c'était la volonté d'Agripine qui l'élevait à ces hautes fonctions.

4. *Fille de Germanicus*, héritier présumptif de Tibère ; *femme de Claude* ; *sœur de Caligula* ; *mère de Néron*.

5. Germanicus, neveu et fils adoptif de Tibère, était mort (19 ap. J.-C.) à l'âge de trente-quatre ans, peut-être victime d'un empoisonnement ordonné par Tibère lui-même, laissant la réputation d'un grand général et d'un grand citoyen. On lira avec intérêt le beau et dramatique récit des funérailles de ce héros au commencement du troisième livre des *Annales* de Tacite (voir le présent volume, page 70, note 2). — Puisque nous venons d'écrire le nom de ce célèbre historien que Racine, dans la préface même de *Britannicus*, appelle « le plus grand peintre de l'antiquité », rappelons que notre poète a emprunté à cet auteur une foule de traits qu'il a presque traduits dans sa pièce, et que c'est d'après les indications que lui fournissait Tacite qu'il a à son tour composé ses personnages.

Mais il est des vertus que je lui puis tracer :
 Je puis l'instruire au moins combien sa confidence
 Entre un sujet et lui doit laisser de distance.

BURRHUS.

Je ne m'étais chargé dans cette occasion
 Que d'excuser César d'une seule action.
 Mais puisque, sans vouloir que je le justifie,
 Vous me rendez garant du reste de sa vie,
 Je répondrai, Madame, avec la liberté
 D'un soldat qui sait mal farder la vérité :

Vous m'avez de César confié la jeunesse,
 Je l'avoue, et je dois m'en souvenir sans cesse.
 Mais vous avais-je fait serment de le trahir,
 D'en faire un empereur qui ne sût qu'obéir ?
 Non. Ce n'est plus à vous qu'il faut que j'en réponde.
 Ce n'est plus votre fils, c'est le maître du monde.
 J'en dois compte, Madame, à l'empire romain,
 Qui croit voir son salut ou sa perte en ma main.
 Ah ! si dans l'ignorance il le fallait instruire,
 N'avait-on que Sénèque et moi pour le séduire¹ ?
 Pourquoi de sa conduite² éloigner les flatteurs ?
 Fallait-il dans l'exil chercher des corrupteurs ?
 La cour de Claudio, en esclaves fertile,
 Pour deux que l'on cherchait, en eût présenté mille,
 Qui tous auraient brigué l'honneur de l'avilir.
 Dans une longue enfance ils l'auraient fait vieillir.
 De quoi vous plaignez-vous, Madame ? On vous révère.
 Ainsi que par César, on jure par sa mère³.
 L'Empereur, il est vrai, ne vient plus chaque jour
 Mettre à vos pieds l'Empire, et grossir votre cœur.

1. *Séduire*. Mener hors [du bon chemin], faire tomber dans l'erreur (*seducere*).

2. *Conduite*, action de conduire, de diriger, de gouverner.

3. *Par sa mère*. On jurait par le génie de l'empereur, comme par Jupiter ou par les autres dieux. Jurer par la mère de l'empereur, c'était, pour ainsi dire, lui reconnaître le même caractère divin qu'à son fils.

Mais le doit-il, Madame? et sa reconnaissance
 Ne peut-elle éclater que dans sa dépendance?
 Toujours humble, toujours le timide Néron,
 N'ose-t-il être Auguste et César que de nom?
 Vous le dirai-je enfin? Rome le justifie.

Rome, à trois affranchis¹ si longtemps asservie,
 A peine respirant du joug qu'elle a porté,
 Du règne de Néron compte sa liberté.

Que dis-je? la vertu semble même renaître.

Tout l'Empire n'est plus la dépouille d'un maître²;
 Le peuple au champ de Mars nomme ses magistrats;
 César nomme les chefs sur la foi des soldats³;
 Thraséas au Sénat, Corbulon dans l'armée⁴,
 Sont encore innocents, malgré leur renommée;
 Les déserts, autrefois peuplés de sénateurs,
 Ne sont plus habités que par leurs délateurs⁵.
 Qu'importe que César continue à nous croire,
 Pourvu que nos conseils ne tendent qu'à sa gloire;
 Pourvu que dans le cours d'un règne florissant,
 Rome soit toujours libre et César tout-puissant?

Mais, Madame, Néron suffit pour se conduire.

1. *A trois affranchis.* Sous les empereurs faibles ou pervers, les affranchis eurent bien souvent un rôle néfaste. On pourra en juger par celui que remplit Narcisse dans cette tragédie même de *Britannicus*. Les trois affranchis dont il est ici question sont, outre ce Narcisse, Pallas, dont il est aussi parlé dans la pièce, et Calliste.

2. *La dépouille d'un maître.* Entendez : L'empereur ne considère plus l'empire comme une dépouille, comme une proie, dont il peut disposer en maître.

3. Tous ces détails sur les premières années du règne de Néron sont empruntés à Tacite.

4. *Pætus Thrasea* est un des plus beaux caractères qu'aient produits les temps troublés de l'empire romain. Conservant toujours la fermeté de son attitude indépendante, il ne tarda pas à devenir suspect à Néron et fut condamné à mort : on peut voir l'admirable récit de cette mort au XVI^e livre des *Annales* de Tacite. — Le grand général Corbulon dut aussi plus tard se tuer, pour échapper à la mort ignominieuse que Néron lui réservait.

5. *Délateurs.* Les Romains flétrirent de ce nom ceux qui, sous l'Empire, se firent un jeu d'accuser de lèse-majesté les meilleurs citoyens afin de faire leur cour aux mauvais empereurs et de se faire attribuer une partie des biens confisqués aux condamnés.

J'obéis, sans prétendre à l'honneur de l'instruire.
 Sur ses aïeux, sans doute, il n'a qu'à se régler;
 Pour bien faire, Néron n'a qu'à se ressembler;
 Heureux si ses vertus, l'une à l'autre enchaînées,
 Ramènent tous les ans ses premières années !

AGRIPPINE.

Ainsi, sur l'avenir n'osant vous assurer,
 Vous croyez que sans vous Néron va s'égarer.
 Mais vous qui, jusqu'ici content de votre ouvrage,
 Venez de ses vertus nous rendre témoignage,
 Expliquez-nous pourquoi, devenu ravisseur,
 Néron de Silanus fait enlever la sœur¹.
 Ne tient-il qu'à marquer de cette ignominie
 Le sang de mes aïeux qui brille dans Junie?
 De quoi l'accuse-t-il? et par quel attentat
 Devient-elle en un jour criminelle d'État :
 Elle qui, sans orgueil jusqu'alors élevée,
 N'aurait point vu Néron, s'il ne l'eût enlevée,
 Et qui même aurait mis au rang de ses bienfaits
 L'heureuse liberté de ne le voir jamais?

BURRHUS.

Je sais que d'aucun crime elle n'est soupçonnée;
 Mais jusqu'ici César ne l'a point condamnée,
 Madame. Aucun objet ne blesse ici ses yeux :
 Elle est dans un palais tout plein de ses aïeux.
 Vous savez que les droits qu'elle porte avec elle
 Peuvent de son époux faire un prince rebelle;
 Que le sang de César ne se doit allier
 Qu'à ceux à qui César le veut bien confier ;
 Et vous-même avouerez qu'il ne serait pas juste
 Qu'on disposât sans lui de la nièce² d'Auguste.

1. *La sœur*. Junie, sœur de Silanus, qui avait été autrefois fiancé à Octavie, fille de Claude, devenue plus tard femme de Néron.

2. *Nièce*. Petite-fille, descendante (sens latin du mot).

AGRIPPINE.

Je vous entendez : Néron m'apprend par votre voix
 Qu'en vain Britannicus s'assure sur mon choix¹.
 En vain pour détourner ses yeux de sa misère,
 J'ai flatté son amour d'un hymen qu'il espère ;
 A ma confusion, Néron veut faire voir
 Qu'Agrippine promet par delà son pouvoir.
 Rome de ma faveur est trop préoccupée :
 Il veut par cet affront qu'elle soit détruite,
 Et que tout l'univers apprenne avec terreur
 A ne confondre plus mon fils et l'Empereur.
 Il le peut. Toutefois j'ose encore lui dire
 Qu'il doit avant ce coup affermir son empire,
 Et qu'en me réduisant à la nécessité
 D'éprouver contre lui ma faible autorité,
 Il expose la sienne, et que dans la balance
 Mon nom peut-être aura plus de poids qu'il ne pense².

BURRHUS.

Quoi, Madame ! toujours soupçonner son respect ?
 Ne peut-il faire un pas qui ne vous soit suspect ?
 L'Empereur vous croit-il du parti de Junie ?
 Avec Britannicus vous croit-il réunie ?
 Quoi ! de vos ennemis devenez-vous l'appui
 Pour trouver un prétexte à vous plaindre de lui ?
 Sur le moindre discours qu'on pourra vous redire,
 Serez-vous toujours prête à partager³ l'Empire ?
 Vous craindez-vous⁴ sans cesse, et vos embrassements
 Ne se passeront-ils qu'en éclaircissements ?
 Ah ! quittez d'un censeur la triste diligence ;

1. *S'assure sur mon choix.* Entendez : est tranquille en pensant que c'est moi qui l'ai choisi (pour être le mari de Junie). Voir la note 1 de la page 500.

2. Burrhus est un honnête homme, qui ne divulguera pas sans doute les propos d'Agrippine ; mais de telles paroles sont bien imprudentes et achèvent de caractériser cette femme impécuse et incapable de se contenir.

3. *Partager*, diviser en partis opposés, et, par conséquent, troubler par des divisions, des discordes.

4. *Vous craindez-vous* réciproquement, Néron et vous ?

D'une mère facile affectez l'indulgence ;
 Souffrez quelques froideurs sans les faire éclater,
 Et n'avertissez point la cour de vous quitter.

AGRIPPINE.

Et qui s'honorerait de l'appui d'Agrippine,
 Lorsque Néron lui-même annonce ma ruine ?
 Lorsque de sa présence il semble me bannir ?
 Quand Burrhus à sa porte ose me retenir¹ ?

BURRHUS.

Madame, je vois bien qu'il est temps de me taire,
 Et que ma liberté commence à vous déplaire.
 La douleur est injuste, et toutes les raisons
 Qui ne la flattent point aigrissent ses soupçons.
 Voici Britannicus : je lui cède ma place.
 Je vous laisse écouter et plaindre sa disgrâce,
 Et peut-être, Madame, en accuser les soins
 De ceux que l'Empereur a consultés le moins.

(*Britannicus*, acte I, sc. II.)

LES PROJETS DE MITHRIDATE²

Approchez, mes enfants. Enfin l'heure est venue
 Qu'il faut que mon secret éclate à votre vue.
 A mes nobles projets je vois tout conspirer ;
 Il ne me reste plus qu'à vous les déclarer.

1. Tout son dédain pour celui qu'elle aurait pu « laisser vieillir

Dans les honneurs obscurs de quelques légions »

éclate de nouveau dans ce vers, dont l'amertume est rendue encore plus sensible par le ton respectueux de Burrhus dans sa réponse.

2. Mithridate, que ses ennemis et ses sujets mêmes croyaient mort, a repêché dans son royaume, et, malgré ses soixante ans, il a conçu contre Rome le dessein le plus hardi : il l'expose à ses deux fils, Pharnace et Xiphaires (65 av. J.-C.).

Je fuis : ainsi le veut la fortune ennemie.
 Mais vous savez trop bien l'histoire de ma vie
 Pour croire que longtemps, soigneux de me cacher,
 J'attende en ces déserts qu'on me vienne chercher.
 La guerre a ses faveurs, ainsi que ses disgrâces.
 Déjà plus d'une fois, retournant sur mes traces,
 Tandis que l'ennemi, par ma fuite trompé,
 Tenait après son char un vain peuple occupé¹,
 Et gravant en airain² ses frêles avantages,
 De mes États conquis enchainait les images,
 Le Bosphore m'a vu, par de nouveaux apprêts,
 Ramener la terreur du fond de ses marais,
 Et chassant les Romains de l'Asie étonnée,
 Renverser en un jour l'ouvrage d'une année.
 D'autres temps, d'autres soins. L'Orient accablé
 Ne peut plus soutenir leur effort³ redoublé.
 Il voit plus que jamais ses campagnes couvertes
 De Romains que la guerre enrichit de nos pertes.
 Des biens des nations ravisseurs altérés,
 Le bruit de nos trésors les a tous attirés :
 Ils y courrent en foule; et jaloux l'un de l'autre,
 Désertent leur pays pour inonder le nôtre.
 Moi seul je leur résiste. Ou lassés, ou soumis,
 Ma funeste amitié pèse à tous mes amis :
 Chacun à ce fardeau veut dérober sa tête.
 Le grand nom de Pompée assure sa conquête⁴ ;
 C'est l'effroi de l'Asie; et loin de l'y chercher,
 C'est à Rome, mes fils, que je prétends marcher.
 Ce dessein vous surprend; et vous croyez peut-être
 Que le seul désespoir aujourd'hui le fait naître.

1. *Un vain peuple occupé*. Allusion au triomphe de Lucullus, plusieurs fois vainqueur de Mithridate, qui avait eu lieu à Rome l'année précédente.

2. *En airain*. Allusion aux images des régions conquises qu'on portait dans le cortège du triomphateur.

3. *Leur effort*, l'effort des Romains.

4. *Pompée*, envoyé en Asie en 66, y avait soumis l'Arménie, les populations du Caucase, la Syrie, la Phénicie et la Palestine.

J'excuse votre erreur; et pour être approuvés,
De semblables projets veulent être achevés. *

* Ne vous figurez point que de cette contrée
Par d'éternels remparts Rome soit séparée.
Je sais tous les chemins par où je dois passer;
Et si la mort bientôt ne me vient traverser,
Sans reculer plus loin l'effet¹ de ma parole,
Je vous rends² dans trois mois au pied du Capitole.
Doutez-vous que l'Euxin ne me porte en deux jours
Aux lieux où le Danube y vient finir son cours?
Que du Scythe avec moi l'alliance jurée
De l'Europe en ces lieux ne me livre l'entrée?
Recueilli³ dans leurs⁴ ports, accru de leurs soldats,
Nous verrons notre camp grossir à chaque pas.
Daces, Pannoniens⁵, la fière Germanie,
Tous n'attendent qu'un chef contre la tyrannie.
Vous avez vu l'Espagne⁶, et surtout les Gaulois,
Contre ces mêmes murs qu'ils ont pris autrefois
Exciter ma vengeance, et jusque dans la Grèce,
Par des ambassadeurs accuser ma paresse. *
Ils savent que sur eux prêt à se déborder⁷,
Ce torrent, s'il m'entraîne, ira tout inonder;
Et vous les verrez tous, prévenant son ravage,
Guider dans l'Italie et suivre mon passage. *

* C'est là qu'en arrivant, plus qu'en tout le chemin,
Vous trouverez partout l'horreur du nom romain,
Et la triste Italie encor toute fumante

1. *L'effet*, la réalisation.

2. *Je vous rends*, je vous amène.

3. *Recueilli*, participe absolu : une fois que j'aurai été recueilli (accueilli).

4. *Leurs*, syllepse pour *ses* (les ports du Scythe).

5. *Daces, Pannoniens*, aujourd'hui Valaques et Hongrois.

6. *L'Espagne*, avec Sertorius à sa tête (voir page 265, note 4) : au reste, toutes les données historiques que Racine a utilisées dans ce long morceau lui sont fournies par la *Guerre de Mithridate* de l'historien grec Appien (II^e siècle après J.-C.).

7. *Se déborder*. Voir page 15, note 5.

Des feux qu'a rallumés sa liberté mourante¹.
 Non, Princes, ce n'est point au bout de l'univers
 Que Rome fait sentir tout le poids de ses fers;
 Et de près inspirant les haines les plus fortes,
 Tes plus grands ennemis, Rome, sont à tes portes.
 Ah! s'ils ont pu choisir pour leur libérateur
 Spartacus², un esclave, un vil gladiateur,
 S'ils suivent au combat des brigands qui les vengent,
 De quelle noble ardeur pensez-vous qu'ils se rangent
 Sous les drapeaux d'un roi longtemps victorieux,
 Qui voit jusqu'à Cyrus remonter ses aïeux³? X
 Que dis-je? En quel état croyez-vous la surprendre?
 Vide⁴ de légions qui la puissent défendre,
 Tandis que tout s'occupe à me persécuter,
 Leurs femmes, leurs enfants pourront-ils m'arrêter?

Marchons; et dans son sein rejetons cette guerre
 Que sa fureur envoie aux deux bouts de la terre.
 Attaquons dans leurs murs ces conquérants si fiers;
 Qu'ils tremblent, à leur tour, pour leurs propres foyers⁵.
 Annibal l'a prédit, croyons-en ce grand homme,
 Jamais on ne vaincra les Romains que dans Rome⁶. X
 Noyons-la dans son sang justement répandu.
 Brûlons ce Capitole où j'étais attendu⁷,
 Détruisons ses honneurs, et faisons disparaître
 La honte de cent rois, et la mienne peut-être;
 Et la flamme à la main effaçons tous ces noms⁸
 Que Rome y consacrait à d'éternels affronts.
 Voilà l'ambition dont mon âme est saisie.

1. Allusion à la guerre sociale. Voir page 211, note 5.

2. Guerre de Spartacus, 73-71.

3. Mithridate descendait de Darius, fils d'Hystaspe, qui avait épousé une fille de Cyrus.

4. *Vide*, adjectif employé absolument : Rome étant vide.

5. *Fiers* et *foyers* riment pour les yeux, non pour l'oreille.

6. Plusieurs auteurs anciens rapportent ce mot d'Annibal.

7. *Où j'étais attendu*, où je devais, comme captif, orner le char du triomphateur.

8. *Ces noms*, les noms des rois et des peuples vaincus.

Ne croyez point pourtant qu'éloigné de l'Asie
 J'en laisse les Romains tranquilles possesseurs.
 Je sais où je lui dois trouver des défenseurs.
 Je veux que d'ennemis partout enveloppée,
 Rome rappelle en vain le secours de Pompée.
 Le Parthe, des Romains comme moi la terreur,
 Consent de¹ succéder à² ma juste fureur;
 Prêt d'unir avec moi sa haine et sa famille,
 Il me demande un fils pour époux à sa fille.
 Cet honneur vous regarde, et j'ai fait choix de vous,
 Pharnace : allez, soyez ce bienheureux époux. ~~X~~
 Demain, sans différer, je prétends que l'Aurore
 Découvre mes vaisseaux déjà loin du Bosphore.
 Vous que rien n'y retient, partez dès ce moment,
 Et méritez mon choix par votre empressement. ~~X~~
 Achevez cet hymen ; et repassant l'Euphrate³,
 Faites voir à l'Asie un autre Mithridate.
 Que nos tyrans communs en pâlissent d'effroi,
 Et que le bruit à Rome en vienne jusqu'à moi.

(*Mithridate*, acte III, sc. 1.)

1. *Consentir de se trouve*, au xvii^e siècle, aussi bien que *consentir à*.

2. *Succéder à*, favoriser.

3. *Repassant l'Euphrate* pour revenir ici, une fois votre mariage accompli.

REGNARD

(1655-1709)

Né à Paris en 1655, mort en 1709, Jean-François Regnard parcourut la moitié de l'Europe de 1675 à 1685, et fut même quelque temps esclave à Alger. Il a laissé, outre le récit de ses voyages et des poésies diverses, des comédies, bien moins profondes que celles de Molière, mais pleines de mouvement et de gaieté; les principales sont *le Joueur* (1696), *le Distrait* (1697) et *le Légataire universel* (1708).

LE JOUEUR

HECTOR, valet de Valère.

Le voici. Ses malheurs sur son front sont écrits;
Il a tout le visage et l'air d'un premier pris¹!

VALÈRE.

Non, l'enfer en courroux et toutes ses furies
N'ont jamais exercé de telles barbaries.
Je te loue, ô destin, de tes coups redoublés² !
Je n'ai plus rien à perdre et tes vœux sont comblés.
Pour assouvir encor la fureur qui t'anime,
Tu ne peux rien sur moi : cherche une autre victime.

HECTOR, à part.

Il est sec³.

1. On appelait *premier pris*, au jeu de lansquenet, l'adversaire de celui qui donnait les cartes, quand la sienne sortait la première, ce qui était pour lui un coup malheureux.

2. Souvenir du vers d'*Andromaque* :

Oui, je te loue, ô ciel ! de ta persévérance. (V, v.)

3. *Il est sec* : il est ruiné.

VALÈRE.

De serpents mon cœur est dévoré ;
Tout semble en un moment contre moi conjuré.

(*Il prend Hector à la cravate.*)

Parle. As-tu jamais vu le sort et son caprice
Accabler un mortel avec plus d'injustice,
Le mieux assassiner ? Perdre tous les partis¹,
Vingt fois le coupe-gorge², et toujours premier pris !
Réponds-moi donc, bourreau !

HECTOR.

Mais ce n'est pas ma faute.

VALÈRE.

As-tu vu, de tes jours, trahison aussi haute ?
Sort cruel, ta malice a bien su triompher,
Et tu ne me flattais que pour mieux m'étouffer³ !
Dans l'état où je suis, je puis tout entreprendre ;
Confus, désespéré, je suis prêt à me pendre.

HECTOR.

Heureusement pour vous, vous n'avez pas un sou
Dont vous puissiez, Monsieur, acheter un licou.
Voudriez-vous souper ?

VALÈRE.

Que la foudre t'écrase !

Ah ! charmante Angélique, en l'ardeur qui m'embrase,
A vos seules bontés je veux avoir recours :
Je n'aimerai que vous ; m'aimeriez-vous toujours ?
Mon cœur, dans les transports de sa fureur extrême,
N'est point si malheureux, puisque enfin il vous aime⁴.

1. On appelait *parti*, au jeu de lansquenet, une certaine manière de jouer trois contre deux, deux contre un, ou trois contre un.

2. Quand celui qui donnait les cartes voyait la sienne sortir la première, il perdait à son tour : c'est ce coup qu'on appelait le *coupe-gorge*.

3. *Britannicus*, IV, iii :

J'embrasse mon rival, mais c'est pour l'étrangler.

4. Angélique est la jeune fille que Valère doit épouser. Il pense à elle chaque fois qu'il revient du jeu ruiné ; dès qu'il possède de nouveau quelque argent, sa passion le reprend tout entier et il ne se soucie plus d'Angélique.

HECTOR, à part.

Notre bourse est à fond, et, par un sort nouveau,
Notre amour recommence à revenir sur l'eau.

VALÈRE.

Calmons le désespoir où la fureur me livre.
Approche ce fauteuil.

(*Hector approche un fauteuil.*)

Va me chercher un livre.

HECTOR.

Quel livre voulez-vous lire en votre chagrin ?

VALÈRE.

Celui qui te viendra le premier sous la main ;
Il m'importe peu : prends dans ma bibliothèque.

HECTOR sort, et rentre tenant un livre.

Voilà Sénèque¹.

VALÈRE.

Lis.

HECTOR.

Que je lise Sénèque ?

VALÈRE.

Oui. Ne sais-tu pas lire ?

HECTOR.

Hé ! vous n'y pensez pas :
Je n'ai lu, de mes jours, que dans des almanachs.

VALÈRE.

Ouvre, et lis au hasard.

HECTOR.

Je vais le mettre en pièces.

VALÈRE.

Lis donc.

HECTOR lit.

« Chapitre six. Du mépris des richesses.

1. Sénèque (2-65 ap. J.-C.) est un philosophe romain de l'école stoïcienne, dans les écrits duquel il est souvent question du mépris des richesses et des biens matériels : inutile d'ailleurs de dire que le passage que va lire Hector ne se trouve pas littéralement dans ses œuvres.

« La fortune offre aux yeux des brillants mensongers :
 « Tous les biens d'ici-bas sont faux et passagers ;
 « Leur possession trouble, et leur perte est légère :
 « Le sage gagne assez lorsqu'il peut s'en défaire. »
 Lorsque Sénèque fit ce chapitre éloquent,
 Il avait comme vous perdu tout son argent....

VALÈRE.

De mon sort désormais¹ vous serez seule arbitre,
 Adorable Angélique !... Achève ton chapitre.

HECTOR.

« Que faut-il.... »

VALÈRE.

Je bénis le sort et ses revers,
 Puisque un heureux malheur me rengage en vos fers.
 Finis donc.

HECTOR.

« Que faut-il à la nature humaine ?
 « Moins on a de richesse, et moins on a de peine.
 « C'est posséder les biens que savoir s'en passer. »
 Que ce mot est bien dit ! et que c'est bien penser !
 Ce Sénèque, Monsieur, est un excellent homme.
 Était-il de Paris ?

VALÈRE.

Non, il était de Rome².

Dix fois à carte triple³ être pris le premier !

HECTOR.

Ah ! Monsieur, nous mourrons un jour sur un fumier.

VALÈRE.

Il faut que de ces maux enfin je me délivre ;
 J'ai cent moyens tout prêts pour m'empêcher de vivre,
 La rivière, le feu, le poison et le fer.

1. *De mon sort....* Valère se lève en prononçant ces paroles. Il se rassied aux mots : « Achève ton chapitre ». Même jeu pour les trois vers qui suivent.

2. *Il était de Rome.* Il était en réalité de Cordoue. Mais il vécut à Rome : d'ailleurs l'Espagne, on le sait, était province romaine.

3. *A carte triple.* La carte triple est la réunion de trois cartes de même valeur, trois rois, trois dames, etc. — Le joueur qui les a en main a plus de chances de gagner, et son dépit doit être d'autant plus grand s'il perd.

HECTOR.

Si vous vouliez, Monsieur, chanter un petit air?
 Votre maître à chanter est ici : la musique
 Peut-être calmerait cette humeur frénétique.

VALÈRE.

Que je chante !

HECTOR.

Monsieur....

VALÈRE.

Que je chante, bourreau !
 Je veux me poignarder ; la vie est un fardeau
 Qui pour moi désormais devient insupportable.

HECTOR.

Vous la trouviez pourtant tantôt bien agréable :
 Qu'un joueur est heureux ! sa poche est un trésor,
 Sous ses heureuses mains le cuivre devient or,
 Disiez-vous¹.

VALÈRE

Ah ! Je sens redoubler ma colère.

HECTOR.

Monsieur, contraignez-vous : j'aperçois votre père.

(Le Joueur, acte IV, sc. XIII.)

A MAUVAIS MAITRE, SERVANTE RUSÉE

LISETTE.

Comment ici, Monsieur, voulez-vous qu'on repose ?
 Chez vous toute la nuit, on n'entend autre chose
 Qu'aller, venir, monter, fermer, descendre, ouvrir,
 Crier, tousser, cracher, éternuer, courir.
 Lorsque, par grand hasard, quelquefois je sommeille,
 Un bruit affreux de clefs en sursaut me réveille.

1. *Disiez-vous*. Ce sont en effet les propres paroles de Valère, au sortir d'une partie qui lui avait été favorable (acte III, sc. vi).

Je veux me rendormir, mais point : un juif errant,
 Qui fait du mal d'autrui son plaisir le plus grand,
 Un lutin, que l'enfer a vomi sur la terre
 Pour faire aux gens dormants une éternelle guerre,
 Commence son vacarme et nous lutine tous.

ALBERT.

Et quel est ce lutin et ce juif errant ?

LISETTE.

Vous.

ALBERT.

Moi ?

LISETTE.

Oui, vous. Je croyais que ces brusques manières
 Venaient de quelque esprit¹ qui voulait des prières ;
 Et, pour mieux m'éclaircir, dans ce fâcheux état,
 Si c'était âme ou corps, qui faisait ce sabbat,
 Je mis, un certain soir, à travers la montée²,
 Une corde aux deux bouts fortement arrêtée :
 Cela fit tout l'effet que j'avais espéré.
 Sitôt que pour dormir chacun fut retiré,
 En personne d'esprit, sans bruit et sans chandelle,
 J'allai dans certain coin me mettre en sentinelle :
 Je n'y fus pas longtemps, qu'aussitôt patatas !
 Avec un fort grand bruit, voilà l'esprit à bas :
 Ses deux jambes à faux dans la corde arrêtées
 Lui font, avec le nez, mesurer les montées.
 Soudain j'entends crier : « A l'aile ! je suis mort ! »
 A ces cris redoublés, et dont je riais fort,
 J'accours et je vous vois étendu sur la place,
 Avec une apostrophe³ au milieu de la face ;
 Et votre nez cassé me fit voir par écrit
 Que vous étiez un corps et non pas un esprit.

1. *Esprit*, fantôme.

2. *La montée*, l'escalier.

3. *Apostrophe*, balafre.

ALBERT.

Ah ! malheureuse engeance ! apanage du diable !
 C'est toi qui m'as joué ce tour abominable :
 Tu voulais me tuer avec ce trait maudit ?

LISETTE.

Non : c'était seulement pour attraper l'esprit.

ALBERT.

Je ne sais maintenant qui retient mon courage,
 Que, de vingt coups de poing au milieu du visage....
 Qu'on sorte de ce pas.

LISETTE, *feignant de pleurer.*

Juste ciel ! quel arrêt !

Monsieur....

ALBERT.

Non ; dénichons au plus tôt, s'il vous plaît.

LISETTE, *riant.*

Ah ! par ma foi, Monsieur, vous nous la donnez bonne,
 De croire qu'en quittant votre triste personne,
 Le moindre déplaisir puisse saisir mon cœur.
 Un écolier qui sort d'avec son précepteur,
 Un héritier qui voit un oncle rendre l'âme,
 Un époux, quand il suit le convoi de sa femme,
 N'ont pas le demi-quart tant de plaisir que j'ai
 En recevant de vous ce bienheureux congé.

ALBERT.

De sortir de chez moi tu peux être ravie ?

LISETTE.

C'est le plus grand plaisir que j'aurai de ma vie.

ALBERT.

Oui ! puisqu'il est ainsi, je change de désir,
 Et je ne prétends pas te donner ce plaisir :
 Tu resteras ici pour faire pénitence.
 Allons ! sans raisonner, qu'on rentre en diligence.

(*Les Folies amoureuses*, acte I, sc. II.)

J.-B. ROUSSEAU

(1670-1741)

Né en 1670 à Paris, Jean-Baptiste Rousseau, qui a laissé de médiocres *comédies*, des *allégories*, des *épitres* et d'assez bonnes *épigrammes*, est surtout connu par ses œuvres lyriques, *odes* et *cantates*. Il ne peut être mis au nombre de nos plus grands poètes, dont il n'a pas l'originalité et la chaleur; mais, de Malherbe à André Chénier, nul, si l'on excepte Racine, n'a mieux manié les différents rythmes de la versification française. Sa vanité et son humeur satirique et mordante avaient attiré bien des ennemis à Rousseau, qui, à la suite d'un procès en diffamation, fut condamné à l'exil (1712); il mourut à Bruxelles (1741).

SUR L'AVEUGLEMENT DES HOMMES¹

Qu'aux accents de ma voix la terre se réveille!
Rois, soyez attentifs ; peuples, ouvrez l'oreille² !
Que l'univers se taise, et m'écoute parler.

1. Voici les passages du psaume XLVIII que Rousseau a imités dans cette ode : « Écoutez-moi, nations; ouvrez vos oreilles, vous tous, habitants de l'univers; — enfants de la terre, fils des hommes, tous ensemble, pauvres et riches. — Ma bouche dira la sagesse.... — Je découvrirai ma pensée en m'accompagnant de la lyre. — Pourquoi craindrai-je au jour terrible? — Ils se glorifient de la multitude de leurs richesses. — L'homme ne payera point à Dieu la rançon de son âme. — Il ne verra pas qu'il faut mourir, quand il verra mourir les sages mêmes : et le fou et l'insensé périront aussi en même temps. — Et ils laisseront à des étrangers leurs richesses, et le tombeau sera leur demeure pour l'éternité.... — Et l'homme, au milieu des honneurs, n'a pas compris : il est devenu pareil aux bêtes de somme privées de raison. — Ils ont été placés comme des brebis dans l'enfer, et la mort sera leur pasteur.... — Ne craignez pas en voyant l'homme devenir riche.... — Car, quand il mourra, il n'emportera pas tout, et sa gloire ne l'accompagnera pas là-bas. »

2. Racine (*Athalie*, III, vir) :

Cieux, écoutez ma voix; terre, prête l'oreille.
Ne dis plus, ô Jacob! que ton Seigneur sommeille....

Mes chants vont seconder les accords de ma lyre :
 L'Esprit saint me pénètre, il m'échauffe, il m'inspire
 Les grandes vérités que je vais révéler.

L'homme en sa propre force a mis sa confiance ;
 Ivre¹ de ses grandeurs et de son opulence,
 L'éclat de sa fortune enflé sa vanité ;
 Mais, ô moment terrible, ô jour épouvantable,
 Où la mort saisira ce fortuné coupable,
 Tout chargé des liens de son iniquité !

Que deviendront alors, répondez, grands du monde,
 Que deviendront ces biens où² votre espoir se fonde,
 Et dont vous étalez l'orgueilleuse moisson ?
 Sujets, amis, parents, tout deviendra stérile ;
 Et, dans ce jour fatal, l'homme à l'homme inutile
 Ne paiera point à Dieu le prix de sa rançon.

Vous avez vu tomber les plus illustres têtes ;
 Et vous pourriez encore, insensés que vous êtes,
 Ignorer le tribut que l'on doit à la mort !
 Non, non, tout doit franchir ce terrible passage.
 Le riche et l'indigent, l'imprudent et le sage,
 Sujets à même loi, subissent même sort .

D'avides étrangers, transportés d'allégresse,
 Engloutissent déjà toute cette richesse,
 Ces terres, ces palais, de vos noms ennoblis.
 Et que vous reste-t-il en ces moments suprêmes ?
 Un sépulcre funèbre, où vos noms, où vous-mêmes
 Dans l'éternelle nuit serez ensevelis.

Les hommes, éblouis de leurs honneurs frivoles,
 Et de leurs vains flatteurs écoutant les paroles,

1. *Ivre* ne se rapporte à aucun mot exprimé dans la phrase, mais seulement à l'idée d'*homme*, comprise dans « l'éclat de sa fortune ».

2. *Où* : auxquels, dans lesquels, sur lesquels. Sens fréquent, on le sait, au xvii^e siècle.

Ont de ces vérités perdu le souvenir.
 Pareils aux animaux farouches et stupides,
 Les lois de leur instinct sont leurs uniques guides,
 Et pour eux le présent paraît sans avenir¹.

Un précipice affreux devant eux se présente ;
 Mais toujours leur raison, soumise et complaisante,
 Au devant de leurs yeux met un voile imposteur.
 Sous leurs pas cependant s'ouvrent les noirs abîmes,
 Où la cruelle mort, les prenant pour victimes,
 Frappe ces vils troupeaux dont elle est le pasteur.

Là s'anéantiront ces titres magnifiques²,
 Ces pouvoirs usurpés, ces ressorts politiques³,
 Dont le juste autrefois sentit le poids fatal :
 Ce qui fit leur bonheur deviendra leur torture ;
 Et Dieu, de sa justice apaisant le murmure,
 Livrera ces méchants au pouvoir infernal.

Justes, ne craignez point le vain pouvoir des hommes.
 Quelque élevés qu'ils soient, ils sont ce que nous sommes⁴,
 Si vous êtes mortels, ils le sont comme vous.
 Nous avons beau vanter nos grandeurs passagères,
 Il faut mêler sa cendre aux cendres de ses pères,
 Et c'est le même Dieu qui nous jugera tous.

(*Odes, livre I, ode III.*)

1. *Sans avenir*. Très beau vers, et qui termine bien une strophe beaucoup plus forte, plus expressive et plus neuve que les trois précédentes. On en peut dire autant de la strophe suivante et du vers qui la termine.

2. Malherbe, dans une *paraphrase* célèbre que nous avons citée (*Classes supérieures, Poésie*) :

Là se perdent ces noms de maîtres de la terre.

3. Nous en revenons, avec les premiers vers de cette strophe, à ces expressions sans couleur et sans précision (*titres magnifiques, ressorts politiques, ressorts qui s'anéantissent, poids des ressorts*) qu'on est trop souvent en droit de reprocher à Rousseau.

4. Corneille (*le Cid*, I, iii) :

Pour grands que soient les rois, ils sont ce que nous sommes.

VOLTAIRE

(1694-1778)

Pour la notice, voir page 117.

DISCOURS DE POTIER DE BLANCMÉNIL
AUX ÉTATS GÉNÉRAUX TENUS PAR LA LIGUE A PARIS¹

« Vous destinez, dit-il, Mayenne² au rang suprême :
Je conçois votre erreur, je l'excuse moi-même.
Mayenne a des vertus qu'on ne peut trop chérir ;
Et je le choisirais si je pouvais choisir.
Mais nous avons nos lois, et ce héros insigne,
S'il prétend à l'empire, en est dès lors indigne. »

Comme il disait ces mots, Mayenne entre soudain
Avec tout l'appareil qui suit un souverain.
Potier le voit entrer sans changer de visage :
« Oui, prince, poursuit-il d'un ton plein de courage,
Je vous estime assez pour oser contre vous
Vous adresser ma voix pour la France et pour nous.
En vain nous prétendons le droit³ d'élire un maître :
La France a des Bourbons ; et Dieu vous a fait naître
Près de l'auguste rang qu'ils doivent occuper,
Pour soutenir leur trône, et non pour l'usurper.

1. Potier de Blancménil (1541-1635), président au Parlement de Paris. — Les ligueurs tinrent en 1595 des États généraux dans lesquels ils discutèrent de l'élection d'un roi qu'ils prétendaient substituer à Henri IV, légitime successeur de Henri III, mais qui était protestant.

2. Le duc de Mayenne (1554-1611), lieutenant général du royaume, et chef de la Ligue depuis la mort de son frère Henri de Guise (1588).

3. *Nous prétendons le droit*, nous affirmons que nous avons le droit.

Guise, du sein des morts, n'a plus rien à prétendre.
 Le sang d'un souverain¹ doit suffire à sa cendre :
 S'il mourut par un crime, un crime l'a vengé.
 Changez avec l'État, que le ciel a changé :
 Périsse avec Valois votre juste colère !
 Bourbon n'a point versé le sang de votre frère.
 Le ciel, le juste ciel, qui vous chérit tous deux,
 Pour vous rendre ennemis vous fit trop vertueux.
 Mais j'entends le murmure et la clamour publique ;
 J'entends ces noms affreux de relaps, d'hérétique :
 Je vois d'un zèle faux nos prêtres emportés,
 Qui, le fer à la main.... Malheureux, arrêtez !
 Quelle loi, quel exemple, ou plutôt quelle rage
 Peut à l'oint du Seigneur² arracher votre hommage ?
 Le fils de saint Louis, parjure à ses serments,
 Vient-il de ses autels briser les fondements ?
 Aux pieds de nos autels il demande à s'instruire ;
 Il aime, il suit les lois dont vous bravez l'empire³....
 Comme un roi, comme un père, il vient vous gouverner ;
 Et, plus chrétien que vous, il vient vous pardonner.
 Tout est libre avec lui; lui seul ne peut-il l'être ?
 Quel droit vous a rendus juges de notre maître ?
 Infidèles pasteurs, indignes citoyens,
 Que vous ressemblez mal à ces premiers chrétiens,
 Qui, bravant tous ces dieux de métal ou de plâtre,
 Marchaient sans murmurer sous un maître idolâtre,
 Expiraient sans se plaindre, et, sur les échafauds,
 Sanglants, percés de coups, bénissaient leurs bourreaux⁴ !

1. Allusion à l'assassinat de Henri III (1589), qui lui-même avait, l'année précédente, fait assassiner Henri de Guise.

2. *L'oint du Seigneur*. Le sacre de Henri IV n'eut lieu qu'en 1594. Mais héritier légitime du défunt roi, il apparaît, même avant cette cérémonie, comme le monarque désigné par Dieu.

3. Entendez : c'est lui qui aime et suit vraiment la loi du christianisme ; tandis que vous, qui prétendez la défendre, vous l'outragiez.

4. Entendez : les premiers chrétiens respectaient le souverain légitime, se soumettaient à lui, alors même qu'ils périssaient victimes de sa cruauté ; vous au contraire, vous vous révoltez contre le vôtre, malgré sa bonté.

Eux seuls étaient chrétiens, je n'en connais point d'autres;
 Ils mourraient pour leurs rois, vous massacrez les vôtres
 Et Dieu, que vous peignez implacable et jaloux,
 S'il aime à se venger, barbares, c'est de vous. »

(*La Henriade*, chant vi.)

BRUTUS

LES DEUX CONSULS, LES SÉNATEURS, ARONS¹.

ARONS.

Consuls, et vous sénat, qu'il m'est doux d'être admis
 Dans ce conseil sacré de sages ennemis,
 De voir tous ces héros dont l'équité sévère
 N'eut jusques aujourd'hui qu'un reproche² à se faire ;
 Témoin de leurs exploits, d'admirer³ leurs vertus ;
 D'écouter Rome enfin par la voix de Brutus !
 Loin des cris de ce peuple indocile et barbare,
 Que la fureur conduit, réunit et sépare,
 Aveugle dans sa haine, aveugle en son amour,
 Qui menace et qui craint, règne et sert⁴ en un jour :
 Dont l'audace....

BRUTUS.

Arrêtez; sachez qu'il faut qu'on nomme
 Avec plus de respect les citoyens de Rome.
 La gloire du sénat est de représenter
 Ce peuple vertueux que l'on ose insulter.

1. La scène se passe l'année même de l'expulsion des Tarquins (510). Brutus et Valérius Publicola sont consuls; Arons, personnage imaginaire, est un ambassadeur envoyé par Porsenna, roi des Étrusques, pour obtenir des Romains le rappel de la famille royale.

2. *Un reproche*, celui d'avoir exilé leur roi.

3. *D'admirer*. Construisez : qu'il m'est doux, étant témoin de leurs exploits, d'admirer leurs vertus.

4. *Sert*, est esclave. — *En un jour*, en un seul jour. tout à la fois.

Quittez l'art avec nous; quittez la flatterie;
 Ce poison qu'on prépare à la cour d'Étrurie
 N'est point encor connu dans le sénat romain.
 Poursuivez.

ARONS.

Moins piqué d'un discours si hautain
 Que touché des malheurs où¹ cet Etat s'expose,
 Comme un de ses enfants j'embrasse ici sa cause.

Vous voyez quel orage éclate autour de vous;
 C'est en vain que Titus² en détourna les coups:
 Je vois avec regret sa valeur et son zèle
 N'assurer aux Romains qu'une chute plus belle.
 Sa victoire affaiblit vos remparts désolés;
 Du sang qui les inonde ils semblent ébranlés.
 Ah! ne refusez plus une paix nécessaire;
 Si du peuple romain le sénat est le père,
 Porsenna l'est des rois que vous persécutez.

Mais vous, du nom romain vengeurs si redoutés,
 Vous, des droits des mortels éclairés interprètes,
 Vous, qui jugez les rois, regardez où vous êtes.
 Voici ce Capitole et ces mêmes autels
 Où jadis, attestant tous les dieux immortels,
 J'ai vu chacun de vous, brûlant d'un autre zèle,
 A Tarquin votre roi jurer d'être fidèle.
 Quels dieux ont donc changé les droits des souverains,
 Quel pouvoir a rompu des nœuds jadis si saints?
 Qui du front de Tarquin a ravi le diadème?
 Qui peut de vos serments vous dégager?

BRUTUS

Lui-même.

N'allégeuez point ces nœuds que le crime a rompus,
 Ces dieux qu'il outragea, ces droits qu'il a perdus.

1. Où : voir la note 2 de la page 320.

2. *Titus*, fils de Brutus, qui vient de remporter une victoire sur Porsenna (exploit imaginé par Voltaire et dont la légende ne fait pas mention).

Nous avons fait, Arons, en lui rendant hommage,
 Serment d'obéissance et non point d'esclavage ;
 Et puisqu'il vous souvient d'avoir vu dans ces lieux
 Le sénat à ses pieds faisant pour lui des vœux,
 Songez qu'en ce lieu même, à cet autel auguste,
 Devant ces mêmes dieux, il jura d'être juste.
 De son peuple et de lui tel était le lien :
 Il nous rend nos serments lorsqu'il trahit le sien ;
 Et dès qu'aux lois de Rome il ose être infidèle,
 Rome n'est plus sujette, et lui seul est rebelle.

ARONS.

Ah ! quand il serait vrai que l'absolu pouvoir
 Eût entraîné Tarquin par delà son devoir,
 Qu'il en eût trop suivi l'amorce enchanteresse,
 Quel homme est sans erreur ? et quel roi sans faiblesse ?
 Est-ce à vous de prétendre au droit de le punir ?
 Vous, nés tous ses sujets ; vous, faits pour obéir !
 Un fils ne s'arme point contre un coupable père ;
 Il détourne les yeux, le plaint, et le révère.
 Les droits des souverains sont-ils moins précieux ?
 Nous sommes leurs enfants ; leurs juges sont les dieux.
 Si le ciel quelquefois les donne en sa colère¹,
 N'allez pas mériter un présent plus sévère,
 Trahir toutes les lois en voulant les venger,
 Et renverser l'État au lieu de le changer.
 Instruit par le malheur, ce grand maître de l'homme,
 Tarquin sera plus juste et plus digne de Rome.
 Vous pouvez raffermir, par un accord heureux,
 Des peuples et des rois les légitimes noeuds,
 Et faire encor fleurir la liberté publique.
 Sous l'ombrage sacré du pouvoir monarchique.

BRUTUS.

Arons, il n'est plus temps : chaque État a ses lois,
 Qu'il tient de sa nature, ou qu'il change à son choix.

1. Si quelquefois les rois sont cruels et paraissent avoir été donnés aux peuples par le ciel comme une punition.

Esclaves de leurs rois, et même de leurs prêtres¹,
 Les Toscans semblent nés pour servir sous des maîtres,
 Et, de leur chaîne antique adorateurs heureux,
 Voudraient que l'univers fût esclave comme eux.
 La Grèce² entière est libre, et la molle Ionie
 Sous un joug odieux languit assujettie.
 Rome eut ses souverains, mais jamais absous;
 Son premier citoyen fut le grand Romulus;
 Nous³ partagions le poids de sa grandeur suprême.
 Numa, qui fit nos lois, y fut soumis lui-même.
 Rome enfin, je l'avoue, a fait un mauvais choix:
 Chez les Toscans, chez vous, elle a choisi ses rois;
 Ils nous ont apporté du fond de l'Étrurie
 Les vices de leur cour avec la tyrannie.

(Il se lève.)

Pardonnez-nous, grands dieux, si le peuple romain
 A tardé si longtemps à condamner Tarquin !
 Le sang qui regorgea sous ses mains meurtrières
 De notre obéissance a rompu les barrières.
 Sous un sceptre de fer tout ce peuple abattu
 A force de malheurs a repris sa vertu⁴.
 Tarquin nous a remis dans nos droits légitimes;
 Le bien public est né de l'excès de ses crimes;
 Et nous donnons l'exemple à ces mêmes Toscans,
 S'ils pouvaient à leur tour être las des tyrans.

(Les consuls descendant vers l'autel, et le sénat se lève.)

O Mars ! dieu des héros, de Rome et des batailles,
 Qui combats avec nous, qui défends ses murailles,
 Sur ton autel sacré, Mars, reçois nos serments

1. *Leurs prêtres.* La science *augurale*, la science de la divination, qui eut souvent tant d'influence sur la politique romaine, était originaire de l'Étrurie.

2. *La Grèce.* Dès cette époque reculée, on peut penser qu'il y avait des rapports entre la Grèce et Rome : la famille des Tarquins était, dit-on, originaire de Corinthe, et l'on raconte que Brutus lui-même alla un jour consulter l'oracle de Delphes.

3. *Nous* : les citoyens, ou, peut-être, les patriciens.

4. *Vertu*, courage (*virtus*).

Pour ce sénat, pour moi, pour tes dignes enfants.
 Si dans le sein de Rome il se trouvait un traître
 Qui regrettât les rois et qui voulût un maître,
 Que le perfide meure au milieu des tourments !
 Que sa cendre coupable, abandonnée aux vents,
 Ne laisse ici qu'un nom plus odieux encore
 Que le nom des tyrans que Rome entière abhorre¹.

(*Brutus*, acte I, sc. II.)

BRUTUS JUGE DE SON FILS

TITUS².

C'est trop vous offenser par un aveu honteux,
 Inutile pour Rome, indigne de nous deux.
 Mon malheur est au comble ainsi que ma furie :
 Terminez mes forfaits, mon désespoir, ma vie,
 Votre opprobre est le mien. Mais si dans les combats
 J'avais suivi la trace où m'ont conduit vos pas,
 Si je vous imitai, si j'aimai ma patrie,
 D'un remords assez grand si ma faute est suivie,
 (Il se jette à genoux)
 A cet infortuné daignez ouvrir les bras ;
 Dites du moins : « Mon fils, Brutus ne te hait pas. »
 Ce mot seul, me rendant mes vertus et ma gloire,
 De la honte où je suis défendra ma mémoire :
 On dira que Titus, descendant chez les morts,
 Eut un regard de vous pour prix de ses remords,
 Que vous l'aimiez encore, et que, malgré son crime,
 Votre fils dans la tombe emporta votre estime.

1. Ce qui rend surtout cette imprécation pathétique, c'est que le spectateur, éclairé par l'exposition de la pièce, prévoit qu'elle retombera sur le fils même de Brutus.

2. Titus vient d'avouer à son père qu'il a trahi son pays dans un moment d'égarement, ajoutant qu'il se sent déchiré par le remords et qu'il est heureux d'expier son forfait par la mort.

BRUTUS.

Son remords me l'arrache. O Rome ! ô mon pays !
 Proculus¹,... à la mort que l'on mène mon fils !
 Lève-toi, triste objet d'horreur et de tendresse ;
 Lève-toi, cher appui qu'espérait ma vieillesse ;
 Viens embrasser ton père : il t'a dû condamner ;
 Mais, s'il n'était Brutus, il t'allait pardonner.
 Mes pleurs, en te parlant, inondent ton visage :
 Va, porte à ton supplice un plus mâle courage ;
 Va, ne t'attendris point, sois plus Romain que moi,
 Et que Rome t'admire en se vengeant de toi².

(*Brutus*, acte V, sc. vii.)

L'AIGLE ET LE SERPENT

Tel on voit cet oiseau qui porte le tonnerre,
 Blessé par un serpent élancé de la terre :
 Il s'envole, il entraîne au séjour azuré
 L'ennemi tortueux dont il est entouré.
 Le sang tombe des airs. Il déchire et dévore
 Le reptile acharné qui le combat encore ;
 Il le perce ; il le tient sous ses ongles vainqueurs ;
 Par cent coups redoublés il venge ses douleurs.
 Le monstre, en expirant, se débat, se replie ;
 Il exhale, en poison, les restes de sa vie,

1. *Proculus*, tribun militaire.

2. Quelques instants après, la pièce se termine ainsi :

UN SÉNATEUR.

Seigneur....

BRUTUS.

Mon fils n'est plus ?

LE SÉNATEUR.

C'en est fait ... et mes yeux...

BRUTUS.

Rome est libre : il suffit.... Rendons grâces aux dieux.

Et l'aigle, tout sanglant, fier et victorieux,
Le rejette en fureur, et plane au haut des cieux¹.

(Préface de la tragédie de *Catilina*.)

1. Ces beaux vers sont traduits librement d'un fragment, que Cicéron lui-même nous a conservé, d'un poème qu'il avait composé dans sa jeunesse sur *Marius*. Toutefois Voltaire a dû lire un texte dont le premier mot était *sic* : il a donc pris le passage pour une comparaison. En réalité c'était dans le poème le récit d'un prodige, d'où Marius tirait un augure favorable. Voici le texte exact et la traduction littérale du passage :

Hic Jovis altisoni subito pinnata satelles
Arboris e trunco serpentis saucia morsu,
Surrigit, ipsa feris transfigens unguibus anguem
Semianimum, et varia graviter cervice micantem,
Quem se intorquentem lanians rostroque cruentans,
Jam satiata animos, jam duros ulta dolores,
Abjicit efflantem, et laceratum affigit in unda,
Seque obitu a solis nitidos convertit ad ortus.

« C'est alors que le ministre ailé de Jupiter, dieu de la foudre, blessé tout d'un coup par la morsure d'un serpent qui s'est élancé d'un tronc d'arbre, se redresse dans les airs, transperçant lui-même de ses serres terribles le reptile éperdu dont la tête maculée brille et s'alourdit; il le sent qui l'enlace, mais il le déchire et l'ensanglante de son bec; enfin, son ressentiment rassasié, vengé de sa douloureuse blessure, l'aigle rejette sans vie son ennemi, dont la dépouille va s'abîmer dans l'onde, tandis qu'il retourne lui-même des lieux où le soleil se couche au séjour brillant de son lever. »

DELILLE

(1738-1813)

Né en 1738 en Auvergne, mort en 1813, Jacques Delille s'acquit une grande réputation par sa traduction en vers des *Géorgiques* de Virgile (1769) et par ses poèmes didactiques, *les Jardins* (1782), *l'Homme des champs* (1800), *la Pitié* (1803), *l'Imagination* (1806), *les Trois Règnes de la nature* (1809), *la Conversation* (1812). C'était un poète ingénieux et spirituel, mais dont l'art a manqué de naturel et de variété; un de ses procédés les plus fréquents et les plus justement décriés consiste à remplacer le mot propre et familier par une périphrase élégante et pompeuse ou subtile : il est vrai que presque tous les poètes de la fin du XVIII^e siècle et surtout les poètes descriptifs ont abusé, comme lui, de cette manière d'écrire.

L'AUTOMNE

Voyez les bois surtout lorsque la pâle automne¹,
 Près de la voir flétrie, embellit sa couronne.
 Que de variété ! que de pompe et d'éclat !
 La pourpre, l'oranger, l'opale, l'incarnat,
 De leurs riches couleurs étaient l'abondance.
 Hélas ! tout cet éclat marque leur décadence.
 Tel est le sort commun. Bientôt les aquilons
 Des dépouilles des bois vont joncher les vallons :
 De moment en moment, la feuille sur la terre,
 En tombant, interrompt le rêveur solitaire.
 Mais ces ruines même ont pour moi des attractions.
 Là, si mon cœur nourrit quelques profonds regrets,

^{1.} *La pâle automne.* L'exemple des meilleurs écrivains autorise l'emploi de *automne* aux deux genres. Certaines éditions donnent d'ailleurs ici *le pâle automne*.

Si quelque souvenir vient rouvrir ma blessure,
 J'aime à mêler mon deuil au deuil de la nature¹
 De ces bois desséchés, de ces rameaux flétris,
 Seul, errant, je me plais à fouler les débris.
 Ils sont passés les jours d'ivresse et de folie!
 Viens, je me livre à toi, tendre mélancolie ;
 Viens, non le front chargé de nuages affreux,
 Dont marche enveloppé le chagrin ténébreux,
 Mais l'œil demi-voilé, mais telle qu'en automne
 A travers des vapeurs un jour plus doux rayonne :
 Viens, le regard pensif, le front calme, et les yeux
 Tout prêts à s'humecter de pleurs délicieux.

(*Les Jardins*, chant II.)

JOURNÉE ET SOIREE D'HIVER

Le ciel devient-il sombre? Eh bien! dans ce salon,
 Près d'un chêne brûlant j'insulte à l'aquilon ;
 Dans cette chaude enceinte, avec goût éclairée,
 Mille heureux passe-temps abrègent la soirée.
 J'entends ce jeu bruyant où, le cornet en main,
 L'adroit joueur calcule un hasard incertain².
 Chacun sur le damier fixe d'un œil avide
 Les cases, les couleurs, et le plein et le vide.
 Les disques noirs et blancs volent du blanc au noir ;
 Leur pile croît, décroît. Par la crainte et l'espoir
 Battu, chassé, repris, de sa prison sonore³
 Le dé, non sans fracas, part, rentre, part encore ;

1. Le deuil de la nature
 Convient à ma douleur et plaît à mes regards,

dit Lamartine. Voir page 345 toute la pièce, qu'il y a lieu de comparer aux vers de Delille.

2. *J'entends ce jeu bruyant....* Le trictrac.

3. *Sa prison sonore*: le cornet dans lequel les dés agités font du bruit.

Il court, roule, s'abat : le nombre a prononcé.

Plus loin, dans ses calculs gravement enfoncé,
 Un couple sérieux, qu'avec fureur possède
 L'amour du jeu rêveur qu'inventa Palamède¹
 Sur des carrés égaux, différents de couleur,
 Combattant sans danger, mais non pas sans chaleur,
 Par cent détours savants conduit à la victoire
 Ses bataillons d'ébène et ses soldats d'ivoire.
 Longtemps des camps rivaux le succès est égal ;
 Enfin l'heureux vainqueur donne l'échec² fatal,
 Se lève, et du vaincu proclame la défaite ;
 L'autre reste atterré dans sa douleur muette,
 Et, du terrible mat à regret convaincu,
 Regarde encor longtemps le coup qui l'a vaincu.

Ailleurs c'est le piquet des graves douairières,
 Le loto du grand-oncle et le whist des grands-pères.
 Là, sur un tapis vert, un essaim étourdi
 Pousse contre l'ivoire un ivoire arrondi³...,
 Mais le souper s'annonce, et l'heure de la table
 Réunit tous les cœurs : un flacon délectable

1. *Du jeu rêveur qu'inventa Palamède*, les échecs. Palamède est un des rois grecs qui prirent part à la guerre de Troie. — On voit bien ici comment Delille affecte de préférer à l'expression propre une périphrase et les termes les plus généraux. Mais on peut trouver chez lui des exemples plus frappants encore de cette singulière manière d'écrire. Ainsi, dans les *Trois Règnes* (chant VI), le poète vient de dire, non sans bien des circonlocutions, qu'il a fait chauffer son café, et il ajoute, en s'adressant au breuvage lui-même :

Ma coupe, ton nectar, le miel américain
 Que du suc des roseaux exprima l'Africain,
 Tout est prêt ; du Japon l'émail reçoit tes ondes.

Ma coupe : entendez ma tasse. Ton nectar désigne la douce liqueur du café. Le miel américain que du suc des roseaux exprima l'Africain est le sucre. Enfin du Japon l'émail reçoit tes ondes veut dire : je te verse dans une tasse en porcelaine du Japon. C'est là vraiment le triomphe du genre et le modèle du style à éviter.

2. *Echec* est un terme du jeu d'échecs ; il en est de même de *mat*, qu'on trouvera trois vers plus bas.

3. *Un ivoire arrondi* : c'est le jeu de billard que le poète décrit ici.

Verse avec son nectar les aimables propos,
Et, comme son bouchon, fait partir les bons mots.
On se lève, on reprend sa lecture ordinaire.
On relit tout Racine, on choisit dans Voltaire.
Tantôt un bon roman charme le coin du feu ;
Hélas ! et quelquefois un bel esprit du lieu
Tire un traître papier ; il lit, l'ennui circule :
L'un admire en bâillant l'assommant opuscule,
Et d'un sommeil bien franc l'autre dormant tout haut,
Aux battements de mains se réveille en sursaut.
On rit ; on se remet de la triste lecture.
On tourne un madrigal, on conte une aventure ;
Le lendemain promet des plaisirs non moins doux,
Et la gaieté revient exacte au rendez-vous.

(*L'Homme des champs*, chant I.)

ANDRÉ CHÉNIER

(1762-1794)

Né à Constantinople en 1762 d'un père français et d'une mère grecque, André-Marie de Chénier, qui fut amené tout jeune en France et y fit de brillantes études, s'engagea d'abord, à vingt ans, dans un régiment, puis, devenu malade, quitta le service, et voyagea en Suisse et en Italie, revint en 1785 à Paris, où, sans rien publier, il sut faire apprécier son génie d'une société d'élite, et repartit pour Londres, comme secrétaire particulier de notre ambassadeur, en 1787. Il ne rentra définitivement à Paris qu'en 1791 ; mais dès 1789, dès le début de la Révolution, il s'était mêlé avec ardeur aux discussions politiques, et avait commencé à défendre, dans plusieurs journaux, les idées modérées et libérales, avec une verve et une éloquence passionnées. Arrêté le 17 ventôse an II (7 mars 1794) en vertu de la terrible loi des suspects, il fut traduit devant le Tribunal révolutionnaire, condamné à mort et exécuté le 7 thermidor (25 juillet). Il avait écrit, pendant sa captivité, quelques-uns des plus beaux vers que la passion politique ait jamais inspirés à un poète. Ses autres œuvres comprennent des pièces antiques, où l'on retrouve tout le charme vivant des plus délicates inventions du génie grec, des fragments de poèmes pastoraux, didactiques, épiques, dramatiques même, des hymnes et des odes, des épîtres et des élégies. André Chénier, malgré son amour pour cette antiquité, qu'il a si souvent imitée, mais toujours d'une manière si originale, est regardé avec raison, tant il a fait entrer dans la poésie de sentiments nouveaux, et, dans la versification, de rythmes hardis, comme le précurseur à qui nos poètes du xix^e siècle doivent peut-être le plus. Il n'est pas seulement le plus grand poète du xviii^e siècle, mais l'un des plus grands poètes de la France, l'un de ceux qui méritent de tenir le plus de place dans l'histoire de notre littératu

LA LIBERTÉ

LE CHEVRIER.

Berger, quel es-tu donc ? qui t'agite ? et quels dieux
De noirs cheveux épars enveloppent tes yeux ?

LE BERGER.

Blond pasteur de chevreaux, oui, tu veux me l'apprendre,
Oui, ton front est plus beau¹, ton regard est plus tendre.

LE CHEVRIER.

Quoi ! tu sors de ces monts où tu n'as vu que toi,
Et qu'on n'approche pas sans peine et sans effroi ?

LE BERGER.

Tu te plais mieux sans doute aux bois, à la prairie;
Tu le peux. Assieds-toi parmi l'herbe fleurie;
Moi, sous un antre aride, en cet affreux séjour,
Je me plais sur le roc à voir passer le jour.

LE CHEVRIER.

Mais Cérès a maudit cette terre âpre et dure;
Un noir torrent pierreux y roule une onde impure;
Tous ces rocs, calcinés sous un sol rongeur,
Brûlent, et font hâter les pas du voyageur.
Point de fleurs, point de fruits, nul ombrage fertile
N'y donne au rossignol un balsamique² asile.
Quelque olivier, au loin, maigre fécondité,
Y rampe, et fait mieux voir leur triste nudité.
Comment as-tu donc su d'herbes accoutumées
Nourrir dans ce désert tes brebis affamées ?

LE BERGER.

Que m'importe ? est-ce à moi qu'appartient ce troupeau ?
Je suis esclave.

1. *Ton front est plus beau.* Il y a dans cette réponse une ironie amère : « Tu veux me faire entendre par ta question, dit à l'aimable chevrier le berger soupçonneux, que je suis moins beau que toi.

2. *Balsamique*, embaumé. »

LE CHEVRIER.

Au moins un rustique pipeau
 A-t-il chassé l'ennui de ton rocher sauvage ?
 Tiens, veux-tu cette flûte ? Elle fut mon ouvrage,
 Prends ; sur ce buis fertile en agréables sons,
 Tu pourras des oiseaux imiter les chansons.

LE BERGER.

Non, garde tes présents. Les oiseaux des ténèbres,
 La chouette et l'orfraie, et leurs accents funèbres,
 Voilà les seuls chanteurs que je veuille écouter,
 Voilà quelles chansons je voudrais imiter.
 Ta flûte sous mes pieds serait bientôt brisée !
 Je hais tous vos plaisirs. Les fleurs et la rosée,
 Et de vos rossignols les soupirs caressants,
 Rien ne plaît à mon cœur, rien ne flatte mes sens ;
 Je suis esclave.

LE CHEVRIER.

Hélas ! que je te trouve à plaindre !
 Oui, l'esclavage est dur ; oui, tout mortel doit craindre
 De servir, de plier sous une injuste loi,
 De vivre pour autrui, de n'avoir rien à soi.
 Protégez-moi toujours, ô Liberté chérie !
 O mère des vertus, mère de la patrie !

LE BERGER.

Va, patrie et vertu ne sont que de vains noms.
 Toutefois, tes discours sont pour moi des affronts :
 Ton prétendu bonheur et m'afflige et me brave ;
 Comme moi, je voudrais que tu fusses esclave.

LE CHEVRIER.

Et moi, je te voudrais libre, heureux comme moi¹.
 Mais les dieux n'ont-ils point de remède pour toi ?

1. *Heureux comme moi.* L'opposition du souhait du berger et de celui du chevrier est bien faite pour nous faire comprendre le sentiment qui inspire la pièce de Chénier, à savoir que la liberté est la mère de tous les désirs généreux, tandis que la servitude corrompt le cœur même de celui qu'elle opprime.

Il est des baumes doux, des lustrations¹ pures,
Qui peuvent de notre âme assoupir les blessures,
Et de magiques chants qui tarissent les pleurs.

LE BERGER.

Il n'en est point; il n'est pour moi que des douleurs.
Mon sort est de servir, il faut qu'il s'accomplisse.
Mais j'ai ce chien aussi qui tremble à mon service;
C'est mon esclave aussi. Mon désespoir muet
Ne peut rendre qu'à lui tous les maux qu'on me fait.

LE CHEVRIER.

La terre, notre mère, et sa douce richesse
Ne peut-elle du moins égayer ta tristesse ?
Voir combien elle est belle, et vois l'été vermeil,
Prodigue de trésors, brillants fils du soleil,
Qui vient, fertile amant d'une heureuse culture,
Varier du printemps l'uniforme verdure.
Voir l'abricot naissant, sous les yeux d'un beau ciel,
Arrondir son fruit doux et blond comme le miel ;
Voir la pourpre des fleurs dont le pêcher se pare
Nous annoncer l'éclat des fruits qu'il nous prépare ;
Au bord de ces prés verts regarde ces guérets,
De qui les blés touffus, jaunissantes forêts,
Du joyeux moissonneur attendent la fauille.
D'agrestes déités quelle noble famille !
La Récolte et la Paix, aux yeux purs et sereins,
Les épis sur le front, les épis dans les mains,
Qui viennent, sur les pas de la belle Espérance,
Verser la corne d'or où fleurit l'abondance !

LE BERGER.

Sans doute qu'à tes yeux elles montrent leurs pas :
Moi, j'ai des yeux d'esclave, et je ne les vois pas.
Je n'y vois qu'un sol dur, laborieux, servile,
Que j'ai, non pas pour moi, contraint d'être fertile ;
Où sous un ciel brûlant je moissonne le grain

1. *Lustrations*, cérémonies de purification.

Qui va nourrir un autre et me laisse ma faim.
 Voilà quelle est la terre. Elle n'est point ma mère :
 Elle est pour moi marâtre ; et la nature entière
 Est plus nue à mes yeux, plus horrible à mon cœur,
 Que ce vallon de mort qui te fait tant d'horreur.

LE CHEVRIER.

Le soin de tes brebis, leur voix douce et paisible
 N'ont-ils donc rien qui plaise à ton âme insensible ?
 N'aimes-tu point à voir les jeux de tes agneaux ?
 Moi, je me plais auprès de mes jeunes chevreaux ;
 Je m'occupe à leurs jeux, j'aime leur voix bêlante ;
 Et quand sur la rosée et sur l'herbe brillante
 Vers leur mère en criant je les vois accourir,
 Je bondis avec eux de joie et de plaisir.

LE BERGER.

Ils sont à toi ; mais moi, j'eus une autre fortune :
 Ceux-ci de mes tourments sont la cause importune.
 Deux fois, avec ennui, promenés chaque jour,
 Un maître soupçonneux nous attend au retour.
 Rien ne le satisfait : ils ont trop peu de laine¹ ;
 Ou bien ils sont mourants, ils se traînent à peine ;
 En un mot, tout est mal. Si le loup quelquefois
 En saisit un, l'emporte, et s'enfuit dans les bois,
 C'est ma faute ; il fallait braver ses dents avides.
 Je dois rendre les loups innocents et timides.
 Et puis, menaces, cris, injure, emportements
 Et lâches cruautés qu'il nomme châtiments.

LE CHEVRIER.

Toujours à l'innocent les dieux sont favorables :
 Pourquoi fuir leur présence, appui des misérables ?
 Autour de leurs autels, parés de nos festons,
 Que ne viens-tu danser, offrir de simples dons,

1. « *Ils ont trop peu de laine* », dit le mauvais maître, quand nous rentrons.

Du chaume, quelques fleurs, et, par ces sacrifices,
Te rendre Jupiter et les nymphes propices ?

LE BERGER.

Non : les danses, les jeux, les plaisirs des bergers,
Sont à mon triste cœur des plaisirs étrangers.
Que parles-tu de dieux, de nymphes et d'offrandes ?
Moi, je n'ai pour les dieux ni chaume ni guirlandes :
Je les crains, car j'ai vu leur foudre et leurs éclairs ;
Je ne les aime pas, ils m'ont donné des fers....
O juste Némésis¹ ! si jamais je puis être
Le plus fort à mon tour, si je puis me voir maître,
Je serai dur, méchant, intraitable, sans foi,
Sanguinaire, cruel, comme on l'est avec moi.

LE CHEVRIER.

Et moi, c'est vous qu'ici pour témoins j'en appelle,
Dieux ! de mes serviteurs la cohorte fidèle
Me trouvera toujours humain, compatissant,
A leurs justes désirs facile et complaisant,
Afin qu'ils soient heureux et qu'ils aiment leur maître,
Et bénissent en paix l'instant qui les vit naître.

LE BERGER.

Et moi, je le maudis, cet instant douloureux
Qui me donna le jour pour être malheureux ;
Pour agir quand un autre exige, veut, ordonne ;
Pour n'avoir rien à moi, pour ne plaire à personne ;
Pour endurer la faim, quand ma peine et mon deuil
Engraissent d'un tyran l'insolence et l'orgueil.

LE CHEVRIER.

Berger infortuné ! ta plaintive détresse
De ton cœur dans le mien fait passer la tristesse.
Vois cette chèvre mère et ces chevreaux, tous deux
Aussi blancs que le lait qu'elle garde pour eux ;
Qu'ils aillent avec toi, je te les abandonne.
Adieu. Puisse du moins ce peu que je te donne

1. Némésis, déesse de la vengeance.

De ta triste mémoire effacer tes malheurs,
Et, soigné par tes mains, distraire tes douleurs !

LE BERGER.

Oui, donne et sois maudit ; car, si j'étais plus sage,
Ces dons sont pour mon cœur d'un sinistre présage.
De mon despote avare ils choqueront les yeux.
Il ne croit pas qu'on donne ; il est fourbe, envieux ;
Il dira que chez lui j'ai volé le salaire
Dont j'aurai pu payer les chevreaux et la mère,
Et, d'un si beau prétexte ardent à se servir,
C'est à moi que lui-même il viendra les ravir.

(Idylles, I.)

ROME

Que ton œil voyageur de peuples en déserts¹
Parcoure l'ancien monde et traverse les mers :
Rome antique partout, Rome, Rome immortelle
Vit et respire, et tout semble vivre par elle,
De l'Atlas au Liban, de l'Euphrate au Bétis,
Du Tage au Rhin glacé, de l'Elbe au Tanaïs,
Et des flots de l'Euxin à ceux de l'Hyrcanie²,
Partout elle a gravé le sceau de son génie.
Partout de longs chemins, des temples des cités,
Des ponts, des aqueducs en arcades voûtés³,
Des théâtres, des forts assis sur des collines,
Des bains, de grands palais ou de grandes ruines,
Gardent, empreints encor d'une puissante main,
Et cette Rome auguste et le grand nom romain ;

1. *De peuples en déserts*, en passant des pays habités aux régions inhabitées.

2. *Bétis*, nom ancien du Guadalquivir ; *Tanaïs*, du Don ; *Euxin*, de la Mer Noire ; *Hyrcanie*, de la région S.-E. de la Mer Caspienne.

3. Voir page 230, note 1.

Et d'un peuple ignorant les débiles courages,
 Étonnés et confus de si vastes ouvrages,
 Aiment mieux assurer¹ que de ces monuments
 Le bras seul des démons jeta les fondements.

(*Élégies*, livre I, XIII.)

A L'HIRONDELLE

Fille de Pandion², ô jeune Athénienne,
 La cigale est ta proie, hirondelle inhumaine,
 Et nourrit tes petits qui, débiles encor,
 Nus, tremblants, dans les airs n'osent prendre l'essor.
 Tu voles ; comme toi la cigale a des ailes.
 Tu chantes ; elle chante. A vos chansons fidèles
 Le moissonneur s'égaye, et l'automne orageux
 En des climats lointains vous chasse toutes deux.
 Oses-tu donc porter, dans ta cruelle joie,
 A ton nid sans pitié cette innocente proie ?
 Et faut-il voir périr un chanteur sans appui
 Sous la morsure, hélas ! d'un chanteur comme lui ?

(*Epigrammes*⁵, III.)

LA JEUNE CAPTIVE

« L'épi naissant mûrit de la faux respecté ;
 Sans crainte du pressoir, le pampre tout l'été

1. Entendez : et le vulgaire ignorant, mesurant tout à sa propre faiblesse plutôt que de croire que ce sont là les ouvrages d'hommes d'autrefois, aime mieux assurer....

2. *Pandion*, roi légendaire d'Athènes, père de Progné, qui fut, suivant la Fable, changée en hirondelle.

3. *Epigrammes*. On appelait ainsi en Grèce des poésies très courtes, inscriptions votives, épitaphes, madrigaux, petites pièces satiriques, etc.

Boit les doux présents de l'aurore :
 Et moi, comme lui belle, et jeune comme lui,
 Quoi que l'heure présente ait de trouble et d'ennui,
 Je ne veux point mourir encore.

Qu'un stoïque¹ aux yeux secs vole embrasser la mort ;
 Moi, je pleure et j'espère ; au noir souffle du Nord
 Je plie et relève ma tête.
 S'il est des jours amers, il en est de si doux !
 Hélas ! quel miel jamais n'a laissé de dégoûts ?
 Quelle mer n'a point de tempête ?

L'illusion féconde habite dans mon sein.
 D'une prison sur moi les murs pèsent en vain,
 J'ai les ailes de l'espérance :
 Échappée aux réseaux de l'oiseleur cruel,
 Plus vive, plus heureuse, aux campagnes du ciel
 Philomèle chante et s'élance.

Est-ce à moi de mourir ? Tranquille je m'endors,
 Et tranquille je veille, et ma veille aux remords
 Ni mon sommeil ne sont en proie.
 Ma bienvenue au jour me rit dans tous les yeux ;
 Sur des fronts abattus, mon aspect dans ces lieux²
 Ranime presque de la joie.

Mon beau voyage encore est si loin de sa fin !
 Je pars, et des ormeaux qui bordent le chemin
 J'ai passé les premiers à peine.
 Au banquet de la vie à peine commencé,

1. Les *stoïciens* ou *stoïques* (disciples du Portique, tel est le sens exact du mot ; — le Portique était un quartier d'Athènes où Zénon, fondateur de la secte, avait établi son école, dans le premier quart du troisième siècle avant J.-C.) professaient une morale très austère, et considéraient la vie, de même que la fortune ou la santé, comme un bien de nul prix. Caton, Brutus, Thraséa, Sénèque, tous ces Romains illustres qui se tuèrent pour ne pas survivre à leur parti, ou acceptèrent courageusement de mourir sur l'ordre d'un tyran, étaient des stoïciens.

2. *Dans ces lieux.* Voir la note 2 de la page suivante.

Un instant seulement mes lèvres ont pressé
La coupe en mes mains encor pleine.

Je ne suis qu'au printemps, je veux voir la moisson ;
Et, comme le soleil, de saison en saison,
Je veux achever mon année.

Brillante sur ma tige et l'honneur du jardin,
Je n'ai vu luire encor que les feux du matin :
Je veux achever ma journée.

O mort ! tu peux attendre ; éloigne, éloigne-toi !
Va consoler les cœurs que la honte, l'effroi,
Le pâle désespoir dévore,
Pour moi Palès¹ encore a des asiles verts,
L'Amitié des plaisirs, les Muses des concerts ;
Je ne veux pas mourir encore. »

Ainsi, triste et captif, ma lyre toutefois
S'éveillait, écoutant ces plaintes, cette voix,
Ces vœux d'une jeune captive ;
Et, secouant le faix de mes jours languissants,
Aux douces lois des vers je pliais les accents
De sa bouche aimable et naïve.

Ces chants, de ma prison témoins harmonieux,
Feront à quelque amant des loisirs studieux
Chercher quelle fut cette belle² :
La grâce décorait son front et ses discours,
Et, comme elle, craindront de voir finir leurs jours
Ceux qui les passeront près d'elle.

(*Dernières Poésies.*)

1. *Palès*, déesse des bergers, prise ici pour une divinité de la campagne en général.

2. *Chercher quelle fut cette belle*. C'était Mme la duchesse de Fleury (Aimée Franquetot de Coigny). Elle avait alors vingt-cinq ans. Enfermée comme André Chémier à la prison de Saint-Lazare, elle réussit, plus heureuse, à en sortir. Elle épousa en secondes noces M. de Montrond et mourut en 1820, à cinquante et un ans.

LAMARTINE

(1790-1869)

Né à Mâcon en 1790, mort en 1869, Alphonse-Marie-Louis Prat de Lamartine conquit du premier coup la gloire par la publication des *Premières Méditations poétiques*, recueil aussi remarquable par la sincérité et l'élévation des sentiments qui en animent toutes les pièces, que par l'harmonieuse perfection des vers (1820). Les *Nouvelles Méditations* (1825) ne sont pas indignes des premières; il y a peut-être quelque chose de plus profond et de plus pénétrant encore dans les *Harmonies poétiques et religieuses* (1830). La plupart des pièces qui composent les *Recueillments poétiques* (1859) sont d'un moindre intérêt. Les petits poèmes : *la Mort de Socrate* (1823), *le Dernier Chant de Childe-Harold* (1823), les compositions plus vastes de *Jocelyn* (1836) et de *la Chute d'un Ange* (1858) se font estimer en plusieurs de leurs épisodes par les mêmes mérites que les poésies lyriques de Lamartine, l'ampleur du sentiment, la noble aisance de la versification; l'invention de la fable et des caractères dans les deux dernières œuvres est médiocre, et il faut reconnaître en général que le génie de ce grand poète a quelque peu manqué de variété. — Les meilleurs ouvrages en prose de Lamartine sont, avec le *Voyage en Orient* (1835) et l'*Histoire des Girondins* (1847), livres d'un poète plus que d'un géographe ou d'un historien scrupuleux, les *Confidences* (1849) et les aimables récits de *Geneviève* (1851), *le Tailleur de pierres de Saint-Point* (1851), *Graziella* (1852)¹.

L'AUTOMNE

Salut, bois couronnés d'un reste de verdure !
 Feuillages jaunissants sur les gazons épars ;
 Salut, derniers beaux jours ! le deuil de la nature
 Convient à la douleur et plaît à mes regards².

1. Œuvres publiées par MM. Hachette et C^{ie}, Furne et Jouvet, Pagnerre.

2. *A mes regards*. Nul poète, plus que Lamartine, n'a cherché dans la

Je suis d'un pas rêveur le sentier solitaire ;
 J'aime à revoir encor, pour la dernière fois,
 Ce soleil pâissant, dont la faible lumière
 Perce à peine à mes pieds l'obscurité des bois.

Oui, dans ces jours d'automne où la nature expire,
 A ses regards voilés je trouve plus d'attrait ;
 C'est l'adieu d'un ami, c'est le dernier sourire
 Des lèvres que la mort va fermer pour jamais.

Ainsi prêt à quitter l'horizon de la vie,
 Pleurant de mes longs jours l'espoir évanoui,
 Je me retourne encore, et d'un regard d'envie
 Je contemple ces biens dont je n'ai pas joui.

Terre, soleil, vallons, belle et douce nature,
 Je vous dois une larme aux bords de mon tombeau !
 L'air est si parfumé ! La lumière est si pure !
 Aux regards d'un mourant le soleil est si beau !

Je voudrais maintenant vider jusqu'à la lie
 Ce calice mêlé de nectar et de siel !
 Au fond de cette coupe où je buvais la vie,
 Peut-être restait-il une goutte de miel !

Peut-être l'avenir me gardait-il encore
 Un retour de bonheur dont l'espoir est perdu !
 Peut-être, dans la foule, une âme que j'ignore
 Aurait compris mon âme, et m'aurait répondu !

nature extérieure un écho à ses propres sentiments ; de lui, plus que de tout autre, on peut dire qu'en contemplant la nature, il s'ajoute à elle, et qu'il la décrit en l'interprétant. La belle pièce que nous citons est, à ce point de vue, une des plus caractéristiques du poète. Mais ce qui achève d'en faire un chef-d'œuvre, c'est, avec le choix exquis des termes, et la mélancolie tour à tour majestueuse, simple et doucement passionnée du rythme, la sobre justesse des proportions : trois strophes renferment les adieux du poète à la vie ; trois strophes expriment ses regrets de la quitter ; une strophe de transition unit ces deux parties ; une dernière strophe, à la fin de la pièce, les résume.

La fleur tombe en livrant ses parfums au zéphire;
 A la vie, au soleil, ce sont là ses adieux :
 Moi, je meurs ; et mon âme, au moment qu'elle expire,
 S'exhale comme un son triste et mélodieux.

(*Premières Méditations poétiques*, xxxv.)

PENSÉE DES MORTS¹

Voilà les feuilles sans sève
 Qui tombent sur le gazon ;
 Voilà le vent qui s'élève
 Et gémit dans le vallon ;
 Voilà l'errante hirondelle
 Qui rase du bout de l'aile
 L'eau dormante des marais ;
 Voilà l'enfant des chaumières
 Qui glane sur les bruyères
 Le bois tombé des forêts.

C'est la saison où tout tombe
 Aux coups redoublés des vents ;
 Un vent qui vient de la tombe
 Moissonne aussi les vivants :
 Ils tombent alors par mille,
 Comme la plume inutile
 Que l'aigle abandonne aux airs,
 Lorsque des plumes nouvelles
 Viennent réchauffer ses ailes
 A l'approche des hivers.

1. On remarquera, dans cette pièce mélancolique, l'heureux effet des vers de sept syllabes, dont le rythme est instable, et de la strophe de dix vers coupée à dessein d'une manière constante et un peu monotone après le quatrième. Cette strophe de dix vers ainsi construite est d'ailleurs d'un emploi tout à fait classique et dont Malherbe et J.-B. Rousseau notamment ont tiré de beaux ou d'heureux effets.

C'est alors que ma paupière
 Vous vit pâlir et mourir,
 Tendres fruits qu'à la lumière
 Dieu n'a pas laissés mûrir !
 Quoique jeune sur la terre,
 Je suis déjà solitaire
 Parmi ceux de ma saison ;
 Et quand je dis en moi-même :
 « Où sont ceux que ton cœur aime ? »
 Je regarde le gazon.

Leur tombe est sur la colline,
 Mon pied la sait : la voilà !
 Mais leur essence divine,
 Mais eux, Seigneur, sont-ils là ?
 Jusqu'à l'indien rivage
 Le rameau porte un message
 Qu'il rapporte à nos climats ;
 La voile passe et repasse :
 Mais de son étroit espace
 Leur âme ne revient pas¹.

Ah ! quand les vents de l'automne
 Sifflent dans les rameaux morts,
 Quand le brin d'herbe frissonne,
 Quand le pin rend ses accords,
 Quand la cloche des ténèbres
 Balance ses glas funèbres,
 La nuit, à travers les bois,
 A chaque vent qui s'élève,
 A chaque flot sur la grève,
 Je dis : « N'es-tu pas leur voix ? »

1. Les comparaisons qui remplissent la seconde partie de cette strophe ne sont peut-être pas très heureuses, et il faut avouer que l'expression *son espace*, à l'avant-dernier vers, est bien vague et bien peu claire : il faut entendre sans doute l'espace de la tombe, quoique ce dernier substantif n'ait pas été exprimé depuis le premier vers de la strophe.

Du moins si leur voix si pure
 Est trop vague pour nos sens,
 Leur âme en secret murmure
 De plus intimes accents ;
 Au fond des cœurs qui sommeillent,
 Leurs souvenirs qui s'éveillent
 Se pressent de tous côtés,
 Comme d'arides feuillages
 Que rapportent les orages
 Au tronc qui les a portés.

C'est une mère ravie
 A ses enfants dispersés,
 Qui leur tend, de l'autre vie,
 Ces bras qui les ont bercés ;
 Des baisers sont sur sa bouche ;
 Sur ce sein qui fut leur couche
 Son cœur les rappelle à soi ;
 Des pleurs voilent son sourire
 Et son regard semble dire :
 « Vous aime-t-on comme moi ? »

C'est une jeune fiancée
 Qui, le front ceint du bandeau,
 N'emporta qu'une pensée
 De sa jeunesse au tombeau !
 Triste, hélas ! dans le ciel même,
 Pour revoir celui qu'elle aime
 Elle revient sur ses pas,
 Elle lui dit : « Ma tombe est verte !
 Sur cette terre déserte
 Qu'attends-tu ? je n'y suis pas ! »

L'enfant dont la mort cruelle
 Vient de vider le berceau,
 Qui tomba de la mamelle
 Au lit glacé du tombeau ;

Tous ceux enfin dont la vie,
 Un jour ou l'autre ravie,
 Emporte une part de nous,
 Murmurent sous la poussière :
 « Vous qui voyez la lumière,
 De nous vous souvenez-vous ? »

Ah ! vous pleurer est le bonheur suprême¹,
 Mânes chéris de quiconque a des pleurs !
 Vous oublier c'est s'oublier soi-même ;
 N'êtes-vous pas un débris de nos cœurs ?

Dieu de pardon ! leur Dieu ! Dieu de leurs pères !
 Toi que leur bouche a si souvent nommés,
 Entends pour eux les larmes de leurs frères !
 Prions pour eux, nous qu'ils ont tant aimés !

Étends sur eux la main de ta clémence !
 Ils ont péché ; mais le ciel est un don !
 Ils ont souffert ; c'est une autre innocence !
 Ils ont aimé ; c'est le sceau du pardon !

(*Harmonies poétiques et religieuses*, livre II, 4.)

DANS LE DÉSERT²

Quand la barre de feu fendit le firmament,
 Ils furent éveillés par le gazouillement

1. Remarquer l'élargissement du mètre au moment où l'âme, attristée d'abord par ses sombres pensées, s'épanche enfin en un cri d'amour et s'élève jusqu'à Dieu dans une prière passionnée.

2. L'action se passe aux époques préhistoriques, dans les premiers âges du monde. Cédar et Daïdha, sa femme, avec leurs deux enfants, traversent le désert, guidés par un certain Stagyr. Mais une nuit ce traître les abandonne, en crevant les autres qui renfermaient l'eau destinée à calmer leur soif.

Des enfants assoupis : Cédar soudain se lève ;
 Il promène d'en haut ses regards sur la grève.
 Trois fois d'une voix forte il appelle Stagyr :
 De chaque pli du sable il croit le voir surgir ;
 Mais sa voix, du désert seulement entendue,
 Expire sans réponse, et meurt dans l'étendue....

Son esprit est frappé d'une horrible lueur ;
 Son front se couvre à froid d'une moite sueur ;
 Il tourne sous l'assaut de confuses idées.
 Son pied heurte en marchant les deux autres vidées,
 Dont le sable stérile avait bu toute l'eau,
 Et qui portaient aux flancs l'empreinte du couteau !
 A ce témoin parlant de tant de perfidie,
 Comme d'un coup mortel son âme est engourdie....
 Il cherche à retrouver dans le sable mouvant
 La route de Stagyr ; mais les ailes du vent
 Qui se lève au matin sur ces vagues arides
 De l'océan de poudre¹ ont nivellé les rides,
 Et du guide infidèle enseveli les pas.
 Le pied du passereau ne s'y connaîtait pas.
 Il revient épuisé de sa course inutile.
 Daïdha, se collant à l'arène² stérile,
 A la place où de l'eau le sol était imbu,
 Cherchait à retrouver l'oïnde qu'il avait bu,
 Mordait le sable sec d'une lèvre farouche ;
 Approchant les enfants, leur y collait la bouche,
 Espérant que le sol, de leur soif attendri,
 Ne refuserait pas de la rendre à leur cri....

Mais remettant au ciel un cœur transi de doute,
 Pour qu'un guide invisible illuminât leur route,
 Cédar prit un enfant sur chacun de ses bras,
 Et marcha sans savoir où le menaient ses pas.

1. *Poudre*, poussière.

2. *Arène*, sable.

Daïdha, regardant l'horizon et sa brume,
 Le désert qui poudroie ou le brouillard qui fume,
 Montrant avec un cri son espoir de la main¹,
 Le faisait revenir cent fois sur son chemin ;
 Voyait dans les vapeurs, de son regard de mère,
 Surgir à l'horizon chimère sur chimère.
 A tous les buts changés leur force succombait ;
 Sur chacun de leurs pas le doute retombait ;
 Sans cesse un repentir ramenait en arrière
 Leurs pieds, dont les erreurs centuplaient la carrière
 Puis, saisis tout à coup d'un nouveau repentir,
 On les voyait s'asseoir, se lever, repartir.
 Le soleil cependant, suspendu dans sa voûte,
 Marquait de leur sueur les haltes de leur route....

Les étoiles du ciel commençaient de jaillir,
 La nuit dans ses terreurs vint les ensevelir ;
 D'une étreinte mortelle, assis, ils s'embrassèrent,
 Comme deux naufragés, et muets s'affaissèrent.
 Nul n'osait de sa voix faire entendre le son ;
 Leurs cœurs ne se parlaient que par leur seul frisson :
 En proférant le mot qu'il eût fallu répondre,
 Ils craignaient de sentir tout leur courage fondre ;
 Chacun d'eux dévorait ce que l'autre pensait.
 Des enfants sur leurs bras le cri s'affaiblissait,
 Leur cœur les réchauffait entre leurs deux poitrines ;
 A peine entendait-on le vent de leurs narines ;
 Comme la poule encor couve mort son poussin,
 La mère réchauffait ces deux corps dans son sein.
 Oh ! durant cette longue et suprême insomnie,
 Combien le sable but de gouttes d'agonie !
 La brise du matin les rafraîchit un peu,
 Le soleil nu monta comme un charbon de feu ;

1. Montrant de la main l'endroit où elle espérait que se trouverait le salut.

L'aube, qui se jouait splendide sur leur tête,
 Teignit le firmament de sa couleur de fête.
 Cette gaieté semblait une insulte des cieux.
 Pour y chercher secours, ils levèrent les yeux :
 Une cigogne, seule, à l'aile diaprée,
 Sans doute, hélas ! aussi de sa route égarée,
 Comme une longue flèche à la fin de son vol,
 Fendait l'air résonnant à quelques pieds du sol,
 Dans ses deux pattes d'or emportant avec elle
 Un de ses chers petits à l'ombre sous son aile.
 L'oiseau, comme étonné de l'aspect des humains,
 S'approcha d'eux ; Cédar éleva les deux mains
 Comme pour arrêter cet ami dans sa course,
 Et conjurer l'oiseau de lui montrer la source.
 Le fort vent de son vol effleura ses cheveux ;
 Mais l'oiseau s'éloigna sans entendre ses vœux.
 Ils suivirent longtemps de colline en colline
 Son vol bas, jusqu'au bord où l'horizon décline,
 Et marchèrent plus seuls quand l'oiseau disparut.
 Le matin de ce jour, un des jumeaux mourut ;
 L'autre mourut le soir. Faux sourires de joie
 Qui finit en sanglots et qu'une larme noie¹ !
 Cédar n'entendit pas mourir leurs souffles sourds :
 Seulement il sentit leurs corps froids et plus lourds,
 Et leurs têtes, pendant du bras qui les supporte,
 Battirent sur son cœur comme une chose morte.
 Son œil pétrifié sans pleurs les regarda,
 Et, de son bras droit libre enlaçant Daïdha,
 Il s'enfuit emportant ses fils morts et sa femme,
 Comme un spectre emportant les trois parts de son âme,
 Ou comme la victime échappée au boucher
 Qui traîne dans son sang les lambeaux de sa chair.

(*La Chute d'un ange, quinzième vision.*)

1. Allusion à l'espérance de Cédar et de Daïdha, qui, avant le lâche abandon de Stagyr, avaient cru leurs épreuves désormais finies.

ALFRED DE VIGNY

(1797-1863)

L'œuvre poétique du comte Alfred-Victor de Vigny, né à Loches en 1797, mort en 1863, et qui servit comme officier avant de se consacrer entièrement aux lettres, ne comprend guère qu'une trentaine de petits poèmes, divisés en plusieurs recueils, *Livre mystique*, *Livre antique*, *Livre moderne*, *les Destinées*; mais elle est d'une rare distinction, et, si la forme en paraît parfois trop laborieuse, il faut reconnaître que peu de poètes ont cherché à exprimer des pensées plus originales et des sentiments plus profonds. Au théâtre, Alfred de Vigny a donné une traduction de l'*Othello* de Shakespeare (1829) et deux drames, *La Maréchale d'Ancre* (1830) et *Chatterton* (1835), et nous avons encore de lui deux romans : *Cinq-Mars* (1826) et *Stello* (1832), et une suite de touchants récits en prose, *Servitude et grandeur militaires* (1835)¹.

LE COR

I

J'aime le son du cor, le soir, au fond des bois,
Soit qu'il chante les pleurs de la biche aux abois,
Ou l'adieu du chasseur que l'écho faible accueille,
Et que le vent du nord porte de feuille en feuille.

Que de fois, seul dans l'ombre à minuit demeuré,
J'ai souri de l'entendre et plus souvent pleuré !
Car je croyais ouïr de ces bruits prophétiques
Qui précédaien la mort des paladins² antiques.

1. Œuvres publiées chez Calmann Lévy, éditeur.

2. *Paladins*, nom donné généralement aux grands de la cour de Charlemagne (*palatinus*, homme du palais).

O montagnés d'azur ! ô pays adoré,
 Rocs de la Frazona, cirque du Marboré¹,
 Cascades qui tombez des neiges entraînées ;
 Sources, gaves², ruisseaux, torrents des Pyrénées ;

Monts gelés et fleuris, trône des deux saisons,
 Dont le front est de glace et les pieds de gazon !
 C'est là qu'il faut s'asseoir, c'est là qu'il faut entendre
 Les airs lointains d'un cor mélancolique et tendre.

Souvent un voyageur, lorsque l'air est sans bruit,
 De cette voix d'airain fait retentir la nuit ;
 A ses chants cadencés autour de lui se mêle
 L'harmonieux grelot du jeune agneau qui bêle.

Une biche attentive, au lieu de se cacher,
 Se suspend immobile au sommet du rocher,
 Et la cascade unit, dans une chute immense,
 Son éternelle plainte aux chants de la romance.

Ames des chevaliers, revenez-vous encor ?
 Est-ce vous qui parlez avec la voix du cor ?
 Roncevaux ! Roncevaux³ ! dans ta sombre vallée
 L'ombre du grand Roland n'est donc pas consolée ?

1. Dans les Pyrénées occidentales, non loin du cirque de Gavarnie, plus célèbre encore.

2. *Gaves*, nom donné en général à tous les cours d'eau des Pyrénées.

3. *Roncevaux*. C'est dans la vallée de Roncevaux (Pyrénées occidentales) que fut surpris par les montagnards et défait, en 778, Roland, préfet de la marche de Bretagne, qui commandait l'arrière-garde de l'armée de Charlemagne revenant d'Espagne. — Une légende se forma plus tard, qui, remplaçant des montagnards par des Sarrasins, attribua à la trahison la défaite héroïque de Roland, dont elle fit le neveu de Charlemagne. La plus célèbre de nos *chansons de geste* (poèmes épiques dont le sujet est tiré de l'histoire nationale) est la *Chanson de Roland*, qui raconte cet épisode de l'histoire de Charlemagne.

II

Tous les preux¹ étaient morts ; mais aucun n'avait fui.
 Il reste seul debout, Olivier² près de lui ;
 L'Afrique³ sur les monts l'entoure, et tremble encore.
 « Roland, tu vas mourir, rends-toi, crieait le More ;
 « Tous tes pairs⁴ sont couchés dans les eaux du torrent. »
 Il rugit comme un tigre et dit : « Si je me rends,
 Africain, ce sera lorsque les Pyrénées .
 Sur l'onde avec leurs corps rouleront entraînées.
 « — Rends-toi donc, répond-il, ou meurs, car les voilà. »
 Et du plus haut des monts un grand rocher roula :
 Il bondit, il roula jusqu'au fond de l'abîme,
 Et de ses pins, dans l'onde, il vint briser la cime.
 « Merci, cria Roland ; tu m'as fait un chemin. »
 Et jusqu'au pied des monts le roulant d'une main,
 Sur le roc affermi comme un géant s'élança,
 Et, prête à fuir, l'armée à ce seul pas balance.

III

Tranquilles cependant, Charlemagne et ses preux
 Descendaient la montagne, et se parlaient entre eux.
 A l'horizon déjà, par leurs eaux signalées,
 De Luz et d'Argelès⁵ se montraient les vallées....

Roland gardait les monts ; tous passaient sans effroi.
 Assis nonchalamment sur un noir palefroi⁶

1. *Preux*, guerriers vaillants (étymologie douteuse).

2. *Olivier*, chevalier dont la légende a fait l'ami inséparable de Roland.

3. *L'Afrique*, les Sarrasins (voir la note 3 de la page précédente).

4. *Tes pairs*, les pairs qui t'accompagnent. La légende donne ce nom aux douze seigneurs dont elle représente toujours Charlemagne entouré (*pares*, égaux).

5. *Luz*, *Argelès*, aujourd'hui dans le département des Hautes-Pyrénées.

6. *Palefroi* (du bas-latin *paraveredus*), cheval de relais, cheval de voyage.

Qui marchait revêtu de housses violettes,
Turpin¹ disait, tenant les saintes amulettes² :

« Sire, on voit dans le ciel des nuages de feu;
Suspenez votre marche, il ne faut tenter Dieu.
Par monsieur³ saint Denis, certes ce sont des âmes
Qui passent dans les airs sur ces vapeurs de flammes.

« Deux éclairs ont relui, puis deux autres encor. »
Ici l'on entendit le son lointain du cor.
L'empereur étonné, se jetant en arrière,
Suspend du destrier⁴ la marche aventurière.

« Entendez-vous? » dit-il. — Oui, ce sont des pasteurs
Rappelant les troupeaux épars sur les hauteurs,
Répondit l'archevêque, ou la voix étouffée
Du nain vert Obéron⁵ qui parle avec sa fée. »

Et l'empereur poursuit ; mais son front soucieux
Est plus sombre et plus noir que l'orage des cieux.
Il craint la trahison, et tandis qu'il y songe,
Le cor éclate et meurt, renait et se prolonge.

« Malheur ! c'est mon neveu ! malheur ! car si Roland
Appelle à son secours, ce doit être en mourant.
Arrière, chevaliers, repassons la montagne !
Tremble encor sous nos pieds, sol trompeur de l'Espagne ! »

1. *Turpin*, archevêque de Reims au VIII^e siècle, dont la légende fait un des compagnons de Charlemagne lors de l'affaire de Roncevaux. — Dans la *Chanson de Roland*, il est représenté mourant avec ce dernier.

2. *Les saintes amulettes*. Il est assez difficile de dire ce que le poète entend par là : une *amulette* est une sorte de talisman contre les influences néfastes.

3. *Monsieur*, monseigneur.

4. *Destrier*, cheval qu'on mène en le tenant par la main droite (*dextrarius*), cheval de parade ; mais on voit que Vigny emploie sans beaucoup de précision les mots de *palefroi* et de *destrier*, dans le sens général de *cheval*.

5. *Obéron*, personnage fantastique, qui joue un rôle dans le poème de *Huon de Bordeaux* (fin du XII^e siècle), dans lequel paraît aussi Charlemagne. — L'Allemand Wieland (1733-1813) a fait d'Obéron le héros d'un poème.

IV

Sur le plus haut des monts s'arrêtent les chevaux,
L'écume les blanchit ; sous leurs pieds, Roncevaux
Des feux mourants du jour à peine se colore.
A l'horizon lointain fuit l'étendard du More.

« Turpin, n'as-tu rien vu dans le fond du torrent ?
— J'y vois deux chevaliers, l'un mort, l'autre expirant,
Tous deux sont écrasés sous une roche noire ;
Le plus fort, dans sa main, élève un cor d'ivoire¹.

Son âme en s'exhalant nous appela deux fois. »

Dieu ! que le son du cor est triste au fond des bois !

(*Poésies. Livre moderne.*)

1. *Un cor d'ivoire*, ou, comme on disait, un *olifant*, mot qui se rattache à *elephas*, éléphant, ivoire.

VICTOR HUGO

(1802-1885)

Né à Besançon le 26 février 1802, mort à Paris le 22 mai 1885, Victor Hugo publia un premier recueil d'*Odes et Ballades* en 1822, un second en 1826, et, en 1827, le drame de *Cromwell*. On le regarda, dès lors, comme le chef d'une école nouvelle, l'*école romantique*, qui prétendait renouveler la poésie et le théâtre français, en rompant avec les traditions et les règles de notre littérature classique. Le succès de ses drames, *Hernani* (1830), *Marion de Lorme* (1831), *le Roi s'amuse* (1832), *Ruy Blas* (1838), *les Burgraves* (1843), etc., ne fut jamais contesté. Mais nul poète lyrique ne s'est élevé plus haut, n'a fait preuve d'un talent plus souple, plus varié, d'une imagination plus riche, que Victor Hugo dans *les Orientales* (1828), et surtout dans *les Feuilles d'automne* (1831), *les Chants du crépuscule* (1855), *les Voix intérieures* (1857), *les Rayons et les Ombres* (1840), *les Contemplations* (1856); et la poésie épique dans les temps modernes en France n'a rien produit de comparable à la suite des pièces héroïques qui composent *la Légende des Siècles* (1859-1876-1883). Victor Hugo¹ a aussi écrit plusieurs ouvrages en prose, notamment un récit de voyage, *le Rhin* (1842), et des romans, dont les deux principaux sont *Notre-Dame de Paris* (1831) et *les Misérables* (1862).

LA PRIÈRE POUR TOUS

FRAGMENTS

I

Ma fille, va prier. — Vois, la nuit est venue.
Une planète d'or là-bas perce la nue;
La brume des coteaux fait trembler le contour;
A peine un char lointain glisse dans l'ombre.... Écoute !

1. Œuvres publiées par Hetzel et Quantin, éditeurs.

Tout rentre et se repose, et l'arbre de la route
Secoue au vent du soir la poussière du jour !

Le crépuscule, ouvrant la nuit qui les recèle,
Fait jaillir chaque étoile en ardente étincelle ;
L'occident amineit sa frange de carmin ;
La nuit de l'eau dans l'ombre argente la surface ;
Sillons, sentiers, buissons, tout se mêle et s'efface ;
Le passant inquiet doute de son chemin.

Le jour est pour le mal, la fatigue et la haine.
Prions : voici la nuit ! la nuit grave et sereine !
Le vieux pâtre, le vent aux brèches de la tour,
Les étangs, les troupeaux avec leur voix cassée,
Tout souffre et tout se plaint. La nature lassée
A besoin de sommeil, de prière et d'amour.

C'est l'heure où les enfants parlent avec les anges.
Tandis que nous courons à nos plaisirs étranges,
Tous les petits enfants, les yeux levés au ciel,
Mains jointes et pieds nus, à genoux sur la pierre,
Disant à la même heure une même prière,
Demandent pour nous grâce au père universel.

Et puis ils dormiront. — Alors, épars dans l'ombre,
Les rêves d'or, essaim tumultueux, sans nombre,
Qui naît aux derniers bruits du jour à son déclin,
Voyant de loin leur souffle et leurs bouches vermeilles,
Comme volent aux fleurs de joyeuses abeilles,
Viendront s'abattre en foule à leurs rideaux de lin.

O sommeil du berceau ! prière de l'enfance !
Voix qui toujours caresse et qui jamais n'offense !
Douce religion, qui s'égaye et qui rit !
Prélude du concert de la nuit solennelle !
Ainsi que l'oiseau met sa tête sous son aile,
L'enfant dans la prière endort son jeune esprit.

II

Ma fille, va prier ! — D'abord, surtout, pour celle
 Qui berça tant de nuits ta couche qui chancelle.
 Pour celle qui te prit jeune âme dans le ciel,
 Et qui te mit au monde, et depuis, tendre mère,
 Faisant pour toi deux parts dans cette vie amère,
 Toujours a bu l'absinthe et t'a laissé le miel.

Puis ensuite pour moi ! j'en ai plus besoin qu'elle.
 Elle est, ainsi que toi, bonne, simple et fidèle.
 Elle a le cœur limpide et le front satisfait.
 Beaucoup ont sa pitié : nul ne lui fait envie ;
 Sage et douce, elle prend patiemment la vie ;
 Elle souffre le mal sans savoir qui le fait.

Tout en cueillant des fleurs, jamais sa main novice
 N'a touché seulement à l'écorce du vice ;
 Nul piège ne l'attire à son riant tableau ;
 Elle est pleine d'oubli pour les choses passées ;
 Elle ne connaît pas les mauvaises pensées
 Qui passent dans l'esprit comme une ombre sur l'eau.

Elle ignore — à jamais ignore-les comme elle ! —
 Ces misères du monde où notre âme se mêle,
 Faux plaisirs, vanités, remords, soucis rongeurs,
 Passions sur le cœur flottant comme une écume,
 Intimes souvenirs de honte et d'amertume,
 Qui font monter au front de subites rougeurs.

Moi, je sais mieux la vie, et je pourrai te dire,
 Quand tu seras plus grande et qu'il faudra t'instruire,
 Que poursuivre l'empire et la fortune et l'art,
 C'est folie et néant ; que l'urne aléatoire
 Nous jette bien souvent la honte pour la gloire.
 Et que l'on perd son âme à ce jeu de hasard.

L'âme en vivant s'altère ; et, quoique en toute chose
 La fin soit transparente et laisse voir la cause¹,
 On vieillit sous le vice et l'erreur abattu ;
 A force de marcher l'homme erre, l'esprit doute.
 Tous laissent quelque chose aux buissons de la route,
 Les troupeaux leur toison, et l'homme sa vertu !

Va donc prier pour moi ! — Dis pour toute prière :
 « Seigneur, Seigneur, mon Dieu, vous êtes notre père,
 Grâce, vous êtes bon ! grâce, vous êtes grand ! »
 Laisse aller ta parole où ton âme l'envoie ;
 Ne t'inquiète pas, toute chose a sa voie,
 Ne t'inquiète pas du chemin qu'elle prend.

Il n'est rien ici-bas qui ne trouve sa pente.
 Le fleuve jusqu'aux mers dans les plaines serpente ;
 L'abeille sait la fleur qui recèle le miel.
 Toute aile vers son but incessamment retombe,
 L'aigle vole au soleil, le vautour à la tombe,
 L'hirondelle au printemps, et la prière au ciel².

Lorsque pour moi vers Dieu ta voix s'est envolée,
 Je suis comme l'esclave, assis dans la vallée,
 Qui dépose sa charge aux bornes du chemin ;
 Je me sens plus léger ; car ce fardeau de peine,
 De fautes et d'erreurs qu'en gémissant je traîne,
 Ta prière en chantant l'emporte dans sa main.

Va prier pour ton père ! — Afin que je sois digne
 De voir passer en rêve un ange au vol de cygne,
 Pour que mon âme brûle avec les encensoirs !
 Efface mes péchés sous ton souffle candide,

1. *Quoique en toute chose... la cause.* L'expression manque ici de précision et de clarté. Le sens est sans doute : quoique, en toute chose, nous voyions bien à la fin quel a été le principe de nos fautes ou de nos erreurs, nous ne nous corrigions pas.

2. Tous les poètes, après avoir exprimé une idée générale, ont essayé de la représenter par une ou plusieurs images particulières; mais nul n'a plus usé et abusé de ce procédé que Victor Hugo.

Afin que mon cœur soit innocent et splendide
Comme un pavé d'autel qu'on lave tous les soirs !

III

Prie encore pour tous ceux qui passent
Sur cette terre des vivants !
Pour ceux dont les sentiers s'effacent
A tous les flots, à tous les vents !
Pour l'insensé qui met sa joie
Dans l'éclat d'un manteau de soie,
Dans la vitesse d'un cheval !
Pour quiconque souffre et travaille,
Qu'il s'en revienne ou qu'il s'en aille.
Qu'il fasse le bien ou le mal !...

Prie aussi pour ceux que recouvre
La pierre du tombeau dormant¹,
Noir précipice qui s'entr'ouvre
Sous notre foule à tout moment !
Toutes ces âmes en disgrâce
Ont besoin qu'on les débarrasse
De la vieille rouille du corps.
Souffrent-elles moins pour se taire ?
Enfant ! regardons sous la terre ;
Il faut avoir pitié des morts !

A genoux, à genoux, à genoux sur la terre
Où ton père a son père, où ta mère a sa mère,
Où tout ce qui vécut dort d'un sommeil profond,
Abîme où la poussière est mêlée aux poussières,
Où sous son père encore on retrouve des pères,
Comme l'onde sous l'onde en une mer sans fond !...

1. *Tombeau dormant*. Heureuse et poétique hardiesse qui applique au tombeau même l'épithète qui ne convient strictement qu'à ceux qu'il renferme.

IV

Ce n'est pas à moi, ma colombe,
 De prier pour tous les mortels,
 Pour les vivants dont la foi tombe,
 Pour tous ceux qu'enferme la tombe,
 Cette racine des autels¹ !

Non, si pour la terre méchante
 Quelqu'un peut prier aujourd'hui,
 C'est toi, dont la parole chante,
 C'est toi ! ta prière innocente,
 Enfant, peut se charger d'autrui !...

Pour ceux que les vices consument,
 Les enfants veillent au saint lieu ;
 Ce sont des fleurs qui le parfument,
 Ce sont des encensoirs qui fument,
 Ce sont des voix qui vont à Dieu !

Laissons faire ces voix sublimes.
 Laissons les enfants à genoux.
 Pécheurs, nous avons tous nos crimes ;
 Nous penchons sur tous les abîmes :
 L'enfance doit prier pour tous !

(*Les Feuilles d'automne, XXXVII.*)

APRÈS LA MORT DU PÈRE

Notre ami
 Ne verra jamais son vieux père endormi !

1. *Cette racine des autels.* Expression peu claire. Le poète veut dire sans doute que c'est surtout le souvenir affectueux que nous gardons des morts qui contribue à entretenir dans notre cœur le sentiment religieux.

Hélas! il a perdu cette sainte défense
 Qui protège la vie encore après l'enfance,
 Ce pilote prudent, qui, pour dompter le flot,
 Prête une expérience au jeune matelot!
 Plus de père pour lui! plus rien qu'une mémoire!
 Plus d'auguste vieillesse à couronner de gloire!
 Plus de récits guerriers! plus de beaux cheveux blancs
 A faire caresser par les petits enfants!
 Hélas! il a perdu la moitié de sa vie,
 L'orgueil de faire voir à la foule ravie
 Son père, un vétéran, un général ancien¹!
 Ce foyer où l'on est plus à l'aise qu'au sien,
 Et le seuil paternel qui tressaille de joie
 Quand du fils qui revient le chien fidèle aboie!

Le grand arbre est tombé! Resté seul au vallon,
 L'arbuste est désormais à nu sous l'aquilon.
 Quand l'aïeul disparaît du sein de la famille,
 Tout le groupe orphelin, mère, enfant, jeune fille,
 Se rallie inquiet autour du père seul,
 Que ne dépasse plus le front blanc de l'aïeul.
 C'est son tour maintenant. Du soleil, de la pluie,
 On s'abrite à son ombre, à sa tige on s'appuie.
 C'est à lui de veiller, d'enseigner, de souffrir,
 De travailler pour tous, d'agir et de mourir!
 Voilà que va bientôt sur sa tête vieillie
 Descendre la sagesse austère et recueillie;
 Voilà que ses beaux ans s'envolent tour à tour,
 Emportant l'un sa joie et l'autre son amour,
 Ses songes de grandeur et de gloire ingénue,
 Et que pour travailler son âme reste nue²,

1. *Un général ancien.* Le père du poète (1774-1828), volontaire en 1791, avait atteint en 1809 le grade de général. — Le poète place tout ce développement dans la bouche d'un de ses amis.

2. *Nue,* dépouillée de toutes les chimères auxquelles elle se complaisait dans ses rêveries.

Laissant là l'espérance et les rêves dorés,
 Ainsi que la glaneuse, alors que dans les prés
 Elle marche, d'épis emplissant sa corbeille,
 Quitte son vêtement de fête de la veille :
 Mais, le soir, la glaneuse aux branches d'un buisson
 Reprendra ses atours, et chantant sa chanson
 S'en reviendra parée, et belle, et consolée ;
 Tandis que cette vie, âpre et morne vallée,
 N'a point de buisson vert où l'on retrouve un jour
 L'espoir, l'illusion, l'innocence et l'amour !

Il continuera donc sa tâche commencée,
 Tandis que sa famille, autour de lui pressée,
 Sur son front, où des ans s'imprimera le cours,
 Verra tomber sans cesse et s'amasser toujours,
 Comme les feuilles d'arbre au vent de la tempête,
 Cette neige des jours qui blanchit notre tête !

(Les Feuilles d'automne, II : à M. Louis B.)

LA FLEUR ET LE PAPILLON

La pauvre fleur disait au papillon céleste :

— Ne fuis pas !

Vois comme nos destins sont différents. Je reste,
 Tu t'en vas !

Pourtant nous nous aimons, nous vivons sans les hommes
 Et loin d'eux,

Et nous nous ressemblons, et l'on dit que nous sommes
 Fleurs tous deux !

1. Ce rythme a, dans sa monotone diversité et dans son manque voulu de proportion, quelque chose de passionnément tourmenté, qui semble exprimer tour à tour la douloureuse mélancolie de la fleur et l'élégante et fugace inconstance du papillon.

Mais hélas ! l'air t'emporte et la terre m'enchaîne.
 Sort cruel !
 Je voudrais embaumer ton vol de mon haleine
 Dans le ciel !

Mais non, tu vas trop loin ! Parmi des fleurs sans nombre
 Vous fuyez,
 Et moi je reste seule à voir tourner mon ombre
 A mes pieds.

Tu fuis, puis tu reviens, puis tu t'en vas encore
 Luire ailleurs.

Aussi me trouves-tu toujours à chaque aurore
 Toute en pleurs !

Oh ! pour que notre amour coule des jours fidèles,
 O mon roi,
 Prends comme moi racine, ou donne-moi des ailes
 Comme à toi !

(Les Chants du crépuscule, XVII.)

LA SOURCE ET L'OcéAN

La source tombait du rocher
 Goutte à goutte à la mer affreuse.
 L'océan, fatal au rocher,
 Lui dit : « Que me veux-tu, pleureuse ?

Je suis la tempête et l'effroi ;
 Je finis où le ciel commence :
 Est-ce que j'ai besoin de toi,
 Petite, moi qui suis l'immense ? »

La source dit au gouffre amer :
 « Je te donne, sans bruit ni gloire,

Ce qui te manque, ô vaste mer!
Une goutte d'eau qu'on peut boire¹. »

(*Les Contemplations*, livre V, iv.)

LES SOLDATS DE LA RÉPUBLIQUE

O soldat de l'an deux²! ô guerres! épopées!
Contre les rois tirant ensemble leurs épées,
Prussiens, Autrichiens,
Contre toutes les Tyrs et toutes les Sodomes³,
Contre le czar du nord⁴, contre ce chasseur d'hommes,
Suivi de tous ses chiens,

Contre toute l'Europe avec ses capitaines,
Avec ses fantassins couvrant au loin les plaines
 Avec ses cavaliers,
Tout entière debout comme une hydre vivante,
Ils chantaient, ils allaient, l'âme sans épouvante
 Et les pieds sans souliers!

Au levant, au couchant, partout, au sud, au pôle,
Avec de vieux fusils sonnant sur leur épaule,
 Passant torrents et monts,
Sans repos, sans sommeil, coudes percés, sans vivres,
Ils allaient, fiers, joyeux, et soufflant dans des cuivres,
 Ainsi que des démons!

1. Cette petite pièce est une des plus gracieuses dans lesquelles, par une antithèse qui lui est familière, le poète ait opposé à la puissance la douceur, la bonté qu'il élève au-dessus de toute chose.

2. *L'an deux*: 22 septembre 1793-21 septembre 1794. En réalité le poète entend célébrer les exploits de tous ceux qui luttaient contre la première coalition (1792-1797).

3. *Tyr* est dans l'Écriture la ville trop fière de ses richesses et de sa puissance; *Sodome*, la ville aux mœurs corrompues.

4. *Le czar du nord*, l'empereur de Russie. *Czar* (ou mieux *tsar*) est le nom russe, passé en français, qui désigne le souverain. — Paul I^e, empereur de Russie, entra seulement dans la seconde coalition (1799).

La liberté sublime emplissait leurs pensées.
 Flottes prises d'assaut, frontières effacées
 Sous leur pas souverain,
 O France, tous les jours c'était quelque prodige,
 Chocs, rencontres, combats, et Joubert sur l'Adige,
 Et Marceau sur le Rhin¹!

On battait l'avant-garde, on culbutait le centre;
 Dans la pluie et la neige et de l'eau jusqu'au ventre,
 On allait : en avant!
 Et l'un offrait la paix, et l'autre ouvrait ses portes,
 Et les trônes, roulant comme des feuilles mortes,
 Se dispersaient au vent!

Oh! que vous étiez grands au milieu des mélées,
 Soldats ! l'œil plein d'éclairs, faces échevelées,
 Dans le noir tourbillon,
 Ils rayonnaient, debout, ardents, dressant la tête,
 Et comme les lions aspirent la tempête
 Quand souffle l'aquilon,

Eux, dans l'emportement de leurs luttes épiques,
 Ivres, ils savouraient tous les bruits héroïques,
 Le fer heurtant le fer,
 La Marseillaise² ailée et volant dans les balles,
 Les tambours, les obus, les bombes, les cymbales,
 Et tom rire, ô Kléber³!

La Révolution leur criait : Volontaires,
 Mourez pour délivrer tous les peuples vos frères !
 Contents, ils disaient : oui ;

1. *Joubert sur l'Adige* (juin-septembre 1796), sous les ordres de Bonaparte ; — *Marceau sur le Rhin*, 1795-1796.

2. *La Marseillaise*, le plus beau de nos chants nationaux, ainsi appelé parce qu'il fut popularisé par les volontaires marseillais, a été composé (1792) par un officier du génie nommé Rouget de l'Isle (1760-1856).

3. *Kléber*, à l'armée du nord, puis à celle de Sambre-et-Meuse et à l'armée du Rhin.

Allez, mes vieux soldats, mes généraux imberbes !
 Et l'on voyait marcher ces va-nu-pieds superbes
 Sur le monde ébloui !

La tristesse et la peur leur étaient inconnues ;
 Ils eussent, sans nul doute, escaladé les nues,
 Si ces audacieux,
 En retournant les yeux dans leur course olympique,
 Avaient vu derrière eux la grande République
 Montrant du doigt les cieux !

(*Les Châtiments*, livre II, vii : à l'*Obéissance passive.*)

JÉRICO¹

Sonnez, sonnez toujours, clairons de la pensée.

Quand Josué rêveur, la tête aux cieux dressée,
 Suivi des siens, marchait, et, prophète irrité,
 Sonnait de la trompette autour de la cité,
 Au premier tour qu'il fit le roi se mit à rire ;
 Au second tour, riant toujours, il lui fit dire :
 « Crois-tu donc renverser ma ville avec du vent ? »
 A la troisième fois l'arche allait en avant,
 Puis les trompettes, puis toute l'armée en marche ;
 Et les petits enfants venaient cracher sur l'arche,
 Et, soufflant dans leur trompe, imitaient le clairon ;
 Au quatrième tour, bravant les fils d'Aaron²,
 Entre les vieux créneaux tout brunis par la rouille,
 Les femmes s'asseyaient en filant leur quenouille,
 Et se moquaient, jetant des pierres aux Hébreux ;
 A la cinquième fois, sur ces murs ténébreux,

1. Jéricho, ville de Palestine, dont les murailles tombèrent d'elles-mêmes, quand Josué, sur l'ordre de Dieu, eut, pendant sept jours, promené l'arche tout autour, au son des trompettes : c'est ce qui est raconté au chapitre vi du *Livre de Josué*.

2. Le sacerdoce était exercé par la postérité d'Aaron, frère de Moïse.

Aveugles et boiteux vinrent, et leurs nuées
Raillaient le noir clairon sonnant sous les nuées ;
A la sixième fois, sur sa tour de granit,
Si haute qu'au sommet l'aigle faisait son nid,
Si dure que l'éclair l'eût en vain foudroyée,
Le roi revint, riant à gorge déployée,
Et crio : « Ces Hébreux sont bons musiciens ; »
Autour du roi joyeux riaient tous les anciens¹,
Qui le soir sont assis au temple et délibèrent.
A la septième fois, les murailles tombèrent².

(*Les Châtiments*, livre VII, 1.)

LE BON CHEVALIER ROLAND

Les dix infants d'Asturie, parmi lesquels Don Santos Pacheco le Hardi, Froïla,

Qui, si l'on veut Satan, peut dire : « Me voilà ! »

et Rostabat le Géant, sont réunis et délibèrent sur les moyens de faire disparaître Nuño, le petit roi de Galice, le fils du feu roi, leur frère, qui vient de mourir et dont ils veulent se partager l'héritage. Tout d'un coup un cavalier passe près d'eux et aperçoit l'enfant qu'ils ont enlevé. C'est Roland, le neveu de Charlemagne, et, comme il est dangereux de se brouiller avec lui, l'un des dix frères lui a proposé, s'il voulait s'associer à eux, de lui laisser une belle part de butin. Le chevalier prend alors la parole.

.... « Avez-vous fait ce rêve ? » dit Roland³.
Et présentant au roi son beau destrier⁴ blanc :
« Tiens, roi ! pars au galop, hâte-toi, cours, regagne
Ta ville, et saute au fleuve et passe la montagne,

1. *Les anciens*, ceux que, dans les nations occidentales, on appelle les *sénateurs* (même racine que *senex*, vieillard).

2. Jéricho, dans cet admirable morceau, symbolise la tyrannie grossière, dédaigneuse et sûre d'elle-même ; les clairons de Josué sont les voix des penseurs, qui finissent toujours, parlant au nom du droit et de la raison, par triompher de la tyrannie, qui se moquait de leurs menaces.

3. Sur *Roland*, voir la note 3 de la page 555.

4. *Vestrier*. Voir la note 4 de la page 557.

Va ! » L'enfant-roi bondit en selle éperdument,
 Et le voilà qui fuit sous le clair firmament,
 A travers monts et vaux, pâle, à bride abattue.
 « Ça, le premier qui monte à cheval, je le tue, »
 Dit Roland.

Les infants se regardaient entre eux,
 Stupéfaits. Et Roland : « Il serait désastreux
 Qu'un de vous poursuivît cette proie échappée :
 Je ferais deux morceaux de lui d'un coup d'épée,
 Comme le Duero coupe Léon¹ en deux. »
 Et, pendant qu'il parlait, à son bras hasardeux
 La grande Durandal² brillait toute joyeuse.
 Roland s'adosse au tronc robuste d'une yeuse,
 Criant : « Défiez-vous de l'épée. Elle mord.

— Quand tu serais femelle ayant pour nom la Mort,
 J'irais ! J'égorgerai Nuño dans la campagne ! »
 Dit Pacheco, sautant sur son genet³ d'Espagne.
 Roland monte au rocher qui barre le chemin.
 L'infant pique des deux⁴, une dague à la main,
 Une autre entre les dents, prête à la repartie ;
 Qui donc l'empêcherait de franchir la sortie ?
 Ses poignets sont crispés d'avance du plaisir
 D'atteindre le fuyard et de le ressaisir,
 Et de sentir trembler sous l'ongle inexorable
 Toute la pauvre chair de l'enfant misérable.
 Il vient, et sur Roland il jette un long lacet ;
 Roland, surpris, recule, et Pacheco passait....
 Mais le grand paladin se roidit⁵, et l'assomme

1. *Léon*, le royaume de Léon ou des Asturies, qui fut réuni à celui de Castille en 1057, puis en 1072, et définitivement en 1230.

2. *Durandal*, nom de l'épée merveilleuse que toutes les légendes prêtent à Roland (étymologie incertaine).

3. *Genet*, cheval de petite taille.

4. *Pique des deux*, locution consacrée pour : pique son cheval de ses deux épierres (afin de l'exciter).

5. *Roidit*. Les deux orthographies et les deux prononciations sont admises pour les mots suivants : roide, raide ; roideur, raideur ; roidir, raidir ; roidit.

D'un coup prodigieux qui fendit en deux l'homme
 Et tua le cheval, et si surnaturel
 Qu'il creva le chanfrein et troua le girel¹.
 « Qu'est-ce que j'avais dit? fit Roland. Qu'on soit sage.
 Reprit-il; renoncez à forcer le passage;
 Si l'un de vous, bravant Durandal à mon poing,
 A le cerveau heurté de folie à ce point,
 Je lui ferai descendre au talon sa fèlure²;
 Voyez. » Don Froïla, caressant l'encolure
 De son large cheval au museau de taureau,
 Crie : « Allons! — Pas un pas de plus, caballero³! »
 Dit Roland. Et l'infant répond d'un coup de lance;
 Roland, atteint, chancelle, et Froïla s'élance;
 Mais Durandal se dresse, et jette Froïla
 Sur Pacheco, dont l'âme en ce moment hurla.
 Froïla tombe, étreint par l'angoisse dernière;
 Son casque, dont l'épée a brisé la charnière,
 S'ouvre, et montre sa bouche où l'écume apparaît.
 Bave épaisse et sanglante! Ainsi, dans la forêt,
 La sève en mai, gonflant les aubépines blanches,
 S'enfle et sort en salive à la pointe des branches.
 « Vengeance! mort! rugit Rostabat le Géant;
 Nous sommes cent contre un. Tuons ce mécréant;
 — Infants! cria Roland, la chose est difficile;
 Car Roland n'est pas un. J'arrive de Sicile,
 D'Arabie et d'Égypte, et tout ce que je sais,
 C'est que des peuples noirs devant moi sont passés;
 Je crois avoir plané dans le ciel solitaire;
 Il m'a semblé parfois que je quittais la terre

dillon, raidillon (sentier en pente, raide à gravir); les secondes formes ont pourtant quelque chose de moins archaïque et de plus usuel. — Sur *paldin*, voir la note 2 de la page 554.

1. *Chanfrein*, pièce d'armure qui couvrait le devant de la tête du cheval. — *Girel*, mot espagnol qui désigne les pièces qui couvraient les épaules et le poitrail du cheval.

2. *Sa fèlure*, la fêlure de son cerveau. — Plaisanterie un peu grosse, qui n'est pas trop mal placée dans la bouche d'un héros rude et primitif.

3. *Caballero*, cavalier (mot espagnol).

Et l'homme, et que le dos monstrueux des griffons
 M'emportait au milieu des nuages profonds;
 Mais, n'importe, j'arrive, et votre audace est rare,
 Et j'en ris. Prenez garde à vous, car je déclare,
 Infants, que j'ai toujours senti Dieu près de moi.
 Vous êtes cent contre un! Pardieu! le bel effroi!
 Fils, cent maravédis valent-ils une piastre¹?
 Cent lampions sont-ils plus farouches qu'un astre?
 Combien de poux faut-il pour manger un lion?
 Vous êtes peu nombreux pour la rébellion
 Et pour l'encombrement du chemin, quand je passe.
 Arrière! » Rostabat le Géant, tête basse,
 Crachant les grognements rauques d'un sanglier,
 Lourd colosse, fondit sur le bon chevalier,
 Avec le bruit d'un mur énorme qui s'écroule;
 Près de lui, s'avancant comme une sombre foule,
 Les sept autres infants, avec leurs intendants,
 Marchent, et derrière eux viennent, grinçant de dents,
 Les cent coupe-jarrets à faces renégates²,
 Coiffés de monteras et chaussés d'alpargates³,
 Demi-cercle féroce, agile, étincelant;
 Et tous font converger leurs piques sur Roland.
 L'infant, monstre de cœur, est monstre de stature;
 Le rocher de Roland lui vient à la ceinture;
 Leurs fronts sont de niveau dans ces puissants combats,
 Le preux étant en haut et le géant en bas.
 Rostabat prend pour fronde, ayant Roland pour cible,
 Un noir grappin qui semble une araignée horrible,
 Masse affreuse oscillant au bout d'un long anneau:
 Il lance sur Roland cet arrache-crâneau;
 Roland l'esquive, et dit au géant : « Bête brute! »

1. Cent *maravédis* eussent fait un peu plus de 1/2 franc; la *piastre* valait 5 fr. 40.

2. *Renégates*. C'est peut-être le seul exemple de ce mot employé comme adjectif. — Chacun des infants est accompagné de dix hommes à lui.

3. Mots espagnols.

Le grappin égratigne un rocher dans sa chute,
 Et le géant bondit, deux haches aux deux poings.
 Le colosse et le preux, terribles, se sont joints.
 « O Durandal, ayant coupé Dol¹ en Bretagne,
 Tu peux bien me trancher encor cette montagne, »
 Dit Roland, assenant l'estoc² sur Rostabat.
 Comme sur ses deux pieds de devant l'ours s'abat,
 Il tombe ; la bruyère écrasée est remplie
 De cette monstrueuse et vaste panoplie ;
 Relevée en tombant, sa chemise d'acier
 Laisse nu son poitrail de prince carnassier,
 Cadavre au ventre horrible, aux hideuses mamelles,
 Et l'on voit le dessous de ses noires semelles.
 Les sept princes vivants regardent les trois morts.
 Et, pendant ce temps-là, lâchant rênes et mors,
 Le pauvre enfant sauvé fuyait vers Compostelle.
 Durandal brille et fait refluer devant elle
 Les assaillants poussant des souffles d'aquilon ;
 Toujours droit sur le roc qui ferme le vallon,
 Roland crie au troupeau qui sur lui se resserre :
 « Du renfort vous serait peut-être nécessaire.
 Envoyez-en chercher. A quoi bon se presser ?
 J'attendrai jusqu'au soir avant de commencer. »

(*La Légende des Siècles*, première série, V: *les Chevaliers errants*, I : *le Petit Roi de Galice*, VII, VIII.)

1. *Dol*, aujourd'hui chef-lieu de canton du département d'Ille-et-Vilaine et de l'arrondissement de Saint-Malo. Auprès de la ville est le Mont-Dol, dont Roland veut parler ici.

2. *Estoc*, pointe de l'épée.

VERSET DU KORAN¹

La terre tremblera d'un profond tremblement,
 Et les hommes diront : « Qu'a-t-elle ? » En ce moment,
 Sortant de l'ombre en foule ainsi que des couleuvres,
 Pâles, les morts viendront pour regarder leurs œuvres.
 Ceux qui firent le mal le poids d'une fourmi²
 Le verront, et pour eux Dieu sera moins ami ;
 Ceux qui firent le bien ce que pèse une mouche
 Le verront, et Satan leur sera moins farouche.

(*La Légende des Siècles*, deuxième série, IX :
Avertissements et Châtiments.)

LA FIANCÉE D'HAROU

HAROU.

.... Mam'selle Lison....

LISON.

Dites Lisa.

HAROU.

Lisa,

Vous êtes vertueuse et c'est pour ça....

LISON.

Pour ça

Que quoi ?

HAROU.

Que je vous aime et que je vous épouse.
 Vous avez du bonheur, hein ? Plus d'une est jalouse.
 Vous sentez bien que moi, qui suis un gros fermier
 Ayant acquêts et baux francs dé droit coutumier³,

1. Le *Koran* (lecture), livre sacré des Musulmans.

2. *Le poids d'une fourmi* et, plus bas, *ce que pèse une mouche*, compléments circonstanciels de quantité.

3. Les *acquêts* sont les objets acquis par donation ou testament. — Les

C'est à qui m'aura. Vous, vous êtes sans famille.
 Être madame Harou, quel sort pour une fille !
 Avoir six cents arpents de blé, trois cents de foin !
 Et dire, en regardant tout le pays très loin :
 « C'est à moi ! » Voyez-vous, vous êtes orpheline ;
 Pas un brin d'herbe n'est à vous sur la colline,
 Et vous êtes sans dot comme la fleur des champs.
 Cela n'amuse pas les gens qui sont méchants
 De voir que je vous prends pour femme. Ça les fâche :
 Vous n'étiez qu'une pauvre ouvrière à la tâche,
 Seule, et dont les parents sont morts sur des grabats,
 Gagnant dix sous par jour à ravauder des bas.
 Vous allez devenir bourgeoise, et cette chambre,
 Où vous gelez, pas vrai¹, dès le mois de novembre,
 Vous l'allez changer contre un bon logis, ma foi,
 Où vous serez chez vous, bien qu'en étant chez moi,
 Et d'où vous pourrez voir la mare avec les vignes,
 Et des canards si gros qu'on les prend pour des cygnes.
 Ah ! les commères font du train ! Moi, bon Iuron²,
 Tout ce tas d'oiseaux noirs qui bat de l'aileron,
 Parce qu'elles voudraient être ce que vous êtes,
 Me font rire. Piaillez, mesdames les chouettes !
 Quand demain, bras dessus dessous, nous passerons,
 Cela fera sortir du trou leurs gros yeux ronds ;
 Ça sera farce³. Et vous, vous prendrez un air crâne,
 Vous direz : « Ma maison, mon champ, mon pré, mon âne ».
 Et puis du cidre ! et puis du pain, plein le buffet !
 Moi, j'ai de l'amitié pour vous. C'est ce qui fait

baux sont les conventions qui assurent, moyennant redevance, et pour un certain temps, la jouissance d'une terre ou d'une chose quelconque. — *Francs de droit coutumier* : exempts de tout impôt établi par le droit coutumier. Le *droit coutumier* était la législation locale constituée dans différentes provinces par des usages traditionnels.

1. *Pas vrai*. Ellipse populaire pour : *n'est-il pas vrai ?*

2. *Luron*, mot du langage familier, qui signifie un bon vivant, et dont l'étymologie est inconnue.

3. *Farce*. Ce mot ne se prend ainsi comme adjectif que dans le style le plus familier.

Que j'épouse. Sur vous, du reste, rien à dire.
 Vous n'avez qu'un défaut, c'est que vous savez lire.
 Moi pas¹. Ah ! par exemple, il faudra travailler ; —
 Étant maîtresse, on est servante ; — s'éveiller
 Au chant du coq, couper le seigle ou la fougère,
 Être bonne faucheuse et bonne ménagère,
 Manier gentiment la fourche à tour de bras,
 Laver les murs, laver les lits, laver les draps,
 Donner à boire aux gars ayant au dos leurs pioches,
 Blanchir² l'âtre, écumer le pot, moucher des mioches,
 Porter, si le chemin est long et raboteux,
 Ses souliers à la main, les pieds s'usant moins qu'eux,
 Et vivre ainsi pieds nus et riche, heureuse en somme
 D'être une brave femme et d'avoir un brave homme.
 Nos bans sont publiés. Je vous ai fait cadeau
 Du parapluie, afin que, s'il tombe trop d'eau,
 On ne s'en serve point, parce qu'il est en soie,
 Et nous nous marions tantôt. Vive la joie !

(*Les Quatre Vents de l'esprit. — Le Livre dramatique : Les Deux Trouvailles de Gallus*, II, 1, 1.)

1. *Moi pas*. Ellipse : moi, je ne sais pas.

2. *Blanchir*, nettoyer.

B R I Z E U X

(1803-1858)

Né à Lorient en 1803, mort en 1858, Julien-Auguste-Pélage Brizeux est le chantre de la Bretagne : c'est elle qu'il célèbre surtout, avec les joies et les souvenirs de son enfance, dans son délicieux recueil de *Marie* (1831), dans ceux de la *Fleur d'Or* (1841), de *Primel et Nola* (1852), dans les *Histoires poétiques* (1851), enfin dans son épopée rustique les *Bretons* (1846). Il a même composé des poésies en langue armoricaine, réunies sous le titre de la *Harpe d'Armorique ou Telen Arvor*¹.

PENDANT LES VACANCES

LA VEILLÉE AU FOYER

Quelle joie en rentrant, mais calme et sans délire,
 Quand, debout sur la porte et tâchant de sourire,
 Une mère inquiète est là qui vous attend,
 Vous baise sur le front, et pour vous à l'instant
 Presse les serviteurs, quand le foyer pétille,
 Et que nul n'est absent du repas de famille!
 Monotone la veille, et vide, la maison
 S'anime : un rayon d'or luit sur chaque cloison ;
 Le couvert s'élargit ; comme des fruits d'automne,
 D'enfants beaux et vermeils la table se couronne,
 Et puis mille babilis, mille gais entretiens,
 Un fou rire, et souvent de longs pleurs pour des riens.
 Mais plus tard, lorsqu'on touche aux soirs gris de sep-
 En cercle réunis dans la plus grande chambre, [tembre,
 C'est alors qu'il est doux de veiller au foyer !
 On roule près du feu la table de noyer,

1. Œuvres publiées chez Lemerre, éditeur.

On s'assied; chacun prend son cahier, son volume;
 Grand silence! on n'entend que le bruit de la plume,
 Le feuillet qui se tourne, ou le châtaignier vert
 Qui craque, et l'on se croit au milieu de l'hiver.
 Les yeux sur ses enfants, et rêveuse, la mère
 Sur leur sort à venir invente une chimère,
 Songe à l'époux absent depuis la fin du jour,
 Et prend garde que rien ne manque à son retour.

L'aïeule cependant sur sa chaise se penche,
 Et devant le Seigneur courbe sa tête blanche.

Écoutez-la, Seigneur, et pour elle, et pour nous!
 Cette femme, ô mon Dieu, qui vous prie à genoux,
 Ne la repoussez pas! Soixante ans à la gène,
 Et toujours courageuse, elle a porté sa chaîne :
 Une heure de repos¹ avant le grand sommeil!
 Avant le jour sans fin, quelques jours au soleil!

(*Marie : le Mois d'août.*)

LA MORT DE LOUISE²

Quand Louise mourut à sa quinzième année,
 Fleur des bois par la pluie et le vent moissonnée,
 Un cortège nombreux ne suivit pas son deuil;

1. Entendez : (donnez-lui) *une heure de repos*.

2. Ce délicieux et touchant tableau est ainsi amené : le poète vient de dire que la poésie n'existe plus pour les hommes, que le progrès des sciences et de la civilisation a rendus insensibles aux merveilles de la nature. Elle ne se retrouve plus que dans quelques âmes simples, des pâtres, des paysans.

Le monde est pour eux seuls une douce harmonie....
 L'abeille rit et chante autour de leur berceau,
 Et l'humide matin pleure sur leur tombeau.

Suit *la mort de Louise*.

Un seul prêtre en priant conduisit le cercueil ;
Puis venait un enfant qui, d'espace en espace,
Aux saintes oraisons répondait à voix basse ;
Car Louise était pauvre, et jusqu'en son trépas
Le riche a des honneurs que le pauvre n'a pas :
La simple croix de buis, un vieux drap mortuaire,
Furent les seuls apprêts de son lit funéraire ;
Et quand le fossoyeur, soulevant son beau corps,
Du village natal l'emporta chez les morts,
A peine si la cloche avertit la contrée
Que sa plus douce vierge en était retirée.
Elle mourut ainsi. — Par les taillis couverts,
Les vallons embaumés, les genêts, les blés verts,
Le convoi descendit au lever de l'aurore :
Avec toute sa pompe Avril venait d'éclore,
Et couvrait en passant d'une neige de fleurs
Ce cercueil virginal, et le baignait de pleurs ;
L'aubépine avait pris sa robe rose et blanche ;
Un bourgeon étoilé tremblait à chaque branche ;
Ce n'étaient que parfums et concerts infinis :
Tous les oiseaux chantaient sur le bord de leurs nids.

(*Marie : la Chaine d'or.*)

ALFRED DE MUSSET

(1810-1857)

Né à Paris en 1810, mort en 1857, Louis-Charles-Alfred de Musset est un des plus grands poètes du xix^e siècle. En 1830 il publia ses *Contes d'Espagne et d'Italie*, d'allure spirituellement provocante, et composés tout à fait dans la manière de l'école romantique¹. Sa verve est déjà plus réglée dans le recueil qu'il publia deux ans plus tard et dans les deux pièces, suivies du poème de *Namouna*, qui composent le *Spectacle dans un fauteuil*. Mais c'est dans ses *Poésies nouvelles* (1835-1840) que se trouvent ses plus belles inspirations, *les Nuits*, l'*Ode à la Malibran*, l'*Espoir en Dieu*. Comme prosateur, Musset a laissé des *Comédies et Proverbes*, œuvres pleines à la fois de fantaisie et de sensibilité, un roman, la *Confession d'un enfant du siècle* (1836), des *Contes et Nouvelles*, et diverses études d'art et de littérature².

A UN AMI

Dans mes jours de malheur, Alfred, seul entre mille,
Tu m'es resté fidèle où tant d'autres m'ont fui.
Le bonheur m'a prêté plus d'un lien fragile ;
Mais c'est l'adversité qui m'a fait un ami.

C'est ainsi que les fleurs sur les coteaux fertiles
Étalent au soleil leur vulgaire trésor ;
Mais c'est au sein des nuits, sous des rochers stériles,
Que fouille le mineur qui cherche un rayon d'or.

C'est ainsi que les mers, calmes et sans orages,
Peuvent d'un flot d'azur bercer le voyageur ;
Mais c'est le vent du nord, c'est le vent des naufrages
Qui jette sur la rive une perle au pêcheur.

1. Voir, page 559, la notice sur Victor Hugo.

2. Œuvres publiées chez Charpentier, éditeur.

Maintenant Dieu me garde ! Où vais-je ? Eh ! que m'importe ?
 Quels que soient mes destins, je dis comme Byron¹ :
 « L'Océan peut gronder, il faudra qu'il me porte. »
 Si mon coursier s'abat, j'y mettrai l'éperon.

Mais du moins j'aurai pu, frère, quoi qu'il m'arrive,
 De mon cachet de deuil sceller notre amitié,
 Et, que demain je meure ou que demain je vive,
 Pendant que mon cœur bat, t'en donner la moitié.

(*Premières Poesies.*)

PLEIN D'ORGUEIL ET D'ENVIE

LES CHASSEURS, FRANK.

LE CHŒUR.

Diane a protégé notre course lointaine.
 Chargés d'un lourd butin, nous marchons avec peine,
 Amis, reposons-nous ; — déjà, le verre en main,
 Nos frères sous ce toit commencent leur festin.

FRANK.

Moi, je n'ai rien tué ; — la ronce et la bruyère
 Ont déchiré mes mains ; — mon chien, sur la poussière
 A léché dans mon sang la tracé de mes pas.

LE CHŒUR.

Ami, les jours entre eux ne se ressemblent pas.
 Approche, et viens grossir notre joyeuse troupe.
 L'amitié, camarade, est sensible à la coupe
 Qui passe, au coin du feu, de la main à la main.
 L'un y boit son bonheur, et l'autre sa misère ;
 Le ciel a mis l'oubli pour tous au fond du verre ;
 Je suis heureux ce soir, tu le seras demain.

1. Lord Byron (1788-1824), un des plus célèbres poètes de l'Angleterre. On retrouve plus d'une fois dans Lamartine, dans Hugo, dans Musset, la trace de l'influence qu'il a exercée sur eux et de l'admiration qu'ils lui ont vouée.

FRANK.

Mes malheurs sont à moi, je ne prends pas les vôtres,
 Je ne sais pas encor vivre aux dépens des autres ;
 J'attendrai pour cela qu'on m'ait coupé les mains.
 Je ne ferai jamais qu'un maigre parasite ;
 Car ce n'est qu'un long jeûne et qu'une faim maudite
 Qui me feront courir à l'odeur des festins.
 Je tire mieux que vous, et j'ai meilleure vue.
 Pourquoi ne vois-je rien ? voilà la question.
 Suis-je un épouvantail ? — ou bien l'occasion,
 La perfide déesse, est-elle devenue
 Si boiteuse et si chauve, à force de courir,
 Qu'on ne puisse à la nuque une fois la saisir¹ ?
 J'ai cherché comme vous le chevreuil dans la plaine, —
 Mon voisin l'a tué, mais je ne l'ai pas vu.

LE CHŒUR.

Et si c'est ton voisin, pourquoi le maudis-tu ?
 C'est la communauté qui fait la force humaine.
 Frank, n'irrite pas Dieu, — le roseau doit plier.
 L'homme sans patience est la lampe sans huile
 Et l'orgueil en colère est mauvais conseiller.

FRANK.

Votre communauté me soulève la bile.
 Je n'en suis pas encore à mendier mon pain.
 Mordieu ! voilà de l'or, messieurs, j'ai de quoi vivre.
 S'il plaît à l'ennemi des hommes² de me suivre³,
 Il peut s'attendre encore à faire du chemin⁴....

LE CHŒUR.

Frank, une ambition terrible te dévore.

1. On représente souvent l'Occasion comme une déesse errante qui n'a qu'une touffe de cheveux, par laquelle il faut la saisir au passage, si l'on veut l'arrêter dans sa course.

2. *L'ennemi des hommes*, le diable.

3. *Me suivre*, pour seconder mes desseins, ou pour me saisir quand l'heure sera venue.

4. *A faire du chemin*, tant l'ambition qui me dévore et me pousse en avant peut me mener loin!

Ta pauvreté superbe¹ elle-même s'abhorre ;
 Tu te hais, vagabond, dans ton orgueil de roi,
 Et tu hais ton voisin d'être semblable à toi.
 Parle, aimes-tu ton père ? aimes-tu ta patrie ?
 Au souffle du matin sens-tu ton cœur frémir,
 Et t'agenouilles-tu lorsque tu vas dormir ?
 De quel sang es-tu fait, pour marcher dans la vie
 Comme un homme de bronze, et pour que l'amitié,
 L'amour, la confiance et la douce pitié
 Viennent toujours glisser sur ton être insensible,
 Comme des gouttes d'eau sur un marbre poli ?
 Ah ! celui-là vit mal qui ne vit que pour lui.
 L'âme, rayon du ciel, prisonnière invisible,
 Souffre dans son cachot² de sanglantes douleurs.
 Du fond de son exil elle cherche ses sœurs³,
 Et les pleurs et les chants sont les voix éternnelles
 De ces filles de Dieu qui s'appellent entre elles.

FRANK.

Chantez donc, et pleurez, si c'est votre souci.
 Ma malédiction n'est pas bien redoutable ;
 Telle qu'elle est pourtant je vous la donne ici.
 Nous allons boire un toast, en nous mettant à table,
 Et je vais le porter :

Prenant un verre.

Malheur aux nouveau-nés !

Maudit soit le travail ! maudite l'espérance !
 Malheur au coin de terre où germe la semence,
 Où tombe la sueur de deux bras décharnés !
 Maudits soient les liens du sang et de la vie !
 Maudites la famille et la société !
 Malheur à la maison, malheur à la cité,
 Et malédiction sur la mère patrie !

1. *Superbe*, orgueilleuse.2. *Son cachot*, le corps.3. *Ses sœurs*, les âmes des hommes. On remarquera cette touchante allégorie, qui explique poétiquement les instincts sympathiques de notre âme.

UN AUTRE CHŒUR, sortant d'une maison.

Qui parle ainsi ? qui vient jeter sur notre toit,
 A cette heure de nuit, ces clamours monstrueuses,
 Et nous sonner ainsi les trompettes hideuses¹
 Des malédictions ? — Frank, réponds, est-ce toi ?
 Ce n'est pas d'aujourd'hui que je connais ta vie.
 Tu n'es qu'un paresseux, plein d'orgueil et d'envie.
 Mais de quel droit viens-tu troubler des gens de bien ?
 Tu hais notre métier, Judas ? et nous, le tien.
 Que ne vas-tu courir et tenter la fortune,
 Si le toit de ton père est trop bas pour ton front ?
 Ton orgueil est scellé comme un cercueil de plomb.
 Tu crois punir le ciel en lui gardant rancune ;
 Et tout ce que tu peux, c'est de roidir² tes bras
 Pour blasphémer un Dieu qui ne t'aperçoit pas.
 Travailles-tu pour vivre et pour t'aider toi-même ?
 Ne te souviens-tu pas que l'ange du blasphème
 Est de tous les déchus le plus audacieux,
 Et qu'avant de maudire il est tombé des cieux ?

(*Premières Poésies : la Coupe et les lèvres*, acte I, sc. 1.)

1. *Trompettes hideuses*. Expression traduite de Shakespeare (*Macbeth*, II, III) :

What is the business
 That such a hideous trumpet calls to parley
 The sleepers of the house?...

« Quelle est l'affaire qui, telle qu'une hideuse trompette, sonne le rappel aux dormeurs de la maison ? »

2. *Roidir*. Voir la note 5 de la page 572.

THÉOPHILE GAUTIER

(1811-1872)

Né à Tarbes en 1811, mort en 1872, Théophile Gautier, l'un des plus fervents adeptes des théories romantiques, a publié plusieurs recueils de *Poésies*, notamment celui qu'il a intitulé *Emaux et Camées* (1852), qui se recommandent surtout par les mérites d'une versification achevée, l'emploi savant des rythmes, la richesse et le piquant des rimes. Comme prosateur, Gautier a laissé plusieurs recueils d'articles de critique, des récits de voyages en Espagne, en Russie, en Italie, en Orient, et des romans, dont les plus célèbres sont *le Roman de la Mome* et *le Capitaine Fracasse* (1863)¹.

PREMIER SOURIRE DU PRINTEMPS

Tandis qu'à leurs œuvres perverses
Les hommes courent haletants,
Mars qui rit, malgré les averses,
Prépare en secret le printemps.

Pour les petites pâquerettes,
Sournoisement, lorsque tout dort,
Il repasse des collerettes,
Et ciselle des boutons-d'or.

Dans le verger et dans la vigne,
Il s'en va, furtif perruquier,
Avec une houppe de cygne
Poudrer à frimas² l'amandier.

1. Œuvres publiées à la librairie Charpentier. Voir, pour Gautier prosateur, le recueil des classes supérieures.

2. *Poudrer à frimas*, poudrer en blanc.

La nature au lit se repose;
 Lui descend au jardin désert
 Et lace les boutons de rose
 Dans leur corset de velours vert.

Tout en composant des solfèges,
 Qu'aux merles il siffle à mi-voix,
 Il sème aux prés les perce-neiges¹,
 Et les violettes aux bois.

Sur le cresson de la fontaine
 Où le cerf boit, l'oreille au guet,
 De sa main cachée il égrène
 Les grelots d'argent du muguet.

Sous l'herbe, pour que tu la cueilles,
 Il met la fraise au teint vermeil,
 Et te tresse un chapeau de feuilles
 Pour te garantir du soleil.

Puis, lorsque sa besogne est faite,
 Et que son règne va finir,
 Au seuil d'avril tournant la tête,
 Il dit : « Printemps, tu peux venir ! »

(*Émaux et Camées.*)

CE QUE DISENT LES HIRONDELLES

CHANSON D'AUTOMNE

Déjà plus d'une feuille sèche
 Parsème les gazons jaunis;
 Soir et matin la brise est fraîche :
 Hélas ! les beaux jours sont finis !

1. *Les perce-neiges.* Ce mot est écrit ainsi par licence : l'orthographe régulière est *perce-neige*, au pluriel comme au singulier.

On voit s'ouvrir ces fleurs que garde
 Le jardin pour dernier trésor;
 Le dahlia met sa cocarde
 Et le souci sa toque d'or.

La pluie au jardin fait des bulles;
 Les hirondelles sur le toit
 Tiennent des conciliabules :
 Voici l'hiver, voici le froid!

Elles s'assemblent par centaines,
 Se concertant pour le départ.
 L'une dit : « Oh ! que dans Athènes
 « Il fait bon sur le vieux rempart !

« Tous les ans j'y vais, et je niche
 « Aux métopes du Parthénon¹ ;
 « Mon nid bouche dans la corniche
 « Le trou d'un boulet de canon². »

L'autre : « J'ai ma petite chambre
 « A Smyrne, au plafond d'un café.
 « Les Hadjis³ comptent leurs grains d'ambre⁴
 « Sur le seuil, d'un rayon chauffé.

1. *Le Parthénon*, temple de Minerve, sur l'Acropole d'Athènes, le chef-d'œuvre de l'architecture antique, construit, sous la direction de Phidias, qui en exécuta les sculptures, par les architectes Ictinos et Callicrate. — Les *métopes* sont les intervalles (bouchés par des dalles) qui séparent les *triglyphes*, ornements de la frise destinés à représenter le bout des solives dont la pierre tenait la place. Rappelons que la *frise* est une des trois divisions de la partie de l'édifice supportée par les colonnes, l'*entablement*. L'*architrave* est une pierre horizontale placée en plate-bande immédiatement au-dessus de la colonne; la *corniche* est un ornement continu en saillie qui court à la partie supérieure de l'*entablement*; la partie intermédiaire est la *frise*.

2. *D'un boulet de canon*. Allusion aux dommages que le Parthénon a subis pendant le siège d'Athènes de 1687 par les Vénitiens, et celui de 1827 par les Turcs.

3. *Hadjis* (pèlerins), les Musulmans qui ont fait le pèlerinage de La Mecque.

4. *Leurs grains d'ambre*. Les bijoux en ambre jaune ou succin sont très estimés en Orient.

« J'entre et je sors, accoutumée
 « Aux blondes vapeurs des chibouchs¹,
 « Et, parmi des flots de fumée,
 « Je rase turbans et tarbouchs². »

Celle-ci : « J'habite un triglyphe³,
 « Au fronton d'un temple, à Balbek⁴;
 « Je m'y suspends avec ma griffe
 « Sur mes petits au large bec. »

Celle-là : « Voici mon adresse :
 « Rhodes, palais des Chevaliers⁵;
 « Chaque hiver ma tente s'y dresse
 « Au chapiteau des noirs piliers. »

La cinquième : « Je ferai halte,
 « Car l'âge m'alourdit un peu,
 « Aux blanches terrasses de Malte,
 « Entre l'eau bleue et le ciel bleu. »

La sixième : « Qu'on est à l'aise
 « Au Caire, en haut des minarets⁶.
 « J'empâte un ornement de glaise⁷,
 « Et mes quartiers d'hiver sont prêts ! »

« A la seconde cataracte⁸,
 « Fait la dernière, j'ai mon nid.

1. *Chibouchs* (mot turc), pipes turques à long tuyau de bois. On dit d'ailleurs généralement *une chibouque*, et, sous cette forme, le mot est français.

2. *Tarbouchs* (mot turc), bonnets de laine rouge à gland bleu.

3. Voir la note 1 de la page précédente.

4. *Balbek* (Héliopolis), ville de l'éyalet de Damas, en Turquie d'Asie, célèbre surtout par les ruines d'un temple commencé sous Antonin le Pieux. — *Fronton*, surface triangulaire de la toiture sur les deux petits côtés de l'édifice.

5. *Palais des Chevaliers*, c'est-à-dire dans les ruines du palais construit jadis par les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, qui possédèrent l'île de 1309 à 1522 et allèrent se fixer ensuite à Malte.

6. *Minarets*, tours des mosquées.

7. *J'empâte un ornement de glaise*, j'enduis de glaise un ornement d'architecture.

8. *A la seconde cataracte* du Nil.

« J'en ai noté la place exacte
 « Dans le pschent¹ d'un roi de granit. »

Toutes : « Demain, combien de lieues
 « Auront filé sous notre essaim,
 « Plaines brunes, pics blanches, mers bleues,
 « Brodant d'écume leur bassin ! »

Avec cris et battements d'ailes,
 Sur la moulure aux bords étroits,
 Ainsi jasent les hirondelles,
 Voyant venir la rouille aux bois.

Je comprends tout ce qu'elles disent,
 Car le poète est un oiseau ;
 Mais, captifs, ses élans se brisent
 Contre un invisible réseau !

Des ailes ! Des ailes ! Des ailes !
 Comme dans le chant de Ruckert²,
 Pour voler là-bas, avec elles,
 Au soleil d'or, au printemps vert.

(*Émaux et Camées.*)

NOËL

Le ciel est noir, la terre est blanche ;
 Cloches, carillonnez gaîment.
 Jésus est né ; la Vierge penche
 Sur lui son visage charmant.

1. *Pschent*, coiffure élevée que portaient les rois d'Égypte.

2. Ruckert (1787-1866), célèbre poète allemand. Le fameux mot « Des ailes » sert d'épigraphie au livre de Michelet *l'Oiseau* (voir pages 195 et 201).

Pas de courtines¹ festonnées
 Pour préserver l'enfant du froid
 Rien que les toiles d'araignées
 Qui pendent des poutres du toit.

Il tremble sur la paille fraîche,
 Ce cher petit enfant Jésus,
 Et, pour l'échauffer dans sa crèche,
 L'âne et le bœuf soufflent dessus.

La neige au chaume coud ses franges ;
 Mais sur le toit s'ouvre le ciel,
 Et, tout en blanc, le chœur des anges
 Chante aux bergers : « Noël ! Noël !² »

(*Emaux et Camées.*)

1. *Courtines*, rideaux de lit.

2. On n'aura pas manqué de remarquer, dans cette petite pièce, une aimable affectation de simplicité ; le poète essaie de rappeler la naïveté de ces chants, si nombreux dans nos anciennes provinces, par lesquels la piété populaire célébrait l'anniversaire de la naissance de Jésus.

La vertu que choisit la mère de famille,
 C'est d'être la première à manier l'aiguille,
 La plus industrieuse à filer la toison,
 A préparer l'habit propre à chaque saison,
 Afin qu'en revenant au foyer domestique,
 Le guerrier puisse mettre une blanche tunique¹,
 Et rendre grâce aux dieux de trouver sur le seuil
 Une femme soigneuse et qui lui fasse accueil....
 Tu me presses en vain ; je veux rester fidèle,
 Par mon aïeule instruite, aux mœurs que je tiens d'elle.
 Les femmes de son temps mettaient tout leur souci
 A surveiller l'ouvrage, à mériter ainsi
 Qu'on lût sur leur tombeau, digne d'une Romaine :
 « Elle vécut chez elle et fila de la laine ».
 Les doigts laborieux rendent l'esprit plus fort,
 Tandis que la vertu dans les loisirs s'endort.
 Celle qui prend en main l'aiguille de Minerve²,
 Minerve, applaudissant, l'appuie et la préserve.
 Le travail, il est vrai, peut ternir ma beauté ;
 Mais rien ne ternira mon honneur respecté ;
 Et, si je dois choisir, injure pour injure,
 La ride au front sied mieux qu'au nom la flétrissure.
 — C'est assez : le temps passe à tenir ces propos ;
 Quand la langue se-meut, la main reste en repos.
 Poursuivons notre tâche. — Allons !

(*Lucrèce*, acte I, sc. 1.)

1. *Tunique*, vêtement de dessous qu'on recouvrait de la *toge*.

2. Minerve, déesse de la sagesse, est aussi celle qui préside aux travaux des femmes, tapisserie, broderie, etc.

LE CONTE DE LISLE

(1818-1894)

Né en 1818 à Saint-Paul (île de la Réunion), mort en 1894, Leconte de Lisle a publié, outre des traductions d'Horace et des grands poètes de la Grèce, dans lesquelles il s'est attaché à rendre non seulement les idées, mais l'exakte physionomie de l'original, des poésies qui ont été réunies sous les titres de *Poèmes antiques* (1853), *Poèmes barbares* (1862), *Poèmes tragiques* (1883). Tous ces recueils sont empreints d'une philosophie amère et hautaine, qui se dissimule sous une sorte d'impassibilité affectée; mais nul poète n'est plus remarquable que Leconte de Lisle par la splendeur des rythmes et la précision pittoresque de l'expression.

LA JEUNESSE¹

Bienheureuse l'austère et la rude jeunesse
 Qui rend un culte chaste à l'antique vertu!
 Mieux qu'un guerrier de fer et d'airain revêtu,
 Le jeune homme au cœur pur² marche dans la sagesse.
 Le myrte efféminé n'orne point ses cheveux;
 Il n'a point effeuillé la rose Ionienne³;
 Mais sa bouche est sincère et sa face est sereine,
 Et la lance d'Arès⁴ charge son bras nerveux.

1. Les beaux vers qu'on va lire sont placés par le poète dans la bouche d'un poète grec de l'époque primitive, qui oppose la jeunesse de son pays à celle de l'Asie efféminée.

2. *Au cœur pur*. L'opposition n'est pas entre le *guerrier* et le *jeune homme*, mais entre les armes *de fer et d'airain* et le *cœur pur* considéré comme la plus forte des armures pour le combat de la vie.

3. *Ionienne*. L'Ionie, sur la côte d'Asie Mineure, était renommée pour la douceur de son climat et la mollesse de sa civilisation.

4. *Arès*, dieu de la guerre, que les Romains ont identifié avec le dieu latin *Mars*.

En de mâles travaux ainsi coule sa vie.
 Si parfois l'étranger l'accueille à son foyer,
 Il n'outragera point l'autel hospitalier
 Et respecte le seuil où l'hôte le convie.
 Puis les rapides ans inclinent sa fierté ;
 Mais la vieillesse auguste ennoblit le visage !
 Et qui vécut ainsi, peut mourir : il fut sage,
 Et demeure en exemple à la postérité.

(*Poèmes antiques : Hélène, iv.*)

LA CHASSE DE L'AIGLE

L'aigle noir aux yeux d'or, prince du ciel mongol,
 Ouvre, dès le premier rayon de l'aube claire,
 Ses ailes comme un large et sombre parasol.

Un instant immobile, il plane, épie et flaire.
 Là-bas, au flanc du roc crevassé, ses aiglons
 Érigent, affamés, leurs cous au bord de l'aire.

Par la steppe¹ sans fin, coteau, plaine et vallons,
 L'œil luisant à travers l'épais crin qui l'obstrue,
 Pâturent, ça et là, des hardes d'étalons².

L'un d'eux, parfois, hennit vers l'aube, l'autre rue ;
 Ou quelque autre, tordant la queue, allègrement,
 Pris de vertige, court dans l'herbe jaune et drue.

1. *Steppe*, mot qui a passé du russe en français et qui désigne une plaine vaste et inculte. *Steppe* est masculin ; mais on le trouve souvent, ainsi qu'on le voit ici, employé comme féminin ; c'est qu'en effet le mot russe est féminin.

2. *Des hardes d'étalons*, des troupes de chevaux sauvages. — *Hardes* est le mot propre pour désigner une troupe d'animaux sauvages.

La lumière, en un frais et vif pétillement,
Croît, s'élance par jet, s'échappe par fusée,
Et l'orbe du soleil émerge au firmament.

A l'horizon subtil¹ où bleuit la rosée,
Morne dans l'air brillant, l'aigle darde, anxieux,
Sa prunelle infaillible et de faim aiguisee.

Mais il n'aperçoit rien qui vole par les cieux,
Rien qui surgisse au loin dans la steppe aurorale²,
Cerf ni daim, ni gazelle aux bonds capricieux.

Il fait claquer son bec avec un âpre râle;
D'un coup d'aile irrité, pour mieux voir de plus haut,
Il s'enlève, descend et remonte en spirale.

L'heure passe, l'air brûle. Il a faim. A défaut
De gazelle ou de daim; sa proie accoutumée,
C'est de la chair, vivante ou morte, qu'il lui faut.

Or, dans sa robe blanche et rose, une fumée
Autour³ de ses naseaux roses et palpitants,
Un étalon conduit la hennissante armée.

Quand il jette un appel vers les cieux éclatants,
La harde, qui tressaille à sa voix fière et brève,
Accourt, l'oreille droite et les longs crins flottants.

L'aigle tombe sur lui comme un sinistre rêve,
S'attache au col troué par ses ongles de fer
Et plonge son bec courbe au fond des yeux qu'il crève.

1. *Subtil*, qui semble formé d'éléments très ténus, et qui se perd, comme insaisissable.

2. *Aurorale*, éclairée par l'aurore. — Ce mot ne se trouve pas dans le dictionnaire de l'Académie.

3. *Une fumée autour*. Entendez : une fumée étant, s'élevant autour....

Cabré, de ses deux pieds convulsifs battant l'air,
Et comme empanaché de la bête vorace,
L'étalon fuit dans l'ombre ardente de l'enfer.

Le ventre contre l'herbe, il fuit, et, sur sa trace,
Ruisseuse de l'orbite excave un flux sanglant;
Il fuit, et son bourreau le mange et le harasse¹.

L'agonie en sueur fait haleter son flanc,
Il renacle², et secoue, enivré de démence,
Cette grande aile ouverte et ce bec aveuglant.

Il franchit, furieux, la solitude immense,
S'arrête brusquement, sur ses jarrets ployé,
S'abat et se relève et toujours recommence.

Puis, rompu de l'effort en vain multiplié,
L'écume aux dents, tirant sa langue blême et rèche,
Par la steppe natale il tombe foudroyé.

Là, ses os blanchiront au soleil qui les sèche;
Et le sombre chasseur des plaines, l'aigle noir,
Retourne au nid avec un lambeau de chair fraîche.

Ses petits affamés seront repus ce soir³.

(*Poèmes tragiques.*)

1. *Harasse*, fatigue, épouse (étymologie douteuse).

2. *Renacer*, faire du bruit en retirant son haleine par le nez (étymologie douteuse).

3. Cette pièce est écrite, on le voit, en rimes tiercées, c'est-à-dire par groupes de trois vers, deux rimes masculines embrassant une rime féminine, qui, à son tour, donne le premier et le troisième vers du groupe suivant, le second étant formé par une nouvelle rime masculine, qui redonnera le premier et le troisième vers du troisième groupe, et ainsi de suite; on ajoute à la fin un vers qui rime avec le vers intermédiaire du dernier groupe. Déjà employé par les poètes de la Renaissance, ce rythme a été repris par quelques poètes de notre siècle, notamment par Théophile Gautier et par Leconte de Lisle.

ANDRÉ LEMOYNE

(NÉ EN 1822)

Né en 1822 à Saint-Jean-d'Angely, M. André Lemoyne a publié ses premiers vers en 1856. Il n'a composé aucune œuvre de longue haleine; mais ses poésies forment aujourd'hui plusieurs recueils, où le penseur et le patriote se révèlent plus d'une fois; mais c'est surtout comme peintre de la nature et particulièrement des paysages normands que M. André Lemoyne mérite une place parmi les meilleurs poètes de notre époque, parmi les plus simples, les plus sobres et les plus sincères¹.

GRÈVES NORMANDES

Ce soir, la pleine lune éclaire notre monde.
De l'abîme des flots elle sort large et ronde.
Presque au ras de la mer, elle est rouge d'abord.
Mais son orbe jaunit, et la grande marée,
Dans son rayonnement, monte en houle dorée,
Et roule ses lueurs jusqu'aux grèves du bord.

On voit comme en plein jour, sur la courbe des plages,
Les dernières maisons des bourgs et des villages,
Villages de marins et de pêcheurs normands.
Les enfants sont couchés dans le charme des rêves :
Ce long bruit cadencé du flot qui bat ses grèves
Semble un chant de berceuse aux chers petits dormants.

Un vent tout parfumé m'apporte des prairies,
Où les reines-des-prés² restent longtemps fleuries,
Quelque chose à la fois de suave et d'amer;
Tandis qu'un grand troupeau, débouchant des vallées,
Mêle une odeur d'étable aux effluves salées

1. Œuvres publiées chez Lemerre, éditeur.

2. Reines-des-prés, fleurs de la famille des rosacées.

Qui montent, jour et nuit, des embruns¹ de la mer.

J'aime à vous retrouver, grèves de Normandie,
Où travaille une race âpre au gain, mais hardie,
Fille des conquérants qui vinrent les premiers,
Sous les pommiers en fleurs que le roi Charlemagne
Avait plantés pour eux en revenant d'Espagne²,
Se faire un paradis au pays des pommiers.

(*Paysages de mer et fleurs des prés.*)

BATEAUX CHALANDS³

Ces longs bateaux chalands, ces grosses barques neuves
Peintes en marron clair, la croix blanche à l'avant,
Qui reviennent du Nord et descendent nos fleuves,
S'en vont au fil des eaux sans mettre voile au vent.

A leur coque⁴, toujours lisse et bien goudronnée,
On aime à reconnaître un ménage flamand,
Dans son nid à fleur d'eau tranquille maisonnée,
Le jour au grand soleil, la nuit en paix dormant.

En relief sur le pont, la cabine du maître,
Coquette et toute blanche.... Elle est juste au milieu,
Comme autrefois dans l'arche.... Et, par chaque fenêtre,
Au calme intérieur descend un rayon bleu.

Des brassières d'enfant, de petites vareuses
Sèchent au soleil clair, tout près du grand filet,
Et la mère, berçant de ses deux mains heureuses
Un gros joufflu qui rit, l'abreuve de son lait.

Des plants de réséda parfument la cabine,

1. *Embrun*, pluie fine qui résulte du choc des lames. — Au vers précédent, il faudrait écrire *salés*: *effluves* est masculin.

2. Allusion à une tradition légendaire.

3. *Bateaux chalands* (ou plus simplement *chalands*, ou *chalans*), grands bateaux qui transportent les marchandises sur les fleuves.

4. *Coque*, le corps même du bateau.

Et de petits rosiers, parfois même des lis.
On y voit s'enrouler la rouge capucine
Aux clochettes d'azur des hauts volubilis.

Là, quelques prisonniers, éclos sur le rivage,
Des bouvreuils à gros becs ou des merles siffleurs,
En oiseaux bien appris agréant l'esclavage;
Paraissent oublier leur cage dans les fleurs.

Et plus d'une hirondelle à bon droit curieuse,
D'une aile indépendante, en pleine liberté,
Passe comme une folle et sauvage rieuse,
En frôlant de son vol tout ce monde enchanté.

On voyage à travers les campagnes fleuries,
En écoutant parfois, dans un si long parcours,
Les bœufs des grands vergers, les coqs des métairies
Ou le grave angélus enroué des vieux bourgs.

Les yeux suivent longtemps ces barques fortunées,
Riches de beaux enfants, et de fleurs et d'oiseaux,
Qui vont avec lenteur, à petites journées,
Vrais paradis flottants sur le miroir des eaux.

Mais sur les eaux la Mort nous prend comme sur terre
D'un seul coup.... Le patron, qui n'a pas ses trente ans,
Va chercher, comme tous, la clé du grand mystère....
Il tombe en plein bonheur.... Il a fini son temps.

Songeant à ses petits, c'est alors que la veuve,
En essuyant ses pleurs, prend d'un geste viril
Le haut commandement du maître sur le fleuve
(Si le cœur lui manquait, l'homme, que dirait-il ?)

Et, refoulant en elle une sombre pensée,
Elle rit aux enfants sans quitter son travail,
Sur le fond clair du ciel, tout en noir, adossée
A la barre du large et puissant gouvernail.

(Oiseaux chanteurs.)

EUGÈNE MANUEL

(1823)

Né à Paris en 1823, M. Eugène Manuel a publié, jusqu'à ce jour, outre deux drames en un acte et en vers, d'un sentiment très élevé et très touchant, *les Ouvriers*, dont le succès fut éclatant (1870), et *l'Absent* (1875), quatre recueils de poésies, *Pages intimes* (1866), *Poèmes populaires* (1871), *Pendant la guerre* (1872), *En voyage* (1882). Toutes les pièces qui les composent sont animées de ces tendres et généreuses passions, l'amour de la famille, l'amour des humbles, l'amour de la patrie. Aussi, peu d'œuvres poétiques sont-elles et resteront-elles plus populaires que tant d'émouvants récits, *le Rosier*, *la Robe*, *la Chanteuse*, *la Visite au fort*, où les délicats remarquent encore, après l'habileté de la composition et la sincérité du sentiment, la fine précision du style, la simplicité savante de la versification¹.

LE REPOS DU PAYSAN

L'office a commencé : l'église est large ouverte;
 La grosse voix du chantre éclate jusqu'à nous.
 On aperçoit du seuil les femmes à genoux ;
 Les hommes sont dehors, la tête découverte.

Tandis que le serpent² fait ses rauques accords,
 Debout, libres du poids des bêches et des pioches,
 Ils devisent³ entre eux, les deux mains dans leurs poches,
 Sous leurs habits de fête étirant leurs grands corps.

1. Œuvres publiées chez Calmann Lévy.

2. *Serpent*, instrument à vent très imparfait en forme de serpent, dont on se sert encore dans quelques églises, pour soutenir la voix des chantres.

3. *Devisent*, échangent de menus propos. — Littéralement *deviser*, c'est établir un plan par des *divisions* nettes, un *devis*, puis exposer ce plan par la parole, puis enfin parler sur quoi que ce soit.

C'est la loi du repos : ils ont, pour la journée,
 Quitté l'arpent de terre, à peine ensemencé ;
 Sur les longs coteaux bruns le soc gît enfoncé,
 Dans les chaumes déserts la herse est retournée.

Ils ont laissé les bœufs à l'étable accroupis.
 Et, comme eux absorbés dans un oubli paisible,
 Ils tournent par instants vers l'autel invisible
 Leur front, dont la sueur est sur tous nos épis.

Les bras ont travaillé, l'âme prend sa revanche :
 Car, redressant l'échine aux premiers carillons,
 Le rude paysan, le fils des noirs sillons,
 Courbé durant six jours, n'est droit que le dimanche.

(Poèmes populaires, IV.)

LES ABANDONNÉS

Je ne sais rien qui soit plus triste
 Que ces vieux tombeaux délaissés,
 Où jamais ne vient le fleuriste,
 Et que la mousse a tapissés.

Ailleurs le buis correct s'étale
 Autour d'un parterre de fleurs :
 On a lessivé chaque dalle,
 Renoirci l'épitaphe en pleurs.

Témoignant d'un culte fidèle
 Pour l'âme de celui qui dort,
 A tous les angles l'immortelle
 Rajeunit ses couronnes d'or.

Le râteau dans l'étroite allée
 Fait ses hachures au gravier :

Et c'est un charmant mausolée
Que tout vivant doit envier.

Ici la grille en fer rouillée,
Oblique sur ses pieds boiteux,
Encadre une pierre écaillée
Où s'émiette un *Ci-gît* douteux;

Sous le lichen gris qui dévore
Les derniers secrets du passé,
A peine l'on déchiffre encore
Quelque nom bientôt effacé;

Fuyant les tombes contiguës
Où sommeille un hôte nouveau,
Les chardons mêlés aux ciguës
Poussent aux fentes du caveau ;

Les feuilles mortes, manteau sombre,
A quelques pas des gazons verts,
Dans le jardinet qui s'encombre,
Font un fumier tous les hivers ;

Et coiffant une urne qui penche,
Un rouleau de foin tout pourri
Rappelle la couronne blanche,
Présent d'un cœur endolori !

Qui donc es-tu, pauvre poussière,
O mort qui n'es plus visité,
Être obscur, couché sous la pierre
Où mon pied distrait s'est heurté ?

Femme, enfant, fillette ou jeune homme,
Qui que tu sois, qui meurs si bien,
Et dont nul n'interrompt le somme
Par un tendre et long entretien ;

Qui me dira tes destinées ?
Le temps est long, les deuils sont courts !

On t'a pleuré : combien d'années ?
Combien de mois ? combien de jours ?

Adressant vers toi leur pensée
Qu'emportent des courants subtils,
Ceux qui t'aimaient, cendre glacée,
Peut-être au loin voyagent-ils !

Peut-être n'as-tu plus personne
Pour poser ici les genoux :
Ce que le marbrier maçonne
Dure encor trop longtemps pour nous.

Est-ce l'oubli, l'indifférence ?
Et les morts sont-ils condamnés
A connaître cette souffrance
De se sentir abandonnés ?

Dans ta tombe déserte et nue
Du moins ma prière descend :
Repose en paix, âme inconnue !
Reçois le salut du passant !

(*Poèmes populaires, XXIV.*)

PRINTEMPS

Champs et forêts, le sol tressaille ;
Tout dit : « Le printemps est venu ! »
Et sous la terre qui s'émaille
Circule un fluide inconnu.

« C'est le printemps ! » dit chaque germe
En s'agitant dans sa prison,
D'où bientôt perce, droite et ferme,
La tige, — arbre, plante ou gazon.

« C'est le printemps ! se dit la mousse.
 Pour tous les rêveurs assoupis,
 Rendons notre couche plus douce,
 Épaississons nos verts tapis ! »

Chaque fleur prend part à la fête.
 La nature éclate à la fois :
 La fougère dresse sa tête,
 Comme une crosse, dans les bois ;

Relevant sa coiffe dorée,
 Le genêt dit : « C'est le printemps ! »
 La sauge vers la centaurée¹
 S'incline et lui dit : « Je l'entends ! »

X
 Les muguet aux mille clochettes
 Carillonnent pour son retour,
 Et les fraisiers dans leurs cachettes
 Ont des frémissements d'amour ;

Le cytise mêle aux broussailles
 Ses grappes d'or ; le vieux buisson
 Se fait beau pour les fiançailles
 De l'églantine et du pinson ;

Entre les feuilles desséchées,
 La pervenche ouvre un œil d'azur ;
 Les joubarbes² se sont penchées
 Pour le voir, au rebord du mur.

La clématite qui s'enroule
 Et les liserons familiers
 Sur les saules grimpent en foule,
 Comme une bande d'écoliers.

1. La *sauge* et la *centaurée* sont toutes deux des plantes aromatiques, qu'on emploie en médecine.

2. *Joubarbe* : c'est la plante qu'on appelle vulgairement artichaut sauvage.

Près des fossés, les pâquerettes
Disent entre elles : « Le voici ! »
— « Oublions nos peines secrètes,
Et soyons gai ! » dit le souci.

Les renoncules étonnées
Entr'ouvrent leurs calices d'or
Et leurs corolles satinées,
Où la coccinelle s'endort.

Dans son réduit, la violette
N'a point ces habits de gala¹ ;
Mais elle ouvre sa cassolette²,
Et son parfum dit : « Je suis là ! »

Et dans le feuillage, dans l'herbe,
Sur les chemins, dans les forêts,
Au sillon qui promet la gerbe,
Dans le noir limon des marais,

Sur les fumiers et dans les sables,
Sur le terreau des maraîchers,
Comme aux sources intarissables
Qui mouillent le flanc des rochers;

A la margelle des puits sombres,
Aux toits que la pluie a lavés,
Parmi le fouillis des décombres,
Entre les fentes des pavés ;

Tout vit, tout pousse, tout verdoie,
Tout se renouvelle en tout lieu ;
Pour remettre la terre en joie,
Il suffit d'un souffle de Dieu ;

1. *Gala*, mot italien, espagnol et portugais, qui signifie réjouissance, magnificence, et qui a passé en français avec le même sens.

2. *Cassolette*, réchaud de métal où l'on fait brûler des parfums, diminutif de *cassolle*, mot qui n'est employé que dans certains métiers, et qui est lui-même un diminutif de *casse* (vaisseau, marmite pour la cuisine ou quelque besogne analogue).

Et, pris d'une gaité pareille,
 Le poète, las des hivers,
 Dit : « Quelque chose en moi s'éveille :
 C'est le printemps ! — faisons des vers¹. »

(*Poèmes populaires*, XLI.)

1. La fin de cette jolie pièce rappelle une courte et délicieuse idylle d'un poète grec du 1^{er} siècle avant l'ère chrétienne, Méléagre : « L'hiver, saison des tempêtes, a disparu des airs. Le printemps empourpré, saison des fleurs, a souri aux hommes. La terre noire s'est couverte d'un tapis de gazon, et les plantes rajeunies se sont parées de feuilles nouvelles. Les prairies boivent la tendre rosée de l'aurore féconde, et la rose qui s'ouvre leur donne un air riant. Le berger se plaît à jouer du chalumeau sur les montagnes, le chevrier se réjouit en voyant ses blancs chevreaux. Déjà les matelots naviguent sur la vaste surface de la mer, ouvrant leurs voiles au zéphyre qui les gonfle doucement. Déjà les vignerons fêtent Bacchus, dieu du raisin, la tête couronnée de grappes de lierre en fleur. Les abeilles s'occupent de leurs travaux industriels, et, se posant sur la ruche, composent la blanche cire aux nombreux rayons ; partout retentit le chant mélodieux des oiseaux ; on entend les alcions sur la mer, les hirondelles autour des demeures des hommes, le cygne sur les rives des fleuves, le rossignol dans les bocages. Aussi, quand les plantes s'embellissent de feuilles, quand la terre verdoie, quand le berger joue du chalumeau, quand les troupeaux se couvrent de belles toisons, quand les matelots se mettent à naviguer et Bacchus à conduire ses chœurs, quand les oiseaux chantent et que les abeilles préparent leur miel, comment le printemps n'inspirerait-il pas de doux chants ? »

HENRI DE BORNIER

(NÉ EN 1825)

M. Henri de Bornier, né à Lunel (Hérault) en 1825, publia en 1845 un premier recueil de vers, *les Premières Feuilles*, auquel se sont ajoutés depuis des poésies diverses et quelques courts poèmes ; en prose, il s'est fait connaître comme critique et comme romancier. Mais c'est surtout comme auteur dramatique qu'il est célèbre : sans parler d'œuvres moins importantes, comédies, à-propos, le succès de sa *Fille de Roland* (1875) a rendu sa popularité au genre le plus noble, et malheureusement le plus délaissé à notre époque, de notre littérature dramatique, le grand drame historique en vers ; le souvenir ineffaçable de la guerre de 1870-1871 n'a d'ailleurs pas peu contribué à assurer la sympathie du public français à une œuvre moitié légendaire, moitié symbolique, dans laquelle il trouvait, avec l'écho de ses sentiments les plus profonds, un héroïque encouragement à l'espérance. Les autres drames de M. de Bornier, moins attachants peut-être, ne sont pas d'une inspiration moins élevée : *les Noces d'Attila* (1881), *l'Apôtre*, *Mahomet* (1889).

DÉNOUEMENT DE « LA FILLE DE ROLAND »

GÉRALD, CHARLEMAGNE, BERTHE, LE DUC NAYME, RICHARD,
HARDRÉ, GEOFFROY¹ ET AUTRES SEIGNEURS.

CHARLEMAGNE, au fond, entouré de tous les seigneurs.
Dieu vient de te frapper dans ta noble espérance !
A ta gloire, Gérald, il manquait la souffrance !

1. Gérald, fils du comte Amaury, aime Berthe, fille de Roland (voir page 555, note 5) et il en est aimé. Justement il vient de conquérir Durandal (voir page 572, note 2), que les Sarrasins détenaient depuis la mort de Roland : tout semble donc sourire au projet du glorieux mariage, lorsqu'on apprend tout d'un coup que le comte Amaury n'est autre que Ganeton, celui dont la trahison fut jadis cause du désastre de Roncevaux, et qui depuis a cherché à mériter de Dieu son pardon en faisant de son fils le modèle du chevalier plein d'honneur et de vaillance. — L'empereur, le duc Nayme, Richard, vieil écuyer de Roland, Hardré, Geoffroy, jeunes

— Barons, ducs, chevaliers, vous tous qui m'entourez,
 Si ma justice a pu faillir, vous jugerez !
 Je savais tout hier¹; sans haine ou complaisance,
 J'ai dû mettre le crime et la gloire en présence ;
 Mais j'eus tort en voulant qu'après ce long oubli,
 Ce secret dans mon sein restât enseveli ;
 Car un roi doit à tous, quoi qu'on puisse prétendre,
 Dire la vérité comme il c'eût l'entendre !
 J'eus tort, l'événement que le prouve trop bien !
 Donnez donc votre avis, même contre le mien.
 Autrefois, en un jour douloureux pour moi-même,
 J'assemblai mes seigneurs en tribunal suprême,
 Et c'est dans ce conseil que ma voix proclama
 L'union d'Eginhard et de ma fille Emma².
 Ce qu'ils furent jadis, vous le serez sans doute,
 Bons et droits justiciers ! Parlez, je vous écoute.

LE DUC NAYME, descendant vers Gérald.

Gérald, le lendemain de Roncevaux, tandis
 Que nous luttions depuis la veille un contre dix,
 Je fus blessé, vaincu, par Danabéis le More ;
 (Montrant son front).

La cicatrice est là : tu peux la voir encore.
 Honneur à toi, Gérald ! Ton triomphe d'hier
 A racheté l'honneur de ton père. — Sois fier,
 Car devant toi, héros que la faveur divine
 Nous a donné, moi, prince et vieillard, je m'incline !

HARDRÉ, descendant vers Gérald.

Honneur à toi, Gérald ! — Messire³ chevalier,
 Je suis le dernier fils du baron Angelier,

seigneurs de la cour de Charlemagne, viennent tous ensemble, avec Berthe, pour attester à Gérald que sa gloire n'est pas ternie à leurs yeux par la cruelle révélation.

1. *Je savais tout hier.* Je savais dès hier que Gérald était fils de Ganelon.

2. Allusion à une légende romanesque suivant laquelle Eginhard, l'historien et l'un des favoris de Charlemagne, aurait épousé la fille de l'empereur.

3. *Messire, monseigneur (meus senior).*

Au champ de Roncevaux mort pour la foi chrétienne :
Permetts qu'en ce moment ma main serre la tienne !

GEOFFROY, descendant vers Gérald avec son jeune frère.

Le soir à Roncevaux, l'archevêque Turpin¹,
Tandis que la bataille arrivait à sa fin,
Tomba près de Roland. Roland, cachant ses larmes,
Alla chercher les corps de ses compagnons d'armes ;
Aux pieds de l'archevêque il étendit les morts,
Le duc Sanche, Anséis, et bien d'autres ! Alors
L'archevêque, au Seigneur offrant cette hécatombe,
Bénit tous ces martyrs ; puis, lui-même succombe.
— Hugon et moi, Gérald, nous sommes les neveux
De Turpin ; nous serons tes frères, si tu veux.

RICHARD, allant à pas lents vers Gérald.

Sire Gérald, pardon !... moi, vieil homme de guerre,
Je vous dirais trop mal... mes larmes, ce n'est guère ;
Mais laissez-moi pleurer, en baisant à genoux
Cette main qui vengea mon Roland... et nous tous !

CHARLEMAGNE, du haut de son trône.

Le soir de Roncevaux, sous l'ombre des grands arbres,
Aux coups dont son épée avait taillé les marbres²,
Je reconnus Roland ; je le pris dans mes bras,
Jurant de le pleurer tous mes jours d'ici-bas ;
Puis, dans l'herbe du val, de sang toute trempée,
Autour du héros mort je cherchai son épée :
Je ne la trouvai point, et ce fut un grand deuil,
Car il avait toujours témoigné cet orgueil,
De vouloir au tombeau dormir à côté d'elle ;
Il fallut la laisser aux mains de l'infidèle.

— C'est grâce à toi, Gérald, que, dans un jour plus beau,
Le glaive saint ira le rejoindre au tombeau !
Sois donc glorifié, vengeur de la patrie ;
Sois fier dans la douleur, dans ton âme meurtrie,

1. Voir page 557, note 1.

2. *Taillé les marbres*, fendu les rocs de la taille (tranchant) de son épée.

Et prends ta place, ainsi que je l'avais promis,
Sur les marches du trône, à côté de mes fils !

LE DUC NAYME.

Sois fier, Gérald !

TOUS LES SEIGNEURS.

Sois fier !

CHARLEMAGNE.

Et toi, Berthe, ma fille,
Toi qui maintiens si haut l'honneur de la famille,
Parle : il faut que chacun soit juge et soit témoin ;
Parle à ton tour.

BERTHE.

Eh quoi, sire, en est-il besoin ?
Un mot suffit : l'autel est prêt, et je suis prête.
Allons, Gérald, allons ! — Pourquoi baisser la tête ?
(Gérald reste immobile.)

Pourquoi détournes-tu les yeux, Gérald ? Pourquoi
Ce silence obstiné ? Douterais-tu de moi ?
Veux-tu que je le dise à haute voix encore ?

(A tous les assistants.)

J'aime sire Gérald, autant que je l'honore ;
Je l'aime maintenant d'un cœur plus attendri,
Car ce qui l'a frappé ne l'a pas amoindri ;
Son honneur reste pur dans la cruelle épreuve,
Et la source n'a pas empoisonné le fleuve.
Je lui donnai mon âme, ici comme à Montblois¹,
Pour sa jeune vertu, pour ses nouveaux exploits,
Et je ne saurais pas de trahison plus noire
D'aimer moins son affront que je n'aimais sa gloire.
— Viens maintenant, Gérald !

CHARLEMAGNE.

Viens, Gérald, et reçois
La main que t'offre Berthe une seconde fois.

1. *Montblois*, domaine du comte Amaury, situé sur les confins de la Saxe, et où Berthe et Gérald s'étaient rencontrés pour la première fois.

GÉRALD.

Sire, je vous bénis dans mon âme confuse,
Mais, ce dernier bienfait, sire, je le refuse.

BERTHE.

Dieu ! Gérald !

GÉRALD.

Laissez-moi m'expliquer devant vous,
Devant l'Empereur, Berthe, ainsi que devant tous.
Oui, sire, ce bienfait, cette faveur insigne,
C'est en les refusant que j'en puis être digne.
J'entends là cette voix qui ne saurait mentir :
Je suis le fils du crime, et non du repentir !
Afin qu'aux yeux de tous la leçon soit plus haute,
Je veux que le malheur soit plus grand que la faute;
Et le père sera d'autant mieux pardonné
Que le fils innocent se sera condamné !
Sans cela l'on dirait, en citant mon exemple,
Que l'expiation ne fut point assez ample ;
Et j'aime mieux briser mon cœur en ce moment
Que d'être un jour témoin de votre étonnement !
Oui, vous-mêmes, vous tous qui plaignez mes souffrances,
Vous qui me consolez dans mes horribles transes,
Peut-être cet élan de vos cœurs généreux
S'arrêterait bientôt à me voir plus heureux !
Mon père s'exilait¹ : nous partirons ensemble ;
Il sied que le destin jusqu'au bout nous rassemble.
— Que mon malheur du moins serve à tous de leçon,
Pour mieux vaincre à jamais l'esprit de trahison.
Songez à vos enfants ! Songez que d'un tel crime
Votre race serait l'éternelle victime,
Et que tous les remords, tous les pleurs d'ici-bas,
Toutes les eaux du ciel ne l'effaceraient pas !

^{1.} *Mon père s'exilait.* Allusion à la promesse qu'Amaury a faite, un peu auparavant, de s'éloigner pour jamais.

BERTHE.

Tu veux partir, Gérald ?

GÉRALD.

Oui, Berthe.

BERTHE.

Ah ! si tu m'aimes,
 Ne sois pas seul, Gérald, si cruel pour nous-mêmes!...
 Regarde l'avenir.

GÉRALD.

Je vois trop le passé !

BERTHE.

Eh bien, si pour toi seul il n'est pas effacé,
 S'il ne te suffit pas que l'Empereur pardonne,
 S'il faut que la mort parle et que le ciel ordonne,
 Eh bien, Gérald, au nom de mon père....

GÉRALD.

Plus bas :

Le mien pourrait entendre !

BERTHE, tombant dans les bras de ses suivantes.

Ah ! plus d'espoir, hélas !

GÉRALD, allant vers Charlemagne.

Sire, devant ces pleurs, venez à ma défense !
 Je ne peux rien céder contre ma conscience ;
 Tout espoir me rendrait à moi-même odieux :
 La fille de Roland au fils de.... Justes dieux !
 Non, jamais ! Sa pitié ne voit que mon martyre
 Aujourd'hui.... Mais demain ! Vous m'avez compris, sire.

CHARLEMAGNE.

C'est vrai, Gérald ! Ton roi, ton juge et ton seigneur,
 Ne te saurait blâmer pour cet excès d'honneur ;
 Mais, comme roi, voici ma sentence dernière :
 Hier, pour délivrer Durandal prisonnière,
 Je t'ai prêté Joyeuse¹. — Aujourd'hui, je fais mieux :
 Il faut à ton courage un prix plus glorieux :
 Je veux que Durandal désormais t'appartienne,

1. Joyeuse, nom que la légende donne à l'épée de Charlemagne.

Car la main de Roland la mettrait dans la tienne !
 La noble épée a soif du sang de l'étranger :
 Toi, son libérateur, mène-la se venger ;
 Et quand vous aurez fait ce qu'il faut faire encore,
 Quand vous aurez chassé du couchant à l'aurore
 Nos derniers ennemis, comme un troupeau tremblant,
 Tu la rapporteras au tombeau de Roland !

GÉRALD.

Oui, sire, à son tombeau, là-bas ! en Aquitaine !
 Et puis, j'irai chercher une mort plus lointaine !

BERTHE.

Et si la mort te fuit, Gérald ?

GÉRALD.

Je marcherai

Si loin et d'un tel pas, que je la trouverai !

BERTHE, après un long silence.

Eh bien... je me soumets : qui t'aime te ressemble.
 Dieu fit nos cœurs pareils : que Dieu seul les rassemble !
 — Adieu, Gérald !

CHARLEMAGNE.

Barons, princes, inclinez-vous
 Devant celui qui part : il est plus grand que nous !

(*La Fille de Roland*¹, acte IV, sc. m.)

1. Dentu, éditeur.

FRANÇOIS FABIÉ

(NÉ EN 1846)

M. François Fabié est né à Durenque (Aveyron) en 1846. Professeur au lycée Charlemagne, il s'est placé tout à fait au premier rang parmi les poètes, nombreux à notre époque, qui ont puisé leur inspiration dans les souvenirs du sol natal : il restera comme le chantre classique du Rouergue¹, qu'il a célébré dans deux recueils de vers vigoureux, sincèrement rustiques, animés d'un sentiment simple et profond, la *Poésie des Bêtes* (1886), *le Clocher* (1887)².

LE POÈTE A SON PÈRE

C'est à toi que je veux offrir mes premiers vers,
Père ! J'en ai cueilli les strophes un peu rudes
Là-haut, dans ton Rouergue aux âpres solitudes,
Parmi les bois touffus et les genêts amers.

Tu ne les liras point, je le sais, ô mon père !
Car tu ne sais pas lire, hélas ! et toi qui fis
Tant d'efforts pour donner des maîtres à ton fils,
On ne te mit jamais à l'école primaire ;

Car, petit-fils d'un serf³ et fils d'un artisan,
Dès que ton pauvre bras fut tout juste assez ferme
Pour pousser sur ses gonds le portail d'une ferme,
Tu tombas dans les mains d'un âpre paysan,

1. Le *Rouergue*, dont la ville principale était Rodez, forme aujourd'hui le département de l'Aveyron et certaines parties de celui de Tarn-et-Garonne.

2. Œuvres publiées par Lemerre, éditeur.

3. Un serf. Le servage ne fut définitivement aboli sur toute la surface de la France que par un décret de l'Assemblée constituante du 27 juin 1792.

Qui, t'ayant confié cent brebis et vingt chèvres,
 Du matin jusqu'au soir, et tous les jours de l'an,
 T'envoya promener ce long troupeau bêlant
 Par les ajones fleuris où sont tapis les lièvres....

Tu chantais, tu sifflais pourtant, pauvre petit !
 Tu prenais aux lacets des perdreaux et des grives,
 Et le soir, au souper, tes blanches incisives
 Mordaient dans le pain noir d'un joyeux appétit.

C'est qu'une bonne fée, à travers les bruyères,
 T'apportant en cadeau quelque rêve vermeil,
 Venait te visiter souvent dans ton sommeil,
 Et mettre du sourire au coin de tes paupières....

Mais depuis ces beaux jours, hélas ! que de jours sombres,
 Que de chagrins cuisants, que de labeurs romains !
 Que de manches de hache usés entre tes mains !
 Que de soupirs éteints par le bois dans ses ombres !

Que de nuits sans sommeil lorsque les grandes eaux
 S'engouffraient au ravin, pendant les mois d'automne !
 Elles nous endormaient à leur voix monotone,
 Mais tu tremblais pour ton moulin et nos berceaux.

Que de chocs meurtriers, que d'horribles blessures,
 Dans cette lutte avec la matière, où souvent
 Le bois se révoltait comme un être vivant,
 Et rendait à ton corps morsures pour morsures !

Un vieux chêne noueux et dur comme le fer
 Repoussait tout à coup, en grinçant, ta cognée,
 Qui dans ton pied faisait une large saignée
 Et mêlait aux copeaux des morceaux de ta chair.

La scie aux dents d'acier, la meule aux dents de pierre,
 Déchiraient tour à tour ton corps endolori,
 Sans jamais à ta lèvre arracher un seul cri,
 Sans jamais d'une larme amollir ta paupière.

Oui, vingt fois je t'ai vu, stoïque¹ travailleur,
 De quelque grand combat corps à corps contre un arbre
 Revenir, le front pâle et froid comme le marbre,
 Vaincu, saignant, mais fier et narguant la douleur !

Un jour même, — chacun pleurait près de ta couche,
 Et nous, tes chers petits, t'appelions anxieux, —
 Tu nous fis tout à coup quelque conte joyeux,
 Et le rire soudain revint sur chaque bouche.

Car, tu naquis conteur, comme nos bons aïeux !
 Et nul ne t'égalait pour la verve caustique²
 Et l'entrain et le sel, — non pas le sel attique³,
 Mais le vieux sel gaulois, qui peut-être vaut mieux.

Aussi, lorsque Noël ramenait les veillées,
 Si, tout en arrosant de vin bleu nos marrons,
 Tu faisais un récit émaillé de jurons,
 Les rires éclatants s'élevaient par volées.

C'est que, comme un ressort que nul choc n'a brisé,
 La nature avait mis en toi sa gaité franche,
 Et tu te redressais toujours, comme la branche
 Se redresse au soleil quand l'orage a passé.

L'âge même, sous qui le plus fort tremble et ploie,
 A beau blanchir ta tête et te courber les reins,
 Il ne peut t'arracher tout à fait tes refrains,
 Et, s'il te prend la force, il te laisse la joie.

Et tu vois arriver, sans regrets et sans peur,
 — Comme un bon ouvrier ayant fini sa tâche, —
 La mort, qui de tes mains fera tomber la hache
 Et de son grand sommeil te paiera ton labeur.

1. *Stoïque*. Voir page 343, note 1.

2. *Caustique*, qui brûle, pour ainsi dire, la peau de ceux qu'elle attaque : le mot se rattache, à travers le latin, à la racine grecque *xau...*, qui exprime l'idée de brûler.

3. *Sel attique*, expression consacrée, qui fait allusion à la finesse, à la délicatesse proverbiale de l'esprit des anciens Athéniens.

Eh bien ! avant le jour — lointain encor, j'espère ! --
 Où, jetant ta cognée et te croisant les bras,
 Les yeux clos à jamais, tu te reposeras
 Sous l'herbe haute et drue où repose ton père,
 J'ai voulu de mes vers réunir les meilleurs,
 Ceux qui gardent l'odeur de tes bruyères roses,
 De tes genêts dorés et de tes houx moroses,
 Et t'offrir ce bouquet de rimes et de fleurs.

Puis, un soir, je viendrai peut-être, à la veillée,
 Te lire mon recueil ; et, si mes vers sont bons,
 Tu songeras, les yeux fixés sur les charbons,
 A ta fière jeunesse en mon livre effeuillée....

Et, si je vois alors cette larme captive,
 Que jamais la douleur n'a pu faire couler,
 Au bord de tes cils gris apparaître, trembler,
 Glisser entre tes doigts et s'y perdre furtive,

Je dirai que mes vers sont clairs, simples et francs,
 Que ma muse au besoin sait être familière,
 Puisque, pareil à la servante de Molière¹,
 Toi qui n'étudias jamais, tu me comprends ;

Je dirai que c'est là mon destin et ma tâche,
 De chanter la forêt qui nous a tous nourris,
 Et de me souvenir, chaque fois que j'écris,
 Que ma plume rustique est fille de ta hache.

(*La Poésie des Bêtes.*)

LES GENÊTS

Vous en souvenez-vous, genêts de mon pays,
 Des petits écoliers aux cheveux en broussailles
 Qui s'enfonçaient sous vos rameaux comme des cailles,
 Troublant dans leur sommeil les lapins ébahis ?

1. *La servante de Molière* : elle s'appelait Laforêt, et, suivant la tradition, Molière lui lisait parfois ses ouvrages.

Comme l'herbe était fraîche à l'abri de vos tiges!
 Comme on s'y trouvait bien, sur le dos allongé,
 Dans le thym qui faisait, aux sauges mélangé,
 Un parfum enivrant à donner des vertiges!

Et quelle émotion lorsqu'un léger frou-frou
 Annonçait la fauvette apportant la pâture,
 Et qu'en bien l'épiant on trouvait d'aventure
 Son nid plein d'oiseaux nus et qui tendaient le cou!

Quel bonheur, quand le givre avait garni de perles
 Vos fins rameaux émus qui sifflaient dans le vent,
 — Précoces braconniers, — de revenir souvent
 Tendre en vos corridors des lacets pour les merles!

Mais il fallut quitter les genêts et les monts,
 S'en aller au collège étudier des livres,
 Et sentir, loin de l'air natal qui vous rend ivres,
 S'engourdir ses jarrets et siffler ses poumons;

Passer de longs hivers, dans des salles bien closes,
 A regarder la neige à travers les carreaux,
 Éternuant dans des auteurs petits et gros,
 Et soupirant après les oiseaux et les roses,

Et, l'été, se haussant sur son banc d'écolier,
 Comme un forçat qui, tout en ramant, tend sa chaîne,
 Pour sentir si le vent de la lande prochaine
 Ne vous apporte pas le parfum familier....

Enfin, la grille s'ouvre! On retourne au village;
 Ainsi que les genêts, notre âme est tout en fleurs,
 Et dans les houx, remplis de vieux merles siffleurs,
 On sent un air plus pur qui vous souffle au visage....

(*Le Clocher.*)

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

AVERTISSEMENT	7
INTRODUCTION. — Textes antérieurs au [xvii ^e siècle pour servir à l'histoire élémentaire de la langue française	ix
I. — FIN DU XI ^e SIÈCLE.	
Mort de la belle Aude, la fiancée de Roland (<i>Chanson de Roland</i>)	xii
II. — PREMIÈRES ANNÉES DU XIII ^e SIÈCLE.	
Les croisés devant Constantinople (Ville-hardouin)	xii
III. — PREMIÈRES ANNÉES DU XIV ^e SIÈCLE.	
Comment Saint Louis rendait la justice (Joinville)	xiii
IV. — FIN DU XIV ^e SIÈCLE.	
Caractère de la nation anglaise (Froissart)	xiv
V. — XV ^e SIÈCLE.	
Le printemps (Charles d'Orléans)	xvii
L'été (Charles d'Orléans)	xviii
L'égalité dans la mort (Villon)	xix
VI. — DERNIÈRES ANNÉES DU XV ^e SIÈCLE.	
Louis XI à Plessis-lez-Tours (Commines)	xx

VII. — PREMIÈRE MOITIÉ DU XVI^e SIÈCLE.

Épitre de Clément Marot au roi François I ^r pour lui demander de le délivrer de prison.	xxii
Du savetier Blondeau (Bonaventure Des Périers).	xxv
Le son et la fumée (Rabelais).	xxviii

VIII. — SECONDE MOITIÉ DU XVI^e SIÈCLE.

Les faiseurs de protestations (Ronsard)	xxxii
La fuite du temps (Ronsard)	xxxii
Trop parler (Amyot)	xxxiii
La marmotte et le hérisson (Baïf)	xxxvi
Clémence du duc de Guise (Montaigne)	xxxvii

PROSE

BALZAC. Notice.	1
L'âme d'un consul romain (<i>Discours, I : Le Romain</i>).	2
Qu'il faut rapporter à la Providence les grands événements de l'histoire du monde (<i>Socrate Chrétien</i> , discours hui- tième).	5
DESCARTES. Notice.	7
La ville et la campagne. A M. de Balzac. (<i>Lettres</i>).	7
Le bon sens et la méthode (<i>Discours de la Méthode</i> , première partie).	9
SCARRON. Notice.	10
Bourgeois de province (<i>Le Roman comique</i> , première partie, chap. viii).	10
CARDINAL DE RETZ. Notice.	15
Enlèvement de Broussel (<i>Mémoires</i> , II ^e partie).	15
Le Parlement pendant la journée des Barricades (<i>Mémoi- res</i> , II ^e partie).	15
LA ROCHEFOUCAULD. Notice.	19
De l'air et des manières (<i>Réflexions diverses</i> , III).	19
Maximes	20
SAINT-ÉVREMOND. Notice.	22
Annibal en Italie. <i>Réflexions sur les divers génies du peu- ple romain</i> , chap. vii).	22
Turenne (<i>Éloge de M. de Turenne</i>).	28

LA FONTAINE. Notice	50
Une journée de voyage. Lettre de La Fontaine à sa femme.	50
MOLIÈRE. Notice	55
Une demande en mariage. (<i>Le Bourgeois gentilhomme</i> , acte III, sc. xii)	55
Les sciences occultes (<i>Les Amants magnifiques</i> , acte III, sc. 1).	57
Le créancier d'un grand seigneur (<i>Don Juan</i> , acte IV, sc. iii.)	58
PASCAL. Notice	45
Fâcheux effets de l'amour-propre (<i>Pensées</i> , article II, 8)	45
L'imagination (<i>Pensées</i> , article III, 3).	45
MADAME DE SÉVIGNÉ. Notice	47
Première lettre à Mme de Grignan après son départ de Paris.	47
Les foins. A M. de Coulanges.	49
Mort de Turenne. A Mme de Grignan.	51
Le régime du château de Grignan. A M. de Coulanges.	54
BOSSUET. Notice	56
Conséquences funestes du défaut d'application (<i>A Monseigneur le Dauphin</i> , en tête du traité <i>De la Connaissance de Dieu et de soi-même</i>).	56
De différentes formes de l'orgueil (<i>Traité de la Concupiscence</i> , xvi)	58
Résumé de la seconde guerre punique (<i>Discours sur l'histoire universelle</i> , première partie, VIII ^e époque).	59
Bienheureux les pacifiques (<i>Méditation sur l'Évangile</i> , sermon sur la montagne, 8 ^e jour).	62
BOURDALOU. Notice	64
La médisance (<i>Dominicales : Sermon sur la Médisance</i> , I ^{re} partie).	66
FLÉCHIER. Notice	67
Effet produit par la mort de Turenne (<i>Oraison funèbre de Turenne</i> , III ^e partie).	67
MASCARON. Notice	69
Consternation générale à la nouvelle de la mort de Turenne (<i>Oraison funèbre de Turenne</i> , I ^{re} partie).	69
RACINE. Notice	71
Les lettres de Cicéron. A Jean-Baptiste Racine.	71
La version corrigée. A Jean-Baptiste Racine.	73
Les romans et les pièces de théâtre. A Jean-Baptiste Racine.	74

LA BRUYÈRE. Notice	77
Le petit-maître (<i>Caractères</i> , chap. XIII : <i>De la mode</i>)	77
Les manies (<i>Caractères</i> , chap. XIII : <i>De la mode</i>)	78
Le testament (<i>Caractères</i> , chap. XIV : <i>De quelques usages</i>)	81
 FÉNELON. Notice	82
Puissance universelle de la raison (<i>Traité de l'existence et des attributs de Dieu</i> , I ^e partie, chap. XI)	82
Le fantasque (<i>Opuscules divers composés pour l'éducation du duc de Bourgogne</i> , I)	84
Derniers conseils de Minerve à Télémaque (<i>Télémaque</i> , livre XVIII)	87
 FONTENELLE. Notice	90
La dent d'or (<i>Histoire des oracles</i> , I ^e dissertation, chap. IV)	90
Caractère de Newton (<i>Éloge des académiciens de l'Académie royale des sciences, morts depuis l'an 1699</i> : <i>Éloge de M. Newton</i>)	92
 MASSILLON. Notice	95
A ceux qui recherchent trop avidement les amusements (<i>Carême. Sur l'emploi du temps</i> , I ^e partie)	95
L'affabilité (<i>Petit Carême : Sermon pour le 4^e dimanche, I^e partie</i>)	96
 LE SAGE. Notice	98
Le client du docteur Sangrado (<i>Histoire de Gil Blas de Santillane</i> , livre II, chap. II)	98
 D'AGUESSEAU. Notice	103
Idée du magistrat parfait (<i>Mercuriales</i> , I : <i>L'amour de son état</i>)	105
 SAINT-SIMON. Notice	106
Plaisante mésaventure de quelques dames de la cour (<i>Mémoires</i> , édition Chéruel, tome IX, chap. XVIII)	106
Le duc de Bourgogne (<i>Mémoires</i> , éd. Chéruel, tome V, chap. XVII)	108
 MONTESQUIEU; Notice	110
Charles XII (<i>De l'esprit des lois</i> , livre X, chap. XIII)	110
Deux causes de la perte de Rome (<i>Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence</i> , chap. IX)	112

TABLE DES MATIÈRES.

451

VOLTAIRE. Notice	117
Découverte du Nouveau Monde (<i>Essai sur les mœurs et l'esprit des nations</i> , chap. cxlv)	118
Une erreur judiciaire (<i>Mélanges. La méprise d'Arras</i>)	121
L'amitié d'un roi. A Madame Denis (<i>Correspondance</i>)	124
Sur la lecture. Conseils à une demoiselle (<i>Correspondance</i>)	125
BUFFON. Notice	128
Le chat (<i>Histoire naturelle. Animaux domestiques. Le chat</i>)	128
Les animaux sauvages (<i>Histoire naturelle. Animaux sauvages</i>)	150
J.-J. ROUSSEAU. Notice	154
Plutarque (<i>Émile</i> , livre IV)	154
Un accident. (<i>Les Rêveries du promeneur solitaire</i> , seconde promenade)	156
Le pot de beurre. A M. le comte de Lastic (<i>Correspondance</i>)	159
Les délices de la solitude (<i>Correspondance</i> , lettre du 26 janvier 1762)	140
DIDEROT. Notice	144
Regrets sur une vieille robe de chambre (<i>Miscellanea philosophiques</i> , édition Assézat, tome IV)	144
L'homme de lettres et le financier (<i>Correspondance. Lettre à Mlle Volland</i> , 21 juillet 1765)	148
VAUENARGUES. Notice	152
Le travail et l'oisiveté (<i>Sur la gloire</i> , second discours)	152
Réflexions et maximes	155
BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. Notice	154
Les délices de la forêt et de la prairie (<i>Études de la Nature</i> , étude cinquième)	154
Lettre à M. Hennin	155
JOSEPH DE MAISTRE ET XAVIER DE MAISTRE. Notice	157
La vertu seule assure le vrai bonheur (<i>Soirées de Saint-Pétersbourg</i> , III ^e entretien)	157
Une nuit d'été à Saint-Pétersbourg (<i>Soirées de Saint-Pétersbourg</i> , I ^{er} entretien)	160
CHATEAUBRIAND. Notice	165
Le Meschacebé (<i>Atala</i> , prologue)	165
Les pèlerinages (<i>Génie du Christianisme</i> , quatrième partie, livre VI, chap. viii)	167

Un martyr (<i>Les Martyrs</i> , livre XXIV)	169
Maximin (<i>Études historiques</i> , étude première, I ^{re} partie)	175
LAMARTINE. Notice	179
La barque brisée (<i>Les Confidences</i> , livre VII : <i>Graziella</i> : épisode XV).	179
AUGUSTIN THIERRY. Notice	185
Naufrage de la « Blanche-Nef » (<i>Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands</i> , livre VII)	185
Galeswinthe (<i>Récits des temps mérovingiens</i> , I ^{er} récit)	185
THIERS. Notice	191
Annibal (<i>Histoire du Consulat et de l'Empire</i> , livre LXII)	191
ALFRED DE VIGNY. Notice	195
Prisonnier sur parole (<i>Servitude et grandeur militaires</i> , livre III, vi)	195
MICHELET. Notice	200
La guerre des mercenaires (<i>Histoire romaine</i> , livre II, chap. iv)	200
L'alouette (<i>L'Oiseau</i> , II ^e partie. <i>Le Chant</i>)	206
MÉRIMÉE. Notice	208
La noce espagnole (<i>Mosaïque. Lettres d'Espagne</i> , III)	208
La fin d'Asculum et de Judacilius (<i>Études sur l'histoire romaine. Essai sur la guerre sociale</i> , II ^e partie, § 9)	211
EDGARD QUINET. Notice	215
La lecture de Tacite vers l'année 1820 (<i>Histoire de mes idées</i> , IV ^e partie, V)	215
Lutèce (<i>Merlin l'enchanteur</i> , livre II, iv et v)	217
SAINTE-BEUVE. Notice	221
Ce que c'est qu'aimer Molière (<i>Nouveaux lundis</i> , tome V : <i>Molière</i>)	221
ALFRED DE MUSSET. Notice	224
Oncle et neveu (<i>Comédies et proverbes : Il ne faut jurer de rien</i> , acte I, sc. 1)	224
VICTOR DURUY. Notice	229
L'influence de Rome dans les arts et les lettres (<i>Histoire des Romains</i> , chap. LXXXII)	229

TABLE DES MATIÈRES.

455

ERNEST RENAN	252
Martyrs chrétiens (<i>Marc-Aurèle et la fin du monde antique</i> , chap. xix)	252
GASTON BOISSIER. Notice	258
La société polie à Rome à l'époque de César (<i>Cicéron et ses amis. Cælius</i> , I)	258
Le poète Horace dans sa maison de campagne. (<i>Nouvelles promenades archéologiques</i> , chap. 1 ^{er} , v)	241
ALPHONSE DAUDET. Notice	243
La blouse (<i>Le petit Chose</i> , 1 ^{re} partie, II)	243
Les deux Tartarins (<i>Tartarin de Tarascon</i> , premier épisode, VI)	245

POÉSIE

MALHERBE. Notice	249
Sur les Saints Innocents (<i>Poésies</i> , III : <i>Les larmes de saint Pierre</i>)	250
Sur le règne de Henri IV (<i>Poésies</i> , XVIII : <i>Prière pour le roi Henri le Grand allant en Limousin</i>)	252
CORNEILLE. Notice	257
Nicomède (<i>Nicomède</i> , acte II, sc. III)	258
Sertorius et la tyrannie de Sylla (<i>Sertorius</i> , acte III, sc. 1)	263
Paris (<i>Le Menteur</i> , acte I, sc. 1)	267
Invocation (<i>Imitation de Jésus-Christ</i> , livre III, chap. II)	269
LA FONTAINE. Notice	271
Le meunier, son fils et l'âne. (<i>Fables</i> , livre III, fable 1)	271
La perdrix (<i>Fables</i> , livre X : <i>Discours à Mme de la Sablière</i>)	275
Le vieillard et les trois jeunes hommes (<i>Fables</i> , livre XI, fable VIII)	275
Deux épitaphes. I. Épitaphe d'un paresseux	277
II. Sur Molière	278
MOLIÈRE. Notice	279
Le poète à sa muse en l'envoyant vers le roi travestie en marquis (<i>Remerciement au roi</i>)	279
Bouffonnerie (<i>Le Dépit amoureux</i> , acte II, sc. VI)	282
Les portraits (<i>Le Misanthrope</i> , acte II, sc. IV)	289

BOILEAU. Notice	293
Les adieux du poète (<i>Satires</i> , I)	293
A son jardinier (<i>Épitres</i> , XI)	296
Charme de la mythologie antique (<i>L'Art poétique</i> , chant III)	298
RACINE. Notice	500
Première atteinte au crédit d'Agrippine (<i>Britannicus</i> , acte I, sc. II)	500
Les projets de Mithridate (<i>Mithridate</i> , acte III, sc. i)	507
REGNARD. Notice	512
Le joueur (<i>Le Joueur</i> , acte IV, sc. XIII)	512
A mauvais maître, servante rusée (<i>Les Folies amoureuses</i> acte I, sc. II)	516
J.-B. ROUSSEAU. Notice	519
Sur l'aveuglement des hommes (<i>Odes</i> livre I, iii)	519
VOLTAIRE. Notice	522
Discours de Potier de Blancménil aux États généraux tenus par la Ligue à Paris (<i>La Henriade</i> , chant VI)	522
Brutus (<i>Brutus</i> , acte I, sc. II)	524
Brutus juge de son fils (<i>Brutus</i> , acte V, sc. VII)	528
L'aigle et le serpent (Préface de la tragédie de <i>Catilina</i>)	529
DELILLE. Notice	531
L'automne (<i>Les Jardins</i> , chant II)	531
Journée et soirée d'hiver (<i>L'Homme des champs</i> , chant I)	532
ANDRÉ CHÉNIER. Notice	535
La liberté (<i>Idylles</i> , I)	536
Rome (<i>Élégies</i> , livre I, XIII)	541
A l'hirondelle (<i>Épigrammes</i> , III)	542
La jeune captive (<i>Dernières poésies</i>)	542
LAMARTINE. Notice	545
L'automne (<i>Premières Méditations poétiques</i> , XXXV)	545
Pensée des morts (<i>Harmonies poétiques religieuses</i> , livre II, I)	547
Dans le désert (<i>La chute d'un ange</i> , quinzième vision)	550
ALFRED DE VIGNY. Notice	554
Le cor (<i>Poésies. Livre moderne</i>)	554
VICTOR HUGO. Notice	559
La prière pour tous (<i>Les Feuilles d'automne</i> , XXXVII)	559
Après la mort du père (<i>Les Feuilles d'automne</i> , II)	564
La fleur et le papillon (<i>Les chants du crépuscule</i> , XVII)	566
La source et l'océan (<i>Les Contemplations</i> , livre V, iv)	567

Les soldats de la République (<i>Les Châtiments</i> , livre II, vii : à l' <i>Obéissance passive</i>)	569
Jéricho (<i>Les Châtiments</i> , livre VII, i)	570
Le bon chevalier Roland (<i>La Légende des siècles</i> , I ^e série, V : <i>Les chevaliers errants</i> , I : <i>le Petit roi de Galice</i> , vii-viii)	571
Verset du Koran (<i>La Légende des siècles</i> , II ^e série, ix : <i>Avertissements et châtiments</i>)	576
La fiancée d'Harou (<i>Les Quatre vents de l'esprit</i> . — <i>Le livre dramatique</i> : <i>Les deux trouvailles de Gallus</i> , II i, 1)	576
 BRIZEUX. Notice	579
Pendant les vacances. La veillée au foyer (<i>Marie : le Mois d'août</i>)	579
La mort de Louise (<i>Marie : la Chaîne d'or</i>)	580
 ALFRED DE MUSSET. Notice	582
A un ami (<i>Premières poésies</i>)	582
Plein d'orgueil et d'envie (<i>Premières poésies : La coupe et les lèvres</i> , acte I, sc. i)	585
 THÉOPHILE GAUTIER. Notice	587
Premier sourire du printemps (<i>Emaux et Camées</i>)	587
Ce que disent les hirondelles (<i>Emaux et Camées</i>)	588
Noël (<i>Emaux et Camées</i>)	591
 PONSARD. Notice	593
Rêverie de Charlotte Corday (<i>Charlotte Corday</i> , acte II, sc. n) .	593
Lucrèce (<i>Lucrèce</i> , acte I, sc. i)	594
 LECONTE DE LISLE. Notice	596
La jeunesse (<i>Poèmes antiques : Hélène</i> , IV)	596
La chasse de l'aigle (<i>Poèmes tragiques</i>)	597
 ANDRÉ LEMOYNE. Notice	400
Grèves normandes (<i>Paysages de mer et fleurs des prés</i>)	400
Bateaux chalands (<i>Oiseaux chanteurs</i>)	401
 EUGÈNE MANUEL. Notice	403
Le repos du paysan (<i>Poèmes populaires</i> , IV)	403
Les abandonnés (<i>Poèmes populaires</i> , XXIV)	404
Printemps (<i>Poèmes populaires</i> , XLI)	406
 HENRI DE BORNIER. Notice	410
Dénouement de la « Fille de Roland » (<i>La Fille de Roland</i> . acte IV, scène iii)	410
 SULLY PRUDHOMME. Notice	417

TABLE DES MATIÈRES.

Le gué (<i>Poèmes</i>)	417	
Le long du quai (<i>Stances : Mélanges</i>)	419	
Un songe (<i>Les Épreuves : Action</i>)	419	
Le dernier adieu (<i>Les Solitudes</i>)	420	
FRANÇOIS FABIÉ. Notice		421
Le poète à son père (<i>La Poésie des Bêtes</i>)	421	
Les genêts (<i>Le Clocher</i>)	424	

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES AUTEURS

AGUESSEAU (Henri-François d'), 1668-1751	105
BALZAC (Jean-Louis GUEZ de), 1594-1654	1
BOILEAU (Nicolas), 1636-1711	295
BOISSIER (Gaston), né en 1823	258
BORNIER (Henri de), né en 1825	440
BOSSUET (Jacques-Bénigne), 1627-1704	56
BOUDALOUE (Louis), 1632-1704	64
BRIZEUX (Julien-Auguste-Pélage), 1805-1858	379
BUFFON (Jean-Louis LECLERC de), 1707-1788	128
CHATEAUBRIAND (François-Auguste de), 1768-1848	463
CHÉNIER (André-Marie de), 1762-1794	335
CORNEILLE (Pierre), 1606-1684	257
DAUDET (Alphonse), 1840-1897	245
DELILLE (Jacques), 1758-1813	551
DESCARTES (René), 1596-1650	7
DIDEROT (Denis), 1713-1784	144
DURUY (Victor), 1811-1894	229
FABIÉ (François), né en 1846	421
FÉNELON (François de SALIGNAC de LA MOTHE), 1651-1715	82
FLÉCHIER (Esprit), 1632-1710	67
FONTENELLE (Bernard Le Bovier de), 1657-1737	90
GAUTIER (Théophile), 1811-1872	387
HUGO (Victor), 1802-1885	355
LA BRUYÈRE (Jean de), 1645-1695	77
LA FONTAINE (Jean de), 1621-1695	50 et 271

LAMARTINE (Alphonse-Marie-Louis PRAT de), 1790-1869.	179 et	545
LA ROCHEFOUCAULD (François de), 1615-1680.	19
LECONTE DE LISLE (Charles-Marie), 1818-1894.	596
LE SAGE (Alain-René), 1668-1747.	98
MAISTRE (Joseph de), 1754-1821	157
MAISTRE (Xavier de), 1763-1852.	157
MALHERBE (François de), 1555-1628.	249
MANUEL (Eugène), né en 1825.	403
MASCARON (Jules), 1654-1705.	69
MASSILLON (J.-B.), 1663-1742.	95
MÉRIMÉE (Prosper), 1803-1870.	208
MICHELET (Jules), 1798-1874.	200
MOLIÈRE (Jean-Baptiste POQUELIN, dit), 1622-1673	279
MONTESQUIEU (Charles de SECONDAT, baron de), 1689-1755.	410
MUSSET (Louis-Charles-Alfred de), 1810-1857.	224 et 582
PASCAL (Blaise), 1623-1662.	45
PONSARD (François), 1814-1867.	595
PRUDHOMME (Sully), né en 1839	417
QUINET (Edgar), 1803-1875	215
RACINE (Jean), 1639-1699	71 et 500
REGNARD (Jean-François), 1655-1709.	312
RENAN (Ernest), (1825-1892).	232
RETZ (J.-F. Paul de GONDI, cardinal de), 1613-1679	15
ROUSSEAU (Jean-Baptiste), 1670-1741.	319
ROUSSEAU (Jean-Jacques), 1712-1778.	154
SAINTE-EVREMONT (Charles de SAINT-DENIS, seigneur de), 1615-1705.	22
SAINTE-PIERRE (Jacques-Henri-Bernardin de), 1737-1814.	154
SAINTE-SIMON (Louis de ROUVRAY, duc de), 1675-1755	106
SAINTE-BEUVE (Charles-Augustin), 1804-1869.	221
SCARRON (Paul), 1610-1660	10
SÉVIGNÉ (Marie de RABUTIN-CHANTAL, marquise de), 1626-1696.	47
THIERRY (Jacques-Nicolas-Augustin), 1795-1856.	183
THIERS (Louis-Adolphe), 1797-1877.	191
VAUENARGUES (Luc de CLAPIERS, marquis de), 1715-1747.	152
VIGNY (Alfred-Victor, comte de), 1797-1865	195 et 354
VOLTAIRE (François-Marie AROUET, dit de), 1694-1778.	117 et 322



43397. — PARIS, IMPRIMERIE LAHURE
9, rue de Fleurus, 9

BIBLIOTEKA KÓRNICKA

125347